



**HAL**  
open science

# Résistances des femmes migrantes philippines en Allemagne : modalités, contradictions et limites

Davi de Carvalho Malheiros

## ► To cite this version:

Davi de Carvalho Malheiros. Résistances des femmes migrantes philippines en Allemagne : modalités, contradictions et limites. Sociologie. Université de Strasbourg, 2022. Français. NNT : 2022STRAG029 . tel-03949270

**HAL Id: tel-03949270**

**<https://theses.hal.science/tel-03949270v1>**

Submitted on 20 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Laboratoire **interdisciplinaire**  
en **études culturelles** | LinCS | UMR 7069



École doctorale

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG  
ÉCOLE DOCTORALE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES-PERSPECTIVES  
EUROPÉENNES (ED SHS-PE 519)  
LABORATOIRE « LINCS »  
UMR 7069 - CNRS /UNISTRA

Thèse présentée par :

Davi DE CARVALHO MALHEIROS

Soutenance prévue le : 18 novembre 2022

Doctorat de Sociologie

## **Résistances des femmes migrantes philippines en Allemagne. Modalités, contradictions et limites**

**THÈSE dirigée par :**

Roland PFEFFERKORN, Professeur émérite à l'Université de Strasbourg

**Membres du jury :**

Andrea REA, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles (Rapporteur)

Asunción FRESNOZA-FLOT, Professeure à l'Université Libre de Bruxelles (Rapporteure), Chercheure qualifiée FNRS

Lena INOWLOCKI, Professeure à l'Université de Sciences Appliquées, Francfort-sur-le-Main (Examinatrice)

Sandra SCHAAL, Professeure des universités à l'Université de Strasbourg (Examinatrice)

Suzanne GUTH, Professeure émérite à l'Université de Strasbourg (Examinatrice)





À tous les étrangers-migrants qui, en conquérant le présent, construisent le futur de l'Europe.

À celles et ceux qui résistent.

À mes parents.

À mes sœurs.

À ma femme.



## REMERCIEMENTS

---

Je tiens avant toute chose à remercier l'ensemble des enquêtées qui ont accepté de partager leur temps et leurs vies, afin que ce travail de recherche devienne réalité.

Je remercie vivement l'ensemble du jury qui me fait l'honneur de lire et de discuter mon travail.

J'exprime toute ma gratitude à Roland Pfefferkorn pour les relectures de ce manuscrit, pour ses apports scientifiques et ses conseils méthodologiques. Je le remercie tout particulièrement pour l'aide précieuse qu'il m'a apportée au long du parcours de doctorat. Je remercie également Roland Pfefferkorn de m'avoir acceptée en doctorat et de m'avoir offert la possibilité d'accomplir ce travail de thèse.

Je remercie vivement Sandra Schaal, Catherine Delcroix et Jean-Nöel Sanchez pour leurs précieux conseils et leur soutien moral.

Je remercie ma famille pour leur soutien durant toutes mes années d'études universitaires. Ils ont rendu ce parcours possible. Je remercie vivement mon père et ma mère, qui au long de ma vie, m'ont toujours poussé à concrétiser mes rêves.

Mon dernier remerciement va à ma compagne qui, par sa présence quotidienne durant l'écriture de cette thèse... et son amour, m'a permis de surmonter maintes difficultés.





**Sommaire**

<b>Remerciements</b> .....	6
<b>INTRODUCTION A LA THESE</b> .....	14
1. Construction de l'objet de recherche .....	18
Le champ des possibles des femmes philippines en Allemagne .....	18
Une compréhension spécifique de la résistance et du transnationalisme .....	19
Questions de recherche .....	23
2. Bref aperçu de la recherche sur les migrations des femmes philippines .....	24
La recherche sur les migrations internationales .....	24
La recherche sur les migrations féminines .....	25
La recherche sur les migrations de femmes philippines en Europe & ailleurs.....	26
3. Approche de l'enquête.....	28
Récits de vie et observation directe .....	28
La méthode des récits de vie.....	29
Une perspective fondée sur la sociologie des rapports sociaux .....	29
4. Structure de la thèse.....	30
<b>PARTIE I ENQUETER AVEC DES FEMMES PHILIPPINES EN ALLEMAGNE</b> .	32
<b>Chapitre unique - L'enquête et son cadre</b> .....	32
Introduction .....	32
<b>Section I – Le type d'enquête</b> .....	33
§. I - Une enquête ethnosociologique .....	33
§. II - Observation et récits de vie .....	41
<b>Section II - Le cheminement initial de l'enquête</b> .....	45
§. I - Les groupes informels de femmes philippines de l'Ortenau .....	45
§. II - Le rôle de l'Église catholique dans la sociabilité des migrantes philippines .	46
§. III - Les Volkshochschulen.....	49
<b>Section III - Ruptures et reconstructions : la Seconde phase de l'enquête de terrain</b> .....	51
§. I - Les principaux obstacles de l'enquête .....	51
§. II - Le restaurant : un « microcosme » dans la « nébuleuse » philippine de la région.....	56
§. III - La question des entretiens .....	58
§. IV – L'épuisement de la première source d'entretiens.....	61
<b>Section IV – La dernière phase de l'enquête</b> .....	64

§. I – Les rapports avec le groupe de Pepita.....	64
§. II – Le troisième bouleversement de l’enquête .....	66
§. III - La quête de nouvelles sources d’entretiens .....	68
§. IV – La pandémie de Covid-19 et la découverte du groupe de Nenita .....	69
Conclusion.....	70
<b>PARTIE II ÉLÉMENTS DE CADRAGE SUR LES MIGRATIONS DES FEMMES PHILIPPINES EN ALLEMAGNE.....</b>	<b>72</b>
Introduction .....	72
<b>Chapitre II – État de la recherche sur les migrations féminines philippines.....</b>	<b>73</b>
Introduction au chapitre II.....	73
<b>Section I - Panorama de la recherche sur les migrations internationales .....</b>	<b>73</b>
§. I – Le courant « de la priorité des structures sociales » de la recherche sur les migrations internationales .....	74
§. II – Le courant « de la primauté du migrant » de la recherche sur les migrations internationales.....	78
<b>Section II - La recherche sur les migrations féminines et de femmes philippines :         principales divisions paradigmatiques .....</b>	<b>85</b>
§. I – Le courant « de la primauté des structures sociales » de la recherche sur les migrations féminines et de femmes philippines .....	85
§. II – Le courant « de la priorité du migrant » de la recherche sur les migrations féminines et de femmes philippines .....	95
<b>Section III - La recherche sur les migrations philippines en Europe &amp; ailleurs :         quelques limites et potentiels heuristiques .....</b>	<b>103</b>
Conclusion du chapitre II .....	105
<b>Chapitre III – La place des Philippines et de l’Allemagne dans les migrations internationales.....</b>	<b>106</b>
Introduction au chapitre III.....	106
<b>Section I - Les Philippines : un pays de capitalisme dépendant.....</b>	<b>106</b>
§. I - Quelques éléments de contextualisation historique .....	106
§. II - Le poids de la dépendance.....	108
<b>Section II - Les migrations philippines et la place de l’Allemagne dans ces         migrations.....</b>	<b>110</b>

§. I - La division internationale du travail reproductif et la migration des femmes philippines .....	113
§. II - La relation migratoire entre les Philippines et l'Allemagne.....	120
<b>Section III - l'Allemagne : un pays d'immigration</b> .....	125
§. I - L'évolution de la politique migratoire allemande : d'un relatif laissez-faire à la politique des Gastarbeiter .....	126
§. II - Les années Schröder (1998-2005).....	129
§. III - La période Merkel (2005-2021).....	134
§. IV - La question de la citoyenneté matrimoniale au sein des évolutions de la politique migratoire allemande.....	140
§. V - Le sens de la politique migratoire allemande.....	147
<b>Section IV - Fragment d'un champ pluriel</b> .....	149
§. I - Le Baden-Württemberg au prisme de la division internationale du travail reproductif .....	150
§. II - Des fragments aux microcosmes : les femmes philippines dans l'Ortenaukreis (district de l'Ortenau).....	153
§. III - Le district de l'Ortenau : des besoins accrus en reproduction sociale .....	153
Conclusion du chapitre III.....	155
<b>Chapitre IV - Présentation des trajectoires et des bifurcations de femmes philippines en Allemagne</b> .....	156
Introduction au chapitre IV.....	156
<b>Section I - Caractéristiques sociodémographiques des femmes de l'enquête</b> ....	157
§. I - Infirmières et épouses : différents statuts, différents enjeux.....	157
§. II - Le critère de l'âge .....	158
§. III - La profession et le niveau d'études .....	159
§. IV - Origine sociale, profession et lieu de résidence du conjoint.....	160
<b>Section II - Exemples de trajectoires et bifurcations rencontrées au cours de l'enquête</b> .....	162
§. I – Le débat théorique sur les trajectoires et bifurcations.....	162
§. II - Quelques exemples de trajectoires et bifurcations de l'enquête.....	169
§. III - Les parcours de Vicky, Anayn, Sampaguita, Eudora, Dalisay, Luzviminda, Laura et Jimena.....	187
Conclusion du chapitre IV.....	202

Conclusion de la partie II.....	205
<b>PARTIE III LES PRATIQUES DE RESISTANCE DES FEMMES PHILIPPINES EN ALLEMAGNE</b> .....	206
Introduction à la partie III : Les divisions paradigmatiques à propos des pratiques de résistance .....	206
<b>Chapitre V - Les pratiques de gestion de la présence et de la distance</b> .....	216
Introduction au chapitre V .....	216
<b>Section I – Les pratiques transnationales ou les pratiques de « gestion de la distance »</b> .....	217
§. I - Les pratiques relevant du champ relationnel-comportemental .....	219
§. II - Les pratiques relevant du champ identitaire .....	227
<b>Section II – Les pratiques de « gestion de la présence »</b> .....	236
§. I - Les groupes informels et les pratiques d’entraide .....	237
§. II - Les pratiques de conseil.....	242
§. III - Les pratiques d’affrontement, d’affirmation de soi et de franchissement des obstacles .....	244
§. IV - Les pratiques de renoncement et d’évitement du conflit .....	251
Conclusion du chapitre V .....	255
<b>Chapitre VI - Les paradoxes et contradictions de la résistance</b> .....	256
Introduction au chapitre VI .....	256
<b>Section I – Rapports sociaux de classe et résistance</b> .....	257
§. I -Déclassement et ascension.....	258
§. II - Les paradoxes et contradictions du déclassement : genre et « perspective du sujet ».....	259
§. III - Les paradoxes du déclassement : le déclassement au long de la vie.....	262
§. IV - Les paradoxes de l’ascension par rapport au déclassement .....	265
§. V - Gérer les conséquences de l’ascension.....	267
§. VI - Négocier l’ascension .....	269
§. VII - Les nuances de l’ascension .....	271
<b>Section II - Rapports sociaux de sexe et résistance</b> .....	275
§. I - Les paradoxes de la résistance et les rapports sociaux de sexe.....	275
§. II – L’hétérogénéité de la construction des catégories de genre et de résistance.....	277
§. III - L’hétérogénéité des paradoxes .....	281

<b>Section III – Rapports sociaux de racisation et résistance</b> .....	285
Introduction .....	285
§. I - Les paradoxes de la résistance et la racisation.....	286
§. II - La résistance à la racisation et le rapport à autrui.....	288
Conclusion du chapitre VI.....	294
<b>Chapitre VII - Les limites des pratiques de résistance et la difficile question du déplacement du contenu des rapports sociaux</b> .....	294
Introduction au chapitre VII .....	294
<b>Section I – Les limites des pratiques de résistance</b> .....	295
§. I – Les limites des pratiques de résistance sous l’angle des rapports sociaux de sexe .....	296
§. II – Les limites des pratiques de résistance sous l’angle des rapports sociaux de classe.....	299
§. III – Les limites des pratiques de résistance sous l’angles des rapports de racisation.....	303
§. IV – Les limites des pratiques de résistance sous l’angle des rapports de génération .....	306
§. V – Les enseignements découlant de l’observation des groupes informels .....	310
<b>Section II – La question du déplacement du contenu des rapports sociaux</b> .....	311
§. I – Les enjeux du passage au « collectif » .....	312
§. II – La question de la constitution du sujet collectif dans le contexte allemand par rapport à d’autres contextes .....	319
Conclusion du chapitre VII .....	322
Conclusion de la partie III .....	324
<b>CONCLUSION DE LA THESE</b> .....	325
1. Retour sur la problématique de thèse et la démarche .....	325
2. Les réponses aux questions de recherche .....	327
3. Mise en perspective de la recherche .....	334
4. Perspectives et approfondissements de la recherche .....	337
<b>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES</b> .....	340
Littérature Scientifique .....	340
Littérature Institutionnelle .....	354
Autres References.....	363

<b>INTRODUCTION AUX ANNEXES</b> .....	366
Données sociodémographiques et rapports entre les groupes informels.....	366
Les guides et les transcriptions d’entretien .....	367
<b>ANNEXES</b> .....	368
ANNEXE A – Caractéristiques socio-démographiques des enquêtées (Phase 2015).....	368
ANNEXE B – Caractéristiques socio-démographiques des enquêtées (Phase 2018 – 2020) .....	368
ANNEXE C – Données socio-démographiques et rapports entre les groupes par femme interviewée (Phase 2018 – 2020).....	369
ANNEXE D – Rapports entre les groupes par femme interviewée (Phase 2018 – 2020) .	369
ANNEXE E – Parcours migratoire par femme interviewée (Phase 2018 – 2020).....	370
ANNEXE F – Activité de terrain (Phase 2018 – 2020) .....	370
ANNEXE G – Activité de terrain (Phase 2018 – 2020).....	371

## INTRODUCTION A LA THESE

Étant moi-même *étranger* en Europe – en tant qu’homme, blanc, urbain, hétérosexuel, brésilien, fils d’une famille des « classes moyennes<sup>1</sup> », étudiant – les implications de la position<sup>2</sup> de l’étranger qui se déplace vers une société qui n’est pas la sienne m’ont toujours interpellé par leur potentielle radicalité – et par leur capacité à interroger, *en même temps*, de multiples rapports sociaux – comme ceux de classe, de race, de genre et/ou de génération. Tel est le cas de l’étrangère ou de l’étranger qui migre vers des pays plus développés que le sien. Cette personne migrante parle souvent une langue différente, est généralement issue de pays dépendants, ne disposant fréquemment que de faibles revenus, occupant des emplois souvent mal payés et marginalisés, n’étant presque jamais considérée comme une citoyenne à part entière et ne disposant pas des mêmes droits. Sa différence phénotypique est de façon récurrente socialement constituée en catégorie raciale et nourrie par des stéréotypes. Les implications de sa position interpellent *en même temps* différents types de rapports sociaux, et oblige celle ou celui qui s’intéresse à elle à interroger ce qui constitue (à mon sens) le fondement de la vie sociale : la conflictualité. D’où finalement la radicalité<sup>3</sup> évoquée plus haut, terme qui se réfère avant tout au fait que, pour penser les effets de la position de la personne migrante, on est obligé de revenir aux fondements, aux racines des rapports sociaux, car ceux-ci façonnent cette position. En me concentrant ainsi sur la dimension du conflit, j’ai été amené à m’intéresser également à ce que cette *personne migrante* peut mettre en œuvre pour faire face aux situations oppressives, aux ressources qui lui permettent de s’opposer aux effets de la position qu’elle occupe, comme la précarité, la stigmatisation raciale, l’isolement dans l’immédiat après-migration, etc., ou au contraire de renoncer à en affronter les

---

<sup>1</sup> La profession des parents et des grands-parents, ainsi que le lieu de résidence, sont les critères habituellement employés en sociologie pour saisir empiriquement les classes moyennes. En ce qui me concerne, mon père est médecin, ma mère est bibliothécaire et mes grands-pères étaient l’un avocat et l’autre militaire – mes grand-mères n’ont jamais travaillé en dehors du foyer. Ma famille (nucléaire et élargie) habite dans les quartiers du centre de la capitale du Brésil, Brasilia. Du point de vue du débat théorique – sans m’approfondir ici sur ce débat –, je me réfère ici aux classes moyennes au sens de Georg Simmel. Pour ce dernier (1981, p. 200), « Ce n’est pas seulement une troisième classe ajoutée aux deux autres [les classes prolétaires, les moins aisées, et bourgeoises, les plus aisées], et qui n’en diffère qu’en degrés, comme elles diffèrent elles-mêmes l’une de l’autre. Ce qu’elle a de vraiment original, c’est qu’elle fait de continuels échanges avec les deux autres classes et que ces fluctuations permanentes effacent les frontières et les remplacent par des transitions parfaitement continues [...] ».

<sup>2</sup> Il s’agit de la position des individus ou des groupes au sein des multiples rapports sociaux qui constituent la société (les rapports de classe, de racisation, de sexe, etc.). Nous adoptons une conception « dynamique » de cette position, car à notre sens, celle-ci est constamment contestée et négociée, notamment dans la mesure où c’est la dimension du conflit qui définit les rapports sociaux (Kergoat, 2012).

<sup>3</sup> La « radicalité » ici entendue au sens de ce « qui concerne le principe premier, fondamental, qui est à l’origine d’une chose, d’un phénomène » (Cnrtl, 2022).

conséquences. J'ai ainsi été conduit à me pencher sur les pratiques<sup>4</sup> individuelles et collectives de résistance – en d'autres mots, les façons d'agir, collectives ou individuelles, auxquelles recourent ces personnes pour faire face aux contextes d'oppression que nous venons d'évoquer. Tel est le cas de Pepita<sup>5</sup>, qui a inventé des pratiques fondées sur une adhésion apparente à l'ordre normatif de genre afin de contourner les conséquences découlant de sa position de femme et ainsi pouvoir travailler hors de chez elle. Ainsi, elle « joue le jeu » des normes « traditionnelles » de genre, en prenant par exemple en charge le travail domestique, sans renoncer pour autant à ses aspirations à pouvoir travailler dehors. Tel est également le cas de Jimena, qui a forgé des pratiques de résistance fondées sur l'utilisation de son temps libre pour lutter contre l'isolement et la solitude – comme s'obliger à sortir régulièrement -, après être soudain devenue femme au foyer. Et tel est plus généralement le cas d'autres femmes philippines<sup>6</sup> fréquentant les groupes informels qui se constituent dans les villes et villages d'Allemagne, pour qui les rencontres dans des cafés, restaurants, centres commerciaux ou autres lieux sont tout autant des occasions de bâtir des formes de sociabilité après la migration que des moments de partage autour des effets de leur position – de femmes, étrangères, occupant une place souvent précaire au sein du marché du travail et racisées –, et leur permettant d'inventer collectivement des pratiques de résistance composites et complexes – ce qui me pousse à employer le pluriel plutôt que le singulier lorsqu'il s'agit du mot résistance.

Cet *étranger-migrant* auquel je me réfère ne constitue pas une entité monolithique, puisque ses conditions matérielles et subjectives d'existence peuvent varier d'une personne à l'autre, et dans le temps et dans l'espace. Le champ des possibles n'est ainsi jamais le même, selon que l'on considère la migration d'un membre d'un groupe national ou d'un autre, d'une ethnie ou d'une autre, d'une classe sociale ou d'une autre, d'hommes ou de femmes. Ce caractère « pluriel » m'a amené à m'interroger fortement, dès le début de mon expérience d'enquête sur les migrations de femmes philippines vers l'Allemagne, dès 2015, sur les effets de ma propre position d'*étranger-migrant* en France et sur mon champ des possibles en termes de classe, de race, de genre, de génération ou de nationalité. Ceci a guidé ma réflexion sur ces autres

---

<sup>4</sup> Les pratiques sont les « façons d'agir » auxquelles Danièle Kergoat (2012) fait référence quand elle expose son concept de rapport social (que nous traiterons plus loin dans cette même introduction).

<sup>5</sup> Les prénoms des femmes rencontrées durant notre enquête de terrain ont été modifiés afin de garantir l'anonymat.

<sup>6</sup> Les femmes thaïes (51 810) et vietnamiennes (51 870) sont plus nombreuses en Allemagne (Statistisches Bundesamt, 2020a). Comme les Philippines, elles migrent dans le cadre d'unions avec des Allemands et ou vers le secteur des soins (en tant qu'infirmières ou aides-soignantes).



*étrangères-migrantes* que j'ai côtoyés, notamment les femmes philippines – comme Jimena – avec lesquelles j'ai passé beaucoup de temps pendant la première phase de mon enquête, consacrée aux stratégies matrimoniales des femmes philippines en Allemagne (De Malheiros, 2015). Plus que d'autres expériences vécues par la suite, leurs récits m'ont marqué et sont restés gravés dans mon esprit. Lors de cette première enquête, qui constituait en quelque sorte ma « formation sociologique » sur le terrain, j'ai pu fréquenter plusieurs groupes informels et formels de femmes philippines établies en Allemagne – les groupes formels étant enregistrés en tant qu'association aux yeux de la loi allemande et entretenant des contacts plus ou moins étroits avec l'ambassade des Philippines. Durant cette phase, j'ai à la fois mené des entretiens et fait de l'observation. Bien que dans ce cadre initial, mon intérêt portait surtout sur les stratégies matrimoniales, cette expérience a tout de même été riche en découvertes sur la vie et la sociabilité des migrantes philippines en Allemagne, sur certains des problèmes qu'elles peuvent rencontrer, sur leur disposition à affronter ces obstacles rencontrés en cours de route, ainsi que sur les traits culturels et sociaux propres à ces membres d'une société d'Asie du Sud-Est – je n'avais pas conduit auparavant d'enquête sur cette zone culturelle, sociale et économique. Ainsi, cette première expérience a été essentielle en éveillant mon intérêt pour la société philippine, son histoire et sa culture, ainsi que ses migrantes et leur inventivité et détermination à affronter des obstacles, et en déterminant ma décision ultérieure de poursuivre mes recherches sur ce même thème (les migrations philippines en Allemagne).

Ces femmes philippines expérimentaient les effets de leur nouvelle position après un déplacement vers une société qui n'était pas la leur. Cette position, de même que la mienne, engendraient des phénomènes d'accommodation (quand s'opposer n'était pas souhaitable), de construction de pratiques de résistance individuelles et collectives et de questionnements (portant dans mon cas sur les fondements des rapports sociaux). Leur champ des possibles était cependant très différent du mien. Les conditions matérielles et subjectives exprimées par la culture et la société, par l'économie et par le politique n'étaient pas les mêmes. J'étais un étranger « privilégié », relativement aisé, un homme, étudiant, dont les traits phénotypiques n'ont jamais provoqué de manifestations de racisme et dont les droits de citoyenneté avaient été à peu près garantis (au moins les droits civils et sociaux) dès mon arrivée en France. Les femmes philippines de mon enquête étaient quant à elles souvent des femmes ayant une expérience cosmopolite, avec un niveau d'instruction élevé mais qui avaient du mal à faire reconnaître leurs diplômes en Allemagne et, de ce fait, occupaient des emplois précaires – dans les secteurs de la restauration ou de l'hôtellerie, par exemple, ou encore du *care*. La

plupart d'entre elles venaient de villes ou de villages des Philippines où régnaient d'ordinaire la précarité et le manque de perspectives professionnelles. Leurs familles dépendaient fréquemment de l'aide financière qu'elles leur faisaient parvenir mensuellement (alors que je bénéficiais du soutien de ma famille). Il leur arrivait d'être discriminées dans leur vie quotidienne en Allemagne. Et elles étaient des femmes, donc dans une position au sein des rapports sociaux de sexe qui n'était pas la même que la mienne (en tant qu'homme), ceci ni dans leur pays d'origine, ni en Europe (en l'occurrence, l'Allemagne pour elle, la France pour moi). La position de ces femmes dans leur société d'origine et d'installation était *aussi* probablement à l'origine d'autres constructions en termes de pratiques de résistance, non seulement lors du passage des frontières (nationales, culturelles, ethniques), mais aussi lors de l'installation au sein du pays de migration (qu'elle prenne ou non la forme d'une sédentarisation). Ce qui me taraudait depuis mon expérience initiale d'approche du terrain germano-philippin – point de départ du mûrissement de la problématique actuelle de ma thèse –, pendant laquelle les questions de position et de résistance avaient déjà attiré mon attention sans toutefois devenir le noyau dur de la problématique, était de comprendre ce que la position des femmes philippines, en s'inscrivant dans l'espace de manière sédentaire (souvent via un mariage avec un homme allemand) ou en continuant à « rebondir » entre ici (en Allemagne), là-bas (aux Philippines) et ailleurs (dans d'autres pôles de la diaspora philippine, comme certains pays du Moyen-Orient ou d'Asie de l'Est), pouvait engendrer en termes de pratiques de résistance au sein du champ des possibles qui était le leur. Voilà le point de départ et l'objectif de ma thèse. Au centre de celle-ci se trouvent des plages d'observation nombreuses et diversifiées, 21 entretiens enregistrés effectués avec des femmes philippines en Allemagne entre 2015 et 2020, ainsi qu'une très grande diversité de matériaux informels recueillis durant l'enquête de terrain, parmi lesquels des photographies d'événements de la communauté philippine en Allemagne (soirées de gala, fêtes de fin d'année), des notes concernant à la fois le terrain, le travail d'enquête, les rencontres et les entretiens informels effectués au fil des années, mais aussi des documents formels portant sur les activités de l'ambassade des Philippines et d'autres, informels, relatifs aux événements mentionnés ci-dessus.

## 1. Construction de l'objet de recherche

La présente thèse retrace les parcours de femmes migrantes qui vivent des expériences distinctes et variées, qui partagent un champ des possibles, des capacités de résistance à l'oppression subie à l'intersection de différents rapports sociaux et une même disposition à interagir au sein de différents espaces nationaux avec les non-migrants restés au pays, tout en agissant sur leurs vies malgré la distance (Certeau, 1990 ; Payet, 2014; Pfefferkorn, 2007; Boccagni, 2012).

### Le champ des possibles des femmes philippines en Allemagne

Le champ des possibles des femmes philippines en Allemagne est d'abord celui des hiérarchies socioéconomiques multiples qui participent à la production et à la reproduction de leurs trajectoires individuelles. Pour Rhacel Salazar Parreñas (2015), dont nous partageons pour l'essentiel l'approche, il s'agit du champ qui produit et reproduit dans le cadre de la mondialisation économique, vers les pays développés – en l'occurrence, vers le « secteur » de la reproduction sociale marchande ou non-marchande – et depuis les nations sous-développées, des trajectoires individuelles de femmes, généralement issues des classes prolétaires<sup>7</sup> ou des « classes moyennes<sup>8</sup> », racisées et marginalisées, ayant généralement un moindre accès aux droits de citoyenneté dans leurs pays d'installation. Cette question et la plupart des concepts mentionnés dans cette introduction seront approfondies dans les différentes parties de la thèse. Précisons toutefois dès à présent que le « secteur » de la reproduction sociale se réfère à la reproduction sociale (au sens de production et reproduction de la vie) marchande (celle dont le travail est rémunéré au sein du secteur des soins des

---

<sup>7</sup> Nous nous référons à la conception d'Alain Bihr (2014, p.75-80), qui doit être comprise à l'aune des particularités des Philippines, à commencer par l'histoire coloniale et post-coloniale de ce pays et son caractère dépendant (nous définirons ce dernier terme dans la deuxième partie de la thèse). Ces éléments ont en effet contribué à façonner des classes prolétaires manifestement plus démunies que dans les pays de capitalisme développé. Sans entrer dans le détail du débat théorique au sujet du concept de prolétariat, le sociologue cité le définit comme regroupant « [des producteurs] dépourvus de toute propriété des moyens de production [...] Ils n'ont à leur disposition que leur force de travail. Ils ne peuvent donc se procurer des moyens d'existence qu'en la mettant en vente et à condition de pouvoir la vendre, dans le cadre d'un travail salarié. De ce fait, ils font l'objet d'une domination et exploitation [...] Dans le cadre de la division du travail [...], ils sont cantonnés aux tâches d'exécution. [...] Pour l'ensemble des raisons précédentes, ce sont les travailleurs salariés dont les conditions de travail sont généralement les plus pénibles et dont les salaires sont les plus bas. »

<sup>8</sup> Les classes moyennes sont ici aussi définies au sens de Georg Simmel (1981). La question sera développée dans la deuxième partie de la thèse.

économies, mondiale et nationale) ou non-marchande (celle dont le travail non rémunéré est effectué très majoritairement sinon exclusivement par les femmes au sein de la parenté).

Leur champ des possibles est également façonné par les évolutions de la politique migratoire allemande – dans le cas présent - et par les mutations des dispositifs juridiques qui réglementent la présence des étrangers dans ce pays. Pour Gwénola Sébaux (2019), celles-ci ont été le reflet d'un ensemble de bouleversements politiques et économiques vécus par la société et l'État allemands au cours du XX<sup>ème</sup> siècle. Pour résumer, le chemin parcouru par l'Allemagne au cours du siècle dernier l'a progressivement amenée à accepter le fait d'être devenue un « pays d'immigration » et à concevoir en conséquence, au cours des dernières décennies, une politique migratoire de plus en plus « réglementariste » – au sens de la multiplication des mesures visant à restreindre la mobilité des citoyens issus de pays tiers. Cet ensemble d'évolutions peut aussi être synthétisé par la « dialectique de fond » qui a marqué de son empreinte la politique migratoire allemande au cours du siècle, à savoir la tendance, selon les périodes, à la libéralisation ou au durcissement des mesures prises vis-à-vis des étrangers en fonction du contexte sociopolitique – interne et international –, des impératifs de l'économie du pays et du besoin d'incorporer les étrangers au sein de la société allemande sans cesser pour autant de faire des concessions aux forces nationalistes, patriarcales et/ou xénophobes qui s'enchevêtrent historiquement au sein des logiques de l'action étatique en matière de citoyenneté et des politiques migratoires de la plupart des États-nations.

Concrètement, le « secteur » de la reproduction sociale en Allemagne a connu au long de l'histoire autant de durcissements – coup d'arrêt de l'immigration en 1974, augmentation en 2011 de la durée du mariage entre une personne étrangère et une personne allemande pour l'obtention par la première de la résidence permanente en cas de divorce – que de libéralisation – comme l'institution d'un programme d'embauche de main d'œuvre soignante provenant de pays tiers, hors Union européenne. Cette « dialectique de fond » n'est évidemment pas sans effet sur le champ des possibles des femmes qui migrent.

#### Une compréhension spécifique de la résistance et du transnationalisme

À l'instar de ce qui a été évoqué plus haut, le partage par les femmes philippines vivant en Allemagne de la position de femmes – prises dans des rapports sociaux de sexe défavorables –, étrangères – discriminées et souvent exclues des droits de citoyenneté –, racisées – en tant

que femmes asiatiques – et souvent précarisées – en raison d’un accès à des emplois fréquemment mal rémunérés – ne les empêche pas d’édifier des pratiques de résistance suivant des modalités variables. Les expériences individuelles de résistance de mes enquêtées - au sein des sociétés philippine et allemande – sont extrêmement diverses. Par exemple, Laura et Pepita partagent la même position dans les rapports sociaux de sexe, ont la même nationalité et viennent d’une nation dépendante, mais la première ne voit guère comme un problème le fait de devoir rester à la maison et de ne pas avoir un emploi extérieur, alors que la seconde élabore des stratégies de négociation avec son mari de manière à pouvoir travailler en dehors de la sphère domestique. De même, alors que Pepita et Dira partagent une origine de classe similaire, la première adopte des pratiques de résistance plus discrètes, évitant l’affrontement direct avec ceux qui sont en position dominante, alors que la seconde affronte directement son mari de façon à acquérir plus de liberté au sein du foyer. Enfin, tandis que Rosa n’aide pas les membres relativement démunis de sa famille restés au pays, faute de moyens économiques, et que Laura ne le fait pas davantage car elle est issue d’une famille aisée dont les membres ne sont pas dans le besoin, Eudora réalise d’énormes sacrifices – malgré les maigres ressources du ménage qu’elle forme en Allemagne avec son mari allemand – pour venir en aide à ses proches restés aux Philippines.

Ces éléments communs – la position partagée évoquée plus haut et le fait que celle-ci n’empêche pas l’invention concomitante de pratiques de résistance variées – peuvent être saisis en faisant appel au concept de résistance dans l’optique de la résistance des « faibles », tel qu’il est pensé dans un premier temps par Michel de Certeau (1990), puis par James C. Scott (2019), Jean-Paul Payet (2014), Frédérique Giuliani, Denis LaForgue & Jean-Paul Payet (2008). Ces auteurs nous permettent de postuler à la fois que les individus sont conscients des rapports inégalitaires et qu’ils sont capables de développer des pratiques de résistance diversifiées visant à contourner les effets des situations d’oppression ou à faire face à leurs conséquences. Ces pratiques relèvent la plupart du temps de « l’insubordination ordinaire » ou « des agencements silencieux et secrets [des démunis] » (Scott, 2019, p. 10).

Le concept de résistance fait l’objet de débats, parfois vifs, au sein de la sociologie générale et des études migratoires, qui méritent d’être brièvement mentionnés d’emblée : ceux liés à la sociologie générale opposent les théories de la domination, qui postulent que les individus dominés ne sont pas conscients des rapports inégalitaires, et ceux qui mettent l’accent sur la capacité réflexive et réactive des individus vis-à-vis de ces rapports (Payet, 2014; Certeau,

1990; Scott, 2019). Chacun de ces deux courants peut être associé à différents auteurs, à l'instar de Pierre Bourdieu (2014), pour les théories de la domination, et de Michel de Certeau (1990), James C. Scott (2019), Jean-Paul Payet (2014), Frédérique Giuliani, Denis Laforgue & Jean-Paul Payet (2008), qui privilégient la perspective de résistance face aux dominations selon le second paradigme. Au cours des dernières décennies, on retrouve dans la recherche sur les migrations internationales cette même opposition entre les théories de la domination et les courants qui privilégient la capacité réflexive des individus, bien que ce clivage tende à notre sens à s'atténuer. Ainsi, à l'heure actuelle, la plupart des enquêtes portant sur ce domaine partent du principe de capacité réflexive des individus.

Un second concept est à notre sens utile pour appréhender les points communs que partagent ces femmes migrantes philippines : celui de division internationale du travail reproductif, que nous empruntons ici à Rhacel Salazar Parreñas (2015). Ce dernier – qui sera développé dans la deuxième partie de cette thèse – nous permet en effet de cerner les tenants et les aboutissants de la position partagée par les femmes migrantes philippines et de leur place dans les différents rapports sociaux tout en mettant en évidence les contradictions et les paradoxes engendrés par cette place ou cette position.

Le concept de transnationalisme tel qu'il est travaillé par Paolo Boccagni (2012) permet de saisir un autre point commun important, à savoir la disposition des femmes migrantes philippines en Allemagne à interagir au sein de différents espaces nationaux avec les Philippins non-migrants ou migrants dans d'autres espaces dans différents continents, tout en affectant les vies de ces derniers malgré la distance. Ce concept nous aide notamment à appréhender les interactions entre ces différents espaces nationaux – l'Allemagne, les Philippines, les autres pôles de la diaspora philippine – sans généraliser le caractère transnational à l'ensemble des migrants philippins (et à toutes leurs interactions), ce qui nous permet de saisir ces interactions dès lors et uniquement quand elles surgissent – à l'instar des migrantes qui échangent des informations sur les opportunités se présentant dans d'autres lieux, ou qui achètent des maisons au pays, qui investissent dans le marché national de l'immobilier ou qui envoient tous les mois de l'argent à ceux restés au pays pour contribuer à leurs besoins les plus variés, comme la scolarisation des petits et des grands, les soins médicaux, la création d'une petite entreprise ou même les loisirs.

Un dernier mot sur le concept d'oppression. L'extension de celui-ci nous permet surtout d'appréhender les effets ou conséquences (en tant qu'expressions) de la position partagée par les femmes migrantes philippines en Allemagne (de femmes, migrantes, racisées...) : de la répartition inégale du travail domestique en Allemagne jusqu'aux implications de leur place au sein du marché du travail allemand et ses répercussions, en passant par les contours de leur stigmatisation en tant que femmes asiatiques et étrangères et ses retombées. Il nous aide aussi à tenir compte de chacun de ces effets ou conséquences et de leurs fondements : le rapport de l'État et de la société allemands aux étrangers, les liens entre les rapports de sexe en Allemagne et ceux présents ailleurs, les logiques présidant à l'incorporation de la force de travail féminine migrante et précarisée dans le marché du travail allemand, mais aussi les fondements matériels et symboliques de la stigmatisation raciale. En outre, du point de vue de la sociologie des rapports sociaux, le concept d'oppression est étroitement articulé à celui de résistance. Il est à ce titre important de définir le concept de rapport social. Selon Danièle Kergoat (2012, p. 226), « le rapport social peut être assimilé à une tension qui traverse la société ; cette tension se cristallise peu à peu en enjeux autour desquels, pour produire de la société, pour la reproduire ou “pour inventer de nouvelles façons de penser et d’agir”, les êtres humains sont en confrontation permanente. Ce sont ces enjeux qui sont constitutifs des groupes sociaux ». Les rapports sociaux sont aussi définis par leur caractère consubstantiel et coextensif. D'après Kergoat (2012, p. 136), la consubstantialité concerne « [...] l'entrecroisement dynamique complexe de l'ensemble des rapports sociaux, chacun imprimant sa marque sur les autres ; [le fait] qu'ils se modulent les uns les autres, se construisent de façon réciproque [...] ». Quant à la coextensivité, celle-ci « [...] renvoie au dynamisme des rapports sociaux, puisque ce concept veut rendre compte du fait que les rapports sociaux se coproduisent mutuellement [...] ». Pour Kergoat (2012), la résistance est donc le contrepoids *nécessaire* de l'oppression – renvoyant à des niveaux qui reflètent des rapports sociaux de sexe, de classe ou de racisation coextensifs et consubstantiels –, car le fait de résister constitue l'enjeu même de « la fabrique de la société ». Ainsi, penser l'oppression au sein du paradigme des rapports sociaux permet, sans jamais écarter la possibilité de résistance, de comprendre les parts respectives de domination « subie » (entendue comme le pouvoir d'un individu ou d'un groupe exercé sur ces femmes), de discrimination (des droits collectifs moindres ou un traitement individuel différent en raison de préjugés), d'exploitation (l'appropriation des biens ou des services produits par le travail d'un groupe, sans contrepartie équitable) et de stigmatisation (la dévalorisation des femmes migrantes philippines en

Allemagne en raison d'un attribut jugé négativement) (Pfefferkorn, 2007). Le concept d'oppression permet donc d'appréhender l'exploitation de ces femmes en tant que travailleuses précaires sur le marché du travail allemand, leur stigmatisation en tant qu'épouses étrangères de citoyens allemands et/ou femmes asiatiques, la discrimination par le biais de l'augmentation du temps d'attente requis pour obtenir la résidence permanente après le mariage avec un Allemand et, enfin, la domination en tant que groupe « soumis » au pouvoir des groupes « dominants » – comme les conjoints, les classes dominantes ou l'État – en Allemagne.

### Questions de recherche

Comment les femmes philippines en Allemagne résistent-t-elles au sein du champ des possibles qui est le leur (en termes de classe, de race, de génération, de genre...) et quels types de pratiques de résistance construisent-t-elles ? De quelles façons s'opposent-elles ou composent-elles avec les effets ou conséquences de leur position en termes de genre, à l'instar de la répartition inégale du travail domestique ou des conflits autour du travail hors du foyer ? Quel type de pratiques de résistance inventent-elles pour s'opposer à la stigmatisation raciale ? Comment résistent-elles face aux conséquences en termes de classe sociale de la migration vers l'Allemagne – face notamment aux ambiguïtés du déclassement ou de l'ascension professionnelle ? Ébauchent-elles des pratiques de résistance discrètes ou affrontent-elles plus volontiers directement les situations d'oppression ? Quelles limites ou quelles contradictions apparaissent en lien avec les pratiques en question ? Enfin que nous apprennent-elles sur les formes de résistance des migrantes philippines par rapport aux singularités du contexte sociohistorique et culturel allemand ? En vue de répondre à ces questions, la présente thèse retracera les parcours biographiques de femmes philippines aux caractéristiques sociodémographiques diverses ayant migré en Allemagne. Elle interrogera leur position en Allemagne à la suite de la migration – en tant que femmes, migrantes, racisées, exerçant souvent - mais pas toujours - un emploi précaire, fréquemment mariées à des hommes allemands de catégories sociales subalternes ou « moyennes »... – et celle qui était la leur aux Philippines avant celle-ci – de femmes, issues généralement des classes prolétaires ou des « classes moyennes », occupant souvent aussi un emploi précaire ... –, ainsi que sur le vécu de cette position – positif, négatif, ou bien ambivalent – et sur ses conséquences en termes d'oppression – évoquées plus haut. Elle scrutera les réponses ébauchées par les femmes philippines en Allemagne face aux effets de leur position dans



l'ordre hiérarchique dans leur société d'origine comme dans la société d'installation. Pour ce faire, elle se focalisera sur les pratiques de résistance plutôt que sur la sémantique de la résistance, à savoir sur sa dimension matérielle et non pas sur ses réalités discursives ou symboliques. Cette thèse examinera enfin les tenants et les aboutissants de ces réponses – les logiques structurelles et individuelles qui les produisent et reproduisent –, leurs paradoxes et leurs contradictions par rapport à la résistance escomptée, ainsi que la place de ces réponses par rapport à la disposition des femmes philippines à interagir avec les Philippines non-migrants, hommes, femmes, enfants, membres de la parenté ou non, restés au pays et ou au sein de différents espaces nationaux, tout en agissant sur les vies de ces derniers malgré la distance.

## 2. Bref aperçu de la recherche sur les migrations des femmes philippines

### La recherche sur les migrations internationales

On peut dégager au sein de la recherche sur les migrations internationales, deux paradigmes principaux qui se sont construits au fil du temps à partir de l'héritage d'auteurs tels que Georg Simmel (1858-1908), Florian Znaniecki et William I. Thomas ou Abdelmalek Sayad (1933-1998). Nous y reviendrons dans le second chapitre de la thèse. Nous avons d'un côté, un paradigme qui se préoccupe davantage des structures sociohistoriques, culturelles et économiques qui encadrent les mouvements migratoires et derrière lesquelles les « migrants » tendent à s'effacer ; de l'autre, un courant de pensée qui met au centre de ses préoccupations les « migrants » et ce qu'ils font à travers l'acte de migrer. Ces deux paradigmes tendent à opter pour des cadres théoriques et méthodologiques généralement distincts. À titre d'illustration, le premier groupe propose plutôt des réflexions sur les causes des migrations internationales (Sassen, 1988) et mobilise davantage des concepts comme la mondialisation ou la division internationale du travail (Salazar Parreñas, 2015), alors que le second fait volontiers appel à des concepts tels que ceux de transnationalisme (Boccagni, 2012), d'identité transnationale (Manalansan, 2003), de diaspora (Dufoix, 2012), de circulation migratoire (Hily, 2009) ou de projet migratoire (Gourcy, 2013). Néanmoins, le fait qu'il s'agisse de deux paradigmes différents ne signifie pas pour autant qu'il n'y ait pas de transactions entre eux ou que l'un ignore les structures sociales, et que l'autre ferait

abstraction de l'individu. Au contraire, nombreux sont les chercheurs s'inscrivant plutôt dans un paradigme qui empruntent des notions produites par les autres courants de pensée. Tel est le cas de Rhacel Salazar Parreñas (2015), plus proche du premier courant, tout en explorant dans ses enquêtes la place de l'individu par rapport aux structures sociales. Il en est de même chez Asuncion Fresnoza-Flot et Gwenola Ricordeau (2017), qui « participent » plutôt du second courant tout en prenant en compte dans leurs travaux le poids des structures sociales par rapport à l'individu-acteur.

### La recherche sur les migrations féminines

La recherche sur les migrations féminines rejoue cette division paradigmatique : l'opposition « structures sociales versus action individuelle » ou entre société et individu. Un courant de pensée se concentre sur les structures sociohistoriques, culturelles et économiques qui sous-tendent le départ de femmes originaires de pays sous-développés vers les sociétés de capitalisme développé (au sens de la théorie de la dépendance chez Bambirra, 1978; Dos Santos, 2020 ; Marini, 2000) de manière à assurer dans celles-ci la reproduction sociale (au sens de (re) production du vivre) (Hirata & Zarifian, 2013). L'autre paradigme se développe autour des capacités des femmes migrantes à résister aux mêmes dynamiques structurelles et à dépasser la seule position de « victimes » de ces dernières. Là aussi, les différences entre les courants de pensée n'empêchent pas certaines transactions. À titre d'illustration, des « représentantes » du premier courant comme Nicole Constable (2003; 2005), Nicole Piper et Mina Roces (2003) accordent souvent de la place aux actes de résistance des femmes migrantes, tandis que celles qui « adhèrent » au second courant, à l'instar de Fresnoza-Flot & Ricordeau (2017), ne nient pas (pour autant) l'importance de prendre en compte les dynamiques structurelles qui encadrent les migrations féminines. Mais les concepts privilégiés ne sont pas les mêmes. Par exemple, le premier courant de pensée tend à employer des notions telles que celle de *care chain* (chaîne du *care*) (Hochschild, 2000), de *marriage scapes* (paysages du mariage) (Constable, 2005) ou de division internationale du travail reproductif, alors que le second tend à utiliser celles d'*agency*, d'*extraterritorial citizenship* (citoyenneté extraterritoriale), de maternité transnationale (Hondagneu-Sotelo & Avila, 1997; Fresnoza-Flot, 2013) ou de famille transnationale (Madianou & Miller, 2011).

## La recherche sur les migrations de femmes philippines en Europe & ailleurs

La division paradigmatique au sein de la recherche sur les migrations internationales et sur les migrations féminines se rejoue en ce qui concerne les migrations de femmes philippines en Europe & ailleurs. D'un côté, un courant théorique préoccupé par les structures socioculturelles, historiques et économiques qui sous-tendent les flux migratoires depuis l'archipel du sud-est asiatique et dont les racines remontent aux travaux pionniers d'auteurs de la tradition de Chicago. De l'autre, un ensemble théorique issu du « « tournant poststructuraliste » des années 1980 pour lequel il s'agit de se focaliser sur les migrations philippines à partir de la perspective « d'acteurs mis en contexte » et non pas (principalement) des structures « qui façonnent leurs parcours ». Il s'agit par ailleurs du courant prédominant à l'heure actuelle – ce qui en pratique n'empêche pas, bien entendu, les échanges avec le premier courant théorique mentionné. La recherche sur les migrations philippines dans des contextes nationaux européens s'est fortement développée au cours des dernières décennies. En témoignent les travaux de Fresnoza-Flot (2013; 2018) pour le contexte français et belge, de Andersen (2018) pour le Danemark, de Saksela-Bergholm pour la Finlande, de Marin (2018) pour l'Italie ou de Beltrán Antolín (2005) pour les migrants asiatiques en Espagne (parmi lesquels des Philippines). Ailleurs, d'autres contextes nationaux ont été amplement étudiés, en particulier ceux des migrations philippines aux États-Unis, en Asie ou dans les pays du Golfe persique. Cependant, comme nous le verrons par la suite, les migrations des femmes philippines vers l'Allemagne ont été peu étudiées, à l'exception de cinq travaux : l'enquête ethnographique multisituée d'Andrea Lauser (2004) sur les migrations dans le cadre du mariage de femmes philippines vers l'Allemagne, l'étude de Kyoko Shinozaki (2015) sur les migrations irrégulières entre l'Allemagne et les Philippines, l'article informatif de Marylou Hardillo-Werning (2007) sur les migrations de Philippines vers l'Allemagne et les mémoires de master de Corina Broekmann (1993) et de Gundula Süllwold (1990) sur les migrations d'infirmières philippines vers l'Allemagne. Kyoko Shinozaki (2015) insiste sur le fait que nonobstant leur nombre proportionnellement limité (par rapport à d'autres destinations dans le monde) les migrations philippines vers l'Allemagne restent significatives du point de vue des transferts d'argent par les migrants qui s'y trouvent – l'Allemagne occupe la deuxième place parmi les pays européens en ce qui concerne l'envoi de fonds par les migrantes et migrants philippins – et méritent ainsi d'être davantage étudiées. Les deux recherches mentionnées (Lauser et Shinozaki) s'inscrivent dans le paradigme « de l'acteur mis en contexte ». Cela pourrait s'expliquer par le développement relativement tardif des

investigations portant sur les migrations philippines vers l'Allemagne – à la fin des années 1980 et début des années 1990, alors que, comme on le verra plus tard, les flux migratoires de philippins vers l'Allemagne commencent à se développer dès les années 1960).

Quelle contribution cette thèse pourra-t-elle fournir à la recherche sur les migrations de philippins dans le monde et vers l'Allemagne en particulier ? Quel peut être son apport à la recherche sur les migrations féminines ? Tout d'abord, nous espérons apporter notre concours à la connaissance des migrations philippines vers l'Allemagne. Nous rejoignons Kyoko Shinozaki (2015) sur l'importance de mieux connaître ces migrations. Aux arguments présentés par la chercheuse japonaise, nous ajouterions que le progrès de la connaissance sur la population philippine en Allemagne pourra permettre de mieux saisir le positionnement de l'Allemagne et des Philippines au sein de la division internationale du travail reproductif (ou peut-être même de mettre à jour ce positionnement). Que peut-on encore dire de la place de l'Allemagne parmi les pays qui essaient de trouver des solutions à leurs problèmes de natalité et/ou de vieillissement de la population, et à leurs besoins de main d'œuvre dans les secteurs du *care* ? Que peut-on dire de la place des Philippines en tant que pays exportateur de main d'œuvre soignante et nation d'origine de femmes qui épousent de plus en plus sur le marché matrimonial international des hommes européens (dont des Allemands) ? En deuxième lieu, la présente thèse vise à apporter plus de connaissances au niveau microsociologique sur les migrations de femmes philippines vers l'Allemagne. En ce sens, elle prend appui sur les travaux de Andrea Lauser (2004) et de Kyoko Shinozaki (2015) pour tenter d'apporter davantage d'éléments à la fois sur les groupes de migrantes philippines et sur leurs pratiques, et sur les parcours biographiques individuels de femmes philippines vers l'Allemagne. En outre, cette thèse cherche à documenter les pratiques (les moyens) de résistance à l'oppression mises en place par des femmes philippines en Allemagne. Comment agissent-elles, comment construisent-elles des marges de manœuvre au sein d'un champ des possibles façonné par le contexte sociétal et juridico-national allemand ? Quelles sont les conséquences et les limites des pratiques de résistance mises en place par ces migrantes philippines en Allemagne ? Finalement, cette thèse vise aussi à proposer un regard sur les migrations de femmes philippines en Allemagne qui incorpore avant tout, dans le modèle de la résistance qu'elle propose, les apports de la sociologie des rapports sociaux. La perspective développée par cette sociologie fournira des outils pour penser l'oppression et pour saisir le champ des possibles des femmes migrantes philippines en faisant appel aux notions de consubstantialité et de coextensivité des rapports sociaux. Il s'agira autant que possible d'articuler les rapports

sociaux de sexe et les rapports de classe et de racisation. Notre regard intégrera par ailleurs deux autres dimensions : la conscience qu'ont ces femmes des rapports inégalitaires et leur capacité à construire des contre-pouvoirs. Finalement, le modèle de résistance présenté incorporera les acquis de la sociologie des migrations internationales. Pour ce faire, cette thèse recourra à une approche spatiale et dynamique de la résistance, constamment scindée entre l'aspect local et l'aspect transnational.

### 3. Approche de l'enquête

#### Récits de vie et observation directe

Ce travail de recherche est fondé sur des observations nombreuses et des récits de vie construits avec des femmes philippines ayant immigré en Allemagne. Au cours de la période 2015-2020, 21 récits de vie ont été recueillis dans différents *Länder* (États) allemands – Bade-Wurtemberg, Hesse, Rhénanie-Palatinat et Bavière – auprès de femmes philippines aux caractéristiques sociodémographiques variées (en termes de tranches d'âge, de profession, de situation matrimoniale ou du motif administratif d'arrivée en Allemagne)<sup>9</sup>. Les entretiens effectués dans la période 2015-2020 l'ont été pour la plupart dans le *Land* (État) du Bade-Wurtemberg et plus précisément dans le district de l'Ortenau. En outre, de manière à mieux comprendre les façons dont les femmes résistent et les modes pratiques de résistance qu'elles développent ce faisant, j'ai mené un travail d'observation directe au sein de groupes formels et informels de femmes migrantes philippines en Allemagne. Au cours de la période 2018-2020, le travail d'observation a surtout été effectué au sein de groupes informels, tandis que dans la première phase (2015), il a principalement eu lieu au sein de groupes formels. Dans le cadre de ce travail d'observation fondé sur les principes de perception, de notation et de mémorisation (Beaud & Weber, 2010), j'ai été amené à passer du temps avec mes enquêtées lors de réunions informelles, de dîners ou d'événements de la communauté philippine d'Allemagne.

---

<sup>9</sup> Annexe A et B « tableau de caractéristiques sociodémographiques des enquêtées ».

## La méthode des récits de vie

L'approche ethnosociologique par récits de vie a pour caractéristique principale de combiner « ... la tradition ethnographique pour ses techniques d'observation ... », la construction d'objets par « ... référence à des problématiques *sociologiques* » (Bertaux, p. 15) et le recours à des récits de vie pour sa capacité à « ... [donner] à voir d'où *viennent* les "acteurs" dont on observe les interactions, et ce qu'ils cherchent à obtenir dans le moyen terme (les objectifs de leurs cours d'action stratégique) ; et ils fournissent, sous forme d'indices, des éléments de description des (multiples) contextes sociaux qu'ils ont traversés, et "agis" » (Bertaux, 2010, p. 69).

Je me suis également inspiré de la *grounded theory* de Strauss & Glaser (1999), selon laquelle « ... la fonction des données n'est pas de vérifier des hypothèses, mais d'aider à la construction d'un corps d'hypothèses nouvelles ». J'ai effectué des études de cas à partir des récits de vie, en les confrontant en permanence de façon à établir un dialogue entre la théorisation des phénomènes et le matériel empirique recueilli. Il était question à ce moment-là de trouver un équilibre entre l'analyse approfondie des cas, qui dévoile « ... le *niveau de l'intériorité du sujet*<sup>10</sup> ... [le] type habituel de conduites, de formulation de projets et de cours d'action tendant à les réaliser » (Bertaux, 2010, p. 71), et une étude comparée de ces cas, qui révèle à la fois le *niveau d'intériorité du sujet* et le *niveau des rapports socio-structurels* (les positions, les rôles, les normes de conduite, les mécanismes sociaux...), ainsi que les retombées de l'oppression (en tant qu'expressions des effets des rapports socio-structurels) sur les pratiques (et les expériences) de résistance des femmes philippines en Allemagne. Pour trouver cet équilibre, j'ai opté pour une présentation détaillée des cas qui offraient de meilleures possibilités de comparaison et d'analyse approfondie (en fonction des informations révélées par chacun d'entre eux concernant les deux niveaux mentionnés).

## Une perspective fondée sur la sociologie des rapports sociaux

Quoique la présente thèse se situe plus largement au sein du champ de la sociologie des migrations internationales, des *Philippines & Southeast Asian Studies* (études philippines et du Sud-est asiatique) et de la sociologie des rapports sociaux de sexe, elle s'affilie surtout et avant tout à la sociologie des rapports sociaux, telle que proposée par R. Pfefferkorn (2007) &

---

<sup>10</sup> Chez Delory-Momberger (2014), c'est le niveau « de construction de soi », les *logiques biographiques*.

Danièle Kergoat (2001; 2012). Elle emprunte donc la perspective d'une sociologie des rapports sociaux qui se préoccupe à la fois des enjeux « .... autour desquels, pour produire de la société, pour la reproduire ou "pour inventer de nouvelles façons de penser et d'agir, les êtres humains sont en confrontation permanente" » et « .... [des] formes...[de la] subversion [des rapports sociaux], [des] déplacements (même potentiels ou limités dans le temps) [qu'] elle opère dans les rapports sociaux....., vers quoi elle les déporte, quel nouvel espace elle ouvre » (Kergoat, 2001, p. 87). Étant donné que la position partagée par les femmes philippines en Allemagne délimite potentiellement leurs « marges de manœuvre », cette thèse sollicite des théories qui en général tentent de saisir l'interdépendance entre la capacité de résistance d'individus au moins potentiellement conscients des inégalités et des structures hiérarchiques virtuellement astreignantes.

#### **4. Structure de la thèse**

La présente thèse est organisée en trois grandes parties qui visent à faire ressortir de façon structurée les pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne, avec leurs limites, modalités et contradictions.

La première partie est consacrée aux méthodes de l'enquête et à son cadre. Elle comprend un seul chapitre qui revient sur le déroulement de l'enquête et traite en particulier de la question de l'accès au terrain de recherche, des difficultés rencontrées, ainsi que du processus de collecte et d'analyse des matériaux.

La deuxième partie présente le contexte des migrations philippines vers l'Allemagne. Elle comporte trois chapitres. Le premier présente l'état de la recherche sur les migrations internationales, sur les migrations féminines, et plus spécifiquement sur les migrations des femmes philippines. Le chapitre suivant situe la place des Philippines et de l'Allemagne au sein des migrations internationales. Enfin un dernier chapitre aborde les trajectoires et les bifurcations de quelques-unes des femmes philippines rencontrées au cours de l'enquête de terrain.

La troisième partie est consacrée aux pratiques de résistance mises en œuvre par les femmes philippines en Allemagne. Elle comprend également trois chapitres. Le premier étudie les formes prises par les pratiques de résistance. Celles-ci peuvent être individuelles ou collectives, activées en famille, en public ou entre amis, liées au local (les pratiques de gestion

de la présence) ou au transnational (les pratiques de gestion de la distance), il peut s'agir d'affrontements directs ou indirects, ou bien de renoncements – quand d'autres types de résistance ne sont pas envisageables. Le deuxième chapitre examine les contradictions et les paradoxes de ces pratiques de résistance, tandis que le troisième chapitre aborde leurs limites à l'aune à la fois de la question du déplacement des rapports sociaux et du champ des possibles des femmes migrantes philippines en Allemagne.



## **PARTIE I ENQUETER AVEC DES FEMMES PHILIPPINES EN ALLEMAGNE**

### **Chapitre unique - L'enquête et son cadre**

#### **Introduction**

Cette partie est consacrée à la méthode d'investigation choisie. Ses objectifs sont de dévoiler son potentiel – comme sa capacité à saisir en profondeur les résistances ou à en appréhender la dimension temporelle –, de présenter ses écueils – comme la difficulté à construire progressivement des hypothèses ou la tentation d'imposer une directivité à l'entretien –, d'introduire le lecteur aux débats théoriques à son sujet – en particulier la controverse sur sa pertinence scientifique - et de dévoiler le cheminement de l'enquête, avec ses obstacles – comme la difficulté à gérer les ruptures et les reconstructions de la relation d'enquête – et sa richesse humaine et sociologique – celle des enquêtées rencontrées ou des questions sociologiques, comme celle de l'appréhension des résistances. La première partie est constituée d'un chapitre unique, subdivisé en quatre sections.

Comment construire une enquête sur les résistances des femmes migrantes, alors que les expériences de résistance de ces femmes sont variées, même si elles partagent a priori une capacité comparable à résister, un même champ des possibles et une disposition analogue à interagir au sein de l'espace national habité, pratiqué et vécu lors des interactions avec de non-philippins en Allemagne – à l'instar de leurs maris, de leurs amies ou de leurs collègues –, et dans d'autres espaces nationaux, où elles agissent aussi sur la vie des non-migrants – comme les membres de leur famille restés aux Philippines ou établis ailleurs dans le monde – malgré la distance ? Ces questionnements ont accompagné mon enquête tout au long de sa construction. Ils invitent à retracer le cadre épistémologique et méthodologique de mon travail, et me poussent à revenir sur les obstacles qui se sont dressés du début à la fin, en commençant par les difficultés initiales à entrer en contact avec mes premières enquêtées.

En termes d'organisation de ce chapitre unique, nous avons opté pour une structure qui puisse éclairer au mieux le lecteur sur la dynamique de l'enquête de terrain, puisque c'est cette dernière qui constitue l'élément le plus original de ce que nous avons accompli dans notre appropriation de la méthode choisie. A ce titre, je commencerai par présenter les méthodes des récits de vie et de l'observation. En tant que moyens ayant permis de mener l'enquête à

son terme, celles-ci permettent en effet d'éclairer de la façon la plus efficace possible l'expérience de construction de l'enquête de terrain. Dans le même état d'esprit, la deuxième section sera consacrée à l'exposé de mon expérience d'enquête. J'aborderai notamment les obstacles rencontrés et la manière dont l'enquête a été « mise en branle » – en particulier, comment j'ai conduit les entretiens par récits de vie et procédé à l'observation, ainsi que les difficultés de contact que j'ai rencontrées et éprouvées avec mes enquêtées.

## **Section I – Le type d'enquête**

### §. I - Une enquête ethnosociologique

Ma démarche est ethnosociologique au sens où il s'agit d'« une recherche empirique fondé sur l'enquête de terrain et des études de cas, qui s'inspire de la tradition *ethnographique* pour ses techniques d'observation, mais qui construit ses objets par référence à des problématiques *sociologiques* » (Bertaux, 2010, p.15), à savoir des mécanismes, des logiques et des processus sociaux. Quant à l'ethnos d'ethnographique, celui-ci se réfère non pas à l'ethnicité, mais au fait qu'à chaque monde social sont associées des sous-cultures (Bertaux, 2010). Les types d'objet auxquels la méthode ethnosociologique se prête le mieux sont selon Daniel Bertaux (2010) les mondes sociaux et les catégories de situation. Pour ce même auteur, les premiers correspondent aux secteurs d'activité de la société autour desquels la vie collective et ses microcosmes s'organisent, tandis que les catégories de situation sont formées par les logiques sociales et les réponses à ces dernières, qui définissent des groupes spécifiques au sein du tissu social sans nécessairement donner lieu à des mondes sociaux (Bertaux, 2010). À titre d'exemple, je conseille la lecture l'enquête de Bertaux et Bertaux-Wiame (1980) sur la boulangerie artisanale en France. Celle-ci s'attache à comprendre les logiques et les mécanismes sociaux qui définissent le monde social de la boulangerie artisanale. Le même ouvrage – une référence pour notre thèse en termes méthodologiques – cite un autre cas intéressant : l'enquête désormais classique de Jounin (2009) sur le monde social des ouvriers du bâtiment. Des exemples d'enquêtes portant sur des catégories de situation sont par ailleurs évoqués par Bertaux (2010), qui se réfère notamment à l'ouvrage de Têtu-Delage (2009) sur la catégorie de situation des immigrés sans-papiers.

Mon travail d'enquête est également ethnosociologique au sens où il accepte comme valable l'hypothèse principale de l'enquête ethnosociologique, à savoir, que les logiques rencontrées au sein d'un monde social ou d'un mésocosme se retrouvent également dans les différents microcosmes qui le composent (Têtu-Delage, 2009). De cette façon, les logiques sociales dévoilées par les enquêtes conduites par Jounin (2009), Bertaux et Bertaux-Wiame (1980) ou Têtu-Delage (2009) s'appliquent non seulement au microcosme (ou « au morceau » du réel) étudié, mais aussi au mésocosme dont celui-ci fait partie. La validité de cette hypothèse étant assumée, les chercheurs cités ci-dessus ont pu généraliser à l'ensemble du monde social ce qui a été découvert dans certains de ces microcosmes. Cet aspect de l'hypothèse fondamentale de l'approche ethnosociologique permet aussi de soulever la question de son objectif, qui n'est pas celui d'une enquête par méthode hypothético-déductive, qui se proposerait de vérifier des hypothèses pensées préalablement et fondées sur une problématique préexistante. Il s'agit plutôt de « [...] comprendre le fonctionnement interne – tensions comprises – de l'objet social étudié, et d'élaborer un modèle de ce fonctionnement à partir d'hypothèses plausibles » (Bertaux, 2010, p. 20). Et de le faire à partir d'une perspective qui, pour Bertaux, est « résolument orientée vers les réalités pratiques et matérielles, politiques et sociales, plutôt que vers des réalités discursives et symboliques » (Bertaux, 2010, p. 11).

Il convient d'explicitier ici une autre question cruciale dans l'enquête ethnosociologique telle qu'elle est pensée par Bertaux (2010). Il s'agit du rapport entre empirie, conceptualisation et catégorisation. Alors que dans une enquête « quantitative », « [...] les concepts sont préalables aux hypothèses ; ils sont traduits en variables, celles-ci en indicateurs, et il revient aux données empiriques de dire si les relations supposées de causalité entre les variables (les hypothèses) se vérifient ou non », au sein d'une enquête ethnosociologique, « [...] il s'agit de construire progressivement un modèle d'interprétation des phénomènes observés, l'élaboration d'hypothèses et des concepts va de pair. » (Bertaux, 2010, p. 101). Or, comme le lecteur l'aura probablement déjà compris, il ne s'agit pas du seul cheminement possible lorsqu'il est question d'une enquête ethnosociologique. Dans celle-ci, il est également possible d'avancer à travers ce que Bertaux (2010) qualifie de transfert de concepts. Cette approche consiste, comme son nom l'indique, à reprendre des concepts éprouvés et des catégories bâties au préalable par d'autres chercheurs (Bertaux, 2010). En d'autres termes, lorsqu'on est devant un phénomène qui peut

[...] réapparaître de façon récurrente, un moment important est celui où l'on passe de l'intuition de ce phénomène à sa « nomination ». [...] En lui donnant un nom, on le distingue de l'arrière-plan où s'entrelacent trop de processus, on le fait naître et émerger par effet-loupe dans le discours sociologique, [...] on peut commencer à réfléchir sur ses causes, ses conséquences, la variation de ses formes d'apparition selon les contextes. Mais avant de lui forger un nom original, on fera bien de vérifier que quelque autre chercheur ne l'a pas déjà identifié et baptisé (Bertaux, 2010, p. 102).

La dernière mise en garde de Bertaux (2010) est un point crucial en soi. Conscient de mes limitations et des risques d'une telle entreprise – dont l'illusion biographique des sujets, qui correspond à la fois à la tendance et à la tentation de vouloir apporter de la cohérence et de la cohésion à des parcours forcément velléitaires, et l'appât « psychologisant » contenu dans le désir de se tourner vers des explications de l'ordre de l'intériorité des sujets –, j'ai construit mon enquête à partir de plusieurs transferts de concepts – comme ceux de transnationalisme, de résistance ou de bifurcations, que le lecteur aura découvert brièvement en introduction et qu'il découvrira de manière plus approfondie dans le courant des chapitres IV, V, VI et VII. Je me suis ainsi attaché à suivre les recommandations de Bertaux (2010, p. 77), qui incite doublement à la prudence : en rappelant le rôle de la subjectivité dans tout récit. C'est une caractéristique qui rend celui-ci possible et non un obstacle éloignant le lecteur de la vérité. Il convient ici de se concentrer sur la dimension la plus sociologique des récits, celle des rapports socio-structurels, de façon à éviter le piège consistant à se focaliser sur l'intériorité des sujets (Bertaux, 2010, p. 71). Les mises en garde en question se sont avérées utiles car elles m'ont permis d'être le plus attentif possible à ces écueils de méthode.

Il est impératif de revenir sur un autre point important déjà abordé plus haut, à savoir que j'ai eu affaire dans mon enquête à des trajectoires sociales – en l'occurrence celles des migrantes philippines en Allemagne. À la différence des catégories de situation ou des mondes sociaux évoqués par Bertaux (2010), les trajectoires sociales des migrantes philippines en Allemagne définissent des parcours qui restent marqués par le fait de la migration et engendrent des microcosmes autour desquels une vie collective et commune s'édifie (avec ses logiques sociales, ses normes et ses conflits). Ainsi, l'exemple des migrantes philippines ne se définit pas en référence à un secteur d'activité (comme les artisans boulangers de Bertaux) ou à une catégorie de situation (comme les femmes divorcées ou les malades chroniques), mais à travers l'expérience commune de l'accomplissement d'un parcours migratoire. Mes questionnements initiaux et le déroulement de l'enquête m'ont de cette manière amenée à progresser dans la connaissance de ces trajectoires sociales et de leurs mécanismes sociaux.

Mes questionnements initiaux m'ont indiqué dès le départ l'utilité d'une approche ethnosociologique, se traduisant par un travail d'enquête fondé sur l'observation, la tenue d'un journal ou cahier de terrain et le récit de vie. Je suis parvenu à cette conclusion en m'inspirant des réflexions de Bertaux (2010), qui conseille en effet dans son ouvrage d'employer les récits de vie joints à une approche ethnosociologique. Cependant, dans mon cas, c'est surtout la nature de mon objet, qui reste défini par la dimension du parcours, qui m'a définitivement convaincu de la nécessité d'une méthode capable de rendre compte de l'aspect de la « durée ». De plus, et il s'agit d'un autre aspect soulevé par Bertaux (2010) dans son ouvrage de référence, je n'ai jamais été intéressé par une compréhension de mon objet à travers des méthodes du « spectre quantitatif », ou à partir de l'hypothético-déductif (se prêterait-il d'ailleurs à de telles méthodes ?). En ce sens, c'est à la fois mon objet d'étude et la lecture de Bertaux (2010) quant au potentiel de description en profondeur de l'approche ethnosociologique qui m'ont convaincu d'adopter cette approche. À mon sens, mon objet d'étude se prêtait davantage au recueil d'« [...] un grand nombre d'informations approfondies et « croisées » sur un petit nombre de cas [...] » qu'à la collecte d'un « [...] petit nombre d'informations standardisées sur, potentiellement, un très grand nombre d'individus dont on ne sait rien d'autre » (Bertaux, 2010, p. 8). Le besoin pour tout chercheur d'opérer un choix lorsqu'il s'engage dans une enquête a fait le reste, cette décision demeurant essentiellement ce qu'elle est : une option justifiée, certes, mais tout de même un choix opéré par le chercheur.

Quant au récit de vie en tant que méthode<sup>11</sup> de collecte des données, j'ai fait le choix de l'employer selon la conception de Bertaux (2010), à l'aune de l'approche ethnosociologique. Je me suis appuyé sur un guide d'enquête évolutif, voué à se transformer au fur et à mesure que l'enquête progressait et que les rencontres au sein du microcosme étudié se succédaient (Bertaux, 2010). A ce sujet, j'ai essayé autant que possible de respecter les recommandations de Bertaux (2010), en m'attachant notamment à ce que les guides suivent l'évolution de mon insertion sur le terrain, ainsi que les inflexions de mes questionnements. De même, j'ai tâché de construire des guides fondés sur des questions reflétant mes questionnements de recherche. J'ai tenté également de ne pas suivre de façon rigide les questions à poser aux enquêtées, même si force est de reconnaître que je n'y suis pas toujours parvenu, en raison de mon

---

<sup>11</sup> D'après l'ouvrage de Bertaux (2010), la méthode commence à se développer en France dans les années 1970-1980 sous le nom de *life stories* (en français, histoires de vie). Cette dénomination faisait selon cet auteur (ibid) l'erreur de ne pas établir de différence entre le récit individuel et l'histoire réellement vécue. Il s'agissait en l'occurrence d'une méprise lourde de conséquences, puisque le chercheur ne pouvait discerner ni la relation fondamentale entre diachronie et chronologie, ni les médiations subjectives entre l'histoire vécue et le récit qui en est effectué.

inexpérience au départ et de mon peu d'assurance (en tant qu'enquêteur). Pour ce qui est du traitement des données, j'ai opté pour l'analyse libre sans codage. L'analyse avec codage m'aurait en effet obligé à imposer une directivité peu utile dans le cas des récits de vie (Bertaux, 2010). J'ai donc cherché à tirer des informations de chaque entretien au fur et à mesure de l'évolution de mon enquête de terrain, en me concentrant sur ce qui m'intéressait, c'est-à-dire les pratiques mises en œuvre par les femmes. J'ai accédé à celles-ci par le biais des récits de vie, ces derniers constituant une forme de discours « [...] narratif qui s'efforce de raconter une histoire réelle [improvisée] au sein d'une relation dialogique avec un chercheur qui l'a d'emblée orientée vers la description d'expériences pertinentes pour l'étude de son objet d'étude. » (Bertaux, 2010, p. 74). C'est grâce à cette orientation qu'il a été possible de n'extraire du discours que les significations pertinentes (donc, celles d'intérêt sociologique, portant sur les pratiques de résistance), qui ont finalement pris le statut d'indices. Quant aux entretiens – de la phase de 2015 et de celle de 2018-2020 –, ceux-ci ont duré en moyenne 2h30, avec des retranscriptions qui ont souvent pris des journées entières – en fonction notamment de la qualité de l'enregistrement ou du niveau d'anglais de l'interviewée. Au bout du compte, le choix de la méthode telle qu'elle est conçue par Bertaux (2010) a été avant tout dicté par une question de familiarité. Bien que mon enquête repose principalement sur l'approche ethnosociologique par récits de vie telle qu'elle est conçue par Bertaux (2010), j'ai aussi fait usage d'autres ouvrages de méthodologie, parmi lesquels celui dirigé par Paugam (2012), le travail de Beaud et Weber (2010), ou encore l'ouvrage de Quivy et Van Campenhoudt (1988) et celui de Rosenthal (2015). J'étais cependant plus à l'aise avec la façon de penser de Bertaux, car je connaissais son travail depuis mes années de master. Sa conception du récit de vie était aussi largement adoptée au sein du cursus de sciences sociales de l'Université de Strasbourg, ce qui accroissait encore cette familiarité. En outre, ce choix a été dicté par le fait que Bertaux (2010) possède une conception de cette méthode, voire de la sociologie elle-même, qui ne se jette pas sans réflexion dans les bras de l'interactionnisme strict, au sens où il se concentre sur les interactions en face à face et ne se réfère que rarement aux dimensions méso- et macrosociales abordées par les classiques. En même temps, la perspective de Bertaux (2010) ne plonge pas non plus les yeux fermés dans un structuralisme « pur et dur » pour lequel les individus ne seraient que pris et saisis par les structures sociales au sein desquelles ils s'insèrent – et donc privés de la capacité d'intervenir sur les conséquences de ses structures, en les affrontant. Dans le programme qui est le sien, il s'agit de « [...] monter en généralité par la théorisation, en s'inspirant des classiques et de leurs

continueurs [...] » (Bertaux, 2010, p. 69). Bien sûr, cela ne signifie point qu'il n'existe pas d'autres façons d'aborder le récit de vie en tant que méthode. Bertaux (2010, p. 92) lui-même fait brièvement référence dans son ouvrage à la tradition allemande de la *biografieforschung* (en français, la recherche biographique), en citant quelques exemples dont certains m'ont inspiré, dont les travaux d'Ursula Apitzsch et de Gabriele Rosenthal. Selon Bertaux (2010), son approche des récits de vie rejoindrait globalement celle de Apitzsch. J'ai creusé un peu la littérature et, en effet, le travail de Apitzsch et Kontos (2008) cité par Bertaux (2010) réaffirme dans une certaine mesure ce que ce dernier avance concernant les atouts de la méthode des récits de vie, à savoir, le fait de creuser en profondeur des aspects de la biographie que de nombreuses autres méthodes n'ont pas vocation à traiter. Enfin, j'ai également consulté le très intéressant ouvrage collectif édité par Völter et al. (2015) consacré à la recherche biographique. Dans ce dernier, plusieurs auteurs réfléchissent sur l'intérêt grandissant pour les approches biographiques, motivé par l'envie de comprendre comment les individus font face au changement social ou comment ces derniers interviennent dans la construction de processus historiques, mais aussi par la curiosité portant sur les manières dont les individus peuvent affronter des crises ou des moments clés au cours de leur existence (Völter et al., 2015, p.7). De cette curiosité et de cette envie adviennent les discussions qui portent sur cette relation [la relation entre les structures sociales et individuelles et la formation de l'expérience des individus] et, par conséquent, sur les nombreuses discussions à propos du concept théorique de biographie (Völter et al., 2015, p. 7). Quoi qu'il en soit, pour Bertaux (2010, p. 14), « il y a du récit de vie dès qu'il y a description narrative sous forme d'un fragment de l'expérience vécue. L'orientation donnée [par le chercheur] à l'entretien narratif vers la description de situations et de pratiques « en situation » permet de générer des connaissances sociologiques objectives sur la base de témoignages par nature subjectifs [...] ».

De cette façon, j'ai fait appel à la méthode des récits de vie pour « [...] remonter du particulier au général grâce à la mise en rapport de cas particuliers, de ce qu'ils contiennent de données factuelles, d'indices de données par les sujets, par la recherche de récurrences d'un parcours de vie à l'autre et à la mise en concepts et en hypothèses de ces récurrences » (Bertaux, 2010, p. 25). Dans cette mise en œuvre de l'enquête selon l'approche de Bertaux (2010, p. 38), « [...] le chercheur invite *de facto* le sujet à considérer ses expériences passées à travers un filtre », nécessitant de restituer analytiquement ces dernières en retraçant la structure diachronique (l'avant et l'après) et chronologique (la datation « absolue » en millésimes : 1960, 1940) qui caractérisent toute narration et donc tout récit (Bertaux, 2010). Ce faisant, il

peut chercher au sein des parcours « [...] les traces susceptibles d'être retrouvées dans d'autres récits de vie venant du même monde social (ou catégorie de situation) » (Bertaux, 2010, p. 87), tout en saisissant en parallèle le rapport entre le temps biographique et le temps historique collectif, de façon à cerner les médiations entre « [...] les grands processus collectifs de changement et les parcours individuels et (surtout) familiaux (Sartre, 1960) » (Bertaux, 2010, p. 83). Toutefois, au-delà de cette mise en œuvre essentiellement analytique que je viens de décrire, et à laquelle j'ai recouru dans mon enquête, les récits de vie peuvent également remplir d'autres fonctions. Par exemple, ils peuvent être employés dans l'exploration initiale du terrain, ce que j'ai également fait dans le cadre de mon enquête de façon à dévoiler les caractéristiques de ce dernier, encore méconnues durant cette phase. Ils sont aussi utiles dans leur rôle expressif ou de communication, qui ne remplit pas une fonction de connaissance, mais peut servir à des propos de vulgarisation scientifique – si une telle opportunité se présente.

Une avant-dernière question importante, même si elle peut en apparence sembler triviale, est la question de la saturation du modèle que le chercheur se propose de construire lorsqu'il entame une enquête ethnosociologique par récits de vie. Mon objectif n'est pas ici de bâtir un quelconque exposé sur l'approche ethnosociologique ou sur les récits de vie, mais plutôt de présenter de façon détaillée les aspects méthodologiques de ma thèse. À cet égard, il convient donc de signaler au lecteur, peut-être peu familier de l'approche ethnosociologique et des récits de vie, que la saturation peut avoir lieu quand, en faisant varier les témoignages recueillis et en respectant le principe de la différentialité, à savoir le fait qu'en société, les individus de position égale peuvent remplir différemment leurs rôles ou activités (les structures de personnalité font par exemple que le rôle de mère est exercé différemment par deux femmes, ou encore que des employés exercent leurs fonctions de manières distinctes) –, le chercheur arrive à saisir les « [...] "mécanismes génériques", de configurations spécifiques de rapports sociaux définissant des situations, des logiques de situations et des logiques d'action développant – par-delà les phénomènes de différentialité – en réponse à ces situations ; et des processus sociaux ainsi engendrés » (Bertaux, 2010, p. 33). Ainsi, « il s'agit plutôt de multiplier les études de cas individuels en faisant varier le plus possible les caractéristiques des cas observés. Cependant, pour peu qu'on concentre l'attention sur les processus sociaux se situant à l'arrière-plan des cas individuels, on parviendra rapidement à y décerner des récurrences à partir desquelles on pourra commencer à élaborer des hypothèses sur les processus (ou types de processus) à travers lesquels les personnes en arrivent à se trouver dans



la situation étudiée ; sur les caractéristiques structurelles de ces situations ; et sur les logiques d'action qui s'y développent en réponse à la situation. C'est ainsi qu'on parviendra, par-delà la singularité de chaque cas, à une certaine *saturation du modèle* élaboré par le chercheur, modèle qui prendra ainsi une valeur de généralité » (Bertaux, 2010, p. 33).

Ce modèle nous amène à un dernier point, celui des critiques adressées à la méthode des récits de vie. La première et principale d'entre elles concerne la validité<sup>12</sup> de ce que la méthode produit comme connaissance. Peut-on se fier aux résultats obtenus en enquêtant par récits de vie ? Cette critique a été prise à bras le corps par Bertaux (2010), qui affirme la valeur de contre-généralisation des connaissances produites par la méthode des récits de vie, autrement dit, « [...] plus la description est "intensive" [...], plus elle creuse profondément, plus elle gagne en généralité, voire en universalité » (Bertaux, 2010, p. 21). En réponse à la même critique, Bertaux (2010) souligne aussi que la validité des récits de vie a été attestée par des enquêtes préalables qui ont montré à plusieurs reprises non seulement que l'information était fiable, mais aussi qu'elle pouvait être plus « précise » que les données obtenues par le biais d'autres méthodes. Finalement, une deuxième critique courante adressée aux récits de vie remet en question la fiabilité du récit qui est fait par l'enquêté. Bertaux (2010) a également répondu à cette critique en rappelant que les choix faits par celui qui bâtit un récit ne signifient aucunement que ce qui est dit est faux – il s'agirait alors d'un reproche sans fondement ignorant la nature même du récit, à savoir celle de conduire celui qui raconte à faire le tri parmi les options dont il dispose pour raconter. Ainsi, si un enquêté peut de fait être amené à faire des choix, pour omettre un fait ou en mettre en avant un autre, cela n'invalide en aucun cas ce qui est raconté. La tâche du chercheur est d'essayer de comprendre les motivations qui sous-tendent ces choix – à l'image de ce que j'ai fait pour comprendre que si certaines de mes enquêtées « enjolivaient » leurs récits en évoquant des origines citadines, alors qu'elles venaient pour la plupart des campagnes appauvries du pays, c'était parce que donner une bonne image de soi était pour elles un enjeu clé.

Après avoir présenté les contours généraux de mon enquête et être entré plus spécifiquement dans le vif du sujet de l'approche ethnosociologique par récits de vie telle qu'elle est conçue par Bertaux (2010), je me pencherai à présent sur l'autre méthode de collecte des données que

---

<sup>12</sup> Il convient de rappeler, au sujet de la querelle autour de la généralité et la fiabilité des informations obtenues par une enquête effectuée selon l'approche ethnosociologique et par récit de vie, que plus la description que le chercheur se propose d'opérer gagne en profondeur et en intensité, ce qui caractérise justement l'approche en question, plus ce qui sera découvert peut prendre une valeur de généralité, d'universalité (Bertaux, 2010).

ce dernier suggère d'employer en association avec les récits de vie, et que j'ai également adoptée, à savoir l'observation.

## §. II - Observation et récits de vie

Dans le cadre de mon enquête, j'ai choisi d'employer l'observation ethnographique et les récits de vie selon l'approche ethnosociologique. J'ai trouvé judicieux de suivre les conseils de Bertaux (2010) sur l'utilité d'une telle « combinaison ». En effet, associer l'observation et les récits de vie m'a paru une approche tout à fait efficace et prudente pour une enquête se situant dans une autre dimension que celle de l'hypothético-déductif et « du quantitatif », c'est-à-dire, conçue pour produire un grand nombre d'informations recueillies et croisées en profondeur sur un petit nombre d'individus (Bertaux, 2010). Mon choix s'inspire également des réflexions de Beaud et Weber (2010), qui évoquent le recours simultané à l'observation et à l'entretien comme une forme de protection contre les contresens toujours possibles dans une enquête. J'ajoute au demeurant qu'un tel choix peut contribuer à une meilleure connaissance de l'objet, puisque les deux méthodes ont vocation à devenir complémentaires dans le processus de construction et de mise en œuvre de l'enquête. En d'autres mots, ce que l'observation saisit, l'entretien (le récit de vie dans notre cas) peut éventuellement le compléter, l'enrichir, lui conférer d'autres couleurs, en faisant varier l'angle d'analyse.

La méthode de l'observation telle que je l'ai employée suit en lignes générales la démarche de Beaud et Weber (2010). Celle-ci est souvent utilisée par des chercheurs débutants, ce qui explique d'ailleurs, au moins en partie, le succès de leur ouvrage publié à l'intention de ces derniers. Mon intention n'est pas de faire ici un exposé de cette méthode, mais de préciser l'utilisation que j'en ai faite pour la collecte des données. En premier lieu, il convient donc de rappeler ce que Beaud et Weber (2010) entendent par observer. Selon ces derniers, il s'agit de

[...] percevoir, mémoriser et noter [...] [dans] [...] un va-et-vient permanent entre vos perceptions, leur explicitation mentale, leur mémorisation et le cahier (votre "journal de terrain") sur lequel vous prenez des notes. Elle est une vigilance aiguisée par des informations extérieures et des questions qui évoluent au fur et à mesure de la poursuite de votre travail. Elle est outil de découverte et de vérification (Beaud & Weber, 2010, p. 128).

En second lieu, pour Beaud et Weber (2010), l'observation est concrètement mise en œuvre à partir de quatre points que ces derniers soulignent comme étant « indépassables » pour

transformer l'attention ou la curiosité envers le monde social en observation proprement dite (Beaud & Weber, 2010). Ces quatre points, qui traduisent la perception, la mémorisation et la prise de notes, sont l'explicitation de « [...] vos perceptions et vos impressions mentalement d'abord puis par écrit », la prise de conscience « [...] que ces perceptions dépendent non seulement d'un questionnement théorique mais surtout d'un point de vue empirique et l'action de [...] faire varier systématiquement les points de vue que vous prenez pour observer » (Beaud, Weber, 2010, p. 129).

Par ailleurs, la question de la position de l'observateur (participant ou non) entre aussi en ligne de compte dans la mise en œuvre de la méthode. À cet égard et à bien d'autres, je suis allé « puiser » dans les travaux de Jounin<sup>13</sup> (2009), déjà mentionné plus haut. Dans un article coécrit avec Sébastien Chauvin, celui-ci souligne qu'on pourrait a priori affirmer que « [...] toute observation est nécessairement participante, dans la mesure où l'observateur n'est jamais ni invisible ni inactif dans le milieu qu'il étudie : d'une part, il doit négocier sa place ; d'autre part, sa présence est susceptible d'influer sur le comportement des enquêtés » (Chauvin & Jounin, 2012, p. 7). Néanmoins, certaines situations d'enquête peuvent exposer davantage à l'ambiguïté que d'autres, ce qui amène donc à nuancer la première affirmation. Chauvin et Jounin (2012) évoquent par exemple le milieu du travail, où il n'existe généralement pas, pour celui qui observe, de « troisième voie » entre participer et ne pas participer. En tenant compte de ces constatations, il convient de souligner, sans les radicaliser, certaines différences entre l'observation participante et l'observation non participante. Selon Chauvin et Jounin (2012), cette dernière permet notamment

[...] de se consacrer au seul recueil des données. L'enquêteur a le loisir, sous réserve d'y être autorisé, de parcourir les différents points de vue sur la situation. Mais s'il se trouve davantage disponible pour la collecte, ses enquêtés risquent d'être peu disposés à laisser voir toutes les facettes de leur activité ou à confier certains types d'informations, que ce soit par manque de temps ou par défiance. [...] L'observateur non participant doit donc s'armer de formes de présentation de soi élaborées, qui mettent en avant son détachement personnel à l'égard des enjeux sociaux du milieu étudié en même temps que son intérêt à les voir exprimés (Chauvin, Jounin, 2012, p. 8).

À propos de l'observation participante, Chauvin et Jounin (2012, p. 9) mettent en avant que

---

<sup>13</sup> Au-delà de ses autres qualités, l'ouvrage *Chantier interdit au public* est pour moi une excellente illustration d'enquête par observation participante, car on y retrouve une présentation minutieuse du potentiel et des écueils de celle-ci.

[...] l'observateur participant est, pour sa part, moins libre de ses mouvements, il est aussi moins illégitime lorsqu'il doit justifier sa place, car cette place, ce rôle ou cette fonction existaient déjà dans l'univers étudié. Plongé dans la temporalité du milieu, confronté personnellement à ses exigences, ses interactions, ses pratiques, l'observateur participant recueille des données sans à avoir à compter sur la collaboration des enquêtés. Dans certains cas, il peut même simplement observer sa propre activité et la relation aux autres qu'elle suscite pour produire de la connaissance sur son objet. La médaille a son revers : l'enfermement dans un seul rôle, un seul point de vue. À bien des égards le participant développe une attitude et des objectifs contraires à celui de l'observateur : le premier recherche une insertion confortable, des personnes de confiance, des relations stabilisées (et donc sélectives) : le second tend à multiplier les perspectives, s'intéresse à des situations diverses, recherche des données contradictoires à celles qu'il a déjà collectées, fait émerger du sens à partir de la compilation de discours et de pratiques (plutôt que prétendre sélectionner une parole ou une conduite « authentiques »).

Il convient également de prendre en compte une autre question centrale relative à l'observation. Il s'agit du choix de pratiquer cette dernière à découvert, ou bien anonymement. À cet égard, Chauvin et Jounin (2012), font remarquer qu'aucun principe épistémologique ne permet de défendre une option plutôt que l'autre. En réalité, et cette remarque me paraît aussi judicieuse que la précédente, il est surtout essentiel de considérer que si l'observation anonyme peut devenir utile, c'est souvent lié au fait que son objet peut entraîner des sanctions morales ou judiciaires (Chauvin & Jounin, 2012). Néanmoins, l'observation anonyme comporte certains risques, en raison des contraintes importantes qu'elle entraîne pour l'observateur (ibid.). Celui-ci doit à la fois jouer le jeu et tenir son rôle, et en même temps ne pas oublier les impératifs de l'enquête (noter et recueillir le maximum d'informations) (Chauvin & Jounin, 2012). De surcroît, l'anonymat soulève aussi un problème déontologique, dans la mesure où les sujets de l'enquête sont observés à leur insu, sans leur consentement. Malgré tout, Chauvin et Jounin (2012) font remarquer de façon assez pertinente qu'il est virtuellement impossible d'obtenir systématiquement le consentement de tous les enquêtés (à moins de travailler dans des milieux clos ou très réduits). Il est donc important de laisser de la marge à l'inhabituel et au non-maîtrisé, en ce qui concerne à la fois les enquêtés et le choix de l'anonymat ou de l'enquête à découvert (Chauvin & Jounin, 2012). Par-delà ces questions liées à l'observation, il me semble également crucial de préciser ce que, dans l'observation ethnographique, le chercheur est effectivement amené à observer. Cet aspect peut sembler élémentaire, voire scolaire. Cependant, Beaud et Weber (2010) tiennent à souligner qu'il est essentiel de prendre cette question au sérieux, d'autant plus que « l'entraînement » à l'observation est permanent (peut-on être sûr que même les chercheurs les plus expérimentés n'auront pas besoin de cette mise en garde ?). Ainsi, on peut être amené

à observer des « événements collectifs organisés qui supposent ou autorisent la présence de spectateurs, auxquels vous vous joignez » – pour Beaud et Weber (2010), c'est principalement le caractère de publicité et d'organisation préalable qui permet de différencier ces derniers –, mais aussi « des *interactions* personnelles ou anonymes dans lesquelles vous avez, forcément, à tenir votre rôle » ou des « *lieux* ou des *objets* observables dans la quiétude de la solitude hors cérémonie et hors interaction » (Beaud & Weber, p. 130). Les interactions personnelles, comme leur nom l'indique, sont celles où le chercheur est connu des sujets avec lesquels il interagit, alors que dans les interactions anonymes, il est inconnu de l'ensemble ou de la plupart des personnes présentes. Dans la première situation, le chercheur aura de fortes chances de se voir enfermer dans le contexte d'observation, car il ne possèdera pas de point de repère extérieur à l'interaction, à partir duquel faire varier ses impressions relatives à l'observé (Beaud & Weber, 2010). Dans mon cas, j'ai eu toujours un interlocuteur au sein des groupes informels, ce qui m'a aidé à avoir un point de repère durant les occasions d'observation anonyme. Néanmoins, il ne faut pas prendre ce découpage pédagogique à la lettre. En réalité, Beaud et Weber soulignent qu'il s'agit d'acquérir de l'expérience d'observation au fil de l'enquête et qu'il n'existe pas « [...] de lieux ou d'objets qui ne renvoient à des interactions ou à des cérémonies, pas de cérémonies sans interactions et sans cadres matériels, pas d'interactions sans lieux et sans objets » (Beaud & Weber, 2010, p. 130). Une observation parvenant à cerner dans un seul élan ces trois éléments (interactions, cérémonies et cadre matériel) sera qualifiée par Beaud et Weber (2010) de « totale ».

*In fine*, pour revenir brièvement sur ce qui est « observable » et sur les différents « types » d'observation, force est de constater – ce que j'explorerai davantage dans la partie suivante – que dans mon enquête, j'ai eu essentiellement recours à l'observation non participante à découvert. Pour ce qui concerne « l'observé », j'ai eu l'occasion de considérer aussi bien des événements collectifs de type fêtes de fin d'année que des interactions personnelles, lors des rencontres des groupes informels et formels. Ces derniers ont fait l'objet d'un travail d'observation approfondi au cours de la phase qui correspond à l'année 2015, période pendant laquelle j'ai entamé mon expérience d'enquête de Master auprès des femmes philippines en Allemagne. C'est par ailleurs, comme nous l'avons indiqué en introduction, sur ses premières bases que nous avons commencé à ébaucher l'actuelle problématique de thèse. J'ai pu par ailleurs aussi observer des interactions anonymes, comme lors de mes promenades au centre-ville du chef-lieu (Offenburg) de la région où une grande partie de l'enquête a été menée, ou

bien durant les moments d'attente au restaurant dans lequel la plupart des rencontres de groupe se sont déroulées.

## **Section II - Le cheminement initial de l'enquête**

### §. I - Les groupes informels de femmes philippines de l'Ortenau

Pour être précis, mon enquête a véritablement commencé par un appel téléphonique effectué durant le printemps 2018 à la paroisse catholique (*Katholische kirchengemeinde*) d'une petite ville<sup>14</sup> frontalière de l'*Ortenaukreis*. L'interlocuteur m'a mis en relation avec le prêtre de cette paroisse, qui a réagi positivement à mes explications sur l'enquête que je menais au sujet de « la vie des femmes philippines en Allemagne ». Lorsque je lui ai demandé des contacts de femmes philippines qui fréquentaient sa paroisse, sa réponse a été tout aussi positive. Il m'a promis de parler de mon enquête aux paroissiennes philippines qu'il connaissait et de leur dire de m'appeler si elles étaient intéressées « à y participer ».

Quelques semaines plus tard – toujours au printemps 2018 –, j'ai reçu l'appel de Rosa. Je n'entrerai pas ici dans la description de son parcours – ou de celui d'autres enquêtées – car le chapitre IV les présentera de façon détaillée. Cela dit, comme d'autres migrantes philippines que j'ai rencontrées par la suite, Rosa a constitué son groupe d'amies au fil du temps, après avoir rencontré les premières dans un cours de langue à l'Université de Freiburg (I.Br.). C'est ce groupe, dont les membres ont changé au cours du temps, que j'ai fréquenté au début de mon enquête de terrain. C'est aussi à partir de ce dernier que j'ai pu nouer des contacts avec d'autres femmes philippines de la région.

Pour revenir à l'appel de Rosa, il me semble important de souligner, comme je l'ai appris ultérieurement, qu'il avait été médié par le fils de Rosa, qui était connu du prêtre car il fréquentait la paroisse. C'est lui qui avait transmis mes coordonnées à sa mère. Lors de son appel, Rosa m'a fait part du groupe de « copines philippines » qu'elle fréquentait et qui se réunissait chaque vendredi dans un restaurant situé à l'intérieur d'un magasin de vente de meubles d'une ville moyenne du district de l'Ortenau. Je lui ai expliqué l'objectif de l'enquête et insisté sur mon envie de rencontrer le groupe. Rosa a promis de « me donner un coup de

---

<sup>14</sup> Le nom des villes, villages ou régions cités au long de la thèse ont parfois été modifiés par souci d'anonymat.

main » et de « convaincre ses copines » de me parler de leurs « vies en Allemagne ». Elle m'a également promis de parler à ces mêmes amies pour voir si ma présence à l'une de ces réunions serait possible. Cela s'est concrétisé peu de temps après, lorsque, à la suite d'échanges téléphoniques, j'ai été invité à une rencontre dans le restaurant en question.

## §. II - Le rôle de l'Église catholique dans la sociabilité des migrantes philippines

Les Philippines constituent le seul pays d'Asie à majorité chrétienne. Le catholicisme y est la religion la plus répandue et l'Église romaine y exerce une influence considérable depuis l'époque où le christianisme a débarqué aux Philippines, avec la colonisation espagnole. Ainsi, le divorce y est toujours interdit – les mariages sont plutôt annulés auprès du registre civil après paiement d'un montant élevé pour la plupart des Philippines (250 000 pesos ou 4 800 dollars US) (Macaraig, 2018). De même, l'Église s'est opposée en 2012 à la distribution de contraceptifs aux couples démunis et aux cours d'éducation sexuelle dans les écoles du pays (Macaraig, 2018). Cependant, il serait malhonnête d'affirmer que la présence de l'Église dans l'imaginaire philippin et ses interventions concrètes dans la vie philippine se résume à son caractère conservateur, voire réactionnaire. Aux Philippines, l'Église incarne aussi des idéaux de résistance et de martyr – comme ceux qui ont inspiré tout à la fois les pionniers du nationalisme, les mouvements de lutte pour la terre et les militants des droits humains qui s'opposent aux dérives du président Rodrigo Duterte et qui vraisemblablement continueront de s'opposer aux éventuelles exactions du gouvernement de Ferdinand « Bongbong » Marcos Jr. (fils de l'ex-président Ferdinand Marcos), dont la vice-présidente, Sara Duterte, (fille de l'ex-président et dernière maire de Davao, Mindanao) entend poursuivre la funeste politique de « lutte contre la drogue » (Nadeau, 2008; Karnow, 1989; Abinales & Amoroso, 2017; Remitio, 2022).

Au sein de la littérature<sup>15</sup> sur les migrations philippines, le rôle de l'Église en tant qu'« institution organisant l'interaction et la conduite des migrantes » a souvent été souligné (Fresnoza-Flot, 2009, p. 34). Elle constitue un lieu de socialisation, d'affirmation identitaire, de soutien psychologique, d'opportunités économiques et de construction de réseaux de solidarité post-migratoires, mais aussi de contrôle social. En effet, dans cet espace, les migrantes peuvent se ressourcer auprès d'autres compatriotes, obtenir des opportunités de travail, se faire aider en cas de difficultés dans des démarches administratives, parler les deux

<sup>15</sup> En France, citons l'article de Fresnoza-Flot (2009), en Italie, celui de Rafael Marin (2018), aux États-Unis et en Italie, le travail de Salazar Parreñas (2015).

principales langues nationales, le tagalog et le cebuano (et d'autres, parmi les quelques 500 langues parlées dans l'archipel), tout en surmontant les particularismes ethnolinguistiques qui caractérisent le pays, trouver un soutien psychologique lors des moments difficiles, mais aussi partager (et entretenir) une mémoire commune collective (nationale, familiale). En même temps, comme indiqué plus haut, il s'agit aussi d'un lieu de contrôle social. Cela revient à dire que l'Église encadre les conduites des femmes selon ses normes institutionnelles. En l'occurrence, Fresnoza-Flot (2009) souligne, en s'appuyant sur l'exemple de son enquête sur l'entreprenariat philippin en Île-de-France, à quel point l'Église construit ses activités autour de l'affirmation des principes de la famille « traditionnelle » philippine, en insistant notamment sur des éléments tels que la fidélité conjugale ou le sens du sacrifice personnel.

L'Église catholique est également un lieu de sociabilité crucial dans le contexte allemand. C'est ainsi que j'ai pu rencontrer Rosa grâce aux réseaux de la paroisse à laquelle elle était liée. Ce poids de l'Église dans la vie de la communauté philippine de l'Ortenau a été confirmé par ma rencontre ultérieure avec un prêtre philippin lors d'un barbecue auquel j'ai été invité par une autre enquêtée, Dira, dont j'ai fait la connaissance plus tard au cours de l'enquête lors des réunions du groupe auquel appartenait Rosa. Lors de l'événement mentionné, j'ai notamment été frappé, à peine m'a-t-il été présenté, par l'aura de prestige qui se dégageait de ce prêtre d'un des diocèses catholiques les plus importants du Bade-Wurtemberg. Son rôle au sein de la communauté philippine de la région de l'Ortenau (et d'autres districts) était de toute évidence important et facile à saisir, même pour un « non-initié ». Il était en permanence entouré, toutes les femmes voulaient lui parler. Il a même organisé une prière avant le repas, ce qui en soi pourrait ne pas paraître surprenant, si l'on faisait abstraction de la façon dont il était toujours entouré de façon presque royale, tandis que le groupe priait passionnément. En tant qu'agent institutionnel, ce prêtre était indubitablement un élément important dans l'« organisation de l'interaction et de la conduite » des migrantes de la région.

À ce stade, il me paraît fondamental de préciser que dans mon enquête, l'Église n'a cependant fait partie du terrain que de façon subsidiaire. En réalité, celle-ci a plutôt constitué un moyen d'accéder aux migrantes et de nouer un rapport avec ces dernières. Cette donnée est essentielle pour une raison principale : les groupes forment un lieu de sociabilité migrante qui ne possède pas les mêmes caractéristiques que celui constitué par l'Église. Ces groupes « organisent l'interaction et encadrent la conduite des femmes » de manière distincte. Le rôle d'encadrement et de prescription de normes qui, dans le cas de l'église, est joué



principalement par les prêtres, peut être rempli dans les membres des groupes de migrantes les mieux positionnées au sein des rapports de pouvoir. Comme j'ai pu le constater dans mon terrain d'enquête, cette fonction était souvent exercée par les femmes les plus âgées (comme ma première enquêtée). Cependant, la différence que je souhaite mettre en exergue ne porte pas uniquement sur la personne qui assume ce rôle. Elle réside surtout dans la forme de légitimité du pouvoir exercé et davantage encore dans la plus grande instabilité de la position occupée dans le groupe, par rapport à celle occupée par un prêtre qui agit institutionnellement. Concrètement, le pouvoir du prêtre est probablement non seulement moins remis en question mais aussi moins contestable – car il repose sur une institution puissante et influente au sein de la communauté des migrants philippins. Par conséquent, le contrôle social que souhaite exercer l'Église est aussi, au moins potentiellement, plus efficace. En effet, si cela ne signifie pas que le pouvoir du prêtre n'est pas remis en question, dans les groupes, qui ne se réunissent pas souvent en présence d'un prêtre ou dans le cadre du réseau animé par l'église – les rencontres ont la plupart du temps lieu à la maison, dans des restaurants ou dans des cafés –, la remise en cause du pouvoir des plus âgées (ou de celles qui occupent les positions les plus élevées dans la hiérarchie) est sans doute plus dynamique et plus fréquente, les conflits et les intrigues internes pouvant en outre conduire à un renversement de position et à une reconfiguration des rapports au sein du groupe.

Toutefois, les différences entre ces deux cadres de sociabilité, l'église et les groupes informels, ne s'arrêtent pas là. Le rôle de réduction des particularismes (ethniques, linguistiques, parentaux, générationnels) et de promotion de l'identité commune (nationale) rempli par l'Église peut s'exprimer plus difficilement au sein des groupes – ce qui ne signifie pas qu'il ne s'exerce pas du tout. J'ai pu constater cette difficulté à la fois à travers l'observation au sein des groupes fréquentés au long de l'enquête et par le biais du récit de certaines femmes interviewées – ou avec lesquelles j'ai discuté de façon informelle. À titre d'illustration, une jeune infirmière arrivée récemment en Allemagne, Analyn, m'a fait part durant un entretien de ses difficultés à s'insérer dans son groupe d'infirmières en raison de ses appartenances et de ses goûts. Plus urbaine et principalement tagalogophone, ayant envie de soirées plus « posées et moins alcoolisées », il lui aurait été compliqué de s'insérer parmi des infirmières plus jeunes, venant toutes de la région Bicol (Luçon), où l'on parle le bicolano, moins urbaines qu'elle et ayant déjà constitué des réseaux d'amitié plus solide du fait de l'origine partagée (Nadeau, 2008). Néanmoins, comme signalé plus haut, la réduction des particularismes est également susceptible de se produire au sein des groupes. Une autre

enquêtée, cette fois privilégiée, m'a communiqué l'importance de partager des mémoires communes portant sur le pays pour construire ce « succédané » de famille que constituaient les groupes.

Ajoutons enfin une troisième différence : l'accès à d'autres réseaux de sociabilité et aux opportunités (économiques, de soutien psychologique...) qui peuvent en découler. Il me paraît important de préciser en premier lieu qu'à l'église, les possibilités d'accès à d'autres réseaux et à leurs ressources semblent potentiellement plus nombreuses. Cela est probablement dû au fait que l'église constitue d'ordinaire un point de convergence pour la plupart des migrants qui arrivent dans une région donnée. Cela peut aussi être lié au fait que l'Église, en tant qu'institution, dispose en général d'un accès à des ressources (économiques et symboliques) plus abondantes. De cette façon, lorsqu'il s'agit de trouver un emploi, de se socialiser dans sa vie post-migratoire ou de trouver un soutien en cas de détresse, l'église semble au moins potentiellement une voie plus prometteuse. Il n'en reste pas moins que les groupes peuvent jouer ce même rôle de manière tout aussi efficace. Par exemple, une enquêtée, Dira, m'a fait part au cours d'un entretien de la façon dont d'autres femmes avaient pu trouver un emploi grâce aux informations obtenues au sein des groupes qu'elles fréquentaient. De même, une autre enquêtée, Pepita, qui a caractérisé les groupes informels qu'elle fréquentait comme une sorte de « famille », m'a parlé longuement du bien-être que les derniers pouvaient lui procurer lors des moments difficiles. Au bout du compte, il faut surtout garder à l'esprit, au sujet du rapport entre l'Église catholique et des groupes de femmes, le rôle que peuvent jouer l'une et les autres dans l'« organisation de l'interaction et de la conduite des migrantes » (Fresnoza-Flot, 2009, p. 34) – en dépit de leurs différences.

### §. III - Les Volkshochschulen<sup>16</sup>

Les Philippins d'Allemagne possèdent d'autres lieux de sociabilité tout aussi importants que l'église et les groupes informels – des lieux qui s'enchevêtrent plutôt que de s'exclure dans la vie des femmes migrantes, dans la mesure où les réseaux d'interconnaissance peuvent se former à partir d'une ou des connaissances faites dans d'autres lieux de sociabilité. Parmi ceux-ci se trouvent les *Volkshochschulen* ou en français, les Universités populaires. Ces

---

<sup>16</sup>Pour plus d'informations, consulter le site de l'Union des *Volkshochschulen* d'Allemagne : <https://www.volkshochschule.de/>. Le centre de référence de l'Ortenau est celui d'Offenburg : <https://www.vhs-offenburg.de/>. Un autre centre tout aussi important dans le Bade-Wurtemberg est celui de Stuttgart : <https://vhs-stuttgart.de/>.

centres d'éducation et de formation, constitués en Allemagne au début du XX<sup>ème</sup> siècle, dispensent à l'heure actuelle plusieurs types de cours à destination d'un public très varié (jeunes, personnes âgées, adultes). Les thématiques sur lesquelles portent les enseignements sont également diverses (soins, langues étrangères, culture et société, histoire...). Les cours de langue (*Sprachkurs*) et d'orientation (*Orientierungskurs*) – j'entrerais dans le détail de ceux-ci plus tard – sont à l'heure actuelle particulièrement prisés par les migrants, en particulier lors des débuts de la vie post-migratoire – mais pas uniquement, étant donné que les centres offrent également des cours de formation professionnelle ou d'autres enseignements qui peuvent éventuellement les intéresser. Pepita, par exemple, y a suivi des cours d'orientation.

Les migrants sont ainsi amenés à fréquenter régulièrement ces centres et à passer du temps dans leurs locaux – en dehors des heures de cours, ils peuvent y rester pour étudier ou bien fréquenter la bibliothèque ou la médiathèque (lorsque de telles structures sont disponibles). Ce qui signifie que les *Volkshochschulen* peuvent constituer un lieu de sociabilité et d'ancrage des populations migrantes en Allemagne, un lieu de retrouvailles, de constitution de réseaux d'entraide, mais également d'« organisation et d'encadrement des conduites » à partir des interactions entre les groupes qui s'y forment et des dynamiques institutionnelles propres aux *Volkshochschulen* (Fresnoza-Flot, 2009, p. 93) – comme pour les églises et les groupes informels, auxquels ils sont similaires par bien d'autres aspects, on y propose ou on y entend le discours institutionnel sur l'intégration, la citoyenneté ou les valeurs de la république fédérale. Cependant, il est aussi important de préciser que l'importance des *Volkshochschulen* pour la population migrante est relativement récente. Comme souligné plus haut, le cadre des cours d'orientation et de langue ne commença à être ébauché en Allemagne qu'au cours des années 1990. Ainsi, l'obligation d'un test de naturalisation n'a été véritablement mise en place qu'au milieu des années 2000, tout comme la nécessité d'avoir des connaissances en langue allemande en cas de regroupement familial. Ainsi, les écoles de langue au sein des *Volkshochschulen* n'ont été mises en service qu'à partir de 1993 (Vhs Sprachenschule, 2021). C'est pourquoi des migrantes comme Pepita ont fréquenté les *Volkshochschulen* tandis que d'autres, comme Rosa, se sont rendues à des cours dispensés à l'université – où cette dernière a fait tout de même la connaissance d'autres Philippines, dans un cadre autre que celui des

### **Section III - Ruptures et reconstructions : la Seconde phase de l'enquête de terrain**

#### §. I - Les principaux obstacles de l'enquête

Une enquête est toujours constituée de ruptures et de reconstructions. C'est de cette façon que l'on peut « bien construire » l'objet, par la confrontation d'un modèle – évolutif – au réel. Cette « construction de l'objet » est également une forme de cheminement. Dans mon cas, cet itinéraire a été à la fois parsemé d'obstacles et riche en leçons. Les contretemps ont été de plusieurs ordres. D'un point de vue théorique, ce fut surtout la difficulté à me concentrer sur une problématique au début du travail de thèse, mais aussi les tergiversations devant une littérature sur les migrations qui m'offrait plusieurs « bonnes pistes ». D'un point de vue méthodologique, les barrières ont été avant tout liées à l'apprentissage de la méthode de l'ethnociologie combinée à des récits de vie : notamment, la difficulté à adopter un suivi systématique des récits de vie auprès des femmes interviewées et celles qui ont trait à la situation d'entretien, comme les relances ou la « tendance » à « rester collé au manuel ». Le déroulement de mon enquête a donc été marqué par l'évolution de mon expérience à mesure que j'étais confronté à ces difficultés, auxquelles se sont ajoutées celles du terrain en construction.

Un autre élément fondamental dans ce cheminement a été ma position en tant que chercheur par rapport à mes enquêtées, mais aussi vis-à-vis des moyens d'enquête. Il va sans dire que cet aspect a eu des répercussions tout au long de mon trajet de recherche. Je me réfère tout d'abord à ma position dans la société, c'est-à-dire celle d'un homme, jeune, chercheur, étranger, non tagalogophone/ germanophone, disposant en outre de peu de moyens financiers et logistiques pour mener mon enquête. Le fait d'être un homme, qui plus est jeune, a accru mon exposition, puisque j'ai eu affaire essentiellement à des migrantes mariées relativement jeunes (âge moyen de 40 ans), au risque d'être perçu comme une potentielle « menace » vis-à-vis de leurs mariages. Il faut souligner ici une particularité du terrain : les conjoints que j'ai rencontrés sont en règle générale significativement plus âgés, et souvent perçus en Allemagne comme de mauvais prétendants. Leurs mariages peuvent donc être socialement stigmatisés non seulement comme étant des unions de convenance – « pour les papiers ou pour l'argent » –, « sans amour » et marquées par une certaine forme de violence envers leurs femmes ou une « soumission » de ces dernières, selon une représentation probablement influencée par les liens établis dans l'imaginaire entre ces unions, la prostitution et les « mariages par

correspondance », mais aussi par l'idée relativement répandue que les femmes asiatiques sont à la fois soumises ou dociles et sexuellement attirantes. Je reviendrai sur ce débat plus tard, mais soulignons dès à présent que le terme de « mariage par correspondance » est très analysé (et critiqué) dans la littérature sur les migrations dans le cadre du mariage. Il se réfère historiquement non seulement aux migrantes mariées du XIX<sup>ème</sup> siècle (les *Picture brides*) qui rejoignaient leurs conjoints outre-mer – il pouvait s'agir de migrants issus du même groupe ethnique ou d'individus d'un autre groupe de la société d'installation –, mais aussi aux femmes des pays dépendants qui se mariaient (et se marient encore) après des échanges à distance – d'abord par lettres et par e-mail, puis plus récemment au travers des sites de rencontre et des réseaux sociaux – avec des hommes des pays développés. Ce terme est jugé problématique au sein de la littérature parce qu'il tend à stigmatiser les femmes migrantes en tant qu'individus incapables d'agir au sein des contraintes structurelles qui encadrent leurs parcours (les systèmes de genre, l'origine de classe, la racisation, etc.). Plusieurs travaux abordent cette question, dont ceux de Nicole Constable (2003), ou encore l'ouvrage collectif dirigé par cette même Constable (2005). Je me réfère également à la publication collective coordonnée par les chercheuses A. Fresnoza-Flot et G. Ricordeau (2017).

Toujours à propos de mon identité d'homme, il me paraît essentiel d'en souligner également les avantages – plutôt liés à son imbrication avec les effets de génération. En l'occurrence, être un homme n'a posé aucun problème lorsque j'ai eu affaire aux migrantes plus âgées comme Rosa. Cela est peut-être dû au fait qu'à leur âge, je ne représentais plus le même danger pour leurs mariages que si elles étaient moins âgées. En ce sens, les effets de génération de part et d'autre ont sûrement nuancé ceux liés à mon identité de genre/orientation sexuelle. Cela m'amène au second élément de position qui joua un rôle dans l'enquête, à savoir ma place au sein du cycle de vie et des rapports de génération. Avant de l'aborder, précisons brièvement ce que nous entendons par génération. Nous employons le concept au sens de génération sociale et partons de la définition la plus répandue de ce concept, celle de Karl Mannheim (1972). Selon celui-ci (Mannheim (1972, p. 297), « le fait que des personnes naissent à la même époque, ou que leur jeunesse, leur âge adulte et leur vieillesse coïncident, n'implique pas en soi une similitude de position ; ce qui crée une similitude de lieu, c'est qu'elles sont en mesure de vivre les mêmes événements, les mêmes données, etc. et surtout que ces expériences empiètent sur une conscience pareillement

"stratifiée"»<sup>17</sup>. Claudine Attias-Donfut (2014, p.177) précise encore davantage la définition de Manheim. Selon cette dernière, la génération sociale « [...] désigne l'ensemble des personnes nées au cours d'un même intervalle de temps, ayant traversé une même époque sociohistorique et partageant des expériences, des référents et des influences puisées dans ce temps commun, qui forment leur empreinte historique et leur confèrent une identité générationnelle ».

Après cette parenthèse théorique, revenons à la question de ma place au sein du cycle de vie et des rapports de génération. Comme je l'ai déjà mentionné, ma relative « jeunesse » comme mon identité de genre ont constitué à la fois des barrières et des avantages. Souvent « associés », les deux marqueurs pouvaient susciter de la méfiance et donc créer une difficulté d'accès, ou au contraire engendrer de la bienveillance et une certaine ouverture – de portes en ce qui concerne les groupes. Par ailleurs, il me paraît primordial de mentionner l'atout qu'a représenté ma jeunesse vis-à-vis des femmes les plus âgées. La « combinaison » homme et jeune a ainsi suscité, d'une manière générale, de la bienveillance de la part de ces dernières et l'envie de « donner un coup de main à l'enquête ». Il s'agit très probablement de l'expression socialement construite de l'attitude de condescendance et de « pitié » attendue des plus âgés vis-à-vis des individus plus jeunes. Chez les femmes plus jeunes, comme je l'ai déjà signalé, cela a eu l'effet inverse, puisque la jeunesse s'ajoutait au fait d'être un homme dans la potentielle menace que ces marqueurs de position pouvaient signifier.

Par ailleurs, ma jeunesse s'est entrecroisée avec le fait d'être un étudiant, disposant de peu de moyens financiers et logistiques pour la conduite de l'enquête. Cela nous conduit au troisième marqueur de position qu'il me paraît important de citer. Celui-ci n'a eu que des effets positifs ou « compensateurs », du moins en ce qui concerne la relation d'enquête. Le fait d'être un étudiant sans moyens a probablement éveillé chez les femmes, âgées ou plus jeunes, l'envie de venir en aide au « démuné ». Cet aspect dialogue particulièrement bien avec la logique sociale de la « pitié envers le faible » évoquée au sujet des Philippines par Cannell (1999) dans son enquête à Bicol (Luçon). En effet, le « faible » est en général pris en pitié par les femmes et au sein des groupes ; il est celui qu'il faut aider, pour lequel il est bon d'éprouver de la compassion, à l'opposé des « forts, grands », que l'on envie, sur lesquels circulent des

---

<sup>17</sup> Version originale : « The fact that people are born at the same time, or that their youth, adulthood, and old age coincide, does not in itself involve similarity of location; what does create a similar location is that they are in a position to experience the same events and data, etc., and especially that these experiences impinge upon a similarly 'stratified' consciousness ».

commérages et desquels on attend « du soutien ». D'un point de vue pratique, cela m'a non seulement ouvert des portes, mais aussi permis de rentrer à Strasbourg quand il n'était plus possible de le faire par les transports en commun (en l'occurrence, en car ou en train régional).

Le quatrième marqueur auquel il me paraît essentiel de faire référence ici est celui lié au fait d'être chercheur. Dans le cas de mon enquête, cela a certainement entraîné de nombreux obstacles, difficilement surmontables en de nombreuses occasions, en raison des commérages fréquents dans les « petites communautés » que j'ai fréquentées. Si j'ai insisté systématiquement au départ sur le fait d'être un « étudiant menant une enquête pour le compte de l'université sur la vie des Philippines en Allemagne », en mettant en outre l'accent sur le caractère anonyme des éventuels entretiens, j'ai constaté avoir bien souvent été pris pour un journaliste ou quelqu'un d'apparenté. Cela était tout à fait attendu, comme le soulignent d'ailleurs les manuels d'enquête de terrain auxquels j'ai eu recours tout au long du parcours qui a amené à l'évolution de ma problématique de recherche (de master comme de thèse). Néanmoins, lorsqu'un malentendu quelconque se produisait, il était difficile, voire impossible de le surmonter à cause des commérages. S'il y a bien une leçon que j'ai apprise à ce sujet tout au long de l'enquête, c'est que les ragots ont la vie dure et qu'ils peuvent avoir des conséquences aussi fâcheuses qu'amener de la méfiance et des blocages dans la relation d'enquête – et de « fermer » des portes ou de provoquer des refus catégoriques d'entretien.

Venons-en au cinquième marqueur de position sur lequel il me semble important de se pencher. Il s'agit du fait d'être étranger. Cet élément a eu durant l'enquête une signification tout aussi paradoxale que les quatre autres abordés plus haut. Tout d'abord, pour certaines femmes, en particulier celles avec qui j'ai pu le plus interagir, et notamment partager mon propre parcours d'étranger en Europe, cette « étrangeté » a été une source de rapprochement et un point d'appui pour développer la relation d'enquête. Ce fut un élément « facilitateur » plutôt qu'un obstacle. Ces femmes ont semblé toujours me percevoir, au moins dans une certaine mesure, comme une sorte de « semblable » ayant partagé certains des déboires et des expériences biographiques qu'un étranger en Europe peut être amené à vivre. D'un côté, il est tout à fait possible que l'association avec mon manque de moyens et mon statut d'étudiant ait renforcé cette perception chez ces femmes et que cela leur ait ainsi rappelé une difficulté administrative, linguistique ou émotionnelle donnée, vécue récemment ou au tout début de leur vie post-migratoire en Allemagne. De l'autre, cette « étrangeté » qui provoquait chez

certaines femmes de l'« empathie » faisait place chez certains conjoints allemands présents aux réunions ou aux événements de la communauté, du moins chez ceux d'entre eux avec qui j'ai eu des échanges verbaux, à un tout aussi étrange « sens de camaraderie ou de fraternité masculine ». Ce cas de figure ne s'est bien sûr pas présenté avec les femmes qui n'étaient pas mariées. Quoi qu'il en soit, ces hommes n'hésitaient pas, dans les rares occasions où nous avons été en contact en l'absence de leurs épouses, à partager des commentaires sur les réunions des groupes informels auxquelles j'ai participé ou sur leurs femmes. Dans ce qui était à mon sens un mélange de « paternalisme et d'ethnocentrisme », j'ai eu droit à des commentaires du type « Elles ont besoin de se réunir, d'être entre elles », « Elles sont bruyantes, mais nous avons fini par nous habituer », « Dans ces réunions, parfois elles organisent des ventes de produits ménagers. Ce sont des embrouilles ! ». Ainsi, l'expérience des occasions d'interaction avec les conjoints m'a donné d'une manière générale l'impression de l'établissement par ces derniers d'une « frontière » entre eux et leurs femmes et d'une sorte de « communion » avec moi – comme si, à leurs yeux, je n'étais plus un étranger comme leurs femmes, mais un homme, comme eux, avec qui ils pouvaient peut-être partager le refoulé ou au moins le dire en ayant l'impression d'être compris.

Reste enfin la question des langues parlées dans le cadre du travail de terrain. Celle-ci a constitué un obstacle de taille et récurrent pour mon insertion et ma permanence au sein des groupes, car au début de mon parcours d'enquête (en 2014), je ne parlais pas et ne comprenais pas le tagalog ou filipino – la langue nationale officielle du pays, parlée principalement dans l'île de Luçon, comme nous le verrons dans le chapitre III – et ne comprenais et parlais qu'un peu d'allemand. Tout au long de l'expérience de terrain, j'ai ainsi été obligé de me servir de la langue anglaise - pour mener des entretiens comme pour interagir avec mes enquêtées et les membres de leurs familles, la plupart étant anglophones – l'anglais est non seulement une langue amplement employée aux Philippines, mais également la langue de la scolarisation et de l'administration. Néanmoins, le passage du temps et les échanges vécus au sein du terrain d'enquête m'ont amené à progressivement acquérir plus de notions en filipino et en allemand. J'ai ainsi pu non seulement comprendre davantage ce qui était dit au sein des groupes que j'ai fréquentés et lors d'autres moments partagé avec ces femmes – sans pour autant avoir pu effectuer des entretiens en allemand ou en tagalog, mon niveau ne le permettant pas –, mais aussi mieux « naviguer » dans l'univers autochtone – au sein duquel avoir des notions même très limitées des langues parlées aide à mieux saisir le sens de ce qui se passe autour de nous. Il n'est ainsi pas hasardeux d'affirmer que le fait d'avoir toujours été « en traduction » et en



quête de compréhension (culturellement et linguistiquement parlant) m'a incité, tout au long de mon travail de recherche, à la fois à en savoir davantage (sur les langues du terrain, par exemple) et à m'interroger sur les écueils d'une pareille situation en contexte d'enquête – parmi lesquels, bien évidemment, les risques de malentendu, de surinterprétation ou de contresens. Cette situation objective – ne pas maîtriser les langues du terrain – a ainsi contribué aux solutions trouvées en cours de route, comme la tentative d'apprendre ces langues de façon autonome, ou la mise à profit de ma propre ignorance pour bénéficier des « traductions » répétées (en anglais) par les autochtones des situations vécues.

#### §. II - Le restaurant : un « microcosme » dans la « nébuleuse » philippine de la région

Comme signalé plus haut, Rosa m'a d'abord invité à participer aux rencontres régulières de son groupe d'amies. Ma présence a initialement attiré les soupçons, notamment parce qu'on se demandait si je n'étais pas un journaliste. Néanmoins, j'ai pu lentement « briser la glace » grâce au soutien constant de Rosa, qui expliqua à plusieurs reprises à ses amies que j'étais étudiant et qu'elles n'avaient rien à craindre de ma part. Rétrospectivement, il était tout à fait pertinent de trouver étrange qu'un chercheur s'intéresse à leur existence et à ce qu'elles avaient à raconter de leurs vies ; qui plus est, un chercheur étranger, homme, qui souhaitait les interviewer à propos de leurs parcours personnels. Ici, il faut reconnaître que l'utilisation du mot « interview » ne m'a pas aidé. Je l'ai utilisé tout en soulignant qu'il ne s'agissait pas d'entretiens journalistiques et en essayant d'expliquer l'objectif de mon enquête. Je me suis même muni, au cours de l'enquête, d'un document officiel de l'université signé par mon directeur de thèse. Malgré tout, il est fort probable que certains des refus d'entretien aient été au moins en partie liés aux effets que peuvent engendrer le mot « interview » chez certains sujets. Quoi qu'il en soit, l'aide de mon enquêtée principale m'a permis de m'insérer au sein du groupe au fil du temps et d'obtenir les premiers entretiens de l'enquête – dont celui de Rosa. Ma présence est ainsi devenue nettement moins « étrange ».

Les rencontres du groupe avaient généralement lieu les vendredis ou les samedis après-midi, dans un restaurant situé au sein d'un grand magasin de meubles en banlieue d'une ville moyenne de l'Ortenau – une espèce d'Ikea à l'allemande. Rétrospectivement, les premières réunions me semblaient constituer une occasion d'être ensemble, de bavarder et de partager un repas. Au fur et à mesure, au fil des rencontres à laquelle m'invitait Rosa, j'ai appris qu'elles étaient également un espace pour parler des problèmes de la vie quotidienne (le mari,

l'emploi, la famille aux Philippines), planifier la participation à d'autres événements de la communauté (fêtes d'anniversaire, dîners, goûters, rassemblements annuels), partager des souvenirs sur le pays d'origine (notamment entre celles qui venaient de la même zone), parler le tagalog et/ou les langues des autres régions, échanger parfois des cadeaux ramenés du pays, vendre des produits philippins achetés lors d'un voyage précédent ou des plats cuisinés à la maison, etc. J'ai appris aussi, par un lent travail d'observation, à comprendre la structure de pouvoir du groupe et à en discerner les conséquences – qui n'aimait pas qui, qui s'était disputé avec qui, qui il ne fallait pas approcher<sup>18</sup>, etc. Finalement, j'ai compris que les rencontres étaient également l'occasion de se soutenir psychologiquement en cas de détresse ou de moments de solitude, un espace pour se faire aider en cas de soucis majeurs (comme une rupture avec le conjoint, le manque d'argent, les problèmes liés aux démarches administratives...).

Dans ce « microcosme » qu'était le restaurant, affluaient des femmes de plusieurs villes ou villages de la région. Elles venaient souvent accompagnées de leurs maris, dont beaucoup étaient très vraisemblablement à la retraite – surtout pour ceux qui venaient régulièrement aux rencontres du vendredi après-midi. Quant à la fréquentation des femmes, elle a toujours varié énormément. Certaines étaient assidues, d'autres ne participaient que de temps en temps. Ces différences de fréquentation étaient probablement liées aux contraintes de la vie quotidienne, nettement plus nombreuses lors de certaines phases du cycle de vie. Ainsi, on peut supposer que la plupart des femmes toujours présentes ne travaillaient pas ou étaient à la retraite. De même, comme je l'ai appris au fur et à mesure, les contraintes de la vie familiale – par exemple la garde d'un enfant en bas âge ou l'opposition du mari – ou les obstacles d'ordre matériel (ne pas avoir sa propre voiture) pouvaient également constituer une entrave à la présence régulière aux rencontres. Enfin, soulignons également que ce premier « microcosme » du restaurant est et était lié à d'autres espaces de sociabilité de la communauté philippine du district de l'Ortenau, ou plus largement du Land de Bade-Wurtemberg ou même d'autres régions allemandes, comme la Bavière. Ces autres espaces

---

<sup>18</sup> Ce fut donc beaucoup plus tard que j'ai appris que Pepita, une enquêtée que je présenterai plus loin, était de toute évidence une présence très controversée au sein de beaucoup de groupes. De nombreux ragots circulaient sur cette dernière et elle était vraisemblablement impliquée dans des disputes entre les femmes. Je ne m'en suis rendu compte que grâce au travail d'observation au sein des groupes et aux entretiens. Quoi qu'il en soit, cette expérience constitua aussi pour moi une sorte de mise en garde sur les conséquences de l'insertion en tant que chercheur au sein de rapports de pouvoir que je ne maîtrisais qu'imparfaitement. Ainsi, plus tard également, j'ai pu au moins inférer les raisons de la prise de distance de certaines femmes vis-à-vis de moi et de l'enquête – j'étais « trop proche » de Pepita, donc à approcher avec précaution.

pouvaient être les églises catholiques, les *Volkshochschulen* ou même d'autres groupes informels. Bien entendu, je ne l'ai appris que plus tard au cours de l'enquête.

### §. III - La question des entretiens

Comme je l'ai déjà signalé à plusieurs reprises, Rosa a été ma « porte d'entrée » sur le terrain. Elle a fait aussi l'objet de notre premier entretien. Après coup, il me paraît important de pointer certaines équivoques qui, je crois, ont pu se produire au cours des entretiens. Tout d'abord, ces derniers ont tendu au départ à une certaine semi-directivité – au sens de la possibilité laissée à l'interviewé de « se laisser aller », sans être contraint par les questions posés – alors que mon objectif était de mener des récits de vie – ce qui a été ultérieurement davantage le cas, car les entretiens sont devenus « moins directifs ». J'étais alors aidé et guidé – à repenser les entretiens – par mon intérêt pour la narration d'une partie de l'expérience vécue et des pratiques qui en adviennent, ces dernières étant les meilleurs indicateurs des rapports sociaux (Bertaux, 2010). Rétrospectivement, je suis convaincu que cette première équivoque a été avant tout le résultat de mon manque d'expérience. En effet, l'« excès de directivité » peut être lié à une certaine « peur » de perdre la « maîtrise » de la situation d'entretien. Cependant, et c'est l'autre source d'équivoque, j'ai dû également gérer une forte contrainte de temps et de logistique – j'ai démarré l'enquête de terrain « en retard » après une période de blocage relativement longue et je n'ai guère disposé de moyen propre de locomotion sur le territoire, ce qui a fortement limité le temps dédié à chaque entretien. Ces deux entraves n'ont pas toujours été compatibles avec la patience (et le temps) dont il faut généralement se munir pour conduire des récits de vie – je le reconnais à présent. Ensuite, il me semble également important d'évoquer une autre équivoque, qui a trait aux entretiens en tant que méthode. À ce sujet, Ricordeau (2009) suggère que certains traits de la culture philippine peuvent rendre la méthode inadéquate, puisque le manque d'interaction entre les personnes impliquées peut être perçu comme offensif. Pour cette raison, toujours selon Ricordeau (Ricordeau, 2009), des approches plus « dialogiques » des entretiens doivent être privilégiées. Mes entretiens ont en effet pu produire des éléments intéressants, qui m'ont permis de construire mon modèle, car étant conscient des écueils évoqués par Ricordeau (2009), j'ai tenté d'adopter une approche plus dialogique des récits de vie, en ménageant notamment de la place pour des conversations informelles après ou avant la réalisation des entretiens. Cela a permis, je l'espère, de combler d'éventuels manques en lien avec les mises en garde de l'auteure. En outre, l'observation a parallèlement servi de support pour compléter

ce qu'ont révélé les entretiens – dans une tentative de combler d'éventuelles lacunes liées à la question évoquée par Ricordeau.

J'ai mené l'entretien avec Rosa dans le restaurant avant l'arrivée des autres femmes. D'une manière générale, les entretiens de l'enquête ont dû tous être conduits dans des contextes semblables (lors de fêtes, de rencontres). Ce fut à la fois un souci et un atout. Le handicap est venu des interruptions fréquentes, du bruit ambiant et du manque d'intimité – les maris et les autres femmes étaient souvent présents. Il faut néanmoins souligner que le manque d'intimité n'a pas toujours constitué un problème. Certaines femmes n'ont pas hésité à dire ce qu'elles pensaient malgré la présence de leurs maris. Le principal atout de cette situation a quant à lui résidé dans la possibilité de briser plus facilement la glace et de construire un environnement de confiance – puisque la présence des autres pouvait aussi être rassurante. Quoi qu'il en soit, je suis à présent tout de même convaincu que d'autres situations d'entretien auraient peut-être favorisé l'obtention d'informations de plus grande qualité, tout en diminuant les obstacles – principalement lorsqu'il s'agissait de narrer des soucis, ce qui pouvait être particulièrement problématique dans un endroit aussi fréquenté et spacieux que le restaurant du magasin dans lequel avaient d'habitude lieu les rencontres des groupes.

Les entretiens m'ont également permis, comme évoqué plus haut, d'entrer en contact avec d'autres femmes philippines et de gagner progressivement leur confiance. Ainsi, lors des premières réunions, j'étais encore un inconnu, que la plupart hésitait à approcher. Au fur et à mesure des rencontres, j'ai pu avoir les premières conversations informelles. Certaines me demandaient pourquoi j'étais là, d'autres souhaitaient en savoir davantage sur ma vie personnelle – si j'avais une petite-amie, si j'étais marié, où j'habitais, etc. Chaque rencontre m'a donné la possibilité de me rapprocher d'elles et de conduire la relation d'enquête jusqu'à un point où l'entretien devenait possible. À cet égard, j'ai dû également compter sur le soutien de Rosa, puisque les soupçons quant à mes intentions ne se sont jamais véritablement dissipés – encore un fois, je pense que la difficulté à écarter les commérages a pu jouer un rôle négatif. Dans tous les cas, il me paraît fondamental d'insister ici sur un autre aspect important, concernant aussi bien la relation aux autres femmes du groupe que les entretiens effectués par la suite. Il s'agit de l'importance d'une prise de conscience constante des enjeux de pouvoir au sein du groupe et/ou des enjeux liés à la biographie de chacun, qui constituent un ensemble de facteurs prédisposant à l'entretien ou conduisant au contraire à son évitement. De cette manière, si j'ai accepté l'intermédiation de mes enquêtées principales (dont Rosa), ce fut en

connaissance de cause et pour la « bonne marche » de l'enquête. En l'occurrence, je l'ai fait en découvrant progressivement la place qu'occupait Rosa au sein du microcosme qu'était le groupe. Celle-ci se trouvait « en haut de l'échelle », notamment en raison de son âge et de son ancienneté en Allemagne. Il s'agissait donc de quelqu'un à qui je pouvais faire confiance, à qui on allait raconter les problèmes ou demander de l'aide en cas de besoin. C'était également quelqu'un avec qui il n'était probablement pas intéressant d'entrer en conflit, mais qui pouvait éventuellement attirer la jalousie ou la haine de la part de celles qui souhaitaient « faire basculer le statu quo » – par exemple, les femmes aspirant à une place plus centrale au sein du groupe ou celles impliquées dans des disputes internes et à qui les « anciennes » comme Rosa pouvaient donner tort. En me rapprochant de Rosa pour m'aider à « briser la glace » avec les autres femmes, j'ai accepté en fin de compte que celle-ci réalise, au moins en partie, une forme de sélection des possibilités d'entretien – notamment en raison du fait que celles qui étaient en conflit avec Rosa ne m'approcheraient pas.

Le second aspect a plutôt trait aux enjeux biographiques de chaque femme. Par exemple, les plus âgées, je l'ai appris en master et en thèse, parlent généralement plus volontiers et prennent un grand plaisir à effectuer cet « exercice de remise en perspective de la propre vie à travers un filtre » que constituent les récits de vie. Cela est probablement dû au fait que pour ces dernières, les enjeux d'un tel exercice sont bien moindres. Les épisodes les plus difficiles et les moments-charnières font partie du passé, la migration est un souvenir lointain et il n'y a plus la même peur du regard de l'autre. De même, on est généralement « en paix » avec son propre parcours, y compris avec les erreurs commises en cours de route. À l'opposé, les plus jeunes sont d'ordinaire beaucoup plus circonspectes. Raconter (et revenir) sur son propre parcours n'a pas la même signification et ne comporte pas les mêmes risques. Pour certaines, la migration est encore récente et présente des enjeux qui peuvent être douloureux à aborder – la distance, la famille, les difficultés d'adaptation, les problèmes avec le mari allemand, etc. Pour d'autres, il y a peut-être la honte d'aborder des sujets perçus comme déshonorants pour leurs parcours, devant un chercheur qui possède ses propres marqueurs d'appartenance. De tels sujets douloureux peuvent se référer à une époque de leur vie où elles ont vécu la prostitution, aux préjugés relatifs à la perception de leur mariage en Allemagne, souvent considéré comme un acte de tromperie de leur part, mais aussi à d'autres ruptures douloureuses éventuellement vécues avant la migration vers l'Allemagne, comme une phase de grande difficulté économique, une expérience pénible de migration de travail, un premier mariage raté, des enfants laissés au pays à la charge de la parenté élargie, etc. De cette façon,

j'ai tenté de toujours prendre acte de ces enjeux biographiques qui déterminent une sorte de sélection opérée par les enquêtées avec lesquelles il est possible d'entrer en contact (et de mener des entretiens). En revanche, et c'est à mon sens également valable pour les « plus anciennes », les enjeux que je viens d'évoquer ne constituent pas nécessairement une entrave absolue – j'ai pu en ce sens interviewer des femmes plus jeunes et reçu des refus de la part de femmes plus âgées.

#### §. IV – L'épuisement de la première source d'entretiens

J'ai évoqué plus haut comment la stratégie de contact avec l'église a porté ses fruits, permettant mon insertion au sein du groupe fréquenté par Rosa ainsi que les premiers contacts, conversations informelles et entretiens. Rétrospectivement, il me semble important évoquer deux contacts particulièrement cruciaux dans la suite de l'enquête – puisqu'ils m'ont « ouvert la voie » en me signalant l'« épuisement » de la source du groupe de Rosa, tout en me permettant d'entrer en contact avec d'autres femmes et d'autres groupes de Philippines dans le district de l'Ortenau. Il s'agit des contacts avec Pepita et avec Dira. J'ai remarqué cette dernière en raison de son caractère expansif, extraverti et amical, associé à son envie de raconter et de s'exprimer sur son passé – ce que Rosa m'avait indiqué à plusieurs reprises. Ce fut aussi celle qui se montra au départ la plus intéressée par ma présence et par l'enquête. J'ai pu avoir avec elle plusieurs conversations et des échanges informels sur les sujets les plus variés : de l'expérience d'être étranger en Europe aux différences et similarités entre les Philippines et le Brésil, en passant par des discussions sur la nourriture, les problèmes dans sa famille, ses moments de bonheurs ou son séjour en Arabie saoudite. Pepita n'était en ce sens nullement différente de Dira. Elle aussi était plutôt extravertie et accueillante vis-à-vis de moi-même et de l'enquête. Le contact a été également facilité par les suggestions et l'intervention de Rosa, même si de toute évidence celle-ci est moins intervenue que dans le cas de Dira. De même, comme cette dernière, Pepita aussi n'avait que peu de réticences à aborder son propre parcours, ayant même parfois exprimé l'envie de le faire.

Les rapports avec ces deux femmes se sont révélés une source très riche pour la suite de l'enquête. Je me suis rapproché davantage de Dira, plus présente aux rencontres et plus accueillante vis-à-vis de l'enquête au départ, au regard notamment de ma difficulté toujours plus saillante à « trouver de nouvelles personnes ressources » – en la voyant ouverte et disposée à m'aider, j'ai « profité » de l'occasion. J'ai pu ainsi manger avec elle, eu droit à

monter dans sa voiture avec ses filles issues de son premier mariage, son mari et l'enfant né de cette seconde union, ai été invité à déguster avec son mari des saucisses grillées dans la partie extérieure du magasin de meubles où se situait le restaurant lors des chaudes journées d'été, entre autres moments partagés. Néanmoins, l'événement le plus important, en termes de possibilité de rencontre d'autres femmes, a été sans doute le barbecue – déjà mentionné plus haut – auquel Dira m'a invité et où plusieurs autres petits groupes informels étaient présents. Avec le recul, il s'agit indiscutablement du premier grand bouleversement de l'enquête ainsi que du premier signe de l'« épuisement » du groupe auquel appartenait Rosa, concernant les débouchés que celui-ci pouvait offrir en termes d'occasions d'observation et de possibilités d'entretiens. Je dois également reconnaître que lorsque cet événement s'est produit, j'ai eu l'amère impression d'un blocage sans issue, d'une impossibilité d'avancer davantage dans la construction de l'enquête de terrain.

Le barbecue en question m'a permis de prendre contact avec deux autres femmes, Vicky et Eudora, avec lesquelles j'ai tenté de développer la relation d'enquête. Cette rencontre ne m'a cependant pas permis de contacter d'autres groupes et de parvenir à « ouvrir d'autres portes ». Je n'ai pas non plus pu plus développer davantage une relation avec les autres groupes rencontrés à partir de Dira. Comme je l'ai appris plus tard, le groupe auquel appartenait Rosa s'était disputé avec certains des groupes présents au barbecue – ces conflits, qui étaient vraisemblablement liés à des affaires de jeux d'argent, m'ont aidé à être toujours plus en mesure de regarder par-delà l'image donnée du groupe par les femmes, à savoir une entité harmonieuse et dépourvue de conflits. Enfin, la journée du barbecue m'a également offert la possibilité d'interviewer Dalisay, une amie de Dira que cette dernière a réussi à convaincre de « partager son histoire de vie avec moi ».

Reprenons à partir du « blocage » cité plus haut. Je crois que celui-ci était dû au fait que j'avais été identifié au groupe de Rosa. Cela a provoqué probablement une réaction de « fermeture » vis-à-vis de l'enquête de la part de la figure la plus proéminente de ces groupes – une sorte de « leader » comme Rosa, auprès de qui Dira a dû très probablement se porter garante pour ma présence au barbecue. Ce blocage, joint à l'habituelle méfiance à laquelle j'avais déjà été confronté au sein du groupe de Rosa, a constitué un obstacle à l'établissement d'une relation d'enquête avec les personnes rencontrées lors du barbecue. Ce fut probablement aussi l'une des causes de la difficulté à faire évoluer les rapports avec Vicky et Eudora, ces dernières étant vraisemblablement en contact avec d'autres groupes de

Philippines dans la région, notamment ceux composés en majorité par des infirmières – les autres sont habituellement formés de femmes arrivées en Allemagne dans le cadre d'unions avec des hommes allemands. De cette façon, j'ai été progressivement « privé » de l'occasion de « creuser » davantage cette nouvelle possibilité. Plus tard, j'ai également été « privé » de la compagnie de Dira, qui a déménagé en Bavière avec son mari et ses enfants – où la famille a construit par la suite une nouvelle maison.

Revenons désormais à mes rapports avec Pepita, source du second grand bouleversement de mon enquête, de ma seconde « percée » au sein des microcosmes qui composent la communauté philippine de l'Ortenau. Comme je l'ai souligné plus haut, Pepita s'est montré dès le départ très ouverte à participer à l'enquête et très intéressée par mes demandes. Malgré tout, au début de l'enquête, j'ai développé davantage la relation avec Dira, qui était plus souvent présente aux rencontres du « groupe du restaurant ». Après son départ et face à la difficulté de « tirer profit » de la « piste » du barbecue – ainsi que des autres contacts obtenus grâce à Dira –, je me suis retrouvé devant un nouveau blocage tout aussi « difficile » à vivre, puisque j'ai eu à nouveau l'impression de me trouver devant un obstacle insurmontable. Mon attitude a été de tenter de me tourner vers Pepita, qui était d'ordinaire toujours disposée à me « donner un coup de main ». Et en effet, ma tentative a porté ses fruits, car Pepita a pris ensuite l'initiative de m'inviter à déjeuner avec trois de ses meilleures amies dans un restaurant chinois d'une autre ville moyenne de l'Ortenau – il s'agissait de deux femmes philippines et d'une Bangladaise. Lors de cette rencontre, nous avons mangé ensemble et beaucoup échangé avec Pepita et ses amies. J'ai également pu interviewer Pepita, qui était toujours très intéressée par le fait de pouvoir raconter à quelqu'un d'autre « l'histoire de sa vie », mais qui n'avait pas encore pu le faire. En revanche, je n'ai pas pu nouer de contacts avec ses amies, qui restèrent fermes sur leur décision de ne pas être interviewées. Quoi qu'il en soit, la rencontre fut importante, puisqu'elle permit de développer davantage le rapport de confiance avec Pepita. Celui-ci était crucial de façon à pouvoir « ouvrir davantage de portes » – chose dont j'avais de plus en plus besoin, compte tenu du peu de temps disponible et des difficultés à avancer. En outre, approfondir une relation était d'autant plus délicat et important que celle-ci était difficile à consolider et facile à ruiner dans des communautés où le commérage reste une pratique assez répandue.



## Section IV – La dernière phase de l'enquête

### §. I – Les rapports avec le groupe de Pepita

Chaque phase de l'enquête de terrain m'a mis devant des barrières que j'ai dû surmonter avec plus ou moins d'aisance, tout en me conduisant à de nouvelles pistes. Comme la relation d'enquête avec Rosa et Dira, celle que j'ai construit avec Pepita a été tout aussi riche en rencontres et en informations. À la suite du déjeuner avec ses amies, j'ai ainsi continué à me rapprocher d'elle. Toujours comme dans le cas de Rosa et de Dira, je l'ai fait par des messages, des signes d'amitié et d'attention, par le partage d'informations sur ma vie, par la construction progressive mais solide d'un espace de confiance mutuelle. L'aboutissement de ce long et délicat processus, dont le succès n'est jamais acquis, s'est matérialisé par des invitations à des rencontres où étaient présentes des femmes fréquentant d'autres groupes. Parmi ces moments partagés avec Pepita et son entourage, il me semble essentiel d'en citer d'abord un. Il s'agit d'un déjeuner chez elle, auquel j'ai été invité de façon « à pouvoir rencontrer des Philippines » et à goûter le « *lechón* », fameux et délicieux cochon à la broche philippin servi lors des fêtes ou des occasions spéciales. Cette rencontre a été importante notamment par la possibilité qu'elle m'a donné de rencontrer d'autres femmes, comme une jeune infirmière de 30 ans avec laquelle j'ai pris contact le jour même. J'ai en outre pu réaliser l'entretien avec Luzviminda, premier exemple de migration dans le cadre du travail - comme dans d'autres circonstances, mon enquêtée principale du moment (Pepita) a été l'intermédiaire de la relation. En même temps, ce fut aussi un moment important pour le travail d'observation, puisque j'ai pu mieux comprendre la structure des rapports de pouvoir intragroupe et intergroupes, en les envisageant à partir d'un angle autre que celui du groupe de Rosa. Ainsi, j'ai eu la confirmation des liens que certaines femmes entretenaient avec des groupes composés majoritairement d'infirmières – information que j'ai obtenu d'abord grâce à l'interaction avec Vicky, mais qu'il ne m'a été possible de confirmer qu'après la rencontre chez Pepita. J'ai également mieux compris les ramifications qui reliaient le champ migratoire de la communauté philippine de la région à travers les groupes informels, comme ceux de Rosa ou de Pepita, mais aussi les *Volkshochschulen* et les églises. À ce stade, il me paraît fondamental de rappeler au lecteur que si beaucoup de membres des groupes ne se connaissent pas forcément, certains individus évoluant dans un groupe peuvent en fréquenter plusieurs autres – et plus important, être *connus* de ces autres groupes. Enfin, la rencontre

chez Pepita m'a permis aussi – et surtout – de continuer à approfondir le rapport d'enquête avec celle-ci et ses amies.

Les rapports avec Pepita et ses réseaux d'interconnaissance ont encore porté d'autres fruits. Je pense tout d'abord à la rencontre de Pepita et de ses amies dans un centre commercial d'une ville moyenne de l'Ortenau, lors de laquelle j'ai fait la connaissance de Sampaguita et pu l'interviewer – l'entretien a été négocié à l'aide de Pepita, qui garantit que j'étais digne de confiance. Dans la foulée, j'ai pu également fréquenter deux grands événements de la communauté philippine du Bade-Wurtemberg. Le premier a été un bal de charité organisée dans un grand complexe hôtelier de la banlieue de Stuttgart et impliquant des institutions telles que l'ambassade des Philippines et le consulat des États-Unis, mais aussi des associations d'aide au développement tout aussi officielles. Le second a été un dîner de Noël organisé dans un petit village de la Forêt-Noire par plusieurs groupes informels. J'ai été invité à ces deux importantes occasions de célébration des liens de la communauté philippine en Allemagne par Pepita – dans un cas comme dans l'autre, des fonds ont été récoltés pour l'aide à des communautés pauvres aux Philippines. Lors de la première soirée mentionnée (mais également en d'autres occasions), j'ai pu observer de près une autre dimension de la vie de la communauté philippine. Il s'agit du rapport avec les institutions officielles qui encadrent plus ou moins directement la présence des migrantes philippines dans le monde et qui promeuvent, par des appels à la solidarité avec ceux restés au pays ou des références à « l'amour de la terre natale », à la fois les liens avec le pays d'origine et l'attachement à la communauté des « Philippins de l'étranger » – durant la phase initiale de mon enquête, j'ai pu aussi entrer en contact avec plusieurs associations culturelles philippines qui interviennent en Allemagne, dont certaines sont suivies avec zèle par l'ambassade des Philippines. Cette composante transnationale est centrale dans la communauté philippine d'Allemagne, en association avec les églises, les *Volkshochschulen* et les groupes informels. Si dans les unes, les cadres proposés se réfèrent aux « valeurs de la famille philippine », et dans les autres, il s'agit entre autres de proposer des canevas pour signifier l'expérience matrimoniale en Allemagne et surmonter ses éventuels obstacles, dans les événements promus par les associations, ce sont les valeurs d'attachement à la nation et à la « communauté de Philippins de l'étranger » qui sont proposées. Chacun des espaces de sociabilité des Philippins d'Allemagne propose ainsi ses formes « d'organisation » et de « prescription » des normes – une constatation à laquelle je ne suis arrivé que dans cette phase de l'enquête. Dans l'ensemble de ces espaces, on s'entraide financièrement, on cherche des opportunités de travail, on se fait conseiller sur son

mariage ou pour un problème de famille. Cependant, chacun de ces espaces propose des cadres différents pour ce qui touche à la vie post-migratoire. À l'église, on peut être aidé dans la recherche d'un emploi, faire connaissance avec les autres Philippins établis sur le territoire, célébrer l'identité nationale et surmonter les particularismes ethniques et linguistiques. Aux *Volkshochschulen*, on peut apprendre ou perfectionner son allemand, faire la connaissance et se faire connaître d'autres Philippins qu'on est éventuellement amené à croiser, ou réaliser les premiers pas vers la formation de groupes informels. Et dans les grandes occasions, on se « ressource », on fait la connaissance d'autres groupes et/ou personnes qui habitent plus loin, comme des Philippins d'autres nations d'Europe, on prend des nouvelles d'une connaissance que l'on n'a pas vu depuis longtemps et que l'on ne croise que dans ces occasions qui rassemblent plusieurs « microcosmes ».

#### §. II – Le troisième bouleversement de l'enquête

Dans la suite de l'enquête, j'ai développé encore davantage mes relations avec Pepita et ses amies. Entre les deux grands événements auxquels j'ai été invité par cette dernière, j'ai eu encore une autre occasion de contact plus étroit avec le microcosme que celle-ci fréquentait ou qui gravitait autour d'elle. En l'occurrence, Pepita m'a convié à une rencontre l'après-midi chez elle. Elle y a invité ses amies les plus proches, mais aussi d'autres que je n'avais jamais rencontrées. J'ai pu effectuer à cette occasion l'entretien avec Dolores, négocié au préalable avec l'aide de Pepita – il s'agissait d'une amie proche de celle-ci. Quant aux deux grands événements mentionnés plus haut et à l'après-midi chez Pepita, ceux-ci ont aussi constitué d'excellentes occasions d'observation. Ils m'ont notamment permis d'observer les interactions entre les femmes, de mieux comprendre les rapports de pouvoir internes et d'examiner les liens que chacune entretenait avec les autres ou vis-à-vis des groupes. De même, j'ai vu émerger des pratiques et les récits de celles-ci, à l'instar de l'envoi d'argent aux familles, l'achat de propriétés aux Philippines, l'investissement dans ce pays, l'achat de produits Philippins, etc. En outre, j'ai pu dialoguer pour la première fois avec un Allemand d'origine philippine, vraisemblablement le fils d'une des amies de Pepita qui, après avoir épousé un homme allemand, a fait venir en Allemagne son fils en bas âge. Quand je l'ai rencontré, c'était un jeune adulte qui m'a raconté ses difficultés d'intégration, liées notamment au racisme qu'il subissait à l'école à cause de son « phénotype asiatique ». En ce sens, parler avec lui a aussi été une bonne opportunité pour mieux connaître le profil de ceux qui pouvaient éventuellement fréquenter le microcosme des groupes et le macrocosme de la

communauté philippine, puisque jusque-là, je n'avais rencontré que des migrantes arrivées « dans le cadre d'un mariage avec un Allemand », des infirmières arrivées à différentes périodes de l'histoire du rapport entre l'Allemagne et les Philippines, les conjoints allemands, les fils de ces couples nés en Allemagne et des membres de l'église, dont l'un était Philippin.

La troisième rupture dont il est question ici s'est amorcée progressivement, avec la difficulté de plus en plus évidente à se faire inviter à d'autres événements et à négocier de nouveaux entretiens. Le « blocage » à cette étape de l'enquête, qui m'a mis à nouveau devant une situation difficile au vu du peu de temps restant pour mener à bien mon travail, a probablement été principalement dû au caractère controversé de la personne de Pepita au sein de la communauté. Par ailleurs, comme je l'ai déjà indiqué, ce blocage a pu être lié de façon « résiduelle » à ma proximité vis-à-vis du groupe de Rosa, avec qui certains autres groupes ont eu des problèmes liés à des jeux d'argent. Enfin, il est peut-être aussi venu des difficultés à dissiper les ragots à mon sujet – affirmant que j'étais un journaliste ou que je cachais mes véritables motivations. Quoi qu'il en soit, j'interprète avant tout ce troisième blocage comme étant au moins en partie une conséquence du caractère controversé de Pepita, que je traduirais par son attitude « indépendante » vis-à-vis du pouvoir normatif de la communauté, mais aussi comme découlant d'un possible manquement de sa part vis-à-vis de la norme philippine de l'inscription sociale, auprès des autres, de ce que l'on est ou de ce que l'on possède. Ce dernier aspect est illustratif de la dynamique des groupes et touche aussi à la dynamique des normes au sein de ces derniers. J'en ai appris davantage à travers Dolores, qui me l'a signifié à travers les jugements à son égard en raison du fait que son mari ne participait pas aux rencontres. L'absence de ce dernier l'exposait aux ragots : on la soupçonnait de vouloir cacher quelque chose aux autres, comme le fait d'avoir un mari trop âgé ou pas assez aisé. J'ai appris alors, mais aussi au fil de l'enquête, que pour avoir un certain prestige et se placer en haut de l'échelle des rapports de pouvoir au sein de la communauté, il est nécessaire d'inscrire socialement ce que l'on est ou ce que l'on possède, et de le montrer tout en le partageant symboliquement avec les autres. Dans le cas de Pepita, il est possible qu'elle n'ait pas assez réalisé cette inscription pour signifier le « partage de sa prospérité » avec les autres membres de la communauté.

Un autre élément important dans ce blocage a donc été le pouvoir normatif du groupe en lui-même. J'en ai appris également beaucoup à ce sujet lors de la première phase de l'enquête de terrain, en particulier à la suite de l'entretien avec Dira. C'est elle qui m'a fait part des

disputes entre Pepita et d'autres femmes qui fréquentaient le groupe, ainsi que des accusations formulées sur sa sexualité dans le cadre de ces altercations. Je n'ai pas pu m'assurer avec certitude que l'objectif des commérages était vraiment celui du contrôle de la sexualité et de l'imposition d'une norme à privilégier pour être respecté par le groupe. Toutefois, l'expérience de la première phase et le contact avec Dira m'a montré que les ragots fonctionnaient au moins comme une forme de contrôle social en interne, ou comme un moyen de signification de la position d'un individu au sein du groupe. Cela n'est pas une nouveauté en soi en termes de connaissance des groupes de migrantes philippines, puisque ces derniers ont déjà été décrits dans d'autres contextes comme des lieux de sociabilité normative caractérisés par des solidarités et des conflits (Salazar Parreñas, 2015), mais j'en ai appris tout de même beaucoup sur la position de Pepita. J'ai observé sa capacité à transiter entre plusieurs groupes, mais également les conséquences possibles de la normativité en question quant à sa position au sein des microcosmes qu'elle fréquentait – et dont les répercussions pouvaient aussi s'étendre à la situation des non-autochtones qui s'associaient à elle, comme moi. Dans tous les cas, je me suis retrouvé une nouvelle fois « du mauvais côté » et cela a de toute évidence eu des conséquences sur la possibilité d'accéder à d'autres groupes de femmes et de conduire d'autres entretiens.

### §. III - La quête de nouvelles sources d'entretiens

Après coup, il faut reconnaître que ce processus de déblocage a été particulièrement difficile à vivre, même s'il a aussi été source d'un élan important pour la construction de l'objet. Je manquais de temps pour finaliser la thèse et il me fallait « plus d'entretiens » pour mettre à l'épreuve du terrain le modèle qui commençait peu à peu à s'ébaucher. Cette fois, je n'ai pas pu me tourner vers une connaissance d'un des groupes. Dira avait déménagé en Bavière et le groupe de Rosa ne se montrait plus si intéressant, car il ne permettait plus de trouver d'autres débouchés en termes d'entretien et d'observation, mais aussi en raison de la moyenne d'âge assez élevée de ses membres – je voulais diversifier mon échantillon, pour prendre en compte l'importance de la variation et de la différentialité (Bertaux, 2010). De même, Pepita ne parvenait plus à m'« ouvrir des portes » chez les autres groupes qu'elle fréquentait.

Face à ce mur important me barrant la route vers une nouvelle ouverture du terrain, j'ai décidé de « retourner » à la source initiale, celle qui m'avait ouvert les portes après la première « stagnation » de la thèse. J'ai donc pris la décision de me rapprocher à nouveau des églises

catholiques de la région – comme je l’avais fait au départ. J’ai essayé en parallèle de contacter les administrations des villes et les départements d’affaires sociales au niveau local, comme les SFZ (*Stadtteil und Familienzentrum*), en français « Centres familiaux et des districts » – ce recours aux villes et aux SFZ a été à vrai dire lié à notre préoccupation concernant le temps dont je disposais, dans le but de débloquer la situation. Ces tentatives se sont malheureusement soldées par un double échec, puisque je ne suis pas parvenu à obtenir de nouveaux contacts au sein de la communauté par le biais de l’église; quant aux administrations des villes, elles n’ont pas pu partager avec moi de contacts de membres de la communauté, ce à quoi je m’attendais, car la loi allemande l’interdit souvent par souci de protection des données personnelles. Dans le cas spécifique des SFZ d’une des principales villes de l’Ortenau, le personnel n’avait même pas connaissance de migrants philippins, car l’intervention sociale y était principalement effectuée auprès des populations de réfugiés ou des demandeurs d’asile.

#### §. IV – La pandémie de Covid-19 et la découverte du groupe de Nenita

La conjoncture est devenue pour la première fois véritablement alarmante avec l’avènement de la pandémie de Coronavirus. Le « blocage » est devenu alors un rempart presque insurmontable, puisque les groupes ne se réunissaient plus par peur du virus ou sous l’effet des mesures de restriction de la circulation des personnes, à l’instar des premiers confinements à partir du mois de mars 2020. En outre, les entretiens prévus préalablement ont dû être annulés, leur réalisation étant devenue impossible à envisager. Devant cette situation, j’ai fait le choix de revenir vers la lecture, tout en gardant contact avec notre informatrice du moment, qui était encore Pepita. Les mois se sont écoulés rapidement d’un imbroglio à l’autre, d’une mesure contradictoire à l’autre, entre confinement et allègement du confinement. Rétrospectivement, j’étais alors convaincu de l’impossibilité de poursuivre mon enquête et plus encore, j’avais de plus en plus la certitude que la situation ne se débloquerait pas de sitôt – je me réfère au Covid-19, mais également à l’enquête. Ce fut alors que j’ai reçu un beau jour l’appel de Pepita – je suivais quotidiennement l’évolution de la conjoncture de ce côté et de l’autre du Rhin. Cette dernière m’informait qu’elle avait contacté une ancienne amie qui habitait en Bavière et que celle-ci voulait me rencontrer dans un café de Munich pour « me raconter sa vie ». Sans y réfléchir à deux fois, j’ai noté le numéro de cette femme et j’ai convenu avec elle d’un rendez-vous en septembre dans un lieu de son choix à Munich.

En arrivant à la Gare de Munich depuis la Gare de la Meinau, le quartier de Strasbourg où je réside, j'étais optimiste quant à ce nouveau « débloqué » de l'enquête de terrain. De fait, mes attentes ont été au moins partiellement comblées, puisque l'entretien et le dialogue avec Nenita, qui est venue accompagnée de son fils en bas âge, a été riche en informations intéressantes. Celui-ci a été réalisé dans un café de la *Karlsplatz* (centre de Munich), puisque la situation de la pandémie en Allemagne était encore à cette date relativement bien maîtrisée. À la suite de cette rencontre, je suis rentré à Strasbourg avec l'espoir de pouvoir ouvrir de nouvelles portes – Nenita connaissait d'autres groupes dans la région et m'avait promis de parler à ses amies de « mon projet d'études sur la vie des Philippines en Allemagne ». Hélas, il n'en fut rien. La conjoncture de la pandémie s'est à nouveau considérablement dégradée les mois suivants, Outre-Rhin comme en France. Je pense que cela a conduit à des difficultés objectives de réunion qui, jointes à une probable peur des contacts, ont créé davantage d'obstacles à la réalisation de réunions ou d'entretiens, ou du moins les ont renforcés – ce pendant une période qui devenait toujours plus longue. A ce titre, il nous semble fondamental de souligner que l'une des conséquences les plus dramatiques en termes de la poursuite de l'enquête fut justement la difficulté d'entretien de la relation d'enquête. De fait, l'éloignement dans la durée a définitivement rompu la confiance et la familiarité entre nous. A l'exception de Pepita, qui est toujours restée une « alliée hors pair », nous avons donc perdu contact avec la plupart de nos connaissances. Le terrain est ainsi resté bloqué et l'évolution de la situation ne s'est acheminée vers une reprise partielle des contacts et un allègement relatif des restrictions de mobilité ou de réunion qu'à la fin 2021/ début 2022. Les dégâts avaient cependant été faits.

## Conclusion

Au long de ce chapitre, nous nous sommes concentrés sur la méthode choisie et sur le parcours d'enquête. Comment avons-nous donc réussi à construire une enquête sur les pratiques de résistance des femmes migrantes qui *a priori* ont à la fois des expériences distinctes et une même capacité à résister, un même champ des possibles et une même disposition à interagir au sein de différents espaces nationaux avec les non-migrants restés au pays, tout en agissant sur leurs vies malgré la distance ? Tout d'abord, le recours aux récits de vie – nourri par l'expérience antérieure des entretiens semi-directifs menés en 2014 –, combinés à l'observation, nous a permis de saisir et de décrire en profondeur la trajectoire sociale des femmes philippines en Allemagne ainsi que les formes de résistance qui en

émergent. Ce faisant, nous avons pu parvenir à ce qui nous intéressait au départ : les pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne. En même temps, le parcours d'enquête a été source de découvertes riches et intéressantes sur les femmes philippines et leurs groupes informels, sur leurs conditions de vie, leurs conflits ou leurs aspirations. Retracer le cheminement d'enquête a en outre permis de révéler l'ensemble de ruptures et de reconstructions qui l'ont constitué – comme les portes qui se sont fermées en cours de route, celles qui se sont ouvertes après certaines rencontres, ou même les facteurs qui ont conduit à la « fermeture » ou à « l'ouverture » de ces portes. Enfin, le parcours d'enquête a également été source de découvertes sur la pratique de la recherche – dont l'apprentissage du rapport avec les enquêtées ou de l'enquête en elle-même, mais aussi la gestion des obstacles rencontrés.

Cette première partie a été consacrée à la méthode choisie – son potentiel, ses écueils, le débat théorique à son sujet - ainsi qu'au cheminement (d'enquête) parcouru. Elle a ainsi pu mettre en avant l'ensemble des points importants qui concernent l'enquête (les difficultés rencontrées, son évolution...) et nos choix méthodologiques – fondés sur les récits de vie et l'observation. Enfin, et il s'agit de la question fondamentale que nous souhaitons ici mettre en exergue, elle a dévoilé progressivement ce qui constitue, joint à l'édifice conceptuel que nous présenterons au fur et à mesure, l'ossature d'une quête de connaissance sur les manières de résister des femmes philippines en Allemagne : l'articulation étroite entre réflexion méthodologique et construction progressive et critique du terrain d'enquête.



## **PARTIE II ÉLÉMENTS DE CADRAGE SUR LES MIGRATIONS DES FEMMES PHILIPPINES EN ALLEMAGNE**

### Introduction

Les trois chapitres qui constituent la partie II sont consacrés à d'importants éléments de cadrage. De quels éléments s'agit-il ? D'abord, de l'état de l'art de la recherche sur les migrations de femmes philippines en Allemagne – les différents courants, quelques-uns des principaux concepts... Le chapitre II est dédié à ces éléments. Ensuite, il s'agit de cerner au moins dans les grandes lignes les places respectives que les Philippines et l'Allemagne occupent au sein des migrations internationales, mais aussi le contexte socioéconomique et culturel, la relation migratoire entre les deux pays... Le chapitre III est consacré à l'ensemble de ces points. Enfin il s'agira de présenter des trajectoires et bifurcations de quelques-unes des femmes de l'enquête et d'en tirer des premiers enseignements, ce que les bifurcations peuvent apprendre au sujet des pratiques de résistance des femmes migrantes philippines en Allemagne. Le chapitre IV est dédié à ces éléments.

La structure de la partie II vise en définitive à offrir au lecteur une vue d'ensemble du champ des possibles des femmes philippines en Allemagne et des manières dont les migrations féminines philippines ont été abordées par la recherche. Les deux premiers chapitres de cette partie (chapitre 2 et 3) sont consacrés à ces deux objectifs. En même temps, il était nécessaire de cerner les enquêtées d'un point de vue sociodémographique, en mettant l'accent sur leurs trajectoires, et ainsi de préparer l'entrée dans la troisième partie de cette thèse : celle qui est plus spécifiquement consacrée aux pratiques de résistances des femmes philippines en Allemagne à proprement parler. C'est pourquoi, le dernier chapitre de cette partie II (chapitre 4) tente de présenter soigneusement les caractéristiques sociodémographiques et les trajectoires de ces femmes en prenant appui sur les analyses de certains théoriciens des bifurcations. Ainsi les pratiques de résistances de ces femmes peuvent aussi être envisagées à l'aune de l'imprévu. La partie suivante de la thèse approfondira ces questions (III).

## **Chapitre II – État de la recherche sur les migrations féminines philippines**

### **Introduction au chapitre II**

Ce chapitre dresse un panorama de la recherche sur les migrations de femmes philippines. Il est organisé en trois sections. La première est consacrée aux migrations internationales, la deuxième, à un développement sur les migrations féminines (et philippines), et la troisième traite plus spécifiquement de la recherche sur les migrations philippines en Europe et ailleurs. Ce choix d'organisation vise à présenter progressivement au lecteur quelques-uns des principaux débats et questions qui traversent – et ont influencé – la recherche sur les migrations féminines philippines.

### **Section I - Panorama de la recherche sur les migrations internationales**

Deux paradigmes principaux se sont établis au fil du temps au sein de la sociologie des migrations internationales, au long d'un parcours fait de reconstructions et de ruptures et qui peut être retracé à partir de l'héritage de Georg Simmel (1858-1908), Florian Znaniecki et William I. Thomas et d'Abdelmalek Sayad (1933-1998), entre autres : d'un côté, un paradigme qui se préoccupe des structures sociohistoriques, culturelles et économiques qui encadrent les mouvements migratoires et derrière lesquelles les « migrants » tendent à s'effacer, paradigme que l'on peut d'une manière ou d'une autre retracer depuis Georg Simmel jusqu'à Abdelmalek Sayad, en passant par Saskia Sassen ou Rhacel Salazar Parreñas ; de l'autre, un courant de pensée qui met au centre de ses préoccupations les « migrants » et ce qu'ils font à travers l'acte de migrer, courant au sein duquel se sont développés les études transnationales et les études diasporiques – de Gildas Simon à Thomas Faist en passant par Emmanuel Ma Mung ou Alain Tarrius. Ces deux paradigmes tendent à adopter des cadres théoriques et méthodologiques distincts. Le premier groupe propose plutôt des réflexions sur les causes des migrations internationales et mobilise davantage des concepts comme la mondialisation (globalisation ou *globalization*, en anglais) ou la division internationale du travail. Nous nous arrêterons d'abord sur ce premier courant de pensée.

§. I – Le courant « de la priorité des structures sociales » de la recherche sur les migrations internationales

D'après Martin Albrow (2009), le concept de mondialisation a été employé pour la première fois en 1990 lors du congrès mondial de l'Association internationale de sociologie. Depuis, il a été largement utilisé au sein des sciences humaines et sociales, en particulier à partir de la théorisation qui en a été faite par la sociologue états-unienne Saskia Sassen, pour laquelle :

Le global – qu'il prenne la forme d'une institution, d'un processus, d'une pratique décomposée ou d'une création imaginaire – transcende le cadre exclusif des États-nationaux en même temps qu'il investit des institutions et des territoires nationaux. Vue sous cet angle, la globalisation représente plus que la notion courante d'une interdépendance croissante dans le monde en général et que la formation des institutions globales (Sassen, 2009, p.9).

Cependant, le concept de mondialisation, tel qu'il a été pensé par Saskia Sassen, a aussi fait l'objet de critiques. Parmi ces dernières se trouvent celle formulée par William I. Robinson (2009), qui nous semble la plus pertinente car elle pointe le manque de perspective englobante du concept, et celle avancée par Immanuel Wallerstein. Commençons par la critique de Robinson. Selon ce dernier<sup>19</sup> (Robinson, 2009, p. 6), la façon dont Saskia Sassen approche la globalisation « [...] [tend à se] concentrer sur divers processus spécifiques, souvent localisés, de sorte qu'il n'y a pas de véritable vue d'ensemble des processus mondiaux ou de conception théorique de la globalité. ». Malgré cette réserve, William I. Robinson (2009, p. 6), que nous rejoignons sur ce point, souligne la centralité et la portée des travaux de Saskia Sassen pour l'étude de la globalisation : « ses remarquables prouesses analytiques et sa théorisation de la transformation économique mondiale, en particulier la dimension socio-spatiale, constituent une contribution majeure aux études sur la mondialisation et ont fait d'elle l'un des chercheurs les plus cités dans le monde sur ce sujet. ». Immanuel Wallerstein (2004, p. 10) critique le concept de mondialisation parce qu'il présuppose, au moins implicitement, qu'il s'agirait d'un phénomène nouveau. Selon lui, penser en termes de mondialisation occulterait le fait que le « système-monde » puise ses origines au XVI<sup>ème</sup> siècle :

Les partisans de l'analyse des systèmes mondiaux [...] parlent de la mondialisation bien avant que le mot ne soit inventé, non pas, toutefois, comme quelque chose de nouveau, mais comme quelque chose qui est à la base du système mondial moderne depuis sa création au XVI<sup>e</sup>

---

<sup>19</sup> Les citations de William I. Robinson (2009) ont été traduites de l'anglais à l'aide de deepl.com, tout comme les autres citations en langue étrangère présentées ici.

siècle. Nous avons fait valoir que les boîtes d'analyse séparées - ce que l'on appelle dans les universités les disciplines - sont un obstacle, et non une aide, à la compréhension du monde. Nous avons fait valoir que la réalité sociale dans laquelle nous vivons et qui détermine nos options n'est pas celle de multiples États nationaux dont nous sommes citoyens, mais quelque chose de plus grand, que nous appelons un système mondial. Nous avons dit que ce système mondial a comporté de nombreuses institutions - les États et le système interétatique, les entreprises de production, les ménages, les classes, les groupes identitaires de toutes sortes - et que ces institutions forment une matrice qui permet au système de fonctionner mais qui, en même temps, stimule les conflits et les contradictions qui l'imprègnent. Nous avons soutenu que ce système est une création sociale, avec une histoire, dont les origines doivent être expliquées, dont les mécanismes en cours doivent être délimités, et dont la crise terminale inévitable doit être discernée.

Reste finalement la question de l'emploi du concept de mondialisation pour comprendre les migrations internationales. Dans son ouvrage « Globalisation. Une Sociologie (2009) », Saskia Sassen synthétise sa pensée sur le sujet, elle identifie notamment deux conséquences du phénomène de globalisation (ou de mondialisation) sur les migrations internationales (Sassen, 2009, p.141), à savoir le fait que « la formation de systèmes globaux a favorisé le changement d'échelle des réseaux [migratoires] qui étaient souvent bien plus localisée » et ses conséquences : « la mise en place de nouveaux trafics et de nouveaux flux, souvent comme une réponse aux effets dévastateurs de la globalisation des économies des pays plus pauvres ou du développement des complexes de tourisme de masse dans le Sud global. ». Néanmoins, cette même auteure (2009) émet une mise en garde importante sur les limites de l'emploi du concept de mondialisation (ou de globalisation) pour aborder le phénomène des migrations internationales, dans la mesure où il serait erroné, entre autres choses, de penser que ces dernières constituent une exclusivité de la phase actuelle de la globalisation. Il serait plutôt crucial de s'interroger sur « [les] façons [dont] les migrations internationales pourraient faire partie de la globalisation d'aujourd'hui, voire en être un des processus constitutifs [...] » (p.137). Cette même mise en garde sert d'avertissement sur la portée même du concept et son opérationnalité dans l'étude des migrations internationales. En d'autres termes, celui-ci peut être utile à condition de l'employer pour penser les différentes façons dont les migrations internationales d'aujourd'hui peuvent intégrer la mondialisation – nous le verrons plus tard, c'est précisément ce que réalise Rhacel Salazar Parreñas avec son concept de division internationale du travail reproductif.

Arrêtons-nous à présent sur la notion de division internationale du travail. Celle-ci trouve ses origines dans le concept de division du travail, né au XVII<sup>ème</sup> siècle (Scott & Lérique, 2018) et employé en économie par Adam Smith au XVIII<sup>ème</sup> siècle pour saisir « [...] les logiques

régissant la fragmentation du travail et les liens entre division du travail et concurrence marchande » (Scott & Lérique, 2019, p. 4). Notons que le concept de division du travail a aussi été employé au sein de la sociologie générale par Émile Durkheim (2013) comme base de sa distinction entre solidarité organique et solidarité mécanique. Le concept de division internationale du travail remonte quant à lui au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, lorsque l'économiste anglais David Ricardo l'emploie pour exprimer « [...] la spécialisation croissante des économies nationales à mesure qu'elles s'ouvrent au commerce [international] » (Scott & Lérique, 2019, p. 9). Karl Marx fut en son temps le principal critique de la conception de Ricardo de la division internationale du travail, portant à partir des Grundrisse<sup>20</sup> (Marx, 2011) une autre approche que Stéphanie Treillet (2014, p.112-113) résume efficacement :

La division internationale du travail désigne la spécialisation productive qui, historiquement, s'est instaurée entre différentes régions du monde et a largement contribué à configurer les flux d'échanges de biens et services. Elle marque de façon durable une capacité inégale des économies à peser sur l'organisation et le fonctionnement des marchés mondiaux, et à tirer parti de leur spécialisation productive pour se développer, notamment parce que les termes de l'échange évoluent souvent en défaveur des pays exportateurs de matières premières, dont les cours sont par ailleurs très instables et font l'objet de grandes manœuvres spéculatives.

Au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, ou même dès le XVI<sup>ème</sup> si l'on se réfère aux origines les plus lointaines du débat, émergent deux autres concepts intimement liés à la division internationale du travail (et polarisés entre eux) : ceux de développement et de sous-développement. Penchons-nous brièvement sur ces deux notions, importantes à notre sens car elles sont amplement employées pour étudier les migrations internationales dans le monde. Les définitions du développement et du sous-développement – et leur polarisation – plongent leurs racines « [...] bien avant la révolution industrielle, durant la période d'expansion du capitalisme mercantiliste [...]. À cette époque la formation des États-Nations européens, sur la base de l'alliance des Princes et des Marchands, s'appuie sur deux processus indissociables : l'assujettissement des mondes extra-européens et la mise en place d'une DIT structurée autour du circuit du commerce triangulaire et du système colonial des plantations. » (Vercellone, 2004). Il s'agit d'un cadre où « [...] dès le XIXe siècle, sont posés, avec [David] Ricardo, les jalons de la théorie libérale des avantages comparatifs et son corollaire, le sous-développement comme retard » (Vercellone, 2004, p. 6). C'est à partir de ce cadre qu'après la seconde guerre mondiale, « [les] textes fondateurs de la CEPAL [...] [inaugurent] l'âge d'or

---

<sup>20</sup> Manuscrits de 1857-1858.

de la formation de la théorie de la dépendance et d'une économie du développement hétérodoxe. [...] [Celle-ci fait] de l'État-Nation de la périphérie, un État-Nation imitant et s'opposant à la fois au modèle eurocentriste, le vecteur principal du développement et de la rupture avec la DIT traditionnelle. » (Vercellone, 2004, p.7). Parallèlement, c'est aussi ce cadre qui inspirera durant la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, avec la notion de division internationale du travail, toute une « lignée » de chercheurs dans le domaine des migrations internationales qui débute avec Abdelmalek Sayad (2014, p.122), pour qui « [...] l'émigration-immigration [est] le produit du sous-développement et [...] [ne s'explique] autrement que comme un des effets majeurs de la relation de domination des pays « riches » (d'immigration) sur les pays « pauvres » (d'émigration) [...] », se poursuit avec Rhacel Salazar Parreñas<sup>21</sup> (2015), qui incorpore à la division internationale du travail une dimension genrée fondamentale, et se prolonge jusqu'à Christine Verschuur (2005, p.1-4), pour qui « le nouvel ordre économique néolibéral modifie la division internationale du travail, entraînant le déplacement d'unités industrielles d'un pays à l'autre, la fragmentation des processus de production, le développement des zones franches d'exportation [...] [Dans ces espaces], les femmes migrantes [deviennent invisibles] [...] [,] car elles sont majoritairement occupées soit dans des zones franches qui constituent souvent des zones d'ombre, de non-droit – ou de peu de droits –, soit dans le secteur dit informel ou des services, le travail domestique, les soins aux personnes, le travail du sexe. ».

Qu'en-est-il maintenant des limites du concept de division internationale du travail, notamment pour ce qui est des migrations ? À notre sens, le point principal est que le concept tend, de par sa nature, à appréhender les phénomènes macrosociologiques (qui se réfèrent aux grands groupes et à leurs interrelations) et à négliger ceux plutôt microsociologiques (qui se réfèrent aux plus petites unités, allant des groupes sociaux restreints à l'individu). Une autre limite non moins centrale tient au fait que la division internationale du travail n'a pas vocation à saisir le niveau symbolique des migrations internationales (les imaginaires, les représentations). Ainsi, d'autres concepts sont nécessaires pour être en mesure d'appréhender le niveau microsociologique de ces migrations, en termes de pratiques ou de représentations. C'est en raison de ce besoin, et à partir d'une critique du paradigme du premier groupe d'auteurs cité plus haut (d'Abdelmalek Sayad à Saskia Sassen), que le second courant de pensée a commencé, notamment à partir des années 1980, à ébaucher son propre paradigme.

---

<sup>21</sup> Nous n'entrerons pas ici dans le détail de la conceptualisation effectuée par Rhacel Salazar Parreñas (2015), puisque le troisième chapitre sera en partie consacré à cette question.

Le concept de division du travail perd-il pour autant son opérationnalité ? Selon nous, il reste tout à fait utile et pertinent pour aborder le niveau macrosociologique des phénomènes migratoires – en particulier par le biais de la division internationale du travail reproductif. Néanmoins, nous estimons en même temps que les limites du concept doivent nous inciter à réfléchir à son degré d’opérationnalité en fonction du type et du niveau du phénomène que l’on souhaite aborder.

§. II – Le courant «de la primauté du migrant» de la recherche sur les migrations internationales

Après avoir fait brièvement le tour du « premier groupe », tâchons de faire de même pour le second (celui qui s’articule autour des recherches d’auteurs tels que Gildas Simon, Thomas Faist et Alain Tarrius). Ce courant de pensée fait notamment appel à des concepts tels que le transnationalisme, l’identité transnationale, la diaspora<sup>22</sup>, la circulation migratoire ou le projet migratoire. Au sujet du premier concept, contentons-nous de mentionner (car nous aborderons la question plus en détail au sein du chapitre V) le bilan précieux du sociologue italien Paolo Boccagni (2012), qui retrace de manière assez exhaustive l’évolution de l’usage du transnationalisme – ainsi que de ses nombreuses acceptions – depuis sa conceptualisation aux États-Unis à la fin des années 1980 et au début des années 1990. Le concept d’identité transnationale trouve quant à lui probablement ses origines chez Thomas Faist (1998), l’un des pionniers, avec Nina Glick Schiller, Christina Szanton Blanc, Linda Basch et Alejandro Portes, de la conceptualisation du mot transnationalisme au sein de la recherche sur les migrations internationales. Selon Thomas Faist (1998, p. 239), l’identité transnationale se réfère à une forme de construction identitaire dans laquelle « Les migrants sont continuellement engagés dans la traduction des langues, des cultures, des normes et des liens sociaux et symboliques. »<sup>23</sup>. D’autres définitions de l’identité transnationale ont suivi celle de Thomas Faist. Par exemple, Manalansan IV (2003, p. 13) la délimite à partir du fait que « le lieu, l’identité et l’appartenance ne peuvent plus être considérés comme logiquement liés au milieu des tendances à la mondialisation (Gupta & Ferguson, 1992), mais [qu’] en même temps, les personnes en mouvement ne sont pas seulement des monades flottantes ou des

---

<sup>22</sup> Stéphane Dufoix (2012) dresse un bilan intéressant de ce concept, en retraçant ses différents usages depuis le III<sup>ème</sup> siècle avant l’ère chrétienne.

<sup>23</sup> Version originale : « Migrants are continually engaged in the translation of languages, cultures, norms and social and symbolic ties ».

vagabonds culturels qui ne sont pas attachés à des espaces et des identités spécifiques »<sup>24</sup>, alors que Peter Kivisto (2001, p. 568) ajoute à la définition de Thomas Faist (1998) que « [...] les migrants transnationaux forgent leur sentiment d'identité et leur communauté, non pas à partir d'une perte ou d'une simple reproduction, mais comme quelque chose qui est à la fois nouveau et familier - un bricolage construit à partir d'éléments culturels provenant à la fois de la patrie et de la nation d'accueil<sup>25</sup>. »

Paolo Boccagni (2012) formule au sujet du concept de transnationalisme une critique qui pourrait aussi à notre sens constituer la limite principale du concept d'identité transnationale, à savoir l'absence d'un objectif analytique clair. Alors que le sens du mot transnationalisme a longtemps été pris pour acquis, Paolo Boccagni (2012) montre, comme nous verrons au sein du chapitre V, que tel ne doit pas être le cas. Il en est de même à notre avis pour le concept d'identité transnationale, dont l'opérationnalité dépend au moins en partie de la définition donnée au terme transnationalisme. Si celle-ci est trop large, le risque encouru est d'être tenté de tout « définir » par ce concept, tandis que si elle est excessivement restreinte, l'écueil serait d'accorder trop de spécificité à l'identité transnationale.

Revenons aussi rapidement sur le concept de diaspora, pour ensuite aborder ceux de circulation migratoire et de projet migratoire. Telle qu'on la conçoit généralement à l'heure actuelle, la diaspora correspond à « [...] la capacité de certaines populations, à l'ère dite de la mondialisation, de former une communauté, une unité, en dépit de la dispersion spatiale de leurs membres par la conservation de liens, de traits culturels ou religieux, par la référence unifiante à une terre ou à un territoire, qu'il s'agisse ou non d'un État réel ou à fonder. » (Dufoix, 2012, p.16). Cependant, ce concept est en réalité « né dans un cadre spatio-temporel défini, celui du monde juif du III<sup>ème</sup> siècle avant l'ère chrétienne. » (Dufoix, 2012, p.16). Au sein de la recherche sur les migrations internationales, le concept de diaspora est abondamment utilisé depuis les années 1980-1990. C'est en effet à partir de cette époque que l'on a commencé à « faire exister » dans le sens commun des diasporas amplement abordées dans le débat académique, à l'instar de la diaspora chinoise, brillamment décrite – au vu de la richesse des détails et des exemples présentés – par Emmanuel Ma Mung (2000), ou encore

---

<sup>24</sup> Version originale : « Place, identity, and belonging can no longer be regarded as logically connected in the midst of globalizing tendencies (Gupta & Ferguson 1992), but at the same time people on the move are not just floating monads or cultural vagabonds who are unmoored to specific spaces and identities ».

<sup>25</sup> Version originale : « transnational migrants forge their sense of identity and their community, not out of a loss or mere replication, but as something that is at once new and familiar – a bricolage constructed of cultural elements from both the homeland and the receiving nation. ».



des diasporas philippine, indienne, colombienne, etc. Il existe cependant d'autres définitions de la diaspora, comme celle de Rhacel Salazar Parreñas & Lok.C.D Siu, pour lesquelles

Le fait d'être diasporique implique une affiliation et une désidentification simultanées avec le lieu que l'on occupe et avec le « chez soi ». Ces deux formes apparemment contradictoires de relation à « chez soi » émergent en fait de l'inclusion marginale des sujets diasporiques dans les deux lieux et sont constituées par cette inclusion. Alors que l'affiliation et la désidentification font référence aux expériences affectives et subjectives des personnes diasporiques, l'inclusion marginale décrit les facteurs externes qui façonnent leur incorporation partielle à la société (Salazar Parreñas & Siu, 2007, p. 15)<sup>26</sup>.

Comme pour les autres concepts mentionnés ci-dessus, il est important de se demander quelles sont les limites du concept de diaspora. La plus évidente nous semble être celle qui ressort de l'analyse de Paolo Boccagni (2012) à propos du rapport entre les concepts de diaspora et de transnationalisme. Pour le sociologue italien (Boccagni, 2012, p. 38),

[...] les études sur les migrations transnationales ont également développé un accent agenciel sur le micro-niveau d'analyse, qui est presque absent des études sur les diasporas. En d'autres termes, les premières abordent également la multiplicité des liens simultanés et interactifs entre les migrants individuels (et leurs groupes) et leurs « interlocuteurs » pertinents dans le pays d'origine ou ailleurs. Le développement structurel de la participation transnationale des migrants et la gamme de significations et d'attentes qui lui sont associées ne sont pas moins importants - dans une optique transnationale - que le résultat global de leurs liens transfrontaliers.<sup>27</sup>

À l'analyse de Paolo Boccagni (2012), nous ajouterions qu'ici encore, les limites du concept de diaspora ne signifient pas que celui-ci perd son opérationnalité et son utilité pour penser les migrations internationales dans le monde. Reconnaître ces limites signifie aussi être en mesure de solliciter ce concept dès lors qu'il peut être utile dans l'analyse d'un phénomène ou de ne pas le faire quand il n'est pas approprié – et de mobiliser alors un autre concept plus opérationnel.

---

<sup>26</sup> Version originale : « Being diasporic involves the simultaneous *affiliation* and *disidentification* with both the place one occupies and "back home". These two seemingly contradictory forms of relating to "home", in fact, emerge from and are constituted by the *marginal inclusion* of diasporic subjects to both places. While affiliation and disidentification reference the affective and subjective experiences of diasporic people, marginal inclusion describes the external factors that shape their partial incorporation into society. ».

<sup>27</sup> Version originale : « [...] transnational migration studies have also developed an agencial focus on the micro-level of analysis, which is almost absent in diaspora studies. The former, in other words also address the multiplicity of simultaneous and interactive ties between individual migrants (and their groups) and their relevant "interlocutors" in the homeland or elsewhere. The structural development of migrant transnational participation and the range of meanings and expectations associated to it are no less important – in a transnational optic – than the aggregate output of their cross-border ties. ».

Pour sa part, la notion de circulation migratoire « [...] apparaît dans les années 1980 pour signifier des phénomènes de mobilité qui ne peuvent plus être décrits uniquement dans le cadre des relations entre deux pays ou États-nations (pays d'origine et pays d'installation). Elle hérite d'un ensemble de notions construites au cours de l'histoire des migrations et de l'histoire de la recherche sur les migrations. » (Hily, 2009, p. 6). Dans le contexte de la recherche sur les migrations internationales, la circulation migratoire

[...] [s'impose] comme une question problématique permettant de caractériser d'autres pratiques que celle du va-et-vient entre pays d'origine et pays d'installation, en même temps que vont s'imposer des termes comme celui de « migrant », de « circulant » ou encore de « transmigrant ». À l'encontre des approches en termes d'insertion ou d'intégration, l'intérêt accordé à la notion de « circulation migratoire » correspond à une démarche de problématisation des phénomènes de mobilité physique des hommes, avec leurs itinéraires, les pratiques effectives et affectives des espaces parcourus.

À l'instar du transnationalisme ou de la diaspora, le concept de circulation migratoire a été abondamment utilisé au cours des dernières décennies dans la recherche sur les migrations. On trouve chez Scioldo-Zürcher, Hily & Ma Mung (2019) une perspective de l'évolution du paradigme tel que proposé par le second groupe mentionné plus haut, reprenant notamment les contributions académiques apportées ces dernières décennies, en France, par les membres ou associés du Migrinter (Université de Poitiers). C'est en effet au sein de ce laboratoire qu'ont été menés quelques-uns des principaux travaux mobilisant la circulation migratoire. S'y ajoutent les contributions désormais fondamentales, en raison de leurs apports au bouleversement paradigmatique qu'a représenté l'émergence de ce concept, de chercheurs comme Alain Tarrius & Lamia Missaoui (1994), Gildas Simon (1995) ou Emmanuel Ma Mung (2000). Cela dit, qu'en est-il des limites du concept de circulation migratoire ? Nous oserions avancer qu'elles sont essentiellement de même nature que celles que Paolo Boccagni (2012) évoque à propos du concept de diaspora. Cela est dû surtout, à notre sens, au fait que la notion de circulation migratoire, malgré les mises en garde d'Alain Tarrius (2002), expose toujours potentiellement au risque de mettre exagérément l'accent sur le migrant, sur « [...] [les] phénomènes de mobilité physique des hommes, avec leurs itinéraires, les pratiques effectives et affectives des espaces parcourus » (Hily, 2009, p. 6), alors que les structures sociohistoriques, culturelles et économiques qui participent à la production et à la reproduction de ces itinéraires, pratiques et espaces parcourus ont un poids indéniable. Cela signifie-t-il pour autant que le concept perd son opérationnalité ? Bien au contraire, la

circulation migratoire reste un outil très utile pour appréhender, comme déjà évoqué, ce qui se passe au-delà du va-et-vient entre le pays d'origine et celui d'installation.

Venons-en enfin au dernier concept du second courant de pensée, celui de projet migratoire. Il s'impose dans les années 1970, à la suite du coup d'arrêt à l'immigration imposé dans de nombreux pays européens dès la fin des années 1960 (Simon, 1995), même s'il « [...] apparaissait déjà en filigrane dans de nombreuses approches théoriques (Rosental, 1999). En témoignent les auteurs qui effectuent une relecture des travaux pionniers [(dont ceux d'Abdelmalek Sayad)] à l'aune de cette notion. » (De Gourcy, 2013, p. 8). Constance de Gourcy (2013, p. 7) définit ainsi le concept de projet migratoire comme :

[...] un révélateur du rapport que les individus entretiennent à l'égard de la migration et des possibles dont elle est investie. Il se manifeste également comme une ligne de partage entre les migrations liées aux déplacements subis, contraints (et vécus comme tels par celui ou celle – exilé.e ou réfugié.e – qui les met en œuvre) et les migrations où la contrainte fait place à l'obligation personnelle dont se dote le migrant pour donner une habitabilité au monde dans lequel il se meut.

Tout comme les autres concepts abordés précédemment, la notion de projet migratoire a été largement employée au sein de la recherche sur les migrations internationales. Non seulement ce concept apparaît en filigrane au sein de l'œuvre d'Abdelmalek Sayad, mais il est aussi présent à la fois chez des auteurs « pionniers » comme Emmanuel Ma Mung et chez d'autres chercheurs appartenant à la génération des années 2000 – comme Anaïk Pian. Pour Emmanuel Ma Mung (2009), c'est en particulier selon « Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales : “penser de l'intérieur” » qu'il faut aborder le sens de l'autonomie en migration. Ce faisant, il en vient au concept de projet migratoire. Dans le cas d'Anaïk Pian (2009), c'est en s'interrogeant sur la « déroute » du projet migratoire des Sénégalais « échoués » sur la rive « africaine » de la méditerranée que la chercheuse parvient à développer et à opérationnaliser ce même concept.

Que pouvons-nous dire des limites du concept de projet migratoire ? Les deux principales ont été soulevées par Constance de Gourcy. La première réserve soulevée par cette chercheuse (Gourcy, 2013, p.7) tient au risque de réduire le projet migratoire « [...] à l'opposition entre déterminisme et liberté [...] [car] adopter le point de vue de l'autonomie ne signifie pas que les migrants évoluent dans un univers sans contraintes ni entraves, un univers de libre choix. »

(Gourcy, 2013, p. 9). La seconde limite identifiée par Constance de Gourcy (2013, p. 9) est liée aux conditions d'observation du projet migratoire. Selon elle,

Définir les conditions d'observation du projet suppose préalablement de savoir à quelle étape du procès migratoire l'observer. Cette question, simple en apparence, se complique dès lors que l'on considère avec Paul-André Rosental (1999 : 207) que « plutôt que de résulter exclusivement de stimuli extérieurs et immédiats, la décision de partir ponctue des mécanismes de maturation souvent longs, que nous avons qualifiés de “projets migratoires” ».

À l'instar de la mise en garde précédente, cette question des conditions d'observation du projet migratoire dévoile la limite liée à la tension entre liberté et déterminisme (et les précautions possibles à prendre vis-à-vis de celle-ci). Constance De Gourcy (2013) suggère ainsi – et nous n'entrerons pas davantage dans cette question, car elle dépasse le cadre de notre thèse – de « [...] distinguer dans l'élaboration du projet [migratoire] deux phases qui sont le résultat d'un processus interactif mais qui, sur le plan méthodologique, se laissent appréhender différemment : [la phase de définition] [et] [la phase qui précède le départ] ». Encore une fois, les mises en garde de Constance Gourcy (2013) signifient-elles la perte d'opérationnalité du concept de projet migratoire ? Comme déjà avancé, chaque outil théorique possède des avantages et des inconvénients par rapport au type de phénomène qu'il est en mesure d'aborder. Son opérationnalité dépend donc largement des choix que fait le chercheur et non d'une quelconque limite intrinsèque insurmontable.

Après avoir abordé ces quelques concepts et contributions issus des deux paradigmes de la recherche sur les migrations internationales, la présente thèse s'insérant doublement au sein de ces traditions théoriques par l'importance qu'elle attache aux dimensions individuelle et structurelle, nous nous intéresserons à un dernier aspect important de ces deux paradigmes. Il s'agit du fait que leurs différences ne signifient pas qu'ils ne réalisent pas de transactions entre eux ou que l'un ignorerait les structures sociales, alors que l'autre ferait abstraction de l'individu. Au contraire, nombreux sont les chercheurs qui, au sein du paradigme auquel ils « adhèrent », se servent de notions construites par les autres courants de pensée. Tel est le cas de Rhacel Salazar Parreñas (2015), qui emprunte beaucoup au premier courant, tout en explorant dans ses enquêtes la place de l'individu par rapport aux structures sociales. La chercheuse philippine utilise par exemple le concept<sup>28</sup> de division internationale du travail reproductif pour saisir les structures économiques et de genre à l'œuvre dans la formation des

---

<sup>28</sup> Comme indiqué ci-dessus, nous n'entrerons pas dans la conceptualisation développée par Rhacel Salazar Parreñas (2015), puisque le troisième chapitre sera en partie consacré à cette question.

flux migratoires de femmes entre les pays dépendants et les pays développés, tout en mobilisant le concept de famille transnationale (en anglais, *transnational families*), qu'elle définit – dans sa forme la plus répandue – comme une famille caractérisée par la présence « [...] [d'] un parent migrant - généralement une mère - qui travaille en dehors des Philippines et qui est séparé de sa famille pendant une longue période.<sup>29</sup> » (Salazar Parreñas, 2015, p. 56). Il en est de même chez Asunción Fresnoza-Flot & Gwénola Ricordeau, dont les recherches s'insèrent davantage au sein du second courant sans négliger pour autant le poids des structures sociales par rapport à l'individu-acteur. En l'occurrence, la question examinée par les deux sociologues dans l'un de leurs derniers ouvrages (Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017), « *International Marriages and Marital Citizenship: Southeast Asian Women on the Move (Mariages internationaux et citoyenneté matrimoniale : les femmes d'Asie du Sud-Est en mouvement)* », témoigne de leurs préoccupations principales en termes de connaissance. Asunción Fresnoza-Flot et Gwénola Ricordeau (2017, p. 1) se demandent ainsi « [...] comment les individus dans (la recherche de) une relation ou un mariage avec un partenaire d'une nationalité différente rencontrent-ils l'État et interagissent-ils avec lui ? »<sup>30</sup>. Cependant, les deux auteures prennent aussi soin d'accorder, dans ce même ouvrage, une place non négligeable à la question des structures sociales et économiques « plus larges » qui encadrent les migrations dans le cadre du mariage. À ce sujet, Asunción Fresnoza-Flot et Gwénola Ricordeau (2017, p. 7) rappellent :

Au niveau macro, les chercheurs ont découvert que la décision des femmes d'Asie du Sud-Est d'épouser un étranger est influencée par l'idéologie traditionnelle de genre de leur pays d'origine, caractérisée par le patriarcat et les doubles normes sexuelles (Lapanun, 2012). Dans les années 1970 et au début des années 1980, les industries du tourisme, du sexe et de la prostitution dans certains pays d'Asie du Sud-Est ont nourri une nouvelle tendance aux mariages internationaux. La féminisation de la migration de travail en Asie, la multiplication des agences de rencontre et des courtiers en mariage, ainsi que le développement de moyens de transport modernes et abordables ont contribué à la mondialisation du marché du mariage. Internet offre également des possibilités considérables de rencontrer un partenaire potentiel, notamment par le biais des salons de discussion et des sites de rencontre (voir Ricordeau, 2011).<sup>31</sup>

---

<sup>29</sup> Version originale : « [...] one migrant parent – usually a mother – working outside of the Philippines for a prolonged period of separation from her or his family ».

<sup>30</sup> Version originale : « [...] how do individuals in [search for] a relationship or marriage with a partner of a different nationality encounter the state and interact with it? ».

<sup>31</sup> Version originale : « At the macro level, scholars find out that the decision of Southeast Asian women to marry a foreigner is influenced by the traditional gender ideology of their home country characterized by patriarchy and double sexual standards (Lapanun, 2012). In the 1970s and early 1980s, the tourism, sex, and prostitution industries in some Southeast Asian countries nourished a new trend in international marriages. The feminization of labour migration in Asia, the mushrooming of matchmaking agencies and marriage brokers, and the development of modern and affordable means of transportation have contributed to the globalization of the

## Section II - La recherche sur les migrations féminines et de femmes philippines : principales divisions paradigmatiques

La recherche sur les migrations féminines (et philippines) s’insère dans l’histoire de la recherche sur les migrations internationales – même si, en général, les migrations de femmes n’ont guère été prises en compte au sein des études migratoires avant les années 1980, décennie où l’on commence à s’intéresser au genre en tant que catégorie centrale dans les migrations (Bourgeaud-Garciandía & Georges, 2014). Ici aussi, les divisions paradigmatiques tendent à rejouer l’opposition « structures sociales versus action individuelle », entre société et individu : d’un côté, un courant de pensée qui se développe à partir de la fin des années 1990 et le début des années 2000 et qui se concentre sur les structures sociohistoriques, culturelles et économiques sous-tendant le départ de femmes originaires de pays sous-développés vers les sociétés de capitalisme développé (au sens de la théorie de la dépendance<sup>32</sup> chez Bambilra, 1978; Dos Santos, 2020; Marini, 2000) de manière à assurer dans celles-ci la reproduction sociale<sup>33</sup> (au sens de (re)production du vivre) (Hirata & Zarifian, 2013); de l’autre, un paradigme qui se développe également à la même époque et qui se concentre sur les capacités des femmes migrantes à s’opposer aux conséquences des dynamiques structurelles liées au statut de classe, à la racisation, à l’accès moindre aux droits de citoyenneté... – et à dépasser la seule position de « victimes » de ces dernières. Nous commencerons par aborder le premier paradigme.

§. I – Le courant « de la primauté des structures sociales » de la recherche sur les migrations féminines et de femmes philippines

Pour construire ses problématiques, le premier courant<sup>34</sup> de pensée tend à mobiliser des notions telles que *marriage scapes* (paysages du mariage), *gendered geographies of power* (géographies sexuées du pouvoir), *global care chain* (chaîne du care), division internationale du travail reproductif, *cartographies of desire* (cartographies du désir) et *global hypergamy* (hypergamie globale). Le concept de *marriage scapes* a été théorisé pour la première fois au début des années 2000 par l’anthropologue états-unienne Nicole Constable (Ishii, 2016) dans

---

marriage market. The Internet also opens up considerable possibilities of meeting a prospective partner, particularly via chat rooms and dating websites (see Ricordeau, 2011). ».

<sup>32</sup> Nous ne développerons pas cette question ici, car elle sera traitée au sein du troisième chapitre.

<sup>33</sup> Cette question sera elle-aussi abordée dans le troisième chapitre.

<sup>34</sup> Au sein du premier courant, nous trouvons aussi des auteurs tels que Jones (2012), Nguyen et Tran (2010), Piper et Roces (2003) et Chang et Wang (2002).

le cadre de ses recherches sur les mariages « [...] qui traversent la frontière des États-nations » ou *cross-border marriages* (mariages transfrontaliers) (Constable, 2005, p.3). Selon cette dernière (Constable, 2005, p.3-4), ce concept exprime le fait que les mariages transfrontaliers « [...] ne représentent pas une mêlée générale dans laquelle toutes les combinaisons - indépendamment de la classe sociale, de la nationalité, de l'origine ethnique ou du genre, par exemple - sont possibles. Ils forment plutôt des paysages matrimoniaux qui sont façonnés et limités par des facteurs culturels, sociaux, historiques et politico-économiques existants et émergents<sup>35</sup> ». Autrement dit, Constable (2005) cherche à mettre en avant le fait que contrairement à l'imaginaire du sens commun, les mariages sur la scène globale ne sont pas aléatoires, mais « encadrés » par des structures sociopolitiques (en termes de classe, de genre, de racisation, de nationalité, etc.) qui participent ainsi à leur production et à leur reproduction. Pour ce qui est de son emploi au sein de la recherche, il faut reconnaître que le concept de *marriage scapes* a influencé tout un ensemble de chercheuses et de chercheurs dans le domaine des migrations féminines – notamment en lien avec le mariage. Il a sans doute été l'un des principaux concepts utilisés au sein du premier courant de pensée pendant de nombreuses années – et surtout au début des années 2000 (Ishii *et.al*, 2016). L'ouvrage « *Cross-border marriages : Gender and Mobility in Transnational Asia* » (Mariages transfrontaliers : Genre et mobilité en Asie transnationale), publié en 2005, en constitue un bon exemple, puisqu'il réunit un ensemble de chercheurs qui, de près ou de loin, ont développé leurs travaux de recherche autour du concept de *marriage scapes*, en y incorporant leurs propres problématiques (et concepts). Il reste que la notion de *marriage scapes* a également ses limites. La principale d'entre elles a sans aucun doute été citée par Sari K. Ishii *et.al* (2016), dont l'ouvrage se propose de rompre avec le paradigme de recherche auquel le concept se rattache. Pour la sociologue japonaise (Ishii, 2016, p. 1<sup>36</sup>) « [...] l'ensemble des recherches ne s'est jusqu'à présent concentré que sur la migration initiale des épouses. Or, "[u]ne expérience migratoire n'est souvent qu'une partie d'un modèle changeant de mobilité et d'engagement à travers les frontières nationales" (Willis, Yeoh & Fakhri, 2004, p. 4). ». Elle ajoute encore que « [...] la migration féminine de la "mariée" n'est qu'une partie des événements du parcours de vie qui s'inscrivent dans des trajectoires migratoires complexes

---

<sup>35</sup> Version originale : « [...] they do not represent a global free-for-all in which all combinations – regardless of class, nationality, ethnicity, or gender, for example – are possible. Rather, they form marriage-scapes that are shaped and limited by existing and emerging cultural, social, historical, and political-economic factors. ».

<sup>36</sup> Version originale : « [...] the body of research has thus far focused on only the initial migration of the brides. However, "[o]ne migration experience is often only one part of a shifting pattern of mobility and engagement across national borders" (Willis, Yeoh & Fakhri, 2004, p. 4) ».

dues aux "interactions entre la dynamique familiale, les événements du parcours de vie et les décisions migratoires" (Cooke, 2008, p. 26)<sup>37</sup> » (Ishii, 2016, p. 2). Enfin, Sari K. Ishii (2016) souligne que l'accent porté sur la migration initiale risque également de gommer le fait que

[...] la direction et les acteurs de la migration de mariage sont divers et comprennent des migrants masculins de pays moins industrialisés qui épousent des femmes dans des pays plus développés (par exemple, Kudo 2008) ; Schans 2012) et des migrantes qui passent d'une société économiquement plus riche à une société moins riche (par exemple, Toyota et Thang 2012 : 347). [De même], il faut également tenir compte des enfants qui [migrent à nouveau] des pays plus industrialisés vers des régions moins industrialisées après le divorce transfrontalier de leurs parents, et des enfants qui entreprennent une migration répétée lorsque leur situation de vie change.<sup>38</sup>

Pour conclure, ajoutons un autre aspect lié aux limites du concept de *marriage scapes*, mais qui concerne tout autant le paradigme au sein duquel il s'insère. Il s'agit du risque que son orientation assumée, celle de donner davantage de place aux structures sociales, puisse le priver (au moins en partie) de sa capacité analytique à saisir la dynamique du phénomène des migrations dans le cadre du mariage au niveau de l'individu et de l'action individuelle. Parallèlement, souvenons-nous que ce concept reste tout à fait utile (et l'a été dès sa conceptualisation) pour comprendre de façon efficace ce qui a lieu à la fois « du côté de la migration initiale des épouses » et en termes de structures sociales encadrant les migrations (et dans le cadre du mariage).

Intéressons-nous maintenant aux concepts de *gendered geographies of power*, *cartographies of desire*, *global care chain* et *global hypergamy*. Commençons par les *gendered geographies of power*. Ce concept a été théorisé par Sarah J. Mahler et Patricia R. Pessar au début des années 2000, en tant qu'outil conceptuel visant à mieux comprendre le genre à travers les espaces transnationaux (Mahler & Pessar, 2001). Selon ces auteures (2001, p. 447), « [...] les "géographies sexuées du pouvoir" constituent un cadre d'analyse de l'agency sociale - corporelle et cognitive - des personnes, compte tenu de leur propre initiative et de leur positionnement au sein de multiples hiérarchies de pouvoir opérant dans et sur de nombreux

---

<sup>37</sup> Version originale : « [...] the female migration of the "bride" is only a part of the life-course events embedded in complex migration trajectories due to "interactions between family dynamics, life course events and migration decisions" [...] »

<sup>38</sup> 38 Version originale : « [...] the direction and actors of marriage migration are diverse and include male migrants from less industrialized countries who marry women in more developed countries (for example, Kudo 2008; Schans 2012) and female migrants who move from an economically more affluent society to a less affluent society (for example, Toyota and Thang 2012, p. 347). Also, to be considered are children who return-migrate from more industrialized countries to less industrialized areas after their parent's cross-border divorces, and children who undertake repeat migrations as their life circumstances change. ».



terrains. »<sup>39</sup>. À l'instar des autres concepts abordés ici, celui de *gendered geographies of power* a été abondamment utilisé au sein de la recherche sur les migrations de femmes, notamment par le premier courant de pensée cité dans ce chapitre. Nous pensons par exemple à Nicole Constable (2005) et à son étude des relations « par correspondance » entre des hommes états-uniens et des femmes philippines et chinoises, aux idéalisatrices du concept Sarah J. Mahler & Patricia R. Pessar (2001), mais aussi à d'autres travaux plus actuels, comme ceux de Gunjan Sondhi & Russell King (2017), qui examinent du point de vue du genre les migrations d'étudiants indiens. Encore une fois, quelles limites pourrait-on évoquer à propos du concept de *gendered geographies of power* ? Nous aurions tendance à en avancer deux, qui ont curieusement trait à son principal pilier : le concept d'*agency*. Comme le développent Sarah J. Mahler & Patricia R. Pessar (2001, p. 447) à ce propos :

D'abord, nous considérons que l'*agency* est affectée non seulement par des facteurs extra-personnels mais aussi par des caractéristiques intrinsèquement individuelles telles que l'initiative. Ainsi, deux personnes peuvent provenir de milieux sociaux aussi défavorisés l'un que l'autre, mais l'une d'entre elles, grâce à sa propre ingéniosité, exercera plus d'influence que l'autre. Deuxièmement, nous soutenons que l'*agency* sociale qui nous intéresse doit inclure le rôle des processus cognitifs, tels que l'imagination, ainsi que l'agence substantive. Une grande partie de ce que les personnes font réellement au niveau transnational est mise au premier plan par l'imagerie, la planification et la stratégie ; ces éléments doivent être valorisés et pris en compte dans l'*agency* des personnes.<sup>40</sup>

Notons que dans l'extrait cité, la tentative de cerner ce terme reste imprécise, voire obscure. En absence de définition rigoureuse de ce qu'initiative veut dire, c'est le principal fondement du concept de *gendered geographies of power* qui devient plus « fragile », moins opérationnel. La deuxième limite concerne la notion d'imagination, qui n'est pas non plus, à notre sens, suffisamment cernée. En absence d'explication précise pour établir ce que l'on entend par imagination, le concept de *gendered geographies of power* risque de perdre un peu plus son opérationnalité. Cela signifie-t-il pour autant qu'il faut l'écarter ? Si ces limites sont

---

<sup>39</sup> Version originale : « [...] "gendered geographies of power" is a framework for analyzing people's social agency - corporal and cognitive - given their own initiative as well as their positioning within multiple hierarchies of power operative within and across many terrains. ».

<sup>40</sup> Version originale : « First, we view agency as affected not only by extra-personal factors but also by quintessentially individual characteristics such as initiative. Thus, two people may hail from equally disadvantageous social locations, but one - owing to her own resourcefulness - will exert more influence than the other. And second, we argue that the social agency we are interested in must include the role of cognitive processes, such as the imagination, as well as substantive agency. Much of what people actually do transnationally is foregrounded by imaging, planning, and strategizing; these must be valued and factored into people's agency. ».

indéniables, il faut néanmoins reconnaître l'intérêt du concept pour examiner les questions liées à la fois au pouvoir, au genre et à l'espace – qui plus est transnational, puisque peu de concepts ont été aussi efficaces pour l'articulation entre ces trois dimensions dans l'étude des phénomènes migratoires.

Venons-en au concept de *cartographies of desire*. Celui-ci a été conçu par Gregory Pflugfelder à la fin des années 1990, dans l'optique d'examiner dans le contexte japonais et pour la période de 1600 à 1950 la construction des désirs et des pratiques érotiques entre les hommes. Deux éléments sont essentiels pour comprendre le concept de Gregory Pflugfelder, car ils contribuent à éclairer son opérationnalité : ce que signifie pour ce dernier l'acte de cartographier et ce qui est à cartographier. Sur le premier aspect, le chercheur états-unien avance (Pflugfelder, 1999, p. 1) :

Si l'on entend par "cartographie" l'étude et la production de cartes représentant des configurations géographiques et autres configurations spatiales - ces cartes, atlas et globes qui nous fascinent tant dans notre enfance et continuent de nous servir fidèlement à l'âge adulte -, alors ce livre ne porte pas sur la cartographie au sens classique du terme. J'évoque l'image de la cartographie dans le titre, ne serait-ce que par métaphore, parce que je suis convaincu que la compréhension humaine implique une cartographie et une re-cartographie permanentes, non seulement de la réalité physique mais aussi de la réalité sociale. Les cartes de cette dernière catégorie ne sont pas nécessairement tangibles, mais elles ne sont pas moins instructives que les cartes conventionnelles pour nous orienter dans nos environnements.<sup>41</sup>

À propos du deuxième aspect, Gregory Pflugfelder précise (1999, p.1-2) :

Le terrain spécifique dont la cartographie me concerne dans cette étude est celui de la sexualité. Au cours des deux ou trois dernières décennies, des historiens et d'autres chercheurs ont fait couler beaucoup d'encre en affirmant que les constructions et les catégories sexuelles, comme les frontières nationales et même les continents géologiques, sont en perpétuel mouvement. Même au sein d'une tradition culturelle particulière, les significations sexuelles peuvent enregistrer de profondes transformations au fil du temps, comme Michel Foucault l'a montré de manière mémorable dans le cas des cultures occidentales, de la Grèce classique à l'Europe des Lumières, en passant par la Rome antique.<sup>42</sup>

---

<sup>41</sup> Version originale : « If "cartography" is understood to mean the study and production of maps representing geographical and other spatial configurations —those charts, atlases, and globes that so fascinate us in childhood and continue to serve us faithfully as adults—then this book is not about cartography in its conventional sense. I evoke the image of mapmaking in the title, if only metaphorically, out of a belief that human understanding involves a continual mapping and remapping, not just of physical but also of social reality. Maps of the latter variety are not necessarily tangible, but they are no less instrumental than the conventional sort in orienting us to our environments. ».

<sup>42</sup> Version originale : « The specific terrain whose mapping concerns me in this study is that of sexuality. Historians and other scholars have spilt much ink over the past two or three decades in arguing that sexual constructs and categories, like national borders and even geological continents, are perpetually shifting. Even within a particular cultural tradition, sexual meanings may register profound transformations over time, as

Au sein de la recherche sur les migrations internationales, le concept de *cartographies of desire* a été largement repris par des chercheurs du premier courant cité plus haut. Parmi eux, citons Thai (2008), qui le mobilise pour éclairer les « malentendus genrés » entre les hommes Viêt Kiêu (Vietnamiens établis à l'étranger) et les femmes vietnamiennes que tant d'entre eux finissent par épouser, ou Nicole Constable (2003), qui l'utilise pour saisir la dimension du désir dans les relations par correspondance entre des hommes états-uniens et des femmes philippines et chinoises. Quelles sont les limites du concept forgé par Gregory Plugfelder, à l'image de ce que nous nous sommes demandé au sujet de l'ensemble de l'outillage conceptuel abordé ici ? Le passage suivant, tiré de Thai (2008, p.63), soulève la principale d'entre elles :

Les positions sociales passées et présentes de Thu et Bao ont modifié leurs cartographies du désir d'un partenaire conjugal de manière détournée (Pflugfelder 1999). Ce qu'ils voulaient chez un partenaire conjugal au moment où je les ai rencontrés, ils ne pouvaient pas le trouver facilement dans leur espace local, car ils étaient tous deux confrontés à différentes formes de changement social qu'ils n'étaient pas en mesure d'accepter. Lui était à l'origine d'un changement qu'il ne souhaitait pas, car les femmes immigrées vietnamo-américaines adoptaient de nouvelles identités et pratiques de genre à la suite de leur migration aux États-Unis. Elle faisait partie d'un changement social au Vietnam, car ce sont les hommes dans son contexte local qui sont restés les mêmes dans leurs perspectives culturelles sur le mariage et la vie de famille, alors qu'elle prenait de nouvelles significations et pratiques pour ces aspects de la vie.<sup>43</sup>

Cette même limite apparaît également dans l'appropriation qui a été faite du concept de Gregory Plugfelder par Nicole Constable (2005). Celle-ci assimile les *cartographies of desire* aux « *sites of desire* » (sites de désir) de Margaret Jolly et Lenore Manderson (1997). Selon Constable (2005, p.7), « [...] "les sites du désir" sont formés par des confluences de culture, des passages de frontières, des échanges et un terrain fluide, plutôt que par de simples flux unidirectionnels de pouvoir et de désir »<sup>44</sup>. Que pouvons-nous dire finalement de la limite du

---

Michel Foucault has memorably shown in the case of Western cultures from classical Greece to ancient Rome to post-Enlightenment Europe. ».

<sup>43</sup> Version originale : « Both Thu's and Bao's past and present social locations altered their cartographies of desire for a marital partner in circuitous ways (Pflugfelder 1999). What they wanted in a marital partner at the time that I met them they would not be able to find easily in their local space, for they were both facing different forms of social change that they were not able to accept. He was on the receiving end of a change he did not want because Vietnamese American immigrant women were taking on new gender identities and practices as a result of migration to the United States. She was part of a social change in Vietnam, for it was the men in her local context who remained the same in their cultural outlooks on marriage and family life as she took on new meanings and practices to those aspects of life. ».

<sup>44</sup> Version originale : « [...] "sites of desire" that are formed by confluences of culture, border crossings, exchanges, and fluid terrain, rather than simple unidirectional flows of power or desire. ».

concept de Gregory Plugfelder (1999) à partir de la façon dont celui-ci a été repris dans d'autres contextes de recherche ? Tout d'abord, il est important de rappeler que les *cartographies of desire* ont été conçues pour penser la sexualité. Or, dans le contexte de la recherche sur les migrations internationales, ce concept a été repris de manière à penser les attentes des uns et des autres, le désir et les représentations dans des domaines aussi vastes que la vie familiale, l'amour ou le mariage. Ensuite, et c'est tout aussi important, bien que cela ne puisse pas être reproché à Gregory Plugfelder (1999), le mot désir n'est à notre sens pas suffisamment cerné et défini de façon claire – même s'il est abondamment employé pour se référer aux cartographies du désir. De cette façon, si le concept de *cartographies of desire* peut continuer à être opérationnel pour adresser le phénomène qu'il aborde, car il parvient à cerner et à cartographier un aspect fondamental des migrations – les représentations et leur influence sur les flux migratoires et sur les décisions prises par les individus pour justifier l'acte de migrer –, il reste que cette relative imprécision dans la définition du désir empêche dans une certaine mesure le concept d'être suffisamment précis sur ce qu'il entend nommer – on verra dans le chapitre V que la même question peut se poser à propos du concept de transnationalisme.

Abordons enfin les deux concepts restants : *global care chain* (la chaîne du care) et *global hypergamy* (l'hypergamie globale). Commençons par le concept d'hypergamie globale. Celui-ci a été conçu par Nicole Constable au début des années 2000, pour interpeller et nommer le fait que :

[...] La mobilité matrimoniale implique généralement le déplacement des épouses de lieux plus éloignés et moins développés vers des lieux de plus en plus développés et moins isolés, et, à l'échelle mondiale, des pays pauvres et moins développés du Sud vers les pays riches et développés du Nord. Ce modèle pourrait être qualifié à juste titre d'« hypergamie mondiale ». Elle est mondiale dans le sens où elle implique des hommes et des femmes de différentes régions du monde. Elle peut être considérée comme hypergame - en s'appuyant sur la définition anthropologique conventionnelle de l'« hypergamie », c'est-à-dire le fait que les femmes se marient dans un groupe socio-économique supérieur - si nous concevons le terme « haut » comme faisant référence à une hiérarchie ou à une chaîne de lieux géographiques [...] (Constable, 2005, p. 10)<sup>45</sup>.

---

<sup>45</sup> Version originale : « [...] marriage mobility commonly involves the movement of brides from more remote and less developed locations to increasingly developed and less isolated ones, and globally from the poor and less developed global south to the wealthy and developed north. This pattern might aptly be labeled “global hypergamy”. It is global in the sense that it involves men and women from different regions of the world. It can be considered hypergamous – building on the conventional anthropological definition of “hypergamy” as women marrying up into a higher socioeconomic group – if we conceive of “up” as referring to a hierarchy or chain of geographical locations [...] ».

À l’instar des concepts précédents, la *global hypergamy* a été très utilisée au sein du premier groupe ou courant mentionné plus haut. Nous pensons par exemple à Ellen Oxfeld (2005), qui s’interroge sur le sens de la mobilité de femmes chinoises Hakka<sup>46</sup> vers les pays développés, à Nobue Suzuki (2005), qui examine l’adaptation des femmes migrantes philippines au Japon face aux contradictions engendrées par leur mobilité, ou encore à Thai (2008), dont l’œuvre met en lumière les paradoxes de la mobilité de jeunes vietnamiennes qui épousent aux États-Unis des Viêt Kiêu. Qu’en-est-il des limites de ce concept ? Nicole Constable évoque d’elle-même celle que nous considérons également comme la principale. Selon cette auteure (Suzuki, 2005, p. 10),

Le concept d’hypergamie globale n’est toutefois utile que dans la mesure où il peut être utilisé pour soulever des questions et non pour les exclure. Ainsi, nous devons nous demander quels sont les modèles mondiaux existants et pourquoi certaines régions du globe sont exclues [des flux de migrations dans le cadre du mariage]. [...] L’hypergamie soulève la question de savoir comment, pour qui et dans quel sens ces mariages représentent une mobilité ascendante.<sup>47</sup>

Au commentaire de Nicole Constable, ajoutons également le risque que cette limitation peut entraîner, à savoir la tentation toujours présente de tirer des conclusions hâtives sur l’hypergamie perçue. S’il n’est pas utilisé pour poser des questions, mais pour les exclure, à l’instar de ce qu’avance Nicole Constable, le concept de *global hypergamy* perd sa capacité à interroger les phénomènes de migration internationale du point de vue du statut social de classe. En l’occurrence, on risque à la fois de reproduire les conclusions du sens commun au sujet de la migration internationale – par exemple, que la mobilité des pays développés vers les pays dépendants se solde systématiquement par une ascension sociale – et de ne pas poser « les bonnes questions » – sur, par exemple, les éléments qui permettent de comprendre les contradictions qui caractérisent souvent l’ascension ou le déclassement à la suite de la migration. Les travaux cités ci-dessus constituent de bons exemples d’emploi attentif du concept d’hypergamie et de prise en compte du risque que nous venons d’évoquer, puisqu’ils mettent en exergue des cas où l’ascension est tout au moins univoque et où le « danger » des conclusions hâtives est toujours présent à chaque effort compréhensif.

---

<sup>46</sup> Un sous-groupe de l’ethnie Han (majoritaire en Chine).

<sup>47</sup> Version originale : « The concept of global hypergamy is useful, however, only insofar as it can be used to raise questions rather than to foreclose on them. Thus, we must ask what the existing global patterns are and why certain regions of the globe are excluded. [...] Hypergamy begs the question of how, for whom, and in what sense such marriages represent upward mobility. ».

Arrêtons-nous finalement sur le dernier des concepts cités : le *global care chain*. Celui-ci a été théorisé au début des années 2000 par la sociologue états-unienne Arlie Russell Hochschild pour appréhender le phénomène croissant de transfert depuis les pays dépendants vers les pays développés du travail migrant féminin rémunéré ou non rémunéré d'assistance à la personne. Arlie R. Hochschild définit la *global care chain* comme « une série de liens personnels entre des personnes du monde entier, fondés sur le travail rémunéré ou non rémunéré de l'assistance aux personnes »<sup>48</sup> (Hochschild, 2000, p. 131). Ces liens, avance la sociologue états-unienne Premilla Nadasen (2017, p. 124) constituent ce qu'Arlie R. Hochschild appelle « [...] une "transplantation cardiaque mondiale" où l'amour est transféré du tiers monde au premier monde. Les femmes pauvres des pays moins développés [...] ont comblé le "déficit de soins" dans les pays développés où le besoin de soins s'est accru alors que le soutien de l'État à cet égard a diminué. »<sup>49</sup> (Hochschild, 2002, p. 39). Il nous paraît important de souligner combien l'utilisation de ce concept a influencé la génération de chercheuses du domaine du genre et des migrations internationales des années 2000. Ainsi, « l'ouvrage bilan » de 2010 « Le sexe de la mondialisation : Genre classe, race et nouvelle division du travail » témoigne de la réappropriation qui a été faite du concept théorisé par Arlie R. Hochschild. En effet, dans la partie consacrée à cette question, on constate un foisonnement de travaux s'appuyant à l'époque sur le concept de *global care chain*. On y retrouve par exemple les écrits de Rhacel Salazar Parreñas (2005) sur la question du soin des enfants restés au pays chez les migrant(e)s philippin(e)s, le travail de Uma S. Devi, Isaksen et Hochschild (2010) sur le conflit vécu par les migrantes indiennes de l'État du Kerala<sup>50</sup> autour du soin des enfants restés au pays, ainsi que l'excellente contribution de Ito (2010) – qui dresse un panorama du problème du vieillissement dans la société japonaise et surtout des solutions trouvées pour y faire face – sur la présence de plus en plus significative, à l'époque, de travailleuses migrantes étrangères dans le domaine des soins à la personne.

De même que pour l'ensemble des concepts examinés dans cet état de l'art du « premier courant de pensée », nous pouvons nous interroger sur les limites du concept de *global care chain*. Premilla Nadasen (2017, p. 125) évoque la principale critique formulée à l'encontre de ce concept, que nous partageons :

---

<sup>48</sup> Version originale : « a series of personal links between people across the globe based on the paid or unpaid work of caring ».

<sup>49</sup> Version originale : « a "global heart transplant" where love is transferred from the third world to the first world. Poor women from less developed countries [...] have filled the "care deficit" in developed countries where then need for care has expanded as state support for it has diminished (Hochschild 2002, 39). ».

<sup>50</sup> Un état du sud-ouest de l'Inde.

L'hétéronormativité présumée et la notion essentialisée de genre incorporées dans l'idée d'une femme migrante qui transfère son amour de ses propres enfants à ceux de son employeur. Bien que cela puisse être vrai dans certains cas, nous ne pouvons pas supposer que toutes les femmes migrantes sont des mères ou que les soins, l'éducation et l'amour sont des qualités liées au corps biologique féminin. Manalansan (2006) plaide en faveur d'un « queering » des études sur les migrations, qui nous met en garde contre le fait de considérer le genre comme quelque chose de donné dans l'analyse du travail domestique et nous invite à dissocier la parentalité biologique et les soins, à examiner le « gendering » comme un processus et à ouvrir des voies pour considérer les hommes comme des soignants également.<sup>51</sup>

Le concept de *global care chain* risque-t-il de perdre son opérationnalité – du point de vue de sa capacité à saisir un phénomène donné et à « monter en généralité » ? Nous aurions tendance à ne pas avoir de réponses tranchées à ce sujet, étant donné la temporalité nécessaire pour qu'un concept puisse être critiqué et dépassé. Néanmoins, force est de reconnaître que la critique de Premilla Nadasen (2017) indique qu'il sera peut-être temps d'abandonner le *global care chain* au profit d'autres concepts qui ne prennent pas le genre comme une catégorie donnée. Ce point constitue à notre sens le noyau dur de la critique qui peut (doit) être faite du concept de Arlie R. Hochschild (2000), puisque l'hétéronormativité présumée et la notion essentialisée de genre ne sont à notre sens que les signes d'une conception globale du genre comme une catégorie donnée, dont le caractère processuel n'est en outre pas pris en compte. La critique de Martin. F. Manalansan IV (2006) à laquelle fait référence Premilla Nadasen (2017) reste ainsi une bonne piste, puisque c'est en questionnant le genre en tant que catégorie dynamique et en prenant en compte son caractère processuel que l'on peut sortir de l'essentialisation et interpeller l'hétéronormativité qui en découle.

---

<sup>51</sup> Version originale : « the presumed heteronormativity and essentialized notion of gender embedded in the idea of a female migrant who transfers her love from her own children to those of her employer. While that may be true in some cases, we cannot assume that all female migrants are mothers or that care, nurture and love are qualities tied to the biological female body. Manalansan argues for a queering of migrations studies that cautions us not to take gender as a given in analyzing domestic work and urges us to de-link biological parenting and care, examine gendering as a process, and open up avenues to consider men as caregivers as well. ».

§. II – Le courant « de la priorité du migrant » de la recherche sur les migrations féminines et de femmes philippines

Après avoir brièvement examiné le premier grand courant de la recherche sur les migrations féminines et de femmes philippines, nous nous concentrerons désormais sur le second groupe, celui qui se développe à la fin des années 1990 et au début des années 2000. Comme suggéré plus haut, ce vaste courant de pensée, qui présente en outre une grande diversité intrinsèque, se concentre en priorité sur les capacités des femmes migrantes à s’opposer aux conséquences des dynamiques structurelles et à dépasser la seule position de « victimes » de ces dernières. Parmi les principaux concepts développés au sein de ce paradigme, nous trouvons notamment ceux d’*agency*<sup>52</sup>, d’*extraterritorial citizenship* (citoyenneté extraterritoriale)<sup>53</sup>, de maternité transnationale et de famille transnationale. Nous commencerons par nous intéresser à la citoyenneté extraterritoriale, avant d’aborder la maternité transnationale et la famille transnationale. Profitons-en pour préciser que nous ne développerons pas davantage ici le concept d’*agency*, puisqu’il a déjà été brièvement abordé plus haut et qu’il le sera encore ultérieurement au sein du chapitre V.

Le concept de citoyenneté extraterritoriale a été formulé par le sociologue états-unien David S. Fitzgerald au début des années 2000 de façon à saisir l’engagement migrant. Avant d’examiner plus avant ce concept, précisons d’abord ce que nous entendons par citoyenneté. À notre sens, la définition qui saisit le mieux l’essence de ce type de relation processuelle et complexe est celle de Michael Collyer (2014). Pour ce dernier (Collyer, 2014, p. 55), il s’agit d’abord de « [...] [la] relation entre les individus et le lieu où ils vivent »<sup>54</sup>. À ce « noyau dur », Michael Collyer (2014, p.56-57) ajoute d’autres éléments fondamentaux pour saisir la citoyenneté, qu’il résume à la fois à travers l’évocation des différentes approches de celle-ci au cours de l’histoire et en abordant la question de la citoyenneté en tant que pratique :

La citoyenneté décrit une très grande variété de pratiques allant de la participation officielle à des activités formelles organisées par les institutions de l’État, telles que le service de juré ou

<sup>52</sup> La notion d’*agency* a en outre été largement utilisée au sein de la recherche sur les migrations internationales. Nous n’avons mentionné ici, pour des raisons déjà évoquées, que la définition de Monique Haicault.

<sup>53</sup> Sur ce concept, il est intéressant de remarquer que celui-ci cherche à dévoiler la dimension « d’en bas » (celle de l’*agency* des migrants par rapport à l’exercice de la citoyenneté) de la citoyenneté migrante (Shinozaki, 2015; Fitzgerald, 2006) – par rapport à la dimension « d’en haut » (l’État et ses institutions), analysée par Robyn Magalit Rodríguez (2010).

<sup>54</sup> Version originale : « Citizenship is frequently used to describe a relationship between individuals and the place where they are living ».



le vote aux élections, à l'engagement non officiel et même anti-establishment dans les mobilisations de la société civile (Painter et Philo, 1995). Bien que la citoyenneté reste fortement associée aux États, il existe de nombreux exemples d'analyses qui considèrent les formes d'appartenance locales, supranationales ou mondiales sous la catégorie de la citoyenneté, dont certaines sont directement liées à la compréhension de l'appartenance à un État (Desforges, Jones et Woods 2005 ; Kurtz et Hankins 2005). Les diverses interprétations de la localisation des pratiques de citoyenneté et de leur relation avec les États territorialisés peuvent être regroupées en quatre perspectives distinctes. La plus importante et, pendant une grande partie de l'histoire des études sur la citoyenneté, la tendance dominante, a vu la citoyenneté limitée à l'État territorialisé. Cela ne signifie pas qu'elle décrit exclusivement les relations entre les individus et les institutions étatiques, mais le citoyen, ou le non-citoyen dans de nombreux cas, est fermement situé dans le territoire qui est pertinent pour sa citoyenneté ou son exclusion de la citoyenneté. Une deuxième tendance, beaucoup plus récente, se concentre sur la déterritorialisation de la citoyenneté. Les droits associés à la citoyenneté sont de plus en plus attachés aux individus, ce qui rompt l'association de la citoyenneté avec l'appartenance nationale au sein d'États territorialisés. Troisièmement, la recherche sur le transnationalisme politique interprète les relations à distance entre les citoyens et leurs États comme le signe que ce n'est pas la citoyenneté qui s'est déterritorialisée, mais les États. Pour les théoriciens du transnationalisme migrant, la relation État-citoyen reste centrale, mais elle peut se produire n'importe où, de la même manière. Enfin, les explorations du statut de la citoyenneté extraterritoriale [...] soutiennent l'argument selon lequel la relation entre l'État et le citoyen est importante, mais affirment que la territorialité est également essentielle pour notre compréhension de cette relation, sans quoi l'emplacement extraterritorial ne serait pas pertinent. Cette tendance met en évidence le fait que les espaces étatiques qui sont au centre des idées traditionnelles de la citoyenneté ne doivent pas être abandonnés mais réimaginés.<sup>55</sup>

Le concept de David S. Fitzgerald, nous le comprenons à ce stade, s'insère au sein de la quatrième tendance évoquée par Michael Collyer (2014) comme l'une des approches de la citoyenneté, développée pour saisir les mutations perçues de la relation État / citoyen et de la territorialité. Nous saisissons également pourquoi, pour le sociologue états-unien (Fitzgerald,

---

<sup>55</sup> Version originale : « Citizenship describes a very wide variety of practices from official participation in formal activities organized by state institutions, such as jury service or voting in elections, to unofficial and even anti-establishment involvement in civil society mobilizations (Painter and Philo 1995). Although citizenship remains strongly associated with states there are plenty of examples of analyses that consider local, supranational, or global forms of belonging under the category of citizenship, some of which relate directly to understandings of state membership (Desforges, Jones, and Woods 2005; Kurtz and Hankins 2005). The variety of interpretations of the location of citizenship practices and their relationship with territorialized states may be grouped into four distinct perspectives. The largest and, for much of the history of citizenship studies, the dominant trend has seen citizenship restricted to the territorialized state. This does not mean that it exclusively describes relationships between individuals and state institutions but the citizen, or the non-citizen in many cases, is firmly located within the territory which is relevant to their citizenship or exclusion from citizenship. A second, much more recent trend has focused on the deterritorialization of citizenship. The rights associated with citizenship, it is argued, are increasingly attached to individuals, breaking the association of citizenship with national membership within territorialized states. Thirdly, research into political transnationalism interprets long distance relationships between citizens and their states as a sign that it is not citizenship that has become deterritorialized, but states. For theorists of migrant transnationalism, the state–citizen relationship remains central, but it can occur anywhere, equally. Finally, explorations of the status of extra-territorial citizenship, to which this article contributes, support the argument that the state–citizen relation is important, but contend that territoriality is also central to our understanding of that relationship, otherwise the extra-territorial location would be irrelevant. This trend highlights how the state spaces that form the focus of traditional ideas of citizenship should not be abandoned but re-imagined. ».

2000, p. 4), le concept de citoyenneté extraterritoriale correspond à « [...] la citoyenneté dans une communauté politique territorialement délimitée sans résidence dans la communauté »<sup>56</sup>, puisqu'il s'agit précisément pour lui de prendre en compte le rapport entre l'État et le citoyen, tout en s'intéressant *en même temps* à la question de la territorialité, qui se pose toujours. De surcroît, il est important de souligner que la définition de David S. Fitzgerald a été ébauchée en franche opposition à la conception par le camp « transnational initial » (de la fin des années 1990 et du début des années 2000) de la relation à distance entre les États et leurs citoyens comme signe fort de la déterritorialisation de l'État. À l'instar de ce que pointe Michael Collyer (2014, p. 60) à ce sujet, pour David S. Fitzgerald, « comme les arguments en faveur de la citoyenneté postnationale, les implications politiques du transnationalisme des migrants ont été initialement exagérées. La déterritorialisation des États était présentée comme absolue [...] »<sup>57</sup>. Pour conclure, il nous paraît essentiel de préciser que nous évoquons ce point notamment parce que le concept de transnationalisme – qui est important au sein de la présente thèse – et ses diverses acceptions ont inspiré un grand nombre d'enquêtes dans le domaine de la recherche sur les migrations féminines et de femmes philippines<sup>58</sup> au cours des dernières années – la multiplication des concepts qui affirment incorporer cette dimension en est la preuve.

Venons-en maintenant à la limite principale du concept de citoyenneté extraterritoriale. David S. Fitzgerald (2000) conçoit la citoyenneté migrante comme quelque chose d'inerte et il le justifie en évoquant l'impossibilité des migrants d'accéder à un engagement politique de la société civile de caractère républicain. Or, comme l'avance Michael Collyer (2014), la posture de David S. Fitzgerald est questionnable, puisque les cas d'activisme transnational migrant existent et sont relativement bien documentés depuis longtemps. Nous avons ainsi pu observer au cours de notre travail d'enquête l'intensité et la diversité de l'engagement associatif des femmes philippines en Allemagne. D'autres exemples sont présents dans la littérature, à l'instar des associations de femmes marocaines à Bruxelles étudiées par Daniel Bertaux et Catherine Delcroix (2012) ou du mouvement des épouses étrangères de Malaisie étudié par Chin (2017). Encore une fois, cette limite évidente retire-t-elle au concept son

---

<sup>56</sup> Version originale : « [...] Extra-territorial citizenship as simply 'citizenship in a territorially bounded political community without residence in the community'. ».

<sup>57</sup> Version originale: « Like arguments for post-national citizenship the political implications of migrant transnationalism were initially overstated. Deterritorialization of states was presented as absolute [...] ».

<sup>58</sup> L'ouvrage « Nations Unbound: Transnational Projects, Post-colonial Predicaments and Deterritorialized Nation-States (Basch, Glick Schiller & Szanton-Blanc, 1994) évoque justement l'exemple des migrations philippines et du rapport entre les migrants philippins et l'État philippin.

opérationnalité ? Nous répondrions ici par la négative, car la citoyenneté extraterritoriale a malgré tout permis et permet toujours d'interroger, dans un monde bouleversé par des transformations socioéconomiques multiples – la mondialisation économique, le développement des moyens de communication et de transport –, la relation entre États et citoyens et la territorialité.

Après avoir examiné la citoyenneté extraterritoriale, penchons-nous sur les deux derniers concepts du « second paradigme » de notre état de l'art de la recherche sur les migrations féminines et de femmes philippines. Le concept de maternité transnationale a été théorisé par Pierrette Hondagneu-Sotelo et Ernestine Avila (1997), de manière à comprendre le phénomène de maternage à distance mis en place par des migrantes latines aux États-Unis. Ces deux chercheuses (Hondagneu-Sotelo & Avila, 1997, p. 548) s'appuient pour ce faire sur la définition de maternage:

Si [...] le maternage est généralement considéré comme une pratique qui consiste à préserver, nourrir et éduquer l'enfant pour la vie adulte (Ruddick, 1989), il existe de nombreuses variantes contemporaines qui se distinguent par la race, la classe et la culture (Collins 1994 ; Dill 1988, 1994 ; Glenn 1994). Les immigrantes latines qui travaillent et résident aux États-Unis alors que leurs enfants restent dans leur pays d'origine constituent une variante de l'agencement organisationnel, des significations et des priorités du maternage. Nous appelons cet arrangement "maternité transnationale", et nous explorons comment les significations de la maternité sont arrangées pour s'adapter à ces séparations spatiales et temporelles.<sup>59</sup>

À l'instar du concept de citoyenneté territoriale – mais aussi de ceux de transnationalisme et de circulation migratoire, entre autres –, celui de maternité transnationale est issu des bouleversements théoriques qui ont amené à une quête de renouvellement des approches du phénomène de migrations féminines et philippines – ainsi que des migrations internationales en général. Nombreuses ont été les chercheuses qui se sont servi du concept de maternité transnationale pour décrire différents contextes migratoires. Citons par exemple Núñez Carrasco (2010), qui a étudié le contexte des migrations péruviennes vers le Chili ou, pour ce qui concerne le contexte philippin, Asunción Fresnoza-Flot (2013), qui a notamment décrit la migration de femmes philippines vers la France en utilisant le concept de maternité

---

<sup>59</sup> Version originale : « While mothering is generally understood as a practice that involves the preservation, nurturance, and training of children for adult life (Ruddick 1989), there are many contemporary variants distinguished by race, class, and culture (Collins 1994; Dill 1988, 1994; Glenn 1994). Latina immigrant women who work and reside in the United States while their children remain in their countries of origin constitute one variation in the organizational arrangements, meanings, and priorities of motherhood. We call this arrangement "transnational motherhood" and we explore how the meanings of motherhood are arranged to accommodate these spatial and temporal separations. ».

transnationale pour saisir « [...] comment les significations de la maternité sont arrangées pour s'adapter à ces séparations spatiales et temporelles [dans le contexte des mères migrantes philippines en France] » (Hondagneu-Sotelo & Avila, 1997, p. 548). Quelles sont les limites du concept de maternité transnationale ? Les réflexions de Buse Özüm Dağdelen (2018) en révèlent quelques-unes. Pour cette chercheuse, le concept comporte trois limitations majeures. Tout d'abord,

[...] le transnationalisme passe à côté de l'essence du concept de maternité car, même si l'expérience de la maternité diffère en fonction des géographies, des relations de pouvoir, des économies et d'autres facteurs de ce type, le principe de base du concept de maternité reste la pression patriarcale sur les femmes, qui est déjà oubliée dans le transnationalism<sup>60</sup> (Dağdelen, 2018, p. 113).

La seconde limite évoquée par Dağdelen (2018, p.114) concerne la tension jugée fondamentale entre ce qu'elle appelle le « point de vue féministe radical » et la « perspective de genre préférée par les féministes transnationales » :

Plutôt qu'un point de vue féministe radical, une perspective de genre est préférée par les féministes transnationales car cette approche est censée changer l'accent mis par les femmes sur le travail de soins et partager cette responsabilité avec les hommes. Cependant, il est évident que cette stratégie ne fonctionne pas très bien. Il s'agit d'un excès d'optimisme des féministes transnationales qui espèrent que les hommes d'aujourd'hui partageront le fardeau domestique des femmes, bien qu'elles aient eu beaucoup de contre-preuves dans leurs propres recherches. Malheureusement, si elles continuent à détourner l'attention de l'exploitation des femmes, les hommes ne prendront jamais la responsabilité de cette question.<sup>61</sup>

La troisième réserve concerne l'utilité du concept dans les luttes féministes. Pour Dağdelen (2018, p.114) : « La tentative d'aborder le concept de maternité migrante dans le contexte de la mondialisation et du transnationalisme est un effort académique utile à la lumière des données empiriques obtenues dans la recherche. Cependant, il n'est pas possible de mener une

---

<sup>60</sup> Version originale : « [...] the essence of the motherhood concept is missed by transnationalism because, even if the motherhood experience differentiates according to geographies, power relations, economies and other such factors, the basic principle of the motherhood concept is still the patriarchal pressure on women, which is already forgotten in transnationalism. ».

<sup>61</sup> Version originale : « rather than a radical feminist point of view, a gender perspective is preferred by transnational feminists because this approach is thought to change the women's focus on care work and to share this responsibility with men. However, it is obvious that this strategy does not work very well. This is an over-optimism of transnational feminists hoping that today's men will share women's domestic burden, although they have had lots of counterproofs in their own research. Unfortunately, if they continue to shift the focus away from women's exploitation, men will never take the responsibility on this issue. ».

véritable lutte féministe en libérant le concept de maternité de son contexte féministe radical d'origine. »<sup>62</sup>.

Comment nous positionnons-nous par rapport à cette dernière critique, ainsi qu'à l'ensemble des limites citées par Dağdelen (2018) ? Tout d'abord, nous ne partageons pas la première critique de Dağdelen à propos de la maternité transnationale, car si la base du concept de maternité est bel et bien la pression patriarcale exercée sur les femmes, cela ne signifie pas que celle-ci soit absente du concept de maternité transnationale. Au contraire, lorsque Pierrette Hondagneu-Sotelo et Ernestine Avila (1997, p. 548) mettent en exergue « [...] comment les significations de la maternité sont arrangées pour s'adapter à ces séparations spatiales et temporelles », ces chercheuses dévoilent en même temps les contraintes à l'origine de ce besoin d'adaptation, parmi lesquelles figure la pression patriarcale exercée sur les femmes. De même, Asunción Fresnoza-Flot, qui se sert aussi volontiers du concept de maternité transnationale, met-elle aussi en avant la pression patriarcale à l'origine des contradictions (et des souffrances) vécues par les mères migrantes philippines contraintes d'adapter leurs représentations du maternage aux conséquences de la distance géographique qui les sépare de leurs enfants, conjoints et famille. Qu'en est-il finalement des autres limites évoquées ? En premier lieu, nous discordons du point de vue selon lequel « [...] une perspective de genre est préférée par les féministes transnationales car cette approche est censée changer l'accent mis par les femmes sur le travail de soins et partager cette responsabilité avec les hommes. » (Dağdelen, 2018, p. 114). À notre sens, la perspective de genre est avant tout adoptée par les « féministes transnationales » parce que celle-ci est opérationnelle pour révéler les contradictions engendrées par les conséquences des rapports sociaux de sexe<sup>63</sup> pendant et à la suite de la migration. Nous estimons risqué d'extrapoler la question « de la perspective de genre » à l'évolution de l'accent mis par les femmes sur le travail des soins, ainsi que sur le partage de la responsabilité avec les hommes, étant donné la diversité présente au sein du groupe que Dağdelen appelle les « féministes transnationales ». Finalement, nous tendons aussi à nous éloigner de cette dernière sur la possibilité de mener une véritable lutte féministe en libérant le concept de maternité de son contexte féministe radical d'origine, puisque selon nous, cette libération n'a pas eu lieu. La pression patriarcale

---

62 Version originale : « The attempt to address the concept of migrant mothering in the context of globalisation and transnationalism is a useful academic effort in the light of the empirical data obtained in research. However, it is not possible to carry out a real feminist struggle by releasing the motherhood concept from its original radical feminist context. ».

63 Nous ne nous attarderons pas ici sur la définition du concept, car il sera repris au sein du troisième chapitre.

reste l'un des fondements des critiques des féministes qui s'insèrent au sein du paradigme transnational, ce qui ne libère pas le concept de sa radicalité, bien au contraire. En effet, puisque celle-ci est toujours présente, le potentiel émancipateur d'origine est lui-aussi au moins potentiellement présent.

Penchons-nous enfin sur le dernier concept du second groupe, celui de famille transnationale (*transnational family*). Celui-ci a été formulé pour la première fois par Basch, Schiller et Blanc (1994) dans l'un des ouvrages pionniers en matière de paradigme transnational (voir note de bas de page n°48), de façon à adresser le phénomène que Nancy Fonner (1997, p. 961) a plus tard décrit comme « [...] la manière dont les modèles de famille et de parenté changent dans le processus d'immigration - et pourquoi. »<sup>64</sup>. Deborah Bryceson et Ulla Vuorela (2002) ont ultérieurement conçu une définition plus précise du concept, souvent reprise à l'heure actuelle. Selon ces chercheuses, les familles « transnationales » sont des familles qui vivent de façon séparée mais qui inventent et maintiennent un sentiment de bien-être et d'unité collective, en bref une famille, même au-delà des frontières des nations. Enfin, cette notion a été largement mobilisée dans la recherche au cours des années suivantes, au sein d'enquêtes de terrain qui ont contribué à jeter davantage de lumière sur le phénomène. Nous pensons par exemple à Rhacel Salazar Parreñas (2015), qui s'est intéressée au cours de sa carrière aux mutations des modèles de famille et de parenté dans le cadre des migrations de femmes philippines, à Vincent Horn (2019), qui a abordé le phénomène du vieillissement au sein des familles transnationales péruviennes, ou à Loretta Baldassar et Laura Merla (2014), dont l'ouvrage collectif présente plusieurs exemples d'enquête ethnographiques sur des familles transnationales en différents points du globe (de l'Afrique à l'Asie).

Quelles sont les limites du concept de famille transnationale ? À notre sens, la principale et peut-être la seule réellement fondamentale réside dans ce que Valentina Mazzucato et Bilisuma B. Dito (2018) nomment les défis méthodologiques du déplacement des catégories dans le temps. Selon ces chercheuses (Mazzucato & Dito, 2018, p. 4), « [...] les recherches menées jusqu'à présent ont principalement travaillé avec des catégories statiques de familles (une famille transnationale une fois, une famille transnationale pour toujours). »<sup>65</sup>. Saisir les mutations « en cours de route » par des stratégies méthodologiques dynamiques constitue

---

<sup>64</sup> Version originale : « [...] the way family and kinship patterns change in the process of immigration – and why. »

<sup>65</sup> Version originale : « [...] research to date has mainly worked with static categories of families (once a transnational family, always a transnational family). ».

donc un enjeu de taille et c'est pourquoi Mazzucato et Dito (2018, p. 4) émettent en outre des propositions visant à relever ce défi. D'après ces dernières,

Caarls et al. (2018), Eremenko et Bennett (2018), Eremenko et González-Ferrer (2018), et Liu et al. (2018) [...] utilisent des analyses de l'histoire des événements ou des séquences pour saisir la nature changeante des formes familiales au fil du temps, permettant une compréhension plus nuancée de la façon dont la vie familiale transnationale prend forme au fil du temps et comment les différentes trajectoires peuvent affecter différemment les personnes impliquées. D'autres analyses nous incitent à regarder à l'intérieur de la grande catégorie des parents transnationaux en nous concentrant, par exemple, sur la nature de leur engagement dans la vie de ceux qui vivent dans les pays d'origine (Jordan et al., 2018) ou sur la dynamique conjugale de ces parents qui donne des familles intactes ou non (Eremenko et Gonzalez-Ferrer) ou encore sur la dynamique des réseaux dans ces familles (Liu et al., 2018). DeWaard et al. (2018) montrent l'importance de faire une distinction entre les familles transnationales et les familles qui connaissent d'autres types de séparation pour cause de divorce ou de mortalité.<sup>66</sup>

Les pistes évoquées par Mazzucato et Dito (2018) permettent à notre sens de surmonter l'obstacle, puisque dans l'ensemble, celles-ci apportent le « dynamisme » nécessaire pour saisir les différents aspects du phénomène des mutations de la famille et de la parenté en migration : la nature changeante des formes familiales, le processus de formation des familles transnationales, les variations au fil du temps de l'engagement des transnationaux vis-à-vis des membres de leurs proches restés au pays, ainsi que la dynamique des réseaux familiaux et la distinction entre les différents types de séparation de la famille (parmi lesquels, la famille transnationale). De cette façon, le concept ne perd pas son opérationnalité pour la compréhension des mutations de la famille et de la parenté en migration et reste utile pour mettre en évidence ces mutations dans divers terrains d'enquête.

Après avoir abordé ce dernier concept du second groupe paradigmatique, il convient de souligner un aspect fondamental des rapports entre les deux groupes présentés. Tout comme dans le cas des études sur les migrations internationales, les différences entre les courants de pensée n'empêchent pas certaines transactions. À titre d'illustration, des « représentantes » du

---

<sup>66</sup> Version originale : « Caarls et al. (2018), Eremenko and Bennett (2018), Eremenko and González-Ferrer (2018), and Liu et al. (2018), instead, use event history or sequence analyses to capture the changing nature of family forms over time, allowing a more nuanced understanding of how transnational family life takes shape over time and how the different trajectories may affect the people involved differently. Other analyses urge us to look inside the broad category of transnational parents by, for example, focusing on the nature of their engagement in the lives of those in origin countries (Jordan et al., 2018) or the marital dynamics of these parents which yield intact or non-intact families (Eremenko and Gonzalez-Ferrer) or the dynamics of networks in these families (Liu et al., 2018). Waard et al. (2018) show the importance of making a distinction between transnational families and families experiencing other types of separation due to divorce or mortality. ».

premier courant comme Nicole Constable<sup>67</sup> (2003; 2005) et Nicola Piper<sup>68</sup> (2003) accordent souvent de la place aux actes de résistance des femmes migrantes, tandis que celles qui « adhèrent » au second courant, à l'instar d'Asunción Fresnoza-Flot & Gwénola Ricordeau (2017), ne nient pas pour autant l'importance de prendre en compte les dynamiques structurelles qui encadrent les migrations féminines.

### **Section III - La recherche sur les migrations philippines en Europe & ailleurs : quelques limites et potentiels heuristiques**

L'une des premières enquêtes sociologiques où l'on voit apparaître la figure du migrant philippin est celle du chercheur Paul G. Cressey (2008) sur les « Taxi dance hall » dans le Chicago des années 1930. On y retrouve des migrants philippins – uniquement des hommes – en tant qu'accompagnateurs (escorts), maris ou amants des *Taxi dance girls*, des danseuses et *entertainers* (animatrices) qui peuplaient ces endroits mythiques des nuits du Chicago de l'époque. Cependant, la recherche sur les migrations philippines ne s'est pas cantonnée au contexte outre-Atlantique<sup>69</sup>, avec lequel, par le biais de la colonisation états-unienne, les Philippines ont un lien historique fort. D'autres contextes nationaux ont été amplement étudiés, en particulier ceux des migrations philippines en Asie<sup>70</sup> ou dans les pays du Golfe persique<sup>71</sup>. La recherche sur des contextes nationaux européens s'est développée au cours des dernières décennies – en particulier dans les années 1990 et 2000. En témoignent les travaux d'Asunción Fresnoza-Flot (2013; 2018) sur le contexte français et belge, de Andersen (2018) sur celui du Danemark, de Sanna Saksela-Bergholm en Finlande, de Rafael Marin (2018) sur les Philippines en Italie ou de Joaquín Beltrán (2005) sur les migrants asiatiques en Espagne

---

<sup>67</sup> Un autre ouvrage (2003) crucial au sein de la littérature sur les migrations féminines est son « Romance on a global stage : Virtual ethnography, and "mail order" marriages ». Il s'agit également d'un bon exemple de la recherche sur les migrations féminines au cours des années 2000, car cet ouvrage a été parmi les premiers à ébaucher une critique systématique et empirique de la victimisation et du misérabilisme à l'égard des femmes originaires des pays dépendants qui épousent des hommes issus des pays développés.

<sup>68</sup> Son ouvrage (2003) « Wife or worker : Asian Women and Migration » est un excellent exemple de ce courant qui naît progressivement au début des années 2000, car celui-ci témoigne de la prise de conscience du phénomène de féminisation des migrations pendant cette période.

<sup>69</sup> Nous pensons à « Home Bound : Filipino American Lives across Cultures, Communities and Countries » de Yen Le Espiritu (2003), excellent par sa très riche description des migrations philippines vers les États-Unis.

<sup>70</sup> Les expériences de migrantes philippines dans des contextes asiatiques sont décrites dans plusieurs ouvrages, qui reflètent la richesse de la production académique concernant ce continent. On peut d'ores et déjà évoquer « Marriage Migration in Asia : Emerging Minorities at the Frontiers of Nation States » de Sari K. Ishii (dir) (2016), le récent « Immigrant Japan : Mobility and Belonging in an Ethnonationalist Society » de Gracia Liu-Farrer (2020) ou encore « Migrant Encounters : Intimate Labor, the State, and Mobility Across Asia (2015) de Sara L. Friedman & Parvis Mahdavi.

<sup>71</sup> Nous pensons notamment à l'article de Robyn Magalit Rodríguez « Philippine Migrant Worker's Transnationalism in the Middle East » (2011), qui dresse un portrait assez intéressant – par sa richesse en détails – de la présence des migrants philippins dans cette région du monde.



(parmi lesquels des Philippins). Toutefois, comme nous le verrons de manière plus approfondie par la suite, la migration de Philippins vers un important pays européen ; l'Allemagne a peu attiré l'attention des chercheurs au cours des dernières décennies. Il n'existe à ce jour que deux contributions d'importance significative – du point de vue de l'amplitude de l'enquête effectuée ainsi que du travail théorique accompli. La première d'entre elles est l'enquête ethnographique multisituée d'Andrea Lauser (2004) sur les *migrations dans le cadre du mariage* de femmes philippines vers l'Allemagne, ouvrage au sein duquel l'anthropologue allemande tente de saisir ce qu'être une « migrante philippine de mariage » signifie. Andrea Lauser est par ailleurs le principal nom des sciences sociales allemandes concernant la recherche sur les Philippines et ses travaux sont également très utiles pour la découverte des contextes allemand et philippin. La deuxième contribution significative est l'étude de Kyoko Shinozaki (2015), qui scrute les pratiques et négociations autour de la citoyenneté de migrants philippins irréguliers en Allemagne, tout en mettant en avant la capacité de ceux-ci de surmonter, d'en bas, les obstacles liés à leur position au sein de la société d'installation. À l'exception de ces deux contributions importantes, nous ne pourrions citer que des apports de type bilan, à l'instar de l'ouvrage non-académique de Hardillo-Werning (2007) sur les migrations philippines dans le monde (dont un article est dédié à l'Allemagne) et de l'article de l'historien philippin Zeus A. Salazar (1987), qui brosse un portrait des migrations philippines vers l'Allemagne à partir des années 1960. Il nous semble par ailleurs important d'attirer l'attention sur le fait que les deux travaux significatifs mentionnés s'inscrivent au sein des recherches qui placent les migrants au centre de leur attention. Cela pourrait s'expliquer par le développement relativement tardif de la recherche sur les migrations philippines vers l'Allemagne – à la fin des années 1980 et au début des années 1990, période pendant laquelle la rupture paradigmatique avec le courant majoritaire de l'époque était déjà à l'œuvre.

Cette relative rareté des travaux sur le contexte allemand est bien sûr liée au caractère très minoritaire des migrations philippines en Allemagne par rapport à d'autres nationalités. Kyoko Shinozaki (2015, p. 60) souligne ce caractère minoritaire mais aussi l'imprécision des statistiques.

Numériquement parlant, l'Allemagne n'est pas une destination majeure pour les migrants philippins, mais en termes financiers, elle est significative. En 2010, seuls 21 OFW (*Overseas Filipino Worker*) travaillaient en Allemagne (POEA 2014b), alors que la même année, on estimait qu'environ 55 300 Philippins vivaient dans le pays, dont une grande majorité (plus de 45 000 personnes) étaient des résidents permanents, 8 000 temporaires et 2 100 migrants

irréguliers (CFO 2014). Selon les statistiques allemandes, en 2013, environ 20 000 citoyens philippins vivaient dans le pays, dont plus de 80 % de femmes (Statistisches Bundesamt 2014a). Toutefois, ces chiffres doivent être lus avec prudence car plusieurs centaines de Philippins sont naturalisés chaque année (Statistisches Bundesamt 2014b). En termes de flux d'envois de fonds officiels, avec environ 623 millions de dollars américains, l'Allemagne se classe actuellement en huitième position au niveau international - restant robuste malgré la crise de l'euro au cours des dernières années - et le deuxième plus grand pays européen émetteur d'envois de fonds après le Royaume-Uni (Bangko Sentral ng Pilipinas, 2014). Cela suggère qu'il y a une présence de travailleurs migrants de jure et/ou de facto avec une capacité de gain élevée.<sup>72</sup>

Ce poids de l'envoi des fonds mis en avant par la chercheuse japonaise (Shinozaki, 2015), qui constitue une donnée importante sur les migrations philippines vers l'Allemagne, suggère qu'il est nécessaire d'étudier davantage les flux migratoires entre les Philippines et l'Allemagne. Kyoko Shinozaki (2015) relève encore deux autres raisons pour mener de tels travaux. La première est la possibilité de mieux comprendre les expériences des migrants des pays tiers à partir de celles des migrants philippins, étant donné que ceux-ci sont soumis au même type de contraintes légales (comme la priorité donnée par beaucoup d'États européens à la main d'œuvre très qualifiée). La deuxième est le besoin d'enrichir les connaissances sur le rapport entre les migrations de travail et le statut de migrants irréguliers des non-européens.

## Conclusion du chapitre II

Nous avons rappelé dans ce chapitre, quelques-uns des principaux débats et questions qui ont traversé la recherche sur les migrations féminines philippines pendant les dernières décennies – un champ vaste et diversifié au sein duquel s'insère, et dans lequel puise, notre thèse. Il est possible d'en tirer (principalement) deux conclusions. Tout d'abord, la recherche a été la plupart du temps marqué par l'empreinte des dichotomies qui ont aussi fait débat dans la sociologie générale, comme celle entre individu et structures sociales, ou celle entre liberté et contraintes sociales. Ensuite, depuis les années 1980, on a en grande partie réussi à dépasser ces oppositions idéal-typiques. De fait, à l'heure actuelle – comme cela a été souligné au

---

<sup>72</sup> Version originale : « Numerically speaking, Germany is not a major destination for Filipino migrants, but in financial terms it is significant. In 2010 only 21 OFWs were working in Germany (POEA 2014b), while in the same year around 55,300 Filipinos were estimated to live in the country, of whom a large majority (over 45,000 people) were permanent residents, 8,000 temporary, and 2,100 irregular migrants (CFO 2014). According to the German statistics, as of 2013 approximately 20,000 Filipino citizens lived in the country, of whom more than 80 percent were women (Statistisches Bundesamt 2014a). However, these figures must be read with caution since several hundred Filipinos naturalize annually (Statistisches Bundesamt 2014b). In terms of the flow of official cash remittances, at roughly 623 million US dollars, Germany is currently ranked in eighth position internationally—remaining robust despite the euro crisis during the last few years—and the second largest remittance-sending European country after the United Kingdom (Bangko Sentral ng Pilipinas 2014). This suggests that there is a presence of de jure and/or de facto labor migrants with a high earning power.

cours de ce chapitre – la majeure partie des recherches partent du paradigme du migrant capable d’agir malgré (et en fonction) des contraintes sociales.

Dans le prochain chapitre, nous exposerons le contexte socioéconomique, politique et culturel à la fois de la relation entre l’Allemagne et les Philippines et de l’insertion des deux nations au sein des migrations internationales dans le monde.

### **Chapitre III – La place des Philippines et de l’Allemagne dans les migrations internationales**

#### **Introduction au chapitre III**

Ce chapitre a pour ambition de fournir des éléments de contexte historiques, socioculturels et économiques permettant de comprendre à la fois la place des Philippines et de l’Allemagne au sein des migrations internationales et la relation migratoire qui unit ces deux pays. Nous avons choisi de le diviser en quatre sections, afin de présenter ces éléments de contexte tout en ouvrant constamment notre propos à la relation (migratoire) entre les deux pays. Ainsi, la première section se concentre sur le contexte philippin, tandis que la deuxième aborde la place de l’Allemagne au sein des migrations philippines. La troisième section traite principalement de la situation de ce pays au sein des migrations internationales, alors que, la quatrième et dernière section se penche plus spécifiquement sur la place des Philippines dans les migrations vers l’Allemagne – et en particulier vers la région du Bade-Wurtemberg, où la plus grande partie de notre enquête a été menée.

#### **Section I - Les Philippines : un pays de capitalisme dépendant**

##### §. I - Quelques éléments de contextualisation historique

Les Philippines sont une nation insulaire située en Asie du Sud-Est et entourée par les mers de Chine méridionale (en anglais, *South China Sea*), de Sulu et des Philippines. Le pays compte environ 108 millions d’habitants (Banque mondiale, 2019) et est formé par trois macro-régions (*Luzon* au nord, *Visayas* au centre et *Mindanao* au sud). On y parle environ 78 langues et à peu près 500 dialectes (Nadeau, 2008). Les principales langues sont le tagalog et le cebuano. Le tagalog (langue officielle de communication et d’enseignement) est

principalement parlé à *Luzon*, tandis que le cebuano l'est à *Visayas* et à *Mindanao* (Mangahas, 2016; Sanchez, 2016; Nadeau, 2008). En termes de caractéristiques socio-anthropologiques, la société philippine contemporaine est le résultat de plusieurs influences historiques (Rafael, 1992 ; Nadeau, 2008). La colonisation par l'Espagne et par les États-Unis y a d'abord introduit l'espagnol, puis la langue anglaise, mais aussi la religion chrétienne de matrice ibérique et l'organisation de l'administration étatique et du système éducatif contemporains, inspirés de ceux des États-Unis. Qui plus est, les Philippines ont aussi été historiquement influencées, avant la colonisation, par les zones culturelles qui correspondent aujourd'hui à l'Inde, à la Chine, et à l'espace arabo-persan – principalement à travers les échanges commerciaux entre l'Asie du Sud-Est et ces régions du monde (Nadeau, 2008). Ainsi, des croyances de matrice hindouiste étaient déjà présentes dans l'archipel, aux côtés des « religions animistes » locales. De même, le nom d'une des trois macro-régions du pays, *Visayas*, provient probablement du système tributaire hindou (*Vijaya*) (Nadeau, 2008). L'influence chinoise était aussi notoire durant la phase précoloniale, de telle sorte qu'au XV<sup>ème</sup> siècle, les échanges commerciaux entre les deux zones étaient déjà intenses. Le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme étaient également présents à cette époque, toujours aux côtés des pratiques religieuses locales (Nadeau, 2008). Quant aux influences de l'espace arabo-persan, celles-ci se vérifient notamment par la présence de l'islam sur l'île de *Mindanao*, ce dernier étant arrivé avec les marchands persans et arabes qui sillonnaient la région du Sud-Est asiatique dès le XIII<sup>ème</sup> siècle (Nadeau, 2008).

Enfin, la société philippine d'aujourd'hui reflète également l'interaction de ces influences externes au cours de l'histoire avec les formes sociales et culturelles locales. On observe ainsi un poids de la parenté élargie dans la formation des hiérarchies sociales à partir d'un système de type bilinéaire, qui aurait créé au cours de l'histoire des Philippines une tension structurelle avec des normes de genre ayant généralement oscillé entre la symétrie relative entre les hommes et les femmes lors de la période précoloniale, l'asymétrie de l'interrègne de la colonisation espagnole (1521-1896) à la suite, entre autres, de l'introduction des normes de genre de la hiérarchie (« le travail d'une femme vaut moins que celui d'un homme ») et de la séparation (« il y a des « métiers d'homme et des métiers de femme »), la relative ouverture de la phase états-unienne (1898-1946), la reprise d'un discours fondé sur l'asymétrie pendant les années Marcos (1965-1986), le renforcement de la symétrie durant les années « Cory Aquino » (1986-1992) et, enfin, les dernières années de tension constante entre symétrie et asymétrie, sous le prisme des contradictions engendrées par la migration des femmes (Cruz,

2012). De surcroît, les traces de ces influences multiples se retrouvent également dans la conception relationnelle du pouvoir héritée de la période précoloniale et transformée par la phase coloniale, et dans des rapports sociaux de pouvoir où, à la différence de l'« Occident », les différences de genre en général sont moins structurantes et engendrent plus de « marges de manœuvre » pour les femmes – ce qui ne signifie pas une absence de conflits ou d'inégalités ! – et peuvent être délaissées au profit d'autres marqueurs de statut, à l'instar de l'âge ou de la place au sein de la fratrie (Errington, 1990; Karim 1995; Cannell, 1999; Nadeau, 2008).

## §. II - Le poids de la dépendance

Les Philippines sont à notre sens une nation caractérisée par un capitalisme dépendant (Bambirra, 1978 ; Marini, 2000 ; Dos Santos, 2020). Cette caractéristique s'exprime à travers une intégration subordonnée du pays et de sa classe dominante dans la division internationale du travail, qui se traduit à son tour par le sous-développement chronique du pays et par la spécialisation de son économie dans la production de matières premières (denrées agricoles) et de marchandises de basse complexité (électronique, textiles, machinerie, alimentaire) (Nadeau, 2008 ; Psa, 2019). Cette caractéristique puise souvent ses racines dans l'histoire de la colonisation européenne et nord-américaine du monde, mais aussi dans des phénomènes contemporains qui renforcent cette tendance. Ainsi, dans le cas des pays d'Asie du Sud-Est, ce rôle a été joué dès les années 1990 par les mesures de libéralisation des marchés et d'insertion des économies de la région dans les chaînes de valeur liées aux économies développées, telles que celles du Japon, de la Chine ou d'Europe (Granger & Caouette, 2019). En outre, il nous paraît essentiel de souligner qu'à la différence d'Appadurai (1996) et d'autres chercheurs des *post-colonial studies*, nous ne voyons pas dans l'évocation de la réduction des inégalités internationales et l'augmentation des inégalités intra-nationales un démenti des fondements de la théorie de la dépendance, à savoir l'insertion subordonnée des pays dépendants dans la division internationale du travail. C'est pourquoi nous qualifions toujours les Philippines de pays dépendant et partons du principe que la relation de dépendance est pertinente pour expliquer, au moins en partie, la position de ce pays parmi les nations « pauvres et inégales » du monde actuel.

La dépendance engendre aussi l'appauvrissement des nations dépendantes à travers des mécanismes de transfert de valeur entre les économies, tels que la dette des pays dépendants

vis-à-vis des nations développées, les fuites de capitaux ou la tendance historique<sup>73</sup> à la baisse du prix des matières premières (Bambirra, 1978; Simon, 1995; Marini, 2000; Cashin; Mcdermott, 2002). Enfin, la nature de ce rapport s'exprime également à travers des imaginaires partagés entre les pays dépendants et les pays développés. Ceux-ci façonnent des « sites de désir » au sein desquels se mêlent la fascination, l'exotisation de l'autre, le désir et le rejet (Manderson et Jolly, 1997 ; Lauser, 2006). Bien souvent, ces champs d'« attraction et de répulsion » sont également liés à une histoire coloniale partagée et imbriquée avec des logiques culturelles qui leur sont propres, ce qui dans le cas des Philippines conduit à l'association des hommes occidentaux, assimilés tout simplement à des États-Uniens en raison du lien colonial et néocolonial entre les pays, à la modernité, à l'amour romantique, à l'image de l'homme pourvoyeur ou à la fidélité conjugale (Lauser, 2006; Cannell, 1999). En même temps, les femmes philippines font elles aussi l'objet d'une certaine fascination de la part des hommes occidentaux – ici encore, bien souvent États-Uniens. Néanmoins, elles sont supposées plus attachées à la famille et à des rôles de genre « traditionnels », mais aussi moins exigeantes ou moins « libérées » que les Occidentales (Lauser, 2006).

Aux Philippines comme dans l'ensemble des pays dépendants, le phénomène d'appauvrissement est particulièrement visible en ce qui concerne la question des inégalités. Ainsi, même si leur proportion est passé de 33 % (Nadeau, 2008, p. 14) à 21 % en 2015 (Banque mondiale, 2015a), 22 millions de Philippins vivent encore en dessous du seuil de pauvreté (Banque mondiale, 2018). Les taux de chômage et l'emploi précaire<sup>74</sup> y sont également importants, puisqu'ils concernent environ 46 % de la population du pays (Oit, 2015). Les taux de sous-emploi<sup>75</sup> sont tout aussi conséquents (16 % de la population) (Philippine Statistics Authority, 2018). Qui plus est, les pays de capitalisme dépendant sont connus pour leur importante concentration des revenus. Les Philippines possèdent ainsi un index Gini (mesure de concentration des revenus) de 44 (Banque mondiale, 2015b). À titre de comparaison, ceux de la Suède et des Pays-Bas sont respectivement de 29 et 28 (Banque mondiale, 2015c, 2017). Finalement, les mêmes phénomènes de concentration et de pauvreté se retrouvent dans l'agriculture des pays dépendants. Ainsi, la plupart des terres cultivables

---

<sup>73</sup> Une tendance déjà évoquée dans les années 1950 au sein de la CEPAL (Commission économique pour l'Amérique latine) par Raúl Prebisch (1951).

<sup>74</sup> Selon l'Organisation mondiale du travail (2015), ces emplois précaires concernent aussi les travailleurs qui exercent pour leur propre compte et les travailleurs familiaux.

<sup>75</sup> Défini par le *Philippine Statistics Authority* (2018) comme regroupant les travailleurs qui souhaitent travailler plus d'heures dans leurs emplois actuels, qui possèdent un second emploi ou qui souhaitent occuper un nouvel emploi avec un temps de travail supérieur.

aux Philippines étaient encore dans les années 1990 aux mains d'un petit pourcentage de la population, tandis que les paysans philippins représentent aujourd'hui encore environ 34 % des individus touchés par le sous-emploi et par la précarité (Simon, 1995; Philippine Statistics Authority, 2018).

## **Section II - Les migrations philippines et la place de l'Allemagne dans ces migrations**

Les Philippines constituent un pays d'émigration<sup>76</sup> (Simon, 1995). Les conditions d'accueil de ses migrants varient énormément en fonction des politiques du pays qui les reçoit et de son marché du travail – le troisième facteur important pour analyser leur présence dans le pays d'installation serait les caractéristiques de la communauté ethnique à laquelle ils appartiennent (Portes & Rumbaut, 2006, p.92-93). Quant aux facteurs expliquant les migrations philippines dans le monde, ils sont à la fois démographiques, économiques, politiques et historiques, et s'inscrivent au sein des lignes de tension de la division internationale du travail entre les nations dépendantes et les nations développées. Dans le cas philippin, la pauvreté s'ajoute notamment au sous-emploi et à la pression démographique<sup>77</sup>, mais aussi au manque d'opportunités pour une jeunesse instruite et à l'urbanisation accélérée provoquant l'expulsion des campagnes de paysans de plus en plus précaires (Simon, 1995; Bélanger & Haemmerli, 2019; Salazar Parreñas, 2015). La politique de promotion active de la main-d'œuvre philippine par l'État, depuis les années 1970, joue aussi un rôle majeur (Salazar Parreñas, 2015; Asis, 2018; Bélanger & Haemmerli, 2019). Celle-ci a pris son élan<sup>78</sup> sous l'administration de Ferdinand Marcos, avec la création de plusieurs organes étatiques chargés de promouvoir et de gérer la main d'œuvre philippine à l'étranger. Ainsi, en 1974, le *New Labour Code* (en français, Nouveau code du travail) institua l'*Overseas Employment Development Board* (Bureau de développement de l'emploi à l'étranger) (Commission on Filipino Overseas, 2020; Republic of the Philippines, 1974), devenu en 1982 par décret présidentiel la *Philippine Overseas Employment Administration* (Administration des Philippines d'outre-mer ou POEA) (Republic of the Philippines, 1982). Puis fut créée en 1980

---

<sup>76</sup> Principalement, car il n'est pas possible de ne pas prendre en compte l'ancienne et grande diaspora chinoise aux Philippines (et dans d'autres pays d'Asie du Sud-Est) (Simon, 1995; Bélanger & Haemmerli, 2019).

<sup>77</sup> Les Philippines ont vu leur population doubler en 35 ans (50 millions en 1980, 100 millions en 2015), même si pour certains auteurs la tendance est désormais à la stabilisation (Simon, 1995, p. 389; Bélanger & Haemmerli, 2019, p. 34).

<sup>78</sup> Au départ, le principal pays concerné était l'Arabie Saoudite, où la pénurie de main d'œuvre s'est fait sentir dès les débuts de la croissance prodigieuse connue par le pays à partir de 1970 (Bélanger & Haemmerli, 2019; Simon, 1995). Pour ce qui est du gouvernement philippin, la stratégie d'exportation de la main d'œuvre nationale est souvent justifiée comme mesure de lutte contre le chômage et comme source importante de recettes supplémentaires pour l'économie nationale (Cruz, 2012).

la *Commission on Filipino Overseas* (CFO ou Commission sur les Philippins d'outre-mer), organe public chargé de la défense des intérêts des Philippins travaillant à l'étranger (Commission on Filipino Overseas, 2020).

Poursuivant le dessein de promouvoir la main d'œuvre nationale à l'étranger, l'administration de « Cory » Aquino (1986-1992) a introduit par décret présidentiel d'autres dispositions, comme l'ouverture et la régulation de la participation des entités privées au recrutement et au placement de la main d'œuvre philippine (Republic of the Philippines, 1987). Ce fut lors des années « Cory Aquino » que l'expression *bagong bayani* (nouveaux héros) a été créée pour nommer les migrantes philippines. Elle a été plus tard circonscrite aux hommes (Cruz, 2012). Par ailleurs, cette expression est intéressante car révélatrice de la contradiction fondamentale engendrée par le départ des femmes, puisque ces dernières sont paradoxalement à la fois fêtées en tant qu'héroïnes qui se sacrifient pour le pays et pour leurs familles, et condamnées comme menace vis-à-vis des fondements de la société – du fait de l'impossibilité (ou de la difficulté) de remplir les rôles de genre qui étaient attendus d'elles (mères attentives, fille pieuses et vertueuses, épouses dévouées et modestes...) (Cruz, 2012). En outre, la protection et les droits des travailleurs philippins à l'étranger est devenue une préoccupation prise en compte dans la législation les concernant (Cruz, 2012). La dernière étape du processus entamé sous Ferdinand Marcos a été [l'amendement législatif de 2010](#), promulgué durant le mandat de Benigno « Noynoy » Aquino (2010-2016). Ce décret insiste sur la protection des droits des travailleurs migrants ainsi que sur les questions liées aux droits des femmes migrantes et à leurs vulnérabilités spécifiques (Republic of the Philippines, 2010). Aujourd'hui, la CFO, le POEA et d'autres organes de l'État philippin gèrent plus de deux millions de travailleurs<sup>79</sup> à l'étranger (*Overseas Filipino Workers*) (Philippine Overseas Employment Administration, 2019). Parmi ces derniers, 96.8 % sont des travailleurs sous contrat (*Overseas Contract Workers*), tandis que 3,2 % n'ont pas de contrat (Philippine Overseas Employment Administration, 2019). Ces hommes et femmes sont munis pour la plupart de contrats temporaires et, pour environ 95 % d'entre eux (exactement 322 198 sur 344 966 pour l'année 2010), embauchés au travers d'agences privées accréditées auprès du gouvernement philippin (Oim, 2013; Philippine Overseas Employment Administration, 2019). Les autres (soit 6 519 en 2010) sont recrutés dans le cadre des contrats établis entre les Philippines et d'autres États

---

<sup>79</sup> Le terme *Overseas Filipino Workers* désigne dans les statistiques Philippines un sous-ensemble du terme *Overseas Filipinos* ou Philippins de l'étranger qui concerne spécifiquement les travailleurs temporaires (Poea, 2019). Quant au terme *Overseas Filipinos* » lui-même, il inclut l'ensemble des migrants philippins, qu'ils soient temporaires, permanents, réguliers ou irréguliers (Asis, 2017).



demandeurs de main d'œuvre (*Government to Government*, en français de gouvernement à gouvernement) (ibid, 2013).

Comme on a pu le constater, les relations culturelles, linguistiques et économiques d'origine coloniale avec les nations développées sont fondamentales pour comprendre les tenants et les aboutissants des migrations philippines. Cependant, cet ensemble d'éléments n'est pas isolé dans la « trame » mettant en mouvement les Philippines et les Philippins. Entre également en ligne de compte la question des nations développées vers lesquelles les Philippins migrent. Plusieurs processus s'y imbriquent simultanément : la transition démographique et l'entrée des femmes sur le marché du travail, qui engendrent un besoin croissant en main-d'œuvre dans des secteurs tels que celui des soins à la personne ou du travail domestique, la transformation de l'apport migratoire des pays dépendants en donnée structurelle à partir de la segmentation progressive de l'économie entre des secteurs qualifiés et protégés et des secteurs précaires et peu qualifiés, mais aussi la globalisation des pôles de recrutement et d'attraction (pour les pays dépendants et pour les pays développés, donc) à partir du processus de mondialisation économique, de rétrécissement de l'espace-temps et de mise en place par les pays développés d'un « système monde » intégrant nations développées et nations dépendantes (Simon, 1995; Wenden, 2016).

La relation migratoire qui se développe entre ces différents espaces de « prospérité » et de « pauvreté », entre les pays dépendants comme les Philippines et les zones de capitalisme développé, se traduit de toute évidence dans le fait que presque 10 %<sup>80</sup> de la population philippine, soit environ 9,4 millions d'individus, vit à l'étranger (Bélanger & Haemmerli, 2019, p. 46). Certaines provinces du pays concentrent plus de départs que d'autres, comme celles de Cavite, Laguna, Batangas, Rizal et Quezon (regroupées sous l'acronyme Calabarzon, dans la région de Manille, au nord du pays). Ce sont les provinces d'origine d'environ 21 % du total des Philippins à l'étranger (Marin, 2018, p. 82). Par ailleurs, ceux qui migrent sont dispersés dans de nombreux pays du monde, notamment ceux de capitalisme développé. Ils se trouvent, par ordre décroissant, aux États-Unis, en Arabie Saoudite, au Canada, aux Émirats arabes unis, en Malaisie, en Australie, au Qatar, au Japon, au Royaume-Uni, au Koweït, en Italie, à Singapour et à Hong Kong (Nadeau, 2008; Bélanger & Haemmerli, 2019, p. 43). Finalement, les migrants philippins qui partent le font pour 47 % d'entre eux à titre permanent – comme ceux qui ont obtenu le statut de citoyen ou de résident permanent du pays

---

<sup>80</sup> Le pourcentage a en effet doublé par rapport aux 5 % évoqués par Simon dans les années 1990 (Simon, 1995).

d'installation – et pour 45 % à titre temporaire, à l'instar des travailleurs sous contrat de la marine marchande ou du secteur des soins à la personne. Quant aux migrants en situation irrégulière<sup>81</sup>, ceux-ci ne représentent qu'environ 8 %. (Bélanger & Haemmerli, 2019, p. 43). Il se trouvent notamment en Malaisie, dans l'état de Sabah, et dans les pays du Moyen-Orient (Oim, 2013). Certains sont également aux États-Unis, dans des pays d'Europe ou à Singapour (ibid, 2013).

#### §. I - La division internationale du travail reproductif et la migration des femmes philippines

À l'heure actuelle, plus de la moitié<sup>82</sup> des migrants philippins sont des femmes (Bélanger et Haemmerli, 2019). Le phénomène se reproduit dans la plupart des pays du monde, où les femmes représentent environ 51 % des migrants (Falquet *et al.*, 2010 ; Wenden, 2016). La plupart du temps, les migrantes philippines sont originaires des classes moyennes locales précarisées, instruites et en manque de débouchés sur le marché national du travail. Parfois, il s'agit d'une fraction de ces mêmes classe moyennes<sup>83</sup> dont l'installation en ville est récente et qui garde encore des attaches à la campagne. Plus rarement, ce sont des femmes d'origine campagnarde sans liens avec le monde urbain. Leur profil d'âge varie considérablement, mais avec un plafond qui reste, comme pour de nombreux migrants à l'heure actuelle, aux alentours de 45 ans (Bélanger & Haemmerli, 2019, p. 40). À l'étranger, les Philippines<sup>84</sup> se trouvent surtout dans les segments marchand et non-marchand de la reproduction sociale des pays développés, que nous définissons comme regroupant l'ensemble des activités et des métiers essentiels à l'entretien et à la reproduction de la force de travail – au sens de production et reproduction du vivre (Salazar Parreñas, 2015, Hirata & Zariffian, 2013). Ainsi, les migrantes philippines se retrouvent au sein de niches de l'économie marchande telles que le travail domestique et les soins à la personne (*Pflegemigrantinnen*, en allemand). Ces segments sont connus pour leur précarité et un accès moindre aux droits sociaux, politiques et parfois aussi

<sup>81</sup> Le pourcentage a en effet doublé par rapport aux 5 % évoqués par Simon dans les années 1990 (Simon, 1995).

<sup>82</sup> Selon l'Office des Statistiques de la République Philippine, 56 % des travailleurs philippins à l'étranger en 2019 étaient des femmes (Philippine Statistics Authority, 2019).

<sup>83</sup> Les classes moyennes philippines ne partagent pas les mêmes conditions d'existence (matérielles et subjectives) que celles d'Europe – ou du Brésil. Il faut donc les penser selon les particularités sociohistoriques, culturelles et économiques de la société philippine – par exemple, le fait que ce soient des classes marquées par la précarité en termes de conditions de travail, par l'urbanité récente d'une partie de ses membres, par le niveau d'instruction globalement élevé, mais aussi par la diffusion parmi ses rangs de la perception de l'éducation comme facteur d'ascension sociale, entre autres éléments (Salazar Parreñas, 2015).

<sup>84</sup> Dans des segments où la proportion de femmes philippines par rapport aux hommes philippins est d'ailleurs particulièrement importante. Ainsi, en 2018, 57 354 femmes sont parties à l'étranger en tant que domestiques, tandis que seuls 2 835 hommes ont fait de même (Salazar Parreñas, 2015, p. 3). La situation se reproduit chez les « épouses migrantes », puisque 91 % des Philippines mariés à des étrangers entre 1989 et 2018 étaient des femmes (Commission on Filipinos Overseas, 2018).

civils. Les Philippines forment également un important contingent de l'économie non marchande en tant qu'« épouses migrantes » (*Heiratsmigrantinnen*, en allemand)<sup>85</sup> (Salazar Parreñas, 2015, p. 3; Bélanger & Haemmerli, 2019, p. 42).

Les Philippines ont acquis une certaine notoriété au sein de la littérature savante<sup>86</sup> et profane<sup>87</sup> pour ce qui concerne du secteur domestique et des soins à la personne, mais aussi de la reproduction sociale non marchande. Leur nombre<sup>88</sup> et leur présence tout autour du globe expliquent en grande partie cet état de fait. Ainsi, on trouvait en 2015 des domestiques philippines dans quelques 160 pays ! (Salazar Parreñas, 2015). Concrètement, ce sont également les infirmières<sup>89</sup>, les aides-soignantes ou les femmes de ménage qu'on aperçoit dans les couloirs des hôpitaux ou au sein des maisons de retraite d'Europe, d'Amérique du Nord ou d'Asie. Ce sont aussi les bonnes ou les nounous embauchées par des familles aisées, chez qui elles effectuent les tâches ménagères et/ou prennent soin des plus âgés ou des malades, tout en participant (souvent) à la socialisation en anglais des enfants. Enfin, ces migrantes philippines peuvent aussi être les épouses<sup>90</sup> d'ouvriers, d'employés ou de petits

---

<sup>85</sup> En termes de nombre et par rapport à d'autres femmes d'Asie, elles viendraient après les Chinoises et les Indonésiennes, tout en se plaçant devant les Vietnamiennes (Bélanger & Haemmerli, 2019, p. 42).

<sup>86</sup> La littérature sur le secteur domestique est abondante et appartient à des domaines très variés (de la sociologie au travail social). Citons par exemple: en France, Mozère (2010); en Italie et aux États-Unis, Salazar Parreñas, (2015); au Moyen-orient, Caillol (2018); à Singapour, S. Liao (2018) ; en Asie, Ito (2010). Celle qui porte sur le secteur des soins l'est également : en Israël, Ayalon et Sharon (2010); aux États-Unis, Le Espiritu (2016); en Allemagne, Arends-Kuennig, Calara et Go (2015). Enfin, on trouve une littérature tout aussi riche sur la question des migrations dans le cadre du mariage : au Japon, Faier (2007), Tokoro (2016), et Satake (2018) ; aux États-Unis, Constable (2003, 2005); en Allemagne

<sup>87</sup> Nombre de productions audiovisuelles sur internet et d'articles de journaux se sont penchés ces dernières années sur la vie et les obstacles qu'affrontent les domestiques philippines. En Allemagne, des journaux tels que *die Zeit* (06/2018), *der Spiegel* (08/2018) et *Süddeutsche Zeitung* (05/2018) ont publié des reportages sur le sujet.

<sup>88</sup> Pour la seule année 2010, environ 103 000 domestiques philippines sont parties travailler à l'étranger (Salazar Parreñas, 2015, p. 10). Leur nombre total dans le monde est difficile à estimer car les chiffres publiés par le gouvernement philippin ne concernent d'habitude que les migrations de travailleurs temporaires. Ils excluent donc ceux qui ont migré en dehors des voies officielles, ceux qui sont partis en tant que touristes et qui ont trouvé un emploi ultérieurement, les filles au pair et les étudiants, entre autres (Salazar Parreñas, 2015).

<sup>89</sup> Les infirmières philippines sont de plus en plus présentes parmi les travailleurs migrants philippins du secteur des soins – le pic fut atteint selon Cruz (2012) en 2000, suivi par une chute liée à la baisse de la demande globale de main-d'œuvre soignante dans le monde. Il s'agit le plus souvent de femmes (Poea, 1992 ; 2010). En 1992, elles ont été environ 5 000 à partir pour des pays tels que les États-Unis (1 767), la Grèce (279), l'Arabie Saoudite (3 061) ou la Libye (256) (Poea, 1992). Près de deux décennies plus tard, ces infirmières étaient environ 12 000 à faire de même vers des nations comme l'Arabie Saoudite (8 513), le Royaume-Uni (350), ce dernier n'apparaissant pas sur la liste de 1992, Singapour (722) ou les Émirats arabes unis (473) (Poea, 2010). Enfin, il convient de noter que la profession est également devenue au cours des années l'une des voies les plus recherchées par les candidates à la migration internationale, les écoles de formation et la difficulté – ou le manque d'intérêt, si l'on préfère – du gouvernement philippin à réguler le secteur participant fortement, entre autres facteurs, à la reproduction de cette logique qui mène (souvent) de l'obtention du titre d'infirmier au travail aux Philippines, puis à l'emploi au sein du secteur marchand de la reproduction sociale dans les pays du Golfe, en Asie, en Europe ou aux États-Unis (Masselink & Shou-Yin., 2010).

<sup>90</sup> Il convient de préciser que l'expression « épouse migrante » n'entend pas réduire des parcours souvent complexes au seul événement du mariage avec un homme (normalement) issu d'un pays développé. Cependant,

indépendants des pays développés, une migration que Palriwala et Uberoi (2008; p. 23) qualifient de « *migration within or as a result of marriage* » (en français, nous l'avons traduit comme *migrations dans le cadre du mariage*<sup>91</sup>. Ce concept, conçu par Eleonore Kofman (2004) et repris par Fresnoza-Flot et Ricordeau (2017), est une sous-catégorie de celui de *family-related migration* (migration en lien avec la famille). Avec les autres sous-catégories (*family reunification*, en français réunification familiale, et *intact family migration*, migration de familles intactes) qui constituent ce dernier concept, et à l'exception de la *family migration* (migration familiale) « [...] qui inclut à la fois les familles nucléaires et les familles élargies (Cooke, 2008), [le concept de migration dans le cadre du mariage indique] que la famille « potentielle » est de nature nucléaire. Cela peut être dû aux politiques migratoires des pays d'accueil qui limitent les déplacements des personnes qui ne sont pas des membres de la famille immédiate d'un migrant ou d'un citoyen étranger. » (Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017, p. 6). Malgré cette restriction, que nous considérons comme une limite, il nous paraît que le concept de migrations dans le cadre du mariage soit le plus approprié – il garde à notre sens son opérationnalité - pour aborder les migrations de femmes philippines « dans le cadre du mariage », puisque, comme nous verrons plus tard, elles relèvent de contextes très hétérogènes du point de vue des individus et des couples – malgré leur dénominateur commun, le fait même du mariage.

Quoi qu'il en soit, les hommes philippins migrent aussi. Ils sont parfois présents au sein des mêmes secteurs économiques que les femmes (dans la reproduction sociale marchande), comme en Italie (Salazar Parreñas, 2015). Cependant, on les retrouve principalement dans les postes les plus précaires au sein de la marine marchande naviguant sous pavillon de complaisance (ce sont des marins et dans une moindre mesure des sous-officiers)<sup>92</sup> (Mckay, 2007). Ces marins philippins ont un âge moyen de 38 ans et viennent principalement des régions rurales du Sud du pays (Mindanao), où les taux de pauvreté peuvent atteindre 38 à

---

force est de constater que le mariage façonne d'un point de vue social, juridique et économique ces mêmes parcours.

<sup>91</sup> Fresnoza-Flot, Ricordeau (2017) citent Kofman (2004), qui subdivise la catégorie en deux types de parcours. Ceux concernant les générations suivantes, issues de migrations, dans lesquels l'individu épouse quelqu'un issu de l'espace diasporique auquel il est lui-même lié, et ceux réalisés entre des résidents permanents et/ou des citoyens et des individus que ces derniers ont rencontré à l'étranger.

<sup>92</sup> En anglais *flags of convenience* (FOC). Il s'agit d'une modalité juridique d'immatriculation d'embarcations commerciales devenue courante après le choc pétrolier de 1973. Elle permet à des non-nationaux d'en devenir propriétaires, ainsi que l'embauche de non-nationaux dans des embarcations immatriculées sous pavillon de complaisance. Le régime FOC permet aussi aux propriétaires de ces mêmes embarcations, en les immatriculants dans des pays peu préoccupés par le droit des travailleurs, de réduire le coût de la force de travail, de payer moins de taxes et de ne pas avoir à s'inquiéter d'éventuelles revendications syndicales (Mckay, 2007).

46 % de la population (Mckay, 2007, p. 74). Tout comme les migrantes femmes, les hommes philippins voient leur insertion subordonnée à l'économie globale. Dans les divers contextes migratoires où ils s'insèrent, ces hommes partagent avec les femmes certains des bouleversements de position liés au fait d'être originaires d'un pays dépendant : ils sont souvent des travailleurs peu qualifiés, et donc peu protégés et peu rémunérés, mais aussi racialisés et sans accès à la pleine citoyenneté (au sens de Marshall et Bottomore, à savoir dans l'accès à des droits civils, sociaux et ou politiques) (Marshall & Bottomore, 1987; Salazar Parreñas, 2015).

Néanmoins, si les hommes et les femmes partagent en effet certaines des conséquences en termes de position lorsqu'ils migrent, comme le fait de vivre dans des pays développés en tant que travailleurs racialisés, précaires et assez souvent sous-rémunérés, la migration des femmes philippines vers les pays développés est aussi liée spécifiquement à leur place au sein de la division internationale du travail reproductif. Cette dernière notion, conçue par Rhacel Salazar Parreñas (2015) à partir des travaux d'Evelyn Nakano Glenn (1984), incorpore un nouvel élément à la connaissance de ces flux, à savoir la prise en compte des rapports hommes-femmes dans les pays développés et dans les pays dépendants, qui s'articule aux analyses en termes de rapports de classe et de racisation. Le cadre qui en ressort met en lumière les relations d'hétéronomie et de hiérarchie qui unissent (en tant que femmes) aussi bien qu'elle opposent (par la classe, l'appartenance nationale...), au sein de l'économie globale, des femmes aisées et blanches, leurs patronnes, et des domestiques ou nounous philippines dont l'embauche dans les nations développées reflète autant – comme nous le verrons – les inégalités de genre dans ces pays et dans les pays dépendants, que le fossé qui sépare des pays en termes économiques, et la reproduction de l'ensemble. Cependant, la division internationale du travail reproductif désigne en même temps un processus historiquement situé. Elle est le résultat des conséquences plus globales de l'intensification des échanges et de la circulation des personnes, des biens et des capitaux, en lien avec d'autres événements de nature démographique et sociale à l'origine de l'augmentation de la demande, dans les pays développés, concernant le travail de reproduction sociale marchand et non-marchand. Parmi ces éléments, citons la marchandisation croissante du travail de reproduction sociale, la généralisation du travail féminin dans les pays développés sans contrepartie pour les femmes en termes de garanties de reproduction sociale de leurs familles, le vieillissement de la population, la chute de la natalité et le célibat féminin grandissant dans les mêmes nations, mais aussi, du côté des pays dépendants comme les Philippines, les difficultés

rencontrées par les femmes du fait de rapports de sexe inégaux (désaffection des pères à l'égard de la vie familiale, violences conjugales, stigmatisation des femmes divorcées, accès aux emplois moins rémunérés et plus précaires en raison de la division socio-sexuée du travail...) (Salazar Parreñas, 2015; Le Bail, 2018; Bélanger & Haemmerli, 2019; Ehrenreich & Hochschild; 2004).

Il convient ici de souligner les deux principales limites du concept de division internationale du travail reproductif par rapport à sa capacité à rendre compte des phénomènes migratoires qui ont lieu au sein de l'économie marchande et non marchande de la reproduction sociale. La première d'entre elles concerne le fait que la division internationale du travail reproductif n'a pas vocation à appréhender la dimension microsociologique des phénomènes migratoires. En effet, comme nous venons de le voir, ce concept tend à privilégier plutôt leur aspect macrosociologique. Cette limite retire-t-elle au concept son opérationnalité ? Pas à notre sens, puisqu'il peut être employé analytiquement avec d'autres outils conceptuels (davantage) en mesure de saisir le niveau microsociologique. C'est par ailleurs à ce titre que Rhacel Salazar Parreñas (2015) mobilise la division internationale du travail reproductif en association avec le concept de transnationalisme pour appréhender, dans un jeu d'échelles analytique, à la fois la dimension structurelle (de genre, de racisation, de classe, de génération...) du phénomène de la migration de femmes philippines vers les États-Unis et l'Italie et le niveau microsociologique du déclassement, des mutations de la famille ou du vieillissement en migration.

Une deuxième limite, laquelle nous paraît fondamentale à souligner avant de refermer cet importante parenthèse théorique, de manière à revenir sur le cadre explicatif que propose la notion de division internationale du travail reproductif. Il s'agit également d'une des principales critiques faites à l'égard de cette dernière par Ishii *et.al* (2016). Le reproche en question concerne le débat à partir duquel la notion division internationale du travail reproductif a été construite. Elle serait réductrice en ce qui concerne les migrations dans le cadre du mariage, puisque fondée principalement sur la migration initiale (de la « fiancée » vers le pays de son futur mari). En cela, elle ignorerait le fait que l'expérience migratoire ne reflète qu'un standard très fluctuant de mobilité et d'engagement à travers les frontières des nations (Ishii *et.al*, 2016 ; Willis, Yeoh, Fakhri, 2004). Si l'affirmation est en soi pertinente, il reste que la division internationale du travail reproductif cerne particulièrement bien l'aspect collectif du phénomène, saisissant aussi de manière efficace la consubstantialité qui le

caractérise. De même, il s'agit de situer la notion là où celle-ci peut être utile, à savoir dans l'explication des tenants et des aboutissants macrosociologiques qui sous-tendent le phénomène des migrations féminines – et des migrations dans le cadre du mariage. Il n'est donc pas question de fermer les yeux ou d'oublier « l'autre pan de ce qui constitue des cycles de vie insérées dans des parcours migratoires complexes » (Ishii *et.al*, 2016), mais tout simplement de se concentrer sur des aspects macrosociologiques qui, à nos yeux, sont fondamentaux. Ainsi, cette seconde limite n'enlève pas non plus l'opérationnalité du concept pour penser les migrations de femmes philippines.

Après avoir refermé cette parenthèse théorique, reprenons le fil de notre raisonnement à partir du fait que, vue selon l'angle des inégalités de genre au sein des pays développés et dans les nations dépendantes, la notion de division internationale du travail reproductif a également l'avantage de mettre en exergue la centralité, pour l'existence des phénomènes de hiérarchie et de dépendance entre femmes originaires des pays dépendants et femmes aisées des pays développés (et avec les hommes de ces territoires, bien sûr), de la préservation des fondements de l'inégalité de genre – et, évidemment, de la continuité du phénomène de dépendance entre les nations ainsi que de la dynamique interne d'oppression, de domination et d'exploitation de classe, dans les pays développés comme dans les pays dépendants. Par conséquent, dans le cas spécifique des rapports sociaux de sexe, il faut que se maintiennent à la fois la hiérarchie (le travail d'une femme vaut moins que celui d'un homme), la séparation (il y a des métiers « d'homme » et des métiers « de femme ») et l'exploitation du travail productif et reproductif des femmes par les hommes (Kergoat<sup>93</sup>, 2001). En d'autres mots, il faut que soit préservée la double exploitation (dans la production et dans la reproduction) des femmes des pays dépendants, en tant que femmes et en tant que dépossédées, mais aussi dans les pays développés : les migrantes originaires des pays dépendants viennent à manquer dans la reproduction sociale de leurs propres nations, étant donné qu'elles partent, mais aussi dans l'économie productive, puisqu'elles ne constituent plus des bras disponibles.

Un autre aspect à notre sens fondamental a trait à la question des rapports de sexe, que nous abordons en tant que rapport social. Comme nous avons pu le démontrer, à travers la division internationale du travail reproductif, les femmes migrantes des pays dépendants comme les

---

<sup>93</sup> Pour la théorie des rapports sociaux de sexe selon Danièle Kergoat, nous nous sommes surtout appuyé sur l'ouvrage qui regroupe ses principaux travaux. Il figure dans les références bibliographiques.

Philippines (et les femmes de l'Asie<sup>94</sup> de capitalisme dépendant, si l'on peut dire) effectuent le travail de reproduction sociale à la place des femmes des classes aisées des pays développés. En conséquence, les dernières se trouvent « déchargées » de leurs obligations genrées. En même temps, les femmes des pays dépendants font elles-mêmes défaut dans leurs sociétés d'origine. Ce « vide » laissé par les femmes migrantes n'est généralement pas occupé par les hommes de la famille, mais plutôt par d'autres femmes moins favorisées : des sœurs, des cousines, ou même d'autres femmes issues de la campagne, embauchées en tant que nounous (*yayas*) (Salazar Parreñas, 2015). Comme nous l'avons également indiqué plus haut, la division internationale du travail reproductif provoque de cette façon des conséquences en termes de la position des migrants qui se déplacent (genrées, de classe...) au sein de l'économie globale opposant en une relation de dépendance et de hiérarchie les femmes des pays dépendants à celles des pays développés. Néanmoins, l'aspect qu'il était important de pointer ici n'est pas tant la non-participation des hommes philippins à la reproduction des familles, et que celle-ci soit un symptôme de la persistance des inégalités de genre, mais plutôt que les conséquences en termes de position en question créent, *de fait*, une hiérarchie entre des femmes les plus favorisées en haut de l'échelle sociale et, tout en bas, celles qui prennent en charge la reproduction sociale dans les familles des migrantes à l'étranger.

Cela nous amène à une ironie ultime que la division internationale du travail reproductif révèle au sujet des femmes migrantes des pays dépendants, ainsi qu'à la source des souffrances et des reconfigurations autour de leur rapport au groupe de parenté resté au pays. En d'autres termes, les femmes des pays développés (celles qui en possèdent les moyens, bien sûr) peuvent offrir à leurs familles de la reproduction sociale de qualité, tandis que celles qui travaillent chez ces dernières doivent compter sur des femmes encore moins fortunées issues des franges les plus pauvres des villes et villages des régions les plus démunies du pays, à l'instar de ceux du sud (Salazar Parreñas, 2015). En outre, les migrantes sont aussi obligées de se séparer de leurs familles et de faire face aux contradictions que cela peut engendrer lorsque les rôles genrés (de mère, de fille ou d'épouse) sont normativement censé être exercés en personne (Fresnoza-Flot, 2013; Salazar Parreñas, 2015) – comme dans le cas de la société philippine, qui attend des mères qu'elles soient présentes lorsque l'enfant grandit (ibid.). Ces contradictions peuvent également se référer aux attentes du groupe de parenté vis-à-vis des

---

<sup>94</sup> Au sein du secteur marchand et non marchand de la reproduction sociale, les femmes des pays dépendants d'Asie deviennent dans les pays développés, comme nous avons mentionné auparavant, des femmes de ménage, des infirmières, des épouses d'hommes nord-américains ou européens... L'ouvrage de Piper et Roces (2003) décrit très bien leur insertion dans l'économie globale, avec ses implications.



femmes, notamment en ce qui concerne l'injonction de solidarité, particulièrement forte, envers ceux restés au pays. Certains l'interprètent comme un « trait culturel », *pakikipagkapwa-tao*<sup>95</sup>, parfois traduit comme « la conscience d'une appartenance commune partagée ou l'unité entre soi et les autres », tandis que d'autres l'expliquent à partir de la clé de lecture de la dette de gratitude (*Utang na loob*) que les enfants ont vis-à-vis de leurs parents, car ces derniers leur auraient « fait le don de la vie » (Lauser, 2004, p.196; Salazar Parreñas, 2015). Quoiqu'il en soit, la séparation se fait souvent dans la souffrance (mais pas uniquement), et les migrantes finissent par développer des stratégies de parentalité et de conjugalité à distance, mais aussi des manières de gérer l'attente de solidarité de la part de ceux qui sont restés. Sous cette optique, la littérature sur le sujet est riche : dans le cas des mères à distance, ces stratégies peuvent aller du déni pur et simple de la situation à la multiplication de cadeaux comme forme de compensation de l'absence. Quant à l'attente de solidarité, elle est souvent gérée d'une manière paradoxale, parfois comme un poids, parfois comme une joie. Nombreuses sont les migrantes philippines qui ne cessent cependant pas de venir en aide à leurs proches restés au pays (Salazar Parreñas, 2015).

## §. II - La relation migratoire entre les Philippines et l'Allemagne

### a. De Cagayan au Rhin : brèves caractéristiques et histoire de la relation migratoire entre les Philippines et l'Allemagne

Le fleuve Cagayan ou *Rio grande de Cagayan* est le plus important des Philippines en termes d'extension et de volume. En Asie du Sud-Est, dans la macro-région de *Luzon*, il ne rencontrera jamais le Rhin, qui est le fleuve le plus long d'Allemagne, un pays d'Europe du Nord. Pourtant, tout en étant très minoritaires par rapport à d'autres populations étrangères<sup>96</sup>,

<sup>95</sup> L'anthropologue Andrea Lauser (2004, p.196) propose une analyse complète de la question, car elle revient sur les principaux points abordés à ce sujet, comme les critiques adressées au « grand nom » de la sociologie des philippines, l'états-unien Frank Lynch, lequel conceptualise *pakikipagkapwa-tao* comme *pakikisama* (traduit par certains comme familisme) et lui donne une connotation d'adhésion à la majorité sans principe (selon ses détracteurs).

<sup>96</sup> Le seul district d'Allemagne au sein duquel les Philippines représentent une part significative, quoiqu'assez faible (5 %), de la population étrangère est celui de Coblenz (*Regierungsbezirk Koblenz*) (Statistisches Bundesamt, 2018a). En outre, il convient de préciser ce qu'est un étranger aux yeux de la loi allemande. Selon le Bamf (*Bundesministerium für Migration und Flüchtlinge*) (2020d), en français l'Office fédéral des migrations et des réfugiés, un étranger est : toute personne qui n'est pas allemande au sens de la loi fondamentale de la République fédérale (*Grundgesetz für die Bundesrepublik Deutschland*). Pour la loi en question, consulter les références bibliographiques.

24 000<sup>97</sup> Philippins (19 000 femmes et 4 000 hommes) habitent tout de même officiellement au pays de Goethe et de Schiller – notons au passage une importante féminisation de cette population en Allemagne (Statistisches Bundesamt, 2018a, 2018b, 2018e). Cela étant, l'histoire de cette relation migratoire reste difficile à saisir, même s'il est possible de retracer la présence d'infirmières et de médecins philippins (parmi d'autres migrants d'Asie du Sud-est) appelés dans les années 1960-1970 à combler les besoins en matière de soins d'une Allemagne en pleine reconstruction après les conséquences destructrices de la Deuxième Guerre mondiale (Hardillo-Werning, 2007; Lauser, 2004; Broekmann, 1993 dans: Lauser, 2004; Süwold, 1990 dans : Lauser, 2004; Stolle, 1990). En ce qui concerne les « épouses migrantes philippines » en Allemagne, les chiffres officiels indiquent une augmentation de leur nombre plutôt discrète (par rapport à d'autres pays plus concernés) mais régulière entre 1989 et 2018 (CFO, 1989-2018). La présence philippine en Allemagne n'est donc ni très récente ni très ancienne.

Ces hommes et ces femmes qui firent à travers leur migration cette jonction que les fleuves ne pourront jamais effectuer habitent<sup>98</sup> principalement dans les Länder de la Bavière et du Bade-Wurtemberg (Statistisches Bundesamt, 2018a). Les Philippins d'Allemagne ont en moyenne 41 ans, avec une moyenne de 43 ans chez les femmes<sup>99</sup> et de 35 ans chez les hommes (Statistisches Bundesamt, 2018c). Pour ce qui est de leur statut juridique<sup>100</sup>, les données indiquent une prépondérance chez les femmes de titres de séjour pour motif de regroupement familial (*familiäre gründe*) (Statistisches Bundesamt, 2018d). À peu près la moitié de la population féminine est mariée à des citoyens de nationalité allemande (Statistisches

---

<sup>97</sup> Il convient de relativiser ce chiffre, puisqu'il ne prend pas en compte les Philippins en situation irrégulière, ni probablement les marins philippins en Allemagne, dont le nombre s'élève à environ 25 000 individus travaillant pour quelques 3 500 embarcations allemandes (Schmidt, 2013). C'est en effet ce qui ressort des statistiques philippines publiées par la *Commission on Filipinos Overseas* (CFO). Selon cette agence gouvernementale, les Philippins d'Allemagne seraient en réalité environ 47 000 (Cfo, 2013). Leur absence des statistiques allemandes s'explique probablement par le fait que ces travailleurs ne sont pas enregistrés en tant que résidents, mais également que les embarcations allemandes elles-mêmes naviguent pour la plupart sous pavillon de complaisance (et sont donc immatriculées ailleurs) (Verband Deutscher Reeder, 2020)

<sup>98</sup> Ils sont environ 4 700 en Bavière (680 hommes et 4 020 femmes) et 4 060 dans le Bade-Wurtemberg (595 hommes et 3 465 femmes) (Statistisches Bundesamt, 2018a).

<sup>99</sup> La moyenne d'âge des femmes n'est pas très basse, ce qui écarte, d'autant plus que les hommes allemands dans la quarantaine et dans la cinquantaine sont très souvent représentés parmi ceux qui épousent des étrangères (Thomann, 2011; Glowsky, 2011), l'hypothèse du sens commun d'une énorme différence d'âge au sein de ces couples (des hommes très âgés et des femmes très jeunes). Nous dirions que la vérité se trouve plutôt entre ces extrêmes. Ainsi, même s'il est vrai (dans notre expérience de terrain au moins) que nous avons rencontré et interviewé des femmes qui avaient épousé des hommes plus âgés qu'elles, l'écart d'âge entre les hommes allemands et les femmes philippines qui se marient n'était pas considérable.

<sup>100</sup> Ainsi, environ 3 790 femmes philippines ont obtenu un titre de séjour pour motif de regroupement familial. Elles furent 1 240, contre 1 090 hommes, à l'obtenir pour le motif « travail » (Statistisches Bundesamt, 2018d).

Bundesamt, 2018d). Cependant, de nombreuses Philippines possèdent un titre de séjour pour motif de travail (*zum Zweck der Erwerbs-Tätigkeit*) (Statistisches Bundesamt, 2018d). On les retrouve notamment dans le secteur des soins, comme l'indique la présence d'environ 903 infirmières philippines en Allemagne depuis 2020, auxquelles se seraient encore ajoutées 503 professionnelles après l'accord sur la main-d'œuvre soignante signé entre les Philippines et l'Allemagne (*Triple Win*, en français triple gain) (Philippine Overseas Administration, 2020). Dans le cas des hommes philippins, les titres de séjour pour motif de travail prédominent (Statistisches Bundesamt, 2018d). En outre, ils sont minoritaires dans la population détenant un titre de séjour pour motif de regroupement familial ((Statistisches Bundesamt, 2018d). Enfin, ces Philippins se retrouvent, comme l'on a vu ci-dessus, principalement dans la marine marchande allemande.

#### b. Les Philippines et l'Allemagne dans la division internationale du travail reproductif : entre *Triple Win* et « migrations d'épouses »

L'Allemagne ne fait pas exception pour ce qui est de sa position en tant que nation développée au sein de la division internationale du travail reproductif. En effet, la plupart des migrants philippins dans ce pays sont des femmes qui s'insèrent principalement au sein des secteurs marchand et non-marchand de la reproduction sociale locale. Tout comme dans notre analyse globale de la division internationale du travail reproductif, ces migrantes viennent surtout remplir un besoin en reproduction sociale de la société allemande. Dans le cas du secteur marchand, ce besoin s'exprime à travers l'embauche de personnel soignant philippin par le biais d'accords intergouvernementaux comme le « *Triple Win*<sup>101</sup> » déjà cité. Pour ce qui

---

<sup>101</sup> Le projet *Triple Win* est géré par une unité de l'Agence fédérale de l'emploi (*Bundesagentur für Arbeit*), l'Agence de placement de la main d'œuvre étrangère (*Zentrale Auslands und Fachvermittlung*) (ZAV). Il a été implanté en 2013 par le gouvernement allemand pour faire face à la demande croissante de personnel soignant (estimée à au moins 150 000 travailleurs d'ici 2025) (Bundesagentur für Arbeit, 2020a). Les pays participant au programme sont le Vietnam – l'embauche se fait dans ce cas précis sur la base de la perspective de formation des migrants en soins infirmiers en Allemagne –, les Philippines, la Bosnie-Herzégovine, la Serbie et la Tunisie (Bundesagentur für Arbeit, 2020a). Selon le règlement prévu, les professionnels infirmiers diplômés qui remplissent certaines exigences sont formés sur place de façon à pouvoir intégrer le marché du travail allemand (ibid., 2020a). Ils sont ensuite placés en petits groupes dans des institutions de soins allemandes (ibid.). Ces mêmes professionnels bénéficient aussi d'un suivi portant sur leur intégration sociale et au travail. Dans le cas du personnel philippin, les responsables allemands prennent également en charge les frais de déplacement et de visa, ainsi que la recherche d'un hébergement sur place (ibid.). Il est demandé aux infirmiers philippins de disposer d'une licence valide, mais aussi d'un minimum de deux ans d'expérience, entre autres prérequis (Bundesagentur für Arbeit, 2020b). La rémunération mensuelle peut atteindre 2 400 € pour une infirmière accréditée (Department of Labour and Employment, 2019). On prévoyait en 2020 l'embauche d'environ 1 000 infirmières (ibid.). Pour plus de détails, consulter également la brochure produite par l'Office philippin pour les travailleurs de l'étranger (POEA) à l'intention des candidats (en anglais) : <http://www.poea.gov.ph/twp/files/Triple%20Win%20Philippinen.pdf>

est des « épouses migrantes », il s'agit des unions germano-philippines qui apparaissent aisément dans les statistiques allemandes, presque toujours sur le même modèle : un époux allemand et une épouse philippine.

Cependant, la question des « épouses migrantes » est plus complexe à évaluer qu'il n'y paraît, puisque même s'il est vrai que le rétrécissement de l'espace-temps et le développement technologique lié à la mondialisation a rendu possible la rencontre entre des partenaires de plus en plus éloignés géographiquement, la présence de ces « épouses migrantes » philippines ne semble pas être corrélée à un taux de célibat féminin particulièrement élevé en Allemagne (Statistisches Bundesamt, 2019). Ce dernier élément est souvent évoqué, avec le vieillissement de la population et la baisse de la natalité<sup>102</sup>, pour expliquer la « migration d'épouses » (Le Bail, 2018; Bélanger & Haemmerli, 2019). De même, certains font référence aux évolutions de la conjugalité en Allemagne, qui tendirent à établir un « fossé » entre les hommes et les femmes de ce pays concernant leurs attentes vis-à-vis de la vie matrimoniale (Lauser, 2004). Les hommes<sup>103</sup> se trouveraient dans un « entre-deux » séparant, d'un côté, le modèle de conjugalité d'autrefois et, de l'autre, un modèle plus égalitaire et mutuellement vécu comme source d'épanouissement, auquel semblent s'attacher désormais les femmes allemandes (Lauser, 2004). Le mariage avec une femme philippine signifierait ainsi pour eux une sorte de transition sans trop de heurts, où la différence (et l'exotisme) de ces femmes souvent perçues comme « plus féminines et traditionnelles » représenterait un bouleversement au milieu du « vide » laissé par le « désengagement » de plus en plus marqué des femmes allemandes (Lauser, 2004).

De notre point de vue, bien que tous les éléments cités participent sans doute à la construction du champ des possibles de ces unions, selon la clé de lecture que nous avons adoptée pour comprendre les migrations entre les pays dépendants et les pays développés, les besoins en termes de reproduction sociale, associés à la question de leur prise en charge, semblent être

---

<sup>102</sup> Depuis les années 1970, il n'y a pas eu d'augmentation permanente et significative du taux de natalité en Allemagne (Bundesministerium für Arbeit und Soziales, 2019). Cela signifie que la natalité n'est pas en mesure d'atténuer à long terme les effets du vieillissement de la population (ibid.).

<sup>103</sup> Nous en citerons ici trois profils, évoqués par Andrea Lauser (2004), Ackermann (1994) dans Lauser (ibid.) et Ruenkaew (1999) dans Lauser (ibid.). Il s'agit bien entendu d'« idéaux-types » sociologiques. Il ne faut donc pas les considérer comme des clés de lecture à prendre « à la lettre », mais plutôt comme des pistes utiles pour la compréhension du profil sociodémographique des hommes qui épousent des femmes asiatiques comme les Philippines ou les Thaïes. Les profils mentionnés sont les suivants : celui de l'homme physiquement peu attractif, dont l'apparence le stigmatise en Allemagne, d'autant plus que celui-ci s'engage souvent dans des relations passagères pendant les vacances ; celui de l'homme déçu par une relation précédente, qui est resté longtemps célibataire qui décide de se marier à un âge avancé ; enfin, le profil du célibataire qui vieillit et décide, après une période de célibat, de se marier avec une femme asiatique.

les déterminants probables et principaux du phénomène de la « migration d'épouses philippines » en Allemagne. Nous aurions ainsi tendance à miser sur cette dernière hypothèse, principalement parce que s'enchevêtrent dans ce pays à la fois une réponse contradictoire aux besoins d'une population vieillissante et dépendante, et un déficit historique de prise en charge publique de la petite enfance. Concrètement, l'Allemagne a ainsi opté de plus en plus, dans le cas des soins aux personnes dépendantes, pour le système du « *care for cash* » (de l'argent contre des soins), tandis que les choix adoptés en ce qui concerne la petite enfance misent sur les crèches publiques, sans y mettre tous les moyens nécessaires<sup>104</sup> (Giraud, 2017). Dans le cas des personnes dépendantes<sup>105</sup>, le résultat de ce choix est que les familles finissent souvent par devoir utiliser les allocations pour les soins en embauchant de façon privée. L'embauche a souvent lieu au sein de la famille de la personne âgée concernée, et il s'agit également souvent d'une femme peu qualifiée et en situation précaire (Giraud, 2017). Le système<sup>106</sup> amène ainsi à une tendance à la re-familiarisation des soins aux plus âgés, quand son objectif affiché est celui de la réduire (ibid.).

Le même schéma se reproduit pour la prise en charge des plus petits. En l'absence de crèches, les familles doivent externaliser ce besoin en s'appuyant sur d'autres membres de la famille (les grands-parents, par exemple) ou embaucher une nounou. Dans ce cas aussi, ce sont souvent des femmes qui prennent en charge les soins à la petite enfance. Les femmes migrantes philippines adoptent pour leur part une solution qui va dans le même sens : lorsque c'est possible, elles font venir du pays une autre femme, une sœur ou une cousine par exemple. De toute évidence, le système de prise en charge de la dépendance, accentuée durant la vieillesse semble donc conduire lui aussi à une privatisation et à une re-familiarisation des coûts de la reproduction sociale (Veil, 2011; Giraud, 2017). De notre point de vue, la piste la plus intéressante pour comprendre le positionnement de l'Allemagne au sein de la division

---

<sup>104</sup> Même si, en 2016, 33 % des enfants étaient accueillis dans des structures publiques, les disparités régionales et de durée de prise en charge restaient importantes en Allemagne (Salles, Tablier, Brachet, 2016). Par exemple, seuls 16 % des enfants de moins de trois ans dans l'ex-Allemagne de l'Ouest étaient pris en charge en journée.

<sup>105</sup> Parmi les 4,1 millions de personnes dépendantes en Allemagne en 2019, 80% (3, 31 millions) étaient soignées à domicile, tandis que 20% (818 000) étaient prises en charge dans des maisons de retraite (*Pflegeheimen*) (Statistisches Bundesamt, 2020a).

<sup>106</sup> En 2019, l'Allemagne disposait de 15 400 maisons de retraite (*Pflegeheimen*), en comptant les structures temporaires et permanentes (Statistisches Bundesamt, 2020b). Parmi cet ensemble, 11 300 offraient des soins de longue durée avec hospitalisation complète (*Heime mit vollstationärer Dauerpflege*) (ibid.). Pour ce qui est du type de fournisseur de service, 43 % étaient privés (*Private*), tandis 53 % étaient des entités à but non lucratif (*freigemeinnütziger Trägerschaft*) (Statistisches Bundesamt, 2020b). Le personnel soignant travaillant dans l'ensemble des structures comptait quant à lui 796 489 personnes (dont 231 847 à temps plein) (ibid.). Enfin, en ce qui concerne le cas spécifique des 14 050 services de soins ambulatoires (*Ambulanten Pflegediensten*), le personnel soignant comptait 390 300 personnes (parmi lesquelles 109 700 employés à temps plein) (ibid.).

internationale du travail reproductif est justement le fait que les « épouses migrantes » philippines pourraient participer à ce processus en tant qu'élément permettant d'assurer de façon non marchande la reproduction sociale des plus âgés (leurs belles-mères, par exemple) et des plus petits (leurs propres fils ou ceux d'un premier mariage du mari allemand). Cette hypothèse reste néanmoins à confirmer.

### **Section III - l'Allemagne : un pays d'immigration**

Le *Statistisches Bundesamt* (Office des Statistiques de la République fédérale) a publié en 2017 un rapport indiquant que le chiffre de 10 millions d'étrangers (pour 83,1 millions de nationaux) était atteint en Allemagne (Statistisches Bundesamt, 2018). Le contenu de ce rapport n'est ni étonnant ni alarmant. Il s'agit tout au plus d'une confirmation de ce qui fut maintes fois mis en avant au sujet de l'Allemagne, à savoir qu'il s'agit d'un pays recevant depuis longtemps des populations étrangères sur son sol. Et il doit être saisi tout à l'aune de l'histoire commune de migrations entre l'Europe et les autres nations du monde, phénomène sociohistorique tout à fait courant qui rappelle à tous le caractère ordinaire des migrations humaines (Laacher, 2012 ; Simon, 1995; Wenden, 2016).

Le rapport de l'Office des Statistiques de la République fédérale permet de soulever une première question concernant la relation de l'État et de la société allemands au fait migratoire : la place des étrangers en Allemagne par rapport aux mesures concrètement prises par l'État allemand à leur égard. Ce problème assurément complexe, et qu'il est hors de question d'aborder intégralement ici, sera traité selon un angle d'analyse : l'évolution de la politique migratoire de l'État allemand vis-à-vis des migrations. Le choix d'une telle organisation des propos possède sa raison d'être. Nous partons en effet du principe qu'à l'instar d'autres nations capitalistes développées, l'Allemagne a construit sa politique migratoire en réponse à des facteurs aussi contrastés que les variations des flux, les besoins de son marché du travail, la situation politico-économique du pays ou les engagements pris vis-à-vis des traités internationaux (par ex : l'asile) (Simon, 1995 ; Viet, 1998 ; Prat-Erkert, 2014 ; Wenden, 2017). Par conséquent, il devient impératif, pour comprendre la place des migrants philippins du point de vue de la société allemande et de l'État allemand, d'exposer les contextes socioéconomiques et politiques au sein desquels ils s'insèrent.

§. I - L'évolution de la politique migratoire allemande : d'un relatif laissez-faire à la politique des *Gastarbeiter*<sup>107</sup>

Rappelons en premier lieu que de nombreux États européens ne se sont que modestement intéressés à l'immigration jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle. En effet, il était plus difficile de sortir d'un pays que d'y accéder (Simon, 1995; Wenden, 2016). D'une manière générale, cet état des choses ne s'est modifié profondément en Europe (et en Allemagne) qu'après 1945<sup>108</sup> – et donc dans la période des flux allant de 1945 à 1973. Au cours de cette période, l'Allemagne a échafaudé une politique migratoire légitimée à la fois par les besoins en main d'œuvre pour la reconstruction du pays et pour la reprise de l'économie – l'industrie demandait un nombre considérable de bras – et par les préoccupations concernant les *Aussiedler*<sup>109</sup> (Prat-Erkert, 2014, p. 130; Kaya, 2013). Les premiers *Gastarbeiters*, « travailleur invités », sont arrivés lors de la première décennie de l'après-guerre (Kaya, 2013). Le millionième a débarqué à Cologne en 1966 et a reçu un scooter en cadeau du gouvernement (Prat-Erkert, 2014, p. 139). D'autres leur ont succédé, au rythme des accords d'embauche de main d'œuvre entre l'Allemagne et les autres nations. Beaucoup sont allés travailler dans l'industrie – l'exemple de *Volkswagen* est connu –, certains dans l'agriculture, à l'instar des travailleurs agricoles du Bade-Wurtemberg (Prat-Erkert, 2014; Severin-Barboutie, 2018, p. 230). Au total, les *Gastarbeiter* représentent aujourd'hui, avec leurs familles, environ 5,9 millions de personnes – arrivées pour la plupart entre 1950 et 1961 (Simon, 1995, p. 274-273). Les *Aussiedler* totalisent quant à eux quelques 10 millions de personnes – dont 8 millions issus de l'Est de l'Europe et 2,5 millions d'Allemands venus de République Démocratique (RDA) – si l'on considère les arrivées entre 1945 et 1961 (Simon,

<sup>107</sup> Selon Kaya (2013), le système des *Gastarbeiter* a été développé au début des années 1950. Néanmoins, celui-ci puiserait ses racines dans le modèle de gestion des travailleurs polonais originaires de l'Empire de Russie et d'Autriche-Hongrie, tel qu'il a été conçu par la Prusse vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle (ibid).

<sup>108</sup> Avant 1945, la loi sur les étrangers (*Ausländergesetz*) était celle adoptée par le Troisième Reich en août 1938 (*Ausländerpolizeiverordnung*) (Kaya, 2013). Elle n'a été modifiée qu'en avril 1965 – et alors rebaptisée loi sur les étrangers (*Ausländergesetz*) –, ce qui signifie concrètement que le programme des *Gastarbeiter* s'amorça dans le cadre d'une loi nazi-fasciste (ibid). La loi de 1965 a été son tour modifiée en 1990 à la suite d'une seconde réforme (*Gesetz zur Neuregelung des Ausländerrechts*) (ibid). D'autres amendements ont vu le jour par la suite, dont l'importante modification de 2004 (*Gesetz über den Aufenthalt, die Erwerbstätigkeit und die Integration von Ausländern in Bundesgebiet*), qui a transformé la loi sur les étrangers (*Ausländergesetz*) en loi sur la résidence (*Aufenthaltsgesetz*). Plus récemment sont venues les modifications de 2018 (*Neufassung des Aufenthaltsgesetzes*) et celle de 2020 (*Gesetz zur Verschiebung des Zensus in das Jahr 2022 und zur Änderung des Aufenthaltsgesetzes*). Pour l'*Aufenthaltsgesetz*, consulter les références bibliographiques.

<sup>109</sup> Les *Aussiedler* sont des populations d'origine allemande (des minorités d'Allemands ethniques) dispersées principalement en Europe de l'Est au cours des guerres et de l'évolution des frontières. À partir de 1993, ils sont nommés *Spätaussiedler* (Simon, 1995, p. 274; Haug, Sauer, 2007).

1995, p. 274-275). Lors de la chute du mur de Berlin et de la crise du bloc de l'Est, 4,5 millions d'*Aussiedler* ont rejoint l'Allemagne (Sébaux, 2016, p. 213).

Il convient de noter que la politique migratoire allemande de l'époque les concevait les étrangers comme non-intégrables ; leur présence était donc vouée à être nécessairement temporaire – d'une manière générale, cette même ligne a été adoptée par d'autres pays européens, dont la France (Viet, 1998 ; Kaya, 2013 ; Williams, 2014; Prat-Erkert, 2014). En l'occurrence, l'Allemagne de 1945 à 1973 proclamait même qu'elle n'était pas une nation d'immigration. À titre d'illustration, la phrase « *Deutschland ist kein Einwanderungsland* », « l'Allemagne n'est pas un pays d'immigration » apparaît dans environ 6 400 documents ou débats durant cette période (Williams, 2014, p. 57). Il en est de même dans les déclarations publiques de deux chanceliers de la République Fédérale, Helmut Schmidt, du SPD (1971-1982), et Helmut Kohl 1982-1998), de la CDU (*Christlich Demokratische Union Deutschlands*)<sup>110</sup> (Williams, 2014, p. 57). Le premier a déclaré en novembre 1981 que l'Allemagne ne devrait pas être et ne serait jamais un pays d'immigration. Le second a abondé dans le même sens en janvier 1991, en affirmant à nouveau que l'Allemagne n'était pas un pays d'immigration (ibid.).

Néanmoins, il convient en même temps de souligner le décalage entre le rapport au fait migratoire et la mise en œuvre de la politique. Dans les faits, cette dernière n'a pas été si scrupuleuse, principalement en raison de la transformation de l'emploi immigré – et surtout de l'emploi non qualifié – en facteur presque structurel des économies européennes (Simon, 1995). Cela a eu à son tour pour conséquence à la fois l'abandon par les Allemands (et les Européens) de certains postes de travail dangereux, sous-rémunérés ou socialement dévalorisés, et la segmentation progressive du marché du travail (Simon, 1995). Dans le même temps, l'obtention par les migrants de titres de séjour de longue durée et de permis de travail a contribué en parallèle aux dysfonctionnements – dont la segmentation progressive du marché de travail et la désaffection des nationaux pour les emplois dépréciés, précaires et/ou mal rémunérés – de ce système de *turn over* (Simon, 1995). Ainsi, si la politique migratoire allemande a pu en quelque sorte fonctionner selon l'objectif escompté – celui d'assurer l'occupation des postes délaissés par la main d'œuvre nationale et de répondre aux besoins des marchés national et régional du travail en fonction du contexte économique – au moins

---

<sup>110</sup> Ce parti a été fondé en 1950, dans l'immédiat après-guerre. Il gouverna l'Allemagne de 1945 à 1963 sous le mandat de Konrad Adenauer (1949-1963), de 1982 à 1998 sous la houlette de Helmut Kohl et, enfin, de 2005 jusqu'à l'heure actuelle, sous le leadership d'Angela Merkel (Decker, 2018; Kleinmann, 1993).



jusqu'à la fin des années 1960, tel n'était plus le cas dans les années 1970 : en 1973, 55 % des *Gastarbeiter* était en Allemagne depuis plus de 10 ans (Simon, 1995, p. 91). Précisons au passage qu'en Allemagne, le terme français « immigré » peut se traduire à la fois par les mots *Einwanderer* et *Zuwanderer* (Langenscheid, 2020). Ainsi, les termes suivirent eux aussi, d'une certaine manière, l'évolution du rapport de la société et de l'État allemands au fait migratoire. De cette façon, leur utilisation a considérablement varié au fil des décennies. Au cours de la phase 1945-1973, quand l'Allemagne a signé les accords d'embauche de main d'œuvre étrangère, le terme répandu dans le langage courant était celui de *Gastarbeiter* (travailleur invité, en français) (Geisser, 2016). Dans les années 1980, la présence croissante de réfugiés et de demandeurs d'asile en Allemagne a contribué à catapulter sur la scène publique les termes désignant en français les réfugiés et les demandeurs d'asile (*Fluchtling*, *Asylberechtigter*, *Asylbewerber*) (Geisser, 2016). Lors de la période correspondant aux années 1990 et 2000, quand on s'est déchiré autour de questions telles que la nationalité et la place des étrangers au sein de la société, le terme *Zuwanderer* est devenu le plus employé. Pour Elsne (2016), ce changement s'est opéré en raison de l'introduction de ce terme par certains secteurs du monde politique dont l'objectif était d'éviter le mot *Einwanderer*, qui implique sémantiquement en allemand l'idée de résidence permanente.

Il est fondamental à ce stade d'attirer l'attention sur un élément évoqué plus haut et qui en dit long sur la dynamique de la politique migratoire allemande au cours de son histoire, à savoir son élaboration en tension avec et en réponse aux conjonctures socioéconomique et politique de la période de son application concrète. La dynamique exprimée par les contradictions de la crise socioéconomique et politique des années 1970 a influencé la modification du cap de la politique migratoire allemande à partir de 1973 – année de la décision de l'arrêt du recrutement de travailleurs étrangers (*Anwerbestopp*) (Prat-Erkert, 2014). Celle qui a émergé de ce processus, et qui deviendra aussi prépondérante dans toute l'Europe au milieu des années 1970, s'est distinguée par le maintien de la position d'ensemble selon laquelle l'Allemagne n'était en aucun cas un pays d'immigration. En l'occurrence, les dispositions instaurées par la politique mise en œuvre n'ont pas été si discordantes de la perception de l'immigration – la législation a traduit le refus de l'Allemagne de se percevoir en tant que « pays d'immigration ». Ainsi, outre les mesures d'arrêt de recrutement, plusieurs décisions limitant le regroupement familial ont été adoptées entre 1975 et 1980 : restriction empêchant les femmes récemment arrivées de se diriger tout de suite vers le marché du travail, abaissement de 18 à 16 ans de l'âge limite des enfants à leur arrivée et interdiction en 1981

d'entrée sur le territoire des enfants dont l'un des parents ne résidait pas en Allemagne (Simon, 1995, p. 91).

Après la période 1945-1973, la phase postérieure a également montré des signes de réussite d'une durée plutôt courte au vu des objectifs poursuivis – le retour des migrants a été relatif et de courte durée et l'arrêt de l'immigration a été suivi par la reproduction sur place des populations migrantes (Simon, 1995). Certes, avec les mesures adoptées, le nombre d'arrivées s'est écroulé à partir de 1973, oscillant de 300 000 à 600 000 entre 1980 et 1986 contre 1 million d'entrées en 1970, mais dans le même temps, le regroupement familial a considérablement gagné en force – cette fois-ci malgré les restrictions (Simon, 1995, p. 91). Ainsi, en dépit des obstacles et également en raison de son accroissement naturel<sup>111</sup>, la population turque en Allemagne – l'exemple est évoqué en raison de l'intense relation migratoire entre les deux pays – a augmenté durant cette période, pour passer de 400 000 en 1970 à 1 426 000 en 1986 (Simon, 1995, p. 91). Si l'on admet que la politique migratoire de 1945-1973 a été essentiellement mise en échec par la segmentation du marché du travail, force est de constater que celle qui a vu le jour en 1973 l'a été à la fois par l'accroissement naturel des populations immigrées et par l'impossibilité objective, pour la plupart des pays, de mettre un point final au regroupement familial – n'oublions pas que ces pays sont tenus par leurs engagements internationaux, ainsi que par des considérations de type humanitaire (Simon, 1995, Wenden, 2016).

## §. II - Les années Schröder (1998-2005)

La phase suivante de la politique migratoire allemande a débuté avec l'arrivée au pouvoir de Gerhard Schröder (1998-2005), membre du SPD qui succéda à Helmut Kohl (1982-1998), et s'est achevée par l'investiture d'Angela Merkel. Le ton de la politique adoptée vis-à-vis des migrants et de leurs descendants s'est transformé encore une fois. Pour caractériser cette nouvelle mutation, on peut dire en premier lieu que la politique migratoire de cette période se définit par l'émergence d'une prise de conscience de la société et de l'État quant à l'accroissement du déclin démographique et à l'accentuation du vieillissement de la population allemande, un double défi auquel le pays devait s'attaquer (Prat-Erkert, 2014). En second lieu, cette prise de conscience qui a émergé à l'époque a aussi inclus le fait

---

<sup>111</sup> Le coup d'arrêt porté en 1973 a pu, au moins pendant un certain temps, objectivement freiner les flux. Cependant, l'accroissement naturel des populations migrantes a compensé le ralentissement des nouvelles arrivées et l'impact des retours (Simon, 1995, p. 282).

incontestable de la présence des migrants et de leurs descendants au sein de la société allemande (Prat-Erkert, 2014 ; Williams, 2014). Ainsi, à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, la moitié des migrants étaient en Allemagne depuis plus de 10 ans. De même, en 2005, 18,5 % des Allemands possédaient un « passé migratoire »<sup>112</sup> (sur 82,5 millions d'habitants) (Williams, 2014, p. 62; Banque mondiale, 2020). À ce stade, il convient de souligner qu'à l'époque, les dispositions mises en œuvre ont eu tendance à converger avec la perception du fait migratoire par l'État et la société allemande. Cela s'est traduit dans les faits par les mesures du gouvernement Schröder visant à promouvoir l'embauche à l'étranger de main d'œuvre qualifiée et hautement qualifiée (Prat-Erkert, 2014). Pour ce faire, l'État a mis en place en 2000 le mécanisme de la *Green Card*, un visa inspiré du modèle états-unien<sup>113</sup>, qui était assorti d'un permis de travail de cinq ans pour les professionnels étrangers du secteur des nouvelles technologies de la communication et de l'information – et leurs familles (Prat-Erkert, 2014).

L'inflexion de la perception du fait migratoire qui primait en Allemagne jusqu'au début des années 2000 a aussi ouvert d'une certaine manière la porte au débat sur l'identité et la nationalité<sup>114</sup> allemandes, dont les fondements ont longtemps été passés sous silence en raison de la longue division du pays en deux États et des intérêts conflictuels qui en découlèrent. Le débat a aussi longtemps été évité car la *Shoah* et les événements de la Deuxième guerre mondiale avaient conduit à une obstruction de l'effort de réflexion sur l'appartenance à la société allemande de l'après-guerre et sur la place que devraient y prendre les étrangers (Williams, 2014; Kaya, 2013). Quoiqu'il en soit, si par le passé, il avait été délicat d'aborder le problème et si le caractère de pays d'immigration avait jusque-là été continûment nié, dès le début des années 1990 et tout au long de la décennie suivante, le pays s'est lancé dans

---

<sup>112</sup> Le terme passé (ou origine) migratoire se traduit en allemand par *Migrationshintergrund*. Selon l'Office fédéral des statistiques (Statistisches Bundesamt), une personne possède un passé migratoire si elle-même ou au moins un de ses deux parents n'est pas né avec la nationalité allemande. Cela renvoie aux étrangers immigrés et non-immigrés : les personnes naturalisées, immigrantes et non-immigrantes, les (*Spät*) *aussiedler*, et les descendants des trois groupes précédents nés avec la citoyenneté allemande (Bundesamt für Migration und Flüchtlinge, 2020c).

<sup>113</sup> Créé aux États-Unis dans l'immédiat après-guerre (1950) afin d'identifier les étrangers ayant droit à la résidence permanente. La couleur verte de ce visa est à l'origine du nom donné à l'époque au document (I-151) (Aila, 1998).

<sup>114</sup> La première loi sur la nationalité promulguée sur le territoire connu à l'heure actuelle comme l'Allemagne contemporaine a été celle de décembre 1842 (Bouche, 2002). Il s'agissait de la Loi sur l'acquisition et la perte de la qualité de sujet prussien. Le même cadre légal a influencé la loi prussienne de juin 1870, qui s'est étendue de fait à l'Empire Allemand (fondé en 1871b), et la loi de juin 1913 (Bouche, 2002, p. 1037). Eu égard au thème du *jus sanguinis*, comme indiqué ci-dessus, le premier grand changement s'est produit avec l'approbation du code de la nationalité de 2000 (Williams, 2014 ; Bouche, 2002, p. 1037).

d'intenses discussions à propos de ce que signifiait être Allemand et de la place qu'il fallait accorder aux migrants et à leurs descendants (Williams, 2014). En termes juridiques, le premier geste qui a distingué cette période de grands changements a été la loi de 1990 sur les étrangers (*Ausländergesetz*<sup>115</sup>) (Sébaux, 2016). Celle-ci a introduit de façon inédite le droit à la naturalisation<sup>116</sup> pour les étrangers établis en Allemagne depuis au moins 15 ans, de même que pour les jeunes étrangers scolarisés en Allemagne (Sébaux, 2016, p. 216). Concrètement mais aussi symboliquement, cet acte initial a été à la fois la première remise en cause du principe juridique du *jus sanguinis*<sup>117</sup>, qui avait longtemps été la pièce maîtresse de la transmission de la nationalité allemande, et du « sacro-saint » fondement ethnique de la nationalité et de l'identité allemandes (ibid.).

Ce débat a considérablement modifié l'échiquier politique allemand. La [CDU](#) et la CSU<sup>118</sup> ont encouragé et inspiré une vision de l'identité nationale et de la nationalité allemandes fondée sur l'homogénéité culturelle et ethnique (Williams, 2014). Les deux partis frères ont soutenu en même temps une approche « assimilationniste » de l'intégration – les entraves seraient de la responsabilité des migrants et son terme devrait être couronné par la naturalisation –, le rejet de la possession de plusieurs nationalités et la croyance en la fidélité à

---

<sup>115</sup> Le lien hypertexte conduisant à la loi de 1990 est indiqué plus haut.

<sup>116</sup> À l'heure actuelle, pour se faire naturaliser, l'étranger doit remplir certaines conditions : un droit de séjour permanent au moment de la naturalisation, une carte bleue (*Blaue Karte*) européenne ou un permis de séjour temporaire pouvant conduire à un séjour permanent ; passer un test de naturalisation (*Einbürgerungstest*) (connaissance de l'ordre juridique et social et des conditions de vie en Allemagne) ; la résidence habituelle et légale en Allemagne depuis huit ans (cette période peut être réduite à sept ans après validation d'un cours d'intégration, voire à six ans par les services spéciaux d'intégration) ; des moyens de subsistance autonome (ainsi que pour les membres de la famille à charge) hors prestations sociales ou allocation chômage ; un niveau suffisant de connaissance de la langue allemande ; aucune condamnation pour une infraction pénale ; un engagement en faveur de l'ordre fondamental libre et démocratique de la Loi fondamentale de la République fédérale d'Allemagne ; et en principe, la perte de l'ancienne nationalité ou la renonciation à cette dernière (Bamf, 2018b) (traduction libre de l'auteur à partir du texte original). Pour une description plus exhaustive des conditions de naturalisation, consulter la loi sur la citoyenneté (*Staatsangehörigkeitgesetz*) indiquée plus haut ou dans la partie « Références bibliographiques ».

<sup>117</sup> Sommairement, le *jus sanguinis* est un principe juridique selon lequel la transmission de la nationalité s'opère « à travers la filiation ». En Allemagne, la transmission « légitime » est restée longtemps l'apanage des hommes, tandis que la transmission « naturelle » s'est maintenue comme une prérogative des femmes (Bouche, 2002). Cet état des choses n'a commencé à évoluer véritablement qu'en décembre 1974, quand la Cour constitutionnelle fédérale a déclaré inconstitutionnel le principe de la transmission « légitime » paternelle (Bouche, 2002, p. 1048). À compter de cette date, la nationalité allemande serait accordée aux enfants nés d'un (de deux) parent(s) allemand(s), lui-même né d'un (de deux) parent(s) allemand(s). La filiation « naturelle » a quant à elle été modifiée en juin 1993 (Bouche, 2002, p. 1048). À partir de cette date, les enfants « naturels » d'un père allemand ont pu bénéficier de la nationalité allemande.

<sup>118</sup> *Christlich-soziale union in Bayern*, en français Union chrétienne-sociale en Bavière, est un parti politique régional de la Bavière. Il a été fondé en 1945 et est doté d'un poids important aussi bien au niveau régional que sur la scène politique nationale (Bundeszentrale für politische Bildung, Csú, 2020).

une seule nation (Williams, 2014). En opposition à cette perspective<sup>119</sup> prônée par la CDU et par la CSU, la posture de partis<sup>120</sup> tels que le SPD a été de défendre une conception de l'identité nationale et de la nationalité dont le fondement devrait être le respect et l'acceptation des lois et de la constitution allemandes – une perspective « constitutionnaliste » ou « républicaine » (ibid). En outre, ce camp pensait la naturalisation non pas comme une forme de rétribution d'une assimilation totale et inconditionnelle, mais en tant que stratégie pour favoriser l'intégration à la société allemande (ibid). Le point culminant de ce processus inédit de remise en question a aussi été le présage de l'achèvement de la période Schröder, avec la promulgation en 2000 d'un nouveau code de la nationalité (*Staatsangehörigkeitsgesetz*) et, en 2004, d'une nouvelle loi de l'immigration (*Aufenthaltsgesetz*) (ibid).

Il convient à présent d'analyser avec attention cette période de changement, dans la mesure où elle a eu de toute évidence des répercussions sur la relation de la société et de l'État allemands au fait migratoire. Il nous paraît ainsi important d'examiner ce que cette phase a représenté précisément et ce qu'elle a inspiré en termes de mesures concrètes. Tout d'abord, on ne rappellera jamais assez que le nouveau code de la nationalité et la nouvelle loi sur les étrangers ont constitué une véritable innovation par rapport à la tournure ethnique prise par l'idée nationale au cours de l'histoire de l'Allemagne (Sébaux, 2016; Schnapper, 1994; Williams, 2014). Au regard du débat qui les ont devancés, ces dispositifs juridiques ont constitué de fait une rupture : pour la première fois, les institutions de la société allemande se sont hasardées à contester – comme nous l'avons brièvement évoqué plus haut – les fondements juridiques et symboliques les plus prééminents de l'identité et de la nationalité allemandes. D'une part, le principe admissible jusque-là, le *jus sanguinis*, a été (partiellement) remis en question de manière plus catégorique. D'autre part, les débats sociétaux ont fait le procès de la représentation longtemps contestée selon laquelle l'identité et la nationalité

---

<sup>119</sup> Plusieurs hommes politiques ont symbolisé ce camp. Ce fut notamment à l'époque le cas d'Edmund Stoiber (CSU) (Williams, 2014), qui a été ministre président (*Minister Präsident*) de la Bavière de 1993 à 2007. À l'heure actuelle, cette position est défendue par certains secteurs plus à droite de la CSU mais aussi par l'extrême-droite néofasciste, représentée par le mouvement [PEGIDA](#) (*Patriotischer Europäer gegen die Islamisierung des Abendlandes*) ou le parti politique [AfD](#) (*Alternative für Deutschland*) (Sébaux, 2017).

<sup>120</sup> Die Linke (La Gauche) (fondé en 2007) et Die Grünen (Les Verts) tendent à l'heure actuelle à s'aligner sur la position de la SPD en ce qui concerne les questions de la nationalité et de l'identité nationale (fondée sur le respect des lois et de la constitution allemandes) (Die Linke, 2022 ; Die Grüne, 2022). Le premier parti critique en outre la multiplication au cours des dernières décennies des obstacles pour l'obtention de nationalité (la garantie de moyens d'existence, les connaissances linguistiques, etc.) (Die Linke, 2022). Pour Die Linke, ce serait la cause principale de la stagnation des naturalisations en Allemagne durant la période mentionnée (Die Linke, 2022).

allemandes se définiraient par l’homogénéité ethnico-culturelle du peuple allemand (Sébaux, 2016; Williams, 2014).

Par opposition à la phase allant de 1973 jusqu’à l’arrivée au pouvoir de Gerhard Schröder (1998-2005), les mesures adoptées par l’État à travers le nouveau code de la nationalité et la nouvelle loi sur la résidence sont allées dans le sens d’une « convergence contradictoire » avec les débats qui régnaient au sein de la société. Sur ce dernier point, il convient de tenir compte de l’influence des événements historiques de l’attentat contre les tours jumelles à New York en 2001 et de celui ayant touché la station *Atocha* du métro de Madrid en 2004 (Williams, 2014). Concrètement, la nouvelle loi sur l’immigration a porté l’empreinte des répercussions de ces événements, en durcissant les conditions de naturalisation et en imposant la possession du droit de résidence permanente<sup>121</sup> ou du droit à la libre circulation – dans le cas des citoyens communautaires (UE) – comme préalable pour l’exercice du *jus soli* (*Geburtsortprinzip*)<sup>122</sup> (Williams, 2014). De même, on inclut pour la première fois, dans le cadre juridique de la loi sur la résidence, l’obligation des cours de langue allemande pour les membres de la famille ou les descendants qui désirent rejoindre un étranger en Allemagne (Williams, 2014). Enfin, on adjoint aussi, de façon innovante, des cours d’intégration à l’intention des étrangers (Williams, 2014; Prat-Erkert, 2014).

Néanmoins, le fruit le plus tangible de la remise en cause exponentielle de l’architecture juridique de la nationalité allemande a été à vrai dire l’accession du *jus soli* au rang de second précepte de la nationalité, aux côtés du *jus sanguinis* (*Abstammungsprinzip*). Dans les faits, cette décision a étendu de façon encore plus manifeste le droit d’acquisition de la nationalité allemande aux enfants nés en Allemagne d’étrangers résidents dans le pays depuis au moins 8 ans et détenteurs d’un titre de résidence permanente (Williams, 2014). Du reste, ces mêmes étrangers devenaient eux-aussi éligibles à la naturalisation, en vertu de leur statut et de la

---

<sup>121</sup> La résidence permanente est régie par la loi sur la résidence (*Aufenthaltsgesetz*). Au fil du texte, nous ferons référence à des sites ou des informations qui se rapportent en dernière instance à cette loi. Ainsi, ces textes pourront être consultés si la source primaire ne paraît pas suffisamment claire. Les dispositions concernant la résidence permanente se trouvent dans la section 9 (*Niederlassungserlaubnis*) de la loi, qui concerne l’équivalent allemand de la Carte française de résident permanent, et plus précisément dans la section 9a (*Daueraufenthalt-EU*), analogue à la *Niederlassungserlaubnis* selon la loi sur la résidence (ibid ; 2020 ; Direction de l’information légale et administrative, 2019).

<sup>122</sup> Le *jus soli* est un principe juridique selon lequel la transmission de la nationalité se fait par la naissance sur le territoire national. Si, au cours de l’histoire, on a fait de l’inclusion du *jus soli* le cheval de bataille des « constitutionnalistes » en Allemagne, en France, où la construction de l’idée nationale a pris historiquement une tournure « républicaine », les « républicains » se sont attachés pour leur part à défendre le *jus soli* contre l’assaut des courants pro-*jus sanguinis* (Schnapper, 1994; Bouche, 2002).

durée de résidence nécessaire pour que leurs enfants obtiennent le droit à la nationalité allemande.

La double nationalité a été quant à elle consentie jusqu'à l'âge limite de 23 ans (Williams, 2014, p. 59). Ceux qui entraient dans ce cas de figure devaient alors soit se dessaisir de la nationalité allemande ou de celle héritée, soit apporter la preuve de ce renoncement ou des efforts déployés pour abdiquer de la nationalité héritée (Williams, 2014, p. 59). Cette manière d'aborder la question de la double nationalité (*Doppelte Staatsbürgerschaft*) a été nommée *Optionsmodell* ou *Optionspflicht* (en français, modèle de l'option ou obligation de l'option) (Williams, 2014, p. 59). Ce nouveau cadre<sup>123</sup> a également participé à l'édification d'un *modus vivendi* entre les partisans de la voie « assimilationniste » et ceux qui soutenaient l'option « constitutionnaliste ». Joint aux anicroches entre les deux camps, aux fluctuations de la conjoncture socioéconomique et aux bouleversements des flux migratoires, il a aussi constitué la pièce maîtresse de la dynamique souvent antinomique de cette dialectique qui particularise le rapport de la société et de l'État allemands au fait migratoire.

### §. III - La période Merkel (2005-2021)

Le retour au pouvoir de la CDU/CSU avec la formation du Cabinet Merkel I en 2005, soit un an après l'approbation de la loi sur la résidence de 2004 (*Aufenthaltsgesetz*), a marqué le début d'une nouvelle phase du rapport de la société et de l'État allemands au fait migratoire (2005-2015). Cette phase se caractérisa d'abord par la consolidation, nouvelles lois sur la résidence et la nationalité à l'appui, de l'idée selon laquelle l'Allemagne était bel et bien un pays d'immigration (Williams, 2014; Prat-Erkert, 2014). La période s'est également distinguée par la montée en puissance de la question de l'intégration des étrangers d'Allemagne – avec une vision teintée d'un certain optimisme jusqu'à la controverse autour de la question de l'asile – et par la poursuite du débat sur les problèmes du manque de main d'œuvre, du vieillissement de la population et de la baisse de la natalité (Prat-Erkert, 2014).

---

<sup>123</sup> Le modèle de l'option (*Optionsmodell*) a été modifié par la loi de novembre 2014 (*Zweites Gesetz zur Änderung des Staatsangehörigkeitsgesetzes*). Jusqu'à cette date, les enfants « *jus soli* » étaient contraints de choisir entre la nationalité allemande et celle de leurs parents. À compter de décembre 2014, toute personne ayant grandi en Allemagne est considérée légalement comme née en Allemagne jusqu'à l'âge de 21 ans. Cependant, la nouvelle disposition impose certaines conditions, dont : la résidence en Allemagne depuis au moins 8 ans, ou la scolarisation dans le pays depuis au moins 6 ans, ou encore l'obtention d'un diplôme de fin d'études ou de formation professionnelle en Allemagne (Bundesministerium des Innern, 2020 ; § 29 *des Staatsangehörigkeitsgesetzes*). L'obligation d'option a été néanmoins maintenue dans le cas des individus *jus soli* qui ont grandi à l'étranger. Les derniers sont censés choisir, à l'âge de 21 ans, entre la nationalité étrangère et la nationalité allemande (ibid, 2020 : ibid).

Dans le même temps, cette phase a été marquée non seulement par la crise économique en 2008 et celle des réfugiés en 2015, mais aussi par la reprise des flux migratoires, qui étaient jusque-là restés discrets par rapport aux décennies des *Gastarbeiter* (Prat-Erkert, 2014). Enfin et surtout, les dernières années (2015-2020) se définissent par la prégnance encore plus flagrante de la dialectique<sup>124</sup> de fond qui pour Sébaux (2019), que nous rejoignons, distingue la politique migratoire allemande au cours de son histoire récente, à savoir la détente ou le durcissement des mesures adoptées en fonction des phases de pression ou de ralentissement des flux migratoires, mais aussi de la réaction de l'opinion publique nationale.

Au sujet de l'intégration des étrangers au cours de cette phase, il convient d'abord de souligner que le gouvernement allemand a pris au début des années 2000, par le biais de la réforme de la loi sur la résidence de 2008 (§ 43 des *Aufenthaltsgesetzes*), des mesures concrètes visant à renforcer les cours d'intégration<sup>125</sup> à l'attention des étrangers concernés<sup>126</sup>

---

<sup>124</sup> Or, cette même dialectique de fond ne s'est pas manifesté uniquement par le biais des mesures législatives, mais aussi dans les déclarations parfois contradictoires de personnalités politiques de l'envergure de l'ex-ministre de l'intérieur Otto Schily ou de l'actuelle chancelière Angela Merkel. Ainsi, on ne peut pas oublier les déclarations de cette dernière dans le magazine *Spiegel*, dans lesquelles elle exprimait son jugement négatif sur le « multiculturalisme » en Allemagne (Williams, 2014, p. 65). De même, on ne peut pas mettre de côté l'intervention de Schily dans le quotidien *Tagespiegel*, où celui-ci a émis un avis négatif quant à la capacité du pays à accueillir plus de migrants (ibid : 64).

<sup>125</sup> Selon le Bamf (2020a), les cours d'intégration comprennent un cours de langue (*Sprachkurs*) et un cours d'orientation (*Orientierungskurs*). Avant le début du cours, l'organisateur effectue un test de placement. Celui-ci détermine non seulement la section par laquelle l'étudiant doit débiter, mais aussi si un cours spécial d'intégration est souhaitable. Les cours d'intégration, normalement à temps plein, sont dispensés par environ 1 700 entités publiques ou privées dans toute l'Allemagne, à l'instar des églises ou des filiales de l'Association allemande pour l'éducation des adultes (*Volkshochschulen*) (Goethe-Institut, 2020). En cas de besoin, ils peuvent avoir lieu à temps partiel (par exemple si le candidat travaille). Ils sont aussi proposés le soir et l'après-midi. Les cours de langue possèdent quant à eux une durée moyenne de 700 unités d'enseignement (UE), éventuellement étendue à 900 UE en cas de cours spéciaux ou réduite à 400 UE pour les cours intensifs. Les cours de langue portent sur un usage élémentaire de l'Allemand. On y apprend notamment aux candidats à rédiger des lettres et des courriers électroniques, à effectuer des appels téléphoniques ou à postuler à un poste de travail. De même, on aborde en cours des thématiques généralement liées à leur vie quotidienne en Allemagne, comme le travail, les soins personnels, les médias, la santé, etc. Le cours de langue s'achève après l'examen final, le *Deutsche Test für Zuwanderer (DTZ)*, en français, Test d'allemand pour immigrant. En cas d'échec, le candidat peut demander à refaire 300 unités d'enseignement. Il a également la possibilité de repasser gratuitement l'examen final. En revanche, si le candidat souhaite sauter ou répéter des sections de cours individuelles, il devra s'acquitter lui-même des frais encourus. Lorsque le cours de langue arrive à terme, l'étudiant peut entamer le cours d'orientation. Celui-ci est composé de 100 unités d'enseignement, avec possibilité de cours intensif pour 30 unités d'enseignement. Durant ce cours d'orientation, on traite de questions en lien avec l'histoire, la culture et le système juridique allemands – notamment des valeurs fondamentales de la République fédérale, à l'instar de la liberté religieuse, de la tolérance ou de l'égalité hommes-femmes, mais aussi d'autres sujets tels que la vie dans la société allemande. À la fin du cours, les étudiants doivent passer un examen intitulé « Vivre en Allemagne » (*Leben in Deutschland*). Ce dernier dure 60 minutes et contient 33 questions à choix multiple, avec quatre réponses possibles. Les candidats réussissent l'examen s'ils répondent correctement à au moins 15 des 33 questions. La validation des examens de langue et d'orientation permet d'obtenir le Certificat du cours d'intégration (*Zertifikat Integrationskurs*). Pour un exemple du test *Leben in Deutschland*, consulter le questionnaire conçu par le Bamf (2020f) pour la préparation des candidats du cours d'orientation : <http://oet.bamf.de/pls/oetut/f?p=532:1:0:::>



(qu'ils soient volontaires ou légalement contraints). Au plan politique, celles-ci ont constitué une tentative de codification des « signes d'intégration » qu'un étranger est censé posséder, mais aussi un passage à une nationalité aux fondements de plus en plus contractuels (Williams, 2014). De cette façon, deux tests ont été introduits à destination des candidats à la naturalisation : un premier de langue allemande<sup>127</sup> (*Sprachtest*) et un second<sup>128</sup> portant sur les

---

<sup>126</sup> Selon les informations du Bamf (2020b), les personnes suivantes peuvent prendre part aux cours d'intégration : les citoyens de l'Union européenne, de façon exceptionnelle et à un coût de 1 365 € (1 085 € avant le 1<sup>er</sup> juillet 2016), s'ils ne parlent pas encore suffisamment l'allemand, en cas de besoin notoire d'intégration et à condition que des places soient disponibles ; les citoyens allemands, sous les mêmes conditions que les citoyens de l'UE ; les *Spätaussiedler* (allemands ethniques de l'étranger) arrivés avant et après 2005, avec droit à l'inscription gratuite ; les étrangers ayant obtenu un titre de séjour avant 2005, pourvu que des places soient disponibles et sous les mêmes conditions que les citoyens européens et les citoyens allemands (y compris les coûts) ; les étrangers détenteurs d'un titre de séjour émis à partir de 2005 pour des raisons de travail ou de regroupement familial, pour motifs humanitaires ou de résidence de longue durée (§ 38a des *Aufenthaltsgesetzes*) ; les étrangers qui séjournent en Allemagne de façon permanente ayant reçu pour la première fois une autorisation d'établissement (*Niederlassungserlaubnis*), sous les mêmes conditions que la catégorie antérieure (y compris en termes de coûts) ; les étrangers dont le séjour est considéré comme permanent (titre de séjour de plus d'un an ou de plus de 18 mois), également dans les mêmes conditions que les deux catégories précédentes (en termes de coûts). Toujours selon le Bamf (2020b), ne peuvent pas prendre part aux cours d'intégration : les enfants, adolescents et jeunes adultes déjà scolarisés en Allemagne, les étrangers dont le besoin d'intégration est faible et les étrangers qui maîtrisent de façon satisfaisante l'allemand – ceux-ci peuvent toujours s'inscrire à un cours d'orientation. En outre, sont obligés de prendre part à un cours d'intégration : les étrangers ayant reçu un titre de séjour après 2005 qui ne maîtrisent pas l'allemand, sous détermination de l'organe émetteur du titre de séjour, et les étrangers ayants droits de l'allocation chômage (*Arbeitslosgeld*), à la demande du bureau responsable du versement des dernières. Enfin, toutes les catégories mentionnées ci-dessus peuvent demander à être exemptées des coûts du cours d'intégration en cas d'impossibilité personnelle ou économique – par exemple, ceux qui reçoivent l'allocation chômage (*Arbeitslosgeld*) ou des prestations sociales (*Sozialhilfe*) ont droit à demander à être dispensés des frais.

<sup>127</sup> Depuis 2009, après avoir remplacé le Certificat d'allemand (*Zertifikat Deutsch*), les tests de langue sont élaborés pour le compte du ministère de l'Intérieur (*Bundesministerium des Innern*) par le Goethe-Institut et par le Telc – une filiale à but non lucratif de l'Association allemande pour l'éducation des adultes (*Volkshochschul-Verband*) (Goethe-Institut, 2020). Les tests se composent d'un examen oral et d'un examen écrit (Bamf, 2020). Ce dernier dure 100 minutes et contient des tâches écrites et d'écoute. L'examen oral dure 15 minutes, pendant lesquelles le candidat parle de sujets spécifiques avec un examinateur et un autre candidat. À l'issue de l'épreuve, le candidat reçoit un certificat attestant de ses connaissances linguistiques correspondant aux niveaux B1 ou A2. Si son niveau est inférieur à A2, il n'obtient qu'une notification du résultat. Pour un exemple du test de langue, voir : [https://www.bamf.de/SharedDocs/Anlagen/DE/Integration/Integrationskurse/Kurstraeager/Modellsaetze/dtz\\_modellsatz\\_e\\_1\\_pdf.html?nn=282388](https://www.bamf.de/SharedDocs/Anlagen/DE/Integration/Integrationskurse/Kurstraeager/Modellsaetze/dtz_modellsatz_e_1_pdf.html?nn=282388)

<sup>128</sup> La section 37 du Code de la nationalité (§ 37 des *Staatsangehörigkeitsgesetzes*) a introduit un test comme préalable pour l'obtention de la nationalité allemande (*Einbürgerungstest*) – le candidat doit démontrer qu'il possède des connaissances suffisantes sur les conditions de vie en Allemagne et sur l'ordre juridique et social du pays. Dans le monde, ce type de tests n'est pas une nouveauté. Les Pays-Bas ont été jusqu'en 2000 la seule nation européenne à les appliquer. L'Allemagne le fit au niveau des *länder* de façon expérimentale en 2006 au Bade-Wurtemberg et dans l'Hesse (Williams, 2014 : 69). Depuis, plusieurs pays européens ont adopté de tels tests au cours des dernières décennies (dont la France, la Belgique et le Royaume-Uni) (ibid). Le test allemand dure 60 minutes et se compose de 33 questions, dont 3 sur l'État fédéral de résidence du candidat (Bamf, 2018). Les thèmes relèvent de trois domaines : « *Leben in der Demokratie* », en français « Vivre en démocratie », « *Mensch und Gesellschaft* », en français « L'homme et la société », et « *Geschichte und Verantwortung* », en français « Histoire et responsabilité » (ibid). Lors du test, le candidat doit choisir la bonne réponse parmi les options présentées (ibid). Le test est validé en cas de réponses correctes à 17 des 33 questions (ibid). Enfin, ce test est réalisé dans un centre d'examen indiqué par les autorités locales (ibid). Pour un exemple du test de citoyenneté, consulter la liste de questions en ligne à l'intention des candidats souhaitant s'entraîner avant l'examen : <http://oet.bamf.de/pls/oetut/f?p=514:1:7421114985555:::> (Bamf, 2020g).

valeurs de la République fédérale (*Einbürgerungstest*) (Prat-Erkert, 2014, p. 140). De même, le gouvernement a aménagé au cours de cette même période des espaces de dialogue autour des questions liées à l'intégration. Parmi ces derniers, citons en particulier le 1<sup>er</sup> sommet sur l'intégration (*Erste Integrationsgipfel, 2006*), organisé dans le but d'établir à la fois un dialogue et une feuille de route sur l'intégration des étrangers. Le sommet sur l'intégration a en outre débouché sur le plan national pour l'intégration des étrangers (*Nationale Integrationsplan, 2007*), résultat du dialogue construit à l'époque avec les représentants de la société civile, du gouvernement et des migrants.

Pour pallier le manque de main d'œuvre, le gouvernement a par ailleurs œuvré dès le début du second cabinet Merkel (2009-2013) à la mise en place d'une nouvelle loi sur les « migrations de travail » (*Arbeitsmigrationssteuerungsgesetz, 2008*). Elle a eu pour résultat d'abaisser le revenu minimum annuel des travailleurs hautement qualifiés requis pour la délivrance d'un permis de séjour, tout en abrégant les démarches d'obtention du permis de séjour et de travail – par le biais de leur unification en un seul document (Prat-Erkert, 2014, p. 147). Par la même occasion, on a établi un nouveau type de visa à destination des étudiants étrangers à la recherche d'un emploi (Prat-Erkert, 2014, p. 147). On a tenté aussi de simplifier l'accès au marché de travail et à la formation pour les étrangers tolérés (*geduldeter*), souvent des demandeurs d'asile dont l'expulsion n'était pas envisageable (*Beschäftigungsverordnung – BeschV*<sup>129</sup>). Dans la même optique, le gouvernement a amendé la loi sur les « migrations de travail ». On a décidé d'ouvrir également le marché de travail allemand aux étrangers qualifiés. Cette évolution a supprimé l'obligation, dans le cas des postes qualifiés à destination des étrangers, de vérifier au préalable si un citoyen de nationalité allemande ou un autre étranger présent sur le territoire national était capable d'occuper ce poste (*Vorrangprüfung*) (Prat-Erkert, 2014, p. 147).

Parallèlement, dans le but d'optimiser l'utilisation de la main d'œuvre présente sur le territoire, l'Allemagne a favorisé à travers une nouvelle loi (*Berufsqualifikationsfeststellungsgesetz*) la reconnaissance des diplômes étrangers (Prat-Erkert, 2014). Dans le même temps, le gouvernement a mis en place la Carte bleue (*Blaue*

---

<sup>129</sup> Ordonnance de 2013 qui a modifié encore davantage le règlement en matière de contrôle des migrations de travail. Elle inclut également de nouvelles dispositions portant sur les conditions d'accès au marché du travail des étrangers qui se trouvaient à l'époque déjà en Allemagne. Notamment, la loi a affirmé la possibilité d'accès au travail des étrangers tolérés et des sans-papiers. Elle a aussi prévu la possibilité d'émission de titres de séjour sans l'accord de l'Agence fédérale de l'emploi (*Bundesagentur für Arbeit*). Pour plus d'informations, consulter le texte de la loi dans la partie « références bibliographiques ».

*Karte*) en août 2012 (Prat-Erkert, 2014), puis en juillet 2013, à la charnière entre le Cabinet Merkel II et le Cabinet Merkel III (2013-2018), la liste positive (*Positivliste*)<sup>130</sup>. Cette dernière consistait en une sorte de répertoire des métiers qualifiés ou techniques pour lesquels une facilitation de l'accès au marché du travail devait être mise en œuvre – à l'instar des métiers de la reproduction sociale marchande, où la plupart des Philippines s'inséreront (Prat-Erkert, 2014). En ce qui concerne la question spécifique de la reconnaissance des diplômes étrangers, qui a longtemps constitué un frein considérable à l'insertion des travailleurs étrangers, la nouvelle loi a permis de simplifier les procédures bureaucratiques (Prat-Erkert, 2014). Celles-ci sont restées payantes, le dossier devant être déposé sur place ou depuis l'étranger (pour un coût de 600 à 2 000 €) (Prat-Erkert, 2014, p. 147). Les frais de la procédure pouvaient être pris en charge par l'Agence fédérale de l'emploi (*Bundesagentur für Arbeit*) (Bundesagentur für Arbeit, 2020d). Quant à la *Blaue Karte*, il convient de mentionner que celle-ci a été adoptée à partir de la transposition d'une directive européenne, son objectif étant de cibler les professionnels hautement qualifiés pouvant justifier d'une proposition d'emploi en Allemagne. La carte donnait au détenteur le droit à un séjour de quatre ans, avec simplification de la procédure bureaucratique, facilitation du regroupement familial et possibilité d'obtention de la résidence permanente après une durée de séjour comprise entre 21 et 33 mois (Prat-Erkert, 2014, p. 147). Le seuil minimum en termes de salaire annuel a été réduit (47 600 €) (ibid : 147), et encore abaissé (37 128 €) pour les métiers à fort besoin en main d'œuvre (*Mangelberuf*) ((Prat-Erkert, 2014, p. 147).

Le quatrième cabinet Merkel est allé cependant plus loin dans la politique vis-à-vis des migrations dites « de travail ». L'adoption en 2015 d'un règlement spécifique pour les travailleurs peu qualifiés originaires des pays des Balkans occidentaux (*Westbalkanregelung*) (§ 26 des *Beschäftigungsverordnungen*) a infléchi une tendance qui perdurait depuis les années des *Gastarbeiter*, à savoir la restriction des migrations dites « de travail » aux seuls migrants hautement qualifiés ou, plus récemment, qualifiés (Bundesagentur für Arbeit, 2022; Sébaux, 2019). Le nouveau règlement s'insérait dans le cadre de la stratégie de gestion à deux volets (asile et travail) de la politique migratoire qui finit par distinguer progressivement la période Merkel (ibid.). Concrètement, il a permis de séparer ces deux volets, en déléguant au monde de l'entreprise la gestion des migrations de travail et en transformant d'une certaine manière

---

<sup>130</sup> Selon l'article de Prat-Erkert (2014), la *Positivliste* incluait des métiers comme ceux du domaine de la reproduction sociale marchande, de la mécatronique et de l'électronique ou du bâtiment. Cela semble encore être le cas à l'heure actuelle, selon la partie de référence du site internet de la *Bundesagentur für Arbeit* (2020c).

les flux d'asile en migrations de travail (Sébaux, 2019). Selon Sébaux (2019), ces mesures ont fonctionné de manière satisfaisante grâce aux solides réseaux migratoires implantés au cours de la phase des *Gastarbeiter*, sur lesquels la nouvelle réglementation s'est appuyée de façon à faciliter la gestion des déboutés du droit d'asile.

Toujours sur la question des travailleurs étrangers, il convient de souligner que le quatrième cabinet Merkel (2018-2022) a fait évoluer encore davantage la tendance de relative ouverture aux migrations dites de « travail » au cours des dernières années. L'acte principal de cette progression a été la loi de 2019 sur les travailleurs qualifiés (*Fachkräfteeinwanderungsgesetz*). Selon Sébaux (2019), celle-ci visait à la fois le court terme, à travers l'augmentation de la réserve de personnel qualifié, et le moyen terme, en pariant sur la formation. De même, elle prenait acte du probable épuisement futur de la source balkanique-occidentale, en prévoyant une ouverture encore plus large du marché du travail pris en compte (Sébaux, 2019, p. 15). La loi se proposait également de traiter la question de l'intégration des étrangers et des réfugiés – on verra plus tard qu'elle constitua en quelque sorte le contrepoids d'un autre ensemble législatif nettement plus restrictif (Sébaux, 2019). Quoiqu'il en soit, au sein du panorama historique de la politique migratoire allemande, cette loi a certainement représenté une innovation, puisqu'elle a assoupli, de fait, deux préalables qui avaient perduré depuis la réouverture aux migrations « de travail » sous Schröder (1998-2005) : la restriction aux secteurs où la pénurie de main d'œuvre était avérée et l'exigence d'une formation conforme aux standards allemands (Sébaux, 2019, p. 14). Quant aux mesures concrètes contenues dans cette loi, elles impliquaient notamment : l'annulation de la préférence nationale et communautaire ; l'introduction d'un régime dérogatoire pour les demandeurs d'asile en situation d'apprentissage ; l'instauration de perspectives de permanence pour les déboutés de l'asile jugés bien intégrés à la société allemande ; l'ouverture du marché du travail allemand aux étrangers arrivés dans le cadre du regroupement familial, avec un assouplissement parallèle des exigences linguistiques et un accès à la formation sur une période de 24 mois ; la facilitation de la formation du personnel par les entreprises ; et enfin l'élargissement aux étrangers qualifiés disposant de ressources propres et maîtrisant suffisamment l'allemand d'une dérogation de 6 mois pour la recherche d'emploi (Sébaux, 2019, p. 15).

#### §. IV - La question de la citoyenneté matrimoniale au sein des évolutions de la politique migratoire allemande

La manière dont la politique migratoire allemande a adressé la question des *migrations dans le cadre du mariage* mérite à notre sens d'être traitée à part, car les logiques qui façonnent la citoyenneté et les politiques migratoires, ainsi que les politiques familiales, n'obéissent pas uniquement à des logiques économiques, mais traduisent également une tendance au contrôle politique du corps, de la sexualité, de la mobilité spatiale et des constructions de soi des femmes, et, en particulier à l'heure actuelle, le renforcement du contrôle étatique sur la vie et sur l'intimité des couples internationaux et germano-philippins en particulier (Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017). Ces deux aspects révèlent à leur tour non seulement l'influence de l'idéologie de l'amour romantique en tant que seul fondement légitime d'une relation « moderne et acceptable », mais aussi l'idée<sup>131</sup> selon laquelle les épouses migrantes, issues bien souvent des pays dépendants, seraient en même temps forcément hypergamiques et vénales. Quant au contrôle en soi, celui-ci peut s'exercer de plusieurs façons et provenir du pays d'origine des migrantes comme de celui d'installation. Il a également lieu à travers les restrictions concernant le nombre d'autorisations de séjour au titre du mariage, comme l'a fait Taiwan pour les migrantes en provenance de la Chine, ou le contrôle de l'authenticité des mariages internationaux effectué par la plupart des pays occidentaux à travers des entretiens avec l'épouse migrante avant la migration (Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017; Le Bail, 2018; Maskens, 2013). De même, le contrôle peut éventuellement se manifester par le biais d'obstacles à l'obtention de la citoyenneté du pays d'installation, comme dans le cas des épouses migrantes à Taiwan, qui sont soumises à des restrictions prenant la forme d'une dépendance envers le conjoint national tout au long du processus d'obtention de la citoyenneté (Fan, 2017). Enfin, il se concrétise aussi à travers les préjugés dont les mariages internationaux font souvent l'objet, notamment ceux impliquant des individus originaires des pays dépendants et des individus des pays développés – ces préjugés se manifestent souvent par la qualification des mariages internationaux comme étant mensongers, scellés par intérêt ou risqués pour les femmes qui les choisissent.

---

<sup>131</sup> On trouve dans la littérature plusieurs exemples de travaux analysant cet aspect et démontrant l'absurdité de l'affirmation lorsqu'on la soumet à l'épreuve des faits. Nous pensons par exemple à l'ouvrage de Constable (2005) ou à celui de Fresnoza-Flot, Ricordeau (2017). En outre, cet aspect permet aussi d'évoquer la question du continuum des rapports économico-sexuels théorisée par Paola Tabet (2005). Cette dernière montre dans quelle mesure l'exploitation, la domination et l'oppression des femmes par les hommes prive ces dernières de ressources qu'elles doivent alors obtenir par l'utilisation de la sexualité, dans un *continuum* allant du mariage à la prostitution.

Le second point que recouvre la question de la citoyenneté matrimoniale, et que Fresnoza-Flot et Ricordeau (2017) avancent à l'unisson, met en avant la citoyenneté matrimoniale comme enjeu majeur dans la (re)production de la Nation et dans le gouvernement des frontières genrées à l'intérieur de celle-ci. Cette même arène serait traversée par des intérêts nationalistes et patriarcaux présidant à l'incorporation des épouses au corps national (Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017). On peut citer le cas de Taiwan déjà mentionné ici, mais aussi celui d'autres pays dont la Malaisie (Chin, 2017) et le Japon (Suzuki, 2017). Ce second point est important pour notre réflexion, parce qu'il constituerait en dernière instance le domaine par excellence de mise en application de l'action des États vis-à-vis des individus concernés par les mariages internationaux. Ainsi, il est possible de comprendre les logiques présidant à la fois aux politiques familiales et à la citoyenneté telle que l'action des États les façonnent. Il devient également plus facile d'appréhender les logiques qui gouvernent l'inclusion ou l'exclusion du corps national, mais également la nature de l'ordre normatif à l'œuvre en ce qui concerne le type de rapports hommes-femmes et de vie familiale que l'on souhaite promouvoir. Dans le même ordre d'idée, il est aussi possible de déchiffrer quelques-uns des enjeux liés aux rapports de sexe et à la Nation sous-tendant les formes de réglementation auxquels recourent certains États, comme dans les exemples cités ci-dessus, mais aussi pour des pays occidentaux comme l'Allemagne.

Finalement, nous pourrions dire que la définition de citoyenneté matrimoniale correspond à un statut légal qui implique des droits, des devoirs et des responsabilités, et qui est octroyé par l'État à un individu en raison de son mariage avec l'un de ses citoyens (ibid, 2017). L'action de l'État façonne dans le temps et dans l'espace des régimes de citoyenneté matrimoniale hétérogènes. C'est pourquoi les formes de la citoyenneté matrimoniale en Allemagne ne sont pas les mêmes que celles d'autres pays du monde, et n'ont pas toujours été les mêmes selon que l'on se réfère aux années 1950, au début du XX<sup>e</sup> siècle ou à la période actuelle. Cela étant, l'histoire des logiques – sociopolitiques – qui façonnent la citoyenneté matrimoniale en Allemagne peut être subdivisée en trois phases principales pour ce qui concerne l'accès des femmes étrangères<sup>132</sup> à la citoyenneté allemande (Deutsche Vertretungen in den Usa, 2021) :

- De 1914 à 1953, les femmes étrangères de citoyens Allemands obtenaient automatiquement la citoyenneté allemande.

---

<sup>132</sup> Cela ne veut pas dire que nous ignorons la situation des hommes étrangers, qui furent soumis au fil du temps à d'autres règles du point de vue juridique. Nous ne l'explorerons cependant pas, puisqu'il ne s'agit pas d'un point crucial pour notre thèse.

- De 1953 à 1957, une réglementation spéciale a été mise en place, à laquelle nous n'avons pas pu avoir accès faute d'ouvrage de référence sur l'histoire de la citoyenneté allemande.
- De 1957 à 1969, les femmes pouvaient acquérir la citoyenneté allemande par simple déclaration au moment du mariage ou par la suite.
- De 1970 à nos jours, le mariage n'est plus un motif d'acquisition automatique de la citoyenneté allemande. Celle-ci peut être obtenue, sous conditions, à travers le mariage.

À l'heure actuelle, comme nous venons de le souligner, l'obtention de la citoyenneté allemande par le mariage dépend de certaines conditions que la candidate (ou le candidat) doit remplir. Par exemple, une personne qui souhaiterait l'obtenir au *Landkreis* de Biberach an der Riß, dans le district de Haute-Souabe, devrait entre autres satisfaire les conditions suivantes (*Landkreis Biberach an der Riß*, 2021) :

- Un mariage reconnu par le droit allemand en vigueur au moment de la naturalisation.
- Être mariée depuis au moins deux ans. De même, son ou sa conjoint(e) doit posséder la nationalité allemande depuis au moins deux ans au moment de la naturalisation.
- Vivre en Allemagne depuis au moins trois ans.
- Un droit de séjour illimité.
- Une connaissance suffisante de la langue allemande.
- Répondre aux exigences de l'examen de langue du *Zertifikat Deutsch* (B1) du Cadre européen commun de référence pour les langues, à l'oral et à l'écrit.
- Une connaissance suffisante de l'ordre juridique et social et des conditions de vie en Allemagne, qu'elle ou il peut prouver soit en passant un test de naturalisation, soit en présentant un certificat de fin d'études d'une école générale allemande (au moins une *Hauptschule*<sup>133</sup>).

---

<sup>133</sup> La durée de la scolarité obligatoire en Allemagne est de 9 ans. En quatrième année de *Grundschule* (école primaire), les élèves ont plusieurs options qui détermineront l'étape suivante de leur scolarité. Ils peuvent ainsi choisir entre la *Hauptschule*, la *Realschule*, le *Gymnasium* ou la *Gesamtschule*, sorte d'« assemblage » récent des trois autres, que nous ne détaillerons pas davantage ici. Chaque type de parcours possède ses propres difficultés, ainsi qu'une organisation et des débouchés qui lui sont propres. Par exemple, ni la *Realschule*, ni la *Hauptschule* n'aboutissent à un diplôme ouvrant l'accès aux études supérieures (Abitur) (Goethe Institut, 2021).

- Déposer une demande auprès du Bureau des naturalisations (*Einbürgerungsbehörde*)<sup>134</sup>.
- S'acquitter de frais de 255 € pour un adulte et de 55 € pour un mineur sans ressources propres.

Des conditions<sup>135</sup> supplémentaires sont requises dans le cas de l'obtention de la citoyenneté allemande, mais nous ne les détaillerons pas ici. Précisons néanmoins qu'en ce qui concerne la citoyenneté matrimoniale, les logiques sociopolitiques influencent aussi l'octroi des permis de séjour permanent (*Niederlassungserlaubnis/Daueraufenthalt-EU*) aux épouses (ou époux) d'Allemands. Ainsi, la loi prévoit un certain nombre de conditions préalables pour qu'un tel permis de séjour soit délivré à une étrangère ou un étranger marié(e) à un citoyen allemand (*Familiennachzug zum Deutschen*). Dans ce cas précis, il faut selon l'article 28 de la loi sur la résidence (*Aufenthaltsgesetz*) :

« 2) (1) Dem Ausländer ist in der Regel eine Niederlassungserlaubnis zu erteilen, wenn er drei Jahre im Besitz einer Aufenthaltserlaubnis ist, die familiäre Lebensgemeinschaft mit dem Deutschen im Bundesgebiet fortbesteht, kein Ausweisungsinteresse besteht und er über ausreichende Kenntnisse der deutschen Sprache verfügt. 2§ 9 Absatz 2 Satz 2 bis 5 gilt entsprechend. 3Im Übrigen wird die Aufenthaltserlaubnis verlängert, solange die familiäre Lebensgemeinschaft fortbesteht »<sup>136</sup>.

Il nous semble également important de faire référence à un autre aspect influencé par les logiques qui façonnent la citoyenneté matrimoniale. Il s'agit du statut légal des étrangères mariées, en cas de divorce ou de décès du conjoint avant que les conditions d'obtention d'un permis de séjour permanent ou de la citoyenneté aient pu être remplies. À ce propos, l'article 31 de la loi allemande sur la résidence (*Aufenthaltsgesetz*) préconise qu'une épouse (ou un

<sup>134</sup> Service chargé des questions de naturalisation et délivrant des informations sur les démarches à entreprendre (Bundesministerium des Innern, für Bau und Heimat, 2021). Au Bade-Wurtemberg, la demande doit être déposée à la *Stadverwaltung* en cas de résidence dans un quartier urbain et au *Landsratsamt* si la résidence est dans un district rural (Ministerium für Inneres, Digitalisierung und Migration, 2021).

<sup>135</sup> Pour connaître l'ensemble des conditions, consulter le site du *Landkreis* de Biberach : <https://www.biberach.de/index.php?id=590>. Certaines sont les mêmes que pour la naturalisation hors mariage avec un Allemand – pour cela, se référer aux sections antérieures.

<sup>136</sup> « 2) (1) En règle générale, l'étranger obtient une autorisation d'établissement s'il est en possession d'un permis de séjour depuis trois ans, si le lien de parenté avec la personne Allemande se poursuit sur le territoire fédéral, s'il n'est pas passible d'une procédure d'expulsion et s'il possède une connaissance suffisante de la langue allemande. (2) L'article 9, paragraphe 2, phrases 2 à 5, s'applique en conséquence. (3) Par ailleurs, le permis de séjour est prolongé aussi longtemps que les relations familiales se poursuivent » (Traduit par l'auteur du texte à l'aide de [www.deepl.com](http://www.deepl.com)).



époux) étrangère (étranger) peut être éligible au prolongement de son séjour pour une période d'un an après le divorce ou la mort du conjoint, si :

- « 1. die eheliche Lebensgemeinschaft seit mindestens drei Jahren rechtmäßig im Bundesgebiet bestanden hat oder
- 2. der Ausländer gestorben ist, während die eheliche Lebensgemeinschaft im Bundesgebiet bestand und der Ausländer bis dahin im Besitz einer Aufenthaltserlaubnis, Niederlassungserlaubnis oder Erlaubnis zum Daueraufenthalt – EU war, es sei denn, er konnte die Verlängerung aus von ihm nicht zu vertretenden Gründen nicht rechtzeitig beantragen »<sup>137</sup>.

Selon ce même article de loi, qui concerne donc le séjour indépendant (*Eigenständiges Aufenthaltsrecht der Ehegatten*) des conjoints d'Allemands dans les cas prévus légalement, certaines exceptions sont cependant prévues. Par exemple, lorsque le mariage est invalide selon le droit allemand, quand l'étranger serait victime d'une atteinte majeure à ses intérêts en cas d'obligation de retour, ou quand la continuité du mariage ne peut être attendue en raison de la nécessité de préserver les intérêts de l'étranger, comme dans les cas de violences domestiques ou de la préservation du bien-être d'un enfant vivant dans le foyer. En outre, la loi prévoit une dérogation concernant les aides sociales dans le cadre du point 2. Ainsi, l'étranger peut dans ce cas de figure obtenir une prolongation de son séjour, même s'il perçoit de telles aides. De même, si la subsistance du conjoint peut être assurée par une pension alimentaire versée par l'étranger après la fin du mariage et si ce dernier possède un permis d'établissement (*Niederlassungserlaubnis/Daueraufenthalt*), le permis peut être concédé par dérogation à l'article 9.

Peut-on donc considérer que la citoyenneté matrimoniale et ses dispositifs juridiques portent en eux les logiques de la citoyenneté et des politiques migratoires marquées par le nationalisme, la xénophobie et les idéaux patriarcaux qui caractérisent d'une manière générale l'action des États confrontés à des *migrations dans le cadre du mariage* – à l'instar de ce qui a été soulevé par Fresnoza-Flot, Ricordeau. (2017) au sujet de certains États comme Taïwan, la Malaisie ou la Corée du Sud ? À ce propos, il nous paraît fondamental d'aborder un dernier aspect de la citoyenneté matrimoniale en Allemagne, de façon à commencer à dégager des éléments de réflexion. Tout comme le cadre juridique mentionné auparavant, cet aspect

---

<sup>137</sup> « 1. le partenariat conjugal existe légalement sur le territoire fédéral depuis au moins trois ans. L'étranger est décédé alors que le partenariat conjugal existait sur le territoire fédéral et que l'étranger était en possession d'un permis de séjour, d'une autorisation d'établissement ou d'une carte de séjour permanent - UE, sauf s'il n'a pas pu demander une prolongation en temps voulu pour des raisons indépendantes de sa volonté » (Traduit de l'allemand par l'auteur du texte à l'aide de [www.deepl.com](http://www.deepl.com)).

touche au contrôle par les États du corps, de la mobilité et de l'intimité des épouses (ou époux) migrantes (migrants), ainsi que des couples impliqués dans ces mariages. Néanmoins, il s'agit cette fois d'un contrôle exercé « en amont », c'est-à-dire avant la migration du conjoint – ce qui ne signifie pas pour autant qu'il aura des retombées uniquement en amont, puisqu'il entrainera, dans la vie post-migratoire la plus immédiate, l'entrée de l'épouse (ou époux) étrangère (étranger) dans la catégorie juridique spécifique du regroupement familial lié au mariage (*Ehegattennachzug*). Le contrôle en question s'exerce, pour ce qui est de l'Allemagne, tout d'abord à partir de la demande initiale de visa, quand l'épouse (ou époux) étrangère (étranger) dépose son dossier – que ce soit dans le cadre d'un « regroupement familial » (*Familiennachzug zum Deutschen* ou § 28 *des Aufenthaltsgesetzes*), d'une migration postérieure au mariage ou d'une demande de type « Fiancée (Fiancé) » (*Ehegattennachzug* ou § 30 *des Aufenthaltsgesetzes*), quand la migration précède le mariage. On demande ainsi à l'épouse (ou époux) de prouver, dès cette demande initiale, que son mariage ne vise pas à obtenir frauduleusement un droit de séjour. Elle ou il doit ainsi d'abord transmettre à l'ambassade allemande un ensemble de documents<sup>138</sup>, tels qu'une lettre informelle du fiancé (ou de la fiancée) attestant son souhait de se marier, complétée par d'autres informations documentées témoignant de l'historique de la relation (comment le couple s'est rencontré, etc.).

Ce contrôle par l'État du « bien-fondé » du mariage se poursuit également dans un second temps. Il s'effectue notamment par le biais de l'exigence d'un entretien présentiel à l'ambassade d'Allemagne à Manille, lors duquel la ou le fiancé(e) doit apporter l'ensemble des documents exigés et répondre à des questions sur sa relation avec son futur mari (ou femme), posées par un fonctionnaire de l'ambassade. Les questions sont éloquentes du point de vue du contrôle étatique, comme nous avons pu l'apprendre au travers des discussions informelles et des interviews avec les enquêtées ou même en naviguant sur des blogs<sup>139</sup> de femmes philippines ayant suivi ce même parcours. Par exemple, on demande généralement à

---

<sup>138</sup> La liste en question est relativement longue et les deux éléments mentionnés, à savoir la lettre informelle et les informations supplémentaires, figurent dans le point numéro cinq de cette dernière (<https://manila.diplo.de/blob/1792042/ede8a4c422860201c24a52d19b19a512/mb-marriage-data.pdf>).

<sup>139</sup> Nous en citerons deux, le premier (<https://diekaisersonacamper.com/frv-interview-questions-german-embassy-manila/>) est très intéressant du point de vue du récit de la migration en général, mais aussi de celui des démarches juridiques nécessaires pour partir en tant que fiancée d'un Allemand. Il donne ainsi un bon aperçu de cet aspect spécifique de la gouvernementalité de la citoyenneté matrimoniale en Allemagne. Le second (<https://pinayingermany.wordpress.com/2015/08/20/marriage-fiance-visa-getting-married-in-germany/>) présente même des photos des vrais documents soumis par la fiancée. Il est tout aussi riche du point de vue de la description des démarches, puisqu'il détaille très clairement les différentes étapes nécessaires jusqu'à l'émission du visa de type « fiancée » (fiancé), qui autorise le départ.

la fiancée (ou au fiancé) de préciser « où et comment le couple s'est rencontré », « depuis quand ils sont ensemble », de dire « si l'un des deux était marié auparavant ou avait déjà des enfants », de détailler « le motif de la visite du mari aux Philippines » ou de préciser « le salaire mensuel de chaque conjoint ». De toute évidence, l'État s'intéresse à l'« authenticité » du mariage, et à en juger par les questions, semble partir du principe que celles qui déposent leur demande sont potentiellement hypergamiques vis-à-vis du mariage qu'elles s'appêtent à contracter, mais aussi que les *migrations dans le cadre du mariage* sont au moins potentiellement une source de tromperie visant à contourner la loi migratoire. À l'instar de ce qui a été évoqué par Maskens (2013), si l'amour et la sincérité des rapports entre deux individus issus des pays développés sont généralement tenus pour acquis, il semble que pour l'État allemand, tel n'est pas le cas lorsqu'il s'agit d'unions contractées entre ses citoyens et des étrangères (ou des étrangers). À tout le moins, il est possible d'affirmer que telles sont les logiques qui imprègnent de façon globale les dispositifs juridiques de l'avant-migration.

Cette perception des mariages internationaux comme étant associés à une tendance hypergamique et à des actes de tromperie pour contourner les lois migratoires allemandes constitue un premier élément de réponse. En ce sens, l'État allemand a érigé au cours des dernières décennies, en sus des contrôles préalables à la migration, des frontières nettement plus étanches du point de vue de l'incorporation des épouses étrangères au sein du corps national. Cela n'est pas anodin, étant donné que ces dernières, en tant que femmes, étaient historiquement perçues au sein des logiques qui inspirent l'action des États comme les éléments censés « engendrer les fils de la Nation, et, pour cela, la caractériser » (Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017). Il s'agit à notre sens du second élément de réponse. Il convient en outre de rappeler, toujours à propos du séjour indépendant du conjoint étranger (*Eigenständiges Aufenthaltsrecht der Ehegatten*) en cas de mort ou divorce du conjoint allemand, qu'une autre barrière a été érigée en 2011 avec [la modification de l'article 31](#) de la loi sur la résidence et l'augmentation du temps nécessaire (un an supplémentaire) pour obtenir le droit au séjour indépendant. On n'oubliera pas non plus l'introduction dans la loi sur la résidence de l'obligation d'apprentissage de la langue allemande, condition préalable à la migration du conjoint étranger d'un citoyen allemand (§ 30 des *Aufenthaltsgesetzes*). Ce sont d'autres composantes de la réponse. En même temps, il convient également de prendre en considération des éléments allant dans le sens inverse, comme le fait que la législation allemande prévoit, depuis les années 1990, une série de mesures visant à préserver les droits des étrangères (ou des étrangers) mariées (mariés) avec ses nationaux. Cela se reflète dans les

droits accordés à ces étrangères (ou étrangers) à la suite d'un divorce, mais aussi dans le droit au travail immédiat après un regroupement familial (§ 27ff des *Aufenthaltsgesetzes* ; § 3 des *Freizügsgesetzes*<sup>140</sup>). Ce volet « protecteur » se retrouve également dans l'ensemble des dispositifs d'accueil et de protection des conjoints victimes de violence. Ceux-ci ont été progressivement mis en place à partir des années 1970 – qui est aussi curieusement la décennie du durcissement au niveau européen des lois de l'immigration –, avec notamment la création des premières *Frauenhäuser* (l'équivalent des centres d'hébergement d'urgence pour femmes victimes de violence en France), des *Notruf-Beratungsstellen für vergewaltigte Frauen* (les Centres de conseil pour les femmes victimes de violence sexuelle) ou des *spezialisierte Beratungsstelle für sexuell missbrauchte Mädchen* (les Centres de conseil spécialisés pour les jeunes filles victimes d'abus sexuels) (Lenz, 2009). Les années 2000 ont connu un développement encore plus poussé de ces dispositifs, avec la création en 2013 du numéro d'aide aux femmes victimes de violence ([Hilfetelefon Gewalt gegen Frauen](#)) (Bundesministerium für Familie, Senioren, Frauen und Jugend, Bundesministerium der Justiz und für Verbraucherschutz, 2019). En ce qui concerne les structures d'accueil, le système de protection compte à l'heure actuelle environ 400 *Frauenhäuser* (Centres d'hébergement d'urgence) et *Frauenschutz Wohnungen* (Centres d'accueil pour les femmes, similaires aux *Frauenhäuser*), ainsi que 800 *Fachberatungsstellen bei Gewalt gegen Frauen* (Centres de conseil spécialisés dans la violence à l'égard des femmes) (ibid).

#### §. V - Le sens de la politique migratoire allemande

Comme le lecteur l'aura à ce point constaté, la politique migratoire allemande a subi des mutations considérables au cours de son histoire récente. L'État allemand est allé d'une tradition réglementaire ancienne en matière d'intervention sur le fait migratoire – surtout en ce qui concerne l'entrée sur son territoire – jusqu'à la mise en œuvre, durant les années 2000, d'importants changements législatifs en matière de citoyenneté, de droit des étrangers ou de travail migrant (Simon, 1995). Dans l'intervalle, il a organisé une politique d'importation de main d'œuvre étrangère dans les années 1945-1973, a adopté un arrêt officiel de l'immigration en 1973 et a rouvert les chaînes officielles des migrations de travail au cours des années 1990. Au bout du compte, face à cette histoire contrastée, y aurait-il un élément à retenir davantage qu'un autre ? Nous aurions tendance à suivre Sébaux (2019) sur le fait que, sous l'impératif de son évolution socioéconomique et démographique, l'accomplissement le

---

<sup>140</sup> En français, loi sur la libre circulation générale des citoyens de l'Union européenne.

plus significatif de l'Allemagne en matière de politique migratoire a été sans aucun doute de passer du statut de pays où le fait migratoire était globalement nié ou passé sous silence, à une nation de plus en plus volontariste en la matière – et cela d'autant plus que l'histoire du projet politique de la nation allemande avait des contours ouvertement ethniques. Désormais, l'« être Allemand » est plus ouvert qu'avant.

Pourtant, cela ne signifie pas que les obstacles soient absents ou que cette « prise de conscience » et cette volonté réglementariste des dernières années soient des signes quelconques d'une sorte de « bonne volonté » allemande vis-à-vis du sort des migrants ou des étrangers en général. En effet, nous aurions ici aussi tendance à rejoindre Sébaux (2019), qui met en lumière le durcissement de l'opinion publique vis-à-vis des migrations et des migrants au cours des dernières années, tout en soulignant que le volontarisme de la politique migratoire allemande durant les dernières décennies a engendré en pratique autant de durcissement que de libéralisation en termes de mesures réellement adoptées (Sébaux, 2019.). En ce sens, il n'y a rien d'étonnant au fait que des mesures « libérales » telles que la loi sur les travailleurs qualifiés (*Fachkräfteeinwanderungsgesetz*) de 2019 et des mesures rigoureuses comme la loi du retour ordonné (2019) (*geordnete rückkehr Gesetz*) peuvent aujourd'hui coexister, alors même que refont surface les composantes culturalistes, racistes et xénophobes (les assimilationnistes, les défenseurs d'une *Leitkultur*<sup>141</sup> allemande, les islamophobes de Pegida...) du débat sur la place des étrangers et de leurs descendants au sein de la société allemande.

Néanmoins, nous sommes en désaccord avec Sébaux (2019) et avec d'autres analystes de la politique migratoire allemande, dans le sens où ceux-ci semblent aborder avec une certaine naïveté le caractère dual de cette dernière (durcissement-libéralisation). Or, la question n'est pas, à notre sens, de se demander si l'accueil des réfugiés en 2015 a été le signe d'une bienveillance sincère, d'un calcul politique ou d'autre chose. Ou même si la mise en œuvre des moyens concrets pour l'accueil ou l'intégration permettront d'atteindre les objectifs affichés. Nous considérons que la clé pour comprendre le cheminement de l'Allemagne vis-à-vis des migrations réside avant tout dans le fait que la politique migratoire allemande et le rapport de la société et de l'État allemands aux migrations ont été au bout du compte érigés au

---

<sup>141</sup> Le terme a été introduit au début des années 2000 au sein du débat sur l'intégration à partir d'un emprunt de la notion formulée à l'origine par le politologue germano-syrien Bassam Tibi (2002) (Williams, 2014). Les assimilationnistes et conservateurs ont alors repris cette notion de manière à soutenir une idée de l'intégration selon laquelle les étrangers devraient se conformer à une « culture de référence » allemande (ibid).

sein d'un champ de possibles dont la médiation principale était celle des besoins des entreprises allemandes (de « l'économie allemande »), mais qui se rapportait aussi à l'impératif de maintien de l'ordre social auquel fait face tout État qui reçoit sur son territoire des flux migratoires (Sayad, 2014). Ce fut par ailleurs le cas d'autres pays européens, comme la Belgique, laquelle a, comme souligne le sociologue Andrea Rea (2013), construit sa politique migratoire des vingt dernières années en fonction à la fois de la pression à l'ouverture exercée par « les forces économiques » et de la pression à la fermeture effectuée par « les forces politiques ». De cette manière, la question cruciale – pour comprendre les éventuels bouleversements du champ des possibles des migrants en Allemagne – n'est pas de savoir si l'Allemagne mettra ou non en place les structures nécessaires pour accomplir l'objectif de gestion de l'asile et de promotion d'une migration « de travail » soigneusement triée, mais d'observer la place que pourra finalement occuper chaque disposition adoptée (ou changement promu) au sein du « mouvement dialectique » qui se dessine entre les intérêts des capitalistes allemands (de « l'économie »), le besoin de faire de la place aux étrangers au sein de l'identité nationale – parmi lesquels les épouses migrantes mentionnées plus haut – et le statu quo à préserver – ce qui signifie ne pas cesser de faire des concessions aux forces nationalistes, patriarcales et xénophobes qui s'enchevêtrent historiquement au sein des logiques de l'action étatique en matière de citoyenneté et des politiques migratoires de la plupart des États-nations.

#### **Section IV - Fragment d'un champ pluriel**

Après avoir examiné la place de l'Allemagne au sein des migrations internationales, nous traiterons d'un morceau du champ dans lequel s'inscrivent les migrations philippines vers l'Allemagne, à savoir le *Land* du Bade-Wurtemberg. C'est en effet la principale zone où nous avons enquêté, que ce soit en termes de temps passé ou de matériaux recueillis. Elle s'est progressivement constituée en tant qu'espace d'enquête aussi bien par l'évolution du travail de terrain – les ruptures et les reconstructions des liens avec les groupes au sein desquels nous avons enquêté – que par les obstacles extérieurs rencontrés – comme la pandémie de covid-19. Ce terrain est défini par des caractéristiques sociales, économiques, migratoires et démographiques (en tant que zone concernée par la migration) spécifiques, que nous explorerons brièvement, comme nous l'avons fait préalablement pour les macrostructures historiques, politiques et sociétales de l'Allemagne.

### §. I - Le Baden-Württemberg au prisme de la division internationale du travail reproductif

Le Bade-Wurtemberg est un Land allemand du sud-ouest du pays. Sa capitale est l'importante ville industrielle de Stuttgart. Il partage une longue frontière avec la France et ses départements du Bas-Rhin (67) et du Haut-Rhin (68). Ce Land est né de la fusion en 1952 de trois autres Länder, le *Württemberg-Baden*, le *Württemberg-Hohenzollern* et le *Baden*. Sur ses 35 751 kilomètres carrés vivent environ 11 millions d'habitants, ce qui fait de la région l'une des plus importantes d'Allemagne par la taille de la population (Baden-Württemberg, site internet, 2022). Le Bade-Wurtemberg figure aussi parmi les Länder les plus importants pour l'économie du pays (Baden-Württemberg, site internet, 2022). La région abrite une partie importante de l'industrie allemande, avec des entreprises comme Bosch, IBM ou Daimler-Benz. En outre, il s'agit d'un Land particulièrement « âgé », avec 2 millions de séniors de 65 ans et plus (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2022). Ce chiffre aurait augmenté de 58 % depuis les années 1980 et devrait encore s'accroître d'au moins un tiers jusqu'en 2030 (ibid.). Le nombre de personnes âgées devrait alors atteindre 2,7 millions.

Le Bade-Wurtemberg représente également la région allemande au pourcentage le plus important d'étrangers (1,78 million ou 11 % de la population totale), juste derrière la Bavière (1,86 million) et devant le Land de Hesse (1,09 million) (Statistisches Bundesamt, 2018). Le solde migratoire y fut la plupart du temps positif. Les seules exceptions furent celles des années 1997 (-11 185) et 1998 (-6 877) (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 1961-2018). Les nationalités les plus représentées numériquement parmi les étrangers du Bade-Wurtemberg sont les Turcs (255 010), suivis par les Italiens (184 265), les Roumains (146 125) puis les Croates (117 660) (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2018a). Le premier pays dépendant à apparaître dans la liste et le plus important en termes de présence de ses citoyens demeure à ce jour la Syrie. Néanmoins, malgré le conflit qui meurtrit le pays, celui-ci ne se trouve qu'à la septième place parmi le total d'étrangers du Land (78 145) (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2018a). Le premier pays asiatique dans la liste est l'Afghanistan (23 455), nation d'Asie centrale. Il est suivi d'autres pays asiatiques comme la Chine (22 215) et l'Inde (21 565). Les pays du sud-est de ce continent sont représentés principalement par la Thaïlande (10 045) et le Vietnam (8 145). Les Philippines ne figurent qu'après ces derniers, avec un total de 4 055 personnes (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2018a).

La population philippine du Bade-Wurtemberg possède des caractéristiques similaires à celles qui la définissent au niveau national. Ainsi, la présence de femmes y est également importante et l'écart d'avec les hommes l'est aussi (3 465 contre 595) (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2018a). De même, les deux tendances des migrations philippines vers l'Allemagne évoquées auparavant, à savoir le mariage et la migration vers le secteur des soins, se retrouvent dans le Bade-Wurtemberg. Le processus de transition démographique caractérisé par la baisse de la natalité et le vieillissement frappe autant le Land que le pays dans sa globalité. Au Bade-Wurtemberg ce phénomène engendre un besoin d'au moins 51 000 nouveaux professionnels du domaine des soins<sup>142</sup> d'ici 2030 (Gölz & Weber, 2017). La solution du problème paraît être la même que celle adoptée au fil des ans au niveau national, c'est-à-dire l'embauche de personnel à l'étranger en ce qui concerne les soignants, associée au système du *care for cash* décrit plus haut.

En ce sens, il n'est pas étonnant non plus d'y trouver une directive régionale exprimant clairement la préférence pour l'embauche de personnel soignant étranger, qui plus est originaire des Philippines et d'Inde (Enquetekommission der Landtag von Baden-Württemberg, 2016, p. 80). De même, parmi les quelques 328 297 personnes dépendantes nécessitant des soins dans le Land en vertu de la loi assurance dépendance (*Pflegeversicherungsgesetz*), 72% (236 220) recevaient des soins à la maison, dont 170 104 exclusivement par des proches selon les termes<sup>143</sup> de l'article 1<sup>er</sup> du livre XI du *Sozialgesetzbuch - Elftes Buch - Soziale Pflegeversicherung* (en français, le Code social, assurance dépendance, inclus dans la loi sur l'assurance dépendance (*Pflegeversicherungsgesetz*) de 1994 (Gölz & Weber, 2017). En comparaison, 92 077 recevaient des soins dans le cadre d'une hospitalisation en maison de retraite (*Pflegebedürftige in Heimen*) (Gölz & Weber, 2017). Enfin, compte tenu de ses besoins, il n'est pas étonnant non plus que le Land du Bade-Wurtemberg soit également à la seconde place en ce qui concerne la présence de personnel infirmier étranger en Allemagne (8,5 %), la

---

<sup>142</sup> En lignes générales, le système de soins du Bade-Wurtemberg est organisé en complexes de gestion et d'offre de soins fondés sur une coordination étroite entre les autorités fédérales et régionales (le *Ministerium für Soziales und Integration Baden-Württemberg* et le *Regierungspräsidium, Landesgesundheitsamt*, respectivement) et les villes et villages (au niveau le plus local : *Gesundheitsämter*) (Ministerium für Soziales und Integration Baden-Württemberg, 2020). En 2017, le nombre d'hôpitaux était de 265 (comprenant de grandes structures et d'autres plus petites), pour un total de 55 780 lits ayant permis l'accueil de 2 158 685 patients (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2017). Enfin, l'ensemble du réseau est relié au système national. L'objectif principal de ce dernier est d'assurer le fonctionnement des systèmes d'assurance maladie et d'assurance dépendance, de les organiser et d'en optimiser l'efficacité (Bundesministerium für Gesundheit, 2020).

<sup>143</sup> La dépendance est évaluée en fonction de la perte d'autonomie et/ou des aptitudes de l'individu, dans les termes de la loi (*Pflegeversicherungsgesetz*)



première place revenant en l'occurrence, sauf éventuelles surprises ultérieures, au Land de Hesse (9,9 %) (Enquetekommission der Landtag von Baden-Württemberg, 2016, p. 579).

Quant à la tendance à la migration dans le cadre du mariage, les statistiques de la région montrent que le nombre de femmes philippines mariées avec des Allemands dans le Land est d'environ 1 525 (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2018a). Si nous reprenons l'hypothèse exposée plus haut au sujet de la « migration d'épouses », il est curieux de remarquer une discrète augmentation du célibat masculin dans le Bade-Wurtemberg (2 578 892 hommes célibataires en 2018 contre 2 300 909 en 2011), même si on est bien évidemment loin des niveaux de célibat (féminin, notamment) de certains pays asiatiques (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2018a; Bélanger & Haemmerli, 2019). Globalement, la proportion de célibataires y était de 4 713 786 pour 11 069 533 habitants (ibid).

Par ailleurs, pour ce qui concerne la prise en charge de la petite-enfance, que nous avons déjà brièvement analysée, le Bade-Wurtemberg se caractérise par d'importants contrastes. Par exemple, bien que 90 % des enfants de la tranche d'âge correspondant à la maternelle (à partir de 3 ans) étaient effectivement accueillis au sein de structures publiques et/ou privées en 2017, le taux le plus haut de prise en charge d'enfants jusqu'à 3 ans n'atteignait pour sa part que 45 %, et cela dans la ville d'Heidelberg uniquement (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2018b). De cette façon, si l'analyse a du sens, et sans oublier les autres éléments évoqués (les modifications de la conjugalité ou l'exotisation de l'autre), l'insertion du Bade-Wurtemberg dans la division internationale du travail reproductif pourrait reproduire la dynamique qui organise celle de l'Allemagne : celle d'une prise en charge de besoins grandissants en termes de reproduction sociale par le biais à la fois des politiques d'embauche de personnel soignant dans des pays dépendants et des *migrations dans le cadre du mariage*.

§. II - Des fragments aux microcosmes : les femmes philippines dans l'Ortenaukreis<sup>144</sup> (district de l'Ortenau)

Le fragment de l'espace des migrations philippines étudié dans le cadre de cette thèse a la plupart du temps été, de fait, limité à une zone spécifique du Land du Bade-Wurtemberg, le district de l'Ortenau (*Ortenaukreis*). Cela ne signifie pas pour autant que les pratiques de résistance qui nous intéressent ici soient limitées dans les faits par la circonscription à laquelle nous nous sommes progressivement circonscrits au cours de l'enquête, bien au contraire. Comme nous verrons plus loin, si celle-ci possède un ancrage dans le territoire du Land et du *Kreis* à travers les groupes informels de migrantes « de reproduction sociale », cette forme d'enracinement ne doit pas laisser penser que l'enquête a fermé les yeux sur les ramifications inter-Länder ou inter-*Kreise*. De fait, certaines migrantes établies au Bade-Wurtemberg possèdent des liens dans d'autres *Kreise* ou Länder. Notre enquête les a ainsi « suivies », en fonction de ces attaches.

§. III - Le district de l'Ortenau : des besoins accrus en reproduction sociale

Situé entre le Rhin et la Forêt-Noire, dans la « région administrative » de Fribourg-en-Brigau (*Freiburg im Breisgau*, Regierungsbezirk – région administrative - Freiburg), l'*Ortenau* est le plus grand district et l'un des plus densément peuplés du Bade-Wurtemberg, avec 228 habitants par km<sup>2</sup>. Il possède une superficie de 1 861 kilomètres carrés et 60 km de frontière<sup>145</sup> avec la France (Landratsamt Ortenaukreis, 2020). Une population de 430 000 habitants vit dans les 51 villes et communes de l'Ortenau, dont environ 186 000 dans les villes d'*Offenburg*, *Lahr*, *Kehl*, *Oberkirch* et *Achern* (ibid.). Cela signifie que plus de la moitié des habitants du district se trouve dans des petites villes ou des villages ruraux. En comparaison, le district de Ludwigsburg possède une population similaire en nombre (500 000), mais une densité de population nettement supérieure (Landratsamt Ludwigsburg, 2020), avec 687 kilomètres carrés pour 500 000 habitants (794 habitants par km<sup>2</sup>), vivant dans 39 municipalités (ibid).

---

<sup>144</sup> En Allemagne, l'administration locale est constituée par des structures appelées *Landkreise* (arrondissements, en français). On compte au total 296 *landkreise* dans l'ensemble du pays. Eux-mêmes contiennent maints villages (*Gemeinden*), villes (*Städte*) et villes-arrondissements (*Kreisfreie Städte*) (Deutscher Landkreistag, 2020). Les *landkreise* couvrent à peu près 96 % du territoire de l'Allemagne (ibid).

<sup>145</sup> La macro-région formée par l'Ortenau et la région de Strasbourg compose administrativement l'Eurodistrict Strasbourg-Ortenau (Eurodistrict Strasbourg Ortenau, 2020).

En termes économiques, l'*Ortenau* dépend surtout d'entreprises moyennes et familiales (ibid.). L'industrie manufacturière y est majoritaire (ibid.), ce qui le distingue d'autres districts du Land. Ainsi, dans celui de Ludwigsburg (pour conserver notre exemple) prédominent non seulement des entreprises moyennes, mais aussi des firmes de haute technologie ainsi que des fleurons de l'industrie allemande comme Bosch et Porsche (Landratsamt Ludwigsburg, 2020). Pour ce qui est de la présence étrangère, le district de l'*Ortenau* ne figure pas parmi les zones du Bade-Wurtemberg les plus concernées par le phénomène. Avec 55 275 étrangers, il ne se trouve ainsi qu'à la dixième place dans la liste des districts du Land (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2020), loin derrière les districts de Ludwigsburg (103 360), Esslingen (97 925) ou Rhein-Neckar (74 485). De plus, cette population étrangère de l'*Ortenau* est composée principalement d'individus originaires de pays européens (43 155) et d'États membres de l'Union européenne (29 445) (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2020).

Le constat est semblable en ce qui concerne le nombre d'étrangers originaires d'Asie. Parmi ceux-ci, les seules nationalités qui figurent dans les statistiques du Land sont les Irakiens (1 640), les Afghans (1 070), les Indiens (345) et les Chinois (305) (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2020). Quant aux Philippins, les statistiques du Land ne prennent pas en compte leur distribution par ville ou district. Les seules données auxquelles nous avons eu accès portent sur les mariages germano-philippins dans le district en 2019. On en a compté 65 au total, dont 58 sont des unions entre des femmes philippines et des hommes allemands, 4 correspondent à des unions entre un homme philippin et un homme allemand et 3 à des mariages entre un homme philippin et une femme allemande (Statistisches Landesamt Baden-Württemberg, 2019). Le manque de données plus détaillées sur la population philippine du district découle probablement du fait qu'il s'agit d'une minorité par rapport à l'ensemble des étrangers (ce qui est tout à fait vrai) ou bien simplement d'un choix de ne pas les prendre en considération dans la construction de ces statistiques en raison de leur petit nombre.

L'*Ortenau* est également un district où les besoins en termes de reproduction sociale sont importants. Ces derniers sont probablement la conséquence, comme dans le reste du Land, à la fois d'une prise en charge de la petite enfance (notamment celle des enfants de moins de trois ans) qui s'améliore tout en restant défaillante, et d'une politique<sup>146</sup> de soins d'une

---

<sup>146</sup> En termes de structures, l'*Ortenau* possède en particulier un réseau de soin propre au district, constitué par son système de cliniques (*Ortenau Klinikum*), qui comprend différents types d'établissements de soins (hôpital,

population particulièrement vieillissante<sup>147</sup> qui suit la tendance nationale et régionale du « *care for cash* ». Comme nous avons pu le voir auparavant, ces facteurs peuvent faire du district un « terrain fertile » pour les migrations de « reproduction sociale », parmi lesquelles nous soulignons spécialement celles de « personnel soignant » (*Pflege*) et d'« épouses » (*Heiratsmigrantinnen*). De fait, des « migrations de reproduction sociale » de Philippines parviennent dans l'*Ortenau* et nous les avons suivies de près dans notre enquête de terrain au sein des groupes informels d'« épouses migrantes » et de migrantes du « secteur des soins » (principalement des infirmières) de la région.

### Conclusion du chapitre III

Ce chapitre nous a permis de présenter des éléments de contexte historiques, socioculturels et économiques permettant de saisir à la fois la place des Philippines et de l'Allemagne dans les migrations internationales et la relation migratoire qui unit ces deux pays. Le(s) portrait(s) qui en émerge(nt) révèlent deux nations profondément marquées par les migrations, mais qui n'auraient en théorie pas vocation à bâtir une relation migratoire du fait de la distance (en premier lieu géographique) qui les séparent. Néanmoins, et c'est le premier enseignement de ce chapitre, cette relation est non seulement relativement intense, mais aussi fondée, avant tout, sur un phénomène social et économique de grande ampleur qui se rapporte simultanément à des mutations du local et du global – et que les migrations permettent à la fois d'appréhender et d'exprimer : la division internationale du travail reproductif. En découle la deuxième conclusion à laquelle nous sommes parvenu, à savoir que penser la relation migratoire entre l'Allemagne et les Philippines (et leur place dans les migrations contemporaines) passe nécessairement par la prise en compte des effets (et des fondements) de cette division internationale du travail reproductif.

---

cliniques, centres médicaux, centres spécialisés dans certaines maladies ou besoins des patients...) répartis dans les villes et villages du district (comme des cliniques à *Lahr-Ettenheim* et à *Wolfach*, une maison de retraite à *Gegenbach-Fußbach*) (Klinikum, 2020). Le système doit prendre en charge les 430 000 habitants du district et il dispose pour ce faire, en plus des centres et autres types de structures, d'environ 1707 lits dans 8 établissements hospitaliers) (Klinikum, 2020). L'ensemble du réseau emploie environ 5 800 personnes. Certaines d'entre elles sont certainement asiatiques et philippines, comme nous avons pu le constater durant l'enquête de terrain.

<sup>147</sup> Les prévisions pour 2035 indiquent une augmentation d'environ 35 % du nombre de personnes âgées de 60 à 85 ans, mais aussi une hausse de près de 44 % de la proportion de personnes âgées de 85 ans et plus (Landratsamt Baden-Württemberg, 2015). En outre, les estimations montrent également une diminution d'environ 5,3 % du nombre de personnes âgées de 20 à 40 ans. Cette réduction concerne également les moins de 20 ans (2,3 %) (ibid.). Enfin, ce n'est pas seulement le vieillissement qui frappe l'*Ortenau*. Le nombre de naissances y est également en baisse depuis les années 2000 : 4 181 enfants nés en 2000, contre 3 496 en 2012, 3 636 en 2014 et 4 134 en 2020 (avec une légère augmentation cette année-là, qui ne dépasse cependant pas le chiffre de l'année 2000) ((Landratsamt Baden-Württemberg, 2015, 201; Ballreich, 2021).

Ce chapitre, joint au précédent, ouvre la voie à une mise en abyme des contextes (historiques, socioculturels, migratoires...), dans le prolongement logique de l'examen initial des matériels empiriques recueillis, avec ce qu'ils ont pu nous apprendre sur les résistances des femmes migrantes philippines en Allemagne. Cette mise en perspective sera l'objet du prochain chapitre (IV). Il fera office de transition avec les parties suivantes, où les matériaux récoltés au cours de l'enquête pourront enfin émerger et commencer à dialoguer avec les éléments théoriques et de contexte introduits jusqu'à présent. Ce faisant, nous l'espérons, il pourra ainsi contribuer à éclairer le mieux possible ce que les éléments empiriques ont à enseigner.

#### **Chapitre IV - Présentation des trajectoires et des bifurcations de femmes philippines en Allemagne**

##### Introduction au chapitre IV

Le présent chapitre aura trois objectifs principaux. Le premier est d'exposer dans leurs grandes lignes à la fois les caractéristiques sociodémographiques des enquêtées et leurs conséquences – comme les différences de statut juridique et les retombées en termes de vulnérabilité en Allemagne ou les différences générationnelles et les conséquences en termes de position au sein des groupes informels de femmes. Le deuxième est de présenter au lecteur quelques-unes des trajectoires et des bifurcations des femmes philippines de l'enquête, tandis que le troisième, non moins important, est de proposer des pistes pour penser les résistances des femmes philippines en Allemagne à travers l'outillage conceptuel des bifurcations. Concernant spécifiquement le deuxième objectif, il me paraît important de préciser que le choix des trajectoires présentées ci-après est avant tout lié à leur caractère idéal-typique par rapport à notre problématique, à savoir les pratiques de résistance des femmes philippines installées en Allemagne – à propos de laquelle, rappelons-le, nous disposons déjà de quelques éléments présentés en introduction et sur lesquels nous nous pencherons pleinement dans le chapitre V. Enfin, il me semble également essentiel de souligner que ce chapitre vise aussi à permettre au lecteur de mieux se situer par rapport à la multitude de « personnes » rencontrées durant l'enquête et qui en sont l'âme incontestable – étant donné que ce sont leurs vies et leurs voix qui nourrissent l'ensemble de nos propos.

## Section I - Caractéristiques sociodémographiques des femmes de l'enquête

### §. I - Infirmières et épouses : différents statuts, différents enjeux

Commençons par le premier objectif du chapitre : exposer (dans leurs grandes lignes) à la fois les caractéristiques sociodémographiques des enquêtées et leurs conséquences. Comme nous le verrons plus tard, les trajectoires et bifurcations des femmes philippines révèlent l'immense diversité humaine et sociologique des enquêtées. Celle-ci ne peut, à mon sens, être aisément synthétisée. Néanmoins, il me semble possible de dégager quelques caractéristiques générales importantes qui contre-distinguent cet ensemble « disparate ». Commençons ainsi par sa caractérisation, à la suite de quoi ces caractéristiques importantes seront progressivement évoquées.

La plupart des femmes interviewées, rencontrées ou tout simplement croisées durant l'enquête sont arrivées en Allemagne (d'un point de vue légal) en tant qu'épouses ou futures épouses de citoyens allemands. Ces enquêtées constituent ce que j'appellerai le groupe des « épouses ». Dans le même temps, un second groupe de femmes est arrivé dans le cadre du travail (toujours d'un point de vue juridique), en tant qu'infirmières (principalement) ou sage-femmes (dans une moindre mesure) embauchées par des hôpitaux allemands. Je l'appellerai ici le groupe des « infirmières ».

Le statut légal est le premier critère que je retiendrai pour commencer à dégager les caractéristiques de ces deux groupes. Un tel choix s'explique par les conséquences (non négligeables) que peut avoir sur la vie d'un migrant le statut qui lui est attribué par l'État d'installation. Dans le cas des « infirmières » – celui des « épouses » a été suffisamment développé auparavant –, cela signifie par exemple que la continuité du séjour dépend du renouvellement des contrats de travail. Leur non-renouvellement, plutôt exceptionnel, peut leur faire perdre la stabilité conférée par le statut de travailleur. Pour l'obtention de la nationalité allemande, qui constitue la forme la plus stable en ce qui concerne l'accès aux droits, « épouses » et « infirmières » sont censées attendre un laps de temps prédéterminé, qui peut varier en fonction du statut juridique individuel initial. Les unes comme les autres doivent en outre remplir des conditions supplémentaires, qui peuvent elles aussi varier (par exemple, avoir des moyens de subsistance suffisants, une maîtrise satisfaisante de la langue, être mariée depuis au moins trois ans, etc.). Néanmoins, par rapport au groupe des

« infirmières », le groupe des « épouses » peut se retrouver dans des situations de plus grande vulnérabilité lorsqu'il s'agit de l'acquisition de ce statut. La raison principale tient à ce que leur séjour est lié au mariage, alors que les « infirmières » dépendent du renouvellement de leurs contrats de travail – or ces derniers, comme cela a déjà été souligné, sont la plupart du temps reconduits.

Le statut juridique de travailleur ou d'épouse d'un national (ou la perception par autrui de l'existence un tel statut) entraîne d'autres conséquences, plutôt liées à l'hétéroperception au sein de la société allemande. Les « infirmières » font parfois l'objet de discriminations de la part de leurs collègues nationaux, qui perçoivent leur présence sur le marché de travail allemand comme illégitime, voire injuste (« Elles viennent d'ailleurs, prennent nos emplois et en plus ne doivent pas passer les mêmes épreuves que celles qu'on passe en Allemagne »<sup>148</sup>). Il en va de même pour les « épouses ». Cependant, leur cas ne sera pas abordé davantage ici, car il a déjà été traité au chapitre III. Cela dit, il me semble également important de souligner que, comme le lecteur pourra éventuellement le supposer, le statut juridique et l'hétéroperception au sein de la société allemande façonnent de manière globale des champs des possibles qui diffèrent selon que l'on est « infirmière » ou « épouse ». Cela oblige à penser ces deux groupes, et la question centrale est précisément là, selon les conséquences à la fois du statut juridique et de l'hétéroperception liée à ce dernier.

## §. II - Le critère de l'âge

Le deuxième critère important est celui de l'âge. De ce critère émergent trois groupes d'enquêtées. Le premier d'entre eux est formé par des femmes jeunes (de 18 à 35 ans), « minoritaire » par rapport à l'ensemble des enquêtées rencontrées et interviewées. Le deuxième est constitué de femmes d'âge mûr (35-50 ans). Quant au troisième, il s'agit d'un groupe composé de femmes âgées (50-70 ans), plutôt surreprésentées dans la phase de l'enquête qui correspond à la période de 2013 à 2015. La raison pour laquelle je retiens ce deuxième critère tient à ses retombées collectives et individuelles, pour chacun des groupes d'enquêtées. À titre d'illustration, la génération des femmes arrivées en Allemagne avant les années 2000 n'a pas été obligée de suivre des cours de langue ou d'intégration – cette obligation n'a été instituée que dans les années 2000. De même, la génération partie des Philippines après 1980 l'a fait de façon beaucoup plus encadrée que les générations de la

---

<sup>148</sup> Il s'agit d'une phrase que l'on peut entendre chez les « infirmières » lorsque celles-ci parlent de leurs rapports avec leurs collègues allemands.

période « pionnière » de la migration internationale, chaperonnée par l'État philippin (sous Ferdinand Marcos). En outre, ce « découpage » générationnel contribue à la compréhension de certaines différences au sein des groupes informels de femmes migrantes. Par exemple, les femmes âgées y jouent les rôles de conseillères ou de « grandes sœurs » auprès des plus jeunes et sont souvent très respectées (et craintes) par les autres. Elles interviennent également comme médiatrices de conflits ou prescriptrices de normes ou de règles (concernant l'attitude à tenir vis-à-vis des maris, de la belle-famille, du travail, etc.). Quant aux femmes jeunes, celles-ci sont souvent les « protagonistes » des conflits au sein des groupes. De même, elles s'y disputent avec ardeur les positions hiérarchiques les plus importantes, remettent en question certaines normes et règles (prônées par les plus âgées), apportent d'autres perspectives sur les sujets liés au pays d'origine (un politicien ou un autre, une question de mœurs ou une autre, la conjoncture du moment en ce qui concerne la situation du marché du travail, etc.). L'âge est ainsi un autre facteur clé pour penser les groupes par-delà l'hétérogénéité qui les caractérisent et qui émerge, comme évoqué maintes fois, à travers les trajectoires de chaque femme de l'enquête.

### §. III - La profession et le niveau d'études

Le troisième critère concerne la profession et le niveau d'étude des enquêtées. Il est tout aussi important, car il permet de situer l'ensemble des enquêtées en fonction de la place que celles-ci tendent à occuper dans la société allemande et dans celle des Philippines. Pour ce qui est de la profession exercée en Allemagne, la plupart des enquêtées se retrouvent dans des métiers communément désignés au Japon par le sigle Kkk (du japonais *kitanai*, sale, *kiken*, dangereux, *kimochiwarui*, grossier) – cette désignation prend aussi du sens en Allemagne, malgré les nuances qui existent entre les marchés du travail des deux pays. Elles sont ainsi souvent caissières dans des établissements de restauration rapide, femmes de ménage dans des hôtels, barwomen ou serveuses dans des restaurants ou dans des bars, manucure-pédicure dans des salons, entre autres. Par ailleurs, une partie des enquêtées croisées ou interviewées au cours de l'enquête ne travaille pas hors du foyer. Cela concerne principalement les femmes du troisième groupe (50-70 ans) et dans une moindre mesure celles du deuxième groupe (35-50 ans). Les femmes du premier groupe qui ne travaillent pas en dehors du foyer font figure d'exception, ce qui évoque au moins à première vue les bouleversements à l'œuvre dans la société d'installation et d'origine en ce qui concerne la division sociosexuée du travail – autre



question très explorée au sein de la littérature sur les migrations féminines depuis les pays dépendants vers les pays développés.

Pour ce qui est du niveau d'études, la majeure partie des enquêtées sont diplômées de l'enseignement supérieur – ce qui n'a rien de surprenant si l'on considère la littérature sur les migrations philippines dans le monde. A l'exception des infirmières, dont la formation correspond à l'emploi exercé, la plupart des enquêtées n'exercent pas en Allemagne une profession qui correspond à leur niveau d'instruction. Cela s'explique très probablement par le manque de reconnaissance des diplômes des pays dépendants dans les pays développés – autre aspect déjà évoqué au sein de la littérature sur les migrations reliant les pays développés aux pays dépendants. En outre, la question du niveau d'études évoque aussi celle de leur place dans la société d'origine. Si la plupart des enquêtées sont de fait diplômées de l'enseignement supérieur, la majorité d'entre elles exerçaient aux Philippines des emplois pour lesquels elles étaient formées, mais qui étaient la plupart du temps perçus comme mal rémunérés par rapport à la charge de travail et aux débouchés. Cela permet de soulever le fait que la plupart des enquêtées ne sont (n'étaient) pas issues des strates les plus démunies de la société philippine. Cependant elles appartiennent très souvent à une frange des classes moyennes philippines de plus en plus précarisée, frappée par le sous-emploi, le chômage ou la dégradation des conditions de travail et de vie.

#### §. IV - Origine sociale, profession et lieu de résidence du conjoint

Le quatrième critère est celui de l'origine sociale, de la profession et du lieu de résidence des conjoints. Ces trois éléments permettent de comprendre et de mieux mettre en contexte les parcours des enquêtées, en particulier (pour ce qui concerne les deux derniers) des femmes arrivées en Allemagne dans le cadre du mariage. Le premier critère, l'origine sociale des enquêtées, permet d'aborder (et de questionner) l'aspect de leur mobilité sociale. Ainsi, il devient possible de s'interroger sur les différents sens de cette mobilité sociale, qu'elle soit ascendante ou descendante, après ou avant l'événement de la migration vers l'Allemagne. En l'occurrence, la plupart des enquêtées ont effectué un mouvement de mobilité sociale intragénérationnelle – elles ont très fréquemment changé de profession avant et après la migration – et intergénérationnelle – leur statut dans la société d'origine, après ou avant la migration, diffère sensiblement de leur milieu d'origine. Y a-t-il le plus souvent un mouvement ascendant, ou descendant ? Il est difficile de le déterminer, car comme cela a déjà

été avancé au sein de la littérature (Constable, 2005), certains critères, comme celui de l'hypergamie tendancielle des femmes, sont toujours à prendre avec des pincettes – l'angle choisi peut amener à relativiser le regard porté. À titre d'exemple, la plupart des enquêtées, dotées d'un niveau d'instruction élevé et disposant d'un diplôme de l'enseignement supérieur, ont épousé de petits entrepreneurs ou des ouvriers.

Le deuxième élément, la profession des conjoints, contribue à éclairer d'autres aspects du parcours de ces femmes, notamment après la migration. Ainsi, beaucoup d'enquêtées ont épousé des hommes qui appartiennent aux classes laborieuses allemandes. De ce fait, une fois arrivées en Allemagne, elles doivent travailler en dehors du foyer de manière à contribuer au budget de la famille et à pouvoir envoyer de l'argent à celles et ceux restés aux Philippines. Pour beaucoup d'enquêtées, cela représente une importante source de frustration à gérer (et parfois de dépendance vis-à-vis des maris, qui souvent gagnent plus qu'elles), car nombreuses sont celles qui avaient rêvé, avant la migration, à la possibilité d'une vie « de princesse<sup>149</sup> » en Europe (dans laquelle l'on ne doit plus travailler dur, l'on peut rester à la maison et s'occuper des enfants, etc.). La déception qui en découle est souvent suivie par un processus d'adaptation (qui ne signifie pas la résignation) au fait accompli, à la vie et aux obstacles de « l'Europe réelle ». Reste enfin le troisième élément, le lieu de résidence des conjoints. Ce point permet également de faire davantage la lumière sur l'après-migration (le « lendemain » et les premières années) et concerne notamment les enquêtées arrivées dans le cadre du mariage, car celles-ci sont généralement très dépendantes de leurs conjoints au début. À titre d'illustration, la plupart des enquêtées<sup>150</sup> ont épousé des hommes qui habitent dans de petits villages conservateurs de la campagne (et parfois en sont issus), de *Länder* tels que le Bade-Wurtemberg, la Sarre, la Rhénanie-Palatinat ou la Hesse. Ce fait amène à ce que leurs parcours soient globalement marqués (surtout au début) par l'expérience de l'isolement et par la difficulté à tisser des liens au sein de la communauté d'installation. Ce processus initial tend à s'amenuiser avec le passage du temps, l'apprentissage de la langue, l'entrée sur le marché du travail ou l'acquisition du permis de conduire, qui permettent d'amoindrir ou en tout cas de nuancer les effets du lieu de résidence sur la suite des parcours.

---

<sup>149</sup> C'est un thème qui apparaît très souvent dans les conversations avec les enquêtées.

<sup>150</sup> La question de l'isolement et de la solitude apparaît aussi très souvent au cours des échanges avec les enquêtées qui sont arrivées dans le cadre du travail. Néanmoins, il semble que pour celles-ci, le fait de pouvoir travailler et d'être amenées à sortir fonctionne comme un élément qui contribue à amoindrir les difficultés initiales.

## Section II - Exemples de trajectoires et bifurcations rencontrées au cours de l'enquête

### §. I – Le débat théorique sur les trajectoires et bifurcations

Après avoir accompli le premier objectif du chapitre, venons-en aux deux suivants. Nous y parviendrons en trois temps. Nous aborderons d'abord les concepts de trajectoire et de bifurcation, ainsi que leurs implications en termes théoriques et méthodologiques. Ce faisant, nous nous référerons brièvement au débat sociologique sur la question de « l'imprévisible », puisque ce dernier s'avère primordial pour la mise en contexte de l'utilité même de ces deux concepts dans l'approche biographique que nous avons adoptée. Ensuite, nous dirons quelques mots sur la manière dont la présente thèse se positionne par rapport aux questions qui découlent des concepts de trajectoire et de bifurcation. Finalement, nous en viendrons à proprement parler aux résistances des femmes philippines en Allemagne, en proposant des pistes pour penser ces dernières à travers l'outillage conceptuel des bifurcations. Ce troisième temps s'entrecroisera avec le deuxième objectif du chapitre, dans lequel nous reprendrons quelques-uns des exemples de parcours présentés pour illustrer empiriquement le concept de bifurcation. Nous finirons par la présentation des parcours restants.

Intéressons-nous tout d'abord au concept de trajectoire. Celui-ci s'insère au sein d'un débat déjà ancien en sciences humaines et sociales pour ce qui concerne la recherche biographique. Everett Hughes (1993), sociologue de la tradition de Chicago, décrivait dans les années 1940 les trajectoires comme des « narrations principales ». Le sociologue Andrew Abbott (2009, p. 33) a plus tard repris Hughes et précisé son argument en définissant ces « narrations principales » comme « [...] un processus social englobant qui a la capacité de contraindre les processus qui le constituent, et de les empêcher véritablement d'engendrer des configurations qui menaceraient sa cohésion. C'est cette caractéristique coercitive qui fait des trajectoires des narrations principales. » Le même Andrew Abbott a tâché de préciser encore son propre raisonnement, en cernant davantage ces trajectoires. Il (Abbott, 2009, p. 32) détermine notamment que

Ce qui fait qu'une trajectoire [est] une trajectoire c'est son caractère d'inertie, cette capacité à supporter une grande quantité de variations mineures sans aucun changement notable de direction ou de régime. Les trajectoires sont les trajectoires précisément en raison de ce que nous pourrions appeler la stabilité de leur caractère aléatoire, leur caractère causal, en particulier leur caractère compréhensible sous-tendu par l'image de cause implicite telle

qu'elle a cours dans les analyses de régression. Leur inertie se traduit en paramètres causaux stables mais localisés.

Le concept d'Andrew Abbott (2009) nous permet de parvenir à celui de bifurcation, avec lequel il partage la même histoire. En effet, d'Émile Durkheim à Max Weber, en passant par les chercheurs de la tradition de Chicago pour arriver jusqu'aux premières contributions tentant de théoriser le problème de « la part du hasard », à l'instar de celles de Barney Glaser et d'Anselm Strauss (1971) puis, durant les années 1970-1980-1990, de celles de Georges Balandier (1988), Daniel Bertaux (1974) ou Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991), les sciences sociales ont parcouru un long chemin. Sans refaire l'ensemble de cette trajectoire, indiquons que la définition du concept de bifurcation proposée par Michel Grossetti (2009) prédomine aujourd'hui dans le panorama de la recherche. Ce dernier (Grossetti, 2009, p. 1) les appréhende comme « [...] un processus dans lequel une séquence d'action comportant une part d'imprévisibilité produit des irréversibilités qui concernent des séquences ultérieures. ». La définition de Grossetti (2009, p. 8-9) implique en outre une notion spécifique d'irréversibilité. Selon le sociologue français, « [pour ce qui est des parcours de vie les irréversibilités concernent par exemple] les statuts professionnels, [les] situations de famille, des orientations scolaires, des relations sociales, des projets... Au fond tout ce que l'observateur peut considérer comme durable à l'échelle d'une vie ou d'une partie de la vie, à l'échelle en tout cas d'un temps qui dépasse celui dans lequel se déroule la séquence d'action partiellement imprévisible. ». De surcroît, toujours au sujet des irréversibilités, Michel Grossetti (2009, p. 9) émet une mise en garde qui est tout aussi importante pour comprendre sa définition des bifurcations. Il affirme en effet que

[...] les irréversibilités sont toujours relatives. Ce qui a été construit peut-être déconstruit. Rien n'est définitif. Les éléments créés ne sont irréversibles que dans la mesure où ils survivent à leur moment de création et où ils interviennent dans des situations ultérieures. La notion d'irréversibilité implique toutefois que déconstruire ce qui a été construit ou défaire ce qui a été fait n'est pas revenir au point de départ. On peut chercher à faire ressembler le futur au passé, mais on ne peut pas facilement en effacer les traces, matérielles ou immatérielles.

Finalement, il convient aussi de mentionner un dernier aspect de l'approche des bifurcations selon Michel Grossetti (2009, p. 26): le problème de l'évaluation de leurs conséquences. Pour le sociologue français, évaluer les retombées des bifurcations « [...] [dépend] de la problématique puisqu'il n'existe aucun critère intrinsèque pour cela. Une conséquence sera jugée négligeable pour une problématique donnée, mais décisive pour une

autre problématique. ». Comme nous le verrons, la question des conséquences que Grossetti (2009) résout de la sorte soulève celle de la description des bifurcations.

Il nous paraît ainsi important à ce stade de mentionner des exemples de bifurcation et d'en tirer des conclusions en ce qui concerne l'application du concept en termes méthodologiques. Le travail de Valentine Hélaridot (2009) nous révèle de façon condensée et plutôt détaillée les principales caractéristiques des bifurcations, à partir de la manière dont celles-ci apparaissent dans des cas concrets de parcours biographiques tirés de la recherche : soudaineté, imprévisibilité et durabilité. La sociologue française est aussi à l'origine d'une typologie pour l'étude des bifurcations. Valentine Hélaridot (2009, p. 2) part du principe que l'identification des bifurcations doit se fonder sur « [...] le point de vue des acteurs concernés qui désignent dans leur parcours des points de basculement donnant lieu à une distinction entre un « avant » et un « après ». La typologie d'Hélaridot constitue à notre sens un bon outil (en particulier) pour la description des bifurcations, puisqu'elle se fonde sur un élément central dans l'approche de celles-ci, « l'articulation entre logiques structurelles et logiques actanciennes<sup>151</sup> » (2009, p.2). Michel Grossetti (2009) a lui-aussi développé un modèle qui, tout en proposant des pistes intéressantes sur les différents éléments constitutifs des bifurcations (notamment sur la façon d'évaluer les formes d'irréversibilité et d'imprévisibilité), n'est pas ancré dans les mêmes préoccupations que celles d'Hélaridot (2009). Nous n'entrerons pas dans le détail de celui-ci, puisque le modèle conçu par la sociologue française traite davantage la question pratique de la description des bifurcations (qui nous intéresse ici). Cela dit, venons-en à la typologie d'Hélaridot. La chercheuse mobilise deux axes principaux : la situation qui précède la bifurcation et la façon dont l'individu perçoit la situation ainsi que la manière dont celui-ci y répond (en acquiesçant ou en cherchant à la faire changer) (Hélaridot, 2009, p. 11-12). Deux questions sont donc centrales pour le modèle de Hélaridot, chacune d'entre elles exprimant l'un des axes : « qu'est-ce qui se présente aux individus ? [pour le premier], et [...] que font-ils de ce qui se présente ? [pour le second] » (Hélaridot, 2009, p. 13).

A travers son modèle et les exemples qui le nourrissent, Hélaridot (2009) nous dévoile l'articulation des logiques actanciennes (celles qui basées sur des ambitions individuelles et des

---

<sup>151</sup> Expression employée par la sociologue française Valentine Hélaridot (2009), les logiques actanciennes se réfèrent essentiellement aux dimensions individuelles des phénomènes sociaux, en particulier à celle du choix et des ambitions. La notion permet ainsi de saisir ce qu'il y a d'idiosyncrasique par rapport aux structures sociales dans lesquelles les individus sont constamment en train de baigner, sans pour autant tomber dans une conception asociale de l'individu – d'après laquelle toute dimension collective des phénomènes finit par être évacuée.

choix personnels) et les logiques structurelles (comme les logiques juridiques et médico-administratives) impliquées dans des cas de bifurcations (ou de potentielles bifurcations), concept que Hélaridot définit d'après Grossetti (2009). Son modèle nous aide à les situer par rapport à l'attitude des individus (résister, laisser faire ou subir) et à la dynamique initiale de continuité (non-bifurcation ou bifurcation en potentiel) ou de changement (bifurcation). Par exemple, les bifurcations actives sont celles où l'individu est à l'initiative du changement et a donc résisté à la continuité. Dans les bifurcations de type « heureux concours de circonstances », le changement n'a pas été provoqué par l'individu, ce dernier a « laissé faire » et a vécu ce changement comme positif. Les bifurcations de type « passive » sont celles qui n'ont ni été choisies, ni été vécues de manière positive, alors que les bifurcations en potentiel sont celles où une conjoncture ne peut être définie comme une bifurcation, puisque le changement ne s'est pas encore produit et n'a donc pas engendré d'irréversibilités, ni comme de la simple continuité, car la bifurcation a de fortes chances de se produire. À ce stade, il nous semble important d'aborder deux autres points fondamentaux (et qui constituent autant de possibilités pour le chercheur) afin de cerner pleinement le modèle proposé par Hélaridot (2009, p.21) : « [...] [la prise en compte des] facteurs qui font passer les individus d'une case à l'autre, [...], [des] moteurs qui les font circuler à l'intérieur du tableau. », et « [...] [la] question des ressources dont disposent les acteurs [...] ». A propos du premier point, Hélaridot (2009) ne nous en dit pas beaucoup plus. Toutefois, si nous suivons le modèle proposé par cette dernière, nous pourrions sans doute avancer qu'il relève de l'articulation entre des logiques actanciennes et des logiques structurelles – il s'agit du principe qui est au cœur du modèle ébauché par la chercheuse. Nous pourrions ainsi évoquer les logiques structurelles (juridiques, médicales, économiques...) comme les logiques actanciennes (ambitions et choix individuels) présentes et imbriquées avec ces mêmes logiques structurelles. Enfin, pour ce qui est du second point, Hélaridot (2009) évoque comment, pour « circuler à l'intérieur du tableau », les individus font appel aux ressources sociales disponibles. Par exemple, on peut se servir des dispositifs médicosociaux pour faire reconnaître son handicap (et ainsi stabiliser sa situation). On peut aussi fait jouer ses qualifications professionnelles pour trouver un nouvel emploi (Hélaridot, 2009).

Venons-en désormais à la conception du sociologue états-unien Andrew Abbott. Ce dernier se sert d'un concept qui est à notre sens proche celui de bifurcation – une proximité liée, comme on le verra, à sa définition en termes de soudaineté, d'imprévisibilité et de durabilité : celui de *turning points* (points d'inflexion, en français). Pour le développer, Andrew Abbott prend ici

aussi appui sur le travail d'Everett Hughes (1993). Selon Abbott (2009, p.67 ; 73), les *turning points* concernent « [...] des changements courts entraînant des conséquences, qui opèrent la réorientation d'un processus. » ou, en d'autres termes, « [...] des points où les réseaux de relation encadrée qui assurent ordinairement la stabilité, se dissolvent et où le changement permanent, qui est le régime normal de la vie sociale, reprend le dessus. ». De surcroît, d'après Abbott (2009, p.67) les *turning points* ne concernent pas « Tous les changements soudains [...] [...] mais seulement ceux qui sont suivis d'une période où se manifeste un nouveau régime. ». Ici aussi, les exemples cités plus haut par Hélandot sont utiles. Le cas de M. Terray tout comme celui de Mme Anam pourraient aisément à notre point de vue être définis comme des *turning points*, puisqu'il s'agit de changements qui ont eu pour effet de réorienter la dynamique de leurs parcours biographiques, donnant lieu à la manifestation d'un « nouveau régime ». De cette façon, Mme Anam a pu changer de métier à la suite de son accident de travail et vivre la chose comme un « heureux concours de circonstances ». M. Terray, a quant à lui pris la décision de démissionner, ce qui l'a amené à vivre des bouleversements sur le plan professionnel.

Après avoir abordé brièvement les concepts de *turning points*, de trajectoire et de bifurcation, intéressons-nous maintenant à leurs principales limites. Commençons par le concept de trajectoire. À notre sens, son principal écueil vient de son incapacité à saisir les situations de bifurcation (donc, l'imprévisible). C'est justement pour cette raison qu'il est théorisé par Abbott (2009) par contraste avec les bifurcations. Néanmoins, il ne s'agit pas d'une limite qui compromet son opérationnalité, puisque ce concept reste tout à fait utile pour comprendre « [...] les trajectoires plus uniformes dans lesquelles un régime de "premier plan" se déroule (les narrations principales d'un parcours quelconque), ce qui caractérise tout parcours biographique » (Abbott, 2009, p. 68). Quant au concept de bifurcation, sa limite principale se retrouve à notre sens dans la critique adressée par le courant que Marc Bessin, Claire Bidart & Michel Grossetti (2009, p.26) nomment « déterminisme antinarratif ». Selon ces derniers auteurs, le courant en question soutient que

[...] les acteurs sont confrontés à des situations d'incertitude que le chercheur peut inscrire dans des régularités statistiques, grâce aux totalisations qu'il opère et aux outils théoriques qu'il mobilise, et donc considérer comme prévisibles, aux facteurs aléatoires près, des variations considérées comme négligeables par rapport à ce qui fait l'objet de l'analyse. Il ne s'agit pas en effet pour cette position de nier l'existence de situations de bifurcation, mais de les considérer comme marginales ou négligeables au regard des régularités recherchées. Le chercheur adoptant cette position est dans une posture objectivante qui consiste à construire une représentation de l'objet étudié à partir des informations disponibles.

Est-ce une limite indépassable ? Nous avons tendance à rejoindre Grossetti, Bessin et Bidart (2009, p.26) quand ceux-ci avancent que tel n'est pas nécessairement le cas – même si l'argument du déterminisme antinarratif peut convaincre certains de sa validité –, car « Il suffit pour cela d'admettre la possibilité que des situations incertaines aient des conséquences considérées comme importantes ». De même, « dans la posture objectivante, l'analyste s'accorde le droit "d'écrire l'histoire", de définir les temporalités, les événements, les bifurcations, selon ses propres critères et à partir des informations dont il dispose » (Grossetti, Bessin & Bidart, 2009, p.27). Finalement, venons-en au concept de *turning points*. Selon nous, le principal écueil réside dans la tendance, mentionnée par Abbott (2009, p. 68), à les penser comme « [...] organisés et connectés par un processus qui leur serait sous-jacent ou qui les engloberait (selon la métaphore que l'on choisit) ». Cependant, cette façon hâtive de comprendre les *turning points* peut être évitée, en contournant ainsi une limite qui après tout ne leur enlève pas leur opérationnalité, car il suffit comme l'évoque le sociologue états-unien de concevoir que les *turning points* « [puissent] simplement [être] des perturbations aléatoires mais majeures ayant lieu dans un parcours de vie. » (Abbot, 2009, p. 68).

Comment la présente thèse se situe-t-elle par rapport aux éléments que nous venons d'évoquer ? En premier lieu, nous définissons les bifurcations à la fois selon Michel Grossetti (2009) et Andrew Abbott (2009). Les deux auteurs suivent le courant que Michel Grossetti, Marc Bessin & Claire Bidart (2009) nomment le « narrativisme réaliste », dont nous partageons la façon d'aborder les dilemmes épistémologiques et les conceptions de l'imprévisibilité. À ce sujet, les trois chercheurs (Grossetti, Bessin & Bidart, 2009, p.29) ont élaboré un tableau qui résume les principales approches et qui permet aisément de situer notre posture :



Imprévisibilité Posture du chercheur	Pour les acteurs	Pour l'observateur
objectivante	<p>« Déterminisme anti-narratif »</p> <p>Pour le chercheur, l'imprévisibilité n'est qu'un résidu sans intérêt.</p> <p>La « réalité » est ce que l'analyste reconstruit.</p>	<p>« Positivisme narratif » (Abbott) ou « narrativisme réaliste »</p> <p>Le chercheur admet l'existence d'imprévisibilités pouvant produire des conséquences « importantes ».</p> <p>La « réalité » est ce que l'analyste reconstruit.</p>
« subjectivante »	<p>« Narrativisme compréhensif »</p> <p>Le chercheur s'efforce de comprendre le sens que donnent les acteurs à des « événements » sans prendre parti lui-même sur la réalité ou la nature des événements.</p> <p>La « réalité » est ce qui se passe dans les significations (accessibles par les discours et par empathie).</p>	<p>« Narrativisme discursif »</p> <p>Le chercheur se donne pour objectif de collecter des discours au sein desquels il recherche la référence à des événements, ou le changement des références dans le discours, sans prendre parti lui-même sur la réalité ou la nature des événements en dehors du discours.</p> <p>La seule « réalité » sociale objectivable est le discours. C'est donc à ce seul niveau que l'on peut déceler des événements et des changements.</p>

En même temps, notamment en ce qui concerne la description des bifurcations, nous nous sommes également appuyés sur la typologie conçue par Hélaridot (2009). Ce n'est en aucun cas une incongruence par rapport à notre positionnement concernant les bifurcations, comme le soulignent Grossetti, Bessin & Bidart (2009). Bien au contraire, la perspective d'Hélaridot (2009) nous a permis d'incorporer à la description des bifurcations deux autres éléments qui nous ont permis d'enrichir notre approche : le principe de l'imbrication entre logiques actanciennes et structurelles, qui aide à saisir les facteurs individuels et structurels qui font transiter les individus entre les différents types de situations (bifurcations, bifurcations en potentiel, situations non bifurcatives...), et la question des ressources dont disposent les individus pour affronter ces situations. Enfin, pour ce qui est de la notion de trajectoire, nous l'avons adoptée telle qu'elle a été théorisée par Andrew Abbott (2009). Celle-ci nous a

notamment permis de mieux saisir le « régime de premier plan » mentionné plus haut. Par contraste, le concept a également rendu possible la mise en évidence des bifurcations qui viennent modifier ce même régime.

Comment cet ensemble d'outils théoriques et méthodologiques a-t-il pu nous être utile dans le cadre de notre problématique de thèse ? Premièrement, la prise en compte des bifurcations et de leurs conséquences nous a aidé à mettre en lumière la dimension processuelle des parcours biographiques analysés, au sein desquels la migration et d'autres événements bifurcatifs viennent dissoudre les « [...] réseaux de relation encastés qui assurent ordinairement la stabilité [...] », ce après quoi « [...] le changement permanent [...] reprend le dessus. » (Abbott, 2009, p.73). Du point de vue des résistances des femmes philippines en Allemagne, cela est important, car les fondements individuels (les logiques actanciennes, incluant l'ambition individuelle ou le choix personnel) ou structurels (les logiques structurelles, à l'instar des rapports de classe, de racisation, de sexe...) de ces résistances s'imbriquent dans et à travers ces réseaux de relations encastés et souvent dissous (au long d'une temporalité bien définie, celle de la vie humaine) par les bifurcations. Être en mesure de saisir *biographiquement* les résistances individuelles signifie donc comprendre ces bifurcations dans leur dimension processuelle. Deuxièmement, la description des bifurcations (et notamment des facteurs qui nous font transiter entre les différents types de bifurcations et des ressources dont nous disposons pour affronter les conséquences de celles-ci) nous a en même temps permis de mieux comprendre comment les différentes logiques individuelles et structurelles se déploient de façon imbriquée au sein des parcours biographiques et définissent, à un moment ou à un autre de ce parcours, la relation entre la bifurcation et les possibilités de résistance à ses conséquences.

## §. II - Quelques exemples de trajectoires et bifurcations de l'enquête

### Rosa, Pepita et Dira

Nous avons rencontré et mené des entretiens avec celles que nous appellerons par les pseudonymes Pepita, Dira, Vicky et Analyn durant différentes phases de l'enquête de terrain. La première femme avec laquelle nous nous sommes entretenus a été Rosa. Nous l'avons rencontrée par l'intermédiaire du prêtre de la paroisse catholique qu'elle fréquentait à l'époque. En raison de la reconnaissance dont elle bénéficiait – conséquence de son « grand »

âge –, elle est devenue une enquêtée fondamentale pour notre insertion au sein du premier groupe informel de femmes philippines de l'Ortenau (Bade-Wurtemberg) auquel nous avons pu accéder. Dira nous a été présentée par Rosa. Intéressée d'emblée par la possibilité de « raconter sa vie à quelqu'un », elle a rapidement noué un rapport de confiance avec nous. Pepita fréquentait aussi le groupe auquel Dira et Rosa appartenaient. Après l'avoir rencontrée lors des réunions de ce dernier, nous avons pu développer avec elle un rapport de confiance et de respect mutuel. Quant à Analyn, celle-ci nous a été présentée par Pepita au cours d'un déjeuner qui a rassemblé chez elle plusieurs de ses amies. Enfin, Vicky nous a été présentée par Dira, à la suite d'un barbecue organisé par un autre groupe informel que cette dernière fréquentait.

Comme annoncé plus haut, nous nous servons de quelques-uns des parcours présentés pour illustrer empiriquement le troisième objectif du chapitre, c'est-à-dire proposer des pistes pour penser les résistances des femmes philippines en Allemagne à travers l'outillage conceptuel des bifurcations. Le choix des parcours repose sur la capacité de chacun d'eux à mettre en évidence à la fois les facteurs qui nous font transiter entre les différents types de bifurcations, les ressources dont nous disposons pour faire face aux conséquences de ceux-ci et les fondements individuels (ambition, choix personnel) ou structurels (rapports de classe, de racisation, de sexe...) des résistances – qui s'enchevêtrent dans et à travers ces réseaux de relations encastrés et parfois brisés par les bifurcations. Nous commencerons par le parcours de Pepita, qui sera suivi par celui de Rosa. La présentation sera clôturée par le parcours de Dira.

### Pepita

Pepita, dont le rôle sur le terrain est devenu essentiel au long de l'enquête a grandi au sein d'une famille pauvre originaire de Dipolog (Mindanao). Elle a été élevée par sa grand-mère (« J'ai grandi avec ma grand-mère et ma tante, la sœur cadette de ma mère ») (Entretien avec Pepita, 2018, p. 6), qui l'a prise en charge après les secondes noces de sa mère – son père est vraisemblablement décédé dans la jungle à la fin des années 1970, en combattant le gouvernement Marcos (« mon père est mort si peu de temps après ma naissance et mon père s'est battu contre le gouvernement très durement ») (2018, p. 24). Comme d'autres femmes philippines, Pepita s'est beaucoup déplacé avant d'arriver en Allemagne (« [...] J'ai beaucoup voyagé, j'ai appris beaucoup de choses [...] ») (2018, p. 8). Elle a fait des études de

management à l'université puis a travaillé comme « professeure de danse<sup>152</sup> », avant une période de gestion de la petite épicerie familiale avec sa mère, puis un emploi en Arabie saoudite en tant que domestique/préceptrice d'anglais. C'est alors qu'elle était âgée d'une trentaine d'années qu'elle a rencontré son actuel conjoint allemand, propriétaire d'une petite entreprise de plomberie, lorsqu'il était en vacances à Dumaguete (Mindanao) avec des amis (2009, p. 11) :

Il était dans la discothèque avec des copains. Et puis il nous a vues et il a dit « Hé, tu étais la femme là-bas » [l'autre jour]. Comme ça. « Mais vous ne vous approchez pas de nous pour nous [parler]. La femme [sorte de gérante du local] [a] dit qu'il fallait demander [...] pour qu'on puisse parler [avec vous], mais vous ne vous approchez pas de nous, quel est le problème [?] ». Non, nous attendons que vous veniez à notre table. « Non, nous attendons aussi ». Alors on fait la conversation, on a beaucoup de choses à dire.

Cet événement constitue la bifurcation qu'il convient d'examiner de façon approfondie, puisque c'est celle qui concerne le plus directement la migration vers l'Allemagne. Il s'agit d'un découpage que nous adopterons de manière presque systématique eu égard à nos propres intérêts de connaissance (les résistances des femmes philippines en Allemagne) – ce qui ne nous empêchera cependant pas d'examiner rapidement d'autres types de situation, surtout dans la mesure où celles-ci participent de façon déterminante à la « bifurcation migration ». Quant à la raison qui nous permet d'avancer qu'il s'agit bel et bien d'une bifurcation, celle-ci réside surtout dans le fait que l'évènement concerne une « [...] séquence d'action comportant une part d'imprévisibilité [qui] produit des irréversibilités [...] [concernant] des séquences ultérieures » (Grossetti, 2009, p. 1). En effet, ce qui a été engendré a survécu au moment d'apparition de l'évènement et intervient (ou est intervenu) du point de vue du parcours biographique dans des situations ultérieures – c'est pourquoi ce sont des irréversibilités. Cela dit, soulignons aussi au passage qu'il s'agit ici d'une bifurcation de type active, car Pepita a été à l'initiative du changement qui l'a amenée à Vahr (Ortenau), où elle habite aujourd'hui avec son mari, leur enfant et sa belle-mère âgée. Pour pouvoir aider sa famille aux Philippines, Pepita travaille dans un magasin de vêtements situé dans un centre commercial des alentours, un emploi de vendeuse qu'elle a trouvé après avoir enchaîné d'autres métiers précaires – comme assistante d'imprimerie ou agent d'entretien dans un hôtel – et essuyé un temps le refus de son mari, qui ne voulait pas qu'elle travaille en dehors du foyer.

---

<sup>152</sup> Un euphémisme pour un fort probable passage par la prostitution.

La trajectoire de vie de Pepita a été parsemée d'obstacles (liés ou non à la bifurcation mentionnée). Sur le plan professionnel, elle s'est heurtée aux conditions de travail en Arabie saoudite et à la précarité des emplois qu'elle a exercés en Allemagne – avec l'impossibilité de se maquiller et de sortir dans le premier cas et la difficulté à gérer son diabète dans le second, son contremaître ne l'autorisant pas à fixer l'heure de ses repas. Dans la relation avec son mari, les difficultés étaient liées à son envie de travailler et de gagner sa vie de façon indépendante, pour pouvoir aider sa famille aux Philippines et disposer de son propre argent. Comme évoqué plus haut, le mari de Pepita ne souhaitait pas qu'elle travaille, il préférait qu'elle reste à la maison pour s'occuper de leur enfant et des tâches domestiques. Dans les autres domaines de sa vie, Pepita a également dû faire face à des problèmes liés à sa relation avec sa belle-famille et à la stigmatisation raciale vécue en Allemagne (« [...] [son frère m'a dit], tu n'es rien parce que tu es [étrangère] ici, tu es asiatique. Tu n'es rien, [...] comme ça ») (Pepita, 2018, p. 13). Les obstacles en lien avec sa belle-famille venaient ou viennent principalement de son niveau d'allemand et des divergences dans le rapport à l'espace domestique – son beau-frère critiquait par exemple son niveau de langue ou le fait qu'elle organise des fêtes le soir jusqu'à une heure tardive avec ses amies. Quant à la stigmatisation raciale, celle-ci s'est manifestée ou se manifeste encore à travers la perception de la non-acceptation de sa présence dans des endroits publics, se traduisant par des regards de désapprobation (en particulier, mais pas seulement, des personnes âgées), ou par des discours d'infériorisation des asiatiques de la part de son beau-frère.

À cela s'ajoutent un sentiment d'isolement et une relative difficulté à construire des réseaux de sociabilité sur place, ainsi que le problème de l'apprentissage de la langue allemande (« Très dur, très dur [l'apprentissage de la langue et l'adaptation à « la culture allemande »]. En particulier la langue, tu sais, car je ne parlais pas allemand avant, donc je dois l'apprendre. Apprendre à communiquer avec tout le monde en allemand [...] ») (Pepita, 2018, p. 25). Les deux premiers éléments ne se sont manifestés ou ne se manifestent encore que de façon moindre chez Pepita. Toutefois, les groupes informels auxquels elle participe et la place importante que ce dense réseau de relations occupe dans son existence indiquent que les obstacles rencontrés dans le rapport au conjoint ou dans d'autres domaines de sa vie peuvent (ou ont pu) justement être amoindris par le recours aux ressources offertes par ces groupes – dont un soutien moral et/ou psychologique (« Tu ne peux pas vivre sans personne qui communique [avec toi]. Sois-tu deviendras folle, soit tu seras déprimée. C'est pourquoi il est très important de se mêler à d'autres personnes. Les amis – ce ne sont pas seulement les

Philippins, les Allemands, les Africains, toutes les races. J'ai beaucoup d'amis. ») (Pepita, 2018, p. 37). Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement que les difficultés en question ne trouvent d'autre lieu de résolution ou d'atténuation, ou presque, que l'espace constitué par ces groupes informels d'amies philippines – suggérant par là même l'étendue au moins relative de ces difficultés. Reste enfin la question de l'apprentissage de l'allemand, qui a constitué au départ un obstacle de taille pour Pepita. Ce point représente souvent une barrière pour les étrangers en Allemagne, beaucoup éprouvant d'énormes difficultés à maîtriser la langue de façon satisfaisante. Néanmoins, à l'heure actuelle, Pepita semble à l'aise en allemand, une langue qu'elle parle en famille, dans des contextes professionnels et lors d'éventuelles rencontres avec des germanophones.

Après avoir à la fois retracé la trajectoire de Pepita et identifié quelques-uns des éléments engendrés par les irréversibilités liées à la bifurcation principale, nous aborderons brièvement certaines conséquences de celle-ci, pour enfin tenter d'examiner l'imbrication des logiques structurelles et actanciennes. Les conséquences des bifurcations nous aideront à parvenir aux fondements individuels (ambition, choix personnel) ou structurels (rapports de classe, de racisation, de sexe...) des résistances – qui s'enchevêtrent dans et à travers les réseaux de relations encastés et que ces mêmes bifurcations viennent parfois corroder. Quant à l'imbrication des logiques structurelles et actanciennes, celle-ci contribuera à éclairer dans toute leur complexité les facteurs individuels et structurels qui font transiter les individus entre les différents types de bifurcations, ainsi qu'à faire de la lumière sur la question des ressources dont ils disposent pour affronter ces situations. Ce faisant, c'est la relation entre la bifurcation et les possibilités de résistance à ses conséquences que nous pourrions éclaircir.

Avant d'y parvenir, ajoutons cependant qu'il n'est pas question ici d'aborder toutes les retombées des bifurcations, mais d'en mentionner brièvement quelques-unes pour aborder la question de l'imprévisibilité à l'aune de ce qui nous intéresse (les résistances des femmes philippines en Allemagne). C'est pourquoi nous retenons les catégories qui nous permettent de penser *biographiquement* les implications des résistances des femmes migrantes philippines en Allemagne à partir des aspects à nos yeux les plus fondamentaux, car les plus structurants d'un point de vue de l'interaction entre le champ des possibles et la dimension individuelle : les rapports de sexe, les rapports de classe, le rapport à la famille restée au pays et le réseau de relations sur place. En outre, pour ce qui est de la problématique de la causalité, qui se pose d'emblée quand il s'agit d'analyser des itinéraires biographiques, les

catégories en question seront abordées dans une optique d'analyse de la complémentarité et des interactions (et non pas à partir de l'idée d'opposition insurmontable) entre les pôles déterminisme / individualisme, contraintes / choix, causes structurelles / causes individuelles (Hélandot, 2009). Enfin, précisons aussi que nous n'entrerons dans la question de l'imbrication des logiques structurelles et actanciennes que pour pouvoir (également) approcher celle des bifurcations à l'aune des résistances. À ce titre, les critères retenus sont ici aussi ceux que nous considérons utiles pour réfléchir au sujet de ces dernières (les ambitions individuelles et le choix personnel, pour ce qui est des logiques actanciennes *en interaction* avec les éléments de classe, de genre, de génération, de nationalité, de racisation...).

Après cette importante parenthèse, commençons par les conséquences des bifurcations chez Pepita. Comme nous l'avons vu plus haut, la décision de se marier et de migrer constitue une rupture avec « le régime de premier plan » et permet l'émergence d'un nouveau régime. En d'autres termes, il s'agit d'une réorientation de la dynamique de son parcours biographique qui peut être constatée sur plusieurs plans. Le premier d'entre eux relève du rapport à la famille, qui a été bouleversé par la migration. Par exemple, à la suite du départ de Pepita, une dynamique de communication et d'entraide financière à distance s'est instaurée, fondée sur l'injonction de solidarité de groupe et sur la dette de gratitude qui structure le rapport parents-enfants aux Philippines – nous détaillerons ces points au sein des chapitres III et V. Parmi les autres plans qui auraient été bousculés par la « bifurcation », citons ceux des rapports de classe, des rapports de sexe et des réseaux relationnels. En ce qui concerne le premier, la migration vers l'Allemagne a signifié de fait de plus grandes limitations par rapport aux possibilités d'insertion professionnelle, puisque Pepita ne maîtrisait pas la langue allemande et n'avait (n'a) pas pu obtenir la reconnaissance en Allemagne de son diplôme d'études supérieures. De même, l'événement a aussi engendré des contradictions concernant la position de Pepita dans la structure de classe en Allemagne et aux Philippines. Par exemple, son statut s'est de toute évidence élevé au sein de son pays d'origine, alors que dans son pays d'installation, les choses sont nettement plus ambiguës. Quant à la seconde catégorie, celle des rapports de sexe, la bifurcation a engendré un impératif de conciliation entre le travail domestique et celui hors du foyer (avec son lot de tensions), puisque Pepita souhaitait continuer à travailler au dehors, alors que son mari ne l'acceptait pas – un problème qui sera traité au sein du chapitre VI. Finalement, pour ce qui est des réseaux relationnels, l'enjeu fut celui de la constitution progressive d'un nouveau réseau sur place, puisqu'elle n'avait pas de connaissances ou de famille en Allemagne, au contraire de nombreuses autres Philippines

dont la migration s'insère dans un réseau de solidarité intrafamilial où la première arrivée ouvre la voie à la venue des autres. Nous approfondirons davantage la question des réseaux relationnels au sein du chapitre V.

Venons-en enfin à la question de l'imbrication des logiques actanciennes et structurelles. Chez Pepita, ces dernières se dévoilent dans un « carrefour » engendré par la « bifurcation ». Les logiques actanciennes se retrouvent dans l'envie (et le besoin) de se « frayer un nouveau chemin » à son retour d'Arabie saoudite, ainsi que de trouver un nouvel emploi (« En revenant d'Arabie saoudite aux Philippines, je [voulais] avoir un travail, je [ne voulais pas] rester assise à dépenser mon argent, ce que j'ai gagné ») et dans sa résolution à « profiter de la vie » (« Je [voulais] aussi profiter de ma vie. Tu sais, quand tu travailles pendant de longues, longues années, 20 ans, qu'as-tu fait finalement ? Tu es vieux, tu ne peux pas faire tout ce que tu voulais faire quand tu étais jeune »), alors que les logiques sociales (structurelles) s'expriment dans (Pepita, 2018, p. 10) : la position au sein des structures de classe des pays d'origine et d'installation, la position au sein des rapports de sexe, l'appartenance générationnelle, l'appartenance en termes de nationalité ou le fait d'être sous ou sur racisé, le tout façonné par l'économie politique de la mondialisation et une histoire migratoire commune sous l'empreinte de la colonisation et des rapports de pouvoir entre les nations – n'oublions pas d'inclure ici la division internationale du travail reproductif et ses conséquences pour les femmes des pays dépendants, abordée au sein du chapitre III. Qu'en est-il de l'imbrication entre ces différentes logiques ? Celle-ci se traduit dans ce qu'on peut avancer au sujet de la complémentarité et de l'interaction entre structures et logiques individuelles (Hélandot, 2009, p. 1). Pour ce qui est de Pepita, cette interdépendance se retrouve dans les multiples points d'interconnexion entre ce qui ressort des logiques individuelles, comme l'envie de « se frayer un nouveau chemin », et ce que les logiques structurelles produisent et reproduisent « en toile de fond » par le biais des rapports de classe, de sexe, de racisation – et avec lesquelles les logiques individuelles interagissent en permanence –, à l'instar des ambitions personnelles de Pepita et de sa position à la fois en bas de l'échelle au sein de la structure de classe philippine et ambiguë en Allemagne ou de son appartenance à un pays dépendant et de son envie de partir.

Qu'en est-il des facteurs qui nous font transiter entre les différents types de bifurcations et les diverses ressources dont Pepita disposait pour en affronter les conséquences ? Comme le suggère Hélandot (2009), le second point nous permettra d'illustrer le premier. Pour ce faire,



le parcours de Pepita est particulièrement utile, étant donné que celui-ci contient une bifurcation qui précède « immédiatement » celle de la migration. Celle-ci concerne la fin de son contrat en Arabie saoudite et est utile au même titre que sa trajectoire, en raison du fait que cette bifurcation a engendré des irréversibilités qui concernent la migration, puisque c'est en adressant ses conséquences – parmi lesquelles le chômage – que Pepita a, entre autres choses, été amenée à faire la connaissance de son mari. Avant d'aller plus avant, remarquons au passage qu'au sens de Grossetti (2009), la fin du contrat est une bifurcation parce que cet événement comporte une part d'imprévisibilité et a provoqué des irréversibilités dont les retombées concernent des séquences ultérieures. En outre, soulignons qu'il s'agit d'une bifurcation active, puisque c'est Pepita qui a été à l'initiative de ce changement. Cela dit, de quelles ressources cette dernière disposait-elle pour affronter le défi représenté par les deux bifurcations identifiées ? Pour ce qui est de la fin de son contrat, il s'agissait non seulement de ressources économiques et professionnelles (son épargne, son diplôme d'études supérieures, son expérience préalable de professeur de danse) mais aussi de ressources plutôt liées à ses caractéristiques individuelles, comme son ouverture à la nouveauté et son « envie de bouger ». Elle disposait aussi de ressources relationnelles, parmi lesquels ses amies restées au pays (l'une d'elles l'a accompagnée à Dumaguete pour qu'elles cherchent du travail ensemble). Pour ce qui est de la migration, Pepita possédait surtout des ressources liées à ses caractéristiques personnelles, puisque ses ressources économiques, professionnelles et relationnelles n'étaient pas suffisantes pour relever le défi représenté par l'acte de migrer – les premières étaient maigres, les deuxièmes, difficiles à faire reconnaître en Allemagne et les troisièmes, limitées au contexte philippin et nuancées par les difficultés économiques que rencontrait globalement sa famille. De toute évidence, Pepita disposait de davantage de ressources pour transiter entre les deux bifurcations qu'elle n'en possédait pour affronter la séquence ultérieure à la migration. Que peut-on en déduire au sujet « du moteur qui fait transiter » les individus entre plusieurs situations au sein d'un parcours biographique ? Tout d'abord, que l'on se déplace entre ces situations en fonction des ressources dont on dispose. Ensuite, que les bifurcations actives (ce qui est le cas des deux exemples de bifurcations chez Pepita) sont le plus souvent le résultat d'une initiative individuelle de type « coup de tête », à la suite duquel on peut mobiliser les ressources dont on dispose pour adresser les irréversibilités, ou d'une initiative individuelle fondée sur des ressources liées à sa personnalité que l'on suppose pouvoir mobiliser pour faire face aux irréversibilités de l'après-bifurcation (ce qui ne garantit pas, bien sûr, le succès de l'entreprise). En outre, que ces

bifurcations actives sont souvent accomplies par les moins démunis et les plus pourvus de ressources, car la possibilité d'intervenir sur les irréversibilités en dépend – y compris en ce qui concerne les ressources individuelles, raison pour laquelle une bifurcation active peut être accomplie par quelqu'un avec peu de ressources économiques ou relationnelles, mais beaucoup de ressources liées à sa personnalité. Enfin, que la production, la reproduction et la distribution des ressources en question dans la société sont foncièrement liées à des logiques structurelles (de classe, de racisation, de génération, de genre...) qui interagissent avec les logiques individuelles (les ambitions individuelles, le choix personnel). Ce n'est donc pas le fruit du hasard si des « types biographiques » – constitués selon les ressources dont on dispose pour résister aux conséquences des bifurcations et les types de bifurcations qui peuvent survenir — peuvent se former en fonction du statut par rapport à ces mêmes logiques structurelles, en imbrication avec les logiques individuelles. Tel est le cas de Pepita et des autres femmes philippines dont les trajectoires et bifurcations seront présentées par la suite, dans la mesure où elles ont connu en tant que femmes, issues pour la plupart des classes prolétaires d'un pays dépendant, la « bifurcation migration » et d'autres formes de bifurcation « typiques » des logiques (individuelles et structurelles) qui ont façonné leurs parcours biographiques.

### Rosa

Rosa avait 69 ans lorsque je l'ai vue pour la première fois, à l'été 2018, dans un restaurant situé dans l'enceinte d'un magasin de meubles des alentours d'une ville moyenne de l'Ortenau. Elle est arrivée en République fédérale d'Allemagne en 1983, après avoir entretenu une relation à distance avec un homme divorcé allemand croisé dans l'aéroport de Manille lorsqu'elle s'y rendait en compagnie d'un cousin et de sa femme – ceux-ci partaient pour les États-Unis (« J'ai rencontré mon mari lorsqu'il était aux Philippines pour les vacances [...] Nous nous sommes retrouvés à l'aéroport. [...] Je travaillais dans la banque, et je suis allée à Manille pour accompagner ma sœur. ») (Entretien avec Rosa, 2018, p. 2). Le « grand bouleversement », la « bifurcation » dans la trajectoire de Rosa a été la rencontre, à 31 ans, de cet Allemand qu'elle finit par épouser en 1984. Auparavant, Rosa, qui avait fait des études de commerce et dont la famille, selon ses propres mots, n'était ni riche ni pauvre, mais « entre les deux » (« Nous ne sommes pas si pauvres, et nous ne sommes pas si riches ; nous sommes au milieu. [...] Tant que nous travaillons, nous pouvons manger, nous pouvons nous habiller

[...] »), était employée dans une banque de sa ville natale, Iloilo, dans les Visayas (Centre) (Rosa, 2018, p. 15).

Le nouveau régime qui a émergé à la suite de la « bifurcation migration » est venu modifier le « régime de premier plan » et a engendré des irréversibilités que l'on retrouve dans d'autres trajectoires, comme celle de Pepita. Ainsi, à l'instar de beaucoup d'autres Philippines, Rosa a eu du mal à s'adapter à la vie en Allemagne, ressentant un sentiment de solitude lié à l'absence de son mari, qui était souvent au travail, ayant la nostalgie du pays et souffrant du climat en hiver (« [...] et puis quand j'étais ici en Allemagne, je pleurais toujours. [Mon mari] [travaillait] et [j'étais] seule à la maison, et le temps [n'était] pas bon. Le temps, c'est très, hum - je suis habituée au bruit, avec les enfants [dans la rue, aux Philippines]. » (Rosa, 2018, p. 8). Et comme d'autres Philippines également, elle a constitué son groupe d'amies au fil du temps, après avoir rencontré les premières dans un cours de langue à l'université de Fribourg-en-Brisgau (« [...] J'ai appris *dort*<sup>153</sup> *Sprachen*<sup>154</sup>, mais pas tellement, mais [j'ai rencontré des Philippines], et *dort*, nous [étions] dix, je pense, nous [parlions] toujours avec notre langue (rires) [...] » (Rosa, 2018, p. 18). C'est ce groupe, dont la composition a évolué au cours du temps, que j'ai fréquenté au début de la seconde phase de mon enquête de terrain (après 2015). C'est aussi à partir de ce dernier que j'ai pu nouer des contacts avec d'autres femmes philippines de la région.

À l'instar de Pepita, Dira, Vicky et Analyn, Rosa a donc aussi vécu l'isolement des débuts, senti la nostalgie de la vie au pays et parfois souffert du rigoureux hiver allemand. Femme instruite, elle a également connu au cours de sa vie des épisodes de stigmatisation – se traduisant souvent par l'impression d'être méprisée ou infériorisée en tant qu'étrangère. Rosa a également dû surmonter la monotonie des journées passées au foyer, puisqu'en Allemagne, elle n'a jamais eu d'emploi formel qui lui permette de « donner du sens » à ces journées (« [...] je [n'avais] pas de travail, mais [...] – je [recevais] toutes les commandes, tu sais, des choses ménagères – *Waschmittel* – cosmétiques – dans l'entreprise, mais c'est *schwarz arbeiten* (travail non déclaré) – tu sais, des choses ménagères. » (2018, p.13). À l'heure actuelle, Rosa habite toujours dans un petit village de l'Ortenau avec son mari retraité. Il s'agit d'une des personnalités les plus connues de la communauté philippine du district. Elle retrouve encore ses amies à l'occasion de fêtes d'anniversaire, d'après-midi autour d'un café

---

<sup>153</sup> Là, en allemand.

<sup>154</sup> Parler, en allemand.

ou de déjeuners au restaurant du magasin de meubles dans lequel nous nous sommes vus pour la première fois et où son groupe organise des rencontres les vendredis.

De manière à saisir les bifurcations de Rosa – comme nous l’avons fait pour Pepita –, après avoir fait une brève description de sa trajectoire et constaté quelques-uns des éléments engendrés par les irréversibilités liées aux bifurcations, nous examinerons d’abord la question des conséquences du « nouveau régime » qui a émergé, pour traiter ensuite de l’imbrication entre logiques actanciennes et logiques structurelles. Commençons par le sujet des conséquences des bifurcations. Chez Rosa, la réorientation du parcours biographique enclenchée par la décision de se marier et de migrer – une bifurcation active, étant donné que son initiative a été à l’origine du changement – s’est également produite sur plusieurs plans que nous pouvons brièvement évoquer. Par exemple, sur le plan professionnel, celle-ci a eu comme retombée l’exclusion du marché du travail, Rosa n’ayant plus jamais exercé de métier après son départ des Philippines. Néanmoins, à la différence de Pepita, l’événement n’a pas produit autant de changements en ce qui concerne le statut de classe dans le pays d’origine ou d’installation – même s’il faut toujours prendre en compte, comme chez Pepita, l’exagération ou l’envie d’enjoliver son propre parcours, des éléments que nous avons abordé au sein du chapitre I. Les différences en termes de classe engendrées par la migration sont en effet moindres chez Rosa que dans le cas de Pepita, dont la famille aux Philippines était nettement moins aisée que celle de son mari allemand. Sur le plan des rapports de sexe – et à la différence de ce qui s’est produit chez Pepita –, la bifurcation de Rosa a signifié le passage au travail de reproduction sociale (question abordée au sein du chapitre III), puisqu’elle a dû renoncer à la possibilité de travailler hors du foyer en raison à la fois de ses représentations des normes et des règles sous-tendant les rapports hommes-femmes (notamment en ce qui concerne la naturalisation du soin des enfants et de la tenue du foyer en tant que tâches *essentiellement* féminines) et de la défaillance du système de prise en charge de la petite enfance dans l’Allemagne fédérale des années 1980 (« [...] à cette époque, je [l’ai envoyé] au jardin d’enfants et [j’ai travaillé là-bas, dans l’entreprise de mon mari], et plus tard quand *ist vertig* [c’est fini en allemand], non, [je n’ai plus travaillé], hum [...] » (2018, p.11). Finalement, pour les autres catégories qui nous intéressent, mentionnons aussi la reconfiguration du réseau de relations et du rapport à la famille. À l’instar de Pepita, la bifurcation chez Rosa a engendré des transformations à ce niveau. Elle a ainsi dû constituer un réseau de relations sur place – elle aussi par le biais des rencontres et de la fréquentation de cours de langue, comme nous l’avons mentionné dans le chapitre I –, et passer par une phase

initiale d'isolement et d'intense vie commune avec son mari allemand jusqu'à ce qu'elle parvienne à tisser son propre réseau relationnel, formé par les groupes informels qu'elle fréquente. De même, comme chez Pepita, le rapport à la famille restée au pays a été bouleversé. Dans le cas de Rosa, la bifurcation a aussi engagé une dynamique de communication et d'entraide financière à distance, avec toutes les difficultés et les limites que celle-ci impose, comme le besoin de et la difficulté à dialoguer face à la possibilité de conflits autour du type et du montant de l'entraide, ainsi que de la personne qui prend part à cet acte. Néanmoins, cette dynamique n'a pas pris les mêmes formes que chez Pepita. Nous n'entrerons pas plus dans le détail ici, puisque cet aspect sera examiné de plus près dans le chapitre V.

Venons-en enfin à la question de l'imbrication des logiques actanciennes et structurelles. Chez Rosa, les premières s'expriment par une aspiration à partir de chez elle et à découvrir d'autres réalités. Le faire signifiait à son sens avoir davantage de possibilités de réussir, une idée qui lui avait été transmise lors de ses années d'études (« [...] notre professeur nous avait dit avant [ :] quand vous avez fini votre travail, vous avez – vous ne restez pas à votre place ; vous allez quelque part. Vous savez, vous n'avez pas – vous n'avez pas, euh – la capacité de réussir quand vous restez chez vous – dans votre – [lieu et place] ») (2018, p.7). Par ailleurs, Rosa était également mue par « l'envie de bouger », de vivre de nouvelles expériences que son travail à la banque ne lui permettait pas de faire (« C'est ainsi que je [travillais] dans une banque, et tous les jours, oh, [c'était] tellement *langweilig* (monotone, en allemand) donc, hmm, oh, [je me disais], j'espère que je peux sortir ici, donc, ouais [...]. ») (2018, p.7). Ces logiques actanciennes ont « retrouvé » chez elle les mêmes logiques structurelles mentionnées dans le cas de Pepita, et qui constituent en même temps les logiques façonnant d'une manière générale le champ des possibles des femmes migrantes philippines. Cependant, à la différence de Pepita, l'imbrication de ces logiques n'a pas engendré le même type d'interrelation entre ce que les logiques individuelles dégagent et les tensions que les logiques structurelles produisent et reproduisent, puisque les deux femmes, tout en partageant le même champ des possibles, n'ont pas tout à fait la même position par rapport à ceux-ci. En termes de nationalité, toutes deux partagent l'appartenance à une nation capitaliste dépendante, alors qu'en matière de classe, Rosa vient d'une famille plus aisée, et qu'en termes de génération et de genre, elles appartiennent à deux générations distinctes, avec les différences de perspectives sur les divers domaines de la vie qui peuvent en découler, à l'instar des divergences concernant les normes et règles de genre. Ainsi, par exemple, l'enchevêtrement

qui se crée entre les ambitions individuelles et l'appartenance de classe ou de nationalité, ou encore entre l'envie de partir et la position au sein des rapports de genre et de génération, n'engendre pas exactement les mêmes irréversibilités en lien avec la bifurcation (cette dernière révélant les logiques en question). Le résultat est l'apparition de deux formes de bifurcation qui présentent des ressemblances, mais correspondent à deux « nouveaux régimes » avec des conséquences distinctes et, comme suggéré plus haut, un type d'interrelation qui diffère parce que les nuances ne sont pas les mêmes.

Que peut-on dire des facteurs qui nous font transiter entre les différents types de bifurcations et des ressources dont disposait Rosa pour affronter les conséquences de celles-ci ? De façon à examiner la question sous un autre angle, à savoir celui de la « construction de la stabilité », nous nous référerons cette fois à un événement qui ne constitue pas à proprement parler une bifurcation : le départ à Manille de Rosa avec sa sœur, qui s'y rendait pour un traitement. De même, nous nous éloignerons cette fois légèrement de notre choix initial de prendre surtout en considération un événement spécifiquement lié à la migration – quoique, dans ce cas, ce lien reste bel et bien présent. Cela dit, de quelles ressources Rosa disposait-elle au moment de son départ à Manille ? Elle pouvait compter sur celles liées à sa personnalité (l'envie de partir ailleurs, la disposition à se déplacer), ainsi que sur des ressources économiques (le fruit de son travail à la banque) et relationnelles (le réseau familial sur lequel elle pouvait compter). Comme celles qu'elle a pu mobiliser pour faire face aux conséquences de la « bifurcation migration », ces ressources sont également le résultat de l'imbrication entre les logiques actanciennes (l'ambition individuelle, le choix personnel) et les logiques structurelles (le statut de classe, de genre...). Du point de vue de la relation entre trajectoire et bifurcation, cela signifie que sociologiquement, « stabilité, régime de premier plan » et « changement, régime de second plan » se coconstruisent en fonction des tensions entre les logiques structurelles et les logiques actanciennes. Penser les bifurcations implique donc nécessairement de prendre en considération les trajectoires. Pour ce qui est des résistances, cela signifie qu'il faut considérer également les moments où l'on n'est pas amené à résister.

Dira

Dira, âgée de 45 ans au moment de l'entretien, n'a pas grandi dans une grande pauvreté, comme elle le souligne elle-même (« [...] ma mère [était] enseignante. Je [n'étais] pas vraiment – nous [n'étions] pas vraiment pauvres, car, [...] mon père [était] un homme

d'affaires. ») (Entretien avec Dira, 2018, p.21). Pour elle, tout « s'accélère » après ses études de comptabilité à l'université : une période de travail dans une banque locale, un mariage avec un marin philippin arrivé à son terme après des années de violences conjugales (« [...] [c'était] un marin, alcoolique, et il nous a battu, moi et [ma fille aînée] [...] », un divorce coûteux, l'emménagement dans la maison de ses parents (« [...] [nous sommes retournés] chez mes parents, avec mes trois enfants [...] », l'aide d'une tante établie en Belgique dans l'espoir de voir s'ouvrir de nouvelles possibilités à l'étranger (« [...] [J'avais] une tante qui [travaillait] en Belgique, et sa gouvernante [avait] un cousin à Jeddah, et ils [étaient en train de recruter] un tuteur qui pouvait enseigner l'anglais, l'arabe et le tagalog. »), la rencontre dans un aéroport de son futur mari, un enseignant à la retraite, puis une année de travail en Arabie saoudite en tant que domestique/préceptrice avec son lot de souffrances (« [...] Ils ne [permettaient pas] que je puisse avoir [...] des amis à l'extérieur. Ce [n'était] pas autorisé [...] »), le retour aux Philippines (« [...] mon mari a essayé de vivre [...] aux Philippines, pour avoir [...] une famille parce que j'avais aussi peur d'aller ici en Allemagne, à cette époque, et puis il est resté là-bas presque six ans avec nous, et nous avons fait une maison et nous [aimions] ça [...] »), le mariage avec cet homme, une vie commune avec leur enfant et ceux du premier mariage, des allers-retours entre l'Allemagne et les Philippines, puis, finalement, l'emménagement en Allemagne avec toute la famille en 2013 (2018, p.27-28 ; 29 ; 3 ; 10 ; 2).

À l'heure actuelle, Dira vit à Hainau (Bavière) avec sa famille recomposée, après avoir habité dans un petit village de l'Ortenau. Elle ne travaille pas et ne l'a jamais fait depuis son arrivée en 2014. Les obstacles à surmonter en Allemagne ont notamment trait à la relation avec son mari, qui tient à ce qu'elle reste à la maison pour s'occuper de leur plus jeune enfant et qui lui laisse peu ou pas d'argent pour ses dépenses personnelles. Certaines difficultés liées au rapport au conjoint ont aussi concerné les trois filles nées de son premier mariage aux Philippines, son mari n'acceptant pas les habitudes alimentaires de ces dernières à la suite de l'installation de la famille en Allemagne en 2013, ou ne comprenant pas certains de leurs besoins matériels – comme celui de disposer d'un téléphone portable. Dira a aussi vécu ou vit encore des épisodes de stigmatisation raciale, principalement en lien avec le fait qu'elle est asiatique, ou bien à l'école, où ses enfants sont considérés comme des étrangers. De surcroît, cette femme philippine originaire d'Ormoc (Visayas) a également éprouvé des difficultés liées à l'isolement et au manque de réseaux de sociabilité sur place lors de son arrivée en Allemagne. Tout comme chez Pepita, le fait que l'accès ultérieur aux groupes informels de Philippines a pu constituer un espace de résolution de difficultés et d'aide psychologique ou

morale est un indice révélateur de ce type d'obstacle, auquel de nombreuses migrantes philippines doivent faire face.

La bifurcation qui nous intéresse dans la trajectoire de Dira est de type active, puisque ce fut cette dernière qui prit l'initiative du changement. Il s'agit de l'emménagement avec sa famille en Allemagne en 2013, au moment où elle s'est installée de façon plus durable dans ce pays. Si elle avait en effet déjà habité en Allemagne auparavant, ce n'est qu'avec l'installation durable que les irréversibilités, en ce qui concerne la migration, commencèrent à produire leurs effets. L'arrivée en Allemagne en 2013 constitue donc l'événement à l'origine de ces mêmes irréversibilités (le « nouveau régime »), dont nous examinerons brièvement les conséquences. Comme nous avons procédé pour les parcours de Rosa et de Pepita, nous nous intéresserons d'abord aux effets des bifurcations, pour traiter ensuite de la question de l'imbrication entre logiques actancielles et logiques structurelles.

Comme chez nos deux autres enquêtées, la bifurcation a également engendré chez Dira des conséquences en matière de rapports de sexe, de classe, de rapport à la famille restée au pays et en termes de réseau de relations sur place. Sur le plan des rapports de classe, l'événement a signifié, comme chez Rosa, l'arrêt du travail en dehors du foyer. De même, à l'instar de Pepita et à l'inverse de Rosa, la migration a entraîné une forme d'ascension sociale beaucoup plus nette dans le pays d'origine. En même temps, au sein du pays d'installation, l'ascension fut tout aussi importante chez Dira qu'elle l'a été chez Pepita, a contrario de chez Rosa. À ce propos, mentionnons qu'à notre sens, la différence entre Dira et Rosa peut éventuellement s'expliquer à travers d'autres bifurcations vécues par la première – étant donné notamment la similarité relative de leur position de classe aux Philippines –, parmi lesquelles le divorce d'avec son premier mari et la mort de sa mère, deux événements qui ont, en raison de leurs coûts financiers et émotionnels, engendré à la fois des conséquences négatives sur son statut de classe et de l'urgence pour trouver des solutions aux mêmes problèmes. La parenthèse est importante et opportune, car elle nous permet de souligner la question des interconnexions possibles entre les bifurcations et entre ces dernières et « le régime de premier plan » qu'elles viennent bouleverser.

Venons-en à la catégorie des rapports de sexe, après quoi nous aborderons la question du rapport à la famille restée au pays et celle du réseau relationnel sur place. À l'instar de Rosa, la « bifurcation migration » a aussi signifié pour Dira le fait de devoir « se cantonner » au



travail de reproduction sociale. Cependant, chez Dira cette situation est liée à une tout autre représentation des normes et règles sous-tendant les rapports hommes-femmes (le soin des enfants et la tenue du foyer étant considérées comme des tâches *essentiellement* féminines). À la différence de Rosa, cette représentation est chez Dira liée à la fois à l'idée du sacrifice que les femmes sont censées faire au nom des besoins de la famille (« [...] j'aime travailler, [...], mais, euh, j'ai dit, c'est pour la famille, donc je reste à la maison (rires) ») et au principe de l'homme pourvoyeur ([Mon mari] [...] a assez d'argent, et puis nous n'avons pas de problème d'argent, et puis, si nous vivons seulement [...] dans un bon – de ne pas dépenser tant d'argent, ça suffit [pour nous] (rires). » (2018, p. 35-36).

Qu'en-est-il des conséquences sur les plans du rapport à la famille restée au pays et du réseau de relations sur place ? Commençons par le premier élément. Chez Dira, le rapport à la famille fut également bouleversé par la bifurcation représentée par la migration. Comme pour Rosa et Pepita, il s'est instauré entre elle et ceux restés au pays une dynamique de communication et d'entraide financière à distance. Toutefois, cette dynamique a plutôt pris des formes similaires à celle de Pepita. Nous n'en dirons pas davantage, car la question sera encore une fois développée au sein du chapitre V. Quant au réseau de relations sur place, Dira a elle aussi dû en construire un à la suite de la migration. Comme Rosa et Pepita, elle a vécu une première phase d'isolement et de vie commune avec son mari et ses filles issues de son premier mariage, qui ont migré avec le couple. De même, le réseau de relations de Dira est le fruit de ses premières rencontres sur place (dans des cadres d'interaction ordinaires, comme des supermarchés ou des restaurants, mais également lors de ses cours de langue), à travers lesquelles elle a pu intégrer des groupes informels dispersés sur le territoire. Nous n'approfondirons pas davantage la question des réseaux relationnels, car elle sera également abordée dans le chapitre V.

Venons-en maintenant à la question de l'imbrication entre logiques structurelles et logiques actanciennes. Chez Dira, les secondes traduisent, à la différence de Pepita et de Rosa, non pas une quelconque envie de « découverte d'ailleurs », de « bouger », mais plutôt d'assurer le bien-être de son enfant (« Maladie – [...] dengue, fièvre typhoïde. Mon plus jeune fils, ouais, a eu cette dengue et cette typhoïde, alors nous avons décidé de déménager ici [...] »), ainsi que d'assurer la sécurité de sa propre famille, victime de menaces aux Philippines à la suite de sa fuite d'Arabie saoudite (« [...] ils [les autorités] ont déjà menacé ma famille, donc c'est pourquoi – c'est aussi une raison pour laquelle nous [sommes venus] ici en Allemagne. Nous

sommes plus en sécurité ici. »). Ces logiques actanciennes s'entrecroisent avec des logiques structurelles liées au statut globalement partagé avec Rosa et Pepita (de femmes issues de nations de capitalisme dépendant, sur-racisées...) mais aussi nuancées par les particularités de la position de Dira vis-à-vis de ces structures. Ces singularités relèvent chez elle notamment de son statut de classe, qui a lui-même été durablement affecté par d'autres bifurcations – comme nous l'avons souligné plus haut. Néanmoins, elles s'expriment aussi, en ce qui concerne les rapports de sexe et de génération (au sens de génération sociale, comme développé au sein du chapitre I), à travers les divergences par rapport à Pepita, qui appartient à la même génération que Dira sans pour autant partager tout à fait les mêmes représentations des normes et règles de genre concernant les domaines du travail ou de la vie familiale, mais aussi à Rosa, qui en possède d'autres tout aussi distinctes – à l'instar de ce que nous avons vu plus haut. Ce qui différencie Dira, du point de vue de son statut face aux structures sociales participant à la production et à la reproduction de son parcours, engendre aussi d'autres irréversibilités et donc une autre forme de bifurcation qui partage des similarités avec celles observées chez Rosa et chez Pepita, mais qui donne lieu malgré cela à un « nouveau régime », avec des conséquences distinctes. Enfin, comme dans les cas de Pepita et de Rosa, l'interrelation – entre logiques actanciennes et logiques structurelles – diffère également en raison des nuances concernant le statut.

Qu'en est-il des facteurs qui nous font transiter entre les différents types de bifurcations et des ressources dont disposait Dira pour faire face aux conséquences de celles-ci ? Tout comme nous l'avons fait pour illustrer ces deux points chez Pepita, nous partirons chez Dira d'une autre bifurcation en lien avec la migration vers l'Allemagne, car les irréversibilités de la bifurcation en question concernent cette migration. Il s'agit de la période des abus vécus en Arabie saoudite lorsqu'elle y a travaillé, qui non seulement ont engendré les conditions du développement de la relation avec son actuel mari allemand, mais aussi ont participé d'une autre manière à la bifurcation de la migration vers l'Allemagne, car l'une des causes de celle-ci a été la crainte de représailles liées à ce qu'elle avait vécu dans le Golfe Persique. Sur cette bifurcation, soulignons de surcroît qu'elle est passive, car Dira n'était pas à l'origine de ce changement et ne l'a pas vécu de manière positive. Le choix de ces bifurcations n'est pas anodin, car il nous permet mettre en valeur à la fois la diversité (en termes de types) et les similarités (par rapport aux logiques actanciennes et structurelles qui sous-tendent ces événements) des situations. Cela dit, quelles ressources Dira pouvait finalement mobiliser pour faire face aux deux événements ? Lors de son séjour en Arabie saoudite, celle-ci

disposait de ressources économiques maigres – elle traversait une période difficile après son divorce et avait de toute évidence grand besoin de travailler, comme nous l’avons déjà souligné –, de ressources relationnelles (ses proches et sa famille élargie sur lesquelles elle pouvait et avait déjà pu compter) et de ressources liées à ses caractéristiques personnelles (son sens du sacrifice pour ses enfants, notamment) ; tandis que lors de sa migration vers l’Allemagne, Dira disposait surtout, comme Pepita, de ressources liées à sa personnalité et aux réseaux relationnels auxquels elle avait accès aux Philippines (tout autant mis à mal par le besoin de soutien économique). Que cela nous apprend-il sur ce qui pousse les individus à « se déplacer » entre différents types de bifurcations au sein d’un parcours biographique ? Premièrement, qu’il existe une énorme diversité de ressources que l’on peut posséder quand il s’agit de faire face à l’imprévisibilité (ce qui reflète la diversité des positions dans les sociétés). Deuxièmement, que les bifurcations passives révèlent les limites de l’action individuelle – on accepte le changement parce qu’on ne peut rien faire pour modifier le cours de celui-ci ou parce qu’il nous convient. Troisièmement, que les bifurcations passives sont le plus souvent le fait des individus les plus démunis – du point de vue des ressources qu’ils possèdent et de leur statut social au moment où l’événement se produit, à l’instar de Dira –, puisqu’ils disposent d’ordinaire de moins de ressources pour intervenir sur le cours des événements et pour en affronter les conséquences.

Arrêtons-nous un instant sur les différents types de bifurcations, que nous avons commencé à aborder avec l’exemple de Pepita. Cette « halte » est essentielle, car elle nous permettra de mettre en évidence, dans l’analyse des deux parcours explorés, l’utilité des outils que nous avons jusque-là mobilisés pour penser *biographiquement* les résistances des femmes philippines en Allemagne. Rappelons-nous que Dira a vécu deux bifurcations distinctes qui se réfèrent à deux moments différents, la bifurcation passive ayant engendré des irréversibilités qui ont affecté la bifurcation active. Au moment où elle a vécu cette dernière, Dira disposait de davantage de ressources et était dans un processus de reconstruction de son parcours, après les périodes troubles du divorce et de son séjour en Arabie saoudite. Les perspectives ouvertes par son mariage avaient d’une certaine façon contribué à nuancer la perte de statut liée aux événements du passé. À l’opposé, la bifurcation passive s’est produite au cours d’une période de grandes difficultés et de manque de ressources. Dans quelle mesure ces deux exemples de bifurcations (ainsi que ceux concernant la trajectoire de Pepita) nous montrent-ils concrètement l’utilité des outils (dont le concept de bifurcation lui-même) que nous avons jusqu’ici mobilisés pour penser les résistances des femmes philippines en Allemagne ?

D'abord, nous pouvons envisager à travers les bifurcations comment (en construisant ensemble le champ des possibles des individus) les logiques actancielles (le sens du sacrifice pour ses enfants, la recherche de leur bien-être, l'envie de bouger...) et structurelles (le statut de classe, de génération, de genre...) se déploient de façon imbriquée dans des moments qui diffèrent entre eux (au sein du parcours biographique). L'« imprévu » nous a également appris que ces mêmes logiques définissent ensemble à un moment donné du parcours (face aux obstacles en Arabie saoudite, au chômage après la fin d'un contrat...) ou à un autre (quand il s'agissait de migrer vers l'Allemagne, de partir d'Arabie saoudite après la fin du contrat) la relation entre la bifurcation (l'imprévisibilité) et les possibilités de résistance à ses irréversibilités (la construction des réseaux relationnels en Allemagne, le rapport à la famille restée sur place ou, en Arabie saoudite, la gestion des conséquences de l'isolement, des menaces reçues, du contrat non respecté). Par ailleurs, les bifurcations chez Dira ou chez Pepita nous ont également indiqué, par le biais de leur émergence, la dimension processuelle des parcours biographiques. De même, l'« imprévu » nous a chez l'une comme chez l'autre fourni des informations sur ce qui est dissout, à l'instar des réseaux de relations (aux niveaux individuel et structurel), et sur la reprise du processus de « changement permanent » (qui viendra bouleverser à nouveau les nouvelles stabilités constituées). Enfin et surtout, les bifurcations chez Pepita et Dira nous ont montré comment il est difficile, voire impossible, de penser *biographiquement* les résistances sans prendre en considération le rôle de l'imprévisibilité, car l'imprévisible constitue un élément essentiel de la vie sociale.

§. III - Les parcours de Vicky, Analyn, Sampaguita, Eudora, Dalisay, Luzviminda, Laura et Jimena

Dans les pages qui suivent, nous poursuivrons la présentation des trajectoires et des bifurcations des femmes rencontrées et interviewées au cours de l'enquête.

Vicky

Originaire de Davao (Mindanao), la ville la plus peuplée de la région, Vicky avait 19 ans lorsqu'elle est arrivée en Allemagne. Cette ex-étudiante en chimie, aujourd'hui âgée de 35 ans, est tombée amoureuse (« J'avais 19 ans, j'étais très amoureuse. C'était mon – tu sais, je n'avais jamais vu un gars vous attendre dehors avec des fleurs. C'était [...] si romantique, tu sais. C'est comme, est-ce vraiment réel ? ») d'un homme allemand lorsque celui-ci était en vacances aux Philippines avec sa famille (« [...] ils sont allés aux Philippines pour rendre

visite à la famille, et mon amie, Lalaine, m'a demandé si je pouvais les rencontrer et les divertir ») (Entretien avec Vicky, 2018, p.10-11 ; 1). La rencontre a ainsi eu lieu par l'intermédiaire d'une amie, dont la sœur entretenait elle aussi une relation avec un Allemand, le père de son (à l'heure actuelle) ex-mari. La vie post-migratoire de Vicky n'a pas été très facile, à tout le moins. Elle a souffert de la distance qui la séparait des siens, de son isolement dans un petit village de la campagne de l'Ortenau (« [...] [J'allais à l'école] de 8 heures à 12 heures, oui, donc à midi je rentrais à la maison, puis nous déjeunions ensemble, et ensuite ils retournaient au travail – son père et lui – et j'étais seule de 1 heure à 9 heures du soir, donc je regardais la télé. Je ne [comprendais] pas la télé [...] »), mais aussi des reproches de son beau-père et de sa belle-mère (qu'elle commente avec ironie), qui attendaient d'elle qu'elle cuisine, reste à la maison, etc. (« [...] peut-être qu'ils voulaient quelqu'un qui soit calme et qui cuisine et [rires] qui ne dise rien. ») (2018, p. 20; 18). De surcroît, les relations au sein du couple se sont transformées de façon radicale devant la réalité du quotidien. Son conjoint travaillait avec son père dans la petite scierie familiale et faisait souvent de longues journées de travail. D'habitude fatigué et distant, il ne la soutenait pas dans son envie de travailler hors du foyer, voire doutait de ses possibilités de trouver un emploi qui lui plairait (« J'ai dit : « Je vais travailler ici », et il [a répondu] : "Tu ne pourras jamais travailler ici pour le travail que tu veux faire". Comme, ce que je veux faire. Il a dit : "Tu seras femme de ménage, si tu veux". Tu peux travailler, mais comme femme de ménage. ») et d'apprendre la langue allemande (« [...] il a dit que je n'apprendrais jamais cette langue, comme, tu sais, vraiment l'apprendre pour pouvoir travailler à un poste élevé ou autre, tu sais ? ») (2018, p. 17). Vicky restait ainsi la plupart du temps chez elle et ne sortait que rarement pour se promener ou suivre des cours d'allemand. Sa situation domestique et conjugale s'est rapidement détériorée, d'autant plus que Vicky a été victime d'une tentative de viol de la part d'un ami de son ex-mari (« [...] Je lui ai dit "Ton meilleur ami", après ce qui s'est passé, je lui ai dit "Ton meilleur ami vient d'essayer de me violer", et il a dit qu'il ne le croyait pas, et donc il y avait [...] [, Il avait laissé] son téléphone portable [...] sur le canapé, donc je lui ai dit, tu peux le voir, c'est son téléphone portable [...] »), ce qui l'a obligée à partir de manière imprévue (2018, p. 41). Après ce départ brusque, elle a dû reconstruire peu à peu sa vie. Vicky a pu compter sur l'aide d'une amie russe qui l'a hébergée et aidée à trouver un emploi dans un magasin de vêtements d'une ville de la région, mais aussi de sa mère, infirmière en Angleterre, qui l'a soutenue économiquement lors d'un moment de grande détresse.

À l'instar de Dira et Pepita, les obstacles auxquels Vicky a dû faire face relèvent principalement du rapport à son conjoint et à la famille de ce dernier, mais aussi de la faiblesse de ses réseaux de sociabilité et de soutien et de la difficulté à en établir lors de son arrivée en Allemagne. Vicky a également dû surmonter d'importantes difficultés financières et vécu dans une grande précarité, notamment au cours de ses premières années en Allemagne – le divorce l'a laissée pendant un temps sans moyens de subsistance. Il est aussi important de souligner que son parcours reste d'une certaine façon atypique, en raison à la fois de l'intensité et de la nature des ruptures vécues (violences conjugales, sexuelles, période de grande précarité, etc.). La plupart des parcours de migrantes philippines décrits dans la littérature, ainsi que ceux auxquels j'ai pu accéder par le biais de mon enquête, ne donnent pas à voir des événements aussi dramatiques. Néanmoins, les obstacles rencontrés par Vicky au cours de sa trajectoire ressemblent à ceux vécus par d'autres migrantes philippines de cette région, comme Dira ou Pepita. Il s'agit donc à cet égard d'un parcours important à mentionner ici car il révèle ces mêmes difficultés, à l'instar de l'apprentissage de la langue, la solitude des débuts de la vie en Europe, l'adaptation au climat et à la nourriture en Allemagne, les malentendus au sein du couple formé avec le mari européen ou la souffrance liée à la distance vis-à-vis de la famille restée aux Philippines. L'exemple de Vicky montre aussi, par son caractère « extrême » par rapport à la moyenne, l'une des issues les plus « tragiques » des difficultés que les femmes philippines doivent parfois surmonter quand celles-ci migrent en Allemagne et en particulier dans ce Land.

Vicky est à l'heure actuelle divorcée de son premier mari. Après avoir régularisé son statut grâce à l'obtention d'un emploi – et avec l'appui d'un avocat –, elle a retrouvé la joie de vivre dans une nouvelle relation avec un homme allemand de son âge (« [...] avec mon petit ami maintenant, c'est comme si nous étions – il était étudiant ; je commençais à H et M [chaîne suédoise de prêt à porter], donc [...] – nous sommes [en train de] grandir ensemble), qui lui a également donné un enfant, ainsi que dans son activité au sein de la pâtisserie qu'elle a réussi à ouvrir avec l'aide de la famille de son mari actuel jointe à ses propres économies, à l'endroit même où nous nous sommes rencontrés par un après-midi venteux, pour notre entretien (« Ses parents, oui, ils m'ont aidé, mais, tu sais, [j'étais] une blogueuse de mode avant – comme, avant de commencer celui-ci ici [le magasin], et j'ai obtenu tout cela gratuitement parce que les entreprises voulaient faire de la publicité sur mon site, alors j'ai dû acheter les nouveaux vêtements pour pouvoir vendre quelque chose [...] » (2018, p. 50 ; 30).

## Analyn

Analyn, âgée de 32 ans lors de notre entretien, est arrivée dans l'Ortenau en mai 2016, après avoir été embauchée en tant qu'infirmière dans un hôpital de la région avec sa sœur et 39 autres infirmiers et infirmières philippins. Issue d'une famille du Misamis Occidental (Nord de Mindanao) établie à Manille, sa mère ayant été elle-même infirmière en Allemagne dans les années 1970 et son père médecin en Arabie saoudite (« Ils étaient – eh bien, ma mère était ici en Allemagne, et mon père était en Arabie saoudite, même avant qu'ils ne se marient »), Analyn a grandi entourée la plupart du temps de sa famille élargie et des *yayas*<sup>155</sup> qui s'occupaient de la fratrie en l'absence des parents (« Nous avons grandi avec nos – enfin, avec beaucoup de personnes différentes. D'abord, nous avons grandi avec les grands-mères, les grands-pères, tu sais, des deux côtés. Ils ont en quelque sorte aidé à nous élever, et puis les nounous [étaient] là [...] ») (Entretien avec Analyn, 2019, p. 2 ; 9). Après des études supérieures en soins infirmier, elle a travaillé pendant six ans dans un hôpital de Manille. Mal rémunérée (« [...] Je gagnais moins de 200 euros par mois. »), soumise à de longues heures de travail (« [...] Je travaillais, je pense, plus de quarante heures par semaine. »), et sans doute inspirée par l'expérience de ses parents et de ses amis ainsi que par le besoin et l'envie de partir, elle a décidé d'aller travailler à l'étranger (« [En ce qui me concerne], oui, c'était une sorte de nécessité – le besoin – et aussi l'envie. J'en avais besoin à cause de l'argent [...] ») (2018, p.30). Son premier choix a été d'aller en Arabie saoudite, un pays par ailleurs historiquement très important en termes d'emplois pour les hommes et les femmes migrant.e.s philippin.e.s. Elle a néanmoins changé d'avis après l'intervention de sa mère, qui lui a proposé de l'aider financièrement afin de réaliser les démarches nécessaires pour choisir une destination plus « prisée » en termes de rémunération, de conditions de travail et de qualité de vie, et offrant également la possibilité de prolonger son séjour en cas de besoin. Le choix s'est porté sur l'Allemagne, en l'occurrence dans la région où sa mère avait elle-même exercé dans les années 1970. Analyn a ainsi envoyé sa candidature, qui a été retenue – il est d'ailleurs possible qu'elle ait fait partie du projet *Triple Win*, initiative allemande pour l'embauche de personnel soignant dans des pays tiers lancée en 2013. Comme mentionné plus haut, elle est arrivée en Allemagne en 2016 avec sa sœur, sélectionnée elle aussi.

---

<sup>155</sup> Terme tagalog qui désigne habituellement une femme rémunérée pour prendre soin des enfants d'une famille (généralement de la classe moyenne ou de la classe dominante).

Analyn a cherché (et cherche encore) à faire face aux obstacles rencontrés en Allemagne à travers une posture générale « d'acceptation et de positivité », par le biais d'un travail d'auto-conviction que ses mots illustrent très bien : « [...] Je me conditionnais déjà, ok, je suis en Allemagne, je suis en Allemagne, je ne suis pas aux Philippines ; je suis en Europe, ils ne parlent pas anglais. Ils ont cette nourriture, c'est leur eau, je me rassurais un peu [...] » (Entretien avec Analyn, 2018, p.20). Les difficultés initiales ont été liées au dépaysement, avec notamment la nostalgie du climat, de la nourriture et des amies restées au pays. À l'instar des autres femmes mentionnées ici, Analyn a également vécu des situations de stigmatisation raciale. Néanmoins, son parcours reste singulier par rapport à celui de Dira, de Pepita ou de Vicky, car Analyn n'est pas arrivée en Allemagne *dans le cadre du mariage*. Elle n'a donc pas eu à affronter d'éventuelles oppositions au fait qu'elle travaille hors du foyer. Analyn n'a pas non plus occupé un emploi parmi les plus précaires, puisque la profession qu'elle exerce en Allemagne reste relativement bien rémunérée (le salaire de base d'une infirmière s'élève à plus de 2 500 € bruts mensuels) (Medikarriere, 2021). Cependant, Analyn a elle aussi dû surmonter les difficultés liées à l'isolement et à la constitution de nouveaux réseaux de sociabilité sur place. Elle s'est notamment heurtée à des problèmes d'insertion au sein du groupe d'infirmières avec lesquelles elle est arrivée en Allemagne (« [...] ils ont leur propre dialecte, ils ont leur propre culture, ils ont aussi leur propre nourriture. Je veux dire, nous cuisinons tous du riz, nous cuisinons tous notre nourriture, mais c'est un peu différent, oui, donc il y a toujours cette – pas vraiment de séparation – mais il y a toujours cette différence culturelle parce que nous ne venons pas de la même région. »), ainsi que dans les réseaux de solidarité sur son lieu de travail (« [Je peux parler avec mes collègues], mais uniquement du travail. Je ne peux pas leur parler de sujets personnels, car ils ne pourront pas s'identifier à moi. ») (2018, p.23 ; 37). À l'heure actuelle, Analyn habite toujours dans l'Ortenau, avec d'autres infirmiers et infirmières partageant la même situation qu'elle. Urbaine et très active, son adaptation à la vie en Allemagne ne s'est au bout du compte avérée (ou ne s'avère) que modérément difficile, étant donné son attitude positive vis-à-vis des obstacles rencontrés au début.

### Sampaguita

Sampaguita avait 51 ans lors de notre entretien, en 2019, qui s'est déroulé dans le restaurant d'un des plus grands centres commerciaux d'une ville moyenne de l'Ortenau. La rencontre avec cette Philippine issue d'une famille de paysans pauvres de Butuan, dans la province



d'Agusan del Norte (Mindanao), a été organisée par Pepita. Comme d'habitude au cours de l'enquête, cette dernière a garanti à sa compatriote le sérieux de ma démarche – en ouvrant concrètement les portes nécessaires. Lors de cet entretien d'environ deux heures, Sampaguita m'a raconté avoir été élevée par sa mère à Cebu (Visayas) avec ses trois sœurs et son frère (« [...] ma mère est toujours en vie, et elle a décidé d'aller à Cebu, à Manille, car [nous étions] trois enfants. Elle [n'a pas pu] se contenter de ce travail de fermière, et avec les trois enfants, [c'était dur,] seule. ») (Entretien avec Sampaguita, 2019, p. 2). Puis elle a quitté la région après la mort du père de famille et a reconstruit sa vie à Manille, où elle a trouvé un emploi de vendeuse dans un magasin local. Dans cette ville, Sampaguita a fait des études supérieures en management hôtelier, qu'elle a financées en travaillant le soir. Après l'université, elle a commencé à travailler dans un restaurant fréquenté par des touristes en vacances aux Philippines. C'est ainsi qu'elle a fait la connaissance de son ex-mari, un artiste et réalisateur de cinéma plutôt aisé (« [...] Je [travillais] dans ce restaurant, et il y [avait] tellement de touristes [qui] [venaient] chez nous et [mangeaient] quelque chose comme du Schnitzel – de la nourriture allemande [...] [.] [J'ai rencontré] mon mari là-bas (2019, p. 7). Cet Allemand originaire de Berlin lui a proposé peu de temps après de l'épouser et de partir en Allemagne, ce que Sampaguita a fait après être entretemps tombée enceinte de lui. Comme l'une de ses sœurs, qui est partie au Japon comme chanteuse et qui a fini par se marier avec un Japonais, elle aussi a pris le chemin de la migration internationale. Dans sa vie post-migratoire, Sampaguita a eu comme de nombreuses autres Philippines du mal à s'adapter aux hivers rigoureux, mais également à l'isolement initial et au manque d'amis (« Dès le début, ces amis – tu n'as pas d'amis ; tu n'as pas de voisins [...]. Aux Philippines, nous sommes proches les uns des autres ; nous avons des voisins. Si tu veux boire quelque chose, tu ne bois pas seul. Ici, en Allemagne, tu bois seul, tu sors, [...] (2019, p.22). Son mariage n'a pas résisté au passage des années, car Sampaguita avait du mal à vivre avec cet homme avec qui elle avait eu un enfant et qui se déplaçait beaucoup (« [...] [Il s'envolait toujours] vers l'Espagne. J'étais en Espagne pendant trois ans, j'étais à Vienne pendant trois ans, je suis restée en Autriche pendant trois ans, et c'est toujours comme ça. Ok, je rentre tous les six mois à la maison, et il m'appelle, "Ok, nous allons là, un vol là" [...] Ce [n'était] pas ma vie ») (2019, p. 9). Il mangeait des aliments auxquels elle n'était pas habituée et lui faisait vivre une vie en porte à faux avec l'existence calme et indépendante qu'elle souhaitait (« Je [voulais] juste avoir une vie simple, comme maintenant. J'ai un travail ; j'ai une maison pour rentrer chez moi, tu sais. Je peux sortir pour acheter quelque chose ; je peux décider de ce que je veux ; je peux décider

de ce que je vais manger ; je peux décider de tout ») (2019, p.9). Ainsi, après une union de sept ans et plusieurs déménagements – dont un en Espagne et un en Autriche –, Sampaguita a demandé le divorce et décidé de reconstruire sa vie. Elle a alors suivi une formation pour devenir aide-soignante (*Pflegehilfe*), un métier qu'elle a ensuite abandonné en raison de sa difficulté à gérer les obstacles émotionnels liés à l'exercice de ce dernier. Sampaguita a par la suite occupé d'autres petits emplois, dont l'un en cuisine dans un restaurant. Ce n'est qu'après la rencontre de son actuel mari, un agent de sécurité allemand avec qui elle a eu un autre enfant, que la vie de Sampaguita a connu un nouveau tournant majeur. Elle a en effet décidé de déménager une nouvelle fois dans l'une des plus grandes villes de l'Ortenau, avec son nouveau compagnon (« [...] J'ai dû le faire moi-même [refaire la vie] [...] J'ai rencontré [...] mon mari [...] et puis il m'a demandé si je pouvais venir ici. [...] Le premier jour, j'étais à Oginsburg, et je me suis dit, tu sais, ce sentiment, ok, maintenant c'est ma ville [...] ») (2019, p.23). À l'heure actuelle, Sampaguita habite toujours dans la même région, où elle travaille et vit avec sa nouvelle famille, tout en partageant de nombreux moments avec son groupe d'amies philippines, dont elle a fait la connaissance dans l'Ortenau. Sampaguita participe intensément à la vie de la communauté philippine. Elle cherche par exemple à apporter son aide lorsqu'une amie a un problème avec son mari. La communauté l'a soutenue en retour, en particulier lorsque sa fille issue de son second mariage était encore petite (« [...] Elles [m'ont beaucoup aidé]. [...] [Par exemple], lorsque ma fille cadette [allait] au jardin d'enfants [et que je devrais] travailler [...] ») (2019, p.24). Sampaguita a vu grandir cette même communauté, avec l'arrivée d'infirmières jeunes et motivées. Elle constate une présence de plus en plus importante de Philippines en Allemagne, par rapport à l'époque de son arrivée (« [...] c'est beaucoup mieux que lorsque nous sommes venues, à mon âge, parce qu'avant, il n'y avait pas beaucoup de Philippins en Allemagne. Je n'avais personne – je ne voyais pas de Philippines pour m'aider, et donc je devais être seule pour trouver quelque chose, pour acheter ma nourriture, mais maintenant elles viennent. Il y a tellement de Philippines [...] ») (2009, p. 25). Quant à sa famille restée aux Philippines, Sampaguita lui a apporté la plupart du temps une aide financière. Elle est aussi fière d'avoir participé au financement des études universitaires d'autres personnes, au-delà de sa famille nucléaire (« Nous sommes une famille, et si tu es à l'étranger, tu dois aider la famille. J'aide aussi, pas ma famille [maintenant] ; [...] j'envoie cinq personnes à l'université, et je paie tout. Ce n'est pas dans ma famille ; c'est juste un voisin, et ils veulent aller à l'école. Je les [aide] à aller à l'université pour étudier. ») (2019, p.19). Sampaguita rentre régulièrement aux Philippines, mais ne souhaite plus y revenir pour sa

retraite. Elle craint en effet de manquer d'assurance pour reconstruire une nouvelle vie là-bas. La distance la perturbe également davantage que par le passé.

### Eudora

Eudora est originaire de Licolico, dans l'île de Bohol (Visayas), une région touristique célèbre pour ses montagnes en forme de barres de chocolat (les *Chocolate Hills*) ainsi que pour ses plages. Femme joyeuse et attachée à la religion, appréciée au sein des groupes qu'elle fréquente pour son « attitude positive » vis-à-vis des problèmes et pour sa dextérité à la guitare, elle est arrivée dans l'Ortenau en 2001, dans une petite ville de la frontière franco-allemande. Eudora venait rejoindre l'Allemand avec qui elle avait eu une relation à distance sur les conseils d'une cousine, qui était elle aussi mariée avec un homme allemand (« Son frère [avait été] aux Philippines. C'était – je venais d'obtenir mon premier diplôme à l'époque, [...] en 1997 [...]. Son frère était marié avec ma cousine, alors [...] » (Entretien avec Eudora, 2018, p.29). Sa vie d'avant a été mouvementée, comme celle de nombreuses autres femmes philippines de sa génération. Née en 1971 (elle avait 45 ans au moment de l'entretien) et issue d'une famille de paysans pauvres (« [...] nous [n'étions] que des agriculteurs [...]. Tu sais, les fermiers aux Philippines c'est le niveau le plus bas [...] »), elle a dû travailler dur pour pouvoir finir sa scolarité et poursuivre ses études (« Je [travillais] dans le ménage, comme, tu sais, [à] la maison, bien sûr, et [j'allais] à l'école. Ils [la famille] finançaient mon école – le lycée, tu sais – toutes les dépenses du lycée, et ensuite, quand je [suis allée] au collège ou à l'université, cela coûte beaucoup d'argent. »), (2019, p. 20 ; 21). Eudora a ainsi été domestique alors qu'elle était au lycée, puis serveuse pendant ses années universitaires. Elle a été la première à achever des études supérieures (d'agriculture) au sein de sa famille, les autres n'étant jamais allés aussi loin en raison du manque de moyens financiers (« [...] Nous sommes sept – donc, je suis la quatrième – au milieu – mais mon frère et ma sœur aînés – j'ai deux frères plus âgés que moi et une sœur – mais ils ont juste terminé la dixième année, et ensuite ils ne sont jamais allés à l'université ou au collège [...] à cause de la pauvreté [...] ») (2019, p.17-18). Eudora est ensuite partie « sur les routes du monde » en saisissant l'opportunité d'aller travailler en tant que domestique dans une famille de Dubaï. Cette phase a duré environ deux ans, durant lesquels elle a vécu des moments de bonheur, en raison des liens établis avec les enfants de cette famille (« [...] j'ai été dans beaucoup d'endroits [,] [...] en Arabie saoudite, à Oman, au Qatar [...] [,] à Londres et en Amérique – c'est le bon côté, et la bonne chose que [j'éprouve] – je suis très heureuse, et je peux être très fière de moi. [De même que] quand j'ai remarqué que

[la] fille, à qui j'ai enseigné, [qu'elle était devenue première de sa classe], tu sais, tu te rends compte ? »), et d'autres malheureux, liés aux fluctuations de sa relation globalement difficile avec ses employeurs – qu'elle a décrit comme hautains et injustes, notamment au début de son séjour (« Pas seulement moi, mais tous les gens là-dedans, ouais. Donc, par exemple, comme je te l'ai dit, nous étions trois, et ils ne respectent pas seulement, tu sais, oh, parce que tu es juste une femme de ménage et comme ceci, comme cela [...] ») (2019, p.6 ; 7). La relation avec son mari – décédé il y a quelques années – a également débuté pendant cette période passée en Arabie saoudite et s'est développée jusqu'au point où ce dernier l'a invitée à le rejoindre en Allemagne. Aujourd'hui, Eudora habite toujours avec leur fille adolescente dans la même ville et n'a pas eu de mal à s'adapter à la vie post-migratoire, une facilité qu'elle attribue, au moins en partie, au fait d'avoir pu travailler dans un hôtel de la région – où elle était constamment en contact avec des clients. Depuis la mort de son mari, Eudora multiplie les petits emplois précaires, dont celui de gardienne d'école dans un établissement local (« [...] Depuis le décès de mon mari, [...] je travaille de 5 heures à 12 heures et une heure le soir, mais le problème est que personne ne veut s'occuper de ma fille. Ma fille avait juste 10 ans quand mon mari est décédé [...]. Ma priorité [était] mon enfant, donc j'ai quitté mon emploi de serveuse. [...] Gérer cela pendant douze ans, faire ceci et cela, ce n'est pas facile [...] ») (2009, p.28). Elle le fait de manière à assurer sa subsistance et celle de sa fille, ainsi qu'à pouvoir continuer d'aider la famille restée aux Philippines – en particulier sa mère âgée. De même, Eudora a développé ces dernières années une vie sociale plus intense auprès de groupes d'amies philippines, un réseau qu'elle a constitué peu à peu et (très vraisemblablement) avec l'aide de sa cousine, mais dont elle n'a pu profiter que récemment – le travail l'en ayant empêchée pendant longtemps.

### Dalisay

Je me suis entretenu avec Dalisay, 43 ans, lors d'un barbecue organisé par un autre groupe informel que j'étais parvenu à contacter grâce à Dira. Dalisay est issue d'une famille de huit enfants originaire de Palayan City (Luçon). Elle a grandi entre Manille et son village d'origine, car son père était chauffeur de bus dans la capitale, tandis que sa mère s'occupait des champs en province. Après une enfance vécue aux côtés de son père, elle s'est lancée dans des études supérieures. Dalisay a obtenu son diplôme d'aide-infirmière en 1996. La même année, l'une de ses sœurs l'a invitée à passer un temps en Allemagne avec elle (« [...] Elle m'a demandé si je voulais aller en Allemagne pour voir la neige, le climat, pour voir

l'Allemagne. Et j'ai décidé "oui, ok, je veux aller en Allemagne et je veux voir l'Allemagne" ») (Entretien avec Dalisay, 2018, p.1). Dalisay y est arrivée en 1997 avec un visa d'Au pair Mädchen (fille au pair, en français) et est allée travailler dans une famille allemande de la région où sa sœur habitait avec son mari allemand – rencontré des années auparavant aux Philippines où il s'était rendu en tant que touriste (« Je suis allée dans une famille et mon patron [était] avocat » [...] Sa femme [était] aussi avocate. [...] Ils [avaient] un enfant [...] ») (2018, p.4). Dalisay a vécu une année en Allemagne, pendant laquelle elle a pu se constituer une épargne (« [...] [J'ai économisé] tout mon argent [...] en Allemagne. [...] [En] 1997 l'argent [valait beaucoup]. Nous [avons] déjà un terrain aux Philippines. [J'ai construit la maison]. ») (2018, p.29), vivre de nouvelles expériences et apprendre la langue. Elle est rentrée aux Philippines en 1998 et est allée travailler dans un hôpital. Après quelques années, éprouvée par son travail d'infirmière, Dalisay a monté un restaurant avec ses économies (« J'ai décidé d'avoir une entreprise parce que [je ne gagnais] que peu d'argent à l'hôpital et [j'étais] très fatiguée ») (2018, p.29). Entretemps, elle s'était aussi mariée et avait eu deux enfants. Cette union n'a cependant pas duré. Ainsi, Dalisay s'est séparée de son premier mari philippin après sept ans de mariage. En 2014, face aux difficultés économiques rencontrées pour subvenir aux besoins de sa famille, et notamment pour payer les études de ses enfants, Dalisay a pris la décision de partir à nouveau en Allemagne, avec l'aide de sa sœur. Elle a débarqué une nouvelle fois dans la région de résidence de cette dernière, où elle a cherché, toujours avec l'aide de celle-ci et de son beau-frère, un homme avec qui se marier (« Ma sœur [a mis] une annonce dans le journal. [...] [Ils ont écrit] « "Femme asiatique cherche un homme bien" ») (2018, p. 6-7). Sur la base des réponses à cette annonce, Dalisay a fini par trouver le candidat idéal : quelqu'un de « propre », « dépourvu de vices », avec un « bon emploi », sans enfants et n'ayant pas été marié auparavant (« [...] Ma sœur m'a aidé, mon beau-frère m'a aidé. "Cet homme n'est pas bon, cet homme est bon". J'ai un homme qui a divorcé, j'ai un homme qui est célibataire. J'ai un homme avec deux enfants comme ça. Toutes sortes d'Allemands m'ont écrit. Et puis mon beau-frère m'a dit : "Oh, cette lettre est très rassurante" [...] ») (2019, p.7). Ils se sont mariés en 2016, après l'annulation aux Philippines de son union précédente. Après son mariage, Dalisay a vécu entre les Philippines et l'Allemagne, où elle a trouvé un emploi précaire qu'elle pouvait et peut encore concilier avec la gestion de son restaurant aux Philippines – quand elle n'est pas sur place, elle s'appuie sur des employés et sur sa mère pour en assurer le fonctionnement (« J'ai six employés. [...] Ma mère [cuisine] et je [fais] confiance à mes employés. [...] Tous les jours, ils m'envoient l'inventaire ») (2018, p.

16). À l'heure actuelle, Dalisay est toujours mariée, elle vit entre les deux pays (« Parce que, par exemple, moi, chaque année, ou trois fois par an, je retourne aux Philippines. Tout le monde ne peut pas retourner aux Philippines comme ça. »), et profite quand elle se trouve en Allemagne de la compagnie de ses compatriotes philippines qu'elle fréquente dans la région et qu'elle définit comme des connaissances plutôt que comme de véritables amies (« Je n'ai pas d'amis. Je connais beaucoup de monde, c'est différent [...] » (2019, p. 26 ; 25).

#### Luzviminda

Luzviminda est « comme une mère » pour les membres des groupes qu'elle fréquente (« [Elles m'appellent] Mama Cora, Mumski, Mummy Cors, [...] maintenant j'ai beaucoup d'enfants ici. [rires] »), dont celui « animé » par Pepita. Cette dame imposante et joyeuse, née en 1948 à Milaor, une petite ville de la province de Bataan (Luçon), est arrivée en 1971 à Stuttgart en tant que sage-femme. Elle avait été embauchée dans le cadre d'un contrat d'échange de main d'œuvre soignante établi entre le gouvernement des Philippines et celui de la République fédérale d'Allemagne (*government to government*) – c'était la modalité la plus répandue à l'époque, avant la mise en place de l'ensemble des institutions publiques qui gèrent aujourd'hui la question migratoire aux Philippines. Avant la migration, Luzviminda avait grandi au sein d'une famille capable d'assurer, même si cela posait des difficultés (« Nous [étions] neuf [rires] [...] C'est pourquoi je peux dire que [c'était] vraiment dur pour mon père et ma mère. »), de bonnes conditions de vie à tous les enfants du foyer. Immédiatement après des études universitaires de sage-femme puis une brève expérience dans une clinique privée dont l'un de ses cousins était propriétaire, elle a appris par son père l'existence d'un appel à l'embauche de personnel médical lancé par le gouvernement allemand (« [...] mon père m'a apporté ce journal où il était écrit que le gouvernement allemand avait besoin de personnel médical. ») (2019, p. 4). Sur les conseils de ce dernier, quoiqu'hésitante, Luzviminda a décidé de poser sa candidature pour ce poste (« Mon père est allé là où je travaille dans la clinique, à Naga – le centre de Bicol, [...] puis il m'a dit, "Oh, tu dois aller en Allemagne". Je me suis dit, "Quoi ? Qu'est-ce que je vais faire là-bas ?" "Non, j'ai parlé à M. Robredo – il recrute du personnel médical, tu vois. Oh mon Dieu, alors [j'avais] eu peur parce qu'il a dit Allemagne, [ça a été] vraiment effrayant, hein ? [...] » (2019, p.4). Elle a de fait été sélectionnée peu de temps après, ce qui l'a amenée dans un hôpital de Stuttgart. C'est aussi dans cette même ville que Luzviminda a rencontré, grâce à une amie mariée avec un soldat américain, son ex-conjoint et père de son fils unique (« J'ai rencontré

mon mari lors d'une fête parce que [ma meilleure amie y était l'une des] demoiselles d'honneur, tu sais [...] Après quatre ans, elle a eu une fille – ils [sa copine et son mari, un GI états-unien] se sont mariés à l'armée – dans les baraques de Patch [dans la région de Stuttgart]. Donc, mon entourage [était] [presque toujours composé par] des couples états-uniens [...] ») (2019, p. 5). Cependant, l'union avec ce GI s'est délitée après quelques années de vie commune en Allemagne. À l'heure actuelle, Luzviminda vit toujours dans le Bade-Wurtemberg (à Stuttgart). À la retraite, loin de son ex-mari et de son fils qui habitent aux États-Unis, elle peut continuer à s'appuyer sur le dense et solide réseau d'interconnaissance de Philippines qu'elle a constitué au fil des années en Allemagne.

### Laura

J'ai rencontré Laura grâce à un contact préalable avec l'association philippine qu'elle présidait à l'époque. L'entretien a eu lieu chez elle, à Sarrebruck (Land de la Sarre). C'est un des premiers que j'ai effectués – et qui ont participé au processus de définition de la problématique actuelle de la présente thèse – dans le cadre d'un premier échantillon constitué au cours de l'année 2014 et composé d'entretiens avec des femmes philippines dans cinq *Länder* allemands (Sarre, Bade-Wurtemberg, Hesse, Bavière et Rhénanie-Palatinat). Lors de cet entretien qui a duré plus de deux heures, Laura, alors âgée de 70 ans, m'a raconté en détail le long parcours qui l'a « amenée » jusqu'en Allemagne, en passant par Manille. Laura a décrit une enfance heureuse aux côtés de ses six frères et sœurs à Davao (Mindanao), d'où sa famille est originaire et où elle a vécu à la fois une adolescence relativement confortable et un début de vie adulte mouvementé, à l'université de Davao. À ce sujet, Laura nous a raconté avoir commencé à travailler tôt, alors qu'elle était étudiante en journalisme (« [...] mes camarades de classe à l'école primaire, nous nous sommes rencontrés à l'université et ils travaillaient déjà dans la station de radio de l'université. Alors je suis allée avec eux et ils ont dit, tu sais, il y a encore un poste vacant et alors j'ai postulé [...] ») (Entretien avec Laura, 2014, p.13). Le travail a ainsi été à l'origine du « premier point d'inflexion » dans son parcours de vie, lorsque Laura a été embauchée par une grande entreprise de radiodiffusion des Philippines (« [Je travaillais à Manille] en tant que directrice ? de production d'un réseau [radio], CBP [,] [...] Company of Broadcasting Philippines, c'est un réseau [radio] appartenant à une famille. [...] ») (2014, p.1). Cet événement l'a amenée à déménager à Manille, la plus grande ville du pays, et à devenir financièrement indépendante de ses parents (« J'étais à Manille, donc [j'y travaillais], j'étais indépendante et tout. ») (2014, p. 17). Grâce à son

emploi à la radio, Laura a pu également découvrir d'autres pays, dont l'Angleterre (« Avant de rencontrer mon mari, [j'avais] été envoyée par mon travail à Londres et en Allemagne pour [...] – une conférence, tu sais, des ateliers, une conférence, comme ça, à Londres et puis en Allemagne et puis revenir, donc je savais déjà comment c'est [l'étranger]. ») (2014, p. 26). Cette opportunité à Manille a été aussi la source d'un deuxième tournant majeur dans la trajectoire de vie de Laura : la rencontre avec son fiancé américain (« [...] Je l'ai rencontré par le biais de la radio. Ils introduisaient une boisson, tu sais, pas du Coca-Cola, mais une autre boisson. Je crois que c'était uniquement pour les Philippines. Et donc, il était intelligent. Il était directeur marketing, mais il était basé au Japon et nous étions déjà fiancés. »), elle l'a quitté peu de temps avant leur mariage (« [...] Je [suis partie]. Je suis allée à Manille. Je l'ai dit à ma sœur aînée parce que j'avais de l'argent et, tu sais, je travaillais. Alors j'ai dit à ma sœur aînée, si le télégramme de G [...] [du futur époux] [...] arrive, s'il te plaît garde-le pour moi, ne le dis pas, parce que je sais qu'ils vont le dire à mes parents [...] ») (2014, p. 7 ; 10) et celle de son actuel mari allemand, qu'elle a choisi par amour, au détriment du premier.

Le parcours de vie de Laura a encore connu un troisième, puis un quatrième point d'inflexion. Ce fut d'abord le mariage et le déménagement en Allemagne (en 1980) avec celui qui allait par la suite devenir son mari pendant plus de 30 ans et qu'elle a épousé peu après avoir soudainement annoncé à sa famille la rupture avec son fiancé américain (un fait accompli qui a entraîné une réaction d'acceptation des siens, face à l'annulation de la cérémonie de mariage qui était attendue de tous) (« [...] [C'était] déjà fini. Je veux dire, c'est un peu comme si on n'ouvrait pas la maison d'un nid d'abeilles, tu vois ? Tu sais, [c'était] déjà comme ça. [...] Ma sœur a fait le travail pour moi [...]. La famille [...] – une fois que tu expliques. Non, [ça aurait été] beaucoup de réflexion, beaucoup de discussions. Tu sais, je [voulais] juste [m'en] sortir ») (2014, p.10-11). Cet événement l'a amenée à changer radicalement de vie. Laura a dû changer de pays, puis s'adapter à la vie en Allemagne et à la distance la séparant de sa famille restée aux Philippines (que Laura n'a jamais dû aider financièrement, comme le font d'autres Philippines) (« [...] Ma famille ne [m'a pas] demandé d'argent [...] [.] Mon père [avait] sa propre pension. Tu sais, mon père était à la retraite, mais il ne demandait rien. Et j'avais encore des frères et sœurs là-bas, tu sais. Je n'ai pas eu à envoyer d'argent. Bien sûr, nous envoyions de l'argent à Noël parce que c'est mieux que des cadeaux [...] »), ainsi qu'à la vie en couple avec quelqu'un dont elle ne parlait pas si bien la langue (et dont elle ne partageait pas la culture) (« [...] La culture est différente de celle que tu as. [...] Mais alors, tu penses que tu dis des choses et qu'il ne les a pas comprises, comment veux-tu qu'il les comprenne de la



même manière [?] De plus, il dit [...] quelque chose, mais alors ce qu'il essaie de dire [...] – tu l'as mal compris selon lui, tu sais, et vice versa [...] ») (2014, p. 81 ; 88). Qui plus est, Laura a dû quitter son emploi à la radio pour pouvoir déménager en Allemagne avec son futur mari. Ce fait particulier a profondément bouleversé sa vie, étant donné notamment qu'elle avait toujours travaillé aux Philippines et qu'une fois en Allemagne, elle s'est vue obligée de rester femme au foyer. Enfin, le quatrième point d'inflexion correspond à la création, après son arrivée en Allemagne, de l'association philippine – à visée caritative – de Sarrebruck, à laquelle Laura a participé avec son mari et qui, aux côtés des soins à son unique enfant et de la tenue du foyer, a occupé ses journées au cours des dernières décennies – Laura n'a jamais travaillé hors du foyer depuis qu'elle est en Allemagne (soit depuis plus de 30 ans) :

[...] J'ai lu dans le journal qu'il y [avait] un prêtre français qui [donnerait] une conférence sur les enfants des rues aux Philippines [...] [.] Je l'ai montré à mon mari et j'ai dit : "[est-ce que nous allons voir ce prêtre ?]", parce que je viens de terminer mes études, donc je n'ai plus rien à faire. Alors j'y suis allé et le père\* m'a vu et m'a dit [...] "Laura, tu peux m'aider". Et j'ai dit, "oui, bien sûr, mais comment ? tu sais, comment ?". [...] Pour faire court, nous [avons dû créer une *Verein*, une association ici [...] (2014, p.73).

Par ailleurs, dans le cas de Laura en particulier, l'association en question a aussi eu une grande importance (comme source majeure de bouleversement de sa trajectoire de vie) en tant qu'outil de constitution et d'extension de son réseau d'interconnaissance (et d'amitié) avec des Philippins sur place – hommes et femmes (« [...] [J'en avais] besoin [de connaissances philippines]. [...] On [devrait] récolter des fonds pour le père Trits, tu sais. La fondation à Manille. Afin d'aider à collecter des fonds [...] ») (2014, p.78).

Je n'ai plus eu de contact avec Laura par la suite. Le déroulement des autres étapes de l'enquête m'a conduit à explorer d'autres groupes, la plupart sans lien officiel avec l'ambassade philippine en Allemagne et sans reconnaissance juridique en tant qu'association (*Verein*) – comme c'était le cas de celle fondée par Laura. Elle doit avoir aujourd'hui 77 ans.

### Jimena

Jimena préside une association philippine en Bavière, qu'elle a contribué à créer avec d'autres collègues infirmières (philippines) et qui finance des projets de développement social aux Philippines. Comme dans le cas de Laura, l'entretien s'est déroulé chez elle. Jimena habite

dans une banlieue de la ville de Munich avec son mari allemand, un conducteur de train à la retraite, avec qui elle a eu trois enfants. Originnaire d'un village de l'île de Luçon et issue d'une fratrie de huit enfants, Jimena a grandi au sein d'une famille relativement aisée – qu'elle n'aide pas financièrement depuis qu'elle est en Allemagne, à la différence d'autres femmes rencontrées au cours de l'enquête. Pour ce qui est de sa formation, Jimena a suivi un cursus supérieur en soins infirmiers à l'université. C'est grâce à ces études qu'elle est arrivée en Allemagne en 1973, à la suite de son embauche par un hôpital qui recrutait des infirmières philippines dans le cadre d'un accord entre le gouvernement philippin et le gouvernement allemand (« [...] Nous avons vu dans le journal que l'Allemagne recrutait des infirmières [par le biais d'un accord] avec le gouvernement [...] Ensuite on s'est précipité dans cette agence de voyage [et] on a fait une demande pour aller en Allemagne [...] ») (Entretien avec Jimena, 2014, p.2). Cet événement a également constitué le premier grand tournant dans son parcours de vie, puisqu'elle a dû s'adapter à la fois à la vie en Allemagne (« J'ai essayé d'apprendre la langue en lisant et en discutant avec les patients [...] » et à son nouvel environnement de travail, où elle a été notamment obligée d'accomplir au départ des tâches qui ne correspondaient pas à sa formation d'infirmière (comme changer les draps des patients, nettoyer les lits, etc.), un fait contre lequel elle a protesté (« Je pleurais [...]. J'ai dit, je suis une infirmière. Je dois donner des médicaments et des injections et tout. [...] [C'était] comme si vous [étiez] [...], tu sais, des domestiques [,] comme une aide [...] ») (2014, p.18 ; 33).

Trois autres points d'inflexion ont marqué la trajectoire de vie de Jimena. Ce fut d'abord la découverte que son premier petit ami en Allemagne, un ingénieur très apprécié par sa famille aux Philippines, la trompait (« Ça n'a pas marché. [Il était] hautain, [...], vaniteux – et j'ai des amis qui sont venus chez nous, nous [vivions] déjà tous ensemble, mes collègues de travail, tu sais, et mon amie a croisé ses jambes sur la table [...] Il [était] comme ça, comme tu le sais. Et si c'était une égratignure ou... [...] ») (2014, p.9). Cet événement l'a notamment amenée à le quitter. Le deuxième tournant a été la rencontre, par l'intermédiaire d'une amie sage-femme philippine elle-aussi mariée à un Allemand, de celui qui allait devenir par la suite son mari pendant de nombreuses années et le père de ses trois enfants (« [...] En fait, je [venais] [...] de rompre avec un ancien petit ami et j'ai voulu rendre visite à mon ami à Dortmund et – par hasard, George, mon mari, était également présent pour montrer les photos qu'il [avait][prises aux Philippines avec ma copine ») (2014, p.1). Cet épisode a aussi fortement bouleversé sa vie, ouvrant la voie à la perspective de construire une vie commune avec quelqu'un que la famille de Jimena avait initialement rejeté (« Eh bien, ils s'attendaient à mon petit ami d'avant et ils

ont été assez déçus. »), mais qu'elle a fini par apprécier en raison de son caractère chaleureux (« Ils l'ont accepté. Il a le caractère d'un Philippin, le cœur chaud et très généreux [...] si je m'étais mariée avec l'autre... [Ça aurait été] une catastrophe. ») (2014, p.8). Enfin, le troisième point d'inflexion correspond aux naissances de ses trois enfants. Ces événements ont profondément bouleversé la vie de Jimena car elle a dû, à différentes époques et à contrecœur, quitter son emploi et/ou choisir de travailler à temps partiel pour pouvoir s'occuper de ses enfants – la dépendance financière vis-à-vis de son mari et le fait d'apprécier son travail étant les deux questions principales soulevées par ce bouleversement.

Je n'ai plus de contact avec Jimena depuis quelques années. Tout comme dans le cas de Laura, le déroulement de l'enquête m'a « coupé » du réseau auquel j'avais eu accès au cours du travail de terrain effectué en 2014 (et dont Jimena faisait aussi partie). À l'heure actuelle, elle doit avoir 71 ans.

#### Conclusion du chapitre IV

Le présent chapitre avait trois objectifs principaux : proposer des pistes pour penser les formes de résistance des femmes philippines en Allemagne à travers l'outillage conceptuel des bifurcations ; présenter au lecteur quelques-unes des trajectoires et des bifurcations des femmes philippines de l'enquête ; et exposer dans leurs grandes lignes à la fois les caractéristiques sociodémographiques des enquêtées et leurs conséquences. Nous avons ainsi pu démontrer l'importance de prendre en compte l'imprévu (les bifurcations ou les *turning points*), dans la mesure où il bouleverse les réseaux de relations au sein desquels les fondements individuels et structurels de ces résistances sont intriqués. Il s'agit de la principale piste pour penser les résistances des femmes philippines en Allemagne. Une deuxième piste tient au fait que la description des bifurcations nous permet de comprendre la manière dont les logiques structurelles et actanciennes s'enchevêtrent et façonnent, dans les trajectoires des femmes philippines en Allemagne, le lien entre ces bifurcations et les possibilités de résister à leurs conséquences. Ce point peut à notre sens être illustré par des trajectoires typiques d'enquêtées, comme celle de Pepita face au retour aux Philippines. Dans ce cas, les logiques structurelles (position de classe, de genre...) s'enchevêtrent à un moment spécifique de sa trajectoire avec les logiques actanciennes (la disposition à affronter des situations difficiles ou ses ambitions personnelles). Ce processus est consubstantiel, car aucune de ces logiques ne détermine seule l'intégralité du champ qu'elles construisent. L'enchevêtrement en question

finit par engendrer un lien général, qui évoque la dimension collective des logiques structurelles, et singulier, qui se réfère à la dimension idiosyncrasique des logiques actanciennes, entre la bifurcation (le retour) et les possibilités de résistance à ses conséquences. Ces possibilités résultent du lien en question, d'où l'importance de celui-ci pour les comprendre (et pour comprendre les résistances elles-mêmes devant des situations bifurcatives).

Ce chapitre nous a en outre permis d'exposer les caractéristiques sociodémographiques des enquêtées – en fonction des critères retenus, dont l'âge ou le statut légal – et leurs retombées – comme les différences générationnelles ou encore la dépendance, d'un point de vue du séjour, aux conjoints allemands. Enfin, il nous a également permis de présenter quelques-unes des trajectoires de femmes de l'enquête – dans toute leur richesse humaine et sociologique. Le lecteur pourra ainsi y voir émerger les « types biographiques » et les « bifurcations typiques » que nous avons brièvement illustrés à partir des cas de Dira, Rosa et Pepita. Pour ce qui est des « types biographiques », mentionnons de façon non exhaustive et en lignes générales les sept parcours suivants :

1. Naissance au sein des classes prolétaires philippines ; période de formation (études supérieures) et de travail sur fond de difficultés économiques et/ou d'incertitude quant au futur ; rencontre du futur mari allemand sur place.
2. Naissance au sein des classes prolétaires philippines ; période de formation (études supérieures) et de travail sur fond de grandes difficultés économiques ou d'incertitude quant au futur ; migration dans le cadre de l'économie mondiale de la reproduction sociale ; retour aux Philippines ; rencontre du futur mari allemand sur place ; migration vers l'Allemagne.
3. Naissance au sein des classes prolétaires philippines ; période de formation (études supérieures) et de travail sur fond de difficultés économiques ou d'incertitude quant au futur ; migration dans le cadre de l'économie mondiale de la reproduction sociale ; rencontre du futur mari allemand en migration ; migration vers l'Allemagne.
4. Naissance au sein des classes moyennes philippines ; période de formation (études supérieures) et de travail sans grandes difficultés économiques ou incertitude quant au futur ; rencontre du mari allemand sur place ; migration vers l'Allemagne.
5. Naissance au sein des classes moyennes philippines ; période de formation (études supérieures) sans grandes difficultés économiques ; difficultés au travail et incertitude

quant au futur ; migration vers l'Allemagne dans le cadre de l'économie de la reproduction sociale.

6. Naissance au sein des classes moyennes philippines ; période de formation (études supérieures) et de travail sans grandes difficultés économiques ou incertitude quant au futur ; migration vers l'Allemagne dans le cadre de l'économie de la reproduction sociale.
7. Naissance au sein des classes prolétaires philippines ; période de formation (enseignement secondaire) et de travail sur fond de difficultés économiques ou d'incertitude quant au futur ; migration vers l'Allemagne avec l'appui des réseaux familiaux et/ou amicaux sur place

Profitons-en pour préciser davantage certaines expressions utilisées dans la liste-ci-dessus. Tout d'abord, il est désormais acquis que ce ne sont pas les plus pauvres qui migrent – comme évoqué au chapitre III. Par l'expression « classes prolétaires philippines », nous nous référons à la définition d'Alain Bihr mentionnée en introduction. Rappelons-la rapidement. Selon le sociologue français (2014, p. 75-80), le concept de classes prolétaires regroupe « [des producteurs] dépourvus de toute propriété des moyens de production [...] Ils n'ont à leur disposition que leur force de travail. Ils ne peuvent donc se procurer des moyens d'existence qu'en la mettant en vente et à condition de pouvoir la vendre, dans le cadre d'un travail salarié. De ce fait, ils font l'objet d'une domination et exploitation [...] Dans le cadre de la division du travail [...], ils sont cantonnés aux tâches d'exécution. [...] Pour l'ensemble des raisons précédentes, ce sont les travailleurs salariés dont les conditions de travail sont généralement les plus pénibles et dont les salaires sont les plus bas. ». Les classes prolétaires philippines sont ainsi celles dont les ressources (économiques et symboliques) sont moindres et qui survivent avec des difficultés considérables pour accéder à l'emploi, au logement, aux soins et à l'éducation (qui relèvent pour la plupart du secteur privé aux Philippines), etc. Enfin, en ce qui concerne la « classe moyenne » - nous l'avons également souligné auparavant -, il s'agit de la frange de la société philippine qui possède plus de ressources (économiques et symboliques) que les classes prolétaires mais (nettement) moins de ressources que les classes dominantes. La classe moyenne philippine rencontre elle aussi des obstacles pour accéder aux soins, à l'éducation, etc. De plus, comme le souligne Rhacel Salazar Parreñas (2015), cette classe moyenne a souffert d'une importante perte de niveau de vie au cours des dernières décennies.

Quant aux « bifurcations typiques » auxquelles nous nous sommes référés plus haut, le lecteur y retrouvera les événements suivants :

1. Rencontre du mari.
2. Perte d'emploi ou période de chômage.
3. Migration vers l'Allemagne.
4. Migrations vers d'autres pays, dans le cadre de la reproduction sociale internationale.
5. Divorce.
6. Décision fondée sur l'envie de « bouger », d'« être indépendante », de « voir ailleurs ».
7. Décision issue de la volonté d'échapper à des conditions de travail précaires ou à l'incertitude quant au futur.
8. Opportunité d'emploi à l'étranger.

## Conclusion de la partie II

La partie II a ainsi fourni les principaux éléments de cadrage pour une présentation minutieuse du champ des possibles (en termes historiques, socioculturels, économiques...) des femmes philippines en Allemagne. Le tableau qui ressort est d'abord celui d'une nation de capitalisme dépendant qui occupe une place fondamentale au sein des migrations internationales – en raison non seulement du nombre de migrants philippins dans le monde, mais aussi de l'ingérence de l'État dans la gestion de ceux-ci – et plus particulièrement des migrations féminines « de reproduction sociale » – compte tenu du grand nombre de femmes qui quittent le pays, pour des raisons qui vont de l'exercice de leur rôle de filles ou d'épouses à l'envie de découvrir d'autres pays et au besoin d'entraide, et prennent souvent le chemin de la migration internationale dans le cadre du mariage ou en lien avec les professions du secteur de la reproduction sociale. Ce faisant, nous avons en même temps dressé le portrait d'un ensemble de recherches, riche et diversifié, mais aussi traversé par différents paradigmes – guidés entre autres par la priorité donnée aux structures sociales ou aux capacités d'agir des migrantes et des migrants – qui s'efforce depuis des décennies de penser le champ des possibles des migrations (et des marges d'action des femmes migrantes philippines).

### **PARTIE III LES PRATIQUES DE RESISTANCE DES FEMMES PHILIPPINES EN ALLEMAGNE**

Introduction à la partie III : Les divisions paradigmatiques à propos des pratiques de résistance

La question centrale de cette troisième partie est celle des résistances aux effets engendrés par les rapports de pouvoir. Cette question provoque des divisions paradigmatiques au sein de la sociologie générale, qui peuvent *in fine* être résumées en deux grands champs : celui des théories de la domination, qui postulent que les individus ne sont pas conscients des rapports inégalitaires (de classe, de genre, de racisation et de génération, en particulier), et celui des théories qui mettent l'accent sur la capacité réflexive et réactive des individus vis-à-vis de ces derniers (Payet, 2014 ; Giuliani, LaForgue & Payet, 2008 ; Certeau, 1990 ; Scott, 2019). On retrouve ce même clivage au sein de la recherche sur les migrations internationales<sup>156</sup>. Un premier courant s'intéresse avant tout aux conséquences des rapports sociaux sur ceux qui migrent – sans se demander, ou assez peu, si ou comment ces migrants réagissent éventuellement à ces contraintes. Un second courant se concentre quant à lui sur les formes de réaction des migrants aux conséquences des rapports inégalitaires, dont ils sont conscients, leur asservissement n'étant jamais absolu. Les chercheurs du « courant transnational » et/ou des « diasporas » s'inscrivent notamment dans ce second courant, devenu aujourd'hui majoritaire.

Le principal concept mobilisé au sein du premier courant est celui de domination. L'histoire de ce concept est ancienne et remonte aux fondateurs de la sociologie, de Max Weber à Émile Durkheim. La question fondamentale était alors de comprendre comment et pourquoi les individus se soumettaient aux contraintes sociales. Émile Durkheim (2013), par exemple, proposait de saisir le problème à partir du pouvoir de contrainte des institutions sociales. Max Weber (2003) s'intéressait pour sa part davantage aux questions liées à la légitimité de la domination. Plus tard, à la suite de l'émergence de la sociologie de la domination de Pierre Bourdieu, la question devient de « [...] rendre compte du mécanisme éminemment social par lequel les individus se persuadent de leur légitimité à occuper cette position [par rapport aux

---

<sup>156</sup> Dans la recherche sur les migrations internationales, la rupture avec le paradigme proposé au sein des théories de la domination s'opère durant la période 1980-2000. En France, elle est notamment issue de la critique du modèle d'A. Sayad (2014). Parmi les contributions allant dans ce sens, citons celles de Gildas Simon (1976 ; 1995), qui anticipe ce bouleversement, ou d'Alain Tarrius (2002).

positions asymétriques occupées dans la société par ces mêmes individus] » (Messu, 2012, p. 15). Selon le sociologue français Michel Messu,

[...] Pierre Bourdieu se propose de préciser le mécanisme wébérien de l'adhésion au légitime, d'ajouter une strate de socialité audit mécanisme, au sens de processus socialement agencé, fût-il, on va le voir, éminemment psychologique [...] [.] Pour Pierre Bourdieu, la croyance en la légitimité du dominant est non seulement fonctionnelle, elle n'opère pas seulement dans la réalisation d'un ordre social établissant l'asymétrie des positions sociales, elle opère d'abord au titre de mécanisme psychologique de fabrication de la croyance elle-même. Elle est aussi, pourrait-on dire, existentielle. Pour le dire avec d'autres mots, la croyance ne comporte pas seulement un contenu, disons un contenu de croyance, elle est encore un processus psychologique d'adhésion, un mécanisme cognitif d'adhésion au contenu de croyance.

Dans l'ouvrage « La domination masculine » Pierre Bourdieu, mobilise le concept de domination pour examiner les rapports hommes-femmes :

Et j'ai aussi toujours vu dans la domination masculine, et la manière dont elle est imposée et subie, l'exemple par excellence de cette soumission paradoxale, effet de ce que j'appelle la violence symbolique, violence douce, insensible, invisible pour ses victimes mêmes, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance ou, plus précisément, de la méconnaissance, de la reconnaissance ou, à la limite, du sentiment. Cette relation sociale extraordinairement ordinaire offre ainsi une occasion privilégiée de saisir la logique de la domination exercée au nom d'un principe symbolique connu et reconnu par le dominant comme par le dominé, une langue (ou une prononciation), un style de vie (ou une manière de penser, de parler ou d'agir) et, plus généralement, une propriété distinctive, emblème ou stigmat, dont la plus efficiente symboliquement est cette propriété corporelle parfaitement arbitraire et non prédictive qu'est la couleur de la peau. (Bourdieu, 2014, p. 11).

La conception de Bourdieu implique, de toute évidence, la non-conscience des rapports inégalitaires par les dominées, puisque l'idée de connaissance et d'acceptation du principe symbolique sur lequel se fonde la domination semble impliquer d'emblée une sorte d'impossibilité de l'existence d'une conscience première d'individus réflexifs et capables d'agir. Il s'agit à notre sens de la limite principale du concept tel qu'il est élaboré par Bourdieu, qui restreint par ailleurs son opérationnalité, en lui enlevant la capacité à saisir ce qui, selon nous, constitue une partie fondamentale du « processus de la domination », c'est-à-dire la conscience des rapports inégalitaires développée par des individus réflexifs qui ne se contentent pas d'en « subir » les conséquences. Concrètement, pour ce qui est de « la domination masculine » sur laquelle se penche cet ouvrage de Bourdieu, cela revient à tirer un trait sur les tactiques construites quotidiennement par des milliers de femmes pour contrecarrer les conséquences de la « domination » – nous en verrons des exemples plus loin.



La critique du concept de domination et les limites que nous venons d'évoquer constituent en quelque sorte le « leitmotiv » du second courant mentionné plus haut. Ce second paradigme s'inscrit lui aussi au sein du long parcours, parsemé de bouleversements paradigmatiques, qui a jalonné les réflexions de la sociologie au sujet de la domination. Son postulat est celui de la conscience d'individus réflexifs et capables de réagir. C'est à partir de celui-ci que des chercheurs comme Certeau (1990), Scott (2019), Payet (2014), Giuliani, LaForgue et Payet (2008) ont tenté de penser le phénomène de la « domination » et les façons de réagir de celles et ceux qui la « subissent ». Parmi les principaux concepts que ces auteurs mobilisent se trouvent : l'*infra-politique*, en ce qui concerne James C. Scott, l'*acteur faible*, pour Payet & Laforgue (2008) et Michel de Certeau (1990), les concepts de tactique et de stratégie, pour le même de Certeau (1990).

Commençons par le concept d'infra-politique. Ce dernier a été théorisé aux États-Unis au début des années 1990 par James C. Scott pour penser la résistance des « faibles » (2019, p. 61 ; 19). Il exprime « [...] [la] grande variété de formes discrètes de résistance qui n'osent pas dire leur nom [...] », « [...] les dessous du théâtre, ce qui sous la scène vient l'animer [...] » – en référence à la métaphore du théâtre. Il a depuis été repris par de nombreux chercheurs français, à l'instar de Jean-Baptiste Velut (2012) ou de Sandrine Baudry (2012). Ce concept a été critiqué en raison de ses limites. La principale d'entre-elles concerne à notre sens le risque de prêter aux formes discrètes de résistance un potentiel émancipateur que celles-ci n'ont pas. En outre, la notion d'infra-politique inclut toujours un autre risque : celui de surdimensionner l'enjeu de la dignité, crucial dans l'approche de la résistance selon Scott, par rapport à la dimension matérielle, qui entre toujours en ligne de compte dans le processus par lequel la résistance des « faibles » s'exprime. Ces limites ôtent-elles au concept son opérationnalité ? À notre sens, non, puisque James C. Scott pointe lui-même les limites du concept qu'il a conçu, tout en soulignant que son potentiel heuristique réside avant tout dans sa capacité à saisir des formes de résistance qui se situent « entre les structures sociales et la révolte la plus franche » (Scott, 2019) et qui résultent en outre autant « [...] d'attentes déçues et de dignité revendiquée [...] » que de la détresse matérielle à proprement parler (Scott, 2019, p.11).

Abordons maintenant le concept d'acteur faible et ceux de tactique et de stratégie. Le premier a été théorisé par Michel de Certeau (1990) dans les années 1980 et s'inscrit selon François Dosse (2007), pour ce qui est des sciences humaines et sociales, au sein des premières tentatives de prise de distance vis-à-vis du structuralisme régnant au cours des années

précédentes. Chez de Certeau, le concept d'acteur faible émerge dans le cadre de ses réflexions à propos de la résistance des « faibles » vis-à-vis des dominants – une perspective qui s'insère au sein de « [...] la tradition d'une pensée de la réhabilitation des capacités et des ressources d'action d'individus dominés, disqualifiés, stigmatisés [...] » (Payet & Laforgue, 2008, p. 10). Le chercheur français fonde sa conception sur la distinction entre tactique et stratégie, deux concepts qu'il a également défini au cours de la même période – les tactiques étant l'apanage des « faibles », alors que les stratégies seraient le fait des dominants. Ainsi, selon de Certeau (1990) :

[...] La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l'organise la loi d'une force étrangère. Elle n'a pas le moyen de se tenir en elle-même, à distance, dans une position de retrait, de prévision et de rassemblement de soi : elle est mouvement « à l'intérieur du champ de vision de l'ennemi », comme le disait von Bülow, et dans l'espace contrôlé par lui. Elle n'a donc la possibilité de se donner un projet global ni de totaliser l'adversaire dans un espace distinct, visible et objectivable. Elle fait du coup par coup. Elle profite des occasions [...] (de Certeau, 1990, p.59)

Parallèlement, les « puissants » recourent, eux, à une ou des stratégie(s). Il s'agit alors du

[...] calcul (ou la manipulation) des rapports de force qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir (une entreprise, une armée, une cité, une institution scientifique) est isolable. Elle postule un *lieu* susceptible d'être circonscrit comme *un propre* et d'être la base d'où gérer les relations avec *une extériorité* de cibles ou de menaces (les clients ou les concurrents, les ennemis, la campagne autour de la ville, les objectifs et les objets de la recherche, etc.) (Certeau, 1990, p.60-61).

Le concept d'acteur faible chez Jean-Paul Payet et Denis Laforgue (2008) dérive de la conception de Michel de Certeau (1990). Il possède à notre sens le mérite d'avoir remis au centre du débat « les capacités et les ressources d'individus dominés » sans pour autant s'insérer dans le courant de la domination tel qu'il s'exprime chez Bourdieu (nous discordons donc en partie avec Payet & Laforgue sur ce point), car chez de Certeau, la capacité réflexive et réactive des individus face aux conséquences des rapports inégalitaires est postulée. De même, et c'est pour cela que le concept garde à notre sens (au moins en partie) son opérationnalité, l'acteur faible chez de Certeau (1990) – de même que les concepts de stratégie et de tactique, qui s'insèrent dans son effort de compréhension de la résistance – attire de manière particulièrement efficace l'attention sur la « ruse des démunis » ainsi que sur leur capacité à inventer des moyens de résistance. La conception de Payet et LaForgue (2008) est quant à elle une dérivation de celle de de Certeau (1990), qui s'inscrit en même temps dans une critique de la manière dont ce dernier pensait les acteurs faibles. Ainsi, pour Payet et

Laforgue (2008, p. 10), la notion d'acteur faible « [...] vise à affranchir la réflexion sur les processus de disqualification / requalification d'une pensée de la domination (Bourdieu, 1980), autour de l'argument principal suivant : le fort et le faible occupent des positions certes interdépendantes et symétriquement opposées, mais la définition de chaque terme est susceptible d'une autonomie qui, à l'inverse, n'apparaît pas dans la relation dominant / dominé [...] ». Le concept d'acteur faible qui émerge chez Payet et Laforgue (2008) est diamétralement opposé à celui de de Certeau (1990), car il exprime

[...] un registre sémantique qui permet de penser, plus aisément que dans la rhétorique de la domination, la possibilité d'un mouvement, d'un changement, d'une variation des états et des positions dans la relation asymétrique – quand le vocabulaire de la domination implique une idée, ou véhicule une connotation de durée, d'intensité, de stabilité liée à l'image de la puissance. Pour le dire autrement, la faiblesse, à la différence de l'assujettissement, est susceptible d'être appréhendée comme un processus. L'avantage heuristique (par rapport au faible chez de Certeau) serait alors double : d'une part, on peut différencier différents degrés ou états (on est plus ou moins faible) et comprendre le passage de l'un à l'autre ; d'autre part, on peut prendre en compte la réversibilité des processus, ce que permet l'horizon capacitaire à la différence de l'horizon très hypothétique de la disparition de la domination. (Payet & Laforgue, 2008, p. 10).

En même temps, le concept de Payet et Laforgue (2008) se forge également en rupture avec d'autres paradigmes qui ont développé en sociologie la perspective théorique de l'autonomie des acteurs faibles. Ces paradigmes sont notamment celui

[...] du Sujet qui, dans le courant tourainien, est la clé de voûte tant de l'analyse des mouvements sociaux (Touraine, 1973) que des capacités critiques des individus au quotidien [...], et celui « [...] de la théorie de l'individu rationnel, [laquelle] prétend aussi appréhender l'autonomie dont sont capables les individus, même les plus affaiblis. [En ce qui concerne le dernier paradigme,] les formes de protestation et de mobilisation collectives observables sont alors analysées comme des stratégies individuelles (Olson, 1987), ces stratégies étant elles-mêmes le produit d'une rationalité limitée *i.e* élaborées à partir d'*a priori* cognitifs et moraux (Boudon, 1990) et d'une perception biaisée des contraintes et ressources du contexte social. (Payet & Laforgue, 2008, p.11).

Pour Payet et Laforgue (2008), ces courants,

[...] en voulant rompre avec les différentes formes de structuralisme et culturalisme sociologiques, développent une conception trop a-sociale de l'autonomie. [On] cède alors au « sophisme de l'homoncule » : [on va] chercher dans l'intériorité (strictement privée) des individus, le ressort qui permet d'expliquer que des individus « affaiblis », « disqualifiés » et parfois « apathiques » ont à un moment donné l'envie, l'énergie, les « ressources personnelles » suffisantes pour élever et faire entendre une voix (la leur) discordante, et ce dans un contexte d'action caractérisé par une asymétrie de position. Pour certains auteurs, le ressort (qui fonctionne un peu comme une cause finale) s'avère être la « subjectivation », pour d'autres, ce sera la « rationalité », les deux étant pensées, peu ou prou, comme une capacité anthropologique quasi-universelle (infléchie par le social ou le culturel). *In fine*, la capacité

des acteurs faibles à construire des causes qui leur sont propres est donc renvoyée à un « noyau psychologique élémentaire » dont la sociologie n'aurait rien à dire (l'autonomie comme une potentialité présociale). (Payet & Laforgue, 2008, p.11).

La rupture proposée par Payet et Laforgue (2008) se fonde sur la pensée de Vincent Descombes, qui « [...] rejette la vision mécaniste qui, en réduisant l'individu à la simple actualisation de règles et de normes intériorisées, nie la réalité de la puissance d'agir de chaque être humain [, tout en rejetant aussi] le mythe d'un individu qui se rendrait autonome par la magie d'un acte d'auto-législation (le Sujet, qui dans un rapport de soi à soi auto-institue sa propre règle) [...] » (Payet & Laforgue, 2008, p. 12). À la place, Payet et Laforgue (2008, p. 12) proposent une conception de l'autonomie de l'individu qui

[...] est certes sa capacité à « se diriger seul, sans être contraint par quelqu'un d'autres à se conduire comme il le fait » (Descombes, 2004, p. 443), mais cette capacité à agir de soi-même est constituée par un arrière-plan de significations déjà instituées. En effet, on peut distinguer (au moins) deux figures de l'autonomie. L'une, dans laquelle être autonome, c'est suivre librement une règle « déjà-là ». L'autre, [...], où faire preuve d'autonomie c'est modifier, voire inventer une règle. Pourtant, modifier, inventer une règle et, a fortiori, l'établir comme règle pour autrui suppose toujours que l'individu, qui se donne à lui-même cette règle d'action, soit déjà immergé dans une « vie sociale réglée ». Car c'est bien cette immersion qui fournit l'horizon de significations communes d'où vont émerger, d'une part la distance critique de l'individu par rapport aux règles existantes, les voies d'invention de la « nouvelle » règle et le rapport pratique de l'individu à cette dernière, d'autre part la compréhension par autrui de cette « nouvelle règle » et les raisons sensibles et pratiques qui vont conduire ce dernier à respecter ou pas cette règle.

De même que le concept d'infra-politique, le concept d'acteur faible tel qu'il est pensé par Payet et Laforgue (2008) rencontre aussi des limites. À notre sens, la principale concerne la deuxième figure de l'autonomie. Celle-ci comporte en effet le risque d'évacuer la dimension du pouvoir des dominants sur les acteurs faibles, qui est pourtant fondamentale pour la constitution de l'horizon des significations évoqué Payet et Laforgue (2008). Néanmoins, cela ne signifie pas à notre sens que le concept d'acteur faible perde son opérationnalité, puisque Payet et Laforgue (2008) ont le mérite d'avoir constitué, en sortant de la rhétorique de la domination et en ébauchant une critique à la fois du structuralisme et des conceptions asociales de l'autonomie, un outil pour penser la résistance des « faibles », des « démunis ».

Venons-en enfin au concept d'oppression. Celui-ci, il est vrai, ne s'inscrit pas à proprement parler dans le courant sociologique que nous sommes en train d'examiner – celui qui émerge des critiques du courant de la domination. Cependant, nous l'évoquons ici parce qu'il éclaire à plusieurs titres une dimension fondamentale de la résistance des acteurs faibles, qui nous

intéresse particulièrement : l'expression, à différents niveaux, des rapports inégalitaires dont ils doivent affronter les conséquences. Les origines du concept d'oppression s'inscrivent dans une histoire marquée par la pensée marxienne et ses influences sur la pensée sociologique des années 1960-1970. D'un point de vue contemporain, l'une des pionnières de la théorisation de l'oppression en ces termes est Danièle Kergoat (2012), pour qui il s'agit d'une des dimensions des rapports de classe ou de sexe avec « [...] ses propres instances qui exploitent économiquement, dominant et oppriment » (Kergoat, 2012, p. 135). Chez Pfefferkorn (2007), qui s'inscrit dans la même lignée de chercheurs de la sociologie des rapports sociaux – parmi lesquels nous pourrions aussi citer Xavier Dunezat ou Elsa Galerand –, la théorisation de l'oppression s'insère aussi dans une démarche visant à penser les rapports sociaux – en particulier les rapports de genre. Pour Pfefferkorn (2007), l'oppression englobe divers processus, souvent entremêlés, qui se déclinent en quatre niveaux : la domination (le pouvoir d'un groupe sur un autre), la discrimination (des droits collectifs moindres ou un traitement individuel différent en raison de préjugés), l'exploitation (l'appropriation des biens ou des services produits par le travail d'un groupe, sans contrepartie équitable) et la stigmatisation (la dévalorisation en raison d'un attribut jugé négativement). La principale limite du concept d'oppression pourrait être son « penchant structuraliste » ou sa tendance à mettre outre mesure l'accent sur les structures sociales au détriment des dynamiques individuelles (comme la possibilité de réagir ou de se frayer des espaces de liberté). Cela lui enlève-t-il son opérationnalité ? A notre sens, pas du tout, car cet éventuel « penchant structuraliste » est contrecarré par le fait que chez Pfefferkorn (2007) ou chez Kergoat (2012), l'oppression en tant que concept puise ses fondements dans « [...] le processus de production des groupes et de leur hiérarchie comme un processus contradictoire, intrinsèquement conflictuel, puisqu'elle le rapporte aux rapports sociaux. Et ceux-ci sont des rapports de force dynamiques ou vivants qui se jouent et rejouent en permanence – via l'agencement des pratiques – et non des systèmes fermés de domination. La résistance est alors entendue comme une composante inhérente de cette dynamique. » (Galerand & Dunezat, 2014, p.17). Ainsi, le concept d'oppression ne se perd pas dans un structuralisme « démesuré », puisque la possibilité de résistances individuelles et collectives est conçue d'emblée comme inhérente à la constitution même du rapport social.

Ajoutons enfin que les sens de la résistance qui apparaissent chez de Certeau (1990), Giuliani, LaForgue et Payet (2008), Payet (2014) et Scott (2019) sont très bien rendus par Rhacel Salazar Parreñas (2015) lorsque celle-ci se réfère aux domestiques philippines à Los Angeles

ou à Rome qui, à travers leurs tactiques – de manipulation du script de déférence et de maternalisme dont est empreint le travail domestique – parviennent à subvertir le pouvoir exercé sur ces dernières par les « dominants » – l'État, leurs patronnes, les entreprises qui les embauchent, etc. Cette conception de la résistance des « faibles » ou des marginaux implique donc une approche du pouvoir qui conçoit ce dernier non seulement comme quelque chose que l'on subit, mais aussi face à laquelle on peut opposer, activement ou passivement (Constable, 1997; Abu-Lughod, 1990; Foucault, 1975; 1994ab). Aborder le pouvoir ou la résistance des opprimés de la sorte permet, à notre sens, à la fois d'éviter le « piège » du misérabilisme par rapport au poids des structures sociales dans lesquelles les opprimés s'insèrent et d'échapper à la tentation d'oublier ces mêmes structures au profit d'une sorte de « romantisation » de leurs actes, qui leur prêterait des possibilités de transformation des rapports sociaux qu'ils n'ont pas. Sur ce dernier aspect, il nous semble aussi essentiel de rappeler la prémisse centrale de la théorie des rapports sociaux telle qu'elle apparaît chez Danièle Kergoat (2001), à savoir que le bouleversement des rapports sociaux passe par l'action collective autour de l'enjeu qui est au cœur de tout rapport social : le travail. Cette prémisse nous amène finalement au dernier élément central dans la conception de la résistance du second courant : si celle-ci met en scène des sujets qui peuvent réagir par le biais de tactiques mises en œuvre pour faire face aux conséquences des contraintes structurelles auxquelles ils sont « soumis », toujours est-il que ces mêmes sujets ne peuvent pas transformer radicalement ces structures uniquement par le biais de ces pratiques.

Ces deux courants se retrouvent dans les études migratoires. Commençons par le premier d'entre eux, dont l'œuvre d'Abdelmalek Sayad est à notre sens assez représentative. Le chercheur algérien mobilise notamment les notions d'immigré et d'émigré pour comprendre les causes et les conséquences des migrations – de l'immigration selon le lexique sayadien, principalement en ce qui concerne les Algériens de France – sur les sociétés d'installation, de départ (d'immigration et d'émigration), ainsi que sur les migrants (immigrés et émigrés). Il s'agit donc pour Abdelmalek Sayad de :

[...] [Dépasser la tendance] à faire abstraction de l'émigré et des conditions sociales génératrices de l'émigration. Et parce qu'on a pris ainsi le parti de tout ignorer de ce qui est en amont, collectivement (dans l'histoire sociale de l'émigration) et individuellement (i.e. dans la trajectoire sociale particulière de chaque émigré), on s'est interdit par là même de se rendre compte que ce sont les conditions qui sont à l'origine de l'émigration et surtout les transformations que ces conditions subissent au fil du temps, c'est-à-dire tout au long de l'histoire du phénomène migratoire et pour partie sous l'effet même de l'émigration, qui sont responsables des différences qu'on constate entre les immigrés dans l'immigration, chaque

classe de conditions initiales engendrant une classe différente d'immigrés. À mutiler le phénomène migratoire, comme on a coutume de le faire, d'une partie de lui-même, on s'expose à constituer la population des immigrants comme une simple catégorie abstraite et l'immigré comme un pur artefact. (Sayad, 2014, p. 316)

En effet, un des grands mérites de l'œuvre du sociologue algérien est cette tentative inédite, pour ce qui est de la sociologie des migrations en Europe, de comprendre les phénomènes migratoires avec « les armes de la sociologie » – il suffit de se rappeler que le souci de prendre en compte l'élément classe sociale a dominé la scène de la recherche sur les migrations internationales pendant la plus grande partie de l'après-guerre. Toutefois, il est en même temps important de pointer la principale limite de la conceptualisation faite par Abdelmalek Sayad – et qui traverse, à notre sens, l'ensemble de l'œuvre du sociologue algérien. Il s'agit de la difficulté à saisir « les immigrants » au-delà des causes et conséquences de leur présence (dans le pays d'installation) et de leur absence (dans le pays d'origine), et à appréhender ce qui peut se trouver au-delà des « illusions de l'émigré » et des « souffrances de l'immigré » – comme les tentatives de s'opposer aux contraintes sociales. Soulignons au passage que cette même limite conduit à une quasi-impossibilité de transactions avec le second courant cité plus haut. Cela enlève-t-il également son opérationnalité au cadre proposé par Abdelmalek Sayad ? À notre sens, oui, car la difficulté à saisir la résistance des « immigrants » engendre un impensé sociologique majeur : il devient difficile, voire impossible, de saisir ce que font tous les jours des milliers de migrants pour affronter les conséquences de leur statut à la fois dans le pays d'installation, dans celui d'origine et dans tout autre lieu où ils construisent des liens forts – aussi défavorable que puisse être ce statut.

En ce qui concerne la résistance, le concept le plus mobilisé par le second courant pour saisir la « réaction » des individus vis-à-vis des conséquences des rapports inégalitaires reste à notre sens celui d'*agency*. Ce dernier est présent dans un très grand nombre de travaux. Pour n'en citer qu'un seul, nous pensons notamment à l'ouvrage de Fresnoza-Flot, Ricordeau (2017). Le concept d'*agency* naît au début des années 1990 à partir des réflexions de la philosophe états-unienne Judith Butler, qui s'inspire pour le théoriser du philosophe anglais J. L. Austin. Selon Monique Haicault (2012, p.11), « la traduction d'*agency* en français n'est pas simple. *Agency* a été traduit en effet par capacité d'agir, puissance d'agir, agence, agentivité, *empowerment* (donner le pouvoir, maximiser la puissance d'agir par un agir collectif), conscience d'agir [...] ». Cette difficulté a de fait contribué à un foisonnement de définitions du terme, à

l'exemple de celle conçue par Sarah J. Mahler et Patricia R. Pessar (2001), déjà mentionnée au chapitre III, ou de celle de la chercheuse taiwanaise des migrations internationales Hsin-Chieh Chang (2017, p.183), pour laquelle l'*agency* « est la capacité d'agir de manière indépendante et de faire des choix de vie libres<sup>157</sup> ». Cependant, la plupart du temps, le concept n'est même pas cerné – à l'instar de celui de transnationalisme –, comme si sa définition allait de soi ou comme si le foisonnement en question créait un réel obstacle à l'opérationnalité du concept, faute d'une définition à la fois précise et susceptible d'être empiriquement mise en œuvre. Le concept perd-il de ce fait son opérationnalité pour appréhender la résistance ? Pour Monique Haicault (2012), on tend à confondre *agency* et résistance. Selon la sociologue française (Haicault, 2012, p. 12), « Si on retient comme définition la capacité d'agir, *agency* conduit à interroger d'une part l'agir, d'autre part l'agentivité, conscience de soi d'un sujet. ». En ce qui concerne spécifiquement l'agir, et pour nous référer à ce qui nous intéresse ici, c'est-à-dire les formes de résistance des femmes philippines en Allemagne, selon Haicault (2012, p. 13), « [...] l'approche que développe Butler s'attache moins aux causes des actes et des agir ou à leurs conséquences qu'au processus de leur déroulement, qu'il s'agisse de l'assignation des normes et des actes, comme des processus par lesquels les agents se construisent et se transforment. ». Bien que nous partagions la position de Monique Haicault (2012), cela signifie-t-il pour autant que le concept ne peut pas être utilisé pour tenter de penser la résistance ? Rien n'est moins sûr, compte tenu notamment du foisonnement de définitions évoqué. Enfin et surtout, si Haicault (2012) contribue à préciser davantage la définition et les possibilités de mise en œuvre de ce concept, la tentative d'en faire un bilan critique et d'en éclairer les possibilités empiriques d'utilisation dans la recherche doit à notre sens encore être menée à bien. C'est surtout à ce titre que le concept d'*agency* n'est, pour nous, pas opérationnel – et que nous lui préférons ceux d'acteur faible et d'infra-politique.

Dans cette troisième partie de la thèse, nous aborderons les formes de résistance des femmes philippines en Allemagne. Comment résistent-elles ? Quelles sont les conséquences de ces modalités de résistance ? Ont-elles des contradictions ? Quelle est leur portée par rapport à ce qu'elles se proposent d'affronter ? Quelles sont leurs limites ? Quelles sont les implications de ces limites ? Les chapitres V et VI tâcheront de répondre, à partir d'éléments empiriques, aux quatre premières questions. Le chapitre VII s'efforcera de répondre aux deux dernières.

---

<sup>157</sup> Version originale : « the ability to act independently and make free life choices ».



## Chapitre V - Les pratiques de gestion de la présence et de la distance

### Introduction au chapitre V

Nous aborderons dans ce chapitre les « pratiques de gestion des conséquences de la présence et de la distance », à savoir les manières dont les femmes migrantes philippines administrent les répercussions des « formes de leur présence dans la société allemande » – en tant que femmes, racisées, originaires d'un pays sous-développé – et de leur « distance vis-à-vis des Philippines » – en tant que filles, épouses ou sœurs séparées géographiquement du groupe de parenté et pourtant toujours liées à celui-ci par des obligations mutuelles. Ces pratiques et les réflexions sur ces dernières constitueront le nœud du présent chapitre, précisément en raison de leur pertinence et de leur centralité pour mieux comprendre les tenants et les aboutissants de la résistance des femmes migrantes philippines. Elles se rapportent à la fois à notre expérience initiale de recherche de terrain en 2015 sur le sujet des migrations de femmes philippines en Allemagne et aux études de terrain menées à partir de 2016/2017 dans le cadre de la présente thèse, qui s'est accompagnée d'une évolution de la problématique de recherche. Dans les deux cas, il s'agit de pratiques que les « femmes philippines » mettent en œuvre pour surmonter les difficultés qu'elles rencontrent dans les domaines les plus variés de leurs vies, ces difficultés pouvant relever d'un ensemble de facteurs allant du rapport au conjoint jusqu'aux besoins découlant de la distance qui les sépare de la famille restée aux Philippines.

Le chapitre sera divisé en deux parties, constituant l'ossature d'un ensemble qui vise fondamentalement à pouvoir exposer de manière précise les pratiques mentionnées ci-dessus, tout en s'attardant sur leurs principales implications pour la résistance des femmes philippines.

Au sein de la première section, nous analyserons ce que nous avons nommé les « pratiques de gestion de la distance », puis nous nous pencherons sur les pratiques de « gestion de la présence ». Nous commencerons ainsi à mettre en évidence les liens entre les effets ou les conséquences de la distance (ou de la présence), d'une part, et ces pratiques de gestion de cette distance (ou présence), d'autre part. Finalement, la deuxième et dernière partie de ce chapitre visera à démontrer et à consolider en termes argumentatifs ces liens évoqués dans la première partie. Nous nous rapportons au fait que les conséquences de la présence ou de la distance fournissent un cadre spécifique qui guide l'émergence non seulement de pratiques

individuelles ou collectives de gestion de cette distance (ou présence), en fonction de la position de la personne migrante, mais aussi d'un rapport singulier aux problèmes engendrés par cette même distance (ou présence), comme le besoin de venir en aide à ceux restés au pays (ou de travailler, si l'on se réfère à la présence), en fonction de l'appartenance de classe (ou du contexte des rapports de sexe au sein de la famille de leurs maris allemands, pour ce qui est de la présence), et les possibilités de bâtir des pratiques de résistance plus ou moins ouvertes, ou plus ou moins discrètes ou en retrait. Cette première partie nous permettra également de commencer à aborder la question des limites des pratiques de résistance en question – dont notamment le fait que celles-ci demeurent contraintes par des structures sociales plus larges au sein desquelles elles s'inscrivent – comme dans le cas de la négociation des contraintes de genre, qui se trouve limitée par la position subalterne des femmes au sein des rapports sociaux de sexe. Cette question sera approfondie dans le chapitre suivant.

### **Section I – Les pratiques transnationales ou les pratiques de « gestion de la distance »**

Le cadre théorique que nous avons choisi pour penser les pratiques de ces femmes philippines est celui du transnationalisme. L'histoire sociale de ce concept est faite de différents usages savants et profanes, qui s'inscrivent dans un contexte historique d'accroissement de la mondialisation économique au cours de ces dernières décennies, avec une intensification des échanges et de la circulation des biens et des capitaux, mais aussi le développement de nouveaux moyens de communication et une multiplication des voyages rapprochant des régions éloignées de la planète et favorisant les rencontres et les migrations diverses – que ce soit pour le travail, les études ou dans le cadre du mariage (Salazar Parreñas, 2015). Parmi les usages savants recensés, certains penchent vers une acceptation plus stricte (Portes, Guarnizo & Landolt, 1999 ; Guarnizo, Portes & Haller, 2003) et d'autres vers une approche plus large (Basch, Schiller & Blanc, 1994; Fibbi & d'Amato ; 2008) de ce qu'être transnational signifie. Les seconds tendent à généraliser la qualité de transnationalité à la plupart des migrants, tandis que les premiers préfèrent la restreindre à certains groupes (comme les Colombiens, les Salvadoriens ou les Dominicains aux États-Unis) (Guarnizo, Portes & Haller, 2003). Pour nous, le terme se réfère plutôt au « [...] développement d'interactions significatives et empiriquement vérifiables entre différentes formations nationales, où les migrants montrent qu'ils sont capables d'affecter la vie des non-migrants bien qu'ils soient physiquement

éloignés d'eux – et vice-versa – <sup>158</sup> » (Boccagni, 2012, p. 35). Tout comme Boccagni (2012), nous considérons que ce qui est en jeu dans ce concept est en réalité la « gestion de la distance » par des migrants qui peuvent éprouver ou non, à différentes périodes de leurs vies, le besoin de gérer la séparation de leurs proches engendrée par la migration. En parallèle, le même auteur propose d'adopter un cadre conceptuel pour identifier les pratiques transnationales, de manière à dépasser ce qui représente à son sens un vrai obstacle à l'opérationnalité du concept de transnationalisme, à savoir la confusion créée par le foisonnement de son usage dans les domaines les plus divers de la connaissance. Pour parvenir à son objectif, Boccagni (2012) divise les pratiques transnationales en catégories, partagées à leur tour en interactions qui relèvent des domaines politique, socioculturel et économique. Il opère en outre une subdivision selon l'appartenance de ces pratiques à deux champs spécifiques : le relationnel-comportemental et l'identitaire. À titre d'illustration, le champ relationnel-comportemental et ses domaines politique et économique comprennent des pratiques telles que l'envoi d'argent aux familles restées au pays, la participation à des événements de solidarité en lien avec le pays d'origine ou l'investissement dans ce dernier (achat d'une maison, d'un terrain). Le champ identitaire inclut pour sa part des éléments tels que la préférence pour l'achat de produits du pays d'origine (domaine économique), l'attachement à la citoyenneté de ce dernier (domaine politique), le sentiment durable de nostalgie vis-à-vis du pays d'origine (domaine socioculturel), ou encore l'identification préférentielle à la fois aux compatriotes dans le pays d'installation et à ceux restés dans le pays d'origine (domaine socioculturel).

Dans les pages qui suivent, nous examinerons les pratiques qui relèvent des champs identitaire et relationnel-comportemental mentionnés par Boccagni (2012) et qui se rapprochent de celles des femmes migrantes philippines de notre enquête. Nous partirons ainsi du domaine dit relationnel-comportemental et de la pratique d'envoi d'argent aux familles restées au pays. Nous poursuivrons l'exposé en nous référant, toujours au sein du champ relationnel-comportemental, aux pratiques de construction de maisons dans le pays d'origine et de participation à des événements de solidarité vis-à-vis du pays d'origine. Nous conclurons par la référence aux pratiques de visites dans le pays d'origine et de communication avec des personnes qui s'y trouvent.

---

<sup>158</sup> Traduction de l'original en anglais : « [...] the development of socially significant and empirically detectable interactions between its different national settings, whereby migrants prove able to affect nonmigrants' lives despite being physically distant from them – and, potentially at least, vice versa (Boccagni, 2012) ».

Nous nous pencherons ensuite sur les pratiques relevant du champ identitaire. Nous commencerons par la question de l'identification aux compatriotes restés dans le pays d'origine ou à ceux qui se trouvent dans le pays d'installation. Nous examinerons ensuite celle de l'achat préférentiel de produits issus du pays d'origine et l'attachement à la citoyenneté de celui-ci. Nous terminerons enfin en nous penchant sur le « mythe du retour ».

#### §. I - Les pratiques relevant du champ relationnel-comportemental

##### a. L'envoi d'argent aux familles restées au pays

Les pratiques du champ relationnel-comportemental auxquelles se réfère Boccagni (2012), dans les domaines politique et économique, se rapprochent de celles de migrants comme Dira dans la mesure où il s'agit de pratiques qui ont un impact sur la vie des compatriotes non-migrants. Elles permettent en l'occurrence à celles et ceux qui en bénéficient de pouvoir subvenir à des besoins très divers (se nourrir ou avoir accès à des médicaments, mais aussi pouvoir aller à l'université). L'extrait<sup>159</sup> suivant de l'entretien enregistré effectué avec Dira va dans ce sens :

Davi - Est-ce que tu les aides, par exemple avec de l'argent --- ?

Dira - Oui, j'envoie chaque mois de l'argent à ma [mère] - parce que ma mère a adopté un fils avant - avant moi.

Davi - Ah, ok.

Dira - Donc, il y a une famille - il y a deux enfants maintenant, je les aide pour l'école.

Davi - Pour les enfants de... -

Dira - De mon demi-frère, oui.

Davi - Ah, d'accord.

Dira - Et puis je - nous soutenons mon père et toute la famille...

Davi - Et ton père, d'accord, et est-ce que tu - tu les aides, genre, tous les mois, ou juste de temps en temps -- ?

Dira - Oui, tous les mois, tous les mois, parce qu'ils en ont besoin, et Karl [son mari] le sait aussi, et il aime les aider aussi. (Entretien avec Dira, 2018, p.20-21).

---

<sup>159</sup> Extrait traduit par l'auteur de l'original en anglais à l'aide de deepl.com. Tous les extraits qui suivent ont été traduits de la même façon.

Pepita aide elle aussi régulièrement sa famille. Comme Dira, elle nous l'a décrit durant un entretien qui donne entre autres au lecteur des éléments sur son contexte familial et sur la dynamique de l'entraide à distance :

Pepita – Mon autre sœur, elle est aussi mariée. Elle était mariée. Elle a eu deux enfants, deux filles. Mais son mari a eu une autre femme et elle aussi a eu un autre petit ami. Puis les deux couples se sont séparés et ils ont chacun leur vie. Ma sœur est partie à Hong Kong pour travailler. Elle est d'abord allée à Taiwan pour travailler.

Davi - Quel travail ?

Pepita - Aide-soignante.

Davi - À Taiwan ?

Pepita - À Taïwan, oui, et ensuite, elle est revenue aux Philippines et elle a fait une demande pour aller à Hong Kong. Maintenant, elle est à Hong Kong comme aide-soignante. Et les enfants maintenant, l'autre, la plus jeune de ses filles, reste avec ma mère. L'autre est restée avec son petit ami, mais ce dernier est mort il y a un an. Oui, mais la fille vit seule maintenant dans la ville de Dipolog. La fille a déjà 13 ans et elle vit maintenant avec une amie dans une pension de famille. Elle fait du karaté, du taekwondo et elle va aussi à l'école. Ma sœur envoie de l'argent tous les mois et j'envoie aussi de l'argent tous les mois pour elle.

Davi - Oh ok.

Pepita - Oui, c'est pourquoi j'envoie de l'argent, presque 400 euros chaque mois. 50 euros pour ma grand-mère, 300 euros pour ma mère et le reste pour ma nièce (Entretien avec Pepita, 2018, p. 2).

Quant à Vicky, comme mentionné plus haut, c'est elle qui a été aidée financièrement par sa mère, une infirmière établie au Royaume-Uni :

Vicky - Oui, alors j'ai appelé ma mère. J'ai dit : « Peux-tu m'envoyer de l'argent juste pour la fin du mois, pour que j'aie mon argent », et alors - ouais, alors elle a envoyé mes 150, et j'ai mangé des nouilles - tu sais où tu mets de l'eau chaude, ouais - jusqu'à la fin du mois, et j'ai eu mon salaire et je suis bien (Entretien avec Vicky, 2018, p. 9).

Restent enfin les cas d'Analyn et de Rosa. La première envoie également de l'argent à sa famille restée aux Philippines, comme ses parents l'ont fait avant elle lorsqu'ils travaillaient à l'étranger. Son récit révèle en outre la logique culturelle de la dette de gratitude (*utang na loob*) qui sous-tend l'injonction d'entraide familiale chez les femmes migrantes philippines. Il dévoile par ailleurs les conflits qui peuvent surgir entre ces dernières et ceux qu'elles aident aux Philippines, comme les querelles autour des prêts d'argent à des membres de la famille ou à des amis. Enfin, il témoigne aussi de l'ambiguïté des logiques qui régissent la dynamique de

l'entraide entre des individus souvent tiraillés entre leurs responsabilités vis-à-vis du groupe, la légitimité des demandes de ce dernier et leurs propres aspirations – qui deviennent parfois plus centrales à la suite du processus d'individuation engagé ou approfondi par la migration :

Analyn - ça a fait partie de la culture des Philippines. Si tu vas à l'étranger, cela signifie que tu gagnes plus, ce qui est vrai dans 99 % des cas. Tu gagnes vraiment plus, où que tu ailles, tant que c'est en dehors des Philippines. Donc, tu as cette responsabilité. Ce n'est pas une obligation, mais c'est ta responsabilité, en tant qu'enfant, d'aider ta famille parce qu'elle est la raison pour laquelle tu es allé à l'étranger en premier lieu. Pour moi, par exemple, ma mère est citoyenne allemande, elle reçoit donc de l'argent de l'Allemagne - je veux dire, de l'Allemagne - mais en tant que fille, j'ai quand même la responsabilité de les aider parce que ce sont eux qui ont payé notre école ; ce sont eux qui ont payé le cours de langue ; ce sont eux qui ont tout payé jusqu'à ce que nous puissions venir ici.

Davi - Si tu n'aides pas, que se passe-t-il ?

Analyn - Oui, c'est le problème. Ça dépend. Avant, c'était un problème, tu sais, parce que les Philippines aux Philippines, la plupart d'entre eux n'ont pas idée, surtout ceux qui n'ont pas été à l'étranger, donc ils n'ont pas idée de comment est la vie à l'étranger. Ils pensent juste, ah, ils ont beaucoup d'argent, ils n'ont qu'à nous envoyer de l'argent, nous n'avons qu'à demander de l'argent à chaque fois, et j'avais aussi cette même mentalité quand j'étais petite, mais maintenant que je suis ici, j'ai en quelque sorte un aperçu de l'autre côté. Comme, ok, la vie est dure ici. Tu gagnes plus, tu as de l'argent, tu peux acheter ce que tu veux, mais tu dois aussi travailler plus dur, et c'est plus difficile parce que tu travailles avec des étrangers et tu es un étranger, donc tu as, oui, toute cette intégration, cette discrimination. Tu dois y faire face tous les jours, alors maintenant, c'est une partie du tableau d'ensemble que je vois, alors oui, mais maintenant je pense - je dis à ma mère, « Ok, pour ce mois-ci je ne peux pas envoyer d'argent parce que je dois payer ceci » ou « j'économise pour cela », et ils comprennent cela parce que, heureusement, ils peuvent le comprendre parce qu'ils ont été ici aussi.

Davi - Et ceux qui ne comprennent pas ?

Analyn - Oui, c'est le problème. Même avec notre famille, les autres parents, ils font généralement ça. Ils t'envoient un message – « C'est mon anniversaire, donne-moi de l'argent » - ils font ça - et pour nous, c'est genre, ok, je travaille dur, c'est mon argent, donc c'est moi qui décide si je te donne de l'argent ou pas.

Davi - Et qu'est-ce que tu en dis ?

Analyn - J'ai des personnes de ma famille qui m'ont fait la même chose, tu sais, du genre « J'ai besoin d'argent, peux-tu m'en prêter ? », mais le prêt est plutôt « peux-tu m'en donner ? », alors je leur dis, franchement, parce que je suis plus directe quand il s'agit d'argent, alors je leur dis : « Non, je n'ai pas d'argent supplémentaire dans mon budget. J'essaie d'économiser, donc je ne peux pas vous donner d'argent », et alors, bien sûr, ils se mettent en colère ou ils sont blessés ou ils sont offensés, et alors j'essaie juste de - je leur dis juste, directement, encore une fois. Tu sais, je n'essaie pas de me trouver des excuses, parce que pour moi, personnellement, je n'ai pas à leur expliquer pourquoi je ne peux pas leur donner d'argent. (Entretien avec Analyn, 2019, p. 45).

Dans le cas de Rosa, la pratique d'entraide à distance se limite aux situations « extrêmes » (maladie ou accident). Il ne s'agit donc pas d'une forme d'aide régulière. Tout comme chez

Analyn, il est possible d’observer que cette dynamique de l’entraide à distance au sein de la famille se fonde principalement sur la dette de gratitude des enfants vis-à-vis du groupe de parenté. Il convient cependant de noter que les attentes du groupe peuvent être nuancées – souvent non sans heurts, surtout en cas de besoin impérieux – par des éléments de contexte empêchant l’individu de jouer son rôle. C’est notamment le cas de Rosa, qui ne travaille pas et ne peut donc contribuer que dans la mesure de ses possibilités :

Davi - Hum [...], après être venue ici, est-ce que tu as aidé ta famille ? Je veux dire, comme, euh -

Rosa - Non, non [...] je ne les ai pas aidés, euh ---

Davi – Du genre envoyer de l'argent ou un cadeau ou quelque chose comme ça ?

Rosa - Non, non, ma - j'ai une sœur à New York. Euh, elle est infirmière, et elle donne ce, euh -

Davi - Elle a aidé le ---

Rosa - Oui, elle a aidé la famille. Elle a du travail ; je n'ai pas de travail. Quand j'avais du travail, je pouvais sûrement les aider, mais je leur ai dit, « Je ne peux pas vous aider ; mon mari ne peut pas vous aider », oui, euh, [...] il peut aider aussi quand quelqu'un est malade à l'hôpital ou quand quelqu'un est mort. Donc, en cas d'extrême – [...] euh, maladie ou autre, alors – (Entretien avec Rosa, 2018, p. 9).

#### b. La construction de maisons aux Philippines

Une autre pratique appartenant au domaine relationnel-comportemental et largement décrite dans la littérature sur les migrations de Philippines (Salazar Parreñas, 2015 ; Constable, 1997) a aussi des retombées importantes sur la vie des non-migrants. Il s’agit de *la construction de maisons aux Philippines*, pour soi-même ou pour un membre de la famille. Ces dernières peuvent être financées soit par le travail que les femmes exercent en Allemagne, soit par l’aide financière de leurs conjoints allemands (ou parfois les deux à la fois). Cette pratique peut bénéficier directement à un membre de la famille, qui habitera la maison en question, ou constituer une source de revenus pour ceux qui la garderont en l’absence de la propriétaire (s’il s’agit d’une migrante) ou qui y travailleront – à l’instar d’employées domestiques au service de la migrante elle-même, par exemple si cette dernière est à la retraite, ou de sa famille, si la maison est construite pour un membre du groupe familial. Cependant, la décision de construire dépend surtout de la capacité à réunir la somme nécessaire – ce qui n’est pas le cas de toutes les femmes philippines que nous avons rencontrées. Il s’agit en outre d’une

source potentielle de conflit au sein de ces couples germano-philippins, les maris allemands n'arrivant pas toujours à comprendre (à tort ou à raison) les motifs poussant leurs conjointes à vouloir subvenir aux besoins de leur famille restée aux Philippines. Parmi les exemples de trajectoires mentionnés plus haut, Dira et Vicky ont toutes deux l'intention de construire ou une maison aux Philippines, ou l'ont déjà fait :

**(Dira)**

Dira - Alors mon père, parce que [son mari] est vraiment très, euh, responsable, parce que je n'ai que mon père là-bas. Alors, il a acheté, euh, le grand terrain, et a construit une maison, et nous avons cherché une nouvelle femme pour mon père [rires] (Entretien avec Dira, 2018, p.19).

**(Vicky)**

Davi - Ok, parce qu'il y a beaucoup de gens qui reviennent [...] - après la retraite, certaines personnes - ?

Vicky - Oui, je veux acheter une maison sur la plage, et puis, oui [rires].

Davi - Bon, toi - je veux dire, il y a aussi beaucoup de gens qui achètent des maisons - de grandes maisons là-bas.

Vicky - Oui, je pense, mais je suis une citoyenne allemande, donc je ne peux plus acheter. Peut-être au nom de ma sœur, mais oui (Entretien avec Vicky, 2018, p. 50).

Quant à Pepita et à Analyn, nous avons appris par le biais d'une de leurs amies, lors d'un entretien mené en 2020, que la première était effectivement propriétaire d'une maison aux Philippines – ce qu'elle ne nous avait pas dit. En outre, Pepita revendait (ou revend encore) des immeubles, ou bien participait (ou participe encore) à des joint-ventures immobilières. Nous l'avons découvert à travers une simple recherche sur Facebook effectuée en 2014, qui a révélé sur son profil (d'agent immobilier et non personnel) des indications de contacts pour la revente de maisons dans des lotissements de luxe situés pour la plupart dans la ville de Cebu (Visayas), ainsi que des photos de ces mêmes lotissements. Pour ce qui est d'Analyn, nous n'avons jamais su si elle avait investi ou comptait investir dans une maison aux Philippines. Néanmoins, lors d'un entretien réalisé en 2019, elle songeait à plusieurs projets pour son futur. L'un d'eux était notamment de déménager dans une grande ville allemande, de changer de profession ou même de créer une entreprise aux Philippines, dont sa famille restée aux Philippines pourrait bénéficier et qui serait gérée à distance par Analyn. Dans le premier extrait ci-dessous, Analyn médite sur la question du célibat et sur la possibilité de changer de



ville et de créer une entreprise. Le second extrait précise son idée de se lancer dans les affaires aux Philippines, en gérant une entreprise à distance, au bénéfice des siens :

Analyn - Parce qu'à Vahr<sup>160</sup>, ici dans le sud, je pense, je ne sais pas, mais ici à Vahr, l'âge du mariage est dans la vingtaine, donc tous ceux qui ont mon âge - j'ai 32 ans - tous ceux qui ont 32 ans, à Lahr, sont mariés et ont des enfants, et ont une maison, une voiture, un jardin, des chiens, des chats, des animaux domestiques, tu sais, donc c'est très différent parce que je suis célibataire. Donc, mes projets - par exemple, mes projets pour les cinq prochaines années comprennent les études, trouver un autre emploi ou essayer un autre emploi, démarrer une entreprise, tu sais, déménager en ville - comme, juste des exemples (Entretien avec Analyn, 2019, p. 21).

Analyn - Pour l'instant, j'ai définitivement l'intention de rester, mais la citoyenneté, ce n'est pas vraiment - je suis plus - je suis encore en train d'y réfléchir, genre, pour moi personnellement, parce que je veux me lancer dans les affaires aux Philippines, et si je suis une citoyenne allemande, je ne peux pas le faire. Ce sera - je pourrais, mais ce sera très limité.

Davi - Donc, en cas de problème, tu restes ici et tu as une entreprise là-bas ?

Analyn - Oui, pour ma famille, qui, bien sûr, est toujours là, un peu comme ça (Entretien avec Analyn, 2019, p. 45).

Rosa, enfin, ne livre pas vraiment d'éléments concernant cette pratique. Néanmoins, son récit révèle certains points intéressants sur les Philippins « de l'étranger » qui ont coutume d'acheter ou de construire des maisons aux Philippines. Par exemple, on constate que cette pratique peut susciter un mélange d'envie et d'animosité de la part de ceux qui vivent sur place, une question que Rafael (2000) développe par ailleurs de façon assez efficace en évoquant la comparaison des *balikbayan* (du tagalog *balik*, revenir, et *bayan*, village) ou des Philippins « de l'étranger » qui rentraient pour les vacances avec les Thomasites (le groupe d'enseignant états-uniens parvenus aux Philippines au début du XX<sup>ème</sup> dans le but d'établir un système d'éducation local et de former les enseignants natifs) :

Les Balikbayans en tant que Thomasites sont ainsi positionnés comme des néo-colonisateurs dont les ambitions consistent à se démarquer du reste des soi-disant indigènes plutôt que de s'associer à eux. Dans ce sens, les *balikbayans* apparaissent comme des figures à envier. Leur association facile avec les produits de consommation occidentaux et leur accès à un appareil d'État puissant aux États-Unis les marquent comme différents : ils représentent l'accomplissement des désirs philippins réalisables uniquement en dehors des Philippines. Ce qui ajoute à leur différence est ceci : ils sont incapables de répondre à la jalousie des autres par une démonstration d'empathie. (Rafael, 2000, p. 208)<sup>161</sup>

<sup>160</sup> Comme mentionné au chapitre I, les noms de villes, villages ou régions ont parfois été modifiés par souci d'anonymat.

<sup>161</sup> Traduction de l'original en anglais : « Balikbayans as Thomasites are thus positioned as neocolonizers whose ambitions lie in setting themselves apart from the rest of the so-called natives rather than affiliating with them. In that sense, balikbayans emerge as figures to be envied. Their easy association with Western consumer products and access to a powerful state apparatus in the United States mark them as different: they represent the

Le récit de Rosa dévoile également la dynamique d'ambiguïté qui caractérise le rapport entre les Philippines qui sont restés au pays et les « fortunées » parties ailleurs. Dans cette relation, souvent conflictuelle, la représentation de l'émigré oscille entre la fascination qu'il inspire en raison de l'opulence qu'il peut symboliser et le dédain qui lui est facilement imputable eu égard à la contradiction qu'il révèle au grand jour : l'émigré est assimilé à l'abondance, alors que les nationaux s'en trouvent écartés :

Rosa - Hum [...], c'est - c'est une bonne vie ici pour moi, c'est pourquoi - et aux Philippines, les maisons là-bas - quand je suis revenue (00:26:42) les maisons étaient très belles mais quand tu demandes, euh, qui est le propriétaire, le propriétaire est toujours à l'étranger. C'est pourquoi beaucoup de gens partent. Ils veulent aller à l'étranger, et pouvoir, euh, faire une maison (Entretien avec Rosa, 2018, p. 14-15).

#### c. La participation à des événements de solidarité vis-à-vis du pays d'origine

Une troisième pratique du domaine relationnel-comportemental qui mérite d'être citée est celle de la *participation à des événements de solidarité vis-à-vis du pays d'origine*. Les Philippines du Bade-Wurtemberg sont nombreuses à s'engager dans l'organisation de tels événements, ou à simplement y participer. Dira et Analyn, mais aussi d'autres femmes que nous avons croisées ou avec lesquelles nous nous sommes entretenus, s'engagent ainsi activement dans ces soirées caritatives visant à rassembler des fonds pour soutenir les plus démunis aux Philippines. Nous étions présents à deux d'entre elles, l'une à Stuttgart, tenue en février 2019 dans un centre d'événements de la ville, et l'autre à Brust<sup>162</sup> (Ortenau), en décembre 2019. La première a réuni une centaine de Philippines (et parfois leurs maris allemands) de tout le Bade-Wurtemberg, certaines venant même d'autres pays européens où elles s'étaient établies. Il nous semble important de souligner que cet événement était parrainé par l'ambassade des Philippines et par le consulat général des États-Unis à Stuttgart. La seconde occasion, qui a réuni une cinquantaine de Philippines du Bade-Wurtemberg, accompagnées pour certaines de leurs maris allemands, était une soirée de charité visant à soutenir des enfants philippins démunis en contribuant au financement de la construction d'une école aux Philippines. Il s'agissait en outre de la rencontre de Noël de certains groupes informels de femmes auxquels Pepita (qui nous avait convié à la rencontre) participait.

#### d. Les visites au pays et les communications

---

fulfillment of Filipino desires realizable only outside of the Philippines. What adds to their difference is this: they are unable to respond to the envy of others with a show of empathy. ».

<sup>162</sup> Anonymisé.

Il nous paraît enfin nécessaire de mentionner un dernier type de pratiques du domaine relationnel-comportemental, constitué par les *visites de retour au pays et/ou la communication systématique avec les membres de la famille ou les amis restés aux Philippines*. Ces pratiques sont assez répandues chez les Philippines du Bade-Wurtemberg, notamment pour ce qui est de la communication systématique avec ceux restés au pays. Les visites sont également fréquentes, mais loin d'être la règle. Dans le cas des Philippines du Bade-Wurtemberg, cela s'explique avant tout par le coût élevé du voyage entre l'Allemagne et les Philippines. Pepita a mentionné ce point :

Davi - À quelle fréquence retournes-tu aux Philippines ?

Pepita - Eh bien, depuis neuf ans, une fois tous les deux ans. Mais cette fois-ci -

Davi - Quand était-ce ?

Pepita - La dernière fois, c'était en 2015. Je veux vraiment aller aux Philippines cette année mais le problème est que moi et mon mari allons faire une fête - notre fête d'anniversaire et nous avons besoin d'un budget pour cela. C'est pourquoi nous avons dit que nous irons aux Philippines l'année prochaine (Entretien avec Pepita, 2018, p.12-13).

De même, d'autres obstacles peuvent se dresser. Ceux-ci concernent le plus souvent la vie familiale, lorsque les femmes choisissent de partir en vacances ailleurs ou quand elles ne peuvent pas voyager avec leur mari et leurs enfants en raison du travail du premier ou de l'école des seconds. C'est notamment le cas de Dira :

**(Dira)**

Davi - Et, euh, et à quelle fréquence retournes-tu aux Philippines ?

Dira - Hmm.

Davi - Au cours de ces années, est-ce que tu es rentrée -- ?

Dira - Ces dernières années -

Davi - L'année dernière, tu y es allée ?

Dira -- une fois par an, deux semaines, trois semaines, seule. J'ai rendu visite à mon père et à mon demi-frère pendant deux semaines.

Davi - Pendant deux semaines.

Dira - Mais cette année, non, parce que nous sommes occupés par la nouvelle maison, oui.

[...]

Dira - Et puis les deux filles sont déjà occupées à l'école. Je ne peux pas - je leur enseigne les mathématiques [rires] (Entretien avec Dira, 2018, p. 22-23).

Analyn n'était (n'est) pour sa part pas rentrée au pays depuis son arrivée (récente) au Bade-Wurtemberg. C'est sa mère qui lui a rendu visite en Allemagne. Quant à Vicky, elle était allée aux Philippines trois mois à peine avant notre rencontre (et entretien) en juin 2018. Sa trajectoire révèle certaines des contradictions qui peuvent émerger au sujet de ces visites, lorsqu'il est question de l'identité et de la relation entretenue avec le pays d'origine. Rentrer au pays peut ainsi être une source de plaisir, mais aussi l'occasion de repenser le rapport aux Philippines ou le fait même d'être Philippine :

Vicky - Nous y sommes allés en février -

Davi - Oh, il est aussi venu ?

Vicky - Toute ma famille - comme, mon petit ami et nos deux enfants.

[...]

Vicky - Je pense que c'est bien de revenir parfois.

Davi - Comment te sens-tu quand tu reviens ?

Vicky - Je ne suis pas à la maison.

Davi - Tu n'es pas chez toi ?

Vicky - Je ne suis pas à la maison.

Davi - Pourquoi ?

Vicky - Je ne sais pas. Je déteste que, quand on a besoin de quelque chose, il faille faire la queue, il faille connaître quelqu'un pour qu'il le fasse plus vite. Ici, on y va, on attend son tour et on peut le faire. Tu sais qu'aux Philippines, quand tu renouvelles ton passeport, si tu connais quelqu'un, tu peux lui donner 500 pesos et il le fera plus vite (Entretien avec Vicky, 2018, p.46-47).

## §. II - Les pratiques relevant du champ identitaire

### a. L'identification aux compatriotes restés dans le pays d'origine ou à ceux qui se trouvent dans le pays d'installation

En dernier lieu, nous aborderons les pratiques que P. Boccagni (2012) définit comme appartenant au champ identitaire, telle que l'identification à la fois aux compatriotes restés

dans le pays d'origine et à ceux qui se trouvent dans le pays d'installation, mais aussi l'attachement à la citoyenneté du pays d'origine, la préférence pour l'achat de produits issus de ce dernier ou la présence d'un « mythe du retour au pays d'origine ». Chez les femmes philippines rencontrées au cours de notre travail de terrain, nous n'avons pas toujours décelé de préférence en termes d'identification aux compatriotes restés dans le pays d'origine ou à ceux qui se trouvent en Allemagne. Toutefois, l'identification existe et elle peut être forte, se manifestant, entre autres, par la référence à des stéréotypes fondés sur la nationalité, par l'évocation du rapport « quasi fusionnel » entretenu avec les groupes informels de Philippines, ou à travers la solidarité avec les moins fortunés de ceux qui sont restés au pays. Chez Pepita, cette relation transparaît dans le bien-être que la fréquentation de groupes de Philippines lui procure :

Davi - Mais ce groupe de Philippines, de quelle manière est-il important pour ta vie ici, comme pour apprendre la langue, apprendre comment les Allemands font les choses. Est-ce qu'elles t'aident dans les choses de la vie ?

Pepita - Non, en fait non. Ce qui est important, c'est d'avoir des amis, des amis philippins, on communique avec sa propre langue. Tu peux rire, tout ce que tu veux.

Davi - Pour toi, c'est bien ?

Pepita - C'est bien. Cela me fait me sentir bien. Communiquer avec eux, ça me plaît. J'oublie mes problèmes, c'est comme une thérapie. Pour que tu ne te sentes pas ennuyée, parce que rester toujours à la maison est ennuyeux et toi tu te sens déprimée (Entretien avec Pepita, 2018, p. 37-38).

Chez Dira, il est aussi possible d'observer, au-delà du lien « fusionnel » avec les groupes de Philippines, la dimension conflictuelle qui les caractérise. Il s'agit en l'occurrence d'une sorte de « revers de la médaille » de la tension qui émane d'habitude de la relation entre identité et différence :

Dira - J'étais si heureuse parce qu'ils me traitent vraiment comme une sœur, déjà. Comme, euh, ils disent - dis-moi tout sur elle, ce qu'elle fait, ce que je vais faire, ou je dois faire, surtout les droits ici.

[...]

Dira - Et puis ils me disent comment je vais m'amuser parce que, la dernière fois, j'ai rencontré le premier groupe, quand j'étais avec eux, je n'étais vraiment - vraiment pas très heureuse parce qu'ils se disputaient toujours, ouais [elle s'éclaircit la gorge]. Le groupe d'amis... c'est quelque chose, ils disent du mal, mais ce groupe non, nous ne disons rien (Entretien avec Dira, 2018, p. 59).

Chez Vicky, l'identification en question est problématisée par l'affirmation des différences entre elle et « les autres Philippines » ainsi que, d'après ses propres termes, par son propre parcours de vie. On observe encore une fois les nuances dans l'identification aux autres Philippines qui se trouvent dans le pays d'installation, mais aussi les tensions qui traversent les relations entre les Philippines de cette région :

Vicky - J'ai passé huit ans sans parler à - avoir des amis des Philippines.

[...]

Davi - Oh, et comment était-ce pour toi ?

Vicky - Très bien [rires]. Maintenant, c'est, genre, beaucoup de problèmes, tu sais, avec les Philippins.

Davi - Vraiment ?

Vicky - Comme, parler, et peut-être que je suis une Philippine différente. Peut-être que je ne suis pas vraiment une Philippine, je ne sais pas. Je déteste ça, tu sais, elles parlent dans ton dos, elles font des commérages et...

Davi - Quel genre de commérages ?

Vicky - Tu sais, je me suis enfuie, j'ai divorcé. Peut-être que ce n'est pas vraiment commun. Les Philippines que je connais ici, elles sont mariées depuis mille ans (Entretien avec Vicky, 2018, p. 38).

Chez Analyn, c'est le recours à des stéréotypes liés à la nationalité qui fait ressortir l'identification

Analyn - Oui, oui, parce que ça ouvre des opportunités. Comme, pour nous, je veux dire, tu as dit qu'avant les années soixante, il n'y avait pas de Philippins en Allemagne.

Davi - Très peu, oui, avant les années 60, [...]

Analyn - Oui, personne. Je veux dire, l'Allemagne, tout le pays n'avait aucune idée qu'il y avait ce petit pays en Asie avec beaucoup de gens très heureux et beaucoup d'infirmières. Maintenant que nous sommes ici, les Allemands apprennent à mieux connaître l'Asie, et nous, les Asiatiques, nous apprenons aussi à connaître l'Europe. Je n'ai jamais rêvé d'aller en Europe, de voyager à travers l'Europe, et de connaître tous ces gens, tu sais, jamais, parce que j'étais aux Philippines. J'ai grandi là-bas. J'ai juste pensé, ok, je vais rester ici le reste de ma vie. Nous n'avions pas ce concept d'aller ailleurs et de faire autre chose, oui (Entretien avec Analyn, 2019, p. 43-44).

Enfin, Rosa souligne quant à elle l'identité partagée avec les autres Philippines non seulement à travers une référence à la possibilité de parler sa langue, mais aussi en évoquant la centralité

de l'amitié construite au sein des groupes informels pour rompre l'isolement et en tant que mécanisme de « réduction des tensions » avec le conjoint :

Davi - Ok, et, euh, pour - si - si tu n'avais pas le groupe, je veux dire, que - que se passerait-il - que se passerait-il de différent pour toi ? Je veux dire, comment -- ?

Rosa - Je ne sais pas. Je pense, euh - bien, je ne sais pas - je ne sais pas [rires]

Davi - Je veux dire -

Rosa - J'ai l'impression que je suis - peut-être que je suis dépressive ou autre, ouais.

Davi - Non, non, mais, euh, j'essaie juste de comprendre, euh, à quel point c'est important -

Rosa - Ou moto - monotone, eh, la vie, peut-être. Ce ne serait pas toujours avec ton mari ou alors, discuter n'importe quoi, ouais.

Davi - Oui, et toi aussi - je veux dire, parce que j'essaie de comprendre l'importance de ce groupe et des fêtes et des ---

Rosa - Oui, c'est important, oui.

Davi - Alors, pour toi -

Rosa - Hum, C'est, *sowie*<sup>163</sup>, genre notre famille - le groupe.

Davi - Comme une famille ?

Rosa - Ouais, comme une famille.

Davi - Hum hmm.

Rosa - Oui, oui, et nous pouvons parler notre langue.

Davi - Tu peux -

Rosa - Tu peux parler avec notre - [...]

Davi - Et, pour toi, c'est important ?

Rosa - Ouais (Entretien avec Rosa, 2018, p. 27).

---

<sup>163</sup> Aussi bien que, de même que, en allemand.

b. La préférence pour l'achat des produits du pays d'origine et l'attachement à la citoyenneté de celui-ci

Reste les questions de la préférence pour l'achat de produits du pays d'origine, de l'attachement à la citoyenneté de ce dernier et du « mythe du retour ». Dans le premier cas, il serait risqué d'avancer qu'une telle préférence existe chez les Philippines rencontrées. Dans leurs cuisines, c'est plutôt un « mélange entre l'Allemagne et les Philippines » qui peut souvent être observé – à l'image des bouteilles de sauce soja de la marque philippine *Datu puti*, souvent rangées à côté de la myriade de sauces utilisées couramment en Allemagne. Cependant, cela ne signifie pas que ces femmes n'achètent pas de produits philippins dans les épiceries asiatiques des villes où elles habitent ou qu'elles ne se fournissent pas par le biais de celles ou ceux qui reviennent du pays. On constate effectivement une telle pratique chez les Philippines du Bade-Wurtemberg, dont Rosa rend compte :

Rosa - Ou quand quelqu'un, euh, est allé aux Philippines, quand elle est revenue, nous avons toujours un - un paquet de, euh, nourriture que nous donnons [...] - elles achètent ça, et nous - elles donnent, un par un, *kleine Tüte*<sup>164</sup>

Davi - Ah, à - à la famille et -

Rosa - Des Philippines, oui - elle l'apporte, oui, ou la mangue.

Davi - Oh, à tes amies ici ?

Rosa - Ouais, hmm (Entretien avec Rosa, 2018, p. 34).

De même, il serait tout aussi hasardeux d'affirmer qu'il existe un attachement à la citoyenneté philippine. Nous serions plutôt enclins à dire que les Philippines du Bade-Wurtemberg présentent un rapport « instrumental » à la citoyenneté du pays d'origine, c'est-à-dire que cet attachement est bien davantage gouverné par des considérations pratiques, à l'exemple d'un éventuel investissement financier aux Philippines ou d'un possible retour, que par une identification au pays d'origine ou par le souhait de participer à la vie politique de la nation. Il est possible de constater une telle dynamique chez Analyn :

Davi - Et puis, penses-tu que cela - tu pourras demander la nationalité allemande un jour si tu restes (01:52:46) ?

Analyn - Oui, en fait, parce que nous sommes toujours - nous sommes maintenant depuis trois ans ici en Allemagne, donc après deux ans de plus, nous pourrions demander la citoyenneté, et

---

<sup>164</sup> Petit sac, en allemand.



ce serait notre décision. Ce n'est pas non plus une obligation, tu sais, si tu es ici, tu dois être un citoyen, donc tu as aussi la liberté de choisir. Tu peux choisir de...

Davi - Tu as tendance à choisir de partir ou de rester ?

Analyn - Pour l'instant, j'ai définitivement l'intention de rester, mais la citoyenneté, ce n'est pas vraiment - je suis plus - je suis encore en train d'y réfléchir, genre, pour moi personnellement, parce que je veux me lancer dans les affaires aux Philippines, et si je suis une citoyenne allemande, je ne peux pas le faire. Ce sera - je pourrai, mais ce sera très limité (Entretien avec Analyn, 2019, p.44-45).

De même, le récit de Dira sur le rapport de certaines de ces amies au fait de garder ou non leur passeport philippin révèle une relation que nous aurions tendance à décrire comme « instrumentale » :

Dira - Je peux les aider aussi à - surtout Rosa, Nina, elles me demandent - surtout pour, euh, écrire une lettre parce que mon mari sait aussi - moi aussi, je sais comment - « Tu peux corriger, Dira ? », « C'est bon, c'est bien, ce que je dis là », comme ça, surtout pour l'immigration ou pour - ah, certaines des Philippines n'ont pas encore de passeport - de passeport allemand - et elles veulent vivre - elles ne veulent pas être allemandes. « Pourquoi ? », « Ah, on veut être plus âgées. Quand notre mari mourra, on retournera aux Philippines ». Il y en a ici. J'en connais trois (Entretien avec Dira, 2018, p .60).

Chez Vicky, ce « rapport instrumental » à la citoyenneté s'exprime par le biais de la question de l'acquisition de biens immobiliers aux Philippines - droit que seuls les citoyens philippins possèdent, une contrainte qui peut être contournée en utilisant comme prête-nom un parent ou un ami :

Davi - Bon, - je veux dire, il y a aussi beaucoup de gens qui achètent des maisons - de grandes maisons là-bas.

Vicky - Oui, je pense, mais je suis une citoyenne allemande, donc je ne peux plus acheter. Peut-être au nom de ma sœur, mais oui (Entretien avec Vicky, 2018, p. 50).

Dans le cas de Rosa, l'aspect « instrumental » du rapport à la citoyenneté est tout aussi présent, en l'occurrence pour la question du passage des frontières :

Rosa - Euh, j'ai toujours le passeport, des Philippines, mais j'ai, euh, un visa *Stapeln*<sup>165</sup>.

Davi - Tu as, comme, un permanent, hum -- ?

Rosa - Euh, oui, hum.

Davi - Oh, ok, donc tu n'as pas eu beaucoup de problèmes ?

Rosa - Non, je n'en ai pas eu.

---

<sup>165</sup> Empilement, en allemand.

Davi - Hmm, ok, et -

Rosa - Nous nous sommes mariés ici à Roggenburg<sup>166</sup>.

Davi - Ah, d'accord, et, hum, pourquoi n'as-tu pas voulu obtenir la nationalité allemande ?

Rosa - Oui, j'ai déjà la nationalité allemande -

Davi - Ah, tu as le -- ?

Rosa - Oui, je l'ai déjà.

[...]

Rosa - Mais plus tard - mais plus tard dans le - pendant - ouais, on m'a demandé, « pourquoi tu veux avoir un passeport allemand ? ».

[...]

Rosa - Je leur ai dit : « Tu sais, quand je vais en France - près de la France - nous sommes près de la Suisse quand nous allons à *Urlaub*<sup>167</sup>, et puis nous devons toujours rester là-bas alors que tu as un passeport philippin ». Tu es comme un criminel [rires] (Entretien avec Rosa, 2018, p. 19).

### c. Le « mythe du retour »

Reste la question du « mythe du retour » au pays d'origine. Chez les femmes philippines que nous avons rencontrées, l'espoir de revenir définitivement aux Philippines existe. Comme la littérature l'a déjà montré dans d'autres contextes géographiques et socioculturels (Salazar Parreñas, 2015; Constable, 1997), certaines Philippines du Bade-Wurtemberg « rêvent » elles-aussi de pouvoir un jour rentrer au pays pour couler des jours heureux pendant leur retraite. D'autres envisagent ce retour comme une possibilité de construire une nouvelle vie entre l'Allemagne et les Philippines. Quelques-unes, souvent les plus âgées, ne nourrissent plus ce « mythe du retour » – la famille, les conjoints ou les enfants, n'envisageant pas ou plus d'habiter aux Philippines, évoquant des raisons aussi variées que la sécurité, le climat, l'absence ou le coût de la protection sociale, ainsi que le fait de déjà disposer d'un emploi stable en Allemagne –, les bouleversements de la vie ou la distension des liens les ayant éloignées d'un retour qu'elles avaient peut-être envisagé sérieusement autrefois. Pepita est de celles qui rêvent de jours heureux entre l'Allemagne et les Philippines :

Davi - Je veux dire, penses-tu que tu reviendras un jour vivre aux Philippines ?

---

<sup>166</sup> Anonymisé.

<sup>167</sup> Vacances, en allemand.

Pepita - Quand je serai vieille pour moi.

Davi - Tu veux y rentrer ?

Pepita - Oui, c'était mon plan. J'ai dit à mon mari, quand je serai à la retraite.

Davi - Qu'est-ce qu'il en pense ?

Pepita - Je le veux, mais mon mari ne veut pas. Je lui ai dit que je voulais vraiment rester aux Philippines pendant six mois, puis retourner en Allemagne pendant six mois parce que mon fils est ici. Je veux vraiment rester aux Philippines quand je serai vieille.

Davi - Vous pourriez faire comme...

Pepita - Oui, moitié-moitié ici. C'était mon plan, mais nous ne savons pas encore ce qui se passera dans 20 ans [rires] (Entretien avec Pepita, 2018, p. 13).

Chez Vicky, c'est la possibilité de construire une maison pour y vivre après la retraite qui est évoquée avec humour :

Davi - Et penses-tu que tu y retourneras un jour ?

Vicky - Aux Philippines ? Peut-être quand nous serons vieux. Peut-être la *Rente*<sup>168</sup>

Davi - Oui, la pension ?

Vicky - La pension, oui.

Davi - Ok, parce qu'il y a beaucoup de gens qui reviennent en fait, non, au - après la retraite, certaines personnes - ?

Vicky - Ouais, je veux acheter une maison sur la plage, et puis, ouais [rires] (Entretien avec Vicky, 2018, p. 50).

Dira présente la posture la plus diamétralement opposée à ce « mythe du retour » nourri par tant de Philippines du Bade-Wurtemberg. En mêlant humour et ironie, elle indique clairement qu'il est hors de question qu'elle rentre aux Philippines pour y vivre :

Davi - Et, hum, je veux dire, [...] penses-tu que tu reviendras un jour aux Philippines pour y vivre ?

Dira - Non.

Davi - Pourquoi pas ?

Dira - Hmmm, je n'aime pas la façon dont [rires] - la vie aux Philippines parce que j'ai fait l'expérience de tant de, hum, mensonges de la part des personnes de la famille, des amis -.

---

<sup>168</sup> Retraite, en allemand.

Davi - C'est vrai, pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Dira - Des criminels qui - à propos de mes proches, hmm, ils demandent toujours de l'argent, je veux dire, et ils pensent que c'est mon obligation.

Davi - Est-ce que, euh, la famille de - toute la famille, ou seulement -- ?

Dira - Toute la famille, mais avant, j'ai beaucoup entendu parler de la famille de mon père.

Davi - D'accord.

Dira - C'est pourquoi maintenant je n'ai plus aucun lien (Entretien avec Dira, 2018, p. 24-25).

Pour Rosa, c'est à la fois la constatation de l'effacement progressif des liens avec le pays d'origine, la force de l'attachement à l'Allemagne (par le biais notamment de la famille) et finalement l'irréalité d'un tel projet de retour qui s'imposent lorsqu'il s'agit de penser à une hypothétique vie aux Philippines :

Davi - Hmm, ok, et, - penses-tu que, euh, tu reviendras un jour vivre aux Philippines ?

Rosa - Non, je ne pense pas. J'ai un fils ici ; je ne pourrais pas le laisser.

Davi - Oui.

[...]

Davi - Mais – [...] est-ce que tu aimerais ?

Rosa - Non, mes parents, euh, ne vivent plus.

[...]

Rosa - Et ma famille, ils ont leur propre famille, et mes amis ne sont plus - plus là. Je ne pourrais pas - je suis - quand j'y retourne, je suis tellement, euh - (00 :21 :55) je n'appartiens plus, euh, à cet endroit. Quand je suis revenue, je n'ai pas eu ma propre chambre ; euh --

Davi - C'est - tout a changé ?

Rosa - Tout a changé. Quand j'étais là-bas- toute l'année, je voulais revenir ici. Je pense que oui, - je me sens - bien, je pense que ma famille est déjà ici, voilà le motif (Entretien avec Rosa, 2018, p. 11-12).

Enfin, dans le cas d'Analyn, l'idée d'un retour est envisagée, mais ce dernier n'est pas lié à la perspective de la retraite – sûrement en raison de facteurs générationnels (Analyn est la plus jeune des femmes avec qui nous nous sommes entretenues au cours de notre expérience d'enquête auprès de Philippines en Allemagne). La temporalité, en ce qui la concerne, semble plutôt être celle de l'immédiateté ou tout au moins d'un futur proche, où le retour n'est pas

davantage envisagé que la possibilité de faire d'autres expériences en Allemagne. Pour Anlyn, la retraite reste encore un événement extrêmement lointain.

## **Section II – Les pratiques de « gestion de la présence »**

Partant du cadre posé par Boccagni (2012) et évoqué plus haut, nous proposons d'incorporer une dimension primordiale, correspondant aux pratiques plutôt « stato-centrées » – façonnées par le pouvoir des États-nations et relativement contraintes par leur espace d'influence –, de « gestion de la présence », liées à ce que les femmes philippines rencontrées font « sur place ». Cet élément « stato-centré » nous semble encore plus essentiel que l'aspect transnational pour penser les pratiques des femmes philippines du Bade-Wurtemberg, puisque dans les « interactions entre les formations nationales », la vie « sur place » pèse davantage – et parfois très lourd quand, par exemple, pouvoir travailler signifie aussi être en mesure « de venir en aide à ceux qui sont restés ». Ainsi, nous aborderons dans les sections suivantes les pratiques que nous qualifierons de « gestion de la présence », elles-mêmes imbriquées avec celles de « gestion de la distance » et qui font partie du champ qui, à tout le moins, contribue à façonner les pratiques des femmes philippines du Bade-Wurtemberg.

D'autre part, les pratiques de gestion de la présence « dans le rapport à autrui » révèlent à notre sens davantage que le simple rapport à la distance et à la présence. Elles donnent en effet à voir les façons de « gérer la distance et la présence » en tant que formes de réaction aux conséquences de la position occupée par ces femmes au sein des hiérarchies sociales et économiques des lieux où elles habitent et de ceux d'où elles viennent. Comme nous tenterons également de le démontrer dans les sections suivantes, les pratiques des Philippines du Bade-Wurtemberg possèdent une dimension de résistance fondamentale et fondatrice, qu'il est important de prendre en compte pour la comprendre par-delà les autres fondements de ces pratiques, à savoir les obligations vis-à-vis du groupe et l'identité mutuellement partagée.

## §. I - Les groupes informels et les pratiques d'entraide

La gestion des problèmes liés à la vie en Allemagne se fait souvent au travers des pratiques d'entraide. Ces dernières peuvent relever de l'appui psychologique et moral lors des situations de conflit avec les conjoints, comme chez Rosa :

Rosa - quand tu as quelqu'un tu dois avoir quelqu'un avec qui parler, quand tu es en colère à la maison. Quand je suis en colère à la maison, j'appelle Linda [sa meilleure amie] (00:46:04) quand elle est en colère contre son mari, et non, il y a parfois de la colère [rires]. Tu dois parler à quelqu'un, puis la colère sort (Entretien avec Rosa, 2018, p. 26).

On observe également chez Rosa une référence à l'entraide dans des cas de séparation ou de conflits plus graves avec ces mêmes conjoints allemands :

Rosa – [...] je sais que la dernière fois, hum, une Philippine, elle est venue ici, et le mari - elle est nouvelle dans l'endroit, et, euh - elle n'aime plus vivre avec cet homme, et alors, je lui ai dit, « ok, tu peux dormir avec moi ici à la maison », alors qu'elle a des problèmes avec cet homme.

Davi - Mais quel genre de problèmes ?

Rosa - Oh, je pense - euh, *sprechen*<sup>169</sup> - Elle ? n'aime pas la - comment il la traite. Je ne sais pas, et elle ? n'aime pas ça. Elle ? a dit, « Je ne veux plus vivre avec lui [...] », et alors il - j'ai dit, « ok, reste avec moi quelques jours, et plus tard tu - tu trouveras ce que tu aimes », mais plus tard elle est revenue vers l'homme [...]. (Entretien avec Rosa, 2018, p. 38).

Rosa mentionne également la pratique d'entraide pour la recherche d'un emploi, à travers l'échange d'informations sur les postes à pourvoir dans la région :

Davi - Je - et, euh, je veux dire, quand il y a quelqu'un qui demande -

Rosa - Ouais, quelqu'un, tu sais, dans un groupe a dit, « oh, nous - nous voudrions plus » alors, ou il y a quelqu'un qui a travaillé dans un hôtel et a dit, « oh, aimeriez-vous travailler avec nous ou au McDonald's ? » [...] -

Davi - Euh, ok, genre, ça ?

Rosa - Hum [...] (Entretien avec Rosa, 2018, p. 41)

Les pratiques d'entraide évoquées par Rosa ont lieu dans et/ou à partir des groupes informels de Philippines du Bade-Wurtemberg. Chez Vicky, en revanche, c'est le réseau de relations

---

<sup>169</sup> Parler, en allemand.

bâti à la suite de la fréquentation de la *Volkshochschule*<sup>170</sup> qui a constitué un point d’ancrage pour des pratiques d’entraide en contexte d’urgence – lorsque Vicky a été victime d’une tentative de viol par un ami de son ex-mari :

Vicky - Et puis je - tu sais, les six premiers mois, tu dois faire un cours d'allemand pour pouvoir faire le -

Davi - Tu peux comprendre [...] -

Vicky - Ouais, donc j'avais une amie, elle est russe, et elle m'a dit, « Tu peux aller chez moi, ou rester - genre, rester deux nuits » et elle me trouvera un endroit, donc j'avais 150 euros ce jour-là [rires].

Davi - Oh.

Vicky - Ouais, donc le premier jour, j'ai dit que je ne voulais pas rentrer chez moi ; je voudrais essayer partout où je pouvais trouver un travail - peut-être dans le nettoyage, peut-être, tu sais, n'importe quoi, et si je ne trouvais pas de travail, je serais rentrée à la maison, ouais.

[...]

Vicky - J'ai donc envoyé mon CV à H&M, et mon professeur d'allemand a répété avec moi les questions qui allaient se poser, alors je les ai mémorisées. Par exemple, je lui ai dit : « Comment pouvez-vous dire ceci en allemand - comme, je vais faire de mon mieux ; je vais tout donner ? ». Alors, elle m'a dit comment dire ça en allemand. Je l'ai mémorisé, et lors de l'entretien, ma patronne - ma future patronne - m'a dit qu'elle me donnerait une chance, et j'ai travaillé là-bas, et l'amie russe, elle m'a trouvé une *Wohnung*<sup>171</sup> à Hasenbach<sup>172</sup>. Je ne sais pas si tu connais Hasenbach ?

Davi - Oui, c'est près d'ici, euh ?

Vicky - C'est comme une petite ville, pour 150 euros. Je n'avais rien à payer avant parce qu'il fallait payer quelque chose avant - ouais, la...caution. Je ne sais pas comment on appelle ça en français. Donc, elle ne m'a pas demandé ça, donc à la fin du mois j'ai dû donner 150, donc ça m'allait, mais c'était dans un sous-sol, donc il n'y avait pas vraiment de fenêtres, mais je m'en fiche. J'avais juste - j'avais un autre endroit où rester. Donc mon premier jour là-bas, mes 100 euros ont été volés [rires].

On retrouve également chez Analyn une forme d’entraide dans et à travers le réseau d’interconnaissances formé par les groupes informels de Philippines. En outre et de façon tout aussi intéressante, on peut constater chez cette dernière une certaine prise de distance vis-à-vis des groupes – la différence de génération estompant alors l’identification fondée sur des bases nationales :

<sup>170</sup> Littéralement « haute école populaire », correspondant à un centre de formation où il est possible de suivre des cours de langue allemande (parmi d’autres). Pour plus de détails, voir <https://www.volkshochschule.de/> (Union des écoles populaires d’Allemagne).

<sup>171</sup> Un logement, en allemand.

<sup>172</sup> Anonymisé.

Analyne - Ouais, donc, ici, quand je suis arrivée ici, ouais, je suppose que j'ai commencé à avoir des amies, mais pas vraiment des amies [...] ; juste plutôt des connaissances, et la plupart d'entre elles sont des Philippines plus âgées. Parce que quand nous sommes arrivées ici, nous étions, bien sûr, déjà des adultes - nous avons la trentaine - mais parce que nous étions nouvelles, elles nous ont en quelque sorte traitées - pas vraiment traitées - elles nous ont en quelque sorte traitées comme leurs enfants, tu sais. Alors quand nous sommes arrivées ici, les Philippines, elles ont toutes travaillé ensemble pour nous donner - quelqu'un nous a donné du riz [rires] parce qu'ils savaient que nous -

Davi - Où l'acheter ?

Analyne - Oui, et nous devons avoir du riz. Nous achetons le riz au magasin turc ou au magasin asiatique, oui.

Davi - Oui, je dis ça parce qu'au Brésil, nous mangeons beaucoup de riz aussi et le riz est comme la star de n'importe quel repas. Nous avons aussi du riz.

Analyne - Ouais, donc ça, et puis c'était encore le printemps, il faisait encore un peu froid, alors une tante nous a donné de vieilles vestes et des pyjamas et d'autres choses, même des chaussures, des sacs, tout ce qu'elle pouvait donner, pour que nous puissions - parce qu'elle savait que nous n'avions pas encore d'argent (p. 22-23).

Chez Dira, il est aussi possible d'observer d'autres pratiques d'entraide, comme l'échange d'informations concernant les soins médicaux ou les questions administratives :

Davi - D'accord, et - et, euh, comment - comment aident-ils réellement, comme, le groupe, comment vous vous aidez les uns les autres, comme -- ?

Dira - Nous nous aidons les uns les autres à propos des, euh, problèmes ici en Allemagne, surtout, euh, de la nourriture, ouais. Ils disent - parce que je manque - chaque semaine -

Davi - Je vois.

Dira - Nous cuisinons vraiment trois fois, des plats philippins, oui, et ensuite je leur demande, oh, comment cuisiner ça. J'ai déjà oublié cet *adobo*<sup>173</sup>, ce - quel est le - parce que les épices ici et les épices aux Philippines sont différentes, et -

Davi - C'est vrai, oui.

Dira - Donc, elles m'ont toutes dit, « Oh, celui-ci est juste là - dans le magasin thaïlandais, tu peux l'acheter ».

Davi - Et c'est le même ?

Dira - Oui, au même endroit. Elles ont pu m'aider.

Davi - Et est-ce que vous vousentraidez les unes les autres quand il y a un problème avec le mari ou quand - ?

Dira - Oui, elles nous aident aussi.

---

<sup>173</sup> Plat « emblématique » de la cuisine philippine.



Davi - Quelqu'un a un problème d'immigration ou quelque chose comme ça ?

Dira - Oui, je connais certains membres de ce groupe, elles ont des problèmes avec le mari, elles s'entraident, surtout quand -, euh, la maladie du conjoint. « Oh, tu peux y aller. Ce... euh, vous devez contacter cet homme, cet homme à la clinique... »

[...]

Dira - Elles aident (Entretien avec Dira, 2018, p. 68-69).

Dira fournit également des éléments pour comprendre l'entraide dans le rapport à l'administration allemande, à l'exemple de ses efforts pour aider une amie philippine mariée avec un Italien dans une démarche administrative :

Dira - Oui, je la conseille, et puis Karl [son mari] l'aide pour les papiers, comme ça. Elle est vraiment une, hum - donc, après le cours de *Sprach*<sup>174</sup> nous prenons tous ses papiers ; nous avons traduit en allemand, tous ses papiers, et ensuite nous allons à Stuttgart. J'y suis allée aussi parce que je voulais travailler à la *Sparkasse*<sup>175</sup>, ouais.

[...]

Dira - Mais, euh, parce que Matthias [son fils] est toujours...

Davi - C'est vrai.

Dira - Oui, j'ai dit à Vassau<sup>176</sup> [ville actuelle de résidence], je pense que quand Marco aura 12 ans, je pourrai travailler, mais j'ai déjà 45 ans, alors les agents de Stuttgart m'ont dit : « Tu peux avoir des matières supplémentaires ». Je devrais aller à l'école une fois par semaine, oui.

Davi - C'est vrai.

Dira - Et puis je dois passer le niveau C *eins*<sup>177</sup> [d'allemand] - de langue, oui - donc, et puis elle - je l'ai amenée - aussi je l'ai aidée, vraiment, mais le mari avait une mauvaise attitude. Il ne voulait pas financer tout ça, alors je la plaignais... que je voulais qu'elle - elle avait une fille, alors je voulais qu'elle soit vraiment heureuse ici, et -

Davi - Que s'est-il passé ensuite ?

Dira - Nous avons arrêté de communiquer juste la semaine dernière parce que nous l'aidons beaucoup dans la traduction [...]. Karl ne paie que la moitié, et ils vont payer l'autre moitié, mais ils ne paient pas, alors le traducteur a demandé à un avocat, et qu'est-ce que c'est ? C'est au nom de Karl. C'est une honte. Nous ne sommes pas professionnels. J'ai dit à Ella [l'amie] : « Pourquoi tu ne le dis pas à ton mari ? Vous en avez besoin pour l'officier de Stuttgart - tous vos papiers ». (Entretien avec Dira, p. 65-66).

---

<sup>174</sup> Langue, en allemand.

<sup>175</sup> Caisse d'épargne, en allemand.

<sup>176</sup> Anonymisé.

<sup>177</sup> Un, en allemand.

Chez Dira encore, il est possible d'observer la référence à la pratique des prêts d'argent et aux conséquences fâcheuses des situations de non-remboursement, ou encore la mention de certaines des activités préférées des femmes lorsque celles-ci se réunissent au sein des groupes informels. Dira évoque enfin une autre source importante de conflit au sein des groupes – lorsqu'une femme en accuse une autre de faire des avances à son mari allemand :

Dira - Maria Gracia est la leader [d'un groupe informel] là-bas, mais elle est - elle aime ce - karaoké<sup>178</sup>, avec la danse, mais elle est sérieuse et a une famille agréable. C'est une amie de Karl, et nous avons des rendez-vous privés au café, et elle aime - mais Dolores [amie de Pepita, qui fréquente plusieurs groupes], non, parce que c'est tellement fou. Euh, il y a des Philippines ici qui ne font qu'emprunter de l'argent, et puis qui ne paient pas, et puis elles disent qu'elles veulent leur mari - elles aiment le mari - elles veulent enlever le mari.

Davi - Euh, ton mari ?

Dira- Ouais, ouais, par exemple, il y en a beaucoup ici qui ont un mari, et si une Philippine l'aime -

Davi - Elles essaient ?

Dira - Elles essaient vraiment de le faire - cinq fois déjà ici, j'ai entendu, euh, ça arrive vraiment, et je pense - je leur ai dit, « C'est vraiment mauvais. Comment pouvez-vous faire ça ? Ils ont des enfants et tout » comme ça, mais parce que je n'aime pas me disputer ; je n'aime pas - je ne me dispute plus (rires), mais avant, je me suis vraiment disputée avec une Philippine, oui. Rosa - Rosa ne sait pas, je pense. Elle vit à Haltweier<sup>179</sup>.

Davi - Hmm ?

Dira - A Haltweier, oui. Une fois, je l'ai rencontrée dans l'autre groupe de danse.

[...]

Dira - Et elle a dit : « Oh, tu as un bon mari ». Elle prend - demande le numéro de téléphone et le numéro de portable, et puis elle envoie toujours des textos. Elle ne sait pas que ce téléphone portable est le mien. Je lui ai dit, « C'est pour Karl ». Oh, elle a vraiment essayé, et elle n'a pas de mari, ouais. Elle a toujours eu des hommes différents. Elle est vraiment belle (Entretien avec Dira, 2018, p. 57).

Finalement, chez des enquêtées comme Pepita, on observe des pratiques telles que l'entraide dans le soin des enfants. On constate aussi chez cette dernière que les pratiques d'entraide dont il est ici question dépendent largement du degré d'affinité entre les femmes qui participent aux groupes informels :

---

<sup>178</sup> Très populaire aux Philippines, c'est souvent une source de divertissement pour les femmes des groupes informels en Allemagne.

<sup>179</sup> Anonymisé.

Davi - Est-ce qu'ils t'aident, par exemple, si tu as des problèmes avec ton fils ?

Pepita - Mes amies très proches.

Davi – Elles t'aident ?

Pepita – Elles me donnent un coup de main, comme si je disais : « Je peux te laisser mon fils » (Entretien avec Pepita, 2018, p. 38).

## §. II - Les pratiques de conseil

D'autres pratiques intègrent ce que l'on appelle le champ de la « gestion de la présence ». Ce sont des pratiques d'entraide qui, outre qu'elles constituent une expression et un effort de solidarité de groupe, jouent aussi un rôle de prescription de normes de comportement dans plusieurs domaines de la vie des femmes en Allemagne. Chez Rosa, par exemple, il s'agit d'informer celles qui viennent d'arriver de l'attitude à adopter vis-à-vis du mari allemand dans certaines situations de la vie conjugale, comme le nettoyage et le rangement de la maison – perçus par certaines femmes, en particulier les plus âgées, comme une « valeur chère » aux hommes allemands – ou du décalage entre les attentes des femmes à peine arrivées, qui s'attendent à ne plus devoir s'occuper du travail ménager, et le contexte de vie de la plupart des maris allemands, ces derniers n'appartenant pas à la classe sociale qui, en Allemagne, peut s'offrir les services d'une femme de ménage :

Rosa - Oui, nous aidons les autres aussi. Quand quelqu'un arrive, on veut aussi qu'elle grandisse (01:13:08) [...]. Nous avons - parfois dans - tu connais *Beratung* ?

Davi - C'est quoi *Beratung*<sup>180</sup> ?

Rosa - *Berat...*, euh, des conseils, ouais, tu dois faire ceci ou cela.

Davi - Donc, - tu, comme - euh, conseilles les autres nouvelles [...] ?

Rosa - Oui, tu dis, « alors, tu dois être bonne avec ton mari » ou alors, oui. Donc, soyez comme moi avant. Ma sœur qui est au Canada, quand elle est venue chez nous - elle m'a rendu visite, et elle a dit, « tu dois faire ceci ; tu dois faire cela ; tu dois le rendre propre », tu sais. Les Allemands sont très, euh, inamicaux ; ils sont propres, et donc, euh, tu sais, dans notre maison, nous avons, euh, une maison *Bago*<sup>181</sup>, et très propre, brillante toujours. Ma mère est - euh, retraitée. Elle n'est pas - [...] elle tient la maison toujours propre, et (01:14:22) - tu ne fais pas le ménage, alors ma sœur m'a dit, « tu dois » - elle nous a dit de nettoyer la baignoire - la salle de bain. Elle a dit que je n'ai pas bien nettoyé, donc je - quelqu'un doit le dire.

---

<sup>180</sup> Conseil, en allemand.

<sup>181</sup> Neuf, en tagalog.

Davi - Oui, donc quand -, euh, quelqu'un de nouveau arrive, comme, des Philippines - une nouvelle Philippine - et, euh, je veux dire, quel conseil [...] vous lui donnez d'habitude ? Comment - qu'est-ce que tu dis d'habitude ? Ok, donc tu viens - tu es arrivée, et, je veux dire, qu'est-ce qu'elle te demande ? [...]

Rosa - Ouais, quand elle veut demander -

Davi - Et qu'est-ce que tu lui dis ?

Rosa - Quand elle veut demander. Nous ne voulons pas - dire ce qu'elle... *entschuldigung*<sup>182</sup>, [éternuements]. Oui, quand elle veut demander, nous disons seulement, « oh, tu dois croire, euh, ton mari » ou quelque chose comme ça, alors que - (Entretien avec Rosa, 2018, p. 39).

Quant à Vicky, ses conseils s'adressent plutôt à celles qui ne sont pas arrivées dans le cadre du mariage, notamment les jeunes infirmières qu'elle fréquente et qu'elle aide en mettant à disposition sa pâtisserie pour leurs cours d'allemand. De surcroît, on perçoit chez cette enquêtée, nettement plus jeune que Rosa, ce qui peut être une différence entre générations dans la façon d'envisager le mariage et la mise en couple :

Vicky - J'ai rencontré beaucoup d'infirmières qui sont juste nouvelles ici.

Davi - Et que leur dis-tu ?

Vicky - Je ne leur dis rien. Si elles ont besoin d'aide - oui.

Davi - Non, non, je veux dire que si elles te demandent, comme, « La vie est-elle difficile ? Comment est la langue ? Comme, qu'est-ce que tu conseillerais à quelqu'un qui vient juste d'arriver... ? » Parce que tu as tes propres expériences, alors...

Vicky - Oui, mais je ne me souviens pas leur avoir dit quoi que ce soit. J'attendais simplement qu'elles me demandent, par exemple, « comment ferais-tu ceci ? », et je leur racontais mon histoire, mais, comme, leur dire « tu devrais faire ceci », non.

Davi - Je vois.

Vicky - Ouais.

Davi - Je veux dire, dans le sens d'essayer d'aider.

Vicky - Oui. Je pense à un conseil que j'ai donné à une Philippine, mais je lui ai dit, par exemple, que si elle rencontrait un homme - parce qu'elles sont toutes jeunes - elle ne devait pas sauter sur l'occasion. Tu sais, je leur dis qu'il y a beaucoup de gars, ça fait beaucoup d'années ici en Allemagne, parce que j'en connais une, elle a rencontré quelqu'un en discothèque avec moi, et ensuite elle était avec lui, et, genre, je ne sais pas, c'était trop rapide, donc je leur dis que ce n'est pas celui que vous rencontrez, c'est genre, immédiatement ton - tu sais, je leur dis de prendre leur temps et -

Davi - Et d'attendre un peu.

Vicky - Ouais (Entretien avec Vicky, 2018, p. 48-49).

---

<sup>182</sup> Désolé, excusez-moi, en allemand.

Chez Dira, on perçoit encore une fois l'importance de l'entraide de groupe pour de nombreuses Philippines en Allemagne. On observe également des conseils qui portent sur le rapport au conjoint allemand.

Davi - Et comment t'aident-elles ?

Dira - Elles m'aident euh - à être heureuse ici en Allemagne. Elles m'apprennent - euh, à accepter la vie ici en Allemagne. Elles me disent toutes, « Tu devrais faire ceci, tu acceptes cela, alors tu seras vraiment plus heureuse de vivre ici ». Donc, je fais partie de leur groupe au même niveau - nous avons le même niveau de pensée, mais certaines Philippines - parce que, dans l'autre groupe, je leur ai demandé - parce qu'elles sont plus jeunes que moi - je leur ai demandé, « Oh, tu veux vraiment rester ici ? », « Hmm, je ne sais pas si je peux trouver un autre Allemand ». « C'est quoi ça ? Pourquoi tu dois chercher un autre Allemand ? Tu as un mari. Il est honnête, il est responsable, et pourquoi tu devrais... Je n'aime pas ça ».

Chez Pepita, c'est la dynamique d'échange sur les stratégies de résolution de problèmes dans le rapport au conjoint allemand qui transparaît :

Pepita - Non. Une Philippine m'a dit « Hé, pourquoi tu me dis ton secret ». Ce n'est pas un secret. Je le partage parce que je sais que tout le monde connaît ça aussi. Se disputer avec son mari, tout le monde connaît ça. Je veux le partager et je veux partager comment nous résolvons ces disputes. J'ai dit qu'on se parle comme ça, comme ça, on se dispute comme ça, et on est heureux à la fin. Alors je leur dis toujours parce que c'est une façon d'apprendre, de partager ses expériences. Je crois que lorsque tu partages, alors l'une d'entre elles apprend comment tu as fait, comment tu as résolu ton problème, tu sais.

Davi - C'est pourquoi tu penses que ce groupe d'amis -

Pepita - Oui, c'est pour ça. Mon groupe proche, je les rencontre toujours et je leur demande « Comment ça va à la maison ». Comment ça va avec leur mari, est-ce que tout va bien, des choses comme ça (Entretien avec Pepita, 2018, p. 40).

Enfin, chez Analyn, on peut observer des conseils sur les lieux où s'approvisionner en produits asiatiques. Ce sont des informations que l'on donne normalement à celles qui viennent d'arriver et qui ne connaissent pas encore les « bons plans » et les « bons endroits » où trouver des produits de base de la cuisine philippine, comme le riz.

### §. III - Les pratiques d'affrontement, d'affirmation de soi et de franchissement des obstacles

Dans leurs vies de tous les jours, les femmes philippines doivent parfois faire face, comme d'autres, à des situations d'oppression qui découlent de leur position structurelle au sein de hiérarchies diverses (de sexe, de génération, de classe, de nationalité, etc.) et qui les séparent

ou les rapprochent de celles et de ceux qu'elles côtoient en Allemagne. Ces épisodes peuvent être, à l'exemple de ce que nous venons de mentionner, de l'ordre de la stigmatisation raciale, de l'injonction à se conformer à une division sexuelle « traditionnelle » du travail ou de l'exploitation dans le domaine professionnel. Avant d'entrer plus avant dans les pratiques d'affrontement, d'affirmation de soi et de franchissement des obstacles qu'elles mettent alors en œuvre, précisons que nous avons choisi de nous référer au concept d'oppression – avec ses limites et potentiels, tels qu'examinés plus haut – de façon globale, de manière à pouvoir évoquer ce qui traduit en réalité divers éléments (la domination, l'exploitation et la stigmatisation), qu'il serait possible de séparer analytiquement.

Les femmes philippines en Allemagne peuvent se retrouver face à des situations d'oppression qui mettent en lumière les conséquences de leur position d'étrangères, racialisées et exploitées. Il peut s'agir d'un contexte professionnel, comme chez Pepita :

Davi - Dans l'entreprise ?

Pepita - Oui. C'était juste des petites choses. Je veux manger, et je n'ai pas le droit de manger. Et j'ai besoin de manger parce que je prends des médicaments, je suis diabétique. Je dois prendre des médicaments et je dois manger bien sûr. Donc, cela fait déjà six heures et nous n'avons pas de pause et je dois manger. Je mange dans un autre coin et je dois manger rapidement. L'homme qui s'occupe de notre machine - celui qui prend - la machine quelque chose, m'appelle et me demande pourquoi je mange, je n'ai pas le droit de manger mais lui il peut. Je lui ai expliqué. Il s'est mis en colère et a dit que c'était mieux que je rentre chez moi. Alors je suis rentrée chez moi.  
[...]

Davi - Donc tu n'as pas quitté le travail ?

Pepita - Non, c'est mieux que je rentre chez moi puis je vais voir mon supérieur et je lui raconte ce qui s'est passé. Et puis il m'a dit « C'est bon, nous allons parler ensemble à cet homme au sujet du travail ». J'ai dit : « Vous savez que cela va se reproduire ». Il s'est excusé auprès de moi, l'homme s'est excusé auprès de moi. Il s'est excusé et a dit « Ok, ça ne se reproduira plus jamais ». Ça s'est reproduit. Et puis j'ai dit : « Non, je ne peux plus avoir affaire à ces gens ».  
[...]

Pepita - Donc, comme ça, « Tu le sais déjà. Tu travailles ici depuis si longtemps, pourquoi tu ne le sais pas ? Ça veut dire que c'est comme ça ». Alors je lui ai dit : « Je travaille ici, mais pas tous les jours. Je t'ai demandé avant et tu ne m'as pas répondu. Maintenant, je fais une erreur et vous vous mettez en colère ». Et il m'a dit : « Tu ne sais rien ». Et puis je suis allée voir mon superviseur et je lui ai parlé de ça. Et il s'est encore excusé. J'ai dit : « Plus d'excuses parce que je démissionne » (Entretien avec Pepita, 2018, p.20-21).

Le contexte peut aussi être celui de la relation avec la belle-famille, comme une fois encore chez Pepita :

Pepita - Oui, mon mari a un frère et une sœur. Ils sont tous mariés et ont des enfants. Ma relation avec son frère n'est donc pas mauvaise, mais elle n'est pas bonne à 100 %. Je ne communique pas à fond avec lui, mais c'est peut-être comme ça en Allemagne.

Davi - Raconte-moi

Pepita - Il est un peu arrogant, tu sais.

Davi - En quel sens ?

Pepita - Par exemple, tu n'es rien parce que tu es étrangère ici, tu es asiatique. Tu n'es rien, comme ça.

Davi - Il a déjà dit -

Pepita - Oui, il a déjà dit, il y a longtemps, quand je suis arrivée en Allemagne, il m'a dit pourquoi je ne pouvais pas parler allemand.

Davi - Mais tu peux parler allemand.

Pepita - Oui, mais pas couramment, pas vraiment comme maintenant. Et puis je lui ai dit : « Est-ce que tu étudiais aussi l'anglais avant ? » Et il a dit « Oui ». J'ai dit : « Pourquoi tu ne peux pas parler anglais ? » C'est ce que je lui ai répondu. Puis il a dit : « Nous ne parlons pas anglais dans notre vie quotidienne ». Je ne parle pas non plus l'allemand dans ma vie quotidienne, c'est pourquoi je ne peux pas parler un allemand parfait avec une grammaire allemande. J'ai dit : « J'essaie de faire de mon mieux pour communiquer avec les Allemands, car c'est très important parce qu'on vit ici en Allemagne ». Je me suis dit : « Ok, je veux travailler dans ton entreprise ». Il m'a dit : « De toute façon, tu ne sais rien ». Donc pour moi, ce n'est pas grave. Ce qui est important pour moi, c'est mon mari et ma famille (Entretien avec Pepita, 2018, p.14).

Toujours chez Pepita, il peut s'agir également de contextes concernant le rapport à la belle-famille, dans lesquels il est possible d'observer des pratiques d'affrontement accompagnées d'une volonté d'affirmation identitaire qui contrecarre symboliquement l'oppression vécue :

Pepita - Sa sœur veut que je travaille. Elle n'aime pas quand je fais une fête, par exemple, parce que c'est dans la maison et que j'invite des gens, beaucoup de gens, et que toute la nourriture n'est pas consommée. Dans la culture philippine, si la nourriture est toujours là, nous l'emballons et la ramenons à la maison, chacune. Ce n'est pas le...

Davi - Les Allemands n'aiment pas ça.

Pepita - Elle m'a demandé pourquoi je faisais ça et j'ai répondu : « Parce que je suis philippine, je ne suis pas allemande. Dans votre tradition, vous ne faites pas ça. Mais c'est ma maison et c'est ma fête. Tu n'en sais rien ». Après cela, elle n'a plus jamais rien dit.

Davi - Et qu'en est-il de ton mari ? Comment réagit-il à cela ?

Pepita - Eh bien, mon mari -

Davi - Avec ce que son frère -

Pepita - Eh bien, il m'a toujours dit qu'il ne pouvait rien faire par rapport à son frère. Son associé dans l'entreprise, c'est son associé dans l'entreprise. C'est comme ça que nous vivons. Je ne peux pas dire que nous allons changer de maison, parce que nous vivons dans une seule maison, tu sais.

Davi - Que veux-tu dire ?

Pepita - La maison a trois étages. Au premier étage vit ma belle-mère.

Davi – Au deuxième étage ?

Pepita - Nous vivons au deuxième étage et mon beau-frère au troisième. Il nous voyait tous les jours, donc ça veut dire... Et une fois, j'ai dit à mon mari : « Oui, je ne veux plus rester dans cette maison ». Oui, on se disputait beaucoup parfois.

Davi - Toi et lui ?

Pepita - Oui, parce que je veux avoir une maison pour moi seule. Où il n'y a rien, personne d'autre.

Davi - Tu penses que la présence -

Pepita - Un peu difficile, tu sais, parce que tu ne peux pas te déplacer librement. Bien sûr, je suis libre. Mais quand j'amène beaucoup d'invités... Je dis juste que je suis Philippine et que je suis comme ça. J'ai l'habitude de faire du karaoké jusqu'à cinq heures du matin (rires) et d'amener mes invités et nous sommes si bruyants. Ils ne peuvent rien y faire parce que j'ai dit : « C'est moi ». Je ne les laisse pas me dire que je dois faire ça et que je ne vais pas faire ça. J'ai ma propre vie et je suis habituée à avoir ma propre vie depuis que j'ai 13 ans.  
[...]

Pepita - Je suis toute seule, personne ne me dit non ou oui dans ma vie. Mais maintenant, quelqu'un te dit : « Hé, tu n'as pas le droit de faire ça parce que tu vis dans une maison ». Non, je fais ce que je veux tant que c'est dans le bon sens. Mon mari comprend ces choses-là. Je lui ai dit : « Tu as épousé une Philippine, tu es censé connaître les conséquences et savoir comment me traiter. Parce que je suis une Philippine, je mange du poisson » (Entretien avec Pepita, 2018, p.14-15).

Chez d'autres femmes comme Rosa, on constate des pratiques d'affrontement direct qui concernent le rapport au conjoint allemand ou des situations de stigmatisation raciale :

**(Dans le rapport au conjoint)**



Rosa - Hum, je ne pense pas. Oui, parfois nous avons une petite, euh - on ne peut pas dire que c'est une bagarre, mais nous avons, hmm - comment appelles-tu ça ? - nous avons une discussion parfois, et, euh, certains Allemands sont - ils pensent qu'ils sont supérieurs, et - je dis toujours, « tu sais, je - j'ai étudié aussi. J'ai été quatre ans, cinq ans à l'université. Je connais aussi certains [rires] » -

Davi - Bien sûr, bien sûr.

Rosa - Oui, oui, et mon mari, il est, hum - tu sais *Nachrichtentechniker*<sup>183</sup> ? C'est un *Nachrichtentechniker*, oui.

[...]

Rosa - Et puis, hum, aussi, avec mon fils -

Davi - Mais il est allé à l'université, ton mari ?

Rosa - Non, pas à l'université.

Davi - Oh, une école technique ?

Rosa - Oui, une école technique, hmm, (Entretien avec Rosa, 2018, p.15-16).

**(Lors d'une situation de stigmatisation raciale) :**

Davi - Ah, ok.

Rosa - Ouais, et ouais, parfois tu as aussi des discussions ou (00:29:00). Ici, je ressens parfois, euh - une discrimination raciale.

Davi - Euh, ok, j'allais te demander. Je veux dire, est-ce que tu t'es déjà sentie, comme, maltraitée à cause de, euh - tu sais, de ta, langue, couleur de peau - ?

Davi - Hum ouais, on le ressent parfois.

Davi - Et, euh - je veux dire, comment tu réagis ? Qu'est-ce que tu fais avec - si tu te sens comme -- ?

Rosa - Oh, je vais à l'accueil. La dernière fois, ici à *Kaufland*<sup>184</sup>, je suis allée, - je voulais acheter des choses - et la *Frau* - tu connais la *Frau*<sup>185</sup> là-bas ?

Davi - Oui...

Rosa - La femme, il - elle ne sourit pas. Elle est tellement - elle est en colère contre moi, et m'a dit, euh, « combien ? », alors -

[...]

Rosa - Et je lui ai dit : « Pourquoi est-ce que tu - euh, la première fois, ça va, peut-être que tu n'étais pas de bonne humeur, mais trois fois, je ne pouvais pas » - « Pourquoi est-ce que tu es

---

<sup>183</sup> Ingénieur en communication, en allemand.

<sup>184</sup> Nom d'une entreprise de la grande distribution en Allemagne.

<sup>185</sup> Femme, en allemand.

comme ça ? ». Pourquoi, euh, je suis une *Auslander* alors je suis une étrangère ici. Pourquoi dois-tu agir comme ça ? Tu es antipathique. Je me suis disputée avec elle, et puis je suis allée à l'accueil, et j'ai dit à l'accueil « Vous avez une vendeuse qui est si peu - peu amicale avec moi », et puis -

Davi - Et comment tu [...] te sens quand quelque chose comme ça arrive ?

Rosa - Euh, oui, je peux me défendre.

Davi - Tu te défends toujours ?

Rosa - Oui, je me défends, oui, oui.

Davi - Et, euh -

Rosa - Oui, avant, non, mais je ne connaissais pas la langue, mais maintenant je peux.

Davi - Et, euh, qu'est-ce que tu - je veux dire, pourquoi penses-tu que cela arrive ?

Rosa - Peut-être qu'ils veulent être - ils pensent qu'ils peuvent - ils sont aussi bien élevés que moi. Tu sais, les gens qui sont - ils pensent qu'ils sont plus - plus en tant que personne, alors ils pensent comme ça, hmm.

Chez des femmes comme Analyn, il s'agit de pratiques d'affrontement direct qui concernent le rapport à autrui dans la vie quotidienne :

Analyn - Comme, jusqu'à maintenant, les gens viennent me voir, et me demandent si je sais comment manger avec une fourchette, une cuillère et un couteau, ouais, parce qu'ils...

Davi - Ils pensent...

Analyn - D'une certaine manière, ils pensent tous que nous mangeons avec nos mains ou avec nos pieds - je ne sais pas.

Davi - Ils pensent que vous mangez avec vos mains ?

Analyn - Oui, et alors je leur dis - bien sûr je me sens offensée - genre, « Nous mangeons avec une fourchette, un couteau ou peut-être une cuillère. Nous avons les mêmes choses, nous mangeons les mêmes choses que vous. Nous mangeons aussi des salades, nous mangeons aussi du pain, nous mangeons aussi de la viande - des steaks et d'autres choses encore », mais comme ils ne le savent pas - la plupart d'entre eux, ils ne le savent pas - oui, même mes collègues, la plupart d'entre eux ne savent pas où se trouvent les Philippines. Ils pensent que les Philippines sont la capitale de la Malaisie, ou ils pensent que ça fait partie de l'Indonésie, ou ils pensent que c'est la Thaïlande [rires]. Ils pensent tous que les Philippines et la Thaïlande sont le même pays, alors j'essaie de leur dire : « Ce n'est pas le même pays. Nous sommes voisins, mais nous avons aussi des cultures très différentes », et c'est très difficile à expliquer parce que c'est totalement différent. Par exemple, mes collègues se demandent tous pourquoi je suis si mince, même si je mange du riz tous les jours à midi (Entretien avec Analyn, 2019, p. 33).

D'autres comme Dira recourent à des pratiques d'affrontement direct dans le rapport au conjoint quand il s'agit des enfants :

Dira - Oh, c'est vrai, j'étais déprimée pendant trois mois parce que, euh, j'ai déjà - je vais ici avec eux - avec les trois filles - mais parce que, euh, Karl est très strict avant, il ne veut pas que nous mangions de plat philippin ; il veut que nous mangions la nourriture allemande. Pas de riz, et on aime le riz, donc ma deuxième fille, euh, aime vraiment les plats philippins.

Davi - C'est vrai, ok.

Dira - Donc, je ne sais pas ici - qui vend des *lumpia*<sup>186</sup> à ce -

Davi - Ouais, le --

Dira - Oui, la nourriture philippine, alors elle pleure vraiment - oh, elle pleure. Elle a dit, « Je vais retourner aux Philippines, maman, sans mon père », et il n'a vraiment pas compris. Il a dit, « Non, non, non, tu es en Allemagne maintenant ; tu dois faire tout ce que je dis ».

[...]

Dira - Alors -

Davi - penses-tu que maintenant il comprend mieux ?

Dira - Il comprend mieux parce que nous avons eu une grosse dispute. Je lui ai dit que j'irai à l'immigration [rires] parce que vraiment - ça suffit. Ce n'est plus sain. Ce n'est pas bon que ma fille ne puisse pas aller à l'école parce qu'il a caché... parce qu'elle ne mange pas ces nouilles, cette -

Davi - La nourriture allemande.

Dira -- ce qu'il cuisine, ouais, ce n'est pas bon. Je vais à - quand j'étudie mon cours *sprech* - mon cours *sprach*<sup>187</sup> - mon *Deutsch*.

Davi - Pour apprendre l'allemand, oui.

Dira - Je rencontre des gens, oui, à l'immigration, alors je leur parle.

Davi - Des Philippines ?

Dira - Ni, euh, des Allemands. Quels sont vraiment mes droits ? Quels sont nos droits ici ? Est-ce que je peux connaître certains droits pour mes enfants, et pour l'argent ?

Davi - Et ils te l'ont dit ?

Dira - à propos de l'argent, à propos de ça, et donc il ne sait pas que je vais là-bas [rires] (Entretien avec Dira, 2018, p.41-42).

Finalement, chez des femmes comme Vicky, on constate des pratiques d'affrontement à la fois au niveau professionnel et dans le rapport à autrui. Ce sont, comme les autres extraits le

---

<sup>186</sup> Mets très apprécié aux Philippines.

<sup>187</sup> Langue, en allemand.

démontrent aussi, des situations qui témoignent à la fois des conséquences des positions de ces femmes dans des hiérarchies construites sur la race, la classe ou la nationalité, et des façons dont elles réagissent par des pratiques d'affrontement direct :

Vicky - Oh non, avec la famille, ils n'étaient pas racistes, mais ici j'ai beaucoup d'expériences de racisme.

Davi - Peux-tu - par exemple ?

Vicky - J'ai travaillé à H&M - tu connais ce magasin ?

Davi - Oui, ici, dans la *Hauptstraße*<sup>188</sup>.

Vicky - J'y ai passé huit ans, et lors de mon premier - pas mon premier jour - mais quand j'étais, genre - quelqu'un voulait acheter quelque chose - un Allemand - et j'ai plié les affaires, et puis je lui ai dit *Vierzehn neunzig*<sup>189</sup>, et puis il m'a dit « Comment plient-ils les vêtements en Chine ? », et j'ai dit, « Je ne sais pas ; je n'ai jamais été en Chine » [rires]

Davi - Oh, mon Dieu.

Vicky - Ouais, et des trucs comme ça, mais, tu sais, mes patrons me soutiennent vraiment, et ils m'ont dit - ils ont dit au gars de sortir, et [interruption ici]

Davi - Je veux dire, donc dans ta famille, genre, tu n'as jamais été... ?

Vicky - Non, avec la famille de l'Allemand - de mon mari ?

[...]

Davi - Mais en Allemagne, en général, oui ?

Vicky - Oui, je pense que les Allemands sont très racistes [rires].

Davi - Dans quel sens, par exemple ? Quoi - à part que... ?

Vicky - Par exemple, si quelqu'un veut entrer et veut parler au chef [du magasin dont elle est la propriétaire] - le patron - et que je lui réponds : « D'accord, oui », je pense qu'il ne peut pas croire qu'une Philippine ou un étranger possède le magasin ou en soit le patron. Genre, tu sais, le visage est comme, « Le chef, je veux parler avec le patron » [discours interrompu] - genre vraiment lentement, tu sais - (Entretien avec Vicky, 2019, p. 7-8).

#### §. IV - Les pratiques de renoncement et d'évitement du conflit

Lorsque l'affrontement direct n'est ni possible ni souhaitable en raison (entre autres) de rapports de pouvoir faisant encourir des risques trop importants, comme lorsqu'il s'agit de s'opposer à leur belle-famille sans le soutien du conjoint, ou de risquer de perdre leur travail

<sup>188</sup> Rue principale, en allemand.

<sup>189</sup> Quatorze quatre-vingt-dix.

alors qu'elles en dépendent pour vivre, ces femmes philippines font le choix de renoncer ou de rester en retrait. Cette dernière attitude permet à la fois aux femmes d'« évacuer la tension » du vécu de l'oppression et d'éviter d'« engager des batailles » qu'elles ne peuvent ou ne veulent pas gagner à un moment donné – parfois en raison des coûts trop élevés que cela impliquerait. C'est le cas d'Analyn, qui a choisi à deux reprises de ne pas affronter directement une situation de stigmatisation raciale :

Analyn - Oui, nous sommes allés à Fribourg-en-Brisgau ; et nous voulions manger dans ce restaurant allemand, et ils avaient une sorte d'escalier qu'il fallait descendre, c'est au sous-sol, donc il y a des escaliers et puis il y a la porte, et c'était une sorte de grand groupe de Philippins, donc nous étions tous bruns, nous étions tous petits, donc nous étions tous manifestement asiatiques, et puis nous nous approchions de ce restaurant, et les serveurs - enfin, l'équipe - je ne sais pas, peut-être le - oui, ils sont venus à notre rencontre. En fait, ils ont monté les escaliers pour nous rejoindre dans la rue et nous dire de partir parce que le restaurant était plein.

Davi - Et il n'était pas plein ?

Analyn - Non, bien sûr que non. C'était le milieu de la journée. Et j'étais choquée - j'étais vraiment choquée qu'ils soient aussi directs dans leur façon de nous traiter. Ils nous ont vraiment rejoints dans la rue. Le restaurant était à quelques mètres, et il a même fait un geste, tu sais, du genre, « Non, non, non, non, *nein, nein, nein, nein*, demi-tour, demi-tour, plein, plein », et j'étais comme, oh mon Dieu.

Davi - Ici ? A Fribourg-en-Brisgau ?

Analyn - Ouais, à Fribourg-en-Brisgau, et je ne m'attendais pas à ça, parce que je m'attendais à ce que Fribourg-en-Brisgau soit une ville et qu'ils soient tous - tu sais, ils sont plus ouverts d'esprit, ils

Davi - C'est un lieu touristique.

Analyn - Oui, et ils ont l'habitude de recevoir des étudiants et des touristes asiatiques.

Davi - Oh oui.

Analyn - Alors j'étais vraiment choquée, et c'était en quelque sorte - c'était vraiment offensant parce qu'à l'époque, j'avais une amie philippine qui venait d'Amsterdam avec son mari, qui était hollandais, alors le Hollandais était aussi choqué parce qu'il avait vu tout ça, et il savait ce qui s'était passé, et il m'a dit, « Oh, les Allemands ne sont pas si amicaux », et je lui ai dit, « Ouais, malheureusement - enfin, pas tout le monde ».

Davi - Et penses-tu qu'ils ont fait cela parce que tu es asiatique ?

Analyn - Oui, je veux dire, nous avions - ils n'avaient aucune autre raison de faire cela. Je veux dire, ils auraient pu le dire gentiment, au moins, mais je l'ai en quelque sorte confirmé. Au début, je pensais que c'était peut-être juste moi, mais je l'ai confirmé parce que le Néerlandais a été le premier à dire quelque chose, et je me suis sentie vraiment gênée pour eux, pas pour nous.

Davi - Quand ils ont dit ça, vous êtes simplement partis, ou vous avez réagi à ce qu'ils ont dit - je veux dire, vous êtes revenus et vous les avez affrontés ?

Analyn - Non, non, non, je ne suis pas ce genre de personne. Je leur ai simplement dit : « D'accord, allons dans un restaurant italien », et puis nous sommes arrivés, et tous les Italiens étaient là : « Oh, bienvenue ! Bienvenue ! » [rires]

Davi - C'était probablement mieux.

Analyn - Oui, donc c'était comme, ok, au moins ils - c'était l'approche inverse parce que je me sentais vraiment gênée pour le visiteur - pour lui de voir ça, de près, et je pense que c'était la première fois que je me sentais vraiment discriminée. Je me suis dit : « D'accord, je suis asiatique [rires] ». Je pense qu'une autre fois, c'était encore à Fribourg-en-Brisgau, nous voulions prendre le bus pour aller à un lac au sommet d'une montagne, et c'était la même chose. Le conducteur - le gars - est sorti du bus pour nous rejoindre et nous dire d'aller dans un autre bus parce qu'il était plein, mais le bus était vide. Je veux dire, clairement, nous pouvions voir qu'il y avait, comme, seulement quatre personnes à l'intérieur du bus.

Davi - Oh mon Dieu, je suis comme...

Analyn - Ouais, et cette fois-là, j'étais avec ma mère, et mon autre amie philippine qui était venue visiter et voir l'Allemagne, et encore une fois, je me sentais vraiment gênée pour elles parce que je ne voulais pas qu'elles aient cette idée négative que, « oh, les Allemands sont racistes ! » Tu sais, et je voulais en quelque sorte changer cela, mais elles le voient de leurs propres yeux, alors je ne pouvais plus rien faire, et elles me demandaient, « Oh, mais le bus est vide. Comment se fait-il qu'ils nous disent de... ? »

Davi - Et vous ne vous êtes pas confrontées à l'homme qui a dit ça ?

Analyn - Cette fois-là, je pense qu'on lui a demandé, genre, « Non, le bus est vide. Pourquoi ne pouvons-nous pas monter dans le bus ? Nous avons de l'argent, nous pouvons payer », tu sais, et il a dit, « Non, non, non ! » Tu sais, il nous a juste ignorées.

Davi - Il ne voulait pas.

Analyn - Ouais, alors je leur ai dit, - parce que c'était l'été et qu'on était en vacances, je voulais juste garder des ondes positives - alors je leur ai dit, « Ok, allons dans un autre bus. Il y a beaucoup de bus » (Entretien avec Analyn, 2019, p. 34-36).

Dans le cas d'autres femmes, les pratiques d'évitement expriment une sorte de renoncement à la remise en cause du « status quo » pour trouver au sein de l'« ordre dominant » des possibilités de contourner certaines contraintes. Chez Dira, il était question de trouver une solution au refus de son conjoint d'autoriser ses filles à utiliser un portable, chose qu'elle a pu obtenir par la référence au discours, ancré dans une vision « traditionnelle » des rapports hommes-femmes, de l'homme *breadwinner* (pourvoyeur de ressources) :

Dira – Oui, je lui ai dit : « Tu as tes propres dépenses, et j'ai les miennes, mais tu dois vraiment comprendre. Tu dois savoir que j'en ai besoin et que tu en as besoin aussi ». Parce qu'avant, il ne comprenait pas la loi, les téléphones portables des enfants. Ils en ont besoin - pour les urgences.

[...]

Dira - Oui ? Il ne comprend pas. « Ils n'ont pas besoin de téléphones portables - ils n'en ont pas besoin ». « Et ce sont des filles ». Euh, je comprends parce que je suis une mère, oui. Je les comprends mieux, mais tu dois comprendre aussi.

[...]

Dira – « Parce que ce sont des filles. Tes fils avant », donc j'ai dit, « ce n'est pas compliqué ». Ouais, c'est vrai, je pense, parce que son ex-femme m'a dit, « C'est plus compliqué si tu as des filles que des fils » « Ouais, c'est vrai, je pense, mais tu dois comprendre aussi, en tant que père - euh, chef de famille » (Entretien avec Dira, 2018, p. 43).

Chez certaines femmes comme Pepita, le renoncement ou le retrait peut enfin traduire une stratégie de construction d'un « refuge » symbolique pour échapper à la stigmatisation, qui permet de s'opposer à l'effet dévalorisant ou négatif de cette dernière :

Pepita – Tu as le sentiment de ne pas être à ta place. Quelque chose comme s'ils te regardaient de la tête aux pieds.

Davi - Et tu ressens cela ?

Pepita - Oui, j'ai l'impression qu'ils ne m'acceptent pas. Certaines de ces personnes sont des personnes âgées, la plupart d'entre elles.

Davi - Les jeunes ?

Pepita - Ils ne s'en soucient pas.

Davi - Comment est-ce que tu te sens lorsque cela se produit ?

Pepita - Je me sens très triste mais je dois l'accepter car on ne peut pas plaire à tout le monde. C'est ce que je dis toujours. Quand je vois un Américain noir, ou un homme noir d'Afrique, parfois je ne me sens pas très bien - j'ai peur, mais le traitement n'est pas comme si tu discriminais ces gens. J'ai peur. Comme lorsque l'Allemand a vu notre peau brune. Notre peau brune est la plus belle peau qui soit. Ils voient que nous sommes bruns, petits, cheveux noirs, nez plat. Parfois ils sont jaloux parce qu'ils disent que nous sommes beaux parce que nous avons cette couleur. Mais nous, les Philippins, nous n'aimons pas cette couleur, nous voulons être blancs. Nous voulons avoir un long nez.

Davi - Que penses-tu de cela ?

Pepita - Je ne me changerais pas, c'est moi. Il y a peut-être longtemps, je me suis dit que je voulais que mon nez devienne plus long, mais c'est Pinocchio, tu sais. Comme mon mari le dit, je suis belle, mon nez est beau, alors je suis satisfaite (Entretien avec Pepita, 2018, p.28)

## Conclusion du chapitre V

Comme nous avons tenté de le démontrer, les pratiques auxquelles nous nous référons expriment à la fois la « gestion de la présence » et la « gestion de la distance » – distance et présence étant souvent imbriquées chez ces femmes philippines dans des domaines aussi divers que l'identité, le travail, le rapport au conjoint et à la famille ou le bien-être psychologique et moral. Toutefois, ces pratiques signifient surtout, comme nous l'avons vu au long de ce chapitre, une résistance à l'oppression – que le courant théorique de critique de la domination aide à penser sociologiquement –, le fait de « devoir » « gérer la présence et la distance » étant une conséquence ou un effet des positions occupées au sein de hiérarchies multiples (en termes de race, de nationalité, de genre ou de classe). Quel est au bout du compte le sens de la résistance chez les femmes philippines en Allemagne ? La réponse réside selon nous dans ce que ces femmes réussissent à construire grâce à leurs actes de résistance à l'oppression subie. Ces actes révèlent « [...] [la] grande variété de formes discrètes de résistance qui n'osent pas dire leur nom [...] », dont la dimension infra-politique est l'élément constitutif principal (Scott, 2019, p.61). Il devient alors possible de penser ces femmes en tant « qu'actrices faibles », puisque celles-ci se trouvent dans une relation d'interdépendance et d'asymétrie vis-à-vis « des dominants » (leurs maris, l'État allemand...) où la définition de chaque terme de la domination est susceptible d'une autonomie - le « dominé » étant toujours en mesure de négocier sa faiblesse et la domination du dominant dépendant toujours (au moins en partie) du degré d'obéissance du « dominé », lui-aussi négociable. Autrement dit, la domination apparaît comme un processus qui n'engendre pas l'assujettissement total des « faibles » par les « dominants », mais plutôt différents degrés de faiblesse, avec des possibilités de passage d'un niveau à l'autre, comme le dévoilent des pratiques de résistance variées et complexes mises en œuvre par les femmes philippines en Allemagne. A l'instar d'Analyn qui parvient à ne pas perdre la face devant ses invités tout en préservant une bonne ambiance, de Dira qui arrive à obtenir de son mari ce qu'elle souhaitait ou de Rosa qui réussit à rappeler à son mari qu'il ne peut pas s'octroyer le droit de se sentir supérieur, car elle aussi a fait des études. Des femmes qui se frayent des espaces de liberté tout à fait significatifs pour affronter l'oppression vécue, en ayant recours à des pratiques qui leur permettent de surmonter des obstacles et d'obtenir de vrais « gains » concernant des sujets qui restent liés à des dynamiques d'inégalité au sein desquelles de tels « gains » peuvent représenter la possibilité d'affirmer sa propre dignité, d'obtenir le droit de faire ce que l'on souhaite ou



encore de ménager les besoins de ses enfants. Le sens de leur résistance est finalement celui de pouvoir agir pour trouver des solutions à leurs problèmes ou difficultés, ce que la plupart du temps, et malgré tout, ces femmes réussissent à faire au cours de leurs vies en Allemagne.

A travers les éléments de contexte fournis au cours des deux premiers chapitres (II et III) et, pour ce qui concerne le chapitre IV, par le biais des premiers éléments empiriques présentés et de ce qu'ils peuvent nous apprendre au sujet des résistances des femmes philippines en Allemagne (comme l'importance de prendre en compte l'imprévu), la partie II et ses trois chapitres ont préparé les développements qui seront présentés dans la prochaine partie. Munis de ces éléments, nous aurons enfin l'occasion de nous immerger pleinement dans la partie III de la présente thèse dans les matériaux empiriques que nous avons récoltés ainsi que de les faire dialoguer avec la théorie de façon à en tirer les leçons possibles au sujet des résistances des femmes migrantes philippines en Allemagne.

## **Chapitre VI - Les paradoxes et contradictions de la résistance**

### Introduction au chapitre VI

Dans ce chapitre, nous présenterons certaines contradictions révélées par les actes de résistance à l'oppression évoqués dans le chapitre précédent, à l'aune des rapports sociaux qui produisent et reproduisent l'oppression (en particulier ceux de sexe, de classe et de racisation). La référence à ces paradoxes et contradictions, ici selon le sens ordinaire qui nous est proposé par le dictionnaire – le paradoxe étant une affirmation qui contredit des idées reçues et la contradiction étant l'opposition qui résulte de l'union de deux choses incompatibles (Cnrtl, 2022), nous permettra de soutenir tout au long du chapitre que ces actes de résistance sont caractérisés par une tension permanente entre ce qu'ils engendrent, à savoir des « espaces de liberté » ou comme les aurait définis Michel de Certeau (1990, p.66), « [...] les moments opportuns [...] où le faible doit tirer parti des forces qui lui sont étrangères [...] », et ce à quoi ils doivent constamment se heurter : l'ordre inégalitaire, « [...] lieu du pouvoir et du vouloir propres [...] », espace « des dominants » où malgré ce pouvoir et ce vouloir « [...] la faiblesse [, qui n'est pas l'assujettissement], est susceptible d'être appréhendée comme un processus [où] [...] la possibilité d'un mouvement, d'un changement, d'une variation des états et des positions dans la relation asymétrique [existe en permanence

] » (Certeau, 1990, p. 59 ; Payet & La Forgue, 2008, p.10). Cette première affirmation, que nous tenterons de démontrer, nous conduira à un deuxième aspect, que nous nous efforcerons également de mettre en évidence. Il s'agit du fait que les paradoxes constituent non seulement un indice utile pour penser la résistance, mais qu'ils peuvent aussi représenter l'occasion de saisir à la fois la complexité de ce à quoi on est amené à résister en tant qu'êtres sociaux et la complexité du processus de résistance en lui-même – qui est intrinsèquement liée à ce contre quoi les individus doivent « se battre ».

Pour démontrer notre propos, nous avons choisi d'explorer dans une première section les parcours de six femmes philippines de l'enquête, en raison du caractère idéal-typique des paradoxes et des contradictions qui émergent de leurs actes de résistance. Après avoir fait ressortir ces paradoxes et contradictions, nous nous efforcerons dans une deuxième section de démontrer les deux affirmations mentionnées plus haut, avant de conclure sur ces deux aspects.

### **Section I – Rapports sociaux de classe et résistance**

Dans la littérature sur les migrations philippines, il est souvent question des conséquences de la migration sur les évolutions des sociétés d'origine et d'installation et sur les destinées des individus qui ont migré (Constable ; Salazar Parreñas, 2015 ; Ishii *et.al*, 2016 ; Piper & Roces, 2003 ; Aguilar, 2014). Au sein de cet ensemble de contributions, ces évolutions sont fréquemment abordées, du moins en ce qui concerne les migrants, en termes de déclassement, d'ascension et de résistance. Tel est notamment le cas de la susmentionnée Salazar Parreñas (2015), qui évoque au sujet des domestiques philippines le fait que leurs trajectoires migratoires sont précisément caractérisées à la fois par « l'expérience, ambiguë, de l'ascension et ou déclassement » (Salazar Parreñas (2015, p. 117). Celles et ceux qui procèdent de la sorte, et à côté de qui nous nous rangerons, traitent en outre les phénomènes du déclassement et de l'ascension selon l'angle de la résistance aux conséquences du premier et/ou aux paradoxes du second. À ce sujet, nous pourrions cette fois citer la contribution de Constable (2005), qui ont remis en cause au début de la décennie de 2000 « l'idée selon laquelle les femmes qui migrent pour se marier, se marient à des hommes plus riches et plus instruits, sur le plan social et économique » (Constable, 2005, p. 11). Enfin, cet ensemble de chercheuses a aussi attiré l'attention sur un dernier point – et prémisse - fondamental pour l'approche qui sera aussi la nôtre, à savoir que les femmes migrantes peuvent résister, à

travers des pratiques aussi variées que complexes, aux conséquences des ambiguïtés liées au déclassement ou à l'ascension – question abordée non seulement par Salazar Parreñas (2015) et Constable (2005), mais aussi, plus récemment, par Fresnoza-Flot & Ricordeau (2017).

Pour ce qui est du concept de résistance, nous maintiendrons l'approche adoptée au sein du chapitre précédent. Ainsi, résister consiste aussi ici à bâtir des tactiques de lutte pour affronter, contourner ou atténuer les problèmes de la vie quotidienne qui découlent de la position des sujets au sein de la hiérarchie sociale, sachant que les marges de manœuvre et d'affrontement de ces sujets varient selon leur position dans cette hiérarchie – de classe, de racisation ou de sexe pour ce qui concerne le déclassement et l'ascension. Dans cette première section nous nous centrerons pour l'essentiel sur les rapports de classe.

#### §. I -Déclassement et ascension

La plupart du temps, celles et ceux qui migrent le font en s'attendant à des évolutions positives par rapport à la vie qu'ils mènent dans leurs sociétés d'origine. Ainsi, à l'instar des Philippines qui entrevoient dans la migration une possibilité de jouer leurs rôles de femmes et/ou de filles, d'échapper à la pauvreté et au manque de perspectives d'avenir ou même de se soustraire à un arrangement des rapports hommes-femmes qui ne leur convient pas – sans mentionner la séduction représentée par l'idée d'une vie en « Amérique » ou dans des pays développés – (Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017), les migrants espèrent parvenir à une ou des formes d'ascension sociale, quelles qu'elles soient, et souhaitent éviter, voire craignent, le déclassement après la migration. Or, comme le suggèrent la plupart de ceux qui traitent du problème de l'ascension ou du déclassement en migration à partir de la perspective des sujets et qui comprennent l'ascension ou le déclassement comme étant (souvent) paradoxal, saisir le « sens » de la perspective de ces sujets et définir les paradoxes du déclassement ou de l'ascension en tant que tels demande une analyse méticuleuse (et souvent complexe) des parcours de vie des sujets, qui prenne nécessairement en compte leur perspective sur l'ascension ou le déclassement, jointe aux éléments de contexte que seuls les parcours de vie en question peuvent fournir à l'analyste. En outre, nous considérons également que cette analyse attentive est une condition nécessaire pour saisir le « sens » (et les paradoxes) de la résistance des sujets aux conséquences du déclassement et pour comprendre à la fois les limites de leurs actes de résistance et les retombées des postures adoptées par les individus vis-à-vis des contradictions concernant l'ascension. C'est pourquoi il nous paraît fondamental

de se pencher sur les perspectives adoptées par les femmes migrantes philippines sur les questions de l'ascension ou du déclassement.

§. II - Les paradoxes et contradictions du déclassement : genre et « perspective du sujet »

À l'instar des chercheurs qui, dans le champ des « études de genre », se concentrent sur les femmes et leur subordination en général tout en envisageant le pouvoir comme quelque chose que les uns ont et que les unes n'ont pas, certains chercheurs adoptent une approche similaire lorsqu'il s'agit d'aborder l'aspect du déclassement (mais aussi de l'ascension) en migration (Constable, 2003, 2005). Ainsi, au lieu de se concentrer, comme au sein du champ des « études de genre », sur l'hétérogénéité des appartenances et des vécus en lien avec la classe sociale et sur la manière dont d'autres facteurs comme le genre, la nationalité, la race ou la génération viennent rendre plus complexe « l'élément classe », on préfère aborder le déclassement (ou l'ascension) en considérant la position au sein de la hiérarchie de classe *uniquement* à partir d'éléments tels que l'appartenance de classe dans le pays d'origine et celle dans le pays d'installation, l'emploi occupé dans le pays d'origine et celui occupé dans le pays d'installation, les différences (et les imaginaires articulés autour de ces différences) entre les pays développés et les pays dépendants, etc. Or, dans le cas du genre comme dans celui de l'élément classe sociale, nous considérons que pour saisir l'enjeu du déclassement et de l'ascension, tout comme celui de la résistance aux conséquences du déclassement et aux paradoxes et contradictions de l'ascension, il faut adopter un regard qui prenne en compte à la fois l'hétérogénéité en termes d'appartenances et de vécus en lien avec la classe sociale (c'est à dire relatifs à la position des sujets dans la hiérarchie de classe au sein des pays d'origine et d'installation) et les éventuels facteurs qui les rendent plus complexes. Chez Laura par exemple, qui a dû quitter son emploi aux Philippines pour rejoindre son mari allemand et qui était habituée à employer des femmes de ménage, une telle posture s'avère particulièrement valide pour saisir le caractère souvent « non binaire » – au sens d'un déclassement sûr et certain comme l'idée de domination masculine l'est dans les études de genre – et « contradictoire » du déclassement, ainsi que pour percevoir certains éléments qui peuvent le complexifier, à l'instar des différences socioculturelles de construction des catégories de genre ou de la perspective du sujet sur le phénomène vécu :

Davi - Ok, très bien. Et puis, comment c'était pour toi ? Je veux dire, quand tu es venue ici et -

Laura - C'était comme...

Davi - D'y vivre définitivement.

Laura - Quand je suis arrivée ici, j'ai apprécié parce que c'était comme, « oh, je ne travaille plus ». Je suis comme - j'ai pris ma retraite. C'était comme la retraite pour moi, tu sais, parce que j'ai travaillé toute ma vie jusque-là, tu sais, et puis soudain ici, « t'en fais pas », je veux dire, je ne travaille plus.

Laura - Et c'est une nouvelle vie. Tu sais, j'ai laissé ma carrière derrière moi. Donc c'est une nouvelle vie. Et bien sûr, c'est juste le -

[...]

Laura - La maison, par exemple, j'ai remarqué quand un papier était par terre.

[...]

Laura - Si je ne le ramasse pas, le papier reste juste là pendant des jours, tu sais -

[...]

Laura – [Rires]. Aux Philippines, ce n'est pas comme ça. Le journal, tu sais, il y a un journal là. L'instant d'après, tu ne vois plus le papier, parce que quelqu'un le ramasse. Et là, soudain, il n'y a que ma fille et - et mon mari, mon mari qui travaille et ma fille, bien sûr, notre fille – tu ne peux pas t'attendre à ce que notre fille le ramasse, tu sais, mais je viens de le remarquer, ou le euh - une toile d'araignée, tu sais, une toile d'araignée, c'est juste là, ouais...

Laura - Et si tu ne fais rien, la toile d'araignée reste là. Ce qui veut dire que tu es seule. Donc, il n'y a plus [rires] - personne pour t'aider à la nettoyer, et je dois tout apprendre, comment faire. Je dois apprendre – J'allais voir la *Putz*, nous l'appelons *Putzfrau*, la femme de ménage. Je n'ai jamais réalisé que les murs ici pouvaient être lavés à l'eau, tout ça parce que c'est une autre sorte de peinture, tu sais, et ce sont les choses que je ne connaissais pas aux Philippines.

Laura - Et donc ce sont les choses que j'ai apprises, euh - Je regardais la femme de ménage. Je parlais avec elle. Alors j'ai dit, quel genre de choses que je ferais ? [rires] (Entretien avec Laura, 2014, p.32-33).<sup>190</sup>

Laura ne vit pas mal ce qui, dans une perspective « simplificatrice », aurait pu être perçu comme un signe de déclassement, à savoir le fait de perdre ce qui représente aux Philippines un signe de distinction des classes aisées : la possibilité d'embaucher quelqu'un pour se faire remplacer dans l'exercice du travail domestique (au sens de « production du vivre »), qui est fréquemment l'apanage des femmes aux Philippines (Hirata & Zarifian, 2013). Le genre vient aussi compliquer la donne, du fait que Laura vit également de façon assez « apaisée » ce qui, pour les « féministes occidentales » qui raisonnent en termes de « domination masculine » et qui ne considèrent pas l'hétérogénéité des constructions des catégories de genre, aurait probablement été lu comme une perte d'autonomie et une subordination à une forme de

---

<sup>190</sup> Toutes les traductions des entretiens ont été effectuées par les soins de l'auteur à partir de l'original en anglais à l'aide de deepl.com

division sociosexuée « traditionnelle » du travail. Aux yeux de Laura, rester à la maison et ne plus devoir travailler en Allemagne, après l'avoir fait dès le plus jeune âge aux Philippines, n'est pas perçu comme l'acceptation d'une forme quelconque de subordination, mais plutôt comme une possibilité de « vivre autre chose » que ce à quoi elle était habituée dans sa vie d'avant. Dans son cas, le genre et la perspective du sujet (influencée par ce dernier) semblent agir comme des éléments qui « complexifient » davantage le « facteur classe » et qui font qu'il est difficile de décréter si l'on est devant un cas de déclassement « sûr et certain ». Enfin, un dernier élément rend ici encore plus complexe la compréhension du déclassement et permet d'évoquer également l'aspect de la résistance à ses conséquences. Il s'agit de la manière dont Laura fait face à la question de ne plus disposer d'un salaire (et donc, d'une source de revenus pour subvenir à ses propres besoins) :

Laura - Et soudain, j'ai dit : « Ok, je veux dire que je dois aider », tu sais, parce qu'avant, je lui avais aussi dit, « écoute, si nous allons nous marier comme ça, j'ai l'habitude d'avoir de l'argent, j'ai l'habitude d'avoir mon propre salaire. Si je déménage en Allemagne, cela veut dire que je n'ai plus de salaire » [rires].

Laura - Et puis, il a dit que ce ne serait pas un problème, parce que son salaire serait aussi le mien. Et j'ai dit « c'est clair », parce qu'aux Philippines, ma mère reçoit le salaire de mon père. Est-ce que c'est comme ça à Brasilia ? Est-ce que c'est pareil ?

[...]

Laura - Aux Philippines, c'est le père qui va travailler. Le salaire va à la mère et le père reçoit juste un budget de la part de la mère.

Laura - La mère est la responsable des finances. Et c'est notre tradition, en quelque sorte. Et donc, euh - mais tous les Philippins travaillent vraiment. Et donc, nous sommes habituées à avoir de l'argent, oui, ou à gagner notre propre argent. Et donc, ici [rires] - j'ai dit, « bien, c'est ça » [rires], et pour lui, ce n'est pas un problème, parce qu'il a dit ok, mais c'est la même chose quand il - Donc, j'ai dit : « Ok ». Et puis il a dit : « Je vais juste te donner un certain budget ».

Laura - Et ça, c'est pour la maison, ça, c'est pour nous et une certaine partie va à ma banque. Je dois ouvrir mon propre compte bancaire. Donc au moins, il y a un peu d'argent qui rentre chaque mois, tu sais. Donc, je n'ai pas besoin de lui demander de l'argent et...

Davi - Il va alors mettre de l'argent sur le compte.

Laura - Oui, sur mon compte.

Laura - C'est quelque chose comme, tu sais, chaque -

Davi - Virement.

Laura - Chaque - il y a un virement d'argent, c'est notre budget (Entretien avec Laura, 2014, p. 34-36).

Si, en effet, Laura ne vit pas mal le fait de ne plus disposer de quelqu'un qui puisse accomplir le travail domestique à sa place, toujours est-il qu'elle cherche dès le départ à s'assurer de pouvoir maintenir un minimum d'autonomie financière vis-à-vis de son mari. Laura construit ainsi un « espace de liberté » pour résister aux conséquences d'un déclassement qui n'est pas mal vécu, mais des retombées duquel il vaut mieux se prémunir. Cependant, si cet état des choses lui garantit sans aucun doute un « espace de liberté », force est de constater qu'on peut à tout le moins se poser des questions quant à la solidité d'un tel accord lors d'un moment de crise. Cela révèle à la fois la fragilité de cet « espace de liberté », le paradoxe principal du déclassement tel qu'il est vécu par Laura, et enfin l'intérêt de comprendre ce déclassement en saisissant l'hétérogénéité des appartenances et des vécus en lien avec la classe sociale, ainsi que les éventuels facteurs qui les rendent plus complexe (comme le genre) : le déclassement n'est pas expérimenté en tant que tel, mais on se prémunit contre ce dernier, tout en restant au moins potentiellement enfermée dans un arrangement des choses où, en dernière instance, on n'a plus le même statut que dans le pays d'origine et on est devenue, malgré l'indéniable « espace de liberté », probablement dépendante de son mari.

### §. III - Les paradoxes du déclassement : le déclassement au long de la vie

Comme dans le cas précédent, on peut donc vivre de manière « positive » ou « moins négative » ce que certains auraient qualifié de déclassement. De même, nous avons vu que le déclassement n'est jamais aussi certain et qu'il est bien souvent rendu complexe par la prise en compte d'autres aspects ou catégories. Restituer le sens de ce dernier est ainsi essentiel à la fois pour le comprendre et pour saisir les actes de résistance des individus face à ses conséquences. Néanmoins, on peut aussi expérimenter le déclassement longtemps après la migration. Et on peut le vivre négativement, comme Jimena :

Davi - Et - euh - je veux dire, après le mariage avec ton mari, comment était la vie ? Par exemple, qui nettoyait la maison, lavait la vaisselle, s'occupait des enfants ?

Jimena - C'est très, très triste. Une partie très triste de ma vie, parce que j'ai dû abandonner mon travail.

[...]

Jimena - J'étais dans la salle d'opération, tu sais.

Davi - Tu étais infirmière en salle d'opération ?

Jimena - Infirmière de bloc opératoire. Et j'ai travaillé jusqu'au dernier jour. Parce que j'étais, avec un gros...

Davi - Ventre ?

Jimena - Un gros ventre, tu sais. Il fallait que j'abandonne.

Davi - Et ensuite ?

Jimena - C'est vraiment très difficile, parce que tu ne gagnes plus beaucoup d'argent. Tu dépends de ton mari.

Jimena - Et c'est ce qui me rend triste. Après un an, je suis tombée à nouveau enceinte et je n'en voulais plus, puis après un an et demi, le troisième est arrivé. Ce n'était pas prévu [rires]. Ensuite, j'ai vraiment dû rester à la maison pour les trois enfants. Pour le premier, ma mère était encore là et je pouvais travailler, tu sais.

Davi - Alors, elle est venue...

Jimena - Elle est venue pour garder mon enfant, oui.

Davi - Pour le garder, pour que tu puisses travailler.

Jimena - Oui,

Jimena - Mais la deuxième fois qu'elle est partie, j'ai dû arrêter.

Davi - Et le... Tu n'as pas essayé de les mettre dans un jardin d'enfants public ?

Jimena - Non, non, je n'ai pas prévu ça.

Davi - Pourquoi pas ?

Jimena - Je dois m'occuper d'eux parce que c'est la mentalité philippine.

Davi - Tu peux parler de ça ?

Jimena - Tu dois être avec ta famille, avec tes enfants, prendre soin d'eux. Tu sais, en fait, ils étaient très reconnaissants, car ils étaient à l'école.

Jimena - Ils m'ont dit : « Maman, on est vraiment très heureux que tu sois là quand on rentre à la maison. La nourriture est prête et tu prends soin de nous ». C'est tout. Parce qu'ils avaient tellement d'amis, ils rentraient à la maison et il n'y avait personne. C'étaient des mères qui travaillaient.

[...]

Jimena - C'est vraiment très reconnaissant de la part de mes enfants de m'avoir dit ça.



Davi - Mais - Quand même, tu n'as jamais pensé à les mettre à l'école maternelle.

Jimena - Non. Et avec le troisième enfant, j'ai commencé à travailler à temps partiel quand elle était à l'école maternelle - je travaille et je vais la chercher. Le premier et le deuxième étaient désormais à l'école, une excellente école, et ils pouvaient rentrer seuls à la maison.

Davi – Donc, tu n’as repris le travail qu'après le troisième enfant ?

Jimena - Après le troisième, oui. Le premier, je travaillais encore, mais le deuxième, j'ai arrêté et le troisième, j'ai commencé à travailler car elle était en maternelle (Entretien avec Jimena, 2015, p. 19-22).

Chez Jimena, le déclassement est perçu en tant que tel à partir du fait qu'elle a dû quitter son emploi après la naissance des enfants et/ou travailler à temps partiel. À ses yeux, pouvoir travailler et être indépendante représentait quelque chose de primordial. Jimena vit mal ce que Laura vit de façon beaucoup plus « apaisée », même si, en dernière instance, la première trouve dans l'injonction genrée à une division socio-sexuée du travail plus « traditionnelle » une forme de justification (et de refuge) qui aide à atténuer le mal-être lié au fait de devoir renoncer au travail. Les appartenances et les vécus quant à la classe sociale ne sont plus les mêmes pour l'une et l'autre, ce qui est dû à notre sens à des manières distinctes de se représenter des catégories fortement genrées comme le rapport au travail et à la famille. Le genre vient ainsi complexifier un vécu (de classe) du déclassement qui, comme nous souhaitons le démontrer, n'est jamais « sûr et certain ». Enfin, reste la question des « espaces de liberté » ménagés pour parer aux conséquences du déclassement tel qu'il est vécu. Chez Jimena, ces espaces existent. Néanmoins, ils n'ont pas la même nature ou la même ambition que les interstices dont Laura s'est servie :

Jimena - Bien sûr, tu sais, je suis heureuse avec mes trois enfants et maintenant, ils sont tous les trois partis de la maison. Nous sommes à nouveau tous les deux pour, tu sais, même prendre...

Davi - Quelles ont été les difficultés que tu as rencontrées ?

Jimena - Des difficultés, oh mon Dieu...

Jimena - Eh bien, quand les enfants étaient encore petits. C'était un homme libre qui voulait toujours sortir, tu sais. Avec ses amis. Jusqu'à maintenant, et moi aussi - Comme j'étais avec les enfants, je me sentais si seule. S'il sortait de la maison, c'était - C'est son caractère, il veut être libre, tu sais.

Davi - Mais toi aussi ?

Jimena - Maintenant, moi aussi. J'ai mes activités -

Davi - Et avant ?

Jimena - Et avant, parce que je ne pouvais pas partir à cause des enfants -

Jimena - Alors, j'étais presque seule à la maison pendant les week-ends s'il était avec ses amis.

Davi - Et comment tu faisais avec ça ? Je veux dire, tu n'appelais pas une amie...

Jimena - Je sortais. J'allais au parc avec ses enfants. J'aurais dû faire quelque chose contre ça (Entretien avec Jimena, 2015, p. 26-27).

Chez Jimena, les « espaces de liberté » visent à pouvoir gérer les conséquences d'un déclassement rendu complexe par le « genre ». En outre, ces mêmes espaces ont également pour but d'administrer les suites d'un déclassement vécu de façon assez négative, si ce n'est de manière paradoxale, du fait même de l'enchevêtrement particulier engendré par les catégories genrées du rapport au travail et à la famille. Eu égard à ces éléments, il ne s'agit pas d'un interstice de même nature que celui construit par Laura. À la différence de cette dernière, dont les « espaces de liberté » signifiaient une forme de sauvegarde par rapport à quelque chose qui n'était pas perçu négativement (le fait de devoir renoncer au travail), pour Jimena, il s'agissait par-dessus tout de traiter les conséquences d'un déclassement dont les effets se sont fait sentir immédiatement et contre lesquels il était nécessaire de réagir afin d'assurer son bien-être moral et psychologique. Le cas des « espaces de liberté », ces moments opportuns où le faible peut résister, dont [...] la synthèse intellectuelle a pour forme non un discours, mais la décision même, acte et manière de saisir l'occasion » (Certeau, 1990, p. 47) et que Jimena a réussi à établir, mais aussi son vécu du déclassement et les éléments qui sont venus le complexifier, traduisent de manière efficace, lorsqu'on les rapproche de la trajectoire de Laura, ce que nous avons tenté de démontrer jusque-là : comprendre le déclassement implique fondamentalement de saisir à la fois l'hétérogénéité des vécus et des appartenances, et les éventuels facteurs qui peuvent complexifier l'élément classe social (à l'instar du genre). Il nous reste cependant un dernier point à explorer pour compléter notre analyse et « consolider » notre raisonnement, à savoir, tenter de mettre également en évidence le souvent tout aussi tortueux « chemin de l'ascension » pendant et/ou après le processus de migration.

#### §. IV - Les paradoxes de l'ascension par rapport au déclassement

Nous avons tenté de démontrer que saisir les conséquences de la nouvelle position à la suite de la migration, qu'il s'agisse de retombées ambivalentes, de ruptures ou de continuités,

signifie appréhender à la fois l'hétérogénéité des vécus et des appartenances, et les éventuels facteurs qui peuvent complexifier l'élément classe sociale (à l'instar du genre). Nous verrons que cette approche est aussi pertinente en ce qui concerne l'ascension – et ce malgré le fait que la première se définit par un mouvement « vers le haut » généralement vécu de façon positive, alors que le second s'exprime comme un mouvement « vers le bas » d'ordinaire vécu de façon négative. Ainsi, chez Eudora, il est aisé de constater certains paradoxes qui, dans les parcours de migrantes philippines, viennent parfois complexifier l'élément « classe sociale » – à l'aune duquel on pense d'habitude la question des paradoxes de l'ascension et de son rapport au déclassement :

Davi – Penses-tu que c'était la bonne décision pour toi ? [De venir en Allemagne]

Eudora - Bien sûr, venir ici a été une excellente décision que j'ai prise dans ma vie, parce que j'ai ma famille, et je peux dire que j'ai beaucoup de chance, et j'ai une fille, et je – j'ai un travail ici -, et, en Allemagne, parce que je suis ici, j'ai beaucoup - mes frères et sœurs aux Philippines, et ils ont obtenus leurs diplômes là-bas parce que - et aussi, tu sais, je peux aider aux Philippines - de retour aux Philippines, parce que j'ai un travail.

[...]

Eudora - Oui, mais, euh, euh, pour revenir aux années précédentes, quand mon mari était encore en vie, je ne m'inquiétais pas - honnêtement, nous n'étions pas riches, mais je ne m'inquiétais pas pour l'argent parce que ce que j'en gagnais, comme je t'ai dit, je pouvais le faire - je pouvais subvenir à tout.

Davi - C'était pour toi.

Eudora - Et dans la situation actuelle, parce que je suis seule, je suis une mère célibataire - tu sais, je suis seule à gagner de l'argent, donc c'est une grande différence.

Davi - Bien sûr, une mère célibataire, oui.

Eudora - Tu dois - équilibrer ta vie. Tu as ta vie ici ; tu as ta fille ; tu as toute la situation financière ; tu dois payer beaucoup de choses. Je paie le loyer de mon appartement.

Davi - Ok, tu l'avais dit, oui.

Eudora - Oui, ce n'est pas pareil - ce n'est plus pareil -, par rapport aux années précédentes, quand mon mari - parce que, tu sais, tu n'as qu'un seul salaire. Ce n'est pas comme avant. Mon mari était - il avait ses revenus, et nous pouvions tout payer, et nous pouvions partir en vacances chaque année (Entretien avec Eudora, 2019, p.77-78).

À écouter les mots d'Eudora, qui vient d'une famille pauvre de la campagne philippine et dont les frères et sœurs n'ont pas pu fréquenter l'université – mais peut-être aussi les propos de tant d'autres Philippines à l'étranger –, on peut être amenés à croire que nous sommes face à un cas d'ascension – notamment par rapport à la position au sein de la structure hiérarchique

de classe qu'elle occupait aux Philippines et aux possibilités que cette position lui offrait. En même temps, la mort de son mari pourrait évoquer une sorte de déclassement après coup (et par rapport à la hiérarchie de classe du pays d'installation). Cependant, tenter de saisir le sens de l'ascension en ne s'intéressant qu'à la position au sein de la hiérarchie de classe dans les pays d'origine et d'installation, celle dans le pays d'installation atténuant d'ailleurs sensiblement l'impression d'ascension en ce qui concerne Eudora, peut à notre sens saboter l'effort de compréhension de la question de l'ascension – comme lorsqu'on procède de la sorte pour tenter de s'emparer du sens du déclassement. Au contraire, dans le cas d'Eudora, c'est plutôt la dynamique d'un vécu et d'une appartenance en termes de classe sociale qui se décline sous la forme d'une tension entre les *locus* du pays d'origine et du pays d'installation, cette dynamique rendant compte d'une forme d'ascension « fragile », qui n'est vécue en tant que telle que dans la mesure où elle existe en référence (et en tension) par rapport aux contradictions entre la position occupée dans la hiérarchie de classe du pays d'origine et celle du pays d'installation. De même, il est essentiel d'insister aussi sur l'importance des médiations (facteurs qui peuvent complexifier l'élément « classe sociale ») des vécus et les appartenances. Il s'agit en l'occurrence pour Eudora notamment des obligations vis-à-vis du groupe (« être en mesure d'aider les siens ») et de l'envie de jouer pleinement son rôle de femme (« avoir une famille »), deux éléments qui, ajoutés à la tension mentionnée plus haut, font que, du point de vue du sujet, son parcours évoque l'ascension plutôt que le déclassement. De cette façon, nous soutenons que l'ascension doit finalement être comprise elle aussi à travers un regard qui n'ignore pas la position au sein de la hiérarchie de classe dans le pays d'origine ou d'installation, mais qui tient aussi compte des facteurs qui la complexifient.

#### §. V - Gérer les conséquences de l'ascension

Le caractère souvent antinomique de l'ascension (comme dans le cas du déclassement) est tout aussi important pour saisir en même temps le sens de la résistance et les espaces de liberté que les individus peuvent être amenés à construire pour négocier les conséquences souvent paradoxales de l'ascension et y résister – à l'instar d'Eudora, dont la « part d'ascension » (fragile) se réfère à la satisfaction d'avoir joué son rôle, d'avoir pu répondre à l'injonction de solidarité vis-à-vis du groupe, et à la dynamique d'un vécu et d'une appartenance en termes de classe sociale qui se décline sous la forme d'une tension entre les

*locus* du pays d'origine et du pays d'installation. Pour cette enquêtée, la gestion de la « part d'ascension » s'effectue, comme pour de nombreuses autres Philippines en ce qui concerne la « part de déclassement » au sein de leurs parcours, à travers le recours au soutien offert par les réseaux d'interconnaissance, en particulier ceux constitués par les groupes informels :

Eudora – J'ai un - j'ai un groupe d'amis que je considère comme ma famille.

[...]

Eudora - Tu les as vus quand tu étais dans le ---

Davi - Oui, nous allions au barbecue.

Eudora - Au barbecue.

[...]

Eudora - Ils sont vraiment, pas seulement des amis, mais comme ma famille.

[...]

Eudora - Comme une famille. Nous appelons cela comme, hum, euh, (01:24:14). C'est comme se prendre dans les bras les uns des autres. Donc, quand nous avons - quand quelqu'un a un problème, nous essayons de le soutenir, de l'aider.

Davi - Comme quoi, par exemple ?

Eudora – Dans [...] - [...] n'importe quelle domaine - financier ou autre, ou moral, spirituel, dans toutes les sphères de la personnalité - les aspects spirituels ou financiers ou moraux. Nous étions toujours là, et j'en suis très heureuse, car j'avais trouvé ce groupe depuis que je... (Entretien avec Eudora, 2019, p. 66-67).

Enfin, on constate également chez Eudora le recours à une sorte d'« attitude mentale positive » et au plaisir lié à la musique, souvent présents chez les femmes plus croyantes rencontrées au cours de notre enquête de terrain, comme moyen d'éloigner la tristesse, la monotonie ou les problèmes :

Eudora - Il y a du bon et du mauvais. C'est normal, tu sais. Tu as une bonne et une mauvaise expérience, mais, pour moi, je ne me soucie pas - pour moi, je ne me soucie pas des mauvaises expériences ; je me concentre uniquement sur les bonnes choses. C'est - c'est moi. Même où que j'aïlle, même en Allemagne, on ne peut pas dire qu'il n'y a que des bonnes choses ; on a beaucoup de mauvaises expériences, mais la seule chose que - à mon avis, la seule chose que je peux - que je dois faire, c'est juste de penser positivement - toujours positivement. Dans la vie, on doit toujours être positif, et parce que - (Entretien avec Eudora, 2019, p. 9).

[...]

Eudora - Je n'avais pas d'amis quand je suis arrivée ici. J'étais comme une *amoc*, une célibataire, mais ce que j'ai fait avec - c'est que, au lieu de, comme, en rester là, non, ce que j'ai fait, c'est que mon mari, parce qu'il avait une guitare, et donc je me suis mise à jouer de la guitare. Je joue - et j'essaie d'apprendre à jouer du clavier.

Davi - Oui, j'ai vu la dernière fois, au barbecue, que tu es très forte.

Eudora – [rires] Je l'ai fait ici.

Davi - Je m'en souviens, oui.

Eudora - Et puis c'est la seule chose qui peut t'aider, euh, à échapper à toute dépression, à soulager la douleur ou même le mal du pays, tu sais. Tu peux l'oublier si tu as la musique, et c'est pourquoi j'ai dit avant, sans les amis, c'est ennuyeux. C'est une mauvaise - mauvaise façon de dire. Ce n'est pas ennuyeux - la vie n'est pas ennuyeuse - la vie n'est pas ennuyeuse (Entretien avec Eudora, 2019, p. 61).

## §. VI - Négocier l'ascension

Dans le cas d'Eudora, l'ascension se présente sous la forme d'un « équilibre fragile ». Cela permet d'évoquer toute sa complexité, et la difficulté à la saisir. Chez Dalisay, on observe un autre aspect qui émerge parfois au sujet de l'ascension : celle-ci se négocie, de différentes manières. Ainsi, cette enquêtée s'est mariée après être arrivée en Allemagne pour trouver un moyen de financer les études supérieures de ses enfants (d'un premier mariage), ce qu'elle n'arrivait pas à faire après avoir divorcé de son premier mari, bien qu'elle soit propriétaire d'un restaurant à Manille :

Davi - Ok. Et comment c'était pour toi ? Je veux dire, tu sais, de prendre la décision de venir ici pour trouver quelqu'un. Comment était-ce pour toi ? Parce que tu as dit que tu avais un restaurant, que tu avais ta vie là-bas et que ton mariage était terminé.

Dalisay - Je vais t'expliquer. La première chose que j'ai décidée, c'est de revenir ici en Allemagne, parce que je gagnais de l'argent aux Philippines, mais pas assez pour envoyer ma fille et mon fils à l'école. C'est vrai.

Dalisay - Alors, j'ai décidé de revenir en Allemagne pour chercher un homme et j'avais aussi l'intention de travailler ici en Allemagne. Parce que si je travaille ici, je gagne de l'argent pour soutenir ma famille aussi.

Davi - D'accord.

Dalisay - Et pour aider mon frère comme ça.

Davi - Et tes parents ?

Dalisay - Et mes parents comme ça. Mais c'est bon, j'ai trouvé un homme, bien, et je travaille aussi ici comme *Parkschaden*.

Davi - Qu'est-ce que c'est ?

Dalisay - Tu connais la carte ?

Davi - Oui.

Dalisay - Que tu utilises dans les voitures.

[...]

Dalisay - Si tu te gares dans les parkings, tu as toujours cette carte dans ta voiture. Je les fais.

Davi - Oh, ok.

Dalisay - Mais c'est *Heimarbeit*. Des tâches comme ça. Mais le salaire est seulement de 450 €.

Davi - Oh, ok.

Dalisay - Pas tant que ça, ça fait déjà 20 000 pesos, c'est suffisant pour envoyer les enfants à l'école. Mais mon mari m'a toujours aidée à envoyer l'argent aux Philippines pour aider (Entretien avec Dalisay, 2019, p. 10-11).

Dalisay a eu de la chance. Elle s'est trouvé un mari qui l'aide dans le soutien qu'elle tient à apporter à sa famille aux Philippines. La nouvelle vie qu'elle s'est bâtie en Allemagne lui permet également de vivre entre son pays d'origine et celui d'installation, ainsi que de gérer à distance (à l'aide de sa mère) son restaurant et ses six employés. Du point de vue de la position au sein de la hiérarchie de classe dans les pays d'origine et d'installation, on aurait tendance à envisager son parcours comme une trajectoire de déclassement plutôt que d'ascension – Dalisay est agent de stationnement en Allemagne, alors qu'aux Philippines, elle est commerçante. Cependant, si l'on considère la question de l'hétérogénéité des appartenances et des vécus en lien avec la classe sociale et les éventuels facteurs qui les rendent plus complexe – dans le cas de Dalisay, avant tout l'injonction à l'aide au groupe –, on se rend rapidement compte de la « part d'ascension » présente dans la trajectoire de quelqu'un qui vit une vie relativement confortable entre l'Allemagne et les Philippines tout en pouvant aider les siens et maintenir en fonctionnement son restaurant à Manille, et en même temps de l'obligation dans laquelle elle se trouve de négocier les conditions de cet ascension (et d'en gérer les conséquences) :

Dalisay - Pour moi, dans ma situation, mon mari me plaît, je l'aime maintenant, mais pas de la même manière que ce que tu ressens, ou que tu es tombé amoureux, ou de cette façon.

Davi - Pas comme ça.

Dalisay - Pas comme ça. Parce que je pense que j'ai besoin de mon homme. Je sais aussi que c'est lui qui, quand je vieillirai, pourra me tenir dans ses bras. Il peut tout me donner.

Davi - C'est vrai.

Dalisay - Ouais. Mais je me suis aussi promis que cet homme, peu importe si je l'aime ou pas, si je ne l'aime pas comme ça, j'ai promis que je prendrai soin de lui dans un avenir comme celui-là. Mais l'amour, je pense que ce n'est pas [rires]. Ce n'est pas la première raison pour laquelle tu te maries avec un Allemand (Entretien avec Dalisay, 2019, p. 19-20).

[...]

Dalisay - Oui (00:40:30) ce n'est pas ma façon d'aimer les hommes. Je pense que mon mari m'aime, parce que je ne suis pas bonne au lit mais je lui donne ce qu'il veut.

Davi - C'est-à-dire quelqu'un qui s'occupe de lui ?

Dalisay - Il me voit dans l'avenir comme quelqu'un qui pourra s'occuper de lui aux Philippines, parce que c'est le rêve de mon mari, retourner aux Philippines, parce que le loyer là-bas pour les - (Entretien avec Dalisay, 2019, p. 20).

Dalisay négocie la « part d'ascension » qu'on peut déceler dans sa trajectoire en donnant à son mari ce qu'il recherche – de la compagnie et du soutien lors des moments de difficulté –, pour recevoir en contrepartie la même chose, à savoir quelqu'un à ses côtés qui l'épaule pour faire face aux contretemps de la vie – et la possibilité d'aider sa famille ainsi que de vivre une vie confortable entre les Philippines et l'Allemagne. Cela soulève deux questions fondamentales relatives à l'ascension (et au déclassement). La première est que l'une comme l'autre s'accompagnent généralement d'un prix à payer, qu'il s'agisse de la résistance que l'on peut opposer de manière à affronter le désenchantement vis-à-vis des espoirs de l'avant-migration ou à surmonter des obstacles de la vie quotidienne ou de la nécessaire gestion des paradoxes de l'ascension – un ensemble d'éléments que nous venons d'observer chez Eudora ou Dalisay. La seconde est que la contradiction la plus remarquable relative à l'ascension s'exprime justement par le besoin de l'individu qui réalise une quelconque forme d'ascension de gérer les conséquences de cette dernière, car en fin de compte, celle-ci se produit toujours en interaction avec autrui (les autres individus et les structures plus larges au sein desquelles nous existons en tant qu'acteurs sociaux).

#### §. VII - Les nuances de l'ascension

Nous avons jusqu'à présent traité de la complexité de l'ascension et des difficultés à la saisir à partir de trajectoires migratoires humainement riches. Toutefois, dans certains cas, plutôt inhabituels, on peut être amenés à observer des formes d'ascension (et de déclassement)



incontestablement moins ambiguës et moins paradoxales. En l'occurrence, l'hétérogénéité des appartenances et des vécus en lien avec la classe sociale et les éventuels facteurs qui les rendent plus complexe n'engendrent pas de contradictions suffisamment fortes pour « brouiller » le sens de l'ascension au point de perturber son identification (il en est de même pour le déclassement). C'est le cas de Sampaguita, chez laquelle on observe une « part significative d'ascension » par rapport à la position occupée précédemment au sein de la hiérarchie de classe aux Philippines :

Davi - Et pourquoi penses-tu que parfois les gens, ils, je ne sais pas, ils sortent avec des étrangers, et finalement, ils se marient et viennent à - ?

Sampaguita - Oui, parce que c'est - la vie est plus facile ici qu'aux Philippines. Aux Philippines, si tu es Philippin, c'est vraiment difficile. Pas comme maintenant, parce que maintenant, ça devient mieux que dans ma vie -

Davi - De ton temps.

Sampaguita - De mon temps, avant. Maintenant, c'est - il y a plus d'emplois ; il y a plus d'emplois qui sortent déjà, qu'à mon époque.

Davi - Ça va mieux.

Sampaguita - De mon temps, avant, ce n'était pas comme ça.

Davi - Humm.

Sampaguita - C'était vraiment difficile.

Davi - Et est-ce que tu penses que cet élément a compté dans ton choix ?

Sampaguita - Oui, parce que, regarde, ok, je viens ici, et je dis, ok, je vais à l'étranger. Je me marie, ok, bien sûr, c'est mieux qu'aux Philippines parce que, si tu vas à l'hôpital aux Philippines, tu paies tout. Ouais, ok, c'est un point. Maintenant, regarde, ma sœur, elle a un très bon travail. Elle ne veut pas se marier avec un étranger parce qu'elle a un bon travail. Pourquoi se marierait-elle ? Elle a un bon travail. Ma sœur est manager, et ingénieur, elle va à New York pour faire un séminaire, et mon autre sœur - et nous avons aussi ce système - comme, en Allemagne, elles ont cette - c'est une carte - une carte de santé - et quand elles vont à l'hôpital, elles n'ont pas besoin de payer.

[...] (Entretien avec Sampaguita, 2019, p. 27-28).

Chez cette enquêtée, la « part significative d'ascension » est plus aisément identifiable que chez d'autres, comme Jimena, Laura ou Eudora. Cet élément, ajouté à un vécu et à une appartenance de classe tout aussi facilement repérables et à la non-incidence d'autres éléments qui les rendraient plus complexes, font que le sens de l'ascension sont ici indéniablement plus facile à situer : par rapport à la position qu'elle occupait auparavant au

sein de la hiérarchie de classe aux Philippines et à son vécu – Sampaguita travaillait en tant que manager d'un restaurant –, la protection sociale dont les travailleurs peuvent disposer en Allemagne et les conditions de vie dans ce pays indiquent clairement dans ce cas une amélioration des conditions de vie, qui ne laisse (la plupart du temps) pas place à l'ambiguïté. Toutefois, l'existence de tels cas ne rayent pas d'un trait toutes les contradictions. En effet, la position occupée au sein de la hiérarchie de classe en Allemagne vient de temps en temps rappeler combien il peut être complexe de saisir le sens de l'ascension ou du déclassement, comme en témoignent les mots de Sampaguita au sujet de la vie des infirmières ou de sa propre expérience en tant que personnel de cuisine d'un restaurant :

Sampaguita – [...] Le travail d'infirmière ici est difficile pour elles.

Davi - Difficile comment ?

Sampaguita - Parce que les infirmières ici font tout.

Davi - Les horaires ?

Sampaguita - Oui.

Davi - Oh, c'est probablement difficile.

Sampaguita - Dur, c'est vraiment dur, oui.

Davi - Oh oui, et tu penses qu'elles aiment cet endroit ?

Sampaguita - Bien sûr qu'elles se plaisent ici, d'abord parce qu'elles sont payées. C'est vraiment - personne ne gagne ce qu'elles gagnent ici - personne ne gagne cela aux Philippines, en tant qu'infirmière -

Davi - Ok, elles ne sont pas payées, comme - pas comme ici ?

Sampaguita - Les infirmières - non, elle a dit (une amie à Sampaguita), je pense, 200 euros par mois, comme infirmière.

Davi - 200 euros ?

Sampaguita - Oui.

Davi - Mais aux Philippines, ce n'est pas beaucoup ou c'est beaucoup ?

Sampaguita - C'est beaucoup, 12 000 pesos, c'est beaucoup d'argent.

Davi - C'est bon pour les... ?

Sampaguita - Oui, oui, mais elles ne sont pas aussi - elles ne sont pas - elles travaillent juste vraiment comme infirmière. Elles ne font pas - elles ne vont pas - elles ne sont pas capables de donner une douche aux patients.... elles ne vont pas – c'est juste un travail vraiment léger.

Davi - Ok.

Sampaguita - Non - ici c'est dur, mais tu gagnes vraiment beaucoup (Entretien avec Sampaguita, 2019, p.36-37).

[...]

Sampaguita – [...] J'ai travaillé d'abord dans le restaurant, en cuisine. C'était très dur pour moi, parce que ce genre de travail n'existe pas aux Philippines. Le premier jour où j'ai travaillé, j'ai vraiment pleuré {rires}.

Davi - Oh oui, bien sûr, probablement très dur.

Sampaguita - C'était vraiment, vraiment dur, oui, et, tu sais, j'étais manager aux Philippines, et tu viens ici, tu es juste rien. Tout le monde dit : « Fais ci, fais ça, fais comme ça ! », et donc... (Entretien avec Sampaguita, 2019, p. 14-15).

La référence de Sampaguita à la situation des jeunes infirmières qu'elle côtoie depuis longtemps en Allemagne, ainsi que le récit de son propre vécu, mettent en avant le fait que même dans des cas comme le sien, les contradictions ne disparaissent pas – bien qu'elles semblent toujours liées à un sens de l'ascension nettement moins ambigu que dans d'autres trajectoires de vie. Ce dernier point nous permet de soulever un dernier point à notre sens fondamental : le sens de l'ascension ou du déclassement est par excellence contradictoire et paradoxal, car il est à la fois le résultat d'oppositions socialement perçues comme étant incompatibles – migrer et ne pas trouver « l'eldorado » qu'on se représentait ou se retrouver en voie de déclassement tout en étant perçu par certains comme ayant effectué un parcours d'ascension – et d'affirmations qui contredisent des idées reçues – à l'instar de la résistance que les femmes peuvent parfois opposer vis-à-vis de l'oppression qu'elles vivent. Cela est dû, selon nous, au caractère consubstantiel des rapports sociaux, à savoir que chaque rapport social (de race, de classe, de génération, de sexe...) ne peut déterminer que partiellement le champ qu'il construit, ou encore au fait que ces mêmes rapports sociaux « [...] Sont mêlés de façon inextricable, ils interagissent les uns les autres et structurent [...] ensemble, tout en engendrant des contradictions et des paradoxes, [...] la totalité du champ social » (Pfefferkorn, mentionné dans Kergoat, 2011, p. 19). Par conséquent, la quête du sens de l'ascension ou du déclassement (et de la résistance aux paradoxes de l'une ou aux conséquences de l'autre) demande toujours de porter un regard qui se veut attentif par rapport aux « plaques tectoniques » qui délimitent des frontières toujours minces et interconnectées entre les différents rapports sociaux (de sexe, de race, de génération...).

## Section II - Rapports sociaux de sexe et résistance

Nous avons montré plus haut en nous polarisant sur les rapports de classe que les actes de résistance sont caractérisés par une tension permanente entre ce qu'ils engendrent, à savoir des « espaces de liberté », et ce contre quoi ils se heurtent en permanence : l'ordre inégalitaire, lieu de la domination. Cette première question nous amènera à un deuxième aspect, que nous tenterons de mettre en évidence au cours des paragraphes suivants centrés cette fois sur les rapports sociaux de sexe. Il s'agit du fait que les paradoxes en question constituent non seulement un indice utile pour penser la résistance, mais qu'ils peuvent aussi représenter une opportunité pour saisir à la fois la complexité de ce à quoi on est amené à résister en tant qu'êtres sociaux et la complexité du processus de résistance en lui-même. Finalement, cette deuxième question, jointe à la première, nous conduira à une troisième interrogation au sujet des limites de la résistance, qui fera à la fois office de clôture de ce chapitre et d'ouverture du chapitre suivant.

### §. I - Les paradoxes de la résistance et les rapports sociaux de sexe

Dans les sections antérieures, nous nous sommes concentrés sur les paradoxes liés aux rapports sociaux de classe. Nous l'avons fait en nous intéressant à la question du déclassement et de l'ascension. Dans les paragraphes qui suivent, nous évoquerons d'autres paradoxes : ceux liés à la résistance à l'oppression en lien avec les rapports sociaux de sexe. À ce titre, nous nous pencherons sur les catégories de la division socio-sexuée du travail et sur l'idéologie de genre (et sur leurs conséquences). Ce sont en effet à notre sens les deux catégories qui permettent le mieux de développer notre raisonnement. Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous semble essentiel de préciser ce que l'on entend par division socio-sexuée du travail et par idéologie de genre, puis ce que l'on entend par rapports sociaux de sexe. Pour ce qui est de la division socio-sexuée du travail, nous nous appuyons sur les travaux de Danièle Kergoat (2001; 2011; 2012), pour laquelle cette dernière se rapporte à l'assignation prioritaire, dans de nombreuses sociétés humaines, de la sphère reproductive aux femmes et de la sphère productive aux hommes (Kergoat, 2001). Cette forme de division du travail implique deux principes : celui de la hiérarchie, selon lequel le travail d'une femme vaut moins que celui d'un homme, et celui de la séparation, d'après lequel il y aurait des travaux de femmes et des travaux d'hommes (Kergoat, 2001). L'idéologie de genre correspond quant à elle aux croyances et aux modèles de comportement, bref, à une *doxa* (de sexe) qui organise

socialement l'interaction familiale ou professionnelle entre les hommes et les femmes (Haicault, 2000). Finalement, le rapport social de sexe fait référence à une forme de tension où les groupes sociaux se battent entre eux pour produire de la société, et où l'enjeu est la catégorisation du travail, ce dernier étant défini en tant que production du vivre (Hirata & Zarifian, cités dans Kergoat, 2013). Le rapport social de sexe se caractérise donc par l'exploitation du travail salarié ou non salarié, marchand ou non marchand, formel ou informel (de la classe des femmes par la classe des hommes), ainsi que par l'exploitation du travail domestique (d'une manière générale de la classe des femmes par la classe des hommes, mais aussi des femmes des classes défavorisées par les femmes des classes aisées) (Kergoat, 2001). Au sujet spécifique du travail domestique, ajoutons que celui-ci peut être compris soit comme un mode de production domestique (Delphy, 2013) soit comme une relation de service, cette dernière étant entendue ici au sens de la mise à disposition du temps des femmes au service de la parenté (Kergoat, 2001). Enfin, précisons au passage que la conception des rapports de sexe adoptée ici implique également de prendre en compte les questions liées à la subjectivité des individus, le travail étant défini en tant que production du vivre – ce qui inclut non seulement la transformation de la nature, mais aussi la production de soi (Déjours, 2016).

Au sein de la littérature sur les migrations internationales, les rapports de sexe sont analysés à partir de catégories diverses (de la famille ou du mariage à la sexualité, de l'agencité des femmes au monde du travail, de l'identité aux discriminations). Lorsque les recherches portent sur les migrations philippines, ce sont notamment les questions du mariage et du monde du travail qui attirent le plus l'attention (Salazar Parreñas, 2015; Constable, 1997; Piper & Roces, 2003; Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017; Ishii, 2016). Quand le sujet est celui de la résistance des femmes à l'oppression, certaines chercheuses (Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017) privilégient, comme nous avons pu le voir dans les chapitres III et V, une analyse à partir du concept d'*agency*. Quelle que soit l'approche adoptée, la première n'excluant pas la seconde, la plupart des auteures insistent sur la possibilité qu'ont les migrantes de résister aux conséquences de l'oppression. De même, et indépendamment de leur posture théorique, beaucoup d'entre elles mettent aussi l'accent, au sujet de la résistance à l'oppression, sur les contradictions qui peuvent émaner du processus de lutte lui-même. Pour ce qui est de notre propre posture, nous adopterons, comme déjà indiqué, la perspective selon laquelle résister signifie bâtir des tactiques pour affronter, contourner ou atténuer les problèmes de la vie quotidienne qui adviennent de la position des sujets au sein de la

hiérarchie sociale, les marges de manœuvre de ces derniers pour affronter ces problèmes variant selon leur position (Certeau, 1990 ; Scott, 2019).

#### §. II – L'hétérogénéité de la construction des catégories de genre et de résistance

Comme dans les cas du déclassement et de l'ascension, nous partons du principe que, pour saisir le sens des paradoxes liés aux rapports sociaux de sexe, pour les définir en tant que tels et pour comprendre la résistance aux conséquences de ces derniers, il est important de s'intéresser à ce que nous avons appelé la « perspective des sujets ». Cette posture est à notre sens la plus opérante pour dévoiler la complexité de telles contradictions et pour révéler les manières dont les individus « naviguent dans ces paradoxes de genre » de manière à résister à l'oppression (et à trouver des solutions face aux obstacles, très concrets, qu'ils doivent surmonter) :

Davi - Je vois. Et - et quand - tu es arrivée ici, je veux dire, est-ce que tu voulais - je veux dire, est-ce que tu avais prévu de travailler ou pas ?

Laura - Oui - Non, parce qu'avec un enfant, c'est difficile d'avoir un travail. Je veux dire que j'ai réalisé que - je le savais. C'est qu'ici - parce que tu n'as pas quelqu'un pour t'aider. Tu ne peux pas aller travailler. Tu dois attendre que l'enfant ait douze ou treize ans avant de pouvoir retourner travailler. Alors, euh, je suivais juste le cours de langue, tu sais, quand Pia était encore petite, ma fille, alors le travail, euh -

Laura - Je n'étais pas vraiment - parce que je venais de prendre ma retraite, tu sais, la retraite, oui. J'ai travaillé toute ma vie et soudain, c'est comme si je me disais : « oh, je suis en vacances ». Et donc, je ne pense pas à...

Davi - Mais quel âge avais-tu quand tu as démissionné de ton contrat aux Philippines ?

Laura - Quand on a emménagé ici, j'avais déjà trente - trente-trois ou trente-quatre ans. Quand nous avons emménagé ici avec Pia.

Davi – Ouais. Donc tu dis qu'ils n'ont pas vraiment...

Laura - Non, tu sais, parce que j'étais - je - jusqu'au moment où j'ai eu 33 ans, ça marchait encore. C'est vrai. Et donc, euh, pour, je - j'ai aussi remarqué que pour pouvoir travailler ici, il fallait étudier. Hum humm. Alors, comment pourrais-je aller à l'université alors que Pia est encore petite ? Je veux dire, je suis seule. Ouais. Donc je ne pourrais pas - avec un cours de langue, je suivais le cours de langue le soir -

Laura - Et donc, il est libre le soir pour s'occuper de Pia. Donc, les cours de langues pendant la nuit, je sors et je vais à l'école, parce que Pia doit être - ne doit pas être seule. C'est vrai. Ma - notre fille, tu sais.

[...]

Laura - Donc, quand il travaille pendant la journée, je suis seule avec notre fille et pendant la nuit, je vais à l'école pour suivre des cours d'allemand et il est avec notre fille pendant la nuit.

[...]

Laura - Parce qu'il n'y a pas de tantes ou de sœurs, ou, personne pour s'en occuper, tu sais.

Davi - Mais par exemple tu - tu, euh - comment était le - tu sais - -le jardin d'enfants, par exemple.

Laura - Ouais. Le jardin d'enfants, ouais. C'était pendant la journée, au jardin d'enfants. Mais je dois aller la chercher à midi. Non, pas pendant le jardin d'enfants à Brême, ce n'est pas toute la journée.

Davi - Oh, ok.

Laura - C'est seulement pendant la moitié -

Davi - la moitié de -

Laura - Seulement le matin...

Laura - Seulement le matin, ouais, ouais. Donc c'est pour ça que ce n'est pas - parce que c'est un État différent, un jardin d'enfants différent. Il se peut qu'il y ait des jardins d'enfants ici (à Saarbrücken) qui fonctionnent toute la journée, mais je ne pense pas (Entretien avec Laura, 2014, p. 64-67).

[...]

À l'image de son vécu du « déclassement », Laura ne vit pas mal le fait de devoir renoncer au travail pour rester à la maison avec son enfant en bas âge. Comme nous l'avons brièvement évoqué plus haut, cela attire l'attention sur les différences culturelles de construction des catégories de genre. Les oppositions souvent énoncées entre public et privé, entre culture et nature, de même que le fait que les femmes puissent sortir du seul domaine de la reproduction pour partager avec leurs conjoints hommes, à part égale, à la fois la production et la reproduction, ne revêtent donc pas le même intérêt là où toutes ces catégories sont socialement et culturellement construites autrement. Néanmoins, et c'est bel et bien là où réside le sens du paradoxe (et ce qui le définit en tant que tel), si Laura ne vit pas mal le fait de rester à la maison, elle saisit tout de même l'opportunité de pouvoir étudier le soir et de laisser, ne serait-ce qu'en soirée, l'enfant en bas âge avec son conjoint. En d'autres termes, si le fait de rester à la maison ne lui pose aucun problème, puisqu'elle est « retraitée », il est néanmoins important de conserver un temps pour soi et ce temps est celui pendant lequel le mari n'est pas là. Ainsi, la façon dont Laura vit et se représente des catégories telles que la famille ou le travail nous permet de réfléchir au sens du paradoxe en question par rapport à

une société d'origine où l'idéologie de genre et la division socio-sexuée du travail tendent d'une manière générale à amener – comme en « Occident » –, à partir des fondements de la hiérarchie (« le travail d'une femme vaut moins que celui d'un homme) et de la séparation (il y a des métiers « de femmes » et des métiers « d'hommes ») (Kergoat, 2001), les femmes à occuper des positions inférieures au sein de la hiérarchie sociale. Faire ainsi référence à ce paradoxe est à son tour fondamental, car si la société philippine est tout aussi profondément irriguée par une certaine *doxa* de sexe qui construit les représentations de la vie sociale sur les hommes et les femmes, il est indéniable, comme nous venons de voir, que l'appropriation de celles-ci ne se fait ni de façon homogène, ni de la même manière qu'au sein des « sociétés occidentales ». Cette dernière observation nous amène au cœur de la question, puisqu'elle nous permet de mieux comprendre le sens de la résistance opposée par Laura dans sa tentative de construire des « espaces de liberté » et dans quelle mesure cette résistance reste avant tout cohérente avec sa manière dont elle se représente la famille ou le travail :

Laura - Euh, mais ici - Quand nous avons emménagé en mille neuf cent quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept. Pia avait déjà, je pense, onze ou douze ans. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à aller à l'université, ici - Donc, à l'université de sociologie, ils avaient une offre - une offre, avant que je ne la lise dans le journal, parce que bien sûr, je savais déjà lire l'allemand.  
[...]

Laura - Euh, euh, il y avait une étude expérimentale de l'université, les femmes, euh -

Laura - *Multiplikatoren* -. Elles étaient juste tellement - avec le féminisme. Ouais, ils essayaient juste de d'impliquer les études et l'université. Le féminisme aux Philippines, on ne dit pas féminisme, c'est pratiqué. Ouais. Que les femmes, elles ont des voix et il peut juste aller travailler et elles peuvent juste aller, tu sais, après les études, travailler immédiatement, parce que tu as les parents, la famille élargie qui peut t'aider. Ici, tu es seule.

Laura - Et quand j'ai étudié à l'université, c'est à ce moment-là que j'ai réalisé la difficulté des femmes ici, des femmes allemandes. Parce qu'elles doivent d'abord terminer leur diplôme, l'université, euh, après, elles se marient ou - pendant leurs études et elles se marient et elles ont des enfants. C'est soit qu'elles ne peuvent plus finir leurs études parce qu'elles ont des enfants, ou soit c'est juste leurs enfants pendant tant d'années et elles ne peuvent plus exercer ce qu'elles ont appris.

Laura - Et dans mon cas, c'est - c'est une chose différente. Oui, c'est différent. Après les études, nous pouvions encore exercer, nous pouvions encore aller travailler. Et donc, ce que nous avons appris, nous pouvons l'exercer, tu sais. Euh, dans notre profession. Et ici - euh, c'est exactement ça, c'est l'étude qui a été faite à l'université ici en *Saarland*, que les - les femmes ne pouvaient vraiment plus. C'est pourquoi il n'y a que des hommes dans les professions libérales ici. Oui, ils ont...

Laura - Et - et le féminisme pour eux, c'est toujours quelque chose comme un combat. Ouais. Et donc, quand je leur disais pendant nos cours, je leur disais que je ne pouvais pas vraiment m'y adapter, parce que je - je veux dire que la société d'où je viens adopte une méthode



différente. Ouais. Je veux dire que nous avons déjà eu tant de femmes présidentes. Ouais. La première, c'était Corazon Aquino et la seconde, Gloria Macapagal. Je veux dire que les femmes ont toujours eu un rôle à jouer.

Laura - Ouais. Et ici [rires], quand j'ai fait ces études, c'était pendant sept semestres, je les ai faites ici. [Rires] C'est à ce moment-là que j'ai été irritée par mon mari, parce que tout à coup, il a dit : "Euh, le féminisme féministe", tu sais, et il y avait quelque chose comme s'il ne pouvait pas comprendre, que je prenne des cours ici. Mais alors, c'est l'autre partie de moi que je pense qu'il n'a pas vu. Oui, mais pendant tout ce temps, il a eu affaire à moi, mais j'étais déjà très libre [rires].

Davi – [Rires]

Laura - Oui [rires], alors il disait - parce que je pense, euh [rires] - il était bien sûr - c'était aussi un horaire différent vraiment, parce que j'étudiais déjà et il venait ici et il était seul, tu sais, je n'étais plus là et -

Laura - C'était en fait à cause des études que je faisais. J'ai étudié ici à Sarrebruck, mais pas à Brême. Donc, quand Pia avait déjà onze ou douze ans, c'est la raison pour laquelle -

Davi - et, par exemple, comment - comment était la - à la maison, par exemple, quand tu es arrivée ici et que vous avez commencé à vivre ensemble et à vivre ici en permanence. Euh, comment par exemple - Euh, qui s'occupait par exemple de Pia, nettoyait la maison, faisait comme ça, euh, le travail domestique et, et - Comment était-ce - Qui s'occupait de la maison, de Pia.

Laura - Moi - Je veux dire, s'il m'a aidé, il m'a aidé, euh - Genre, c'est un nouveau défi pour moi. Je n'ai jamais fait le ménage aux Philippines, parce que je travaillais. Ouais. Donc, voilà quelque chose de nouveau. Et en plus, j'adore ça. Tu sais, la cuisine est toute... D'une certaine manière, quand tu entres dans un appartement, tout est complet ici. Tu sais, tu serais le - et c'est - c'est un nouveau - un nouveau travail pour moi.

Davi - Quelque chose de nouveau.

Laura - Quelque chose de nouveau. C'est un nouveau monde. Je l'adore. L'énergie était là. (Entretien avec Laura, 2014, p. 68-70)

Les « espaces de liberté » et les pratiques de résistance que Laura construit à partir des conditions matérielles d'existence qui « nourrissent » sa vision de monde sont façonnés à l'image de celle-ci. En ce sens, le discours tenu à propos du féminisme ou la naturalisation de l'impératif du rôle de mère/épouse, qui reste intouché, ne font que nous révéler davantage cette perception des choses, si profondément frappée du sceau à la fois de la *doxa* de sexe au sein de laquelle elle baigne par le biais des pays d'origine et d'installation, de son origine de classe (un élément que nous avons souligné dans les parties précédentes), de la manière dont les deux sociétés, philippine et allemande, traitaient – et traitent encore – le problème de la prise en charge de la reproduction sociale dans des contextes où les femmes participent de plus en plus au marché du travail et, enfin, d'un facteur générationnel de taille – notre expérience de terrain et la littérature présagent en effet, depuis quelques années déjà,

d'importants changements dans les façons dont les générations actuelles d'hommes ou de femmes philippins approchent certaines catégories comme la famille ou le rapport au travail.

### §. III - L'hétérogénéité des paradoxes

#### a. Tensions

Les contradictions qui ont trait aux rapports sociaux de sexe, et donc à la manière dont on résiste aux conséquences de l'oppression liée à ces derniers se caractérisent également par leur diversité. Encore une fois, ces paradoxes (et leur sens) se manifestent parfois de manière très distincte chez des sujets dont l'origine sociale n'est pas si différente, nous dévoilant toute leur complexité et leur subtilité – et ouvrant la voie à d'autres questions en lien avec la résistance à l'oppression :

Davi - Et ton travail ?

Pepita - En fait, mon mari n'aime pas que je parte travailler.

Davi - Il n'aime pas ?

Pepita - Il n'aime pas. La première fois, il m'a dit : « Pourquoi vas-tu travailler ? ». J'ai répondu : « Je veux travailler pour pouvoir t'aider un peu et envoyer de l'argent aux Philippines, ça coûte beaucoup d'argent. Et aussi pour mes besoins de base, tu n'as plus besoin de me donner cet argent ». Et, très important, je veux une autre ambiance, pas seulement à l'intérieur de la maison. Quand tu travailles, tu es obligée de sortir et de te mêler aux gens. C'est pour ça que j'ai choisi ce travail, parce que je peux parler aux gens. J'aime ce travail, mais j'ai dit à mon mari que je voulais avoir ma propre entreprise, parce que je veux avoir un restaurant. Mais il ne me fait pas confiance, parce qu'il dit : « Tu ne peux pas faire ça. Tu n'es pas prête ». Comment dites-vous cela en anglais ? Tu n'es pas capable.

Davi - Oui, capable.

Pepita - Oui, tu es incapable de faire ça. Mais je lui ai dit, je peux le faire, j'ai appris à faire des affaires. Mais je sais qu'en Allemagne, il est très difficile de faire des affaires, contrairement à notre pays. J'ai dit : « Ok, je travaille un peu près toi, mon mari ». Je fais la cuisine tous les jours, je fais toutes les choses tous les jours parce que mon mari n'a pas le temps de m'aider à la maison.

Davi - Il travaille de -

Pepita - Du matin au soir, jusqu'à minuit (Entretien avec Pepita, 2018, p. 16).

Chez Pepita, dont nous avons vu la trajectoire dans le chapitre précédent – et dans une certaine mesure également chez Jimena, comme l’indique l’extrait ci-dessus –, le sens des paradoxes liés aux rapports sociaux de sexe réside plutôt dans le fait mal supporter de ne pas pouvoir travailler hors du foyer, tout en investissant davantage l’espace domestique qui est déjà son apanage. Ce paradoxe révèle d’autres éléments importants au sujet du sens de la résistance. Tout d’abord, on observe qu’il engendre une forme de résistance qui, à la différence de l’exemple précédent, se construit dans des « luttes de l’immédiat » au sein desquelles la tension entre l’ordre de la division socio-sexuée du travail, la *doxa* de sexe et les aspirations individuelles se fait bien davantage sentir. Ensuite, et c’est un deuxième point important, il s’agit d’une forme de résistance où l’on perçoit non seulement plus aisément la frontière qui se dessine entre les attentes des unes et des autres dans le cadre de la division socio-sexuée du travail et de l’idéologie de genre, mais aussi les manières dont les individus peuvent éventuellement manipuler ces dernières pour créer les « espaces de liberté » au sein desquels des alternatives ou des moyens de contournement de l’oppression sont toujours en devenir (et potentiellement tangibles). Finalement, et c’est le troisième élément, la tension évoquée dans le premier point révèle une vision du monde diamétralement opposée à celle de Laura, où entrent en jeu le besoin pressant de l’entraide à distance (pouvoir aider les siens) et l’envie d’échapper à une existence restreinte aux limites de l’espace de la reproduction. Cette troisième question soulève un dernier aspect qui ne peut à notre sens rester sans commentaire, à savoir que l’hétérogénéité des appartenances et des vécus en lien avec le genre, deux éléments qui impliquent en outre de concevoir celui-ci à partir de sa diversité au sein d’une même société, et des éventuels facteurs qui complexifient ces vécus ou appartenances, à l’instar de la classe sociale, de la génération ou d’éventuels éléments idiosyncrasiques, dévoile au bout du compte une vision du monde (et une approche des catégories de la famille ou du travail) façonnée par la diversité d’origines de classe, de parcours de vie, de caractéristiques personnelles, bref, d’autres composantes qui engendrent d’autres sens de la résistance et d’autres « espaces de résistance » et « moyens de résistance ». Ainsi, l’acte de résister peut se référer à des pratiques aussi variées que trouver « des brèches » au sein d’un arrangement « traditionnel » ou tenter d’échapper, par le biais du travail, à une existence limitée aux confins de la reproduction. De même, les « espaces de résistance » et « moyens de résistance » peuvent être tout aussi variés, allant de la confrontation ouverte à la négociation, en passant par la recherche d’alliés ou par le renoncement stratégique, etc.

## b. Ruptures

Le sens des contradictions dont nous avons pu explorer ci-dessus l'hétérogénéité, et qui nous ont en outre permis de dévoiler progressivement la diversité des logiques et des « espaces de résistance » que ces femmes ont pu construire, peut aussi se décliner sous des formes différentes et révéler par là même d'autres articulations et subtilités possibles concernant la résistance à l'oppression :

Luzviminda - Quand il a été affecté en Corée et en Arabie Saoudite, j'étais déjà mariée avec lui, oui, mais nous n'avions pas encore d'enfants. Après ça, après deux ou trois mois, ils (les soldats) sont rentrés à la maison, ouais, pour se détendre, comme des vacances, deux semaines, tu sais - ils n'ont que deux semaines de vacances, les militaires américains, et puis les choses - après un an, alors, j'ai eu mon fils, ouais, et puis il a dit : « Oh non, mon contrat ici est presque terminé ».

Davi - En Allemagne ?

Luzviminda - En Arabie Saoudite - je pense, en Arabie Saoudite - et puis il m'a dit : « Oh, je vais revenir à Pâques, alors vous devez vous préparer. » Je dois me préparer parce que tu vas y aller [rires], et alors je lui ai dit : « Oh, non, je ne peux pas venir avec toi ». Il a dit : « Pourquoi, qu'est-ce qui s'est passé ? » « Qu'est-ce que je vais faire ? Je vais arrêter de travailler ? ». Je lui ai dit. Mon mari sait que j'envoie de l'argent aux Philippines pour l'école et mon... donc, tu économises de l'argent. J'ai dit : « Ce n'est pas assez ». En Amérique, la vie est luxueuse. Ce n'est pas assez, ton salaire, si je ne suis pas - et nous avons un fils. Je sais, je sais ça, et puis il m'a dit : « Alors, qu'est-ce qu'on va faire ? » J'ai dit : « Tu restes là-bas parce que ton travail est là-bas. Je vais rester ici - mon travail est ici - mais mon fils reste avec moi ».

Davi - Oh.

Luzviminda - Il sait que mon fils vient vraiment de chez sa mère, hein, et alors j'ai pensé - c'est ce qu'il m'a dit : « D'accord, je vais te permettre de faire ça, mais si tu as vraiment un problème - je sais que tu vas avoir un problème ». Alors, d'abord, je ne lui rends même pas visite (00:59:50). Je ne lui dis jamais - ce que je fais ici à Stuttgart. Même mes amis disent : « Tu es vraiment folle, Luzviminda ».

Davi - Mais comment c'était, parce que vous viviez ici ; lui, il vivait aux États-Unis.

Luzviminda - Oui.

Davi - Vous étiez en couple ?

Luzviminda - *Nein*. Quand mon fils est allé à l'école secondaire, j'ai obtenu un passeport - un passeport philippin, oui. Tu sais, à Basay ?

Davi - Oui.

Luzviminda - Ils - trois fois, ils ne m'ont pas permis d'y aller, et puis ils m'ont dit : « Où est votre mari ? ». J'ai dit : « Je ne sais pas où est mon mari [rires] » (01:00:40), et puis on m'a dit : « Comment se fait-il que vous ne vous soyez pas présentée à l'armée ? » J'ai dit : « Je n'ai pas le temps pour ça. J'ai mon fils - je m'occupe de mon fils ».

Davi - Mais, pour vous, en tant que couple -

Luzviminda – Humm ?

Davi - Pour vous, en tant que couple, ce n'était - probablement difficile d'être, parce que vous (01:01:00).

Luzviminda - C'est vraiment difficile, mais, tu sais ---

Davi - Parce qu'un homme et une femme sont, comme, ensemble, n'est-ce pas ?

Luzviminda - Oui, ils sont censés l'être.

Davi - Oui, normalement.

Luzviminda - Mais, ah, mais dans mon cas, c'est moi qui dis à mon mari que, non, je ne peux pas, parce que je pense à ma famille aux Philippines.

Davi - Et tu penses que ce n'était pas - c'était un problème pour lui ?

Luzviminda - Oui, dans un premier temps, oui, il est vraiment...

Davi - Parce que, en tant que mari, il veut que sa femme soit avec lui, non ?

Luzviminda - Et puis je lui ai dit : « C'est bon. Si tu veux, tu peux venir ici ».

Davi - Il ne veut pas ?

Luzviminda - Il n'aime pas, parce que le temps ici n'est pas -

Davi - Mais vous êtes toujours mariés ?

Luzviminda - Oui.

Davi - D'accord.

Luzviminda - Jusqu'à maintenant, je n'ai pas divorcé de lui ; il n'a pas divorcé de moi. Nous sommes seulement séparés.

Davi - Mais, je veux dire, vous êtes un couple, ou pas ?

Luzviminda - Oui, nous sommes toujours mariés.

Davi - Oh, ok, mais est-ce que vous vivez en couple, ou vous êtes juste mariés ?

Luzviminda - Oui, il a dit - je lui ai déjà dit, si tu veux divorcer, je vais le signer.

Davi - Donc, pour toi, ce n'est pas un problème ?

Luzviminda - Pas un problème du tout.

Davi - Pourquoi ?

Luzviminda - Parce que -

Davi - Mais tu ne veux pas -

Luzviminda -- tant que mon bébé est avec moi, je m'en fiche.

Davi - Mais qu'en est-il de l'amour et... ?

Luzviminda - Je lui ai dit, si tu nous veux, reste avec nous, et il ne peut pas. C'est son problème (Entretien avec Luzviminda, 2019, p. 23-25).

Chez Luzviminda, les articulations et les subtilités possibles qui émergent se réfèrent à l'instant où le paradoxe n'arrive pas à faire surface et où la *doxa* de sexe et de division socio-sexuée du travail reproductif se trouvent « perturbées » par d'autres logiques, au point d'amener le sujet à une rupture ou à une impasse. Il s'agit ici principalement des logiques de classe et surtout d'injonction à l'entraide de groupe, car venir en aide à sa famille n'est pas urgent, mais important, et faire preuve de solidarité envers le groupe (de parenté) est crucial. L'« espace de liberté » construit par Luzviminda est celui de la rupture avec son mari, découlant d'une impasse qui durait déjà depuis des décennies quand nous nous sommes connus et qui a commencé en raison de son irréductibilité par rapport au fait d'aider sa famille restée aux Philippines. De surcroît, un autre point intéressant au sujet de la diversité de sens des contradictions, des logiques et des « espaces de résistance » est que le refus de Luzviminda de déménager aux États-Unis, chose qui aurait à son sens eu raison de la possibilité d'aider les siens, ne semble pas provenir principalement (ou pas du tout) d'un désir particulier de pouvoir continuer à travailler pour s'épanouir (comme dans le cas de Pepita ou de Jimena). Son opposition est surtout liée au fait d'aider les siens, qui prend le dessus sur tout le reste et nous amène à nous interroger, à l'aune notamment de notre expérience précédente de terrain, sur d'éventuels facteurs générationnels par rapport à des migrantes comme Analy (32 ans en 2019) en ce qui concerne l'entraide – a-t-elle le même poids pour ces nouvelles générations que pour les « pionnières » de la migration internationale, comme Luzviminda ?

### **Section III – Rapports sociaux de racisation et résistance**

#### Introduction

Dans les deux dernières sections de ce chapitre, nous continuerons de démontrer que les actes de résistance sont caractérisés par une tension permanente entre ce qu'ils engendrent, des

« espaces de liberté », et ce à quoi ils doivent s'affronter. Si la question de la tension inhérente aux actes de résistance reste encore en arrière-plan au long de ce chapitre, nous la mettrons davantage sur le « devant de la scène » en conclusion, de manière à introduire la question des limites de la résistance. Nous tâcherons aussi de continuer de développer la deuxième question fondamentale annoncée au début de ce chapitre : à savoir que les paradoxes sont non seulement un indice utile pour penser la résistance, mais qu'ils peuvent aussi constituer en eux-mêmes une excellente occasion pour saisir à la fois la complexité de ce à quoi on est amené à résister en tant qu'êtres sociaux et la complexité du processus de résistance en lui-même. Enfin, ultime précision, nous mettrons l'accent dans cette section sur les pratiques de résistance mises en œuvre dans le cadre des rapports sociaux de racisation.

#### §. I - Les paradoxes de la résistance et la racisation

Dans les parties précédentes, nous nous sommes concentrés sur les paradoxes liés aux rapports sociaux de classe et de sexe. Dans cette section, nous nous concentrerons sur la résistance aux conséquences de la racisation et sur le sens des paradoxes liés à celle-ci. Pour définir cette résistance, nous partons toujours de la définition de Certeau (1990), Giuliani, Laforgue & Payet (2008), James C. Scott (2019) et Payet (2014), qui aboutit à concevoir la résistance en tant que tactiques – lesquelles d'habitude « n'osent pas dire leur nom » – édifiées par des acteurs dont la faiblesse est conçue comme un processus (où l'on passe d'un état à l'autre, où l'on est plus ou moins faible...). Nous fondons toujours notre démonstration sur le principe selon lequel, pour saisir le sens des paradoxes liés aux rapports sociaux de racisation, pour les définir en tant que tels et pour comprendre la résistance aux conséquences de la racisation, il est important de s'intéresser à la « perspective des sujets ». Cette posture est à notre sens fondamentale pour lever le voile sur toute la complexité de tels paradoxes et faire la lumière sur les manières dont les individus expérimentent les « ambiguïtés de la racisation » tout en résistant à l'oppression (et en trouvant des solutions face aux obstacles, très concrets, qu'ils doivent surmonter seuls ou en groupe).

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est crucial de préciser que nous comprenons la racisation comme « un processus l'imputation raciale (extérieure ou auto-revendiquée) qui consiste en la naturalisation et l'essentialisation des différences produites socialement, historiquement et culturellement » (Bessone, 2014, p.326). En outre, pour réfléchir au sujet des migrations de femmes, il est selon nous également fondamental de penser la racisation en tenant compte des

similitudes que celle-ci peut avoir avec l'oppression sexiste, à savoir en tant que « hiérarchisation des groupes, stigmatisation et naturalisation des différences légitimant la hiérarchisation ; exploitation du travail productif des minorités ; discriminations ; production de privilèges économiques et symboliques pour le majoritaire » (Hamel, 2014, p. 329). Enfin, la racisation relève aussi à notre sens de rapports historiquement contingents qui lient et opposent des groupes sociaux dominants (sous-racialisés ou sous-racisés) et des groupes sociaux dominés (sur-racialisés ou sur-racisés) au sein de systèmes de pouvoir que la racialisation ou la racisation a vocation à justifier et à perpétuer (Bessone, 2014). C'est le cas notamment du rapport entre l'« Asie » et l'« Occident », ce dernier ayant impliqué au cours de l'histoire, dans un contexte de colonisation d'une part significative du continent asiatique par des nations occidentales pendant l'intégralité du XIX<sup>ème</sup> siècle et la majeure partie du XX<sup>ème</sup> siècle, une racisation progressive des populations « asiatiques ». À ce sujet, il nous paraît important de souligner que ce processus de racisation a historiquement pris des formes hétérogènes dans le temps et dans l'espace. Ainsi, la stigmatisation raciale des populations asiatiques n'a pas toujours eu les mêmes contenus, pour ce qui est des formes de manifestation, dans l'ensemble des nations occidentales ou dans les territoires colonisés. C'est ce qui explique notamment les différences de représentation de l'« Orient » par le vieux continent et par les États-Unis, dont l'approche a toujours été plus « floue », plus enracinée dans des expériences relativement récentes – à l'instar des deux guerres mondiales ou des échanges avec le Japon durant l'Ère Meiji – que celle des « Européens », cette dernière étant davantage ancrée dans la concrétude de l'expérience coloniale et dans l'ampleur de l'imagerie que celle-ci a engendrée au fil des siècles (Nakano Glenn, 1984 ; Saïd, 2005). Néanmoins, il est aussi indéniable que certains éléments concernant la stigmatisation raciale – et ses contenus – se retrouvent dans la plupart des contextes nationaux en Occident et ont des répercussions jusqu'à nos jours. C'est le cas d'aspects souvent évoqués au sein de la littérature sur les migrations asiatiques vers les pays développés, tels que la représentation des « hommes asiatiques » comme étant efféminés, des « femmes asiatiques » comme étant à la fois pudiques et sexuellement attirantes, ou des « Asiatiques » comme des travailleurs.euses acharné.e.s, inconditionnellement dédiés à leurs familles (Constable, 2003, 2005; Salazar Parreñas, 2015; Salazar Parreñas & Siu, 2007).



## §. II - La résistance à la racisation et le rapport à autrui

Dans la résistance à la stigmatisation raciale, il est avant tout question du rapport entre hétéro-perception et auto-perception, deux perspectives importantes à notre sens pour « chercher » le sens de certaines contradictions qui émergent de ce processus de résistance à la racisation et qui nous permettent de mieux le comprendre :

Davi - Ok. T'es-tu déjà sentie maltraitée ici en Allemagne à cause de tes origines, de ta langue ou de ta couleur de peau ?

Pepita - Oui.

Davi - Dans la rue ? Dans un supermarché ?

Pepita - Pas verbalement.

Davi - Pas verbalement ?

Pepita - Tu as l'impression de ne pas être à ta place. Quelque chose comme s'ils te regardaient de la tête aux pieds.

Davi - Et tu ressens ça ?

Pepita - Oui, j'ai l'impression qu'ils ne m'acceptent pas. Certaines de ces personnes sont des personnes âgées, la plupart d'entre elles.

Davi - Les jeunes ?

Pepita - Ils ne s'en soucient pas.

Davi - Comment te sens-tu lorsque cela se produit ?

Pepita - Je me sens très triste mais je dois l'accepter, car on ne peut pas plaire à tout le monde. C'est ce que je dis toujours. Quand je vois un Américain noir, ou un homme noir d'Afrique, parfois, je ne me sens pas très bien - j'ai peur, mais le traitement n'est pas comme si tu discriminais ces gens. J'ai peur. Comme lorsque l'Allemand a vu notre peau brune. Notre peau brune est la plus belle peau qui soit. Ils voient que tu es brune, petite, avec des cheveux noirs, le nez plat. Parfois, ils sont jaloux, parce qu'ils disent que nous sommes belles parce que nous avons cette couleur. Mais nous, les Philippins, nous n'aimons pas cette couleur, nous voulons être blancs. Nous voulons avoir un long nez.

Davi - Que penses-tu de cela ?

Pepita - Je ne me changerais pas, c'est moi. Il y a longtemps peut-être, je me suis dit que je voulais que mon nez devienne plus long, mais c'est Pinocchio, tu sais. Comme mon mari le dit, je suis belle, mon nez est beau, alors je suis satisfaite (Entretien avec Pepita, 2018, p. 27-28).

Chez Pepita, on peut constater que l'hétéro-perception est le *locus* de la stigmatisation raciale, alors que l'auto-perception constitue le lieu où cette stigmatisation est relativement problématisée et où l'on peut s'affirmer. Ce n'est pas toujours ainsi, comme lorsque la

stigmatisation raciale est reproduite également au niveau de l'auto-perception, un problème soulevé par Pepita elle-même, lorsqu'elle avoue sa fascination pour un trait phénotypique des « blancs » (le nez long). Néanmoins, chez Pepita, l'hétéro-perception traduite par les mots rassurants de son mari contribue aussi, avec l'auto-perception, mais sans problématiser la stigmatisation comme le fait cette dernière, à en contrecarrer les conséquences négatives. Le rapport entre hétéro-perception et auto-perception reflète le principal paradoxe concernant la stigmatisation raciale, qui est que l'hétéro-perception peut être à la fois son *locus* et le lieu d'affrontement de ses conséquences. De même, dans une sorte de prolongement de cette contradiction, l'auto-perception peut à son tour être un lieu de reproduction de l'hétéro-désignation (dans le processus même de racisation) ou bien un refuge où la stigmatisation raciale est symboliquement contrecarrée dans un espace (symbolique) où sa force normative peut être neutralisée. Ainsi, Pepita résiste doublement à la stigmatisation : par le biais de l'auto-perception, qui lui permet de s'affirmer et de questionner cette stigmatisation, et à travers l'hétéro-perception de son mari, qui représente non seulement un *significant other*, mais aussi un membre du groupe dominant de la société d'installation (après tout, il est Allemand).

Chez d'autres, comme Dira, le rapport entre hétéro-perception et auto-perception soulève la question de la relation entre la tutelle du groupe dominant et les possibilités de résistance, qui constitue en elle-même un second paradoxe crucial concernant la stigmatisation raciale :

[...]

Davi - Comment c'était ?

Dira - Dans un DM, j'étais avec ma fille [rires] - avec Corazón [sa fille] - à la photo, mais je voulais avoir - euh, pour faire quelques photos.

Davi - Kodak, oui.

Dira - Mais oui, Kodak, alors nous - je me suis assise là -

Davi - Les machines jaunes.

Dira - Alors les Allemands, je pense que c'était une riche Allemande, alors elle m'a dit - mais je m'étais à moitié assise sur le siège, mais - elle voulait le faire en premier, mais le sac sur - mes sacs, et ma fille était sur le - sur le plancher.

Dira - J'étais sous le - oui.

Dira - Mais elle m'a vraiment dit - elle a mis rapidement son sac, mais j'étais déjà à moitié assise, mais elle a vraiment dit, « Je suis en premier ».

Davi - « Je suis arrivée en premier » ?

Dira - Oui, parce que j'avais mon sac, alors j'ai dit, « Mais j'ai déjà appuyé dessus - pour ça - pour la photo », alors ma fille vraiment très en colère - parce qu'elle parle très bien allemand - elle a dit, « Ok, excusez-moi, ok, mais laissez-moi finir ça parce que c'est déjà dans le téléphone portable. C'est déjà en train de transférer... » ou quoi... qu'est-ce que c'est ? Oh, elle était vraiment très en colère, elle a pris le parapluie et a fait ça à moi et à ma fille.

Davi - Et que - qu'est-ce qu'elle a dit ?

Dira - Elle a dit, euh, « Bâtarde, *arschlo...* ». Elle a dit, « alors, stupide Asiatique - Asiatique, euh, elle ne peut pas comprendre, si stupide ».

[...]

Dira - Alors, une amie - une professeure - collègue de Hans [son mari] nous a vus, alors elle a dit - elle était allemande - et elle a dit, « Non, non, non, non, tu ne peux pas faire ça à - à Dira. Je comprends ce que tu dis, mais ne fais pas ça, parce que tu n'as pas le droit. Ce sont des personnes, elles sont comme nous ».

Davi - C'est vrai, oui.

Dira - Ouais, ouais, alors on a appelé un *Polizei* une fois, parce qu'elle a dit, « Non Maria, tu dois te plaindre de ça. Tu dois... »

Davi - Et tu es allée au... ?

Dira - Oui, oui, on y est allées, et puis Hans est venu aussi. « Non, tu ne peux pas faire ça à ma, euh, femme et à ma fille », donc (00:30:17) tellement stupide, et ensuite nous avons découvert qu'elle était surveillante dans une école aussi.

Davi - Cette femme qui était -

Dira - Dans une école à Hanach.

[...]

Dira - Où ma fille étudie maintenant.

Davi - Oh.

Dira - Elle a vraiment, euh, présenté des excuses à la *Polizei* et à Hans, à moi, parce que Hans a dit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Nous sommes tous des hommes, nous sommes des humains ». C'est bon. Je lui avais déjà dit : « Ok, tu as fait - tu - le siège est à toi. Tu peux t'asseoir, mais tu peux attendre, parce que je vais prendre le... » (Entretien avec Dira, 2018, p. 49-50).

Il s'agit ici d'affronter des actes de stigmatisation raciale, dans un exemple qui dévoile de manière subtile la « tension » entre la capacité et la volonté des sujets de se battre seuls, sans tomber dans une sorte de maternalisme ou de paternalisme misérabiliste et infantilisant, et l'importance du soutien de la part du groupe dominant, dont certains des membres sont

impliqués dans des actes de stigmatisation raciale. Chez Dira, cela concerne à la fois sa prise de position devant son mari, qui laisse supposer qu'elle était tout aussi déterminée à se défendre par elle-même dans la mesure du possible, et le rôle vraisemblable du soutien reçu de la part de ce dernier et de sa collègue dans l'efficacité de la réaction à l'acte de stigmatisation. À ce sujet, il est important de souligner combien les capacités linguistiques, les connaissances sur la société d'installation et la capacité de résistance acquises au cours de trajectoires de vie marquées par la débrouille peuvent contribuer à ce que les individus puissent se battre davantage seuls contre les actes de stigmatisation – et ainsi « s'émanciper » de la « tutelle » des membres du groupe dominant dans ce type d'occasion :

[...]

Vicky - Oh non, avec la famille, ils n'étaient pas racistes, mais ici, j'ai beaucoup d'expériences de racisme.

Davi - Peux-tu - par exemple ?

Vicky - J'ai travaillé à H&M - tu connais ce magasin ?

Davi - Oui, ici, dans la *Hauptstraße*.

Vicky - J'y ai passé huit ans, et lors de mon premier - pas mon premier jour - mais quand j'étais, genre - quelqu'un voulait acheter quelque chose - un Allemand - et j'ai plié les affaires, et puis je lui ai dit *Vierzehn neunzig*, et puis il m'a dit « Comment plient-ils les vêtements en Chine ? », et j'ai dit, « Je ne sais pas ; je n'ai jamais été en Chine », mais [rires]

Davi - Oh, mon Dieu.

Vicky - Ouais, et des trucs comme ça, mais, tu sais, mes patrons me soutiennent vraiment, et ils m'ont dit - ils ont dit au gars de sortir, et [interruption ici]

Davi - Je veux dire, donc dans ta famille, genre, tu n'as jamais été... ?

Vicky - Non, avec la famille de l'Allemand - de mon mari ?

Davi - Oui.

Vicky - Non, non.

Davi - Mais en Allemagne, en général, oui ?

Davi - Oui, je pense que les Allemands sont très racistes [rires].

Vicky - Dans quel sens, par exemple ? Quoi - à part que... ?

Davi - Par exemple, si quelqu'un veut entrer et veut parler au chef - au patron - et que je lui réponds : « D'accord, oui », je pense qu'il ne peut pas croire qu'une Philippine ou un étranger possède le magasin ou est le patron. Genre, tu sais, le visage est comme, « Le chef, je veux parler avec le patron » [discours interrompu] - genre très lentement, tu sais...

Vicky - Et tu penses que - le fait qu'ils ne peuvent pas -

Davi - Accepter ?

Vicky - Accepter qu'une Philippine ou une étrangère puisse avoir un magasin en Allemagne, c'est comme - tu penses que c'est - (Entretien avec Vicky, 2018, p.7-8).

Chez Vicky, on observe une évolution qui l'a amenée à « se battre en autonomie » et à affronter directement les situations de stigmatisation raciale, sans se mettre en retrait ni s'appuyer sur une personne significative du groupe dominant. En outre, sa trajectoire et celle de Dira mettent en évidence la diversité et le potentiel des « espaces de liberté » créés en réaction à la stigmatisation, qui peuvent encore posséder d'autres configurations et révéler d'autres (sens des) paradoxes de la réaction des individus à la stigmatisation raciale :

Davi - Comment réagis-tu quand ils - ce genre de petite - ou peut-être grande - as-tu déjà vécu une grande expérience de discrimination, ou (01:19:49) ?

Analyn - Oui, oui, je crois qu'une fois, nous sommes allés à Fribourg-en-Brisgau, tu connais ?

Davi - Oui, c'est proche - ouais, (01:19:57)

Analyn - Oui, nous sommes allés à Fribourg, et nous voulions manger dans ce restaurant allemand, et ils - ils avaient une sorte d'escalier qu'il fallait descendre, c'est au sous-sol, donc il y a des escaliers et puis il y a la porte, et c'était une sorte de grand groupe de Philippins, donc nous étions tous bruns, nous étions tous petits, donc nous étions tous manifestement asiatiques, et puis nous approchions de ce restaurant, et les serveurs - enfin, l'équipe - je ne sais pas, peut-être le - oui, ils sont venus à notre rencontre. En fait, ils ont monté les escaliers pour nous rejoindre dans la rue et nous dire de partir parce que le restaurant était plein.

Davi - Et il n'était pas plein ?

Analyn - Non, bien sûr que non. C'était le milieu de la journée. Et j'étais choquée - j'étais vraiment choquée qu'ils soient aussi directs dans leur façon de nous traiter. Ils nous ont vraiment rejoints dans la rue. Le restaurant était à quelques mètres, et il a même fait un geste, tu sais, du genre, « Non, non, non, non, *nein, nein, nein, nein*, demi-tour, demi-tour, c'est plein, c'est plein », et j'étais comme, oh mon Dieu.

Davi - Ici ? A Fribourg ?

Analyn - Ouais, à Fribourg, et je ne m'attendais pas à ça, parce que je m'attendais à ce que Fribourg soit une ville et qu'ils soient tous - tu sais, ils sont plus ouverts d'esprit -

Davi - C'est un lieu touristique.

Analyn - Oui, et ils ont l'habitude de recevoir des étudiants et des touristes asiatiques.

[...]

Analyn - Alors j'étais vraiment choquée, et c'était en quelque sorte - c'était vraiment offensant parce qu'à l'époque, j'avais une amie philippine qui venait d'Amsterdam avec son mari, qui

était hollandais, alors le Hollandais était aussi choqué parce qu'il avait vu tout ça, et il savait ce qui s'était passé, et il m'a dit, « Oh, les Allemands ne sont pas si amicaux », et je lui ai dit, « Ouais, malheureusement - enfin, pas tout le monde ».

Davi - Et penses-tu qu'ils ont fait cela parce que tu es asiatique ?

Analyn - Oui, je veux dire, nous avons - ils n'avaient aucune autre raison de faire cela. Je veux dire, ils auraient pu le dire gentiment, au moins, mais je l'ai en quelque sorte confirmé. Au début, je pensais que c'était peut-être juste moi, mais je l'ai confirmé parce que le Néerlandais a été le premier à dire quelque chose, et je me suis sentie vraiment gênée pour eux, pas pour nous.

Davi - Quand ils ont dit ça, vous êtes simplement parti, ou vous avez réagi à ce qu'ils ont dit - je veux dire, vous êtes revenus et vous les avez affrontés ?

Analyn - Non, non, non, je ne suis pas ce genre de personne. Je leur ai simplement dit : « D'accord, allons dans un restaurant italien », et puis nous sommes arrivés, et tous les Italiens étaient là : « Oh, bienvenue ! Bienvenue ! » [rires] (Entretien avec Analyn, 2019, p. 34-35).

Enfin, chez Analyn, la forme de résistance à la stigmatisation raciale, ainsi que le (sens du) paradoxe révélé par celle-ci, s'expriment d'une toute autre manière ; il s'agit du dernier type d'actes de résistance et de paradoxes que nous avons pu déceler. Ceux-ci se manifestent notamment par le biais de l'espace symbolique qu'Analyn construit de manière à pouvoir, près des siens, résister sans affronter directement – en quelque sorte, résister tout en restant en retrait (ou par le biais du retrait). Comme nous avons pu le constater à travers l'évocation d'autres parcours (tels ceux de Dira, de Pepita, de Jimena...), les trajectoires de femmes philippines en Allemagne permettent de mieux réfléchir sociologiquement à la fois à la dynamique de production et de reproduction de l'ordre social inégalitaire au sein duquel ces pratiques et ces « espaces de liberté » sont engendrés, et aux limites de ces derniers. En outre, et c'est à notre sens l'aspect le plus important, la tension à laquelle nous nous référons, comme nous espérons l'avoir démontré, se révèle surtout dans le fait que l'espace construit par Analyn ou ceux qu'ont créé Dira, Vicky, Pepita, Laura ou Jimena – et les pratiques qui se développent au sein de ces derniers –, dans un type d'affrontement, selon les cas, plus direct ou plus en retrait, ne bouleversent pas l'ordre inégalitaire (de classe, de race ou de sexe) au sein duquel leurs pratiques de résistance se produisent, se reproduisent et deviennent pour cela nécessaires. Nous n'entrerons pas davantage ici dans les conséquences de cette tension en termes de limites des actes de résistance, puisque cette question constituera le fil conducteur du prochain chapitre.

## Conclusion du chapitre VI

La tension qui traverse les actes de résistance nous conduit, comme annoncé, à aborder un second aspect. Il s'agit du fait que les « paradoxes de la résistance » peuvent constituer une bonne occasion pour saisir la complexité de ce à quoi les femmes sont amenées à résister et la complexité du processus de résistance en lui-même – avec toutes les nuances que nous avons tenté de mettre en évidence. En effet, comme nous avons pu l'observer à partir des trajectoires présentées ici, les paradoxes évoqués (en termes de classe, de racisation ou de sexe) nous dévoilent les caractéristiques des actes de résistance avec lesquels ils s'enchevêtrent, tout en permettant de les décrire plus facilement. Ils en révèlent en effet non seulement la structure interne, mais aussi les limites, puisqu'ils constituent une sorte de « miroir » reflétant les structures plus larges qui participent à la production et à la reproduction de ces actes de résistance. De même, les paradoxes que nous avons explorés s'avèrent un moyen efficace de penser la résistance (notamment, mais pas seulement) dans le cas des groupes subalternes, car ils permettent d'évoquer et d'aborder « dans un seul élan » les contraintes (en lien avec les rapports sociaux plus larges qui participent à leur production/reproduction) et les possibilités (et limites) que ces actes de résistance peuvent (paradoxalement) générer. Ainsi, espérons-nous, les deux questions capitales qui ont guidé notre démonstration pourront être utiles pour réfléchir au sujet des complexités, des contradictions et des limites des pratiques de résistance.

## **Chapitre VII - Les limites des pratiques de résistance et la difficile question du déplacement du contenu des rapports sociaux**

### Introduction au chapitre VII

Nous présenterons dans ce chapitre certaines limites des actes de résistance à l'oppression à la lumière des conclusions que nous avons pu dégager jusqu'ici, comme leur caractère infra-politique ou le fait qu'ils soit accomplis par celles et ceux que Giuliani, Jean-Paul Payet et Denis La Forge (2008) appellent les « acteurs faibles ». Ces derniers sont décrits comme les acteurs de processus qui n'impliquent pas l'assujettissement total des « faibles » par les « dominants », mais plutôt différents degrés de faiblesse, avec diverses possibilités de passage d'un degré à l'autre. Ces acquis nous permettront d'avancer que la tension entre les pratiques de résistance des femmes migrantes philippines et l'ordre inégalitaire – c'est-à-dire l'ordre des rapports sociaux de sexe, de racisation, de classe, entre autres –, révèle à la fois les limites

et les « enjeux » de ces actes de résistance à l'oppression multiforme subie par ces femmes en Allemagne. Nous aborderons de façon détaillée ces limites des actes de résistance, qu'elles soient liées à l'horizon capacitaire – celui de la négociation de la domination et du passage d'un degré de faiblesse à l'autre au long de la vie – ou à l'horizon de dépassement du contenu (autrement dit, de la transformation) des rapports sociaux. Cette analyse nous conduira à la nécessité de penser de manière dynamique le déplacement des barrières structurelles. Comme nous verrons par la suite, la tension entre reproduction et changement qui caractérise l'ordre inégalitaire ne signifie ni l'impossibilité, ni la certitude du déplacement du contenu des rapports sociaux - une dynamique est à l'œuvre dans laquelle ces deux pôles sont toujours en interaction, jusqu'à ce que le déplacement devienne possible, quand et s'il peut le devenir. Cette approche permettra ainsi d'insister sur la tension entre la réversibilité possible de la domination, exprimée dans l'horizon « capacitaire » des acteurs faibles, et la possibilité de déplacer le contenu des rapports sociaux. Nous verrons alors quelles leçons nous pouvons en tirer sur les spécificités des pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne.

La première section de ce chapitre sera consacrée à la présentation des différents types de limites des actes de résistance à l'oppression ainsi qu'aux conséquences de celles-ci. La deuxième section portera essentiellement sur la question du déplacement du contenu des rapports sociaux et sur le cas spécifique des femmes philippines en Allemagne.

### **Section I – Les limites des pratiques de résistance**

Dans la section I, nous aborderons, à l'aune des rapports sociaux de sexe, de classe, de racisation et de génération, les différents types des limites des pratiques de résistance à l'oppression des femmes philippines en Allemagne. Pour ce faire, nous commencerons par les rapports de sociaux de sexe, qui seront suivis des rapports de classe, de racisation et de génération. Finalement, nous clôturerons la section par les enseignements - en termes des limites des pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne - découlant de l'observation des groupes informels.



### §. I – Les limites des pratiques de résistance sous l’angle des rapports sociaux de sexe

Prenons le cas d’une des femmes rencontrées dans le cadre de mon enquête, Dira, dont le lecteur aura appris à connaître le parcours et la capacité à résister dans les deux derniers chapitres. Celle-ci n’exerce pas d’activité professionnelle rémunérée. Nous avons vu qu’elle construit toutefois au quotidien diverses pratiques de résistance : elle dialogue avec sa belle-famille et recherche son soutien ; elle met habilement à profit les sources officielles, pour opposer aux objections de son mari les droits que la loi lui garantit. Dira cherche de cette manière à contrebalancer sa dépendance économique vis-à-vis de son conjoint allemand. Ce faisant, elle diminue aussi la dépendance de ses filles envers leur beau-père et la sienne en général vis-à-vis de son mari. Sa trajectoire – tout comme celle des autres femmes philippines rencontrées – permet d’aborder un aspect peu mis en avant dans la recherche sur les migrations féminines actuelles en raison, à notre sens, de la fascination provoquée – à juste titre – par les pratiques de résistance des femmes migrantes : les limites de ces pratiques visant à atténuer le poids des rapports sociaux, en les déplaçant ou en en contournant les effets. Ces limites transparaissent dans les mots de Dira : « [...] il [son mari] s'est déjà comporté [en respectant les besoins de ses filles]. Il a [...] compris [...] l'explication [...] de ses frères. [...] [Ils] ont [des] femme[s] - [des] Allemande[s] [...] - [...] et nous avons [...] les mêmes problèmes [...] » (Entretien avec Dira, 2018, p. 44). Par le biais des pratiques de résistance qu’elle a inventées, en l’occurrence la recherche d’alliés au sein de la belle-famille, cette enquêtée a réussi à atténuer, mais non à surmonter, la dépendance économique et ses conséquences, tandis que d’autres femmes, allemandes ou philippines, font davantage face aux obstacles engendrés par une forme de division socio-sexuée « traditionnelle » du travail. Les pratiques de résistance mises en place par Dira ne déplacent pas le contenu des rapports sociaux et ne modifient pas leurs mécanismes, mais elles tempèrent leurs effets.

Cette limite évoquée ici au sujet de Dira et de son mari allemand rappelle la position des femmes migrantes philippines en Allemagne au sein de la hiérarchie de genre qui prédomine toujours aujourd’hui, tant dans la société allemande que dans la société philippine. Aussi significatives que soient les pratiques de résistance bâties à cette occasion par des femmes comme Dira, qui portent la plupart du temps des fruits plus que tangibles – comme nous avons pu le constater dans le chapitre précédent –, leur champ des possibles reste façonné par des rapports de sexe qui tendent à reconduire la dépendance vis-à-vis de leurs maris. Ainsi, si

les termes de la domination sont négociables dans une certaine mesure au moins, si nous ne sommes jamais autorisés à parler d'assujettissement total des « faibles » par les « dominants », mais de différents degrés de faiblesse avec diverses possibilités de passage d'un degré à l'autre, les parcours de femmes migrantes comme Dira « baignent » malgré tout dans les hiérarchies de genre, à la fois celles de leurs sociétés d'origine et celles du pays d'installation. Il n'est ainsi point de parcours imaginable ou de pratiques de résistance à l'oppression envisageables en dehors du champ des possibles (de l'ordre inégalitaire) qui est le leur (en termes de race, de classe, de génération ou, ici, de genre).

En même temps, les limites que l'on peut saisir à partir du parcours biographique de Dira ne concernent pas seulement ce que nous appelons l'« horizon du déplacement du contenu des rapports sociaux ». Elles relèvent aussi de ce que nous nommons, en référence à la conception de l'acteur faible de Jean-Paul Payet et Denis Laforgue (2008), l'« horizon capacitaire ». L'extrait suivant permet d'aborder ce point : « Dira - Je défends vraiment mes droits. J'ai dit [à mon mari] : "Si tu ne le fais pas, nous retournerons aux Philippines". Je n'ai pas peur sans toi. Je vivais déjà très pauvre avant, et je peux faire tout ce que je veux, je peux m'occuper de mes enfants" » (Entretien avec Dira, 2018, p. 44). La position de Dira au sein des hiérarchies de classe, de racisation, de genre, etc., n'est pas *exactement* la même que celle des autres enquêtées. En effet, entre la position que les femmes philippines occupent, en général, dans ces hiérarchies (dans leur pays d'origine et en Allemagne) et celle occupée par chacune d'entre-elles en particulier, interviennent la diversité de vécus et de constructions des catégories de genre, de classe, de racisation – comme nous l'avons vu au long des chapitres V et VI –, mais aussi les idiosyncrasies – les ambitions individuelles ou les caractéristiques personnelles, abordées dans le chapitre IV –, ainsi que les subtilités liées à la variété intrinsèque des positions au sein de ces structures hiérarchiques – également traitées dans les chapitres V et VI. Ces nuances apportées aux dynamiques structurelles qui façonnent les trajectoires des femmes philippines en Allemagne sont fondamentales. Comme nous l'avons montré au sein du chapitre IV, elles peuvent avoir des retombées sur les parcours individuels. Ce faisant, elles ont aussi des conséquences sur les possibilités et sur les manières de négocier les termes de la domination – ainsi que sur la capacité à transiter entre les différents degrés de faiblesse. De cette façon, même si, globalement, le champ des possibles des femmes philippines en Allemagne est celui de femmes, racisées, exerçant un métier précaire, originaires d'un pays de capitalisme dépendant inséré dans la division internationale du travail reproductif en tant que pourvoyeur de main d'œuvre, et bien que leurs positions de classe ou

de genre se déclinent de manière similaire, les nuances que nous avons soulignées ne doivent pas être négligées. Ainsi Dira a-t-elle été élevée au sein d'une famille de la classe moyenne philippine, alors que d'autres femmes comme Eudora ou Pepita sont issues de la paysannerie en voie d'urbanisation ou en mal de débouchés ; ainsi Laura conçoit-elle positivement la division socio-sexuée « traditionnelle » du travail domestique, alors que Dira et d'autres enquêtées l'approchent de manière plus ambiguë...

Toujours pour ce qui est des rapports de sexe, en nous appuyant sur le parcours de Magda, d'autres perspectives nous permettent de développer davantage notre argument :

Davi - Et puis qu'est-ce que tu as fait après que ton mari a dit qu'il ne voulait plus t'aider ?

Magda - Je lui ai dit que je trouverais un emploi. [J'irais] travailler et gagner mon argent, mon propre argent. Et que si ma famille avait besoin d'aide, je ne lui demanderais pas, j'aime être indépendante. Depuis le début.

(Entretien avec Magda, 2015, p. 2-3).

Le mode de résistance mis en place par Magda, tout aussi direct et frontal que celui auquel a recouru Dira, est également efficace du point de vue de ses effets positifs, à savoir la possibilité de venir en aide aux siens. Comme Dira, Magda a obtenu des gains concrets. Néanmoins, nombreuses sont les femmes philippines en Allemagne qui continuent à dépendre de leurs maris allemands pour pouvoir contribuer à l'entraide familiale. Or, Magda a migré en 1979, plus de 30 ans avant Dira ! Ce constat nous montre, à son tour, que la dépendance s'est reproduite dans le temps, d'une génération à l'autre. Ainsi, les pratiques édifiées par Magda, mais aussi par d'autres femmes migrantes philippines rencontrées, restent contraintes par l'ordre inégalitaire auquel elles se heurtent par-delà leurs résistances, qu'elles soient souterraines ou ouvertes et directes. Cependant, comme pour Dira, la trajectoire de Magda s'inscrit dans l'« horizon capacitaire », qui permet de passer d'un degré de faiblesse à un autre. Magda a fait en sorte de pouvoir très tôt travailler en dehors du foyer (« Après deux mois, je trouve déjà mon travail - après deux mois, sans parler allemand ») (Entretien avec Magda, 2015, p. 34). Tel n'a pas été le cas de Dira, qui n'a jamais pu obtenir de son mari la possibilité de travailler hors du foyer. De plus, à la différence de Dira, Magda et son mari n'ont jamais eu d'enfants (« Il a subi une grosse opération avant - avant qu'on se marie. Et je pense que c'est pour ça qu'on ne peut pas avoir d'enfant ») (2015, p. 64). Être mère a objectivement signifié chez la première un obstacle supplémentaire quand celle-ci a dû se heurter aux normes de genre qui lui enjoignaient de rester à la maison – les besoins de ses

enfants sont alors toujours entré en ligne de compte. En même temps, les possibilités de passer d'un degré de faiblesse à un autre se sont elles aussi déclinées de façon distincte chez les deux femmes, puisque la possibilité de travailler a, *de fait*, rendue Magda moins faible vis-à-vis de son mari. Ce ne fut bien entendu pas le cas de Dira, qui a pu quant à elle résister à la fois à travers le recours aux instances de soutien aux migrantes mises en place par les autorités migratoires allemandes<sup>191</sup>, grâce à un certain appui de membres de la belle-famille et en brandissant la menace représentée par l'éventualité d'une rupture de la relation et d'un retour aux Philippines avec ses enfants (dont l'un d'entre eux était aussi le fils biologique de son mari).

#### §. II – Les limites des pratiques de résistance sous l'angle des rapports sociaux de classe

D'autres limites concernent les effets de la migration sur la position de ces femmes au sein de la hiérarchie de classe de leur société d'origine et de celle d'installation. La trajectoire d'Eudora nous permet de les évoquer, puisque celle-ci a vécu toutes les contradictions liées à l'ascension paradoxale après la migration – un phénomène examiné au chapitre VI, dans lequel l'amélioration des conditions de vie par rapport à la situation au pays d'origine s'accompagne de formes de déclassement dans le contexte du pays d'installation. L'extrait suivant peut contribuer à éclairer ce point :

Eudora - J'ai postulé pour trois hôtels différents ici dans notre région. J'étais juste trois mois et demi ici, et puis un hôtel, ils ont dit qu'ils m'appelleront et juste combien de mois à partir de maintenant, mais le seul hôtel qui m'a appelé en premier est l'hôtel Oten. Nous avons beaucoup de touristes là-bas, alors j'ai dit - mon patron m'a demandé, « Quel genre de travail ? » Ce n'est pas important quel genre de travail - ce qui est important c'est que j'aie un travail, alors il était - j'ai été assignée à la cuisine, à laver la vaisselle pendant trois jours - trois jours. (Entretien avec Eudora, 2018, p. 25).

Eudora a toujours occupé en Allemagne des emplois extrêmement précaires (que ce soit du point de vue des conditions de travail ou de la rémunération). Son ascension par rapport à sa position de classe aux Philippines a donc été éminemment contradictoire. Les tactiques mises en place par Eudora pour résister aux conséquences de ce processus d'ascension paradoxal passent, comme nous l'avons vu auparavant, par une sorte d'attitude positive vis-à-vis des

---

<sup>191</sup> Ce sont des dispositifs mis en place par l'État allemand au niveau régional qui permettent aux femmes de se faire conseiller sur des thèmes aussi variés que la langue ou le mariage. Il s'agit des *Regionalstellen des BAMF – Bundesministerium für Migration und Flüchtlinge*, les bureaux régionaux du Ministère fédéral de la migration et des réfugiés, ou des *Ausländerbehörde*, service des étrangers en français, l'équivalent des préfectures françaises. Le site du BAMF contient davantage d'informations au sujet des consultations pour adultes : [https://www.bamf.de/DE/Themen/Integration/ZugewanderteTeilnehmende/BeratungErwachsene/beratung-erwachsene-node.html#a\\_284016\\_0](https://www.bamf.de/DE/Themen/Integration/ZugewanderteTeilnehmende/BeratungErwachsene/beratung-erwachsene-node.html#a_284016_0) (Bamf, 2018a).

difficultés. Néanmoins, elles n’effacent pas le champ des possibles (en termes de classe) au sein duquel son parcours s’insère : celui des flux migratoires qui relient les pays dépendants aux pays développés en fonction des besoins des uns (une main d’œuvre bon marché ou instruite pour certains secteurs de l’économie, comme celui des soins ou de la restauration) et de la dépendance des autres (liée aux inégalités de sous-développement). En effet, si les tactiques de résistance fonctionnent pour Eudora et si celle-ci démontre une capacité certaine de réaction vis-à-vis des conséquences des paradoxes issus du déplacement dans la structure de classe de deux pays distincts, elle a toujours besoin de disposer de plusieurs emplois – qui plus est très précaires – pour subvenir à ses besoins et à ceux des siens.

Le parcours d’Eudora permet aussi d’évoquer l’« horizon capacitaire », lié aux degrés de faiblesse. Comme chez Dira ou Magda, ces derniers dépendent de sa position en termes généraux (de classe, de racisation, de sexe...) et spécifiques (les aspects les plus singuliers liés à cette position, car liés aux spécificités de son parcours de vie, comme le fait d’avoir eu l’opportunité d’aller à l’université, ou aux singularités de son parcours migratoire, comme le fait d’avoir épousé un fonctionnaire, mais aussi à la variabilité des positions possibles dans les deux systèmes de stratification par lesquels elle a transité). En outre, tout comme chez les deux autres enquêtées, les termes de la domination sont sans cesse négociés. Les possibilités de passer d’un degré de faiblesse à un autre sont aussi chez Eudora le reflet, certes imparfait, des vicissitudes de son parcours. Par exemple, à la différence de Magda, qui n’a pas eu d’enfants avec son mari, Eudora et son conjoint ont eu une fille dont elle a dû s’occuper seule pendant longtemps à la suite du décès de ce dernier – ce qui l’a sans doute mise dans une situation de plus grande faiblesse. Cependant, comme Magda, Eudora a aussi dû et pu travailler dès son arrivée en Allemagne, ce qui lui a avant tout permis de subvenir à ses besoins et à ceux de son enfant, la rendant par conséquent moins faible vis-à-vis non seulement de son mari, mais aussi probablement de sa famille restée au pays – car elle pouvait peser économiquement sur le destin de celle-ci.

D’autres trajectoires d’enquêtées permettent d’accéder à de nouveaux angles de compréhension des limites liées à question des rapports de classe. Tel est le cas du parcours de Jimena :

Davi - tu as dit que tu n'avais pas d'autres membres de ta famille ici.

Jimena - Non, personne, mais ils sont venus ici pour les vacances. Ma sœur et toute la famille.

Davi - Ta sœur, ta mère et ton père ?

Jimena - Oui, mon père était aussi là. Mais il n'aimait pas ça, parce qu'il faisait aussi froid [rires]. Il dormait avec une veste [rires]. Il n'aimait pas ça. Mais ma mère est restée ici pendant six mois et mon père a dû partir. Il n'aimait pas ça. (Entretien avec Jimena, 2015, p. 14).

Plusieurs femmes migrantes philippines interviewées ou croisées pendant notre enquête nous ont fait part de la visite d'un membre de leur famille venu des Philippines, malgré le coût prohibitif du voyage et le besoin d'un visa (interdisant aux familles de condition sociale modeste de le faire). Aussi rare que ces visites puissent être, nous en avons ainsi entendu quelques récits. Ces visites étaient plutôt de courte durée et le visiteur était le plus souvent soit une sœur, soit la mère. Elles étaient le plus souvent effectuées dans des phases spécifiques de la vie de ces femmes migrantes, notamment après la naissance d'un enfant (une période pendant laquelle l'aide de la mère devenait fondamentale, notamment au vu des défaillances du système de prise en charge de la petite enfance en Allemagne). Une exception est le cas de Jimena, qui a reçu la visite simultanée de plusieurs membres de sa famille et dont la mère est restée longtemps pour l'aider à prendre soin de son nouveau-né. N'oublions pas que Jimena est arrivée en Allemagne en 1973, ce qui signifie, même si nous partons de l'hypothèse d'une naissance de son enfant dans les années 1980, que le coût du voyage a dû être encore plus élevé qu'à l'heure actuelle, puisque les voyages intercontinentaux sont vraisemblablement devenus nettement moins coûteux au cours des deux dernières décennies. Le fait que Jimena ait reçu les siens chez elle indique donc qu'elle appartient aux franges les plus aisées des classes moyennes philippines.

Néanmoins, son champ des possibles reste celui de l'ensemble des femmes qui migrent depuis les pays dépendants vers les pays développés pour jouer un rôle dans le secteur de la reproduction sociale de ces derniers. A ce titre, elle a été exposée à l'ensemble des contradictions liées au déplacement entre deux hiérarchies de classe distinctes – à l'instar d'autres femmes comme Dira ou Magda. En ce qui concerne Jimena, cette contradiction se présente notamment sous la forme d'une perception d'un déclassement, après migration, par rapport à sa classe sociale d'origine. Comme l'a fait Eudora et tant d'autres migrantes qui doivent gérer ces paradoxes survenus en cours de route de manière à se donner une bonne image de soi-même, Jimena les a envisagés à travers le regard positif qu'elle a sur son propre parcours : « J'envie mes frères et sœurs. Parce qu'ils sont restés là-bas, ils ont de bonnes maisons, de bons emplois et, bon, moi je n'ai pas épousé un homme riche, mais je suis

satisfaite. Je suis heureuse. » (2015, p. 29). Toutefois, même si elle est infirmière et issue d'une famille relativement aisée, ce qui lui a conféré des marges de manœuvre que la plupart des femmes migrantes philippines arrivées dans le cadre d'unions avec des ouvriers ou des artisans allemands n'ont pas – en raison, par exemple, de la nécessité d'aider la famille restée au pays et des contraintes qui pèsent au moment d'entrer sur le marché du travail allemand, comme la difficulté à faire reconnaître son niveau de formation –, la façon dont Jimena peut résister aux conséquences du déclassement se construit toujours en référence au champ des possibles des femmes philippines en Allemagne, sans pour autant pouvoir le modifier significativement.

Comme pour Dira, Eudora ou Magda, le parcours de Jimena dévoile des éléments intéressants pour creuser la question de la tension entre les pratiques de résistance que les femmes construisent en Allemagne et l'ordre inégalitaire, et celle des limites de ces mêmes pratiques de résistance (toujours scindées entre l'« horizon capacitaire » et l'« horizon du déplacement des rapports sociaux »). En effet, la trajectoire de Jimena présente des spécificités liées à son parcours de vie, comme le fait d'avoir pris la décision de s'inscrire au programme d'échange de main d'œuvre soignante entre l'Allemagne et les Philippines, et à son parcours migratoire, comme le fait d'avoir épousé un homme des classes prolétaires allemandes. Par ailleurs, Jimena a été plus affaiblie qu'Eudora par l'arrivée des enfants et les multiples périodes d'arrêt du travail en dehors du foyer qui s'en sont suivies. Cela nous permet de souligner la capacité heuristique du concept de rapport social – notamment en ce qui concerne la consubstantialité et la coextensivité (deux notions détaillées dans l'introduction de cette thèse). Le concept de rapport social permet en effet de saisir un aspect fondamental de cet « horizon capacitaire », car en concevant les rapports sociaux comme dynamiques et leur construction comme réciproque, on peut penser de façon beaucoup plus claire les degrés de faiblesse et les différentes possibilités de passage entre ces degrés qui peuvent être lus comme étant eux aussi dynamiques et coconstruits. Pour Jimena, l'arrivée de l'enfant<sup>192</sup> a été, en l'absence d'une division socio-sexuée du travail domestique plus égalitaire et *reliée* au passage à un emploi à temps partiel puis à la cessation de l'activité professionnelle, un facteur d'augmentation du degré de faiblesse.

---

<sup>192</sup> Les familles les plus démunies ont souvent du mal à financer les soins des enfants en bas âge. C'est pour tenter de remédier à ce problème que la coalition qui a porté au pouvoir l'actuel chancelier fédéral Olaf Scholz a annoncé en 2021 l'introduction d'une prime annuelle de 2 000 euros pour l'embauche de personnel de *care* (Die Zeit, 2021).

Nous avons vu que les spécificités de la trajectoire de Jimena ne concernent pas uniquement l'arrivée de ses enfants. A la différence de Magda et d'Eudora, qui sont venues dans le cadre d'une union avec un citoyen allemand, Jimena a migré dans le cadre de son travail en tant qu'infirmière. Si cette arrivée l'a affaiblie à un moment donné de son parcours, en raison des conditions initiales de travail difficiles qui ne respectaient pas les tâches prévues dans son contrat (« [il fallait] nettoyer les lits, laver les fenêtres, tu sais, de l'hôpital. Je pleurais vraiment. J'ai dit, je suis une infirmière. Je dois donner des médicaments, faire des injections et tout. Je sais que c'était comme si vous êtes, vous savez, des domestiques et comme une aide. »), le fait d'être venue en tant qu'infirmière l'a rendue moins faible à l'égard de son mari allemand, étant donné notamment que la carrière d'infirmière n'est pas parmi les plus précaires et les plus mal payées en Allemagne (Entretien avec Jimena, 2015, p. 33). La reprise du travail après les interruptions liées aux soins et à l'attention vis-à-vis des enfants n'a pas présenté de difficultés majeures, dans la mesure où c'est un domaine professionnel chroniquement en manque de main d'œuvre en Allemagne. De plus, l'arrêt de travail n'a pas été continu. Ces exemples nous permettent d'insister sur le fait que les degrés de faiblesse et les possibilités de basculer entre ces degrés n'ont pas été les mêmes pour Jimena, Magda, Eudora ou Dira, et qu'elles ont aussi varié tout au long de leur parcours de vie. De surcroît, comme Magda, Eudora ou Dira, Jimena a su négocier les termes de la domination, en développant des pratiques de résistance dans le cadre de sa vie familiale ou professionnelle quand elle a dû faire valoir son droit à n'exercer que les tâches prévues dans son contrat d'embauche en tant qu'infirmière (« [...] les bonnes sœurs faisaient les choses qui devraient être faites par une infirmière. Et pas nous. C'est juste après que nous nous sommes plaintes. J'ai dit que c'était - ce n'est pas notre devoir [...] ») (2015, p. 33).

### §. III – Les limites des pratiques de résistance sous l'angle des rapports de racisation

Les limites des pratiques de résistance des femmes migrantes philippines en Allemagne peuvent également être analysées sous l'angle des rapports de racisation. Jointes aux rapports de classe et de sexe, ce sont en effet à notre sens les rapports sociaux qui participent le plus à la structuration du champ des possibles dans lequel ces femmes évoluent au cours de leurs vies. En outre, l'examen des obstacles liés aux rapports de racisation permet d'évoquer d'autres caractéristiques des pratiques de résistance, comme le type différent de dynamique qui caractérise l'horizon capacitaire et l'horizon du déplacement des rapports sociaux, ou



encore le poids de l'ordre inégalitaire sur la difficile négociation de l'identité par l'acteur faible. Commençons par un épisode mentionné par une autre enquêtée, Vicky :

Davi - dans ta famille, tu n'as jamais été [discriminée]... ?

Vicky - Non, avec la famille de l'Allemand - de mon mari ?

[...]

Davi - Mais en Allemagne, en général, oui ?

Vicky - Oui, je pense que les Allemands sont très racistes [rires].

Davi - Dans quel sens, par exemple ? Quoi... ?

Vicky - Par exemple, si quelqu'un veut entrer et veut parler au chef [du magasin dont elle est la propriétaire] - le patron - et que je lui réponds : « D'accord, oui », je pense qu'il ne peut pas croire qu'une Philippine ou un étranger possède le magasin ou en soit le patron. Genre, tu sais, le visage est comme, « Le chef, je veux parler avec le patron » [discours interrompu, elle imite quelqu'un qui fait une grimace signifiant l'incompréhension] – [...]

Davi - Et penses-tu - le fait qu'ils ne peuvent pas -

Vicky - Accepter ?

Davi - Accepter qu'une Philippine ou une étrangère puisse avoir un magasin en Allemagne, c'est comme - tu penses que c'est -

Vicky - Scheiße... ouais, merde (rires).

Dans cet épisode de stigmatisation raciale, la sidération du moment et l'étonnement devant l'absurdité de la scène vécue par Vicky révèlent le poids de la racisation de certains groupes, comme les migrants issus de pays dépendants, à tel point qu'il est difficile d'envisager pour l'interlocuteur de Vicky qu'un étranger puisse être le propriétaire d'un commerce en Allemagne. Cet exemple illustre de manière quelque peu brutale la difficulté à dépasser, par des actes de résistance, des rapports de racisation ayant débouché sur la construction de catégories qui façonnent la manière dont les uns et les autres se perçoivent et perçoivent autrui. Le principal frein à la résistance tient cependant au fait que, comme nous le verrons plus tard de façon plus détaillée, le déplacement du contenu ou la modification des mécanismes des rapports sociaux se construisent avant tout collectivement.

A l'instar de Magda, Dira, Jimena ou Eudora, la trajectoire de vie et le parcours migratoire de Vicky révèle aussi des limites qui relèvent de son « horizon capacitaire ». De même que chez Dira, Magda, Jimena ou Eudora, ses degrés de faiblesse reflètent la position spécifique de

Vicky (elle a divorcé peu après son arrivée en Allemagne et a été victime de violence, elle a vécu une période de grande détresse après ce divorce, elle a décidé d'abandonner ses études pour pouvoir épouser son futur mari allemand). Comme chez les autres enquêtées, les possibilités de passer d'un degré de faiblesse à un autre ont pu varier chez Vicky en fonction des obstacles rencontrés en cours de route. A la différence des autres femmes mentionnées, elle a été très affaiblie au tout début de son parcours en Allemagne et jusqu'à ce qu'elle ait pu commencer à travailler et à stabiliser sa situation de séjour. D'autres épisodes l'ont au contraire renforcée, comme le fait de pouvoir compter sur l'entraide familiale durant la période la plus difficile de son parcours migratoire. Par ailleurs, et c'est un aspect intéressant, la trajectoire de Vicky se démarque des autres par le fait que le « déplacement » entre les degrés de faiblesse a été marqué par des épisodes « extrêmes », comme le divorce, la grande précarité et la nouvelle relation, suivie de l'ouverture de son propre commerce. Leur description permet ainsi de comprendre la dynamique de cet « horizon capacitaire », avec l'ample spectre de négociation de la position et des termes de la domination qui le caractérise. L'« horizon du déplacement des rapports sociaux » est tout aussi dynamique, puisqu'il repose aussi sur les conflits entre les groupes, moteurs de la vie sociale, mais cette dynamique s'exprime autrement. Elle est moins susceptible de conduire au type de changements qui peuvent avoir lieu dans le cas de l'horizon « capacitaire » – des changements conjoncturels et qui ne déplacent pas le contenu des rapports sociaux –, car elle dépend de la constitution de sujets collectifs capables d'intervenir sur leur propre destinée (Kergoat, 2011).

Poursuivons l'exposé à partir de la trajectoire de Rosa, qu'il est intéressant de rapprocher de celle de Vicky et qui nous permettra de souligner la variété des obstacles rencontrés par les femmes migrantes philippines en Allemagne, ainsi que les différentes manières dont elles y font face. L'extrait suivant, qui relate une altercation dans un magasin avec une vendeuse allemande, laisse entrevoir une capacité de résistance nettement plus forte et frontale que dans le cas de Vicky :

Rosa - La femme ne [souriait] pas. Elle [était] tellement - elle [était] en colère contre moi - Je lui ai dit d'abord : « Pourquoi tu n'es pas de bonne humeur, Pourquoi tu es comme ça ? Pourquoi ? Parce que je suis une *Ausländerin* ? [un étranger ici]. Pourquoi dois-tu agir comme ça ? Tu es antipathique. » Je me suis disputée avec elle, et puis je suis allée à l'accueil, et j'ai dit à l'accueil que « vous avez une vendeuse qui est si peu - peu amicale avec moi », et puis ---

Davi - Et comment tu - comment tu te sens quand quelque chose comme ça arrive ?

Rosa - Je peux me défendre.

Davi - Tu te défends toujours ?

Rosa - Oui, je me défends [...]

Rosa affronte ce type de situation, elle en tire de vrais gains psychologiques ou moraux – ce qui est la plupart du temps le cas pour les femmes philippines en Allemagne, quand celles-ci n’obtiennent pas aussi des gains plus « concrets », comme la possibilité de travailler pour pouvoir subvenir aux besoins des leurs, ou l’obtention de meilleures conditions de travail. Toutefois, comme dans le cas des rapports de sexe ou de classe, les pratiques de résistance aux conséquences des rapports de racisation ne parviennent pas à déplacer leur contenu ou à modifier leurs mécanismes, et donc à subvertir ces derniers.

Avoir été en quelque sorte « pionnière » des groupes informels dans la région (« Avant 1983, il y en [avaient] quelques-unes [des femmes philippines]. Je pense que nous [étions] - nous [étions] seulement deux ici en - nous plus tard [...] - par exemple, l’autre - Linda - elle était aussi ici en 1982, mais nous ne nous sommes pas rencontrées - seulement plus tard. Nous [nous sommes dit] : “Oh, tu étais ici ?” ») rend Rosa moins faible vis-à-vis des dominants que d’autres femmes comme Magda, Dira, Jimena ou Eudora, puisque elle est estimée et respectée par les autres et peut compter sur l’appui des groupes (Entretien avec Rosa, 2018, p. 22). En même temps, ne pas avoir pu travailler en dehors du foyer l’a affaiblie (en accroissant la dépendance envers le conjoint), alors qu’elle a été renforcée par sa contribution active à l’entraide familiale, qui lui a épargné les (parfois énormes) pressions familiales qui auraient pu l’obliger à travailler ou à dépendre encore davantage de son mari allemand. Finalement, Rosa, tout comme les autres enquêtées, a également toujours négocié les termes de la domination, en particulier grâce à l’accès aux groupes informels.

#### §. IV – Les limites des pratiques de résistance sous l’angle des rapports de génération

Les pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne peuvent aussi être scrutées sous l’angle des rapports de génération. Cet élément générationnel, que nous abordons selon la perspective de Karl Mannheim évoquée dans le chapitre I, permet d’entrevoir non seulement différentes dynamiques d’engendrement des obstacles auxquels ces femmes devront faire face, mais aussi l’intérêt d’un découpage générationnel des horizons de « déplacement du contenu des rapports sociaux » et « capacitaire ». Commençons à nouveau par la référence à la trajectoire de l’une de nos enquêtées :

Davi - Comment te sens-tu [par rapport] aux nouveaux - les jeunes qui viennent ici ? Penses-tu que c'est difficile pour eux ? C'est facile pour eux - je veux dire, comparé à ce que c'était pour toi ?

Sampaguita - Je leur dis que maintenant qu'ils arrivent, c'est beaucoup mieux que lorsque nous sommes arrivées, à mon âge, parce qu'avant, il n'y avait pas beaucoup de Philippins en Allemagne. Je n'avais personne - je ne voyais pas de Philippines pour m'aider, et donc je devais être seule pour trouver quelque chose, pour acheter ma nourriture, mais maintenant ils viennent. Il y a tellement de Philippins, ils peuvent les aider, tu sais, et pendant 20 ans - il y a 25 ans, tu ne pouvais pas - tu allais au supermarché, tu ne pouvais même pas savoir - il n'y a pas d'*Ingwer*<sup>193</sup>, il n'y a pas de *Zitronen*<sup>194</sup> ; il n'y a pas - et maintenant, tout est là.

Oui, tu trouves tout. Avant, on ne pouvait pas trouver ces choses. Pendant 25 ans, il n'y avait rien dans le magasin.

C'est beaucoup mieux - beaucoup mieux maintenant, comparé à avant pour ma génération.

Davi - Penses-tu qu'ils auront une vie plus facile -- ?

Sampaguita - Ils ont une vie plus facile - oui, ils ont une vie plus facile. (Entretien avec Sampaguita, 2019, p. 25-26).

Sampaguita fait partie de la génération de celles qui sont arrivées en Allemagne à la fin des années 1980 et au début des années 1990. En outre, elle avait 51 ans quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois, ce qui signifie qu'elle est née dans les Philippines des années 1960. Ces deux informations éclairent l'appartenance à un groupe social de personnes nées au cours d'un intervalle de temps donné et « [...] ayant traversé une même époque sociohistorique et partageant des expériences, des référents et des influences puisées dans ce temps commun, qui forment leur empreinte historique et leur confèrent une identité générationnelle ». Il s'agit en l'occurrence des années de la dictature de Ferdinand Marcos (1972-1986) et du début de la crise (1986) qui a conduit à la chute du dictateur, interrègne pendant lequel la société philippine a subi d'importants bouleversements (le retour du régime démocratique, la crise de la dette publique et l'explosion des inégalités, en particulier) ayant façonné une identité générationnelle marquée par les « troubles » de cette époque. Il n'est donc pas anodin que des femmes de la génération de Sampaguita puissent par exemple porter après coup un regard négatif sur ce qu'elles ont vécu durant ces années. Ce regard est le plus souvent associé à une perception ambiguë – optimiste pour certaines, pessimiste pour d'autres – des Philippines d'aujourd'hui, bien que ces femmes ne les connaissent plus que de façon imparfaite après quatre décennies de vie en Allemagne et de rares voyages au pays.

---

<sup>193</sup> Gingembre, en allemand.

<sup>194</sup> Citrons, en allemand.

A l'inverse, d'autres générations de migrantes philippines, comme celle d'Analyn (née en 1987) et de Vicky (née en 1986), ont vécu des expériences et partagé des référents façonnés par un tout autre cadre sociohistorique, marqué à la fois par l'espoir suscité par la révolution du pouvoir populaire<sup>195</sup> (*People's power revolution*) et par l'amertume des années suivantes, à la suite desquelles tant d'espoirs de démocratie et de développement économique et social de la société philippine ont pu être frustrés (Abinales & Amoroso, 2017). Par rapport à la génération de Sampaguita, ces femmes se sont constitué une autre identité générationnelle.

Vicky a ainsi quitté les Philippines de Gloria Macapagal Arroyo (2001-2010) en 2005, alors que régnait un certain optimisme sur les possibilités de développement économique du pays – fondé sur l'accélération de la croissance économique et sur l'augmentation des envois de fonds par les migrants philippins à l'étranger (Abinales & Amoroso, 2017, p.303). L'identité générationnelle de femmes comme Vicky, Analyn, ou Sampaguita se réfère aussi à la période sociohistorique dans laquelle s'inscrit leur processus de migration et d'installation en Allemagne. L'Allemagne que Vicky a rejointe était celle du premier cabinet de la chancelière Angela Merkel (2005-2009), alors que les débats sur la place des étrangers ou sur les fondements de l'identité nationale allemande engendraient d'importantes divisions entre les forces politiques : des partis comme le SPD soutenaient une conception de l'identité nationale fondée sur le respect de la constitution et des lois allemandes et concevaient la naturalisation comme un moyen de favoriser l'intégration des étrangers à la société allemande, tandis que la CDU et la CSU, principalement, défendaient une conception de l'identité allemande fondée sur l'homogénéité culturelle et ethnique, percevant la naturalisation comme le couronnement d'un processus d'intégration dont l'échec serait de la seule responsabilité des étrangers. Quant à Analyn, celle-ci a laissé derrière elle un pays tout autre, celui des dernières années de Benigno « noynoy » Aquino (2010-2016) et des ambiguïtés de la lutte contre la corruption et du début du gouvernement du sulfureux président Rodrigo Duterte (2016-2022). L'Allemagne qu'elle a rejointe a aussi été celle d'Angela Merkel, mais qui en était alors à son troisième (2013-2018) et avant-dernier cabinet, une période à la fois d'optimisme relatif et de remise en cause des migrations et de la place des migrants au sein de la société allemande. Enfin, Sampaguita a quitté les Philippines de la révolution du pouvoir populaire, un pays en pleine ébullition et, comme nous l'avons souligné, plein d'espoir quant à son futur. L'Allemagne était quant à elle encore divisée en deux et sous la houlette du deuxième cabinet d'Helmut

---

<sup>195</sup> Mouvement civil-militaire qui a déposé en 1986 le dictateur Ferdinand Marcos. On le connaît également sous l'appellation de « EDSA revolution » (Révolution de l'avenue Epifanio de los Santos, à Manille).

Kohl (1983-1987). Ce pays était de toute évidence très différent de celui qu'ont rejoint Anlyn et Vicky, en particulier du point de vue de la politique migratoire et de l'attitude de la société allemande vis-à-vis des étrangers.

Ces générations de femmes philippines ont donc été façonnées par des cadres sociohistoriques différents, des référents distincts et des expériences composites, engendrant des identités générationnelles singulières. Comment un découpage générationnel des horizons « du déplacement des rapports sociaux » et « capacitaire » peut-il nous aider à affiner encore davantage le regard que nous portons sur les pratiques de résistance des Philippines en Allemagne ? De manière à pouvoir parvenir à des éléments de réponse, tournons-nous à nouveau vers les trajectoires des enquêtées – à partir des éléments que celles-ci nous ont fournis. Commençons par Sampaguita, dont la trajectoire s'inscrit globalement dans un cadre sociohistorique philippin marqué par les troubles des années Marcos. En Allemagne, le cadre était tout aussi complexe, puisque les transitions et crises de la fin des années 1980 avait profondément bouleversé la société allemande que Sampaguita a rejoint – dans un pays dont le rapport aux migrations et aux étrangers était loin d'être pacifié. La génération de Sampaguita avait ainsi beaucoup de raisons de s'inquiéter pour son avenir, même si ces années furent sans doute aussi des années d'espoir – car les obstacles étaient conséquents. Ce mélange d'optimisme et de craintes pour l'avenir (concernant à la fois la société d'origine et d'installation) qui distingue la génération de Sampaguita révèle la part commune d'obstacles à affronter au cours des années 1980 et 1990. Parallèlement, ce cadre sociohistorique façonne l'expérience sociale de ces femmes, confrontées aux difficultés économiques aux Philippines ou aux incertitudes liées à leur accès au marché du travail allemand ou à la stabilité du séjour. Pour Sampaguita, cela s'est traduit par des difficultés spécifiques comme l'absence de commerces où acheter des produits du pays, ou de compatriotes sur place avec qui dialoguer pendant les premiers temps de l'après-migration.

Cette dimension générationnelle s'exprime différemment pour ce qui est de l'horizon « du déplacement des rapports sociaux ». Même si le facteur générationnel est peut-être moins structurant que d'autres lorsqu'il s'agit de les comprendre, les possibilités de dépasser l'ordre inégalitaire sont également construites à l'échelle des générations (donc, avec une dimension temporelle fondamentale). Nous approfondirons cette question plus tard. La dimension générationnelle contribue en tous cas à complexifier le regard que l'on peut porter sur les

modes de résistance des femmes philippines en Allemagne, les défis à affronter et les obstacles à lever n'étant pas forcément comparables.

#### §. V – Les enseignements découlant de l'observation des groupes informels

Les groupes informels au sein desquels nous avons été introduits sont des espaces de sociabilité et d'entraide importants dans la vie des femmes philippines en Allemagne. Ils peuvent aussi enrichir notre approche des limites des formes de résistance construites par ces femmes et seront essentiels pour mieux saisir « l'enjeu » de ces actes de résistance, qui tentent de déplacer le contenu des rapports sociaux ou d'en modifier les mécanismes. Nous suivrons ici les trajectoires de deux autres de nos enquêtées, Rosa et Luzviminda, qui figurent parmi les plus âgées et, pour cette raison, parmi les plus influentes au sein de leurs groupes (et même d'autres groupes de Philippines). Comme nous l'avons déjà expliqué, les groupes informels constituent des lieux à la fois de conception et de prescription normative, ainsi que de partage autour des actes de résistance. A cet égard, ils peuvent contribuer à façonner les contours des pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne. Comme nous pouvons l'observer chez Luzviminda, les conseils donnés au sein de ces groupes, souvent par les plus anciennes, font en quelque sorte office de prescription normative pour les autres, étant donné leur position hiérarchique au sein des groupes :

Luzviminda - Comme, « Qu'est-ce que je vais faire, Mumski, quand mon mari n'aime pas me donner quelque chose ? ». Ah - je lui ai dit - « Prenez juste un peu de repos, vous deux seulement, sans les enfants, allez quelque part, marchez, et ensuite vous parlez », parce que le couple a un problème, vous n'avez pas besoin que l'enfant le sache.

Davi - Pourquoi ?

Luzviminda - Si tu as un problème, ferme la porte de la chambre à coucher. Quand tu sors, il ne s'est rien passé. C'est comme ça que le couple fonctionne avec les enfants parce que les enfants n'ont pas le droit de savoir que mon père et ma mère se disputent. Non, non, non, non, je n'aime pas ça.

C'est pourquoi je lui ai dit que, « Quand tu as un problème, juste toi et ton mari » ---.

Davi - Et les femmes séparées, par exemple, les divorces et ce genre de choses ?

Luzviminda - Oui, il y en a beaucoup - il y en a aussi une qui est divorcée, une qui est aussi séparée, [rires] et je lui ai dit : « Ne cherche pas un homme, déjà. Ça donne seulement mal à la tête » [rires]. (Entretien avec Luzviminda, 2019, p. 34-35).

Les conseils donnés par les femmes les plus âgées ne sont pas nécessairement suivis. Ils n'excluent pas non plus le conflit intergénérationnel et la compétition entre femmes qui existent au sein des groupes. Cependant, ils peuvent parfois contribuer à délimiter les formes de résistance, en particulier en ce qui concerne « l'horizon capacitaire ». En effet, le fait que la prescription normative des plus âgées ne pousse pas en général à la résistance contribue à restreindre l'émergence de ces pratiques de résistance. De même, il est important de souligner une nouvelle fois que les groupes informels sont également des lieux de solidarité, de sociabilité et de partage autour de ces pratiques de résistance. En tant que tels, ils offrent davantage de marges de manœuvre à ces femmes – parce qu'ils contribuent à diminuer la dépendance vis-à-vis des maris allemands et à atténuer l'incertitude, les hésitations ou les tracasseries de la vie en Allemagne. Ils permettent aussi d'élargir leur « horizon capacitaire », qui auraient pu être d'emblée plus étroit. Ce fut le cas de nombreuses femmes que nous avons croisées, comme Dira ou Vicky.

Les groupes informels ne jouent en revanche qu'un rôle limité en ce qui concerne l'horizon « du déplacement du contenu rapports sociaux ». En effet, comme nous avons pu le montrer en les analysant à l'aune des rapports sociaux de sexe, de racisation, de classe ou de génération, les limites structurelles de cet horizon sont difficilement dépassables, les normes sociales qui en découlent sont largement intériorisées. Cette dialectique dévoile une autre tension qui constitue le cœur même des limites des pratiques de résistance de nos enquêtées : celle entre la réversibilité possible de la domination, exprimée dans l'horizon capacitaire des acteurs faibles, et la possibilité de déplacer les contenus des rapports sociaux. Cette question du déplacement du contenu des rapports sociaux sera au centre de la prochaine section. Ce sera (aussi) l'occasion de recueillir les leçons que l'horizon « capacitaire » et celui du « déplacement des rapports sociaux » peuvent nous enseigner sur les spécificités des pratiques de résistance des femmes migrantes en Allemagne – à l'aune des particularités historiques, socioéconomiques et culturelles de l'Allemagne et des Philippines, ainsi que de la relation entre les deux nations.

## **Section II – La question du déplacement du contenu des rapports sociaux**

Dans la section II, nous traiterons de la question du déplacement du contenu des rapports sociaux. A ce titre, nous commencerons par la question du passage au collectif, qui sera suivie



du problème de la constitution sujet collectif dans le contexte de l'Allemagne par rapport à d'autres contextes. Nous entamerons enfin la clôture du chapitre, ainsi que de la partie III.

#### §. I – Les enjeux du passage au « collectif »

Arrêtons-nous désormais de façon plus détaillée sur l'aspect du déplacement du contenu des rapports sociaux. Ce déplacement, quel que soit le rapport social, passe selon Danièle Kergoat (2001 ; 2011) par l'action collective, qui implique elle-même le passage du groupe (défini par cette dernière comme l'addition d'individus) au collectif. La sociologue française propose de penser ce processus à partir de l'exemple de la coordination infirmières<sup>196</sup>, un mouvement social qui s'est développé en France au cours des années 1980 autour de la question de la qualification. Danièle Kergoat (2001, p. 96) en brosse le portrait synthétique suivant :

Se sont donc opérées successivement les disjonctions suivantes : négation de la vocation, séparation nette « vie privée » / vie professionnelle, séparation entre rôle féminin et rôle professionnel. Ce n'est ensuite qu'elles ont pu revendiquer une qualification, un métier, qui se situent dans le strict champ du rapport salarial. Et un métier dont la dimension relationnelle, qui fait à leurs yeux le sens même de leur profession, soit construite individuellement et collectivement comme une qualification.

Ce n'est qu'après la reconnaissance en tant que qualification des compétences et qualités supposées naturelles, malgré les obstacles liés, d'une part, à la division socio-sexuée du travail et à l'assignation au travail domestique et, d'autre part, à la doxa de sexe, qui n'envisage la qualification que sous l'angle des compétences féminines supposées naturelles, que les infirmières de Danièle Kergoat ont pu entamer le processus de passage du groupe au collectif, que la sociologue décrit en trois temps :

Premier temps : au tout départ du mouvement, les femmes sont majoritaires (rappelons que la profession était féminisée à 80 % en 1990) mais les hommes sont omniprésents. Parmi eux, beaucoup sont d'actuels ou d'anciens militants syndicaux et/ou politiques : ils savent rédiger un tract, mettre en place des commissions de travail, faire les prises de parole, organiser une manifestation... L'immense majorité des femmes non seulement ne connaît rien à tout cela mais en est effrayée. Il est donc clair que si on laissait aller choses, toutes ces tâches auraient, logiquement, continué d'échoir aux hommes et l'action collective aurait été dirigée par les hommes.

Deuxième temps : très rapidement il y a eu une réaction de la part des hommes mais surtout de la part des femmes. Je cite :

« A la fin de cette (première) assemblée générale, je me souviens, on s'est regardées avec (la copine qui était auprès de moi), et on s'est dit : "Mais c'est pas possible, tu as vu ce qui s'est

---

<sup>196</sup> Il s'agit, avec l'enquête sur les mobilisations ouvrières de l'usine Bulledor dans les années 1960, de l'un des principaux apports de Kergoat à la construction du courant de la sociologie des rapports sociaux.

passé aujourd'hui ? On a une Coordination infirmière, on a des projets, on est 80 % des femmes dans cette profession, et aujourd'hui il n'y a que des hommes qui ont pris la parole !" On était tout à fait reconnaissantes parce qu'on savait qu'on était incapables de parler (...) mais quand même, on s'est dit : "c'est pas possible, il faut qu'on fasse quelque chose !" »  
 Un apprentissage volontariste, collectif et accéléré du travail militant se déclenche chez les infirmières.

Un troisième temps : mise en place de « règles de gestion de la mixité » (l'expression est de nous). Il est décidé que ce seront des femmes qui assumeront : la présidence des AG, les responsabilités officielles prise par la forme association 1901 de la Coordination (présidence, secrétariat, trésorerie), l'animation des manifestations (sonos, prises de paroles) et la direction des services d'ordre ; enfin, ce seront des femmes qui apparaîtront prioritairement au niveau des médias (Kergoat, 2001, p. 97).

En même temps, le passage du groupe au collectif s'est produit en raison du fait qu'elles « [...] sont devenues un sujet collectif producteur de sens et acteur de sa propre histoire [en sortant] de la figure de la féminité imposée pour devenir des femmes ayant le pouvoir d'agir dans la construction et dans le développement des rapports sociaux. A travers elles, le groupe social des femmes s'est approprié d'autres manières de penser et de faire, d'autres formes de "production sociale de l'existence humaine" » (Kergoat, 2011, p. 13). C'est en agissant de la sorte que ces femmes ont démontré être en mesure, « [...] dans certaines conditions bien précises, de donner à l'enjeu travail (dans la définition que nous lui avons donnée) un contenu qui déplace les rapports sociaux de sexe dans leurs formes actuelles : elles ont tracé, à travers leur lutte, les contours d'une nouvelle figure salariale féminine qui a remis en question tant les mécanismes du rapport salarial que ceux du rapport entre les sexes. » (Kergoat, 2001, p. 96). Les infirmières de l'enquête de Danièle Kergoat ont réussi à aller au-delà des limites de l'horizon « du déplacement du contenu des rapports sociaux » que nous avons évoqué tout au long de ce chapitre. Leur exemple permet donc de penser cet horizon de manière nettement plus dynamique, puisque ses limites peuvent être repoussées par l'action collective ? Être en mesure de l'envisager ainsi nous autorise enfin à aborder la tension entre la réversibilité possible de la domination, exprimée dans l'horizon capacitaire des acteurs faibles que révèle la conception de la résistance exposée ici, et la possibilité de déplacer le contenu des rapports sociaux. D'un côté, l'horizon capacitaire exprime la possibilité de négocier la domination, tout en renvoyant en même temps à la position de chacune des femmes migrantes au sein des structures sociales (de classe, de genre...). De l'autre, l'horizon « du déplacement du contenu des rapports sociaux » ne peut pas être transformé par la négociation individuelle de la domination qui caractérise l'horizon capacitaire, mais uniquement à travers l'action collective ? Cette question est selon nous au cœur des limites des pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne.

Pour saisir pleinement ce problème de la tension entre l'ordre de l'horizon capacitaire et l'ordre des rapports sociaux inégalitaires, il est utile de préciser la manière dont Danièle Kergoat (2011) aborde la question, à savoir, en se référant à la différence entre relations sociales et rapports sociaux. Pour la sociologue française (2011), les relations sociales « [...] sont immanentes aux individus concrets entre lesquels [les rapports sociaux] apparaissent. », alors que les rapports sociaux renvoient à une réalité d'un tout autre ordre : ils sont « [...] abstraits et [...] opposent les groupes autour d'un enjeu » (Kergoat, 2011, p. 12). Ces deux notions – et leur différences – peuvent être illustrées à partir des pratiques de nos enquêtées. Commençons par les relations sociales. Ce niveau nous dévoile les manières dont les lignes de tension qui traversent les rapports avec les dominants (les conjoints, l'État, etc.) peuvent être déplacées par les résistances inventées par les femmes philippines en Allemagne. Par exemple, elles parviennent par le biais de ces stratégies à transformer leurs relations avec leurs maris, mais aussi à s'opposer efficacement à une situation de racisation, ou encore à amoindrir les paradoxes du déclassement ou de l'ascension. Quant au niveau des rapports sociaux (de classe, de sexe...), celui-ci se manifeste dans le fait que les mécanismes de l'oppression (exploitation, domination, discrimination et stigmatisation) puissent rester malgré tout intacts – en l'absence d'action collective – en continuant à opérer au niveau des relations sociales, et être, à ce titre, « immanents aux individus concrets en relation ». En d'autres mots, les vies de nos enquêtées continuent à être façonnées par les conséquences des rapports sociaux en termes de sexe, comme la division socio-sexuée du travail domestique, mais aussi en termes de classe et de nationalité, comme le fait de devoir occuper en Allemagne des postes de travail éminemment précaires.

Les pratiques de résistance évoquées tout au long des chapitres précédents et leurs débouchés gagnent donc à être pensés en considérant ces deux horizons – résister en fonction des degrés de faiblesse et en passant d'un degré à un autre, ou en se construisant en tant que sujet collectif. Finalement, et ce point est encore plus crucial, les limites des résistances de ces migrantes, dans n'importe quel contexte, sont *toujours* liées à la réversibilité possible de la domination, exprimée dans l'horizon capacitaire des acteurs faibles, et par les possibilités de dépasser l'ordre inégalitaire, car ces deux horizons sont ceux où le changement est envisageable en ce qui concerne les acteurs faibles, qu'il se produise au niveau des relations sociales ou des rapports sociaux.

Quelles leçons la tension entre horizon capacitaire et horizon du déplacement du contenu des rapports sociaux peut-elle nous enseigner ? Elles sont principalement au nombre de trois. Tout d'abord cette tension dépend beaucoup des contextes nationaux et temporels qui façonnent l'ordre inégalitaire, ce dernier contribuant en retour à donner un cadre aux pratiques de résistance. Le contexte de l'Allemagne nous permet d'envisager ce point à travers les contours de l'ordre inégalitaire auquel il se réfère, qu'ils soient locaux ou internationaux. En effet, les femmes philippines en Allemagne construisent des pratiques de résistance pour faire face aux conséquences d'un ordre inégalitaire qui est singulier : en son sein s'enchevêtrent à la fois une politique migratoire qui reflète toutes les ambiguïtés de la relation entre la société allemande, l'État et les étrangers, des besoins croissants en matière de travail de reproduction sociale, la place de l'Allemagne dans les marchés matrimoniaux mondialisés, la relation de l'État philippin et de la société au fait migratoire, la place des Philippines dans le monde en tant que pays dépendant exportateur de main d'œuvre, mais aussi les rêves et les attentes des femmes philippines et de leurs familles face à la migration.

La deuxième leçon concerne la singularité du contexte allemand. Ainsi, par rapport à des pays asiatiques comme la Malaisie ou le Japon, l'Allemagne érige moins de barrières légales à l'incorporation des étrangères arrivées dans le cadre du mariage. L'accession aux droits de citoyenneté y est donc généralement plus aisée. En même temps, les flux qui parviennent en Allemagne sont majoritairement marqués par les migrations dans le cadre du mariage – à la différence d'autres pays, comme ceux du Golfe, où il s'agit aussi de migrations de reproduction sociale, mais plutôt dans le cadre de la domesticité ou dans le secteur des soins. En revanche, d'autres obstacles sont similaires d'un pays à l'autre, comme ceux liés à la reconnaissance du niveau d'éducation – il est souvent très difficile pour les étrangers de faire reconnaître leurs diplômes –, ou à la place occupée par les migrants au sein des marchés nationaux du travail, généralement dans les secteurs les plus précaires et les plus mal payés.

Reste la troisième leçon. Elle exprime ce que la tension entre la négociation de la domination et la possibilité de déplacer ou de modifier le contenu des rapports sociaux peut nous apprendre au sujet des singularités et du potentiel des formes de résistance des femmes philippines en Allemagne. Il s'agit aussi, comme nous verrons par la suite, d'une opportunité pour saisir la question la constitution de ces dernières en tant que sujet collectif « capable de produire du sens et d'être acteur de sa propre histoire ». De façon à explorer ce potentiel et ces limites, il nous semble important de nous appuyer brièvement sur deux exemples tirés de la

littérature, car ils nous permettront, par contraste, de mieux mettre en valeur ces deux aspects dans le contexte étudié ici. Le premier est un récit ethnographique et historique portant sur les vies des domestiques philippines à Hong Kong, dans lequel la sociologue états-unienne Nicole Constable s'interroge sur les formes de contrôle et de discipline de ces femmes (par des acteurs comme l'État ou les agences d'embauche), ainsi que sur les réponses de ces dernières à ces moyens de contrôle (parmi lesquelles, notamment, l'organisation en syndicats). Dans le dernier chapitre de son ouvrage, Constable évoque la question du déplacement du contenu des rapports sociaux, qu'elle problématise à partir des doutes émis par le sens commun à propos de la conscience qu'ont les domestiques du contexte dans lequel elles vivent, ainsi que sur la portée réelle des actions collectives qu'elles mènent dans le cadre des syndicats de domestiques :

Le problème n'est pas que les travailleurs domestiques étrangers manquent de conscience de classe ou de conscience du contexte historique dans lequel ils vivent et travaillent. Beaucoup ne sont que trop conscients des précédentes migrations de Philippins, du problème de l'économie philippine et des schémas mondiaux qui les propulsent dans des directions imprévues. Ils n'hésitent pas à critiquer le gouvernement philippin qui ne parvient pas à relancer l'économie afin de créer davantage d'emplois dans le pays. Le problème est que, malgré les améliorations importantes que les organisations de travailleurs domestiques ont contribué à apporter, la situation structurelle globale des travailleurs domestiques reste relativement inchangée. Ils travaillent toujours à l'étranger à des postes que les habitants de Hong Kong ont rejetés et pour lesquels leur formation et leurs capacités les qualifient davantage. Les Philippins et les autres travailleurs domestiques luttent essentiellement pour le droit de continuer à effectuer des tâches subalternes dans des conditions d'exploitation.

Après Hong Kong, ce sera peut-être l'Europe ou le Canada pour les jeunes travailleurs domestiques comme Dally et Cathy, ou peut-être Taiwan ou Singapour pour ceux qui, comme Elsa et Acosta, préfèrent rester plus près de chez eux. Ils y rencontreront des règles et des règlements légèrement différents - à Singapour, des tests de grossesse obligatoires tous les six mois, au Canada, des exigences plus élevées en matière d'éducation - mais le jeu est le même : travailler dur, gagner de l'argent, le remettre à la maison. Les travailleurs domestiques peuvent être conscients de certaines structures de pouvoir, mais leurs protestations sont loin de toucher ou de s'attaquer aux structures locales et mondiales les plus répandues. Dans l'ensemble, la résistance reste à un niveau discursif, exprimée discrètement et comme une forme de libération personnelle. (Constable, 1997, p.209-2010<sup>197</sup>).

---

<sup>197</sup> Version originale : « The problem is not that foreign domestic workers lack class consciousness or an awareness of the historical context in which they live and work. Many are all too aware of previous migrations of Filipinos, of the problem with the Philippine economy, and of the global patterns that propel them in unforeseen directions. They do not hesitate to criticize the Philippine government for falling to boost the economy in order to create more jobs at home. The problem is that despite the important improvements that domestic worker's organizations have helped bring about, the overall structural position of domestic workers remain relatively unchanged. They still work overseas at jobs that Hong Kong locals have rejected and for which their training and abilities over qualify them. Filipinas and other domestic workers are, in essence, struggling for the right to continue to do menial work under exploitative conditions.

After Hong Kong, perhaps it will be Europe or Canada for the younger domestic workers like Dally and Cathy, or perhaps Taiwan or Singapore for those like Elsa and Acosta who prefer to remain closer to home. There they

Comme les infirmières évoquées par Danièle Kergoat, les domestiques Philippines de l'enquête de Nicole Constable ont réussi à obtenir des salaires plus élevés et de meilleures conditions de travail, tout en se constituant en sujet « producteur de sens et acteur de sa propre histoire » (Kergoat, 2011, p. 13). Cependant, ce sujet collectif nouvellement constitué a connu à Hong Kong d'importantes limites à son action, qui l'ont empêché de déplacer le contenu des rapports sociaux. Il y a certes eu une discrète remise en question du rapport salarial et du rapport employés-domestiques, mais l'image du métier de domestique est restée celle de la précarité et de la dévalorisation ; enfin, les abus à l'encontre de ces domestiques philippines ont perduré. Il est important ici de souligner les différences majeures entre un exemple et l'autre, même si tous deux nous permettent de penser l'horizon du déplacement des rapports sociaux – sans bien entendu nous aventurer à les comparer, étant donné leurs dissemblances. De fait, les champs des possibles des « infirmières de Kergoat » et celui des « domestiques de Constable » sont radicalement distincts (en termes de classe, de sexe, de racisation...) : les secondes, en tant que femmes migrantes issues d'un pays de capitalisme dépendant, racisées, exerçant un métier précaire et hautement dévalorisé, avec un moindre accès aux droits de citoyenneté, se heurtent à des obstacles d'une autre nature que les premières. Le processus de constitution du sujet collectif et ses marges de manœuvre pour déplacer le contenu des rapports sociaux ne sont donc pas les mêmes – car l'action de ce sujet dépend avant tout des rapports de pouvoir à l'œuvre. En même temps, ces deux exemples nous permettent de saisir quelque chose de fondamental au sujet de l'horizon du déplacement du contenu des rapports sociaux, que l'on peut généraliser aux deux contextes : la capacité des groupes à devenir sujet collectif et la faculté de ce dernier à provoquer un déplacement du contenu des rapports sociaux sont *toujours en lien* avec le champ des possibles à partir duquel les individus construisent leurs pratiques.

Le deuxième exemple sur lequel nous souhaitons nous appuyer se fonde sur le travail d'enquête de Low Choo Chin, chercheuse de l'Université de Sains Malaysia (à Penang, au nord de la Malaisie), sur l'activisme des femmes migrantes dans ce pays. Cet exemple diffère de ceux de Danièle Kergoat (2001 ; 2011) et de Nicole Constable (1997) par le champ des

---

will encounter slightly different rules and regulations – in Singapore mandatory pregnancy tests every six months, in Canada higher educational requirements – but the game is the same: work hard, earn money, remit it at home. Domestic workers might be aware of certain structures of power, but their protests do not come close to touching or addressing the more pervasive local and global structures. By and large resistance remains on a discursive level, expressed quietly and as a form of personal release » (Constable, 1997, p.209-2010).

possibles auquel il se réfère. Il est particulièrement éloigné de l'exemple de Constable (1997), puisque dans leur mobilisation pour bouleverser le régime marital malaisien (traduit de l'anglais *marital regime*, le concept exprime le statut légal concédé par un État à un individu en vertu de son mariage avec l'un de ses citoyens) et obtenir plus de droits, ces femmes migrantes arrivent à se constituer en sujet collectif capable de commencer à faire évoluer la sphère publique et à atténuer leur position marginale au sein de la société malaisienne en tant qu'individus avec un moindre accès aux droits de citoyenneté (Fresnoza-Flot & Ricordeau, 2017). Low Choo Chin (2017, p.73-74) décrit le processus de la manière suivante :

En remettant en question le régime de citoyenneté « non marital » en Malaisie et en proposant un mode d'acquisition de la citoyenneté plus inclusif, les épouses migrantes ont évoqué la rhétorique de la maternité. Le mouvement des épouses en Malaisie, en utilisant le discours de la maternité républicaine, résonne avec la culture politique parce que l'activisme basé sur les droits de l'homme est controversé. Le mouvement des conjoints a abandonné la connotation d'activisme basé sur les droits pour poursuivre une forme plus modérée. Au lieu de cela, le mouvement des épouses a évoqué la "maternité républicaine" pour améliorer leur position marginalisée, qui nécessite une protection considérable et adéquate de la part de l'État afin de maintenir le bien-être des familles malaisiennes et de faciliter leur vie quotidienne. Je suggère que la rhétorique de la maternité et de la famille est un outil puissant pour obtenir un enjeu d'appartenance et avoir un impact positif dans la sphère publique. Les femmes migrantes agissent en tant qu'agents actifs pour négocier, résister et contester le régime de citoyenneté maritale hautement institutionnalisé, et ont ainsi pénétré (mais pas encore transformé) la sphère publique malaisienne.<sup>198</sup>

Le cas du mouvement d'épouses migrantes en Malaisie témoigne d'un processus de déplacement du contenu des rapports sociaux encore en cours, tandis que l'exemple des infirmières de Kergoat représenterait son déplacement effectif - au moins dans la période qui a suivi les mobilisations - et celui des domestiques philippines à Hong Kong de Constable, la fragilité du sujet collectif nouvellement formé qui ne parvient pas, pris dans des rapports de pouvoir défavorables, à provoquer un tel déplacement. Qu'en-est-il finalement des femmes philippines en Allemagne ? Quels sont les potentiels et les limites dans leur constitution en

---

<sup>198</sup> Version originale : « In challenging the 'non-marital' citizenship regime in Malaysia and affecting a more inclusive mode of citizenship acquisition, the migrant spouses evoked the motherhood rhetoric. The spouses' movement in Malaysia, utilizing the discourse of republican motherhood, resonates with the political culture because activism based on human rights is contentious. The spouses' movement dropped the connotation of rights-based activism to pursue a more moderate form. Instead, spouses' activists evoked 'republican motherhood' to improve their marginalized position, which needs considerable and adequate protection from the state in order to maintain the well-being of Malaysian families and to ease their everyday life. I suggest that the motherhood and familyhood rhetoric is a potent tool to achieve a stake of belonging and to make a positive impact in the public sphere. Female migrants act as active agents to negotiate, resist, and contest the highly institutionalized marital citizenship regime, and thus have entered (though not yet transformed) the Malaysian public sphere. »

sujet collectif « capable de produire du sens et d'être acteur de sa propre histoire » ainsi que d'agir pour déplacer le contenu des rapports sociaux ?

§. II – La question de la constitution du sujet collectif dans le contexte allemand par rapport à d'autres contextes

Comme nous l'avons vu à partir de l'exemple de Constable (1997) et de Chin (2017), le déplacement de l'ordre inégalitaire dépend foncièrement des caractéristiques du champ des possibles (et des rapports de pouvoir que celui-ci engendre) qui façonne les pratiques de résistance. Or, le champ des possibles des femmes philippines en Allemagne est distinct de celui des femmes philippines qui travaillent comme domestiques à Hong Kong ou des infirmières en France étudiées par Danièle Kergoat. Comme nous l'avons souligné au cours des chapitres précédents, il s'agit ici de femmes, migrantes, généralement originaires des classes moyennes philippines, qui sont le plus souvent arrivées en Allemagne dans le cadre d'unions avec des conjoints allemands – pour leur part généralement issus des classes prolétaires allemandes ou assimilées –, exerçant la plupart du temps des métiers précaires et mal payés, parfois victimes de stigmatisation raciale et vivant les contradictions du déclassement ou de l'ascension liés à cette migration vers l'Allemagne, le pays le plus développé d'Europe de l'Ouest. Toutefois, si cet ensemble de différences n'est pas négligeable, un élément distingue l'exemple de l'Allemagne par rapport à celui de Kergoat (2001; 2011), de Nicole Constable (1997) et surtout de Chin (2017) : la prédominance des migrations dans le cadre du mariage, encadrées par le dispositif légal spécifique adopté pour les épouses migrantes. Ce cadre engendre en Allemagne des obstacles spécifiques pour celles qui arrivent. Si, en Malaisie, les migrantes se heurtent tout au long de leurs vies à un régime marital strict et discrétionnaire qui les empêche de devenir des citoyennes « à part entière » (et d'accéder à d'importants droits sociaux, civils ou politiques), en Allemagne, les obstacles dans leur parcours migratoire relèvent surtout de la possibilité de stabiliser leur séjour, qui n'est pas envisageable avant trois ans de mariage, mais qui devient relativement facile par la suite – quoiqu'elle reste dépendante de la continuation du mariage, de l'obtention de la nationalité allemande ou d'un autre<sup>199</sup> éventuel changement de statut. Les conséquences découlant de ce cadre légal ne sont pas non plus les mêmes que dans le cas malaisien,

---

<sup>199</sup> Théoriquement, la possibilité de passage du statut de conjoint de citoyen allemand au statut de travailleur existe. D'ordinaire, la plupart de nos enquêtées ont tout simplement acquis la nationalité allemande à la suite du délai prévu par la loi (de 8 ans à l'heure actuelle).



puisque en Allemagne, les épouses jouissent de la plupart des droits de citoyenneté, hormis le droit de vote, avant l'obtention de la résidence permanente ou l'acquisition de la nationalité allemande – les épouses migrantes philippines en Allemagne peuvent, par exemple, travailler dès leur arrivée (Bundesregierung, 2022).

Au cours de la période de plus grande dépendance juridique, le champ des possibles marqué par la prédominance des migrations dans le cadre du mariage ne favorise pas, en Allemagne, l'émergence du sujet collectif nécessaire pour faire se déplacer les rapports sociaux. En effet, les obstacles en termes d'accès aux droits de citoyenneté y sont moindres et durent moins longtemps que dans le cas malaisien, ce qui n'engendre pas une situation d'urgence équivalente – dans le cas contraire, la capacité de résistance des femmes philippines en Allemagne, très probablement similaire à celle des épouses migrantes de Malaisie, aurait certainement pu donner lieu à un mouvement autonome, comme ce fut le cas dans ce dernier pays. Comme nous l'avons vu au chapitre III, le cas allemand se caractérise en outre par la préexistence d'un vaste réseau de soutien étatique, mis en place de manière coordonnée entre l'État - dans des différents niveaux - et les organisations non-gouvernementales, visant à garantir les droits des femmes (ainsi que des épouses migrantes) et à apporter une réponse à leurs éventuelles demandes. Ce réseau parvient, au moins en partie, à prendre ces demandes en charge – comme dans le cas de Dira, qui est allée prendre conseil auprès des *Regionalstellen des Bamf*<sup>200</sup>. Il contribue ainsi à atténuer les conséquences de leur position au sein de la société allemande, en rendant de facto plus difficile la possibilité de création d'une organisation autonome des épouses migrantes en Allemagne, capable par le biais de l'action du collectif de déplacer le contenu des rapports sociaux – comme c'était le cas en Malaisie, où le mouvement<sup>201</sup> des épouses migrantes a été pionnier. Pour ce qui concerne la période postérieure à l'obtention de la stabilité du séjour – après trois ans de mariage, à la suite de la naturalisation –, la prédominance des migrations dans le cadre du mariage engendre des « effets d'atomisation du groupe » qui accroissent les difficultés de passage au collectif. En Allemagne, celles-ci relèvent entre autres de la réticence à porter à la vue de tous des questions (comme les conflits) perçues comme étant liées au couple ou à la famille, en évitant ainsi de perdre la face vis-à-vis des amies ou de la famille (en Allemagne et aux Philippines), des pressions des normes de genre valorisant le respect du mari et de la famille – qui

---

<sup>200</sup> En allemand, antennes régionales du Ministère fédéral de la migration et des réfugiés (Bundesministerium für Migration und Flüchtlinge).

<sup>201</sup> Ce mouvement a développé un site internet : <https://familyfrontiers.org/guides/>

conduisent à une sorte d'équilibre fragile avec la sphère du travail, en diminuant la probabilité d'adhésion à des mouvements de travailleurs précaires –, mais aussi de la dépendance de ces femmes envers leurs maris allemands, qui parfois se maintient dans le temps et qui leur permet de remplir leur rôle de filles zélées vis-à-vis de la famille restée au pays. Ce ne sont bien entendu pas les seuls éléments de compréhension. Entrent également parfois en ligne de compte le manque de maîtrise de l'allemand, qui amène à ne pas se sentir légitime pour prendre la parole en public, la réticence à prendre des risques alors qu'on vit une situation d'instabilité de séjour, ou l'envie de ne pas s'exposer alors qu'on occupe des emplois précaires et sous-payés, dont la perte pourrait signifier l'impossibilité de subvenir aux besoins des siens. Enfin, il y a le souhait de donner une image de soi correspondant à quelqu'un qui respecte les règles et qui est en harmonie avec les autres, un désir probablement lié, au moins en partie, à la culture du *pakikipagkapwa-tao* ou à la conscience d'une appartenance commune partagée (comme nous l'avons vu au chapitre III).

En même temps, comme nous l'avons souligné dans les chapitres précédents, les migrations de femmes philippines vers l'Allemagne se composent aussi de flux de personnel soignant, principalement d'infirmières et d'aides-soignantes. Leur champ des possibles présente des similarités avec celui de l'ensemble des femmes philippines qui migrent vers l'Allemagne, comme le fait de venir d'un pays dépendant ou d'être racisée. Toutefois, les différences sont nombreuses. Dans les premiers moments de l'après-migration, les infirmières ne doivent pas faire face à une situation de dépendance initiale (économique et juridique), car elles sont salariées. De surcroît, leur titre de séjour est la plupart du temps lié au contrat de travail, ce dernier permettant aisément des prolongations (et donc l'obtention de la résidence permanente, voire la naturalisation). La période suivant les « premières heures de l'après-migration » est enfin souvent marquée par des conditions de travail meilleures que celles que ces femmes connaissaient aux Philippines, où elles gagnaient moins et travaillaient davantage, dans des conditions plus dures.

Comme nous l'avons déjà souligné, la possibilité de déplacer le contenu des rapports sociaux en passant du groupe au collectif est *toujours en lien* avec le champ des possibles à partir duquel les individus construisent leurs pratiques. Or, chez les infirmières philippines en Allemagne, l'émergence d'un sujet collectif paraît particulièrement difficile. A notre sens, deux éléments principaux permettent d'avancer une explication à cette situation – qui aurait bien évidemment besoin d'être étayée par des enquêtes ultérieures, étant donné que la nôtre

s'est pour l'essentiel concentrée sur le cas des épouses migrantes. Le premier concerne, dans la phase initiale de l'après-migration et parfois dans les périodes ultérieures, la perception globale qu'ont les infirmières de ne pas trouver leur compte dans l'adhésion à des formes d'action collective (et donc de ne pas être convaincues de leur sens), puisque leurs conditions de travail et de salaire en Allemagne représentent une amélioration significative par rapport à la situation aux Philippines. Le deuxième concerne, comme dans le cas des épouses migrantes, les « effets d'atomisation du groupe » qui freinent le passage du groupe au collectif lors des phases successives de l'après-migration. Ceux-ci tendent à être liés, ici aussi, à l'envie de ne pas perdre la face et d'apparaître comme quelqu'un qui respecte les règles et vit en harmonie avec les autres (la « culture du *pakikipagkapwa-tao* »), aux pressions des normes de genre, surtout ? quand ces femmes sont mariées, mais aussi au souhait de ne pas prendre de risques ou de ne pas s'exposer – perdre son emploi ou s'exposer à des représailles peut signifier ne plus pouvoir venir en aide aux siens ou ne plus parvenir à subvenir à ses propres besoins. A ces effets s'ajoute, chez les jeunes infirmières qui ne se sont pas mariées ou qui n'envisagent pas de le faire, une incertitude quant au futur qui peut constituer une entrave à l'adhésion à la constitution du sujet collectif, puisque la possibilité de rester est tout autant en ligne de mire que celle de partir – qui s'accompagne souvent de projets personnels comme celui de créer un business, d'y investir ses économies, etc.

## Conclusion du chapitre VII

Nous sommes partis dans ce chapitre des acquis de la sociologie critique de la domination, ensemble composite dont le point commun est la prémisse de l'existence d'une conscience première d'individus réflexifs qui, à ce titre, arrivent à ébaucher des stratégies pour faire face aux conséquences des inégalités sociales façonnant leurs parcours. Ces apports nous ont permis de faire ressortir la tension entre les pratiques de résistance des femmes philippines et l'ordre inégalitaire – l'ordre des rapports sociaux de sexe, de racisation, de classe, etc. –, qui façonne ces pratiques. En même temps, la tension en question nous a aidé à envisager les différents types de limites à la résistance, ceux de l'horizon capacitaire et ceux de l'horizon du déplacement du contenu des rapports sociaux. Les deux horizons nous ont alors révélé la nécessité d'une approche dynamique de leurs retombées, à savoir, pour le premier, la réversibilité possible de la domination à travers la négociation de cette domination, et, pour le second, la possibilité ou non de déplacer le contenu des rapports sociaux. L'approche dynamique de ces horizons a à son tour permis de dépasser analytiquement la difficulté à

penser de manière dynamique la relation entre la capacité qu'ont les acteurs faibles à négocier la domination et leur difficulté à faire déplacer le contenu des rapports sociaux – en d'autres mots, la tension entre la réversibilité possible de la domination et la possibilité de déplacer le contenu des rapports sociaux. Finalement, nous avons pu constater la centralité du champ des possibles (et des rapports de pouvoir générés par ce dernier) en ce qui concerne la construction du sujet collectif porteur des bouleversements en mesure de faire déplacer le contenu des rapports sociaux.

L'horizon capacitaire et celui du déplacement du contenu des rapports sociaux nous ont appris d'importantes leçons au sujet des limites des pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne. Le premier a révélé que les enquêtées se trouvent dans des situations différentes en termes de négociation de la domination et de possibilités de passer d'un degré de faiblesse à l'autre. Ces différences s'expliquent par la diversité des vécus et des constructions des catégories de genre, de classe et de racisation, ainsi que par les idiosyncrasies – les ambitions individuelles ou les caractéristiques personnelles –, et enfin par les subtilités liées à la variabilité des positions au sein des structures hiérarchiques qui façonnent leurs parcours. Le second nous a appris que le champ des possibles au sein desquels naissent ces pratiques de résistance rend difficile l'émergence du sujet collectif nécessaire au déplacement du contenu des rapports sociaux, car ce sujet collectif reste pris dans des rapports de pouvoir qu'engendre ce champ des possibles ainsi que dans les contradictions que celui-ci produit – comme l'atomisation du groupe. Cet horizon nous a ainsi enseigné d'importantes leçons au sujet du déplacement du contenu des rapports sociaux en ce qui concerne les femmes philippines en Allemagne – comme celles qui portent sur les singularités du contexte allemand. Enfin, ce second horizon nous a aussi appris, à travers la référence aux contextes de la Malaisie et de la coordination infirmière, ainsi qu'à celui des domestiques philippines à Hong Kong, qu'il peut y avoir un *déplacement* des rapports sociaux, quand les conditions de constitution d'un sujet collectif s'y prêtent.

Ce chapitre a, enfin, proposé une clé de lecture pour comprendre les limites des résistances des femmes philippines, reposant sur la prise en compte des possibilités qu'ont ces femmes de bouleverser les lignes de tension au sein des relations sociales, ainsi que de déplacer le contenu des rapports sociaux. Il est ainsi nécessaire de se pencher sur les manières dont la réversibilité possible de la domination s'exprime à travers leur horizon capacitaire, tout en saisissant les éléments constitutifs du champ des possibles qui dessine les possibilités

d'émergence d'un sujet collectif capable de déplacer le contenu des rapports sociaux – en l'occurrence, l'histoire allemande et philippine, les structures sociales de race, de classe ou de genre des deux sociétés, les parcours individuels et leurs singularités, l'économie-politique de la mondialisation et la division internationale du travail reproductif.

### Conclusion de la partie III

Dans cette troisième partie, nous avons examiné les pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne. Nous avons souligné certains aspects qui les caractérisent, comme le fait qu'elles soient scindées entre le niveau local et le niveau transnational, avec une prépondérance du premier par rapport au second, mais aussi leurs contradictions – comme les paradoxes de la résistance au déclassement et à l'ascension, mais aussi à l'oppression liée aux rapports de sexe, longuement abordés au sein des chapitres V et VI –, qui expriment toute la complexité des structures sociales de classe et de genre et les manières dont les individus peuvent « naviguer » au sein de ces structures. Les limites de ces pratiques de résistance ont été explorées au sein du chapitre VII, en soulignant la tension entre celles-ci et l'ordre inégalitaire. Cette tension révèle la nécessité de penser de façon dynamique les deux horizons – de déplacement du contenu des rapports sociaux et capacitaire. Ce dernier chapitre a enfin proposé une compréhension spécifique des limites des pratiques de résistance des femmes philippines, permettant de saisir à la fois l'horizon capacitaire et l'horizon de déplacement du contenu des rapports sociaux. Cette approche nous a également permis de saisir les raisons pour lesquelles le contenu des rapports sociaux n'a pas pu être déplacé dans le contexte allemand – en ouvrant sur une réflexion à propos de la formation du sujet collectif capable de mener à terme ce déplacement.

## CONCLUSION DE LA THESE

### 1. Retour sur la problématique de thèse et la démarche

Comme nous l'avons souligné dès l'introduction, c'est la relative rareté des enquêtes portant sur les pratiques de résistance des femmes philippines dans le contexte allemand qui nous a poussé à poser un ensemble de questions, qui aura constitué la problématique de cette thèse.

Ces questions sont les suivantes :

- Comment les femmes philippines en Allemagne mettent-elles en œuvre des pratiques de résistance au sein du champ des possibles qui est le leur (largement déterminé par les rapports de classe, de race, de génération, de genre...) et quels types de pratiques parviennent-elles à construire ?
- De quelles façons s'opposent-elles aux effets ou conséquences de leur position en termes de genre, tels que par exemple la répartition inégale du travail domestique ou les conflits autour du travail hors du foyer, ou comment composent-elles avec ces questions ?
- Quels types de pratiques de résistance inventent-elles pour s'opposer à la stigmatisation raciale dont elles font l'objet dans la société allemande ?
- Comment résistent-elles face aux conséquences de la migration vers l'Allemagne en termes de rapports de classe, notamment face aux ambiguïtés, ambivalences ou flottements liés à la question du déclassement ou de l'ascension professionnelle ?
- Ébauchent-elles des pratiques de résistance prudentes ou retenues, ou au contraire réagissent-elles plus volontiers frontalement quand elles sont confrontées à des situations d'oppression ?
- Quelles sont les limites ou les contradictions qui apparaissent en lien avec ces pratiques ?
- Que nous apprennent les migrantes philippines sur les formes de résistance mises en œuvre par rapport aux singularités du contexte sociohistorique et culturel allemand, autrement dit, que signifie résister dans un champ des possibles façonné par des conditions sociohistoriques, économiques et culturelles spécifiques (différentes d'autres contextes migratoires rencontrés par les femmes philippines) ?

Pour tenter de répondre à ces questions, nos efforts ont globalement porté sur un dialogue constant et étroit entre théorie et empirie au fil des chapitres de cette thèse. La première partie

(composée du seul chapitre I) a permis d'apporter des précisions sur le mode de réalisation de l'enquête, en explicitant notre position en tant qu'enquêteur et en exposant les difficultés rencontrées et les aléas liés à la pandémie de covid-19. Nous avons cherché à montrer l'intérêt d'effectuer une enquête sur les résistances migrantes en combinant observation et récits de vie, deux méthodes qui permettent de les saisir en profondeur tout en tenant compte de leur dimension temporelle. La deuxième partie (chapitres II, III et IV) a permis un large balayage théorique. Ainsi, le chapitre II a présenté l'état de la recherche sur les migrations féminines philippines. On a pu y voir émerger les principaux courants de pensée portant sur les migrations et les migrants. On y a aussi progressivement décelé les différentes manières dont cette thèse s'est appropriée ce fond commun de la recherche – comme la proposition de se focaliser sur ce que les migrants font, accomplissent et construisent. Le chapitre III a poursuivi cette exploration en s'appropriant la relation migratoire entre l'Allemagne et les Philippines, en tenant compte de la position de chacune des deux nations au sein des migrations internationales, pour mieux comprendre le champ des possibles dans lequel les parcours biographiques des femmes philippines en Allemagne s'insèrent. Le chapitre IV a permis de fournir les premiers éléments pour penser les résistances des femmes philippines en Allemagne à partir de nos propres matériels d'enquête. Nous avons ainsi présenté les caractéristiques sociodémographiques des femmes rencontrées, marquées par les différences de statut juridique et de profession entre les épouses migrantes et les migrantes arrivées dans le cadre du travail, et leurs effets. Nous avons également insisté sur l'importance de prendre en compte les imprévus (les bifurcations) et leurs conséquences sur les pratiques de résistance des femmes migrantes philippines en Allemagne – dans la mesure où ces bifurcations bouleversent les réseaux de relation au sein desquels s'inscrivent ces pratiques. Dans le même esprit, nous avons enfin cherché à cerner plus précisément la nature de ces bifurcations. Nous avons souligné l'enchevêtrement des logiques actanciennes et des logiques structurelles, à savoir, d'un côté, la dimension du choix et de l'ambition personnels, et de l'autre, celle des structures sociales (de classe, de genre...) qui interviennent autour de l'événement bifurcation. Ce faisant, nous avons fait ressortir que c'est cette intrication qui façonne les possibilités de résistance face à l'imprévu.

Suivant la même logique, la troisième partie (composée des chapitres V, VI et VII) a permis de faire émerger les résultats auxquels nous sommes parvenus. Au sein du chapitre V, nous avons ainsi présenté la diversité des pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne – plus ou moins passives, directes, mûries au sein des groupes informels, dans le

rapport à la belle-famille, dans des contextes de stigmatisation raciale... Le chapitre VI a été centré sur les contradictions des pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne – parmi lesquelles, dans le cas des rapports de sexe, le fait de surinvestir le travail domestique tout en supportant mal de ne pas pouvoir travailler en dehors du foyer, ou dans le cas des rapports de classe, la contradiction entre le fait de bénéficier en Allemagne de meilleures conditions de vie par rapport au contexte philippin, et d’y exercer en même temps des métiers souvent précaires et mal rémunérés. Enfin, le septième et dernier chapitre a cherché à appréhender des limites des pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne. Dans ce chapitre, nous avons souligné la difficulté à déplacer le contenu des rapports sociaux par le biais de ces pratiques, ainsi que les différences entre les femmes relevant de ce que nous appelons l’« horizon capacitaire », comme la diversité des degrés de faiblesse et des possibilités de passer d’un degré de faiblesse à l’autre.

## 2. Les réponses aux questions de recherche

Cette thèse nous a amené à proposer un modèle composé d’un corps d’hypothèses qui se sont ébauchées au cours de la construction de l’objet « pratiques de résistance des femmes migrantes philippines », tout au long de l’enquête de terrain et du processus de théorisation. Comment ces femmes résistent-elles au sein de leur champ des possibles et quels types de pratiques de résistance construisent-elles ? Ces femmes, comme nous l’avons souligné, partagent un champ des possibles traversé par les inégalités de genre, la racisation ou la précarité de la place occupée au sein du marché de travail allemand. Néanmoins, elles résistent aux conséquences de leur position subalterne au sein de ces hiérarchies. A partir des positions qu’elles occupent, et donc des degrés de faiblesse et des diverses possibilités de passer d’un degré à l’autre, mais aussi à partir des éléments plutôt idiosyncrasiques de leurs parcours – comme les dimensions du choix et des ambitions, entre autres –, s’ébauche alors des pratiques de résistance individuelles diverses, allant de la confrontation frontale au retrait. Ces pratiques s’élaborent aussi collectivement dans les espaces vécus par ces femmes, en particulier dans les groupes informels, où les obstacles qu’elles affrontent sont constamment discutés et où une certaine grammaire collective émerge. Ces pratiques s’expriment ensuite dans les espaces les plus variés : au travail, quand on résiste aux conséquences de la précarité, à l’instar de Pepita qui doit faire face à l’absence de pauses déjeuner adaptées à la prise en charge de son diabète ; dans les interactions en public, lorsqu’on résiste à la stigmatisation raciale, à l’instar de Dira et de ses filles qui se sont opposées de façon véhémement lors d’un



épisode de stigmatisation dans un supermarché local ; dans la vie familiale, quand on résiste de manière à obtenir le droit de travailler en dehors du foyer ou pour forcer le respect des conjoints, à l'instar de Rosa ou encore de Pepita, mais aussi lorsqu'on résiste aux conséquences des inégalités aux Philippines et entre ce pays et les pays développés, à l'instar de la plupart des enquêtées, en envoyant de l'argent à la famille restée au pays ou en créant des réseaux d'entraide avec des parents vivant dans d'autres pôles de la diaspora philippine. En même temps, comme nous l'avons aussi souligné, les résistances des femmes philippines en Allemagne se déroulent au sein d'un cadre façonné par des structures sociales hiérarchiques. En ce sens, elles tendent à être plus retenues que frontales, davantage pondérées ou prudentes que directes ou impétueuses. Enfin, ces résistances des femmes philippines en Allemagne attestent avant tout de leur capacité à négocier constamment leur position subalterne dans le contexte allemand. Cette position subalterne n'est jamais absolue et se décline de plusieurs manières selon les possibilités de négociation dont disposent ces femmes – l'on peut être plus ou moins faible, disposer de plus ou de moins de ressources matérielles ou symboliques et l'on passe fréquemment d'un degré de faiblesse à l'autre au cours de la vie.

Ces pratiques de résistance que les femmes philippines en Allemagne ébauchent se réfèrent sociologiquement à des rapports sociaux variés et à des défis distincts : des rapports de sexe à la racisation, en passant par les rapports de classe. S'agissant des rapports de sexe, ces femmes font face à la fois aux conséquences de leur position, pour ce qui concerne la répartition inégale des tâches domestiques ou les conflits autour du travail hors du foyer, et aux ambiguïtés de cette même position, liées par exemple au besoin de travailler pour aider la famille restée au pays, ou encore aux pressions des normes de genre, qui les poussent à se conformer à l'injonction d'assurer un ensemble de tâches dans leurs propres foyers en Allemagne, en contribuant ainsi à la « reproduction sociale ». A propos de ce dernier aspect, le concept de reproduction sociale nous a permis de penser le travail effectué par ces femmes comme relevant de l'ample spectre d'activités qui visent à la reproduction de la vie et qui incluent, à ce titre, les tâches les plus variées – s'occuper des enfants, parfois des personnes âgées, mais également de l'entretien de la maison (Hirata & Zarifian, 2013). Fermons cette parenthèse. Les femmes philippines en Allemagne font ainsi face de manières diverses aux conséquences des rapports de sexe, et ce en fonction des enjeux, tels que le besoin d'aider financièrement leurs familles, l'envie d'être reconnues et/ou respectées par leurs maris allemands ou leurs belles familles, ou encore la nécessité d'assurer le bien-être de leurs

enfants. Ce faisant, elles jouent avec les normes de genre, en surinvestissant les tâches domestiques pour obtenir la possibilité de travailler hors du foyer ou d'étudier – le surinvestissement en question visant à rassurer les conjoints quant au rôle attendu d'elles, même si elles travaillent hors du foyer –, ou en s'affirmant plus directement, parfois jusqu'à la rupture de la relation avec le conjoint. Elles conseillent aussi leurs amies, qu'elles rencontrent dans les groupes informels, et prennent conseil auprès d'elles. Pour ce qui est de faire face à la stigmatisation raciale, les pratiques échafaudées sont également très diverses, allant du retrait à la confrontation ouverte en public, en passant par l'affrontement direct en faisant alliance avec quelqu'un du groupe dominant (le mari allemand, par exemple). Enfin, en ce qui concerne les rapports sociaux de classe, les pratiques de résistance constituent surtout des réponses aux ambiguïtés et ambivalences du déclassement ou de l'ascension à la suite de la migration, comme celles de la précarisation professionnelle associée à l'amélioration des conditions de vie vécue par Eudora ou Pepita, venant de familles pauvres aux Philippines et qui en Allemagne ont à la fois pu améliorer leurs conditions de vie et fini par exercer des métiers éminemment précaires. Les femmes philippines en Allemagne sont tout autant créatives dans ce domaine. Pour « s'en sortir », elles inventent des stratégies d'auto-conviction (se persuader que malgré les difficultés, les points positifs prévalent), négocient le déclassement en cas d'abandon du travail hors du foyer – en monnayant auprès de leur mari des contreparties qui visent à rééquilibrer les rapports de pouvoir, comme le versement régulier d'une somme d'argent sur leur compte en banque personnel ou la possibilité de contrôler les comptes familiaux –, luttent individuellement et collectivement pour leurs droits en milieu professionnel, comptent là aussi sur l'entraide au sein des groupes informels, envoient régulièrement de l'argent aux Philippines en influençant ainsi la vie des non-migrants, construisent des maisons au pays, y investissent de l'argent...

Les pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne possèdent cependant des limites. Celles-ci se réfèrent tout d'abord à la tension qui caractérise l'acte de résister – celle entre l'ordre inégalitaire et les pratiques de résistance – et tiennent à la fois à l'horizon « capacitaire » (les différents degrés de faiblesse et la possibilité de passer de l'un à l'autre) et à l'horizon du déplacement du contenu des rapports sociaux (la difficulté, voire l'impossibilité, à déplacer le contenu des rapports sociaux). Quant à « l'enjeu » des actes de résistance des femmes philippines en Allemagne, il s'agit, comme nous l'avons vu, de la difficulté à dépasser l'ordre inégalitaire par les actes de résistance, associée à la possibilité de résister malgré tout. Parallèlement, ces éléments nous conduisent aussi à penser de façon

dynamique l'horizon du « déplacement du contenu des rapports sociaux ». Cela nous amène à considérer une deuxième tension, tout aussi importante, car elle est au cœur des limites des pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne : celle entre la réversibilité possible de la domination, exprimée dans l'horizon « capacitaire », et le déplacement du contenu des rapports sociaux.

Nous en tirons trois leçons. La première est que la tension entre l'ordre inégalitaire et les pratiques de résistance dépend largement du contexte national/ temporel auquel on se réfère, qui implique un ordre inégalitaire singulier et donne un cadre tout aussi singulier aux pratiques de résistance – comme nous l'avons vu en ce qui concerne l'exemple de l'Allemagne. La deuxième est que les spécificités du cas allemand permettent de penser les différences et les similarités entre les limites des résistances des femmes philippines dans différentes régions du monde, liées par exemple à la prépondérance des migrations dans le cadre du mariage ou à l'accès relativement aisé aux droits de citoyenneté en Allemagne, ce qui n'est pas le cas dans d'autres contextes nationaux/ temporels, comme celui de la Malaisie ou de Taïwan (Fan, 2017 ; Chin, 2017). La troisième leçon concerne le déplacement du contenu des rapports sociaux. Ce déplacement dépend de la capacité à se constituer en sujet collectif, qui est elle-même liée au champ des possibles au sein desquels individus et groupes construisent leurs pratiques. Or, dans le cas des femmes philippines (infirmières et épouses migrantes) en Allemagne, ce champ des possibles ne favorise pas l'émergence d'un tel sujet collectif durant les premières années après la migration, ni même par la suite, car le réseau de soutien étatique tend à prendre en charge les demandes de ces femmes, en évacuant l'urgence qui pourrait contribuer à engendrer la construction d'un sujet collectif et en ramenant à la sphère individuelle des défis éminemment collectifs. De même, les obstacles à l'accès aux droits de citoyenneté sont moindres et moins durables que dans d'autres contextes nationaux, ce qui concourt, pour les mêmes raisons qu'en ce qui concerne la prise en charge étatique de leurs demandes, à rendre plus difficile l'émergence d'un sujet collectif. En outre, d'autres éléments conduisant à la fragmentation du collectif interviennent au long du parcours de vie de ces femmes en Allemagne : la dépendance vis-à-vis de leurs maris, l'inclination à ne pas prendre de risques au travail, la pression des normes de genre prêchant le respect des conjoints et l'harmonie familiale. Chez les infirmières migrantes, s'ajoute également le fait de ne pas trouver son compte dans un éventuel passage au collectif, car leur perception de l'amélioration de leurs conditions de vie et de travail en Allemagne tend à prédominer à la suite de la migration.

Les résistances des femmes philippines en Allemagne révèlent également la diversité des façons dont ces femmes pensent et vivent, dans ce pays, des catégories comme le mariage, le travail ou la vie familiale. On peut ainsi découvrir, en lien avec les constructions sociales autour du genre, de la famille ou du travail, les attentes des unes et des autres, parfois différentes et contradictoires, vis-à-vis du mariage et de la vie familiale, leur manière distincte de vivre les conflits avec la belle-famille ou les maris, les dilemmes que leur pose l'aide à ceux qui vivent aux Philippines, ou encore les échanges au sein des groupes informels, ambigus car certes teintés de solidarité, mais aussi de conflits et de commérages. Cette dernière question mérite d'être brièvement approfondie. Il s'agit d'un aspect que Danièle Kergoat (2001) saisit à partir de l'analyse de la constitution du sujet sexué et de ses implications sur la relation problématique groupe/ individu chez les ouvrières, comme la difficulté à se constituer en collectif. Selon la sociologue française, qui part du rapport au travail, le sujet sexué féminin se construit en référence au domaine de la famille. Par conséquent, il finit par bâtir un rapport d'extranéité au travail : les femmes le considèrent important, voire essentiel, tout en l'envisageant comme quelque chose d'étranger, à la fois source d'incompréhension et de peurs. Quant à la relation entre groupe et individu, Kergoat (2001) souligne la difficulté du sujet sexué féminin à se reconnaître dans un groupe de femmes. Pour Danièle Kergoat (2001), qui s'appuie sur la question de la jalousie et des conflits entre les ouvrières, le discours qu'elles tiennent elles-mêmes à propos de la jalousie (qui serait inhérente aux femmes) dévoile l'articulation singulière entre le groupe et l'individu chez les femmes. Chez elles, nier le fait d'être jalouse signifie également nier le fait d'être femme, ce qui revient à ne pas pouvoir se reconnaître dans le groupe – Kergoat parle de « discontinuité entre le sujet sexué et le groupe sexué ». Ainsi, l'absence de reconnaissance dans le groupe conduit à ce qu'au travail, les femmes recourent plus volontiers à une éthique éminemment individuelle, qui les éloigne de la possibilité de se constituer en sujet collectif et les amène à percevoir de façon atomisée l'univers du travail et le groupe des hommes (Kergoat, 2001). Cette relation problématique entre groupe et individu qui s'établit chez les femmes permet d'éclairer un peu plus la dynamique conflictuelle qui caractérise les groupes de femmes philippines en Allemagne et la difficulté de celles-ci à se constituer en sujet collectif.

Par ailleurs, les pratiques de résistance des femmes philippines en Allemagne éclairent les singularités du contexte allemand. Par exemple, elles dévoilent les contradictions de la législation allemande concernant les « migrations de reproduction sociale » : on surveille et

contrôle les migrations dans le cadre du mariage, notamment au lendemain de la migration, alors que les migrations de travail sont moins scrutées – les migrants dans le cadre du travail n’ont pas besoin d’attester de la véracité de leurs intentions ou de la moralité de leur entreprise, le contrat de travail étant suffisant pour garantir devant l’État leur légitimité à séjourner sur le territoire national (Bamf, 2022). Ces pratiques de résistance soulèvent également la question de la position de l’Allemagne au sein de ce que nous avons appelé la « division internationale du travail reproductif », à savoir celle d’un pays développé qui a de plus en plus recours à la main d’œuvre étrangère de reproduction sociale et qui devra, à ce titre, penser la place de ces femmes au sein de sa société. Ce fait est déjà en train de susciter des bouleversements législatifs – comme l’augmentation de la durée de mariage nécessaire pour que la personne étrangère puisse obtenir le statut de résident permanent, qui est passée à trois ans –, identitaires – comme les interrogations constantes au sujet de la place de ces femmes étrangères au sein du « corps national » –, économiques – les besoins toujours plus pressants de l’économie et du marché du travail allemands et les hésitations du monde politique sur la façon de traiter la question... En outre, sous l’impulsion du programme d’échange de main d’œuvre soignante *Triple win*, on retrouve de plus en plus de Philippines parmi les étrangères qui parviennent en Allemagne dans ce cadre, même si leur part parmi l’ensemble des migrantes reste relativement faible. Ce dernier élément suggère que les relations entre les deux nations sont en train de se renforcer, même si c’est de façon discrète.

Enfin, les pratiques des femmes philippines en Allemagne renvoient également aux « universels des formes de résistance »<sup>202</sup> des femmes, migrantes, racisées, fréquemment issues des classes prolétaires des pays de capitalisme dépendant, occupant souvent une position précaire au sein du marché de travail, dans les pays du monde développé. Les singularités du contexte allemand nous conduisent à les évoquer, pour former en définitive un corps d’hypothèses qui, soulignons-le, mériteraient donc d’être confirmées par des enquêtes ultérieures. Commençons par la capacité des femmes migrantes philippines en Allemagne à construire des pratiques de résistance. Cette capacité est partagée par l’ensemble de celles qui migrent depuis les pays dépendants – comme les Philippines – vers d’autres pays développés – comme l’Allemagne – à la recherche d’une vie meilleure, pour remplir leurs rôles de filles et/ou de mères, et qui doivent affronter les conséquences de leur position subalterne au sein des structures sociales de classe et de genre, principalement. Tel est le cas de Pepita,

---

<sup>202</sup> Il s’agit des universels selon Étienne Balibar (2016), pour lequel ces derniers sont porteurs d’intérêts particuliers – d’émancipation ou de privilèges.

d'Eudora, de Dalisay ou d'autres enquêtées, qui toutes ont quitté les Philippines pour trouver en Europe une vie qu'elles imaginaient meilleure tout en remplissant le rôle de filles pieuses et dédiées à leurs familles qui était attendu d'elles. Il va de même pour le second aspect de ces « universels », qui s'étend également à l'ensemble des femmes migrantes dont nous avons souligné les caractéristiques générales : les pratiques de résistance qu'elles ébauchent sont façonnées par les inégalités de genre et de classe, mais aussi par la racisation, qui opposent à la fois dans les contextes nationaux et dans le contexte global des rapports entre pays dépendants et pays développés la classe des hommes et la classe des femmes, les classes dominantes et les classes prolétaires, les racisés et les « racisants ». En effet, tout comme la capacité à construire des pratiques de résistance, ce second universel autorise à penser ces migrations féminines depuis les pays de capitalisme dépendant vers les pays développés dans leur ensemble, au-delà de leurs particularités. Ici aussi, nous ne pouvons que penser à Vicky, stigmatisée sur son lieu de travail par des clients qui n'arrivent pas à croire qu'une étrangère puisse être propriétaire d'un magasin, à Laura, qui ne vit pas de façon négative le fait de rester à la maison pour s'occuper de son enfant en bas âge – en consentant volontiers à un ordre genré « traditionnel » –, mais aussi à Sampaguita, qui éprouve à la suite de la migration l'amère expérience du déclassement – elle occupait aux Philippines un poste de direction, alors qu'elle n'a exercé en Allemagne que des métiers précaires et socialement dévalorisés. Un troisième universel concerne le fait que les limites des pratiques de résistance construites par les femmes migrantes renvoient systématiquement à deux horizons, l'horizon capacitaire et celui du déplacement du contenu des rapports sociaux. Ces limites relèvent d'abord de l'horizon capacitaire, dans la mesure où ces femmes migrantes négocient, du fait de leur position dans les structures sociales, les termes de la domination. Cette négociation se déroule par le biais des pratiques de résistance visant à monnayer la faiblesse – à l'image des pratiques quotidiennes, évoquées tout au long de cette thèse, construites par l'ensemble de nos enquêtées. Cet universel renvoie également au fait qu'on puisse osciller entre des moments de plus ou moins grande faiblesse au long de la vie, à l'instar de Vicky, dont la trajectoire a été marquée par les périodes de la séparation et de la tentative de viol, suivies de l'obtention d'un emploi, de la stabilisation du séjour, de la rencontre de son actuel compagnon et de l'ouverture de son magasin. Enfin, les limites des pratiques de résistance évoquent aussi l'horizon du déplacement du contenu des rapports sociaux, étant donné que ce déplacement constitue l'horizon des catégories sociales subalternes – le conflit entre les groupes sociaux dominants et dominés étant la matrice du processus de production et reproduction de la vie

sociale. En effet, les femmes philippines en Allemagne n'arrivent pas à déplacer les contenus des rapports sociaux, mais elles les « travaillent » par le biais de leurs pratiques. Ce faisant, celles-ci renvoient à l'universel, à la perspective de ce déplacement, même si elle ne se réalise pas.

Venons-en enfin au quatrième universel qui se dégage des singularités du contexte allemand que nous avons étudié. Il s'agit des paradoxes et contradictions des pratiques de résistance. Ceux-ci sont générés avant et après la migration par la position des femmes migrantes dans les structures sociales du pays d'origine et de celui d'installation. Comme nous avons pu le voir tout au long du chapitre VI à travers les singularités des parcours de nos enquêtées, ces paradoxes et contradictions s'expriment à la fois dans le déclassement et l'ascension après la migration, dans la position au sein des rapports de sexe et à travers le phénomène de la racisation, où ils se traduisent entre autres par le fait que la désignation d'autrui (l'hétéro désignation) peut être à la fois le lieu de la stigmatisation raciale et là où l'on se bat contre ses conséquences, à l'instar de Pepita, qui trouve dans l'affirmation de son mari (« elle est belle telle qu'elle est »), un membre du groupe dominant de la société d'installation, un appui et un moyen de contrecarrer les conséquences de la racisation. Cet ensemble de paradoxes et de contradictions constitue un autre universel des migrations féminines dans la mesure où il est invariablement façonné par les « lignes de faille » qui structurent le monde contemporain, comme la division internationale du travail reproductif, la division internationale du travail ou l'histoire de la colonisation européenne et états-unienne. Ensemble, ces éléments relient les différents systèmes d'inégalités nationaux et fournissent le cadre pour l'imaginaire et les désirs des uns et des autres, tout en contribuant à mettre en mouvement des milliers de femmes des pays dépendants. S'ils diffèrent selon les contextes nationaux que choisit l'analyste, ces éléments renvoient tous systématiquement à ces mêmes « lignes de faille » et, à ce titre, engendrent toujours des paradoxes et des contradictions en termes de rapports sociaux de classe, de racisation et de sexe.

### 3. Mise en perspective de la recherche

Le champ de la recherche sur les migrations internationales se divise historiquement entre les courants qui se préoccupent davantage des structures sociales façonnant les mouvements migratoires et ceux qui se concentrent sur ce que font les migrants lorsqu'ils se déplacent, se sédentarisent ou s'installent « dans le mouvement » (Tarrus, 2002). La présente thèse prend

davantage appui sur les apports du second courant et réaffirme l'intérêt d'aborder les phénomènes migratoires à partir de la migration et des migrants, puisque c'est précisément cette approche qui nous a permis de dévoiler ce que les femmes philippines en Allemagne construisent, comment elles le font et quels chemins elles parcourent ce faisant. En même temps, le champ de la recherche qui se préoccupe de ce qu'accomplissent les migrants est large et façonné par des perspectives et des concepts très variés. Comme nous l'avons déjà souligné, la présente thèse recourt au concept de transnationalisme tel qu'il est pensé par Paolo Boccagni (2012). Ce dernier lui donne un sens précis. Il rompt à la fois avec une conception plus large selon laquelle la qualité de transnational serait généralisable à la plupart des migrants (Basch, Glick Schiller & Szanton-Blanc, 1994 ; Fibbi et d'Amato ; 2008) et avec la conception plus stricte du concept de transnationalisme, selon laquelle cette qualité se limiterait à certains groupes (Portes, Guarnizo & Landolt, 1999; Guarnizo, Portes & Haller, 2003). Les expressions empiriques de la capacité des migrants à influencer la vie des non-migrants – comme l'envoi d'argent, les investissements et l'attachement à la nationalité du pays d'origine, entre autres – constituent le nœud de la conception de Boccagni. La présente thèse renforce la perspective du sociologue italien (2012), car les femmes philippines en Allemagne influencent la vie des non-migrants restés aux Philippines, que ce soit en envoyant régulièrement de l'argent au pays, en investissant dans celui-ci, en entretenant le mythe du retour ou en participant fréquemment à des événements de solidarité vis-à-vis du pays d'origine. En même temps, parce que les pratiques construites par ces femmes sur place occupent une place bien plus importante dans leurs vies en Allemagne, la présente thèse corrobore également la critique de Boccagni (2012) à propos des champs dits « larges » et « restreints ». Ainsi, si les femmes migrantes philippines en Allemagne recourent à des pratiques transnationales, ce n'est que dans des contextes spécifiques. La qualité de transnational ne serait donc pas l'apanage des femmes philippines (en Allemagne ou ailleurs) ou d'un quelconque autre groupe, ni une qualité généralisable qui irrigue constamment la vie de la plupart des groupes de migrants dans la phase actuelle de la mondialisation, mais plutôt un moyen parmi d'autres mobilisé par les migrants pour exercer à distance une influence sur la vie de ceux qui sont restés au pays.

Cette thèse s'appuie également sur les apports des théories qui critiquent les approches en termes de domination, un champ qui regroupe des théoriciens comme James C. Scott (2019), Jean-Paul Payet & Denis Laforgue (2008) ou Danièle Kergoat (2001; 2011). Ces derniers proposent une approche de la domination postulant l'existence d'une conscience première



face à la domination chez des individus réflexifs qui sont capables, du fait de cette conscience et de cette capacité réflexive, de réagir aux conséquences des inégalités sociales (contrairement aux théoriciens qui postulent la non-conscience et le consentement des individus victimes de l'ordre inégalitaire). Pour Scott, il s'agit, nous le rappelons, de la conception des résistances à partir de l'infra-politique, ou « [...] les dessous du théâtre, ce qui sous la scène vient l'animer [...] », à savoir les pratiques de résistance et les ruses souterraines, celles qui se dérobent quotidiennement au regard des dominants, en résistant là où l'occasion se présente. Jean-Paul Payet et Denis Laforgue (2008) ajoutent quant à eux le concept d'acteur faible, selon lequel la domination est un processus dynamique jamais total ou absolu, car les individus peuvent toujours négocier au moins en partie les termes de la domination, en se déplaçant d'un degré de faiblesse à l'autre tout au long de leur vie. Viennent enfin les apports de Danièle Kergoat et de la sociologie des rapports sociaux. La sociologue française (2001 ; 2011) incorpore à l'approche des théories critiques de la domination l'idée de la capacité des groupes à déplacer le contenu des rapports sociaux. Kergoat met ainsi l'accent sur la dimension collective des résistances, en soulignant que le déplacement en question dépend de la possibilité qu'ont les groupes à se constituer en sujets collectifs producteurs de sens et en acteurs de leur propre histoire. Notre travail nuance cependant la perspective proposée par Kergoat, puisque les femmes philippines en Allemagne n'arrivent pas à se constituer en sujets collectifs en raison du contexte de leur migration vers ce pays, ainsi que des caractéristiques socioéconomiques et politiques de la conjoncture allemande qui ont des répercussions sur la subjectivité des femmes. Par exemple, la dépendance vis-à-vis des maris et l'insertion dans des secteurs précaires de l'économie engendrent une réticence à prendre des risques. De même, les différences en termes de conditions de travail dans le domaine de la santé aux Philippines et en Allemagne sont telles que les infirmières migrantes perçoivent plus difficilement – à juste titre – la nécessité même d'une action collective visant à améliorer les conditions de travail. Enfin, s'ajoute la relative facilité d'accès aux droits de citoyenneté pour les épouses migrantes et les migrants dans le cadre du travail en Allemagne, une situation qui n'engendre pas la détresse matérielle et la quête de reconnaissance à l'origine de la constitution en collectif de groupes de domestiques ou d'épouses migrantes dans d'autres contextes, comme ceux de la Malaisie, de Hong Kong ou du Liban.

Les apports de notre thèse étayent et enrichissent, parce qu'ils se réfèrent aux singularités du contexte allemand (juridiques, sociétales, économiques, historiques...), la position générale

des théories critiques de la domination et les propositions spécifiques de Jean-Paul Payet et Denis Laforgue (2008) et James C. Scott (2019). Les femmes philippines en Allemagne sont capables de faire face aux conséquences des rapports sociaux qui façonnent leurs parcours, par le biais de formes de résistance qui leur permettent, d'en bas, de négocier dans une certaine mesure les termes de la domination – qui pèse toujours. En outre, elles sont conscientes des inégalités de genre ou de classe, mais aussi de génération, contre les conséquences desquelles elles se battent quotidiennement – ces femmes savent, par exemple, ce qu'impliquent les pressions des normes de genre et comprennent leur position souvent précaire au sein du marché du travail allemand. Enfin, cette thèse enrichit également la perspective de Kergoat (2001; 2011) par l'apport de l'exemple allemand : le non-déplacement du contenu des rapports sociaux dans le cas des femmes philippines en Allemagne suggère qu'il est important de penser un tel déplacement et ses limites dans des contextes de migration vers des différents pays développés d'Europe, puisque ces limites peuvent être davantage présentes ou s'exprimer autrement selon les conjonctures socioéconomiques et politiques nationales – par exemple, tel est vraisemblablement le cas des migrations de domestiques philippines en région parisienne ou en Italie, deux contextes nationaux différents de celui de l'Allemagne, qui peuvent, à ce titre, révéler d'autres limites ou d'autres modes de déclinaison des limites.

#### 4. Perspectives et approfondissements de la recherche

Dans le prolongement de cette recherche, il serait pertinent d'approfondir davantage certains points qui ont été ici volontairement mis de côté ou que nous avons été dans l'impossibilité d'aborder. Par exemple, il serait très intéressant de creuser la « piste des maris » pour explorer les représentations de ces derniers et leurs pratiques en lien avec la vie familiale, le mariage, le couple et la belle-famille, et peut-être saisir ainsi de manière plus riche et nuancée les pratiques de résistance des femmes-elles mêmes – rappelons que ces pratiques sont souvent ébauchées en référence à ce que font ces conjoints. Une autre piste à explorer est celle du rapport aux « belles-familles », compte tenu de l'influence de celles-ci sur la construction et la mise en œuvre des pratiques de résistance – rappelons-nous du cas de Dira, qui a pu compter sur ses belles-sœurs pour résister à l'ordre de genre voulu par son mari à la maison. Il serait aussi utile de faire la lumière sur ce qui se passe du côté des hommes philippins en Allemagne, en explorant leurs conditions de vie, leurs pratiques, leurs aspirations et les obstacles qu'ils affrontent, de manière à pouvoir poser des questions sociologiques portant sur

les formes de résistance par le biais desquelles ils s'opposent aux conséquences de leur position au sein des structures sociales – notamment s'il arrive qu'ils le fassent en association avec les femmes. De surcroît, il serait fructueux d'inclure d'autres *loci* d'enquête, comme les espaces de sociabilité constitués par les églises catholiques en Allemagne – voire d'autres églises, comme celles de matrice protestante, moins influentes au sein de la diaspora philippine, mais tout aussi présentes sur place. Ces autres *loci* pourraient contribuer à dévoiler de nouveaux aspects de la construction des pratiques de résistance ainsi que de la grammaire de la résistance élaborée par les femmes migrantes, étant donné leurs particularités – à commencer par la médiation institutionnelle, présente dans les espaces sous influence directe de l'église et absente dans les groupes informels. Reste enfin la question des infirmières et du personnel soignant philippin en Allemagne, ainsi que celle des Philippins en situation irrégulière, que Kyoko Shinozaki (2015) a étudiée dans une autre région de l'Allemagne. Dans le premier cas, la recherche gagnerait à explorer davantage les conditions de vie durant, avant et après la migration des infirmières et aides-soignantes philippines en Allemagne. Ces connaissances permettraient de poser des questions sociologiques plus pertinentes et plus diversifiées à la fois sur les pratiques de résistance de ces femmes et sur ce qui les différencie de celles construites par les épouses migrantes, dans la mesure où les champs des possibles des unes et des autres peuvent diverger sur certains points. Même si cette question mérite d'être approfondie, notre thèse a pu cependant soulever quelques-unes de ces différences, comme celles liées au statut juridique, tendancielle plus stable pour les infirmières que pour les épouses migrantes, en particulier au début de leurs parcours. Concernant le second aspect, il serait intéressant de s'intéresser à la régularité ou non du séjour chez les Philippins du Bade-Wurtemberg et des autres régions où nous avons enquêté (comme la Rhénanie-Palatinat ou la Hesse), de façon à aborder par exemple la question des négociations des termes de la domination en contexte de grande précarité légale. Il serait aussi possible de se demander si les différences entre les *Länder* allemands peuvent être la source de divergences dans les pratiques ébauchées par les femmes migrantes – nous pensons notamment à la densité des réseaux informels, à la possibilité de rejoindre une paroisse fréquentée par des Philippins, où de telles pratiques pourraient être collectivement construites et d'où une grammaire émergerait, mais aussi aux différences en termes de marché de travail, comme le taux de chômage ou l'offre d'emplois précaires, pouvant ou non constituer des obstacles supplémentaires auxquels les pratiques de résistance viendraient répondre, ceci d'autant plus que le Baden-W est une des régions allemandes les plus riches.

La question de l'emploi d'autres méthodes d'enquête se pose également. En l'occurrence, l'utilisation d'entretiens de groupe (*focus group*) pourrait être intéressante, car il s'agit d'une méthode qui prend en considération les spécificités culturelles philippines, notamment la norme sociale qui préconise que les discussions doivent impliquer à la fois une réelle interaction suivie d'une réciprocité et la quête d'une opinion commune (Ricordeau, 2009). Il serait peut-être aussi profitable d'associer de tels entretiens de groupe avec l'observation ou même les récits de vie, pour aller davantage en profondeur dans l'information collectée – ou tout simplement la recueillir autrement. Enfin, reste la question de la dimension franco-allemande, qu'il pourrait être intéressant d'incorporer à d'éventuelles enquêtes ultérieures. De fait, la France est un autre pays européen pris en compte dans la recherche sur les migrations de femmes philippines vers l'Europe – en particulier dans le domaine de la domesticité. Or, il existe des échanges entre l'Allemagne et les régions frontalières françaises (comme l'Alsace), comme nous l'avons clairement constaté au cours de notre enquête à travers le profil des personnes fréquentant les groupes informels « allemands », certaines habitant en Alsace (il s'agissait pour la plupart d'épouses migrantes). Plusieurs questions mériteraient ainsi d'être creusées concernant les pratiques de résistance que construisent ces femmes, comme les effets de leur mobilité sur la constitution et le fonctionnement des groupes informels, un aspect qui pourrait influencer l'ébauche des pratiques de résistance par une éventuelle plus grande mixité en termes d'origine sociale et de diversité de parcours au sein des groupes. L'influence de la porosité des frontières géographiques nationales sur la construction de l'espace vécu et pratiqué par les groupes pourrait aussi signifier une plus grande capacité à échanger entre groupes informels. La nature et les caractéristiques des liens entre les réseaux communautaires et familiaux déployés dans l'espace frontalier, et plus généralement entre l'Allemagne et l'Alsace (la France), pourraient enfin révéler des dissemblances ou des similarités entre les pratiques de résistance construites d'un côté et de l'autre du Rhin – les différences entre les deux territoires, qu'elles soient légales, liées au marché de travail ou aux caractéristiques des flux de femmes philippines, laissent supposer une telle éventualité.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### Littérature Scientifique

- ABINALES, P. N., & AMOROSO, Donna J. (2017). *State and Society in the Philippines*. Rowman & Littlefield.
- ABBOTT, A. (2009). À propos du concept de Turning Point. Dans M. Grossetti (dir), *Bifurcations: Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (pp. 187-211). Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.bessi.2009.01.0187>
- ABU-LUGHOD, L. (1990). The Romance of Resistance: Tracing Transformations of Power Through Bedouin Women. *American Anthropological Association*, 17(1), 41-55. <https://www.jstor.org/stable/645251>
- AGUILAR, F. (2014). *Migration Revolution : Philippine Nationhood and Class Relations in a Globalized Age*. Singapore & Japan : Nuss Press & Kyoto University Press.
- ALBROW, M. (2009). La mondialisation déconstruite par la sociologie (Traduit de l'anglais par Émilie Frenkiel). [https://laviedesidees.fr/IMG/pdf/20090604\\_sassenfr.pdf](https://laviedesidees.fr/IMG/pdf/20090604_sassenfr.pdf)
- ANDERSEN, N. (2018). Les récits historiques complexes de la migration de travail : la présence des Philippins au Danemark depuis la moitié du xx<sup>e</sup> siècle. *Migrations Société*, 172(2), 105-118. <https://doi.org/10.3917/migra.172.0105>
- APITZSCH, U. & KONTOS, M. (dir). (2008). *Self-Employment Activities of Women and Minorities: Their Success of Failure in Relation to Social Citizenship Policies*. Wiesbaden : VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- APPADURAI, A. (1996). *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis : University of Minneapolis Press.
- ARENDS-KUENNING, M., CALARA, A., & GO, S. (2015). *International migration opportunities and occupational choice: a case study of Filipino nurses 2002 to 2014*. Forschungsinstitut zur Zukunft der Arbeit. <https://ftp.iza.org/dp8881.pdf>
- ASIS, M. M. B. (2017, 12 juillet). The Philippines : Beyond Labour Migration, Toward Development and (Possibly) Return. *Migration Policy Institute*. <https://www.migrationpolicy.org/article/philippines-beyond-labor-migration-toward-development-and-possibly-return>
- (2018). Aperçu de la migration internationale philippine. *Migrations et Société*, 2, 13-22. <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2018-2-page-13.htm>
- ATTIAS-DONFUT, C. (2014). Générations (le concept de). Dans A. Bihr & R. Pfefferkorn (dir), *Dictionnaire des inégalités* (pp.176-180). Paris: Armand Collin.
- AYALON, L. & SHARON SHIOVITZ E. (2010). The Experience of Loneliness among Live-In Filipino Homecare Workers in Israel: Implications for Social Workers. *The British Journal of Social Work*, 40(8), 2538–2559. <https://www.jstor.org/stable/43687636>
- BALANDIER, G. (1988). *Le Désordre. Éloge du mouvement*. Paris: Fayard.
- BALDASSAR, L. & MERLA, L. (dirs). (2015). *Transnational Families, Migration and the Circulation of Care: Understanding Mobility and Absence in Family Life*. London: Routledge.
- BALIBAR, E. (2016). *Des universals*. Paris: Galilée.

- BALLREICH, S. (2021). *Im statistischen Porträt: Der Ortenaukreis*. Statistisches Landesamt Baden-Württemberg. [https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Monatshefte/PDF/Beitrag21\\_12\\_07.pdf](https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Monatshefte/PDF/Beitrag21_12_07.pdf)
- BAMBIRRA, V. (1978). *Teoría de la dependencia: una anticrítica*. Ciudad de México: Ediciones Era.
- BASCH, L., GLICK SCHILLER, N., & SZANTON BLANC, C. (dir). (1994). *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, and Deterritorialized Nation-States*. London : Routledge.
- BAUDRY, S. (2012). Reclaiming Urban Space as Resistance: The Infrapolitics of Gardening. *Revue française d'études américaines*, 131, 32-48. <https://doi.org/10.3917/rfea.131.0032>
- BEAUD, S., & WEBER, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris: La Découverte (Grands Repères).
- BÉLANGER, D., & HAEMMERLI, G. (2019). Populations et dynamiques migratoires. Dans S. Granger, & D. Caouette (dir), *L'Asie du Sud-Est: à la croisée des puissances* (pp.34-47). Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal (Confluences Asiatiques).
- BELTRÁN ANTOLÍN, J. (2005). Las comunidades asiáticas en España: una visión panorámica». *Revista CIDOB d' Afers Internacionals*, (68), 33-52. <https://raco.cat/index.php/RevistaCIDOB/article/view/28406>
- BERTAUX, D. (1974). Mobilité sociale biographique: une critique de l'approche transversale. *Revue française de sociologie*, 15(3), 329-362. [https://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_1974\\_num\\_15\\_3\\_5730](https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1974_num_15_3_5730)
- (2010). *Le récit de vie*. Paris: Armand Colin (L'enquête et ses méthodes).
- BERTAUX, D., & BERTAUX-WIAME, I. (1980). *Une enquête sur la boulangerie artisanale par l'approche biographique*. Paris: inconnu.
- BERTAUX, D., & DELCROIX, C. (1990). La fragilisation du rapport père/enfant. Une enquête auprès des pères divorcés. *Revue des politiques sociales et familiales*, 21, 65-74. [https://www.persee.fr/doc/caf\\_1149-1590\\_1990\\_num\\_21\\_1\\_1423](https://www.persee.fr/doc/caf_1149-1590_1990_num_21_1_1423)
- BESSONE, M. (2014). Racialisation ou Racisation (le concept de). Dans A. Bihr, & R. Pfefferkorn (dir), *Dictionnaire des inégalités* (p.326). Paris: Armand Colin.
- BIHR, A. (2014). Classe sociale (le concept de). Dans A. Bihr & R. Pfefferkorn (dir), *Dictionnaire des inégalités* (pp.342-343). Paris: Armand Collin.
- BIHR, A., & PFEFFERKORN, R. (2008). *Le système des inégalités*. Paris: La Découverte.
- BOCCAGNI, P. (2012). Revisiting the "transnational" in Migration Studies: A Sociological Understanding. *Revue européenne des migrations internationales*, 28(1), 33-50. <https://doi.org/10.4000/remi.5744>
- BOLTANSKI, L., & Thévenot, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris: Gallimard.
- BONIFACIO, G., & LYNNA, Ane. T. (2009). Activism from the Margins: Filipino Marriage Migrants in Australia. *Frontiers: A Journal of Women Studies*, 30(3), 142-168. [www.jstor.org/stable/40388750](http://www.jstor.org/stable/40388750)
- BOUCHE, N. (1999). La réforme de 1999 du droit allemand de la nationalité. *Revue internationale de droit comparé*, 54(4), 1035-1072. <https://doi.org/10.3406/ridc.2002.17773>
- BOURDIEU, P. (2014). *La domination masculine* [E-book]. Points. <https://www.amazon.fr/Domination-masculine-Pierre-Bourdieu->

[ebook/dp/B01G91EEVE/ref=sr\\_1\\_1?keywords=la+domination+masculine&qid=1657273452&s=digital-text&prefix=la+dominatio%2Cdigital-text%2C89&sr=1-1](https://doi.org/10.3917/rtm.217.0007)

- BORGEAUD-GARCIANDÍA, N., & GEORGES, I. (2014). Travailleuses en migration dans « les Suds »: Déplacements de regards, reconfigurations de l'objet ?. *Revue Tiers Monde*, 217, 7-24. <https://doi.org/10.3917/rtm.217.0007>
- BROEKMANN, C. (1993). *Fremde Frauen? Interkulturelle Kommunikation mit philippinisch-deutschen Krankenpflegerinnen* [Mémoire de Master, Eberhard-Karls-Universität Tübingen].
- BRYCESON, D., & VUORELA, U. (dir). (2002). *The Transnational Family: New European Frontiers and Global Networks*. London : Routledge.
- CAILLOL, D. (2018). Diversification des espaces publics et mise en visibilité des femmes domestiques philippines à Amman (Jordanie). *Migrations Société*, 2(172), 23-34. <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2018-2-page-23.htm>
- CANNELL, F. (1999). *Power and Intimacy in the Christian Philippines*. Cambridge: Cambridge University Press.
- CASHIN, P., & MCDERMOTT, J. (2002). The long run behavior of Commodity Prices: Small Trends and Big Variability. *IMF Papers*, 49, 175-199.
- CHANG, Hsien-Chieh. (2017). A two-step social integration model for transnational marriage migrants in Taiwan and South Korea: 'marital family first, host society second'. Dans A. Fresnoza-Flot, & G. Ricordeau (dir), *International Marriages and Marital Citizenship: Southeast Asian Women on the Move* (pp.176-196). London & New York: Routledge (Studies in Migration and Diaspora).
- CHANG, S.-M., & WANG, H.-Z. (2002). The Commodification of International Marriages: Cross-Border Marriage Business in Taiwan and Vietnam. *International Migration*, 40 (6), 93-116.
- CHAUVIN, S., & JOUNIN, N. (2012). L'observation directe. Dans S. Paugam (dir), *L'enquête sociologique* (pp.143-165). Paris: Presses Universitaires de France (Quadriga). [10.3917/puf.paug.2012.01.0143](https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0143)
- CHIN, Low C. (2017). Reconciling marital citizenship in Malaysia through activism: gender, motherhood, and belongingness. Dans A.Fresnoza-Flot & G.Ricordeau, *International Marriages and Marital Citizenship: Southeast Asian Women on the Move* (pp.59-178). London & New York : Routledge.
- COLLYER, M. (2014). A geography of extra-territorial citizenship: Explanations of external voting. *Migration Studies*, 2(1), 55-72. <https://doi.org/10.1093/migration/mns008>
- CONSTABLE, N. (1997). *Maid to Order in Hong Kong: Stories of Filipina Workers*. Ithaca : Cornell University Press.
- (2003). *Romance on a Global Stage: Pen-pals, Virtual Ethnography and « Mail-order » Marriages*. Berkeley: University of California Press.
- CONSTABLE, N. (dir). (2005). *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- CRESSEY, Paul G. (2008). *The Taxi Dance Hall: A Sociological Study in Commercialized Recreation and City Life*. Chicago: University of Chicago Press.
- CRUZ, R. (2012). Figures of Migration : Gender, Kinship and the Politics of Representation. *Philippine Studies: Historical and Ethnographic Viewpoints*, 60(4), 513-554. <https://journals.ateneo.edu/ojs/index.php/PS/article/view/722>

- DAĞDELEN, B. O. (2018). The Challenge to the Concept of Transnational Motherhood in Migration Studies from Radical Feminist Perspectives. *Journal of Social Policy Conferences*, (74), 103-116. <https://dergipark.org.tr/tr/download/article-file/505743>
- DE CERTEAU, M. (1990). *L'invention du quotidien, tome 1: arts de faire*. Paris: Folio.
- DE GOURCY, C. (2013). Partir, rester, habiter: le projet migratoire dans la littérature exil提高. *Revue européenne des migrations internationales*, 29(4), 43-57. <https://doi.org/10.4000/remi.6631>
- DE MALHEIROS, D. C. De (2015). *Stratégies, modalités et lieux de rencontre de femmes philippines mariées avec des hommes allemands*. [Mémoire de master, Université de Strasbourg].
- DÉJOURS, C. (2016). Chapitre IX. « Travailler n'est pas déroger » (1998). Dans C. Dejours, *Situations du travail* (pp. 219-228). Paris : Presses Universitaires de France.
- DELCROIX, C. (2007). Ressources subjectives et construction d'un capital d'expérience biographique : l'exemple des médiatrices socioculturelles. Dans C. Dardy, & C. Frétiigné (dir), *L'expérience professionnelle et personnelle en questions* (pp.82-100). Paris: L'Harmattan (Logiques sociales).
- DELCROIX, C., & BERTAUX, D. (2012). Les activités transnationales des femmes immigrées: L'exemple d'une association de Marocaines de Bruxelles. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 1 (28), 85-105. [https://sspsd.u-strasbg.fr/IMG/pdf/6\\_Delcroix\\_Catherine\\_et\\_Bertaux\\_Daniel.pdf](https://sspsd.u-strasbg.fr/IMG/pdf/6_Delcroix_Catherine_et_Bertaux_Daniel.pdf)
- DELORY-MOMBERGER, C. (2014). *De la recherche biographique. Fondements, méthodes, pratiques*. Paris: Téraèdre.
- DELPHY, C. (2013). *L'ennemi principal I : économie politique du patriarcat*. Paris : Syllepse.
- DEVI, U., WIDDING ISAKSEN, L., & HOCHSCHILD, A. (2010). La crise mondiale du care: point de vue de la mère et de l'enfant. Dans J Falquet, H. Hirata, D. Kergoat, B. Labari, F. Sow, N. Le Feuvre (dir), *Le sexe de la mondialisation: Genre, classe, race et nouvelle division du travail* (pp. 121-136). Paris: Presses de Sciences Po.
- DOSSE, F. (2007). *Michel de Certeau : Le marcheur blessé*. Paris: La Découverte.
- DOS SANTOS, T. (2020). *Teoria da dependência: balanço e perspectivas* [E-book]. Insular. [https://amazon.com/Teoria-depend%C3%Aancia-perspectivas-Escolhidas-Portugueseebook/dp/B08C83C8Z9/ref=mp\\_s\\_a\\_1\\_13?dchild=1&qid=1603193823&refinements=p\\_27%3ATHEOTONIO+DOS+SANTOS&s=books&sr=1-13](https://amazon.com/Teoria-depend%C3%Aancia-perspectivas-Escolhidas-Portugueseebook/dp/B08C83C8Z9/ref=mp_s_a_1_13?dchild=1&qid=1603193823&refinements=p_27%3ATHEOTONIO+DOS+SANTOS&s=books&sr=1-13)
- DUFOIX, S. (2012). *La dispersion: une histoire des usages du mot diaspora*. Paris: Éditions Amsterdam
- DUNEZAT, X., & GALERAND, E. (2014). La résistance au prisme de la sociologie des rapports sociaux: les enjeux du passage au collectif. Dans José A. Calderón, & V. Cohen (dir), *Qu'est-ce que résister? Usages et enjeux d'une catégorie d'analyse sociologique* (pp.125-142). Villeneuve-d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion. <https://books.openedition.org/septentrion/3391?lang=fr>
- DURKHEIM, E. (2013). *Les Règles de la méthode sociologique* (14<sup>ème</sup> édition). Paris: PUF.
- (2013). *De la division du travail social* (8<sup>ème</sup> édition). Paris: PUF.
- EHRENREICH, B., & HOCHSCHILD, A. R. (2004). *Global Woman: Nannies, Maids and Sex Workers in the New Economy*. New York: Hout Mcdougal.



- ELSNE, S. (2016). Zur aktuellen Bedeutung des Lexems Zuwanderer im Spiegel der Frankfurter Allgemeinen Zeitung und der Süddeutschen Zeitung 2000–2010 Eine lexikalisch- semantische Untersuchung. *Neuphilologische Mitteilungen*, 117(2), 463-470. <https://www.jstor.org/stable/10.2307/26386216>
- ERRINGTON, S. (1990). Recasting Sex, Gender and Power. A Theoretical and Regional Overview. Dans J. Atkinson & S. Errington (dir), *Power and difference: Gender in Island Southeast Asia* (pp.1-58). Redwood: Stanford University Press.
- FAIER, L. (2007). Filipina Migrants in Rural Japan and Their Professions of Love. *American Ethnologist*, 34(1), 148–162. <https://www.jstor.org/stable/4496790>
- FAIST, T. (1998). Transnational social spaces out of international migration: evolution, significance and future prospects. *European Journal of Sociology / Archives Européennes de Sociologie*, 39(2), 213-247. <https://www.jstor.org/stable/23997745>
- FAN, H. Y. (2017). Female migrant spouses as deserving subjects of rights: migrant women and Taiwan's gender equal courtrooms. Dans A. F.-F., & G. R. (dir), *International Marriages and Marital Citizenship: Southeast Asian Women on the Move* (pp.92-119). London & New York : Routledge (Studies in Migration and Diaspora).
- FALQUET, J., HIRATA, H., KERGOAT, D., LABARI, B., SOW, F., LE FEUVRE, N. (dir). (2010). *Le sexe de la mondialisation: Genre, classe, race et nouvelle division du travail*. Paris: Les Presses des Sciences Po.
- FIBBI, R., & D'AMATO, G. (2008). Transnationalisme des migrants en Europe: une preuve par les faits. *Revue européenne des migrations internationales*, 24(2), 7-22. <https://journals.openedition.org/remi/4452>
- FITZGERALD, D. (2000). *Negotiating Extra-Territorial Citizenship Mexican Migration and the Transnational Politics of Community* (Monographie). University of California, San Diego. [https://escholarship.org/content/qt9pd111jx/qt9pd111jx\\_noSplash\\_d902b58344c1b39b5624c2e3de7c7d58.pdf](https://escholarship.org/content/qt9pd111jx/qt9pd111jx_noSplash_d902b58344c1b39b5624c2e3de7c7d58.pdf)
- FITZGERALD, D. (2006). Rethinking Emigrant Citizenship. *New York University Law Review*, 81 (1), 90-116. [https://ccis.ucsd.edu/\\_files/Fitzgerald-2006-NYULR-emigrant-citizenship.pdf](https://ccis.ucsd.edu/_files/Fitzgerald-2006-NYULR-emigrant-citizenship.pdf)
- FONNER, N. (1997). The Immigrant Family: Cultural Legacies and Cultural Changes. *The International Migration Review*, 31 (4), 961-974. <https://doi.org/10.2307/2547420>
- FOUCAULT, M. (1975). *Surveiller et punir: naissance de la prison*. Paris: Gallimard.
- (1994a). *Histoire de la sexualité I: la volonté de savoir*. Paris: Gallimard.
- (1994b). *Histoire de la sexualité II: l'usage des plaisirs*. Paris: Gallimard.
- FRESNOZA-FLOT, A. (2009). Le rôle de l'Église et des associations dans la structuration de la population immigrée philippine en France. *Migrations Société*, (123-124), 65-82. <https://doi.org/10.3917/migra.123.0065>
- (2013). *Mères migrantes sans frontières : La dimension invisible de l'immigration philippine en France*. Paris: L'Harmattan (Migrations & Changements).
- (2018). Transmission intergénérationnelle et pratiques linguistiques plurielles dans les familles belgo-philippines en Belgique. *Migrations Société*, 172, 91-104. <https://doi.org/10.3917/migra.172.0091>

- FRESNOZA-FLOT, A., & RICORDEAU, G. (2013). Migrations, amours et mariages : Parcours de femmes philippines mariées à des hommes français. *Migrations et Société*, 145, 137-152. <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2013-1-page-137.htm>
- FRESNOZA-FLOT, A., & RICORDEAU, G. (dir). (2017). *International Marriages and Marital Citizenship: Southeast Asian Women on the Move*. London & New York: Routledge (Studies in Migration and Diaspora).
- FRIEDMAN, Sara L., & MAHDAVI, P. (2015). *Mobility Encounters: Intimate Labor, the State, and Mobility Across Asia*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- GALLAND, O., & LEMEL, Y. (2018). Théories sociologiques de la stratification et des inégalités: des fondements classiques aux débats actuels. Dans O. Galland, & Y. Lemel (dir), *Sociologie des inégalités* (pp. 39-97). Paris: Armand Colin.<https://doi.org/10.3917/arco.lemel.2018.01.0039>
- GEISSER, V. (2016). La question migratoire dans le débat politique et les enjeux électoraux en Allemagne: Entretien avec Dietmar Loch. *Migrations Société*, (166), 67-76. <https://doi.org/10.3917/migra.166.0067>
- GIRAUD, O. (2017). L'introuvable démocratie du care ? La gouvernance multiscalaire des systèmes d'aide et de soins à domicile des personnes âgées entre néo-familialisme et privatisation: les cas de Hambourg et Édimbourg. *Revue Européenne des Sciences Sociales*, (55), 127-147.
- GLICK-SCHILLER, N. (2003). The centrality of ethnography in the study of transnational migration. Dans N. Fonder (dir), *American Arrivals : Anthropology Engages the New Immigration* (pp.99-128). Santa fe: Sar press.
- GLOWSKY, D. (2011). *Globale Partnerwahl: Soziale Ungleichheit als Motor transnationaler Heiratsentscheidungen*. Wiesbaden : Verlag für Sozialwissenschaften.
- GODELIER, M. (1984). *L'Idéal et le matériel*. Paris: Fayad.
- GÖLZ, U., & WEBER, M. (2016). Pflege in Baden-Württemberg – Heute und Morgen : Voraussrechnung der Zahl der Pflegebedürftigen sowie des benötigten Pflegepersonals. *Statistisches Monatsheft Baden-Württemberg*, (9), 3-7. [https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Monatshefte/PDF/Beitrag16\\_09\\_03.pdf](https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Monatshefte/PDF/Beitrag16_09_03.pdf)
- (2017). Endstation Pflegeheim? Ergebnisse der Pflegestatistik. *Statistisches Monatsheft Baden-Württemberg*, (7), 3-11. [https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Monatshefte/PDF/Beitrag17\\_07\\_01.pdf](https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Monatshefte/PDF/Beitrag17_07_01.pdf)
- GRANGER, S., & CAOUILLE, D. (2019). Introduction. Dans S. Granger & D. Caouette (dir), *L'Asie du Sud-Est: à la croisée des puissances* (pp.10-20). Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal (Confluences Asiatiques).
- GROSSETTI, M. (2009). Imprévisibilités et irréversibilités: les composantes des bifurcations. Dans M. Grossetti, M. Bessin, & C. Bidart (dir), *Bifurcations: Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (pp. 147-159). Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.bessi.2009.01.0147>
- GROSSETTI, M., BESSIN, M., & BIDART, C. (dir). (2009). *Bifurcations: Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*. Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.bessi.2009.01>
- GUARNIZO, L. E, PORTES, A., & HALLER, W. (2003). Assimilation and transnationalism: Determinants of Transnational Political Action Among Contemporary Migrants. *American*

*Journal of Sociology*, 108 (6), 1211-1248.  
<https://www.journals.uchicago.edu/doi/abs/10.1086/375195>

- HAICAULT, M. (2000). *L'expérience sociale du quotidien : corps, espace, temps*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- (2012). Autour d'agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre. *Rives méditerranéennes*, (41), 11-24. <https://doi.org/10.4000/rives.4105>
- HAMEL, C. (2014). Racisme et sexisme (le concept de). Dans A. Bihl, & R. Pfefferkorn (dir), *Dictionnaire des inégalités* (pp.329). Paris: Armand Colin.
- HARDILLO-WERNING, M. L., (2007). The Filipino women migrants in Germany. Dans F. Mongaya Høgsholm (dir), *In De Olde Worlde: views of Filipino migrants in Europe* (pp. 270-282). Quezon city: Philippine Social Science Council.
- HAUG, S., & SAUER, L. (2007). Aussiedler, Spätaussiedler, Russlanddeutsche: Berufliche, sprachliche und soziale Integration. *Osteuropa*, 57(11), 252-266. <https://www.jstor.org/stable/44934125>
- HEINE-WIENDENMANN D., & ACKERMANN L. (1992). *Umfeld und Ausmaß des Menschenhandels mit ausländischen Mädchen und Frauen*. Stuttgart : W. Kohlhammer Verlag.
- HÉLARDOT, V. (2009). Vouloir ce qui arrive ? Les bifurcations biographiques entre logiques structurelles et choix individuels. Dans M. Grossetti, M. Bessin, & C. Bidart (dir.), *Bifurcations: Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (pp. 160-167). Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.bessi.2009.01.0160>
- HILY, M. (2009). L'usage de la notion de « circulation migratoire. Dans G. Cortes (dir), *Les circulations transnationales: Lire les turbulences migratoires contemporaines* (pp.24-28). Paris: Armand Collin.
- HIRATA, H., & ZARIFIAN, P. (2013). Travail (le concept de). Dans H. Hirata, F. Laborie, H. Le Doaré, & D. Senotier (dir), *Dictionnaire critique du féminisme* (pp.243-248). Paris: Presses Universitaires de France.
- HOCHSCHILD, Arlie R. (2000). Global Care Chains and Emotional Surplus Value. Dans A. Giddens, & W. Hutton (dir), *On the Edge: Living With Global Capitalism* (pp.130-146). London: Jonathan Cape.
- HOCHSCHILD, Arlie R. (2002). Love and Gold. Dans Arlie R. Hochschild, & B. Ehrenreich (dir), *Global Woman : Nannies, Maids, and Sex Workers in the New Economy* (pp.15-30). New York : Henry & Holt Company.
- HONDAGNEU-SOTELO, P., & AVILA, E. (1997). "I'm Here, but I'm There": The Meanings of Latina Transnational Motherhood. *Gender and Society*, 11(5), 548-571. <http://www.jstor.org/stable/190339>
- HORN, V. (2019). *Aging within Transnational Families: The Case of Older Peruvians*. Anthem Press.
- HUGHES, E.C. (1993). Cycles, Turning point and Career. Dans E. C. Hughes (dir.), *The Sociological Eye* (pp. 124-132). London (UK) : Transaction Publishers.
- ISAAC, Thomas W., & ZNANIECKI, F. (2005). *Le paysan polonais en Europe et en Amérique: récit de vie d'un migrant*. Paris: Armand Colin (Essais et Recherches).
- ISHII, S. K. (dir). (2016). *Marriage Migration in Asia: Emerging Minorities at the Frontiers of Nation-States*. Singapore & Japan: Nuss Press.

- ITO, R. (2010). Immigration et travail de care dans une société vieillissante : le cas du Japon. Dans J Falquet, H. Hirata, D. Kergoat, B. Labari, F. Sow, N. Le Feuvre (dir), *Le sexe de la mondialisation: Genre, classe, race et nouvelle division du travail* (pp. 137-150). Paris: Presses de Sciences Po.
- JONES, G. W. (2012). Marriage Migration in Asia : An Introduction. *Asia and Pacific Migration Journal*, 21 (3), 287-290. <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/011719681202100301?journalCode=amja>
- JOUNIN, N. (2009). *Chantier interdit au public : enquête parmi les travailleurs du bâtiment*. Paris: La Découverte.
- KARNOW, S. (1989). *In Our Image: America's Empire in the Philippines*. New York : Random House.
- KARIM, J. W. (1995). Genderising Anthropology in Southeast Asia. Dans J. W. Karim (dir), *'Male' and 'Female' in Developing Southeast Asia* (pp.11-34). Oxford: Berg Publishers.
- KAYA, A. (2013). Special Issue: The Fiftieth Anniversary of Migration from Turkey to Germany. Introduction: (Re) Considering the last Fifty Years of Migration and Current Immigration Policies in Germany. *German Politics & Society*, 31 (2), 1-12. <https://www.jstor.org/stable/43917437>
- KERGOAT, D. (2001). Le rapport social de sexe : de la reproduction des rapports sociaux à leur subversion, *Actuel Marx*, (30), 85-100. <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2001-2-page-85.htm>
- (2001). Le syllogisme de la constitution du sujet sexué féminin: le cas des ouvrières spécialisées. *Travailler*, (6), 105-114. <https://doi.org/10.3917/trav.006.0105>
- (2011). Comprendre les rapports sociaux. *Raison présente*, 2<sup>ème</sup> trimestre (178), 11-21. <https://doi.org/10.3406/raipr.2011.4300>
- (2012). *Se battre, disent-elles...* Paris: La Dispute.
- KIVISTO, P. (2001). Theorizing Transnational Immigration : a critical review of current efforts. *Ethnic and Racial Studies*, 24(4), 549-577. <https://doi.org/10.1080/01419870120049789>
- KOFMAN, E. (2004). Family-related migration: a critical review of European Studies. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 30(2), 243-262. <https://doi.org/10.1080/1369183042000200687>
- KÖNGETER, S., & SMITH, W. (dir). (2020). *Transnational Agency and Migration : Actors, Movements, and Social Support*. London : Routledge.
- LAACHER, S. (2012). *Ce qu'immigrer veut dire : idées reçues sur l'immigration*. Paris: Le Cavalier Bleu.
- LAUSER, A. (2004). *Einer guter Mann ist harte Arbeit: Eine ethnographische Studie zu philippinischen Heiratsmigrantinnen*. Bielefeld: Transcript Verlag.
- (2006). Philippine Women on the Move: a Transnational perspective on Marriage Migration. *Internationales Asienforum*, 37(3-4), 321-337. <https://crossasia-journals.ub.uni-heidelberg.de/index.php/iaf/issue/view/60>
- LE BAIL, H. (2018). Les migrations par le mariage : épouses souhaitées mais stigmatisées. État de la littérature abordant la question sous l'angle du travail reproductif et de la menace

- : focus sur l'Asie de l'Est. *Cahiers du Genre*, (64), 19-43. <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2018-1-page-19.htm>
- LE ESPIRITU, Y. (2016). Gender, Migration, and Work: Filipina Health Care Professionals to the United States. Dans M. Zhou, & A. C. Ocampo (dir), *Contemporary Asian America. A Multidisciplinary Reader* (pp.236-256). New York: New York University Press.
- (2003). *Home bound: Filipino American Lives across Cultures, Communities & Countries*. Berkeley : University of California Press.
- LENZ, I. (2009). *Die Neue Frauenbewegung in Deutschland: Abschied Vom Kleinen Unterschied Ausgewählte Quellen*. Wiesbaden: Verlag für Sozialwissenschaften.
- LIAO, Karen A.S (2018). Les « Pinoys » dans la ville globale: les migrants philippins transnationaux à Singapour. *Migrations Société*, (172), 57-72. <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2018-2-page-57.htm>
- LIU-FARRER, G. (2020). *Immigrant Japan: Mobility and Belonging in an Ethnonationalist Society*. Ithaca : Cornell University Press.
- LUMAYAG, L. A. (2016). Marriage 'During' Work Migration: Lived Experiences of Filipino Marriage Migrants in Malaysia. Dans Ishii Sari. K. (dir), *Marriage Migration in Asia: Emerging Minorities at the Frontiers of Nation-States* (pp.73-102). Singapore & Japan : Nus Press.
- MADIANOU, M., & MILLER, D. (2011). *Migration and New Media: Transnational Families & Poly media*. London : Routledge.
- MAHLER, S. J., & PESSAR, P. R. (2001). Gendered Geographies of Power: Analyzing Gender Across Transnational Spaces. *Identities*, 7 (4), 441-459. <https://doi.org/10.1080/1070289X.2001.9962675>
- MA MUNG, E. (2000). *La diaspora chinoise : géographie d'une migration*. Paris: Ophrys.
- (2009). Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales: "penser de l'intérieur" les phénomènes de mobilité. Dans F. Dureau; Marie A. Hily (dir), *Les mondes de la mobilité* (pp. 25-38). Rennes: Presses Universitaires de Rennes. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01075325/document>
- MANALANSAN IV, M. F. (2003). *Global Divas: Filipino Gay Men in the Diaspora*. Durham: Duke University Press.
- (2006). Queer Intersections: Sexuality and Gender in Migration Studies. *International Migration Review*, 4 (1), 224-249. <https://doi.org/10.1111/j.1747-7379.2006.00009.x>
- MANDERSON, L., & JOLLY, M. (ed.) (1997). *Sites of Desire, Economies of Pleasure: Sexualities in Asia and The Pacific*. Chicago: University of Chicago Press.
- MANHEIM, K. (1972) [1928-29]. The problem of generations. Dans Paul Kecskemeti (dir), Karl Manheim: Essay, (pp.276-322). London: Routledge.
- MARINI, R. M. (2000). *Dialética da dependência*. Rio de Janeiro: Vozes.
- MARIN, L. (2018). Tous les chemins mènent à Rome: l'aventure migratoire d'un groupe de Philippins en Italie. *Migrations Société*, (172), 73-90. <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2018-2-page-73.htm>
- MARSHALL, T. M, & BOTTOMORE, T. (1987). *Citizenship and social class*. London: Pluto Press.
- MARX, K. (2011). *Manuscrits de 1857-1858 dits «Grundrisse»*. Paris: Les Editions sociales

- MASKENS, M. (2013). L'amour et ses frontières: régulations étatiques et migrations de mariage (Belgique, France, Suisse et Italie)». *Migrations Société [En ligne]*, 150, 41-60.
- MASSELINK L. E., & SHOU-YIN, D. L. (2010). Nurses, Inc.: Expansion and commercialization of nursing education in the Philippines. *Social sciences & Medicine*, 171(1), 166-172. <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2009.11.043>
- MAZZUCATO, V., & DITO, Bilisuma B. (2018). Transnational families: Cross-country comparative perspectives. *Population, Space and Place*, 24 (7), 1-7. <https://doi.org/10.1002/psp.2165>
- MCKAY, S. (2007). Filipino Sea Men: Identity and Masculinity in a Global Labour Niche. Dans R. S. Parreñas, & Lok C. D.Siu (dir), *Asian diasporas: new formations, new concepts* (pp.63-85). Redwood: Stanford University Press.
- MESSU, M. (2012). Explication sociologique et domination sociale: Pour une épistémologie clarifiée de la sociologie de la domination. *Sociologies*, 1-34. <https://journals.openedition.org/sociologies/4198#citedby>
- MONGAYA HØGSHOLM, F. (dir). (2007). *In de Olde Worlde views of Filipino Migrants in Europe*. Quezon city: Philippine Social Science Council.
- MOZÈRE, L. (2010). « La mondialisation comme arène de « trouvailles accumulées » ? : Des domestiques philippines à Paris. Dans J Falquet, H. Hirata, D. Kergoat, B. Labari, F. Sow, N. Le Feuvre (dir), *Le sexe de la mondialisation: Genre, classe et nouvelle division du travail* (pp.151-164). Paris: Les Presses de Sciences Po.
- NADASEN, P. (2017). Rethinking Care: Arlie Hochschild and the Global Care Chain. *Women's Studies Quarterly*, 45(3-4), 124–128. <https://www.jstor.org/stable/26421126>
- NADEAU, K. (2008). *The History of the Philippines*. Westport: Greenwood Press (The Greenwood Histories of Modern Nations).
- NAKANO, E. G. (1984). *Issei, Nissei, War Bride: Three Generations of Japanese American Women in Domestic Service*. Philadelphia: Temple University Press.
- NGUYEN, X., & TRAN, X. (2010). Vietnamese-Taiwanese Marriages. Dans W.-S. Yang, & M. C.-W. Lu (dir.), *Asian Cross-border Marriage Migration: Demographic Patterns and Social Issues* (pp. 157–178). Amsterdam: Amsterdam University Press. <http://www.jstor.org/stable/j.ctt45kfn7.11>
- NÚÑEZ CARRASCO, L. (2010). Transnational Family Life among Peruvian Migrants in Chile: Multiple Commitments and the Role of Social Remittances. *Journal of Comparative Family Studies*, 41 (2), 187-204. <https://www.jstor.org/stable/41604350>
- OXFELD, E. (2005). Cross-Border Hypergamy? Marriage Exchanges in a Transnational Hakka Community. Dans N.Constable (dir), *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia* (pp.17-33). Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- PALRIWALA, R., & UBEROI, P. (2008). Exploring the links: gender issues in marriage migration. Dans R. Palriwala, P. Uberoi (dir), *Marriage, migration and gender* (pp. 23-60). Thousand Oaks: Sage Publications.
- PAUGAM, S. (dir). (2012). *L'enquête sociologique*. Paris: Presses Universitaires de France (Quadrige).
- PAYET, Jean P. (2014). Résistance (le concept de). Dans A. Bihr, & R. Pfefferkorn (dir), *Dictionnaire des inégalités* (pp.342-343). Paris: Armand Collin.

- PAYET, J. P., GIULIANI, F., & LAFORGUE, D. (dir). (2008). *La voix des acteurs faibles: de l'indignité à la reconnaissance*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- PFEFFERKORN, R. (2007). *Inégalités et rapports sociaux: rapports de classes, rapport de sexes*. Paris: La Dispute
- PFLUGFELDER, G. (1999). *Cartographies of Desire: Male-Male Sexuality in Japanese Discourse, 1600-1950*. Berkeley: University of California Press.
- PIAN, A. (2009). *Aux nouvelles frontières de l'Europe – L'aventure incertaine des Sénégalais au Maroc*. Paris: La Dispute.
- PIPER, N., & ROCES, M. (2003). *Wife or worker: Asian Women and Migration*. Rowman & Littlefield.
- PORTES, A., GUARNIZO, L. E., & LANDOLT, P. (1999). The study of transnationalism: pitfalls and promise of an emergent research field », *Ethnic and racial studies*, 22(2), 217-237. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/014198799329468>
- PORTES, A., & RUMBAUT, Rubén G. (2006). *Immigrant America : A Portrait*. Berkeley: University of California Press.
- PRAT-ERKERT, C. (2014). La politique migratoire : entre volontarisme et réticences. *Allemagne d'aujourd'hui*, (210), 138-153. <https://www.cairn.info/revue-allemande-d-aujourd-hui-2014-4-page-138.htm>
- QUIVY, R., & VAN CAMPENHOUDT, L. (1988). *Manuel de recherches en Sciences Sociales*. Paris: Dunod.
- RAFAEL, V. L. (1992). *Contracting colonialism: Translation and Christian Conversion in Tagalog Society Under Early Spanish Rule*. Durham: Duke University Press.
- REA, A. (2013). Les nouvelles figures du travailleur immigré : fragmentation des statuts d'emploi et européanisation des migrations. *Revue Européenne des migrations internationales*, 29 (2), 15-35. <https://doi.org/10.4000/remi.6371>
- RICORDEAU, G. (2009). Traîtresses ou victimes : nationalisme et mariages mixtes aux Philippines. *Diasporas: histoires et sociétés*, 15, 125-139. [www.persee.fr/doc/diasp\\_1637-5823\\_2009\\_num\\_15\\_1\\_1205](http://www.persee.fr/doc/diasp_1637-5823_2009_num_15_1_1205)
- (2017). Um estudo de caso sobre o policiamento global dos casamentos de mulheres do Terceiro Mundo: Mulheres filipinas e migração matrimonial. *Cadernos de Pagu* (51), 1-22. <https://doi.org/10.1590/18094449201700510004>
- ROBINSON, W. I. (2009). Saskia Sassen and the Sociology of Globalization: A Critical Appraisal. *Spring*, 3(1), 1-26. <https://robinson.faculty.soc.ucsb.edu/Assets/pdf/Saskia%20Sassen.pdf>
- RODRIGUEZ, R. M. (2010). *Migrants for export: How the Philippine State Brokers Labour to the World*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- (2011). Philippine Migrant Workers's Transnationalism in the Middle East. *International Labor and Working-Class History*, (79), 48–61. <http://www.jstor.org/stable/41306908>
- ROSENTHAL, G. (2015). *Interpretative Sozialforschung: Eine Einführung*. Frankfurt: Juventa Verlag.
- RUENKAEW, P. (1999). Marriage Migration of Thai Women to Germany [Conférence]. *7ème Conférence sur les études thaïes: Migration transnationale et la diaspora thaïe*, Amsterdam.

- SAÏD, E. (2005). *L'orientalisme: L'Orient créé par l'Occident* (Malamoud C., trad.). Paris: Seuil.
- SAKSELA-BERGHOLM, S. (2018). Liens contraignants et interdépendants entre la Finlande et les Philippines: les transferts réciproques au sein des familles philippines transnationales. *Migrations Société*, (172), 119-132. <https://doi.org/10.3917/migra.172.0119>
- SALLES, A., LE TABLIER, M.-T., & BRACHET, S. (2016). Avoir des enfants dans un contexte d'incertitude économique : une comparaison entre l'Allemagne et la France. *Allemagne d'aujourd'hui*, (218), 85-89. <https://doi.org/10.3917/all.218.0075>
- SALAZAR, Z. A. (1987). The Outflow of Filipinos to the Bundesrepublik Deutschland since the 1960's. *Philippine Journal of Public Administration*, 31(4), 464-486.
- SALAZAR PARREÑAS, R. (2015). *Servants of Globalization: Migration and Domestic Work*. Redwood: Stanford University Press.
- SALAZAR PARREÑAS, R., & SIU, L. C. D. (dir). (2007). *Asian diasporas: new formations, new concepts*. Redwood: Stanford University Press.
- SANCHEZ, Jean N. (2016). Avis de tempête démocratique: Rodrigo Duterte, nouveau président des Philippines. *Raison présente*, (199), 109-118. <https://www.cairn.info/revue-raison-presente-2016-3-page-109.htm>
- SASSEN, S. (1988). *Globalization and it's discontents*. New York: The New press.
- (2009). *La globalisation: une sociologie*. Paris: Gallimard.
- SATAKE, M. (2018). Enduring Love in Marginal Hamlets: Agency, Close Encounters, and Mutual Negotiations in Filipino-Japanese Intermarriages. *Philippine Sociological Review*, 66, 53–82. <https://www.jstor.org/stable/26789724>
- SAYAD, A. (2014). *La double absence: des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris: Points.
- SCIOLDO-ZÜRCHER, Y., HILY, Marie A., & MA MUNG, E. (dir). (2019). *Étudier les migrations internationales*. Tours: Presses Universitaires François Rabelais.
- SCOTT, J. C. (2019). *La domination et les arts de la résistance: Fragments du discours subalterne* (Ruchet O., trad.). Paris : Éditions Amsterdam.
- SCHNAPPER, D. (1994). *La communauté des citoyens: sur l'idée moderne de nation*. Paris: Gallimard (Nrf Essais).
- SCOTT, A., & LERICHE, F. (2018). Division du travail, développement spatial et le nouvel ordre économique mondial. *Annales de géographie*, (723-724), 635-657. <https://doi.org/10.3917/ag.723.0635>
- SÉBAUX, G. (2016). Nationalité et citoyenneté : l'Allemagne post-migratoire au défi. *l'Allemagne d'aujourd'hui*, (218), 209-224. <https://www.cairn.info/revue-allemande-d-aujourd-hui-2016-4-page-209.htm>
- (2017). La politique migratoire du 3<sup>e</sup> gouvernement Merkel en temps de crise. *L'Allemagne d'aujourd'hui*, (222), 94-113. <https://doi.org/10.3917/all.222.0094>
- (2019). La politique migratoire allemande, quatre ans après le « choc » de 2015. *L'Allemagne d'aujourd'hui*, (230), 7-18. <https://doi.org/10.3917/all.230.0007>
- SEVERIN-BARBOUTIE, B. (2018). Multiple Deutungen und Funktionen : Die organisierte Reise ausländischer Arbeitskräfte in die Bundesrepublik Deutschland (1950er – 1970er Jahre). *Geschichte und Gesellschaft*, (2), 223-249. <https://www.jstor.org/stable/26534545>



- SHINOZAKI, K. (2005). « Making sense of contradictions: examining negotiation strategies of ‘contradictory class Mobility’ in Filipina/Filipino domestic workers in Germany ». Dans T. Geisen (dir), *Arbeitsmigration. WanderarbeiterInnen auf dem Weltmarkt für Arbeitskraft* (pp. 259-279). Frankfurt am Main: Verlag für Interkulturelle Kommunikation.
- (2015). *Migrant citizenship from below : Family, Domestic Work, And Social Activism in Irregular Migration*. London: Palgrave McMillan.
- SIMMEL, G. (1981). *Sociologie et épistémologie* (Gasparini L., trad). Paris : PUF.
- (2019). *L'étranger*. Lausanne : Payot (Petite bibliothèque Payot).
- SIMON, G. (1976). L'espace migratoire des Tunisiens en France. *L'espace géographique*, (2), 115-120. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00609492>
- (1995). *Géodynamique des migrations internationales dans le monde*. Paris: PUF.
- SONDHI, G., & KING, R. (2017). Gendering international student migration: an Indian case-study. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 43(8), 1308-1324. <https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1300288>
- STOLLE, C. (1990). *Hier ist ewig Ausland: Lebensbedingungen und Perspektiven koreanischer Frauen in der Bundesrepublik Deutschland*. Berlin: Verl. für Wiss. u. Bildung.
- STRAUSS, A. L., & GLASER, B. G. (1999). *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. Piscataway: Aldine Transaction.
- (1971). *Status passage*. London : Routledge.
- SÜLLWOLD, G. (1990). *Ausgebildet um abzuwandern? Die Migration philippinischer Krankenschwestern* [Mémoire de Master, Universität Bielefeld].
- SUZUKI, N. (2005). Tripartite Desires: Filipina-Japanese Marriages and Fantasies of Transnational Traversal. Dans N. Constable (dir), *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia* (pp.124-144). Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- (2017). Postcolonial desires, partial citizenship, and transnational ‘un-mothers’ : contexts and lives of Filipina marriage migrants in Japan. Dans A. Fresnoza-Flot, & G. Ricordeau, *International Marriages and Marital Citizenship: Southeast Asian Women on the Move* (121-140). New York: Routledge (Studies in Migration and Diaspora).
- TABET, P. (2005). *La grande arnaque : sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris : L'Harmattan.
- TARRIUS, A. (2002). *La mondialisation par le bas: les nouveaux nomades de l'économie souterraine*. Paris: Balland (Voix et Regards).
- (1995). *Économies souterraines: le comptoir maghrébin de Marseille*. La Tour- d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- TARRIUS, A., & MISSAOUI, L. (1994). Entre sédentarité et nomadisme. Le savoir communiquer des migrants. *Réseaux* [En ligne], (65), 59-70. [https://www.persee.fr/doc/reso\\_0751-7971\\_1994\\_num\\_12\\_65\\_2508#xd\\_co\\_f=ZDg3N2ZmOWMtZmFkOC00ZGRiLWJiYWMTNzc5NmNjODg1ZmJk~](https://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1994_num_12_65_2508#xd_co_f=ZDg3N2ZmOWMtZmFkOC00ZGRiLWJiYWMTNzc5NmNjODg1ZmJk~)
- TETU-DELAGE, M. T. (2009). *Clandestins au pays des papiers : expériences et parcours de sans-papiers algériens*. Paris : La Découverte.
- THAI, H. C. (2008). *For Better or For Worse: Vietnamese International Marriages in the New Global Economy*. New Jersey : Rutgers University Press.
- TIBI, BASSAM. (2002). *Europa ohne Identität : Leitkultur oder Wertebeliebigkeit*. München : Siedler Verlag (Aktuelle Neuausgabe).

- TOKORO, I. (2016). Centre/Periphery' Flow Reversed ?: Twenty Years of Cross-Border Marriages between Philippine Women and Japanese Me. Dans Sari K. Ishii (dir), *Marriage Migration in Asia: Emerging Minorities at the Frontiers of Nation-States* (pp. 105-117). Japan: Nus Press.
- TREILLET, S. (2014). Division internationale du travail (le concept de). Dans A. Bihr, & R. Pfefferkorn (dir), *Dictionnaire des inégalités* (pp.112-113). Paris: Armand Colin.
- VEIL, M. (2011). Familienpolitik in den Zwängen konservativer und neoliberaler Logiken: ein deutsch-französischer Vergleich. Dans E. Forster, & R. Casale (dir), *Ungleiche Geschlechtergleichheit: Geschlechterpolitik und Theorien des Humankapitals* (pp. 95-111). Leverkusen: Barbara Budrich Verlag.
- VELUT, J. (2012). Infrapolitics and Consumer Action: Student Anti-Sweatshop Mobilization as Cultural Advocacy. *Revue française d'études américaines*, (131), 64-77. <https://doi.org/10.3917/rfea.131.0064>
- VERCELLONE, C. (2004). Division internationale du travail, propriété intellectuelle et développement à l'heure du capitalisme cognitif. *Géographie, économie, société*, 6(4), 359-381. <https://doi.org/10.3166/ges.6.359-381>
- VERSCHUUR, C. (2005). Entre rêves et droits, au-delà des frontières... Migrantes et nouvelle division internationale du travail et des soins. Dans C. Verschuur, & F. Reysoo (dir), *Genre, nouvelle division internationale du travail et migrations*, 5, (pp. 13-18). Paris : Le Harmattan. <https://books.openedition.org/iheid/5697?lang=fr>
- VIET, V. (1998). *La France immigrée: construction d'une politique (1917-1997)*. Paris: Fayard.
- VÖLTER, B., DAUSIEN, B., LUTZ, H., & ROSENTHAL, G. (dir). (2015). *Biografieforschung im Diskurs*. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- WALLERSTEIN I. (2004). *World-Systems Analysis. An introduction*. Durham: Duke University Press.
- WEBER, M. (2003). *Economie et société, tome I: Les catégories de la sociologie*. Paris: Pockets.
- WENDEN, C. W. de (2016). *L'immigration: Découvrir l'histoire, les évolutions et les tendances des phénomènes migratoires*. Paris: Eyrolles.
- WILLIAMS, H. (2014). Changing the National Narrative : Evolution in Citizenship and Integration in Germany 2000-10. *Journal of Contemporary History*, 49(1), 54-74. <https://www.jstor.org/stable/43697288>
- WILLIS, K., YEOH, B. S. A, & FAKHRI, A. (2004). Introduction: transnationalism as a challenge to the Nation. Dans K. Willis, & B. S. A Yeoh (dir), *State / Nation / Transnation: Perspectives on Transnationalism in Asia Pacific* (pp.1-16). London: Routledge (Perspectives on Transnationalism in the Asia / Pacific).
- ZARIFIAN, P. (1997). *Éloge de la civilité: critique du citoyen moderne*. Paris: L'Harmattan.

## Litterature Institutionnelle

- ABSCHRIFT DER BUNDESMINISTER FÜR ARBEIT UND SOZIALORDNUNG (ANWERBESTOPP) (Vom 23. November 1973), Bundeszentrale für politische Bildung, 2 p. Consulté le 12 décembre 2020 sur <https://www.bpb.de/geschichte/deutsche-geschichte/anwerbeabkommen/43270/anwerbestopp-1973>
- AUSLÄNDERGESETZ (Vom 28. April 1965), Bundesanzeiger Verlag [En ligne], 1 p. Consulté le 12 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?start=//%5b@attr\\_id=%27bgbl165i0353.pdf%27%5d#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl165i0353.pdf%27%5D\\_1607615292857](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?start=//%5b@attr_id=%27bgbl165i0353.pdf%27%5d#_bgbl_%2F%2F*%5B%40attr_id%3D%27bgbl165i0353.pdf%27%5D_1607615292857)
- AUSLÄNDERPOLIZEIVERORDNUNG (Vom 22. August 1938), Landeskunde entdecken. Consulté le 12 décembre 2020 sur [https://www.leo-bw.de/detail/-/Detail/details/DOKUMENT/labw\\_findmittel\\_05/labw-6-1403935/232+Ausl%C3%A4nderpolizeiverordnung+vom+22+August+1938+Ver%C3%B6ffentlichung+im+Reichsgesetzblatt+1938+vom+25+August+1938+S+859+23](https://www.leo-bw.de/detail/-/Detail/details/DOKUMENT/labw_findmittel_05/labw-6-1403935/232+Ausl%C3%A4nderpolizeiverordnung+vom+22+August+1938+Ver%C3%B6ffentlichung+im+Reichsgesetzblatt+1938+vom+25+August+1938+S+859+23)
- AUSWÄRTIGES AMT, 2020. « German citizenship », *Auswärtiges Amt*. Consulté le 12 décembre 2020 sur <https://www.auswaertiges-amt.de/en/aamt/zugastimaa/buergerservice/faq/-/606854?openAccordionId=item-606642-4-panel>
- BADEN-WÜRTTEMBERG. (2022). *Unser land*. Baden-Württemberg. Consulté le 9 septembre 2022 sur <https://www.baden-wuerttemberg.de/de/unsere-land/>
- BANQUE MONDIALE. (2015a). *Poverty headcount ratio at national poverty lines (% of population) – Philippines*. The World Bank Data. Sur <https://data.worldbank.org/indicator/SI.POV.NAHC?locations=PH>
- (2015c). *Gini index (World Bank estimate) – Netherlands*. The World Bank Data. Sur <https://data.worldbank.org/indicator/SI.POV.GINI?locations=NL>
- (2015b). *Gini index (World Bank estimate) – Philippines*. Sur <https://data.worldbank.org/indicator/SI.POV.GINI?locations=PH>
- (2017). *Gini index (World Bank estimate) – Sweden*. Sur <https://data.worldbank.org/indicator/SI.POV.GINI?locations=SE>
- (2018). *Philippine's Poverty Rate Declines ; More Well-Paying Jobs and Opportunities Needed*. Sur <https://www.worldbank.org/en/news/press-release/2018/05/30/philippines-poverty-rate-declines-more-well-paying-jobs-and-opportunities-needed>
- (2019). *Population of the Philippines*. Sur <https://data.worldbank.org/indicator/SP.POP.TOTL?locations=PH>
- (2020a). *Migration and Remittances Data : Annual Remittances Data (uptaded as of oct. 2020)*. Sur <https://www.worldbank.org/en/topic/migrationremittancesdiasporaissues/brief/migration-remittances-data>
- (2020b). *Population, total – Germany*. Sur <https://data.worldbank.org/indicator/SP.POP.TOTL?locations=DE>
- BEKANNTMACHUNG DER NEUFASSUNG DES AUFENTHALTSGESETZES (Vom 25. Februar 2008), Bundesanzeiger Verlag, p.161-256. Consulté le 12 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?start=//%5b@attr\\_id=%27bgbl108006.pdf%27](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?start=//%5b@attr_id=%27bgbl108006.pdf%27)

[%5d#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl108006.pdf%27%5D\\_1607615651378](#)

- BUNDESAGENTUR FÜR ARBEIT. (2020a). *Über Triple Win*. Bundesagentur für Arbeit. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.arbeitsagentur.de/vor-ort/zav/content/1533715565324>
- (2020b). *PILIPINAS / Philippinen : Information / Projektinformationen*. Bundesagentur für Arbeit. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.arbeitsagentur.de/vor-ort/zav/triple-win/philippinen>
- (2020c). *Perspektiven für ausländische Fach- und Führungskräfte*. Bundesagentur für Arbeit. Consulté le 11 décembre 2020 sur <https://www.arbeitsagentur.de/privatpersonen-arbeit-in-deutschland/perspektiven-fuer-auslaendische-fach-und-fuehrungskraefte>
- (2020d). *Bundesagentur für Arbeit*. Consulté le 2 décembre 2020 sur <https://www.arbeitsagentur.de>
- (2022). *Leben und Arbeiten in Deutschland: Westbalkan-Regelung*. Bundesagentur für Arbeit. Consulté le 11 décembre 2020 sur <https://www.arbeitsagentur.de/vor-ort/zav/westbalkan-regelung>
- BUNDESAMT FÜR MIGRATION UND FLÜCHTLINGE. (2014). *Migrationsbericht : Zentrale ergebnisse*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge, Consulté le 20 octobre 2020 sur [https://www.bamf.de/SharedDocs/Anlagen/EN/Forschung/Migrationsberichte/migrationsbericht-2014-zentrale-ergebnisse.pdf?\\_\\_blob=publicationFile&v=15](https://www.bamf.de/SharedDocs/Anlagen/EN/Forschung/Migrationsberichte/migrationsbericht-2014-zentrale-ergebnisse.pdf?__blob=publicationFile&v=15)
- (2018a) *Beratung für Erwachsene*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. Consulté le 16 août 2022 sur [https://www.bamf.de/DE/Themen/Integration/ZugewanderteTeilnehmende/BeratungErwachsene/beratung-erwachsene-node.html#a\\_284016\\_0](https://www.bamf.de/DE/Themen/Integration/ZugewanderteTeilnehmende/BeratungErwachsene/beratung-erwachsene-node.html#a_284016_0)
- (2018b). *Einbürgerung in Deutschland*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. Consulté le 11 décembre 2020 sur <https://www.bamf.de/DE/Themen/Integration/ZugewanderteTeilnehmende/Einbuengerung/einbuengerung-node.html>
- (2020g). *Einbürgerungstest : Fragenkatalog zur Testvorbereitung*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. Consulté le 1<sup>er</sup> décembre sur <http://oet.bamf.de/pls/oetut/f?p=514:1:13328248634450>
- (2020f). *Test : Leben in Deutschland : Munsterfragebogen zur Testvorbereitung*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. Consulté le 11 décembre 2020 sur <http://oet.bamf.de/pls/oetut/f?p=532:1:0>
- (2020a). *Integrationskurse : Inhalt und Ablauf*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. Consulté le 1<sup>er</sup> décembre 2020 sur <https://www.bamf.de/DE/Themen/Integration/ZugewanderteTeilnehmende/Integrationskurse/InhaltAblauf/inhaltablauf-node.html>
- (2020b). *Teilnahme und Kosten von Integrationskursen*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. Consulté le 2 décembre 2020 sur <https://www.bamf.de/DE/Themen/Integration/ZugewanderteTeilnehmende/Integrationskurse/TeilnahmeKosten/teilnahmekosten-node.html>
- (2020c). *Glossar : Migrationshintergrund*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. Consulté le 2 décembre 2020 sur [https://www.bamf.de/DE/Service/ServiceCenter/Glossar/functions/glossar.html?nn=282918&cms\\_lv3=294952&cms\\_lv2=282966](https://www.bamf.de/DE/Service/ServiceCenter/Glossar/functions/glossar.html?nn=282918&cms_lv3=294952&cms_lv2=282966)

- *Glossar : Ausländer*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. Consulté le 2 décembre 2020 sur [https://www.bamf.de/DE/Service/ServiceCenter/Glossar/\\_functions/glossar.html?nn=282918&cms\\_lv2=282926](https://www.bamf.de/DE/Service/ServiceCenter/Glossar/_functions/glossar.html?nn=282918&cms_lv2=282926)
- (2020e). *In Deutschland niederlassen : unbefristete Aufenthaltstitel*. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. Consulté le 2 décembre 2020 sur <https://www.bamf.de/DE/Themen/MigrationAufenthalt/ZuwandererDrittstaaten/Migrathek/Niederlassen/niederlassen-node.html#:~:text=In%20Deutschland%20niederlassen%202026.04.2022%20Artikel%20Migration%20und%20Aufenthalt%20Unbefristete%20Aufenthaltstitel&text=Wenn%20Sie%20seit%20mindestens%20f%C3%BCnf,ein%20unbefristeter%20Aufenthaltstitel%20erteilt%20werden.>
- BUNDESMINISTERIUM DES INNERN, FÜR BAU UND HEIMAT. (2019, Août 21). *Geordnete-Rückkehr-Gesetz tritt heute in Kraft : Gesetz setzt Vorhaben des Masterplans Migration um*. Bundesministerium des Innern, für Bau und Heimat. Consulté le 11 décembre 2020 sur <https://www.bmi.bund.de/SharedDocs/pressemitteilungen/DE/2019/08/geg-geordnete-rueckkehr-gesetz.html>
- (2020). *Erwerb der deutschen Staatsangehörigkeit durch Geburt in Deutschland : Kinder ausländischer Eltern können unter bestimmten Voraussetzungen durch Geburt in Deutschland neben der Staatsangehörigkeit ihrer Eltern die deutsche Staatsangehörigkeit erwerben*. Bundesministerium des Innern, für Bau und Heimat. Consulté le 8 décembre 2020 sur <https://www.bmi.bund.de/DE/themen/verfassung/staatsangehoerigkeit/optionspflicht/optio nspflicht-node.html>
- (2021). *Einbürgerung*. Bundesministerium des Innern, für Bau und Heimat. Consulté le 17 mars 2021 sur <https://www.bmi.bund.de/DE/themen/verfassung/staatsangehoerigkeit/einbuengerung/einbuengerung-node.html>
- BUNDESMINISTERIUM DES INNERN, FÜR BAU UND HEIMAT & BUNDESAMT FÜR MIGRATION UND FLÜCHTLINGE. (2018). *Migrationsbericht der Bundesregierung*. Bundesministerium des Innern, für Bau und Heimat & Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. sur [https://www.bamf.de/SharedDocs/Anlagen/DE/Forschung/Migrationsberichte/migrationsbericht-2018.pdf?\\_\\_blob=publicationFile&v=15](https://www.bamf.de/SharedDocs/Anlagen/DE/Forschung/Migrationsberichte/migrationsbericht-2018.pdf?__blob=publicationFile&v=15)
- BUNDESMINISTERIUM FÜR GESUNDHEIT. (2020). *Aufgaben und Organisation*. Bundesministerium für Gesundheit. Consulté le 17 novembre 2020 sur <https://www.bundesgesundheitsministerium.de/ministerium/aufgaben-und-organisation/aufgaben.html>
- BUNDESMINISTERIUM FÜR WIRTSCHAFT UND ENERGIE. (2020). *Fachkräfte für Deutschland*. Bundesministerium für Wirtschaft und Energie. Consulté le 17 novembre 2020 sur <https://www.bmwi.de/Redaktion/DE/Dossier/fachkraeftesicherung.html>
- BUNDESREGIERUNG. (2007). *Nationale Integrationsplan*. Der Bundesregierung, <https://www.bundesregierung.de/resource/blob/975226/482772/e2b48a67044a094a65216eaa0e1d9ab0/2007-10-18-nationaler-integrationsplan-data.pdf?download=1>
- (2020). *Blaue Karte EU*. Bundesregierung. Consulté le 12 décembre 2020 sur <https://www.make-it-in-germany.com/de/visum/arten/blaue-karte-eu>

- (2022). *Nachziehender Partner ist Staatsangehöriger eines Staates außerhalb der EU*. Bundesregierung. Consulté le 16 août 2022 sur <https://www.make-it-in-germany.com/de/leben-in-deutschland/mit-familie/ehgattennachzug-zu-nicht-eu-buerger>
- BUNDESZENTRALE FÜR POLITISCHE BILDUNG. (2020). *Christlich-Soziale Union in Bayern*. Bundeszentrale für politische Bildung. Consulté le 26 novembre 2020 sur <https://www.bpb.de/politik/grundfragen/parteien-in-deutschland/csu/>
- COMMISSION ON FILIPINOS OVERSEAS. (1989-2018). *Stock of filipino spouses and other partners of foreign nationals by sex*. Commission on Filipinos Overseas. <https://www.cfo.gov.ph/statistics-2/>
- (2020). *About us*. Commission on Filipinos Overseas. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://cfo.gov.ph/about-us/>
- COMMISSION EUROPEENNE. (2017). *Deutschland: Bevölkerung: Demographische Lage, Sprachen und Religionen*. Commission européenne. Consulté le 16 novembre 2020 sur [https://eacea.ec.europa.eu/national-policies/eurydice/content/population-demographic-situation-languages-and-religions-31\\_de](https://eacea.ec.europa.eu/national-policies/eurydice/content/population-demographic-situation-languages-and-religions-31_de)
- DEPARTMENT OF LABOUR AND EMPLOYMENT OF THE REPUBLIC OF THE PHILIPPINES. (2010). *Omnibus Rules and Regulations implementing the Migrant Workers and Overseas Filipinos Act of 1995 as amended by Republic Act n° 10022*. Republic of the Philippines. Sur <http://hrlibrary.umn.edu/research/Philippines/Omnibus%20Rules%20and%20Regulations%20on%20Migrant%20Workers%20Law.pdf>
- (2019). *More Pinoy nurses wanted in Germany*. Department of Labour and Employment of the Republic of the Philippines. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.dole.gov.ph/news/more-pinoy-nurses-wanted-in-germany/>
- DER ORTENAUKREIS. (2020). *Die Ortenau - eine Region mit Profil*. Der Ortenaukreis. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.ortenaukreis.de/Landkreis-Verwaltung/Der-Ortenaukreis/>
- (2021). *Zahlen und Fakten*. Der Ortenaukreis. Consulté le 17 mars 2021 sur <https://www.ortenaukreis.de/Landkreis-Verwaltung/Der-Ortenaukreis/Zahlen-Fakten/>
- DEUTSCHE VERTRETUNGEN IN DEN USA. (2021). *Erwerb der deutschen Staatsangehörigkeit*. Deutsche Vertretungen in den Usa. Consulté le 1<sup>er</sup> mars 2021 sur <https://www.germany.info/us-de/service/02-staatsangehoerigkeit/erwerb/1216790>
- DEUTSCHER LANDKREISTAG. (2020). *Aufgaben der Landkreise: Kommunale Selbstverwaltung*. Deutscher Landkreistag. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.landkreistag.de/aufgaben-der-kreise>
- DIRECTION DE L'INFORMATION LEGALE ET ADMINISTRATIVE. (2019). *Carte de résident permanent d'un étranger en France*. Service public. Consulté le 1<sup>er</sup> décembre 2020 sur <https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F11201>
- DRITTES GESETZ ZUR ÄNDERUNG DES STAATSANGEHÖRIGKEITSGESETZES (Vom 4. August 2019), Bundesanzeiger Verlag [En ligne], 1 p. Consulté le 14 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl119s1124.pdf%27%5D\\_1607938307376](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav#_bgbl_%2F%2F*%5B%40attr_id%3D%27bgbl119s1124.pdf%27%5D_1607938307376)

EURODISTRICT STRASBOURG ORTENAU. (2022). *Territoire*. Consulté le 17 septembre 2022 sur <https://www.eurodistrict.eu/fr/territoire>

EXECUTIVE ORDER OF THE REPUBLIC OF THE PHILIPPINES, N° 797 (1/05/1982), Official Gazette [En ligne]. Consulté le 20 octobre 2020 sur [https://www.officialgazette.gov.ph/1982/05/01/executive-order-no-797-s-1982/#:~:text=\(a\)%20The%20Administration%20shall%20formulate,their%20rights%20to%20fair%20and](https://www.officialgazette.gov.ph/1982/05/01/executive-order-no-797-s-1982/#:~:text=(a)%20The%20Administration%20shall%20formulate,their%20rights%20to%20fair%20and)

--- N°247 (24/07/1987), Official Gazette [En ligne]. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.officialgazette.gov.ph/1987/07/24/executive-order-no-247-s-1987/>

FACHKRÄFTEEINWANDERUNGSGESETZ (Vom 15. August 2019), Bundesanzeiger Verlag [En ligne], p.1.307-1.346. Consulté le 11 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl119s1307.pdf%27%5D\\_1607687215461](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav#_bgbl_%2F%2F*%5B%40attr_id%3D%27bgbl119s1307.pdf%27%5D_1607687215461)

GESETZ ZUR SOZIALEN ABSICHERUNG DES RISIKOS DER PFLEGEBEDÜRFTIGKEIT (PFLEGE-VERSICHERUNGSGESETZ - PFLEGEVG) (Vom 26. Mai 1994), Bundesministerium der Justiz und für Verbraucherschutz [En ligne]. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.gesetze-im-internet.de/pflegevg/BJNR101409994.html>

GESETZ ÜBER DEN AUFENTHALT, DIE ERWERBSTÄTIGKEIT UND DIE INTEGRATION VON AUSLÄNDERN IM BUNDESGBIET (*AUFENTHALTSGESETZ*) (Vom 30. Juli 2004), Bundesministerium der Justiz und für Verbraucherschutz [En ligne]. Consulté le 1<sup>er</sup> décembre 2020 sur [https://www.gesetze-im-internet.de/aufenthg\\_2004/](https://www.gesetze-im-internet.de/aufenthg_2004/)

GESETZ ZUR NEUREGELUNG DES AUSLÄNDERRECHTS (Vom 9. Juli 1990), Bundesanzeiger Verlag [En ligne], p.1.354-1.387. Consulté le 12 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger\\_BGBl&start=//\\*%5B@attr\\_id=%27bgbl190s1354.pdf%27%5D#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl190s1354.pdf%27%5D\\_1607615381706](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger_BGBl&start=//*%5B@attr_id=%27bgbl190s1354.pdf%27%5D#_bgbl_%2F%2F*%5B%40attr_id%3D%27bgbl190s1354.pdf%27%5D_1607615381706)

GESETZ ZUR NEUREGELUNG DES FAMILIENNACHZUGS ZU SUBSIDIÄR SCHUTZBERECHTIGTEN (FAMILIENNACHZUGSNEUREGELUNGSGESETZ) (Vom 12. Juli 2018), Bundesanzeiger Verlag [En ligne], p.1.147-1.150. Consulté le 12 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger\\_BGBl&start=//\\*%5b@attr\\_id=%27bgbl118s1147.pdf%27%5d#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl118s1147.pdf%27%5D\\_1607674529190](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger_BGBl&start=//*%5b@attr_id=%27bgbl118s1147.pdf%27%5d#_bgbl_%2F%2F*%5B%40attr_id%3D%27bgbl118s1147.pdf%27%5D_1607674529190)

GESETZ ZUR ENTFRISTUNG DES INTEGRATIONSGESETZES (Vom 4. Juli 2019), Bundesanzeiger Verlag [En ligne], 2 p. Consulté le 14 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger\\_BGBl&start=//\\*\[@attr\\_id=%27bgbl119s0914.pdf%27\]#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl119s0914.pdf%27%5D\\_1607937432290](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger_BGBl&start=//*[@attr_id=%27bgbl119s0914.pdf%27]#_bgbl_%2F%2F*%5B%40attr_id%3D%27bgbl119s0914.pdf%27%5D_1607937432290)

GESETZ ZUR VERSCHIEBUNG DES ZENSUS IN DAS JAHR 2022 UND ZUR ÄNDERUNG DES AUFENTHALTSGESETZES (Vom 3. Dezember 2020), Bundesanzeiger Verlag [En ligne], p.2.675-2.677. Consulté le 12 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger\\_BGBl&start=//\\*%5b@](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger_BGBl&start=//*%5b@)

[attr\\_id=%27bgbl120s2675.pdf%27%5D#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl120s2675.pdf%27%5D\\_1607616671588](#)

GESETZ ÜBER DIE FESTSTELLUNG DER GLEICHWERTIGKEIT VON BERUFSQUALIFIKATIONEN

(BERUFSQUALIFIKATIONSFESTSTELLUNGSGESETZ -BQFG) (Vom 6. Dezember 2011), Bundesministerium der Justiz und für Verbraucherschutz [En ligne], 9 p. Consulté le 11 décembre 2020, sur <https://www.gesetze-im-internet.de/bqfg/BQFG.pdf>

GESETZ ZUR STEUERUNG UND BEGRENZUNG DER ZUWANDERUNG UND ZUR REGELUNG DES AUFENTHALTS UND DER INTEGRATION VON UNIONS-BÜRGERN UND AUSLÄNDERN (ZUWANDERUNGSGESETZ) (Vom 30. Juli 2004), Bundesgesetzblatt [En ligne], n°41, p.1.950-2.011. Consulté le 12 décembre 2020

sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?start=//\\*%5B@attr\\_id=%27bgbl104s1950.pdf%27%5D#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl104s1950.pdf%27%5D\\_1603787560158](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?start=//*%5B@attr_id=%27bgbl104s1950.pdf%27%5D#_bgbl_%2F%2F*%5B%40attr_id%3D%27bgbl104s1950.pdf%27%5D_1603787560158)

GESETZ ZUR ARBEITSMARKTADÄQUATEN STEUERUNG DER ZUWANDERUNG HOCHQUALIFIZIERTER UND ZUR ÄNDERUNG WEITERER AUFENTHALTSRECHTLICHER REGELUNGEN

(ARBEITSMIGRATIONSSTEUERUNGSGESETZ) (Vom 20. Dezember 2008), Bundesanzeiger Verlag [En ligne], 2.846-2.849. Consulté le 12 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl108s2846.pdf%27%5D\\_1607680409899](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav#_bgbl_%2F%2F*%5B%40attr_id%3D%27bgbl108s2846.pdf%27%5D_1607680409899)

GRUNDGESETZ FÜR DIE BUNDESREPUBLIK DEUTSCHLAND (Vom 23. Mai 1949), Bundesministerium der Justiz und für Verbraucherschutz [En ligne]. Consulté le 12 décembre 2020, sur <https://www.gesetze-im-internet.de/gg/BJNR000010949.html>

LANDKREIS BIBERACH. (2021). *Einbürgerung - als Ehemann oder Ehefrau einer Person mit deutscher Staatsangehörigkeit beantragen*. Landkreis Biberach. Consulté le 3 mars 2021

sur <https://www.biberach.de/index.php?id=590#:~:text=Voraussetzungen%20f%C3%BCr%20die%20Einb%C3%BCrgerung%20sind:&text=Sie%20sind%20seit%20mindestens%20zwei,auch%20zum%20Zeitpunkt%20der%20Einb%C3%BCrgerung>

LANDKREIS LUDWIGSBURG. (2020). *Porträt : Landkreis Ludwigsburg*. Landratsamt Ludwigsburg. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.landkreis-ludwigsburg.de/de/landratsamt-landkreis/ueber-den-landkreis/portraet/>

--- (2020). *Fakten & daten*. Landkreis Ludwigsburg. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.landkreis-ludwigsburg.de/de/landratsamt-landkreis/ueber-den-landkreis/portraet/>

LANDTAG VON BADEN-WÜRTTEMBERG. (2016). *Bericht und Empfehlungen der Enquetekommission "Pflege in Baden-Württemberg zukunftsorientiert und generationengerecht gestalten"*. Landtag von Baden-Württemberg. Sur [https://www.landtag-bw.de/files/live/sites/LTBW/files/dokumente/WP15/Drucksachen/7000/15\\_7980\\_D.pdf](https://www.landtag-bw.de/files/live/sites/LTBW/files/dokumente/WP15/Drucksachen/7000/15_7980_D.pdf).

MINISTERIUM FÜR SOZIALES UND INTEGRATION VON BADEN-WÜRTTEMBERG. (2020). *Vorsorge und Schutz für eine gesunde Bevölkerung*. Ministerium für soziales und



- Integration. Consulté le 17 novembre 2020 sur <https://sozialministerium.baden-wuerttemberg.de/de/gesundheitspflege/oeffentlicher-gesundheitsdienst/>
- MINISTERIUM FÜR INNERES, DIGITALISIERUNG UND MIGRATION BADEN-WÜRTTEMBERG. (2021). *Einbürgerung und Staatsangehörigkeit*. Ministerium für Inneres, Digitalisierung und Migration Baden-Württemberg. Consulté le 17 mars 2021 sur <https://im.baden-wuerttemberg.de/de/migration/einbuengerung-und-staatsangehoerigkeit/>
- OFFICIAL GAZETTE. (1/05/1974). *Presidential decree n°442 of the Republic of the Philippines*. Republic of the Philippines. Sur <https://www.officialgazette.gov.ph/1974/05/01/presidential-decree-no-442-s-1974/>
- ORGANISATION INTERNATIONALE POUR LES MIGRATIONS, SCALABRINI MIGRATION CENTER. (2013). *Country Migration Report : The Philippines* ». International Organization for Migration. Sur <https://www.iom.int/files/live/sites/iom/files/Country/docs/CMReport-Philippines-2013.pdf>
- ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL. (2015). *Philippine Employment Trends : Accelerating Inclusive growth through decent jobs*. International Labour Organization. Sur [https://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---asia/---ro-bangkok/---ilo-manila/documents/publication/wcms\\_362751.pdf](https://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---asia/---ro-bangkok/---ilo-manila/documents/publication/wcms_362751.pdf)
- ORTENAU KLINIKUM. (2020). *Kompetenz im Verbund – Ortenau 2030 des Ortenau Klinikums*. Ortenau Klinikum. Consulté le 18 novembre 2020 sur <https://ortenau2030.de/ueber-uns/>
- PHILIPPINE OVERSEAS EMPLOYMENT ADMINISTRATION. (1992). *Deployment per Skill Per Country for the year 1992*. Philippine Employment Administration. Sur <http://www.poea.gov.ph/ofwstat/deppercountry/1992.pdf>
- (2010). *Deployment per Skill Per Country for the year 2010*. Philippine Employment Administration. Sur <http://www.poea.gov.ph/ofwstat/deppercountry/2010.pdf>
- PHILIPPINE STATISTICS AUTHORITY. (2015). *Results from the 2015 Family Income and Expenditure Survey*. Philippine Statistics Authority. Sur <https://psa.gov.ph/content/results-2015-family-income-and-expenditure-survey>
- (2018). *Current Labour Statistics of January 2018*. Philippine Statistics Authority. <https://psa.gov.ph/content/employment-situation-january-2018-final-results#:~:text=SUMMARY%20STATISTICS,employment%20rate%20of%2094.7%20percent%20>.
- (2019). *Highlights of the Philippine Export and Import Statistics : May 2019*. Philippine Statistics Authority. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://psa.gov.ph/content/highlights-philippine-export-and-import-statistics-may-2019>
- (2019). *Survey on Overseas Filipinos : A Report on the Overseas Filipino Workers*. Philippine Statistics Authority. Sur <https://psa.gov.ph/sites/default/files/2019%20Survey%20on%20Overseas%20Filipinos.pdf>
- SOZIALGESETZBUCH (SGB) - ELFTES BUCH (XI) - SOZIALE PFLEGEVERSICHERUNG (Artikel 1 des Gesetzes vom 26. Mai 1994), Bundesministerium der Justiz und für Verbraucherschutz [En ligne]. Consulté le 18 novembre 2020 sur [https://www.gesetze-im-internet.de/sgb\\_11/BJNR101500994.html](https://www.gesetze-im-internet.de/sgb_11/BJNR101500994.html)

- STAATSANGEHÖRIGKEITSGESETZ (STAG) (Vom 22. Juli 1913), Bundesministerium der Justiz und für Verbraucherschutz [En ligne]. Consulté le 11 décembre 2020 sur <https://www.gesetze-im-internet.de/stag/BJNR005830913.html>
- STATISTISCHES BUNDESAMT. (2017). *Pflegestatistik Pflege im Rahmen der Pflegeversicherung Ländervergleich – Pflegeheime*. Destatis. Sur <https://www.destatis.de/DE/Themen/Gesellschaft-Umwelt/Gesundheit/Pflege/Publikationen/Downloads-Pflege/laender-pflegeheime-5224102179004.pdf? blob=publicationFile>
- (2018). *Pressemitteilung Nr. 227 vom 30. Juni 2017*. Destatis. Sur [https://www.destatis.de/DE/Presse/Pressemitteilungen/2017/06/PD17\\_227\\_12521.html#:~:text=Juni%202017,mit%20ausschlie%C3%9Flich%20ausl%C3%A4ndischer%20Staatsangeh%C3%B6rigkeit%20erfasst.](https://www.destatis.de/DE/Presse/Pressemitteilungen/2017/06/PD17_227_12521.html#:~:text=Juni%202017,mit%20ausschlie%C3%9Flich%20ausl%C3%A4ndischer%20Staatsangeh%C3%B6rigkeit%20erfasst.)
- (2018a). *Ausländische Bevölkerung am 31.12.2018 nach Staatsangehörigkeit und Ländern*. Destatis. Sur <https://www.destatis.de/DE/Themen/Gesellschaft-Umwelt/Bevoelkerung/Migration-Integration/Publikationen/Downloads-Migration/auslaend-bevoelkerung-2010200187004.pdf? blob=publicationFile>.
- (2018b). *Ausländische Bevölkerung 2011 bis 2018 nach Staatsangehörigkeit und Geschlecht*. Destatis. Sur <https://www.destatis.de/DE/Themen/Gesellschaft-Umwelt/Bevoelkerung/Migration-Integration/Publikationen/Downloads-Migration/auslaend-bevoelkerung-2010200187004.pdf? blob=publicationFile>.
- (2018c). *Ausländische Bevölkerung am 31.12.2018 nach Staatsangehörigkeit und Altersgruppen*. Destatis. Sur <https://www.destatis.de/DE/Themen/Gesellschaft-Umwelt/Bevoelkerung/Migration-Integration/Publikationen/Downloads-Migration/auslaend-bevoelkerung-2010200187004.pdf? blob=publicationFile>.
- (2018d). *Ausländische Bevölkerung am 31.12.2018 nach Staatsangehörigkeit und aufenthaltsrechtlichem status*. Destatis. Sur <https://www.destatis.de/DE/Themen/Gesellschaft-Umwelt/Bevoelkerung/Migration-Integration/Publikationen/Downloads-Migration/auslaend-bevoelkerung-2010200187004.pdf? blob=publicationFile>.
- (2018e). *Schaubilder - Ausländische Bevölkerung am 31.12.2018 nach Bundesländern und ausgewählten Staatsangehörigkeiten*. Destatis. Sur <https://www.destatis.de/DE/Themen/Gesellschaft-Umwelt/Bevoelkerung/Migration-Integration/Publikationen/Downloads-Migration/auslaend-bevoelkerung-2010200187004.pdf? blob=publicationFile>.
- (2019). *Lebensituation von Männern – Ergebnisse des Mikrozensus 2017*. Destatis. Sur <https://www.destatis.de/DE/Themen/Gesellschaft-Umwelt/Bevoelkerung/Haushalte-Familien/Publikationen/Downloads-Haushalte/lebenssituation-maenner-5122204179004.pdf? blob=publicationFile>
- (2020a). *Eckdaten der Pflegestatistik*. Destatis. Sur <https://www.destatis.de/DE/Themen/Gesellschaft-Umwelt/Gesundheit/Pflege/Publikationen/Downloads-Pflege/pflege-deutschlandergebnisse-5224001199004.pdf? blob=publicationFile>
- (2020b). *Ausländische Bevölkerung : Ergebnisse des Ausländerzentralregisters*. Destatis. Sur <https://www.destatis.de/DE/Themen/Gesellschaft-Umwelt/Bevoelkerung/Migration-Integration/ inhalt.html# 7dqwok9xy>

STATISTISCHES LANDESAMT BADEN-WÜRTTEMBERG. (2018). (1961-2018). *Wanderungen der Ausländer*. Statistisches Landesamt Baden-Württemberg. Sur <https://www.statistik-bw.de/BevoelkGebiet/MigrNation/MN-Auslaender-WA.jsp>.

--- (2018a). *Bevölkerung nach Familienstand und Geschlecht*. Baden-Württemberg Statistisches Landesamt. Sur <https://www.statistik-bw.de/BevoelkGebiet/MigrNation/Auslaender-FS.jsp>

STATISTISCHES LANDESAMT BADEN-WÜRTTEMBERG. (2018b). *Kindertagesbetreuung in Baden-Württemberg*. Statistisches Landesamt Baden-Württemberg. Sur [https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Statistik\\_AKTUELL/803418004.pdf](https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Statistik_AKTUELL/803418004.pdf).

--- (2019). *Philippinische Bevölkerung in Baden-Württemberg zum 31.12.2019: Eheschließungen 2019*. Baden-Württemberg Statistisches Landesamt. Sur <https://www.statistik-bw.de/BevoelkGebiet/MigrNation/Auslaender-FS.jsp?y=2019&f=Insg>

--- (2020). *Statistisches Berichte Baden-Württemberg : Bevölkerung und Erwerbstätigkeit*. Statistisches Landesamt Baden-Württemberg. Sur [https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Statistische\\_Berichte/312419001.pdf](https://www.statistik-bw.de/Service/Veroeff/Statistische_Berichte/312419001.pdf)

--- (2022). *Bevölkerungsvorausberechnung mit Jugend-, Alten- und Gesamtquotient*. Statistisches Landesamt Baden-Württemberg. Sur <https://www.statistik-bw.de/BevoelkGebiet/Alter/98015200.tab?R=LA>

VERORDNUNG ÜBER DIE BESCHÄFTIGUNG VON AUSLÄNDERINNEN UND AUSLÄNDERN (BESCHÄFTIGUNGSVERORDNUNG - BESCHV) (Vom 6. Juni 2013), Bundesministerium der Justiz und für Verbraucherschutz [En ligne], 15 p. Consulté le 11 décembre 2020 sur [https://www.gesetze-im-internet.de/beschv\\_2013/BeschV.pdf](https://www.gesetze-im-internet.de/beschv_2013/BeschV.pdf)

ZWEITES GESETZ ZUR ÄNDERUNG DES STAATSANGEHÖRIGKEITSGESETZES (Vom 13. November 2014), Bundesanzeiger Verlag [En ligne], p.1.714-1.715. Consulté le 11 décembre 2020 sur [https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger\\_BGBl&start=//%255B@attr\\_id=%27bgbl114s1714.pdf%27%255D#\\_bgbl\\_%2F%2F\\*%5B%40attr\\_id%3D%27bgbl114s1714.pdf%27%5D\\_1607678043514](https://www.bgbl.de/xaver/bgbl/start.xav?startbk=Bundesanzeiger_BGBl&start=//%255B@attr_id=%27bgbl114s1714.pdf%27%255D#_bgbl_%2F%2F*%5B%40attr_id%3D%27bgbl114s1714.pdf%27%5D_1607678043514)

## Autres References

- ALTERNATIVE FÜR DEUTSCHLAND. (2020). Alternative für Deutschland. Consulté le 11 décembre 2020 sur <https://www.afd.de/>
- AMERICAN IMMIGRATION LAWYERS ASSOCIATION (AILA). (1998, Avril 12). Green Card Background. Consulté le 10 novembre 2020 sur <https://www.aila.org/infonet/ins-green-card-background>
- CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (2021). Radicalité. [Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales \(cnrtrl.fr\)](http://CentreNationaldeRessourcesTextuellesetLexicales.cnrtrl.fr)
- CHRISTLICH-DEMOKRATISCHE UNION DEUTSCHLANDS. (2020). Christlich-Demokratische Union. Consulté le 10 décembre 2020 sur <https://www.cdu.de/>
- CHRISTLICH-SOZIALE UNION IN BAYERN. (2020). Christlich-Soziale Union in Bayern. Consulté le 10 décembre 2020 sur <https://www.csu.de>
- (2020). *Gründung der CSU*. Christlich-Soziale Union in Bayern. Consulté le 25 novembre 2020 sur <https://www.csu.de/partei/geschichte/die-1940er/>
- DECKER, F. (2018, Juillet 16). *Etappen der Parteigeschichte der CDU*. Bundeszentrale für politische Bildung. Consulté le 10 décembre 2020 sur <https://www.bpb.de/politik/grundfragen/parteien-in-deutschland/cdu/42060/geschichte>
- (2020, Septembre 1). *Etappen der Parteigeschichte der SPD*. Bundeszentrale für politische Bildung. Consulté le 25 novembre 2020 sur <https://www.bpb.de/politik/grundfragen/parteien-in-deutschland/spd/42082/geschichte>
- DIE ZEIT. (2018, juin 11) *Zahl ausländischer Pflegekräfte deutlich gestiegen*. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.zeit.de/gesellschaft/2018-06/bundesregierung-pflege-fachkraefte-ausland-afd-anfrage-mangel>
- *Identitätstäuschern soll länger ihr Pass entzogen werden können*. (2019, Avril 14). Consulté le 14 décembre 2020 sur [https://www.zeit.de/politik/deutschland/2019-04/einbuengerung-herkunft-betrug-identitaet?utm\\_referrer=https%3A%2F%2Fwww.google.com%2F](https://www.zeit.de/politik/deutschland/2019-04/einbuengerung-herkunft-betrug-identitaet?utm_referrer=https%3A%2F%2Fwww.google.com%2F)
- *Ampel plant 2000 Euro Bonus für Haushaltshilfe*. (2022, Novembre 28). Consulté le 16 août 2022 sur <https://www.zeit.de/news/2021-11/28/ampel-plant-2000-euro-bonus-fuer-haushaltshilfe>
- DIE GRÜNE. (2022). *Integration, Migration & Flucht*. Consulté le Mars 05, 2022, sur <https://www.gruene-bundestag.de/themen/integration-migration-flucht>
- DER SPIEGEL. (2007, Décembre 12). *Gastarbeiter im Deutschen Wirtschaftswunder*. Consulté le 11 décembre 2020 sur <https://www.spiegel.de/geschichte/kalenderblatt-20-12-1955-gastarbeiter-im-deutschen-wirtschaftswunder-a-946431.html>
- *Merkel erklärt Multikulti für gescheitert*. (2010, octobre 16). Consulté le 11 décembre 2020 sur <https://www.spiegel.de/politik/deutschland/integration-merkel-erklaert-multikulti-fuer-gescheitert-a-723532.html>
- DEUTSCHE ISLAM-KONFERENZ. (2020). *Über die DIK*. (2020, Juillet 1). Consulté le 11 décembre 2020 sur [https://www.deutsche-islam-konferenz.de/DE/DIK/dik\\_node.html](https://www.deutsche-islam-konferenz.de/DE/DIK/dik_node.html)
- DEUTSCHE WELLE. (2007, Mai). *Explore Germany's Rivers*. Deutsche Welle. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.dw.com/en/explore-germanys-rivers/a-2333047>

- DEUTSCHLAND RADIO. (2006, Juillet 14). *Erster Integrationsgipfel in Berlin: Koalition streitet über Zuwanderungspolitik*. Deutschland Radio. Consulté le 11 décembre 2020 sur [https://www.deutschlandradio.de/erster-integrationsgipfel-in-berlin.331.de.html?dram:article\\_id=200242](https://www.deutschlandradio.de/erster-integrationsgipfel-in-berlin.331.de.html?dram:article_id=200242)
- ENGELS, F. (1895). *Lettre à Joseph Bloch*. Consulté le 2 septembre 2022 sur <https://www.marxists.org/francais/engels/works/1890/09/18900921.htm>
- FAMILY FRONTIERS (2022). *Who we are*. Consulté le 16 août 2022 sur <https://familyfrontiers.org/about-us/>
- FAULENBACH, B. (2012). *Geschichte der SPD: Von den Anfängen bis zur Gegenwart*. Beck C. H.
- Gesundheitsministerium will Pflegekräfte auf Philippinen anwerben*. (2018, Septembre 13). Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.spiegel.de/karriere/gesundheitsministerium-will-pflegekraefte-auf-den-philippinen-anwerben-a-1281726.html>
- GOETHE-INSTITUT. (2020). *Der Deutsch-Test für Zuwanderer*. Goethe-Institut. Consulté le 1<sup>er</sup> décembre 2020 sur <http://www.goethe.de/lhr/prj/daz/uen/dfz/de4282427.htm>
- GOETHE-INSTITUT. (2021). *Schulsystem*. Consulté le 16 mars 2021 sur [https://www.goethe.de/prj/mwd/de/idl/sas/sys.html?wt\\_sc=mwnd\\_schulsystem](https://www.goethe.de/prj/mwd/de/idl/sas/sys.html?wt_sc=mwnd_schulsystem)
- KLEINMANN, H.-O. (1993). *Geschichte der CDU*. München: Dva Verlag. 10 décembre
- KOLB, H. (1/11/2005). *The German Green Card: introduction*. Consulté le 2020 sur <https://www.bpb.de/gesellschaft/migration/kurzdossiers/58176/introduction>
- LANGENSCHIEDT WÖRTERBUCH. (2020). *Einwanderer*.
- MACARAIG, A. (2018, Mars 15). *Philippine poor pay the price for divorce ban*. Abs Cbn News. Consulté le 27 janvier 2020 sur <https://news.abs-cbn.com/focus/03/15/18/philippine-poor-pay-the-price-for-divorce-ban>
- MANGAHAS, M. (2016, Septembre 10). *Numbers on Filipino, Cebuano and English*. Consulté le 8 août 2022 sur <https://opinion.inquirer.net/97210/numbers-on-filipino-cebuano-and-english>
- MEDI-KARRIERE. (2021). *Krankenschwester Gehalt: was verdient eine Krankenschwester?* Medikarriere. Consulté le 5 mai 2021 sur <https://www.medi-karriere.de/medizinische-berufe/krankenschwester-gehalt/>
- PEGIDA - Patriotische Europäer gegen die Islamisierung des Abendlandes. (2020). Consulté le 10 décembre 2020 sur <https://www.pegida.de>
- PHOENIX (ARD-ZDF). (2015, Août 31). *Sommer-Pressekonferenz der Kanzlerin zu aktuellen Themen* [Vidéo]. Youtube. [https://www.youtube.com/watch?v=5eXc5Sc\\_rnY](https://www.youtube.com/watch?v=5eXc5Sc_rnY)
- REMITIO, R. (2022, Février 22). *If she wins, Sara Duterte vows fair enforcement of war on drugs and crime*. Cnn Philippines. Consulté le 2 août 2022 sur

<https://www.cnnphilippines.com/news/2022/2/22/Sara-Duterte-fair-enforcement-war-on-drugs-crime.html>

SCHMIDT, J. E. (2013). *Ferne Tränen : Philippinische Seeleute fühlen mit Landsleuten*. Das Boot Magazin. Consulté le 20 octobre 2020 sur [https://www.dasbootmagazin.com/index.php?option=com\\_content&view=article&id=3135:ferne-traenen-philippinische-seeleute-fuehlent-mit-landsleuten&catid=96](https://www.dasbootmagazin.com/index.php?option=com_content&view=article&id=3135:ferne-traenen-philippinische-seeleute-fuehlent-mit-landsleuten&catid=96)

SCHWINN, M. (2018, Mai 27). *Der Ansturm bleibt aus*. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.sueddeutsche.de/politik/krankenpflege-der-ansturm-bleibt-aus-1.3992951>

*Staatsangehörigkeitsrecht: Themenpapiere der Fraktion*. Consulté le 05 mars 2022 sur <https://www.linksfraktion.de/themen/a-z/detailansicht/staatsangehoerigkeitsrecht/>

THOMANN, J. (2011, 10 décembre). *Welche deutschen Männer heiraten Frauen aus armen Ländern?* Frankfurter Allgemeine. Consulté le 20 octobre 2020 sur [https://www.faz.net/aktuell/gesellschaft/familie/soziologie-welche-deutschen-maenner-heiraten-frauen-aus-armen-laendern-11557915.html?printPagedArticle=true#pageIndex\\_2](https://www.faz.net/aktuell/gesellschaft/familie/soziologie-welche-deutschen-maenner-heiraten-frauen-aus-armen-laendern-11557915.html?printPagedArticle=true#pageIndex_2)

VERBAND DEUTSCHER REEDER. (2020). *Daten & Fakten zur Seeschifffahrt in Deutschland*. Consulté le 20 octobre 2020 sur <https://www.reederverband.de/daten-und-fakten/infopool.html>

VOLKSHOCHSCHULE SPRACHENSCHULE. (2021). *Die Vhs Sprachenschule*. Consulté le 2 février 2021 sur <http://www.vhs-sprachenschule.de/>

## INTRODUCTION AUX ANNEXES

Les annexes sont organisées en quatre parties. La première contient des tableaux présentant les données sociodémographiques des femmes interviewées lors des deux phases de l'enquête, à savoir, 2015 et 2018-2020 (annexe A et B). La deuxième partie présente les liens entre les différents groupes informels étudiés dans la phase 2018-2020, par enquêtée (annexes C, D, E). Elle revient également sur les données sociodémographiques, en incorporant les lieux de départ (des Philippines) et d'arrivée (en Allemagne) et en présentant ces données de façon plus synthétique. La troisième partie contient un court rapport des activités de terrain (parties F et G). Finalement, la quatrième et dernière partie présente les retranscriptions des entretiens menés lors des deux phases de l'enquête.

### Données sociodémographiques et rapports entre les groupes informels

Les données sociodémographiques présentées dans la première partie sont celles habituellement retenues (profession, origine sociale, nombre d'enfants, situation matrimoniale...). Dans la deuxième partie, pour mettre en avant les rapports entre les groupes informels étudiés dans la deuxième phase de l'enquête, j'ai choisi de présenter ces groupes par couleur. Ainsi, le groupe « de Rosa », le premier à avoir été étudié, apparaît en orange, alors que celui de Pepita, le deuxième avec lequel j'ai entretenu des relations, est représenté en rouge. Il s'agit en outre des deux groupes avec lesquels j'ai passé le plus de temps, le groupe « de Rosa » entretenant des rapports avec celui « de Pepita » à travers cette dernière. Le troisième groupe, qui apparaît dans l'annexe en bleu clair, est celui « de Grace ». J'ai pu l'étudier brièvement grâce à mes relations avec Dira, qui le fréquentait épisodiquement et qui me l'avait présenté lors d'un barbecue. Le groupe « de Grace » entretenait des rapports tendus avec certains membres du groupe « de Rosa » en raison de disputes vraisemblablement liées à des jeux d'argent. Il nouait cependant, à travers Vicky et Eudora, des liens avec le groupe « des infirmières », qui apparaît en vert. J'ai « découvert » ce groupe « des infirmières » à la suite du barbecue au cours duquel j'ai été présenté au groupe « de Grace ». C'est le groupe auquel appartiennent par exemple Vicky et Analyn, qui m'ont été présentées par Dira et Pepita. Ce groupe entretient des rapports avec le groupe « de Grace », ainsi qu'avec celui « de Pepita » à travers Analyn et Sampaguïta. Quant au dernier groupe représenté dans cette partie des annexes, il s'agit de celui « de Nenita », en rose. Je l'ai peu étudié, car le contact avec

Nenita a dû être interrompu en raison de la pandémie de covid-19. Il possède des rapports avec le groupe « de Pepita » à travers cette dernière.

### Les guides et les transcriptions d'entretien

Comme indiqué plus haut, les guides d'entretiens sont présentés dans la troisième partie des annexes – elle a été envoyée par mail aux membres du jury en vertu de sa taille. Ceux de la phase 2018-2020 ont été construits à mesure de l'évolution de l'enquête et des lectures effectuées. Ainsi, dans les guides de 2018 (I et II), j'explore les questions des groupes informels (leur fonctionnement, leur constitution, etc.), ainsi que celles de la migration et de la vie familiale et communautaire en Allemagne. Les guides les plus tardifs, utilisés en 2020, reflètent une autre phase de l'enquête. Dans celui de 2020 (I), je me suis davantage concentré sur les pratiques des femmes migrantes philippines en Allemagne. Pour le dernier guide (2020 II), qui n'a d'ailleurs été utilisé que pour l'entretien avec Nenita, la « focale » a commencé à se centrer à nouveau sur les groupes informels, sur la vie en Allemagne et sur les conflits dans les groupes. Enfin, les guides de la phase précédente, de 2015, ont été construits dans l'ensemble autour de l'intérêt de recherche de cette période, à savoir, les stratégies de mariage des femmes philippines en Allemagne. Ils font notamment partie du murissement de la problématique, puisqu'ils ont été pensés dans une phase où celle-ci ne s'était pas encore pleinement constituée. Ces guides ne figurent pas dans les annexes, car ils n'ont pas pu être retrouvés en raison d'un problème informatique – bien qu'ils aient figuré dans les annexes du mémoire que j'ai présenté en 2015 à l'Université de Strasbourg.

Enfin, la quatrième partie des annexes contient les transcriptions des entretiens menés pendant les deux phases de l'enquête – en raison de sa taille, elle a aussi été envoyée par mail aux membres du jury. Lors de la première phase (2015), j'ai effectué 10 entretiens. Les transcriptions de 8 d'entre eux sont présentées en annexe – 2 transcriptions n'y sont pas présentes en raison de problèmes techniques, bien qu'elles aient également fait partie du mémoire que j'ai présenté en 2015. Par la suite, 11 entretiens ont été réalisés lors de la phase 2018-2020. L'ensemble des retranscriptions de ces entretiens sont présentées en annexe.



## ANNEXES

## ANNEXE A – Caractéristiques socio-démographiques des enquêtées (Phase 2015)

NOM	AGE	ZONE DE RESIDENCE EN ALLEMAGNE	ORIGINE SOCIALE	ENFANTS ET SITUATION MATRIMONIALE	PROFESSION
Isabelle	70	Giessen	Mère professeure et père directeur	Mariée avec 1 enfant	Pas d'activité professionnelle
Giselle	50		Mère au foyer et père ingénieur	Divorcée. N'a pas mentionné les enfants.	Serveuse dans la restauration
Rosario	53	Banlieue de Kaiserslautern	Ne mentionne pas mais dit que sa famille n'était pas riche	Divorcée et sans enfant	Cuisinière dans le restaurant de l'université
Christine	64	Bad Bellingen	Mère professeure, ne mentionne pas la profession du père	Information indisponible	Sécretaire
Maria-Luz	52	Banlieue de Kaiserslautern	Ne mentionne pas	Mariée avec 2 enfants	Femme de ménage
Jimena	65	Munich	Ne mentionne pas mais dit que sa famille avait "des moyens"	Mariée avec 3 enfants	Infirmière
Magda	60	Karlsruhe	Père Charpentier et mère au foyer	Marié et sans enfant	Aide Soignante
Laura	70	Saarbrücken	Père vraisemblablement fonctionnaire et mère au foyer	Mariée avec 1 enfant	Pas d'activité professionnelle
Florencia	65		Père travaillait dans une base américaine et était avait un champ de riz	Mariée avec 1 enfant	Infirmière
Rosita	44	Sandhausen	Ne mentionne pas	Mariée avec 2 enfants	Pas d'activité professionnelle












Source : propre auteur

## ANNEXE B – Caractéristiques socio-démographiques des enquêtées (Phase 2018 – 2020)

NOM	AGE	ZONE D'ORIGINE AUX PHILIPPINES	ZONE DE RESIDENCE EN ALLEMAGNE	ORIGINE SOCIALE	ENFANTS ET SITUATION MATRIMONIALE	PROFESSION	
Rosa	64	Ilo-ilo City	Offenburg	parents professeurs lycée	mariée avec un enfant né en Allemagne	femme au foyer	
Vicky	32			mère infirmière en Angleterre, père fonctionnaire de l'état	divorcée, actuellement en couple, un enfant du deuxième couple	propriétaire magasin vêtements	
Eudora	45	Lico Lico		parents agriculteurs	veuve avec un enfant né en Allemagne	plusieurs jobs dont gardienne d'école et serveuse	
Dalisay	43	Palayan City		parents agriculteurs	mariée sans enfant	agent pour les infractions de stationnement	
Sampaguita	51	Butuan		parents agriculteurs	divorcée / en couple avec un enfant né en couple de la première union	serveuse dans un casino	
Dira	45	Ormoc City		mère institutrice, père commerçant	mariée un enfant né en Allemagne et trois autres nés aux Philippines d'un mariage précédent	femme au foyer	
Pepita	39	Dipolog City		Lahr (Schwarzwald)	parents agriculteurs, père mort en combat	mariée avec un enfant né en Allemagne	employée magasin vêtements
Analyñ	32	Davao City			père médecin et mère infirmière	célibataire	infirmière
Dolores	39	Bislig City			mère femme au foyer	mariée avec un enfant né en Allemagne	père barangay captain (fonction spécifique à l'administratiophilippine à l'échelle locale)
Luzviminda	71	Milaor		Stuttgart	père fonctionnaire, mère femme au foyer	mariée avec un enfant	infirmière
Nenita	39	Zamboanga City	München	information indisponible	mariée avec un enfant né en Allemagne	aide-soignante	

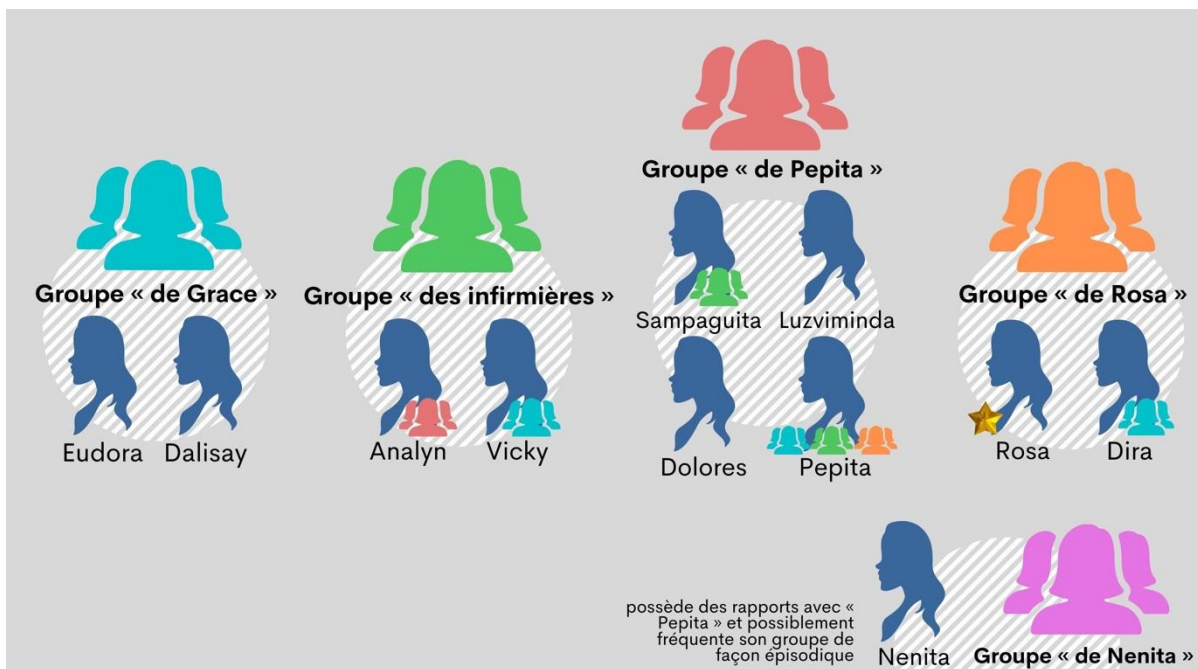
Source : propre auteur

## ANNEXE C – Données socio-démographiques et rapports entre les groupes par femme interviewée (Phase 2018 – 2020)

NOM, ÂGE, MARIAGE ET ENFANTS	ZONE D'ORIGINE AUX PHILIPPINES	PROFESSION ACTUELLE ET ZONE DE RÉSIDENCE EN ALLEMAGNE	NOM, ÂGE, MARIAGE ET ENFANTS	ZONE D'ORIGINE AUX PHILIPPINES	PROFESSION ACTUELLE ET ZONE DE RÉSIDENCE EN ALLEMAGNE
 Rosa, 64 ans MARIÉE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: PARENTS PROFESSEURS LYCÉE	Ilo-ilo city	femme au foyer Offenburg, Allemagne	 Dira, 45 ans DIVORCÉE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: MÈRE INSTITUTRICE, PÈRE COMMERÇANT	Ormoc City	femme au foyer Offenburg, Allemagne
 Vicky, 32 ans DIVORCÉE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: MÈRE INFIRMIÈRE EN ANGLETERRE, PÈRE FONCTIONNAIRE DE L'ÉTAT	Ilo-ilo city	propriétaire magasin vetements Offenburg, Allemagne	 Pepita, 39 ans MARIÉE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: MPARENTS AGRICULTEURS, PÈRE MORT EN COMBAT	Dipolog City	employée magasin vetements Lahr (Schwarzwald)
 Eudora, 45 ans VEUVE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: PARENTS AGRICULTEURS	Lico Lico	plusieurs jobs dont gardienne d'école et serveuse Offenburg, Allemagne	 Analyn, 32 ans DIVORCÉE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: PÈRE MÉDECIN ET MÈRE INFIRMIÈRE	Davao City	infirmière Lahr (Schwarzwald)
 Dalisay, 43 ans MARIÉE, 0 enfant ORIGINE SOCIALE: PARENTS AGRICULTEURS	Palayan City	agent pour les infractions de stationnement Offenburg, Allemagne	 Dolores, 39 ans MARIÉE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: MÈRE FEMME AU FOYER	Bislig City	père barangay captain Lahr (Schwarzwald)
 Sampaguita, 51 ans DIVORCÉE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: PARENTS AGRICULTEURS	Butuan	serveuse dans un casino Offenburg, Allemagne	 Luzviminda, 72 ans MARIÉE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: PÈRE FONCTIONNAIRE, MÈRE FEMME AU FOYER	Milaor	infirmière Stuttgart
			 Nenita, 39 ans MARIÉE, 1 enfant ORIGINE SOCIALE: INFORMATION INDISPONIBLE	Zamboanga City	aide-soignante Munchen

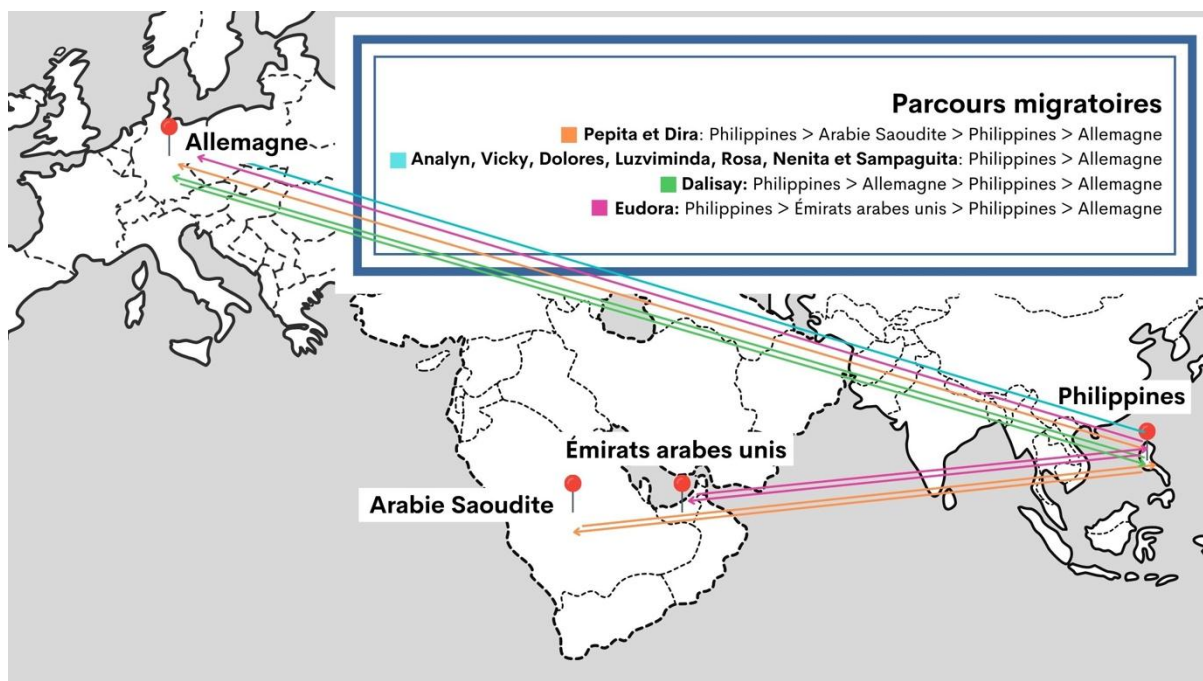
Source : propre auteur

## ANNEXE D – Rapports entre les groupes par femme interviewée (Phase 2018 – 2020)



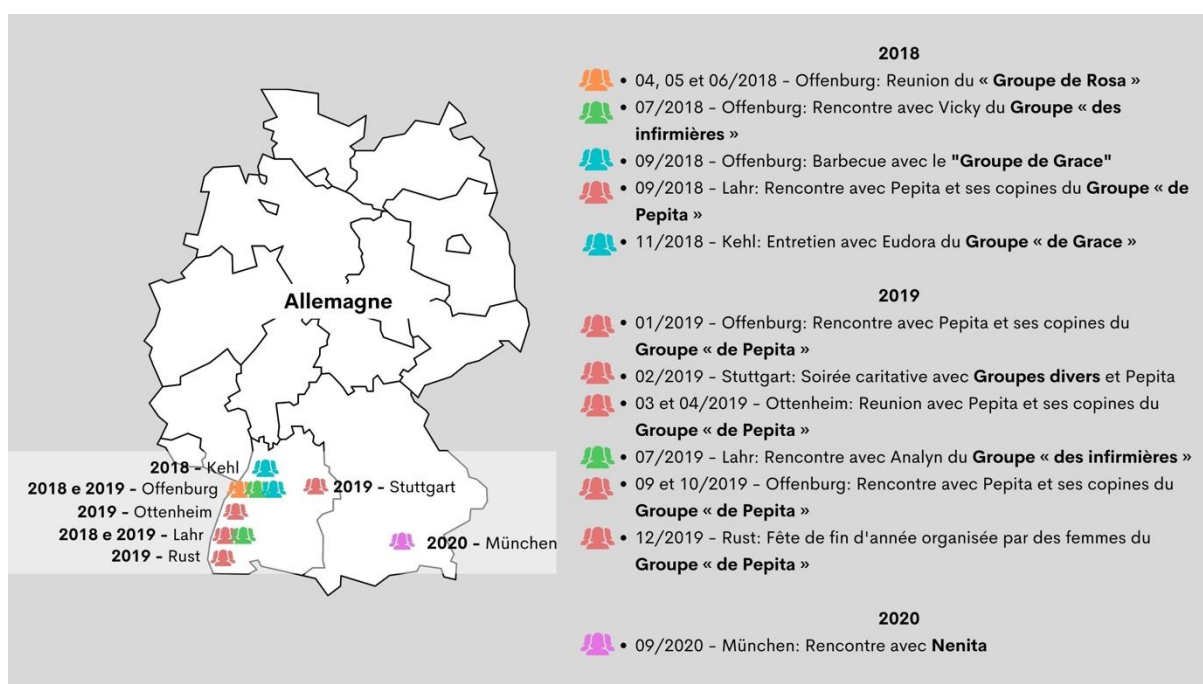
Source : propre auteur

## ANNEXE E – Parcours migratoire par femme interviewée (Phase 2018 – 2020)



Source : propre auteur

## ANNEXE F – Activité de terrain (Phase 2018 – 2020)



Source : propre auteur

## ANNEXE G – Activité de terrain (Phase 2018 – 2020)

## AVRIL 18 - AVRIL 19

DATE	GROUPE	ACTIVITÉ	TRAVAIL RÉALISÉ	DURÉE	LIEU
avril-18	Groupe « de Rosa », principalement	Reunion et entretien	Observations, entretiens informels, prise de contact et entretien avec Rosa.	5h	Mobel Braun (Offenburg, Allemagne)
mai-18			Observations, entretiens informels et prise de contact.	5h	
juin-18			Observations, entretiens informels, prise de contact et entretien avec Dirä.	5h	
juillet-18	Groupe « des infirmières » et Vicky	Reunion et entretien	Observation, entretiens informels et entretien avec Vicky, laquelle j'avais connue grâce à Dirä.	5h	Cup Cake Store (Offenburg, Allemagne)
septembre-18	Groupe « de Grace »	Barbecue	Observations, conversations informelles, prise de contact et entretien avec Dalisay, copine de Pepita et membre du groupe « de Grace ».	5h	Banlieue d'Offenburg, Allemagne
	Groupe « de Pepita »	Reunion et entretien	Observation, prise de contact, conversations informelles et entretien avec Pepita.	5h	Restaurant chinois Panda (Lahr (Schwarzwald), Allemagne)
novembre-18	Eudora et moi	Reunion et entretien	Observations et entretien	5h	Eiscafé Venezia (Kehl, Allemagne)
janvier-19	Groupes divers et Pepita	Reunion et entretien	Observations, entretiens informels, prise de contact et entretien avec Sampaguita.	5h	Restaurant Karstadt (Offenburg, Allemagne)
février-19		Soirée caritative	Observations, conversations informelles et prise de contact avec Claudia, membre d'un groupe en Suisse.	7h	Dormero Sal (Stuttgart, Allemagne)
mars-19		Reunion et entretien	Observations, entretiens informels, prise de contact et entretien avec Luzviminda.	7h	Maison de Pepita (Ottenheim, Allemagne)
			Observation, conversations informelles et prise de contact.	5h	Restaurant Karstadt (Offenburg, Allemagne)
avril-19		Observation, entretiens informels et entretien avec Dolores (laquelle j'avais connue grâce au contact avec le groupe de Pepita).	7h	Maison de Pepita (Ottenheim, Allemagne)	

## JUILLET 19 - SEPTEMBRE 20

DATE	GROUPE	ACTIVITÉ	TRAVAIL RÉALISÉ	DURÉE	LIEU
juillet-19	Analyt et moi	Reunion et entretien	Observations et entretien	5h	Café (Lahr Schwarzwald, Allemagne)
septembre-19	Groupe « de Pepita »	Reunion	Observations et prise de contact.	5h	Restaurant Karstadt (Offenburg, Allemagne)
	Groupe « de Claudia »	Reunion	Observations et prise de contact.	5h	Parc (Basel, Suisse)
octobre -19	Groupe de Pepita	Reunion	Observations	5h	Restaurant Karstadt (Offenburg, Allemagne)
décembre-19	Groupe « de Pepita » et d'autres groupes d'Allemagne, de France et de Suisse	Fête de fin d'année organisée par des femmes du groupe de Pepita	Observations et prise de contact.	5h	Rust, Allemagne
janvier-février - 20	Pas de groupe	Reprise du contact avec les églises de la région de l'Ortenau	Observations	5h	Ville et paroisse (Oberkirch, Gegenbach et Offenburg, Allemagne)
septembre - 20	Nenita et moi	Reunion et entretien	Observation, entretien et prise de contact.	5h	Coffe Fellows (Munche, Allemagne)

Source : propre auteur

## AVRIL 18 - AVRIL 19

DATE	GROUPE	ACTIVITÉ	TRAVAIL RÉALISÉ	DURÉE	LIEU
avril-18	Groupe « de Rosa », principalement	Reunion et entretien	Observations, entretiens informels, prise de contact et entretien avec Rosa.	5h	Mobel Braun (Offenburg, Allemagne)
mai-18			Observations, entretiens informels et prise de contact.	5h	
juin-18			Observations, entretiens informels, prise de contact et entretien avec Dira.	5h	
juillet-18	Groupe « des infirmières » et Vicky	Reunion et entretien	Observation, entretiens informels et entretien avec Vicky, laquelle j'avais connue grâce à Dira.	5h	Cup Cake Store (Offenburg, Allemagne)
septembre-18	Groupe « de Grace »	Barbecue	Observations, conversations informelles, prise de contact et entretien avec Dalisay, copine de Pepita et membre du groupe « de Grace ».	5h	Banlieue d'Offenburg, Allemagne
	Groupe « de Pepita »	Reunion et entretien	Observation, prise de contact, conversations informelles et entretien avec Pepita.	5h	Restaurant chinois Panda (Lahr (Schwarzwald), Allemagne)
novembre-18	Eudora et moi	Reunion et entretien	Observations et entretien	5h	Eiscafé Venezia (Kehl, Allemagne)
janvier-19	Groupes divers et Pepita	Reunion et entretien	Observations, entretiens informels, prise de contact et entretien avec Sampaguita.	5h	Restaurant Karstadt (Offenburg, Allemagne)
février-19		Soirée caritative	Observations, conversations informelles et prise de contact avec Claudia, membre d'un groupe en Suisse.	7h	Dormero Sal (Stuttgart, Allemagne)
mars-19		Reunion et entretien	Observations, entretiens informels, prise de contact et entretien avec Luzviminda.	7h	Maison de Pepita (Ottenheim, Allemagne)
			Observation, conversations informelles et prise de contact.	5h	Restaurant Karstadt (Offenburg, Allemagne)
avril-19		Observation, entretiens informels et entretien avec Dolores (laquelle j'avais connue grâce au contact avec le groupe de Pepita).	7h	Maison de Pepita (Ottenheim, Allemagne)	

Source : propre auteur

## JUILLET 19 - SEPTEMBRE 20

DATE	GROUPE	ACTIVITÉ	TRAVAIL RÉALISÉ	DURÉE	LIEU
juillet-19	Analyt et moi	Reunion et entretien	Observations et entretien	5h	Café (Lahr Schwarzwald, Allemagne)
septembre-19	Groupe « de Pepita »	Reunion	Observations et prise de contact.	5h	Restaurant Karstadt (Offenburg, Allemagne)
	Groupe « de Claudia »	Reunion	Observations et prise de contact.	5h	Parc (Basel, Suisse)
octobre -19	Groupe de Pepita	Reunion	Observations	5h	Restaurant Karstadt (Offenburg, Allemagne)
décembre-19	Groupe « de Pepita » et d'autres groupes d'Allemagne, de France et de Suisse	Fête de fin d'année organisée par des femmes du groupe de Pepita	Observations et prise de contact.	5h	Rust, Allemagne
janvier-février -20	Pas de groupe	Reprise du contact avec les églises de la région de l'Ortenau	Observations	5h	Ville et paroisse (Oberkirch, Gegenbach et Offenburg, Allemagne)
septembre -20	Nenita et moi	Reunion et entretien	Observation, entretien et prise de contact.	5h	Coffe Fellows (Munche, Allemagne)



**Davi de Carvalho Malheiros**  
**Résistances des femmes migrantes**  
**philippines en Allemagne.**  
**Modalités, contradictions et limites**



Résumé en français :

Cette thèse s'intéresse aux pratiques de résistance des femmes migrantes philippines en Allemagne pour mieux connaître – dans le contexte allemand - le processus de négociation de la domination par des femmes, migrantes, racisées, issues de pays dépendants, occupant souvent des emplois précaires, qui migrent vers des pays développés de manière à assurer la reproduction sociale de ces sociétés. Cette thèse souhaite en outre apporter davantage des connaissances sur les migrations de femmes philippines vers l'Allemagne, celles-ci étant peu connues par la recherche sur les migrations internationales.

Pour ce qui est la méthode utilisée, ce travail de recherche se base sur l'approche ethnosociologique, qui a pour caractéristique principale de combiner l'observation de type ethnographique et le recours à des récits de vie. Ainsi, ses résultats se basent sur un long travail d'observation tout comme 21 récits de vie recueillis auprès de femmes migrantes philippines. L'enquête révèle la capacité des femmes philippines à négocier les termes de la domination de façons multiples et variées, ce qu'elles font en affrontant les conséquences de leur position au sein de rapports sociaux façonnés par les singularités du contexte de l'Allemagne.

Mots-clés : genre, migrations internationales, migrations de femmes philippines, récits de vie, domination, résistance.

## Résumé en anglais

Résumé en anglais :

This thesis focuses on the resistance practices of Filipino migrant women in Germany to gain insight – within the German context - into the process of negotiating domination by migrant, racialized women from dependent countries, often working in precarious jobs, who migrate to developed countries to ensure the social reproduction of these societies. This work also aims to provide more knowledge about the migration of Filipino women to Germany, a framework that is little known in international migration research.

As for the method employed, this research work is based on the ethnosociological approach, whose main characteristic is to combine ethnographic observation and life stories. Thus, its results are based on a long observation work as well as 21 life stories collected among Filipino migrant women. The survey reveals the ability of Filipino women to negotiate the terms of domination in multiple and varied ways, which they do by confronting the consequences of their position within social relations shaped by the singularities of the German context.

Keywords : gender, international migration, Philippine women migration, life stories, domination, resistance.